



HAL
open science

Naissance de la guerre de guérilla

Marie-Danielle Demelas

► **To cite this version:**

| Marie-Danielle Demelas. Naissance de la guerre de guérilla. 2007. halshs-00156383

HAL Id: halshs-00156383

<https://shs.hal.science/halshs-00156383>

Preprint submitted on 21 Jun 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NAISSANCE DE LA GUERRE DE GUÉRILLA

1810-1825

LE JOURNAL DE JOSÉ SANTOS VARGAS

Marie-Danielle Demélas



REMERCIEMENTS

Ma gratitude ira d'abord à des disparus dont les recherches ont rendu possible ce travail, au premier rang desquels don Gunnar Mendoza, et qui m'ont donné généreusement des informations et des documents qui pouvaient m'aider, tout comme María Eugenia del Valle de Siles et Thierry Saignes.

Ce livre doit aussi beaucoup au soutien de l'IFEA dont les directeurs successifs, et tout particulièrement Jean Vacher, ont soutenu mes projets, favorisé la publication de ce travail, et financé, en association avec le CREDAL et l'Université de Paris III, une part de la mission réalisée dans les Vallées avec mon collègue et ami Daniel Delaunay, en octobre 2002. Outre la collaboration aimable de certains de ses chercheurs, l'IRD m'a apporté son appui technique, et je lui dois le montage du film qui accompagne ce volume. L'Ambassade de France, qui s'est toujours montrée attentive aux travaux scientifiques menées en Bolivie, a permis la traduction de cet ouvrage en espagnol et m'a offert à plusieurs reprises la possibilité d'exposer le résultat de mes recherches. Que ces institutions et leurs représentants sachent que je n'aurais pu mener à bien sans leur aide ce cycle de recherches sur les guerres de guérilla.

Des centres d'archives ont facilité mon travail, et une mention particulière doit être faite des directeurs des Archives nationales de Bolivie, don Gunnar Mendoza, déjà nommé, Josep Barnadas, René Arze et Marcela Inch, ainsi que des employés de ces archives et de celles des Cortès à Madrid. Des amis et collègues boliviens m'ont donné des indications utiles et suggéré des interprétations. Il a toujours été stimulant de travailler dans un pays où les historiens sont nombreux et de qualité.

Sur le terrain, j'ai beaucoup appris des différents chercheurs que j'ai eu l'occasion d'accompagner dans les Andes, ainsi que des habitants des Vallées qui ont accepté de répondre à mes questions qui portaient aussi bien sur le souvenir de la guérilla que sur la culture de la pomme de terre.

Enfin, bien que je ne sache comment qualifier cette dette, je dois beaucoup à José Santos Vargas.

ABRÉVIATIONS

ABCE— Archivo del Banco Central del Ecuador, Quito

ABUMSA — Archivo de la biblioteca de la Universidad Mayor San Andrés, La Paz

ACB — Archivo del Congreso de Bolivia, La Paz

ACLP— Archivo de la Catedral de La Paz

ACM — Archivo de las Cortes, Madrid

AGI — Archivo General de Indias, Sevilla

AGN— Archivo General de la Nación, Santiago de Chile

AGNA— Archivo General de la Nación Argentina, Buenos Aires

AGS — Archivo General de Simancas

ALP — Archivo de La Paz

AHN — Archivo Histórico Nacional, Madrid

AMC — Archivo Municipal de Cochabamba

ANB — Archivo Nacional de Bolivia, Sucre

ANF — Archives Nationales de France, Paris

BNL— Biblioteca Nacional, Lima

CDIP — Colección documental de la independencia del Perú

CRTA — Colección de la rebelión de Tupac Amaru

Manuscrits et éditions du *Diario* de José Santos Vargas :

MsA — Manuscrit découvert le premier et édité en 1952 (incomplet), conservé à l'ANB.

MsB — Manuscrit découvert en second et publié en 1982, conservé à l'ANB.

TMV— Tambor Mayor Vargas, *Diario de un soldado de la independencia altoperuana en los valles de Sicasia y Hayopaya, 1816-1821*, transcripción, prólogo y notas de Gunnar Mendoza L., Sucre, Universidad de San Francisco Xavier, 1952, 321 p.

JSV— José Santos Vargas, *Diario de un comandante de la independencia americana, 1814-1825*, transcripción, introducción e índices de Gunnar Mendoza L., México, Siglo XXI, 1982, 513 p.

INTRODUCTION

Les bibliothèques d'Amérique latine sont remplies d'ouvrages qui racontent l'histoire de la patrie. Certains de ces récits, devenus canoniques, se sont transmis de génération en génération, à travers l'école, la presse et les célébrations civiques, jusqu'à ce que les historiens qui se réclament d'une conception scientifique de leur discipline entreprennent de leur imposer une révision sévère. Voici donc plus de vingt ans que la *historia patria* est mise sur la sellette et que beaucoup de ses affirmations sont tenues pour des mythes ou des contes pour enfants, au risque d'élargir et de creuser le fossé qui sépare l'histoire telle qu'on la fait de l'histoire telle qu'on se la raconte.

La nouvelle histoire de la guerre d'indépendance a jeté un doute systématique sur les interprétations couramment admises jusqu'alors. Elle a considéré comme un anachronisme de parler de processus de décolonisation, et elle a préféré considérer la période qui va de 1808 à 1825 comme une remise en cause des fondements de l'association politique qui a touché aussi bien la métropole espagnole que les provinces américaines. Elle a entrepris de briser les frontières de l'histoire nationale pour rappeler que l'ensemble de l'Amérique espagnole était issu d'une même culture politique et religieuse, et elle a favorisé les études synthétiques et l'histoire comparée. Elle s'est intéressée à des aspects que les fondateurs de la *historia patria* avaient tenus pour secondaires et dont elle a démontré l'importance — l'économie rurale et minière, la participation populaire, la vie sociale, la dimension religieuse du processus de libération¹, le développement des sociabilités

¹ La liste de ces travaux n'est pas exhaustive et se limitera à l'Amérique du Sud. Parmi les entreprises collectives de synthèse, et dans l'ordre chronologique : Bonilla (H.), et al., *La Independencia en el Perú*. Lima, Instituto de Estudios Peruanos (Perú Problema, 7), 1972 ; Deler (J.-P.), Saint-Geours (Y.), ed., *Estados y naciones en los Andes*, IFEA-IEP, Lima, 2 vol., 1985 ; Annino (A) y Guerra F.-X., ed., *Inventando la nación. Iberoamérica. Siglo XIX*, Fondo de Cultura Económica, México, 2003. Révisions des interprétations classiques : Demélas (M.-D.), Saint-Geours (Y.), *Jerusalén y Babilonia. Política y religión en América del Sur*, Quito, Editora Nacional, 1988 ; Guerra (F.-X.), *Independencia y modernidad*, Madrid, MAPFRE, 1992 ; Jocelyn-Holt Letelier (A.), *La independencia de Chile : tradición, modernización y mito*, Madrid : Mapfre, D.L. 1992. Sur les questions économiques et la participation populaire : A. Crespo et al., *Siporo*, La Paz, ed. Don Bosco, 1977 ; Tandeter (E.), *Coacción y mercado en el Potosí colonial, 1682-1826*, Madrid, Siglo XXI, 2002 ; Arze (R.), *Participación popular en la independencia de Bolivia*, La Paz, 1979. Sur l'importance des processus électoraux : Demélas (M.-D.), « Microcosmos. Querrelle municipale et élections démocratiques à Loja (1813-1815) », in *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, XIII, 1984, n° 3-4, p. 65-76. ; Demélas (M.-D.), Guerra (F.-X.), « Un processus révolutionnaire méconnu. L'adoption des formes représentatives modernes en Espagne et en Amérique (1808-1812) », en *Caravelle, Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, Toulouse, 1994, n° 60, p. 5-57. Annino (A.) coord., *Historia de las elecciones en iberoamérica, s. XIX. De la formación del espacio político nacional*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1996. Des travaux dispersés, mais très suggestifs, en histoire de l'art de Teresa Gisbert, qui montrent à la fois la continuité de l'art dit colonial, et l'introduction de l'événement (les drapeaux et les armes qui s'impose dans les œuvres de dévotion populaire. Pour l'étude des sociabilités modernes et traditionnelles les travaux d'Annick Lempérière, de Pilar González, Cristian Gasmuri et Sol Serrano. Les structures fédérales et le poids des régions aspirant à une forme de souveraineté ont été étudiés par José Carlos Chiaramonte, Geneviève Verdo, José Luis Roca. Le culte des grands hommes et la déconstruction des mythes nationaux ont inspirés les recherches de Georges Lomné et Tristan Platt. Pour une nouvelle histoire de l'événement, E. Just Lleó reprend le meilleur de Gabriel René-Moreno.

modernes, la signification du discours, le rôle de la presse et de la diffusion des nouvelles, l'apparition des processus électoraux, les créations constitutionnelles. Puis, après l'avoir longtemps négligé, elle est revenue à l'événement et à l'histoire militaire pour montrer les effets pervers de l'un, et l'ancrage social et politique de l'autre. La célébration du bicentenaire de la Révolution française permet de faire le point des influences étrangères subies par l'Amérique espagnole ; elles se sont révélées moins déterminantes qu'on l'avait dit, et il est apparu des incompatibilités insurmontables entre les révolutionnaires parisiens et les indépendantistes hispano-américains. Au bout de ce parcours, s'est progressivement imposée l'idée d'une troisième voie révolutionnaire, après celles tracées par les Anglo-Américains et par les Français, un modèle qui ferait la part belle à la tradition, qui innoverait, certes, mais en s'abritant toujours derrière le respect de la tradition. Qui aurait su élaborer un savant mélange entre la modernité brutale importée d'Europe et d'Amérique du Nord et des structures anciennes toujours en vigueur dans lesquelles les représentations religieuses et le poids des patrias chicas auraient pu être préservés.

Tous ces travaux furent menés dans les archives américaines et espagnoles, dont on connaît la valeur mais aussi les limites. La plupart des documents préservés y sont d'origine administrative et privilégient un point de vue institutionnel. Il a fallu croiser cela avec la presse abondante, les archives locales de toute sorte (notamment les fonds municipaux et ecclésiastiques) et les scories charriées par les archives judiciaires. Beaucoup de ces recherches ont pâti de l'état inégal des archives, peu ou mal classées, d'accès incertain, certaines de propriété privée. Mais le métier de l'historien étant fondé sur l'apprentissage rigoureux de l'art du bricolage, le résultat s'est révélé assez sûr pour permettre d'ébaucher une vue d'ensemble d'un processus très complexe. Cependant, à ces travaux novateurs et éclairants consacrés au processus d'indépendance, il manquait des études de la guerre proprement dite.

Le mépris dans lequel étaient tombés l'histoire-bataille et les récits ordonnés par des figures héroïques avait fait oublier que les États indépendants de l'Amérique espagnole devaient leur naissance à diverses formes de violence, et que la guerre de libération y ressemblait fort à une guerre civile. L'intérêt pour cette question fondamentale fut maintenu, loin des cercles universitaires, par l'histoire agitée de certains États. Les constructions savantes qui dosaient la tradition et la modernité ne pouvaient rendre compte du recours récurrent de l'Amérique espagnole à certaines formes de guerre dont la matrice est apparue lors des guerres d'indépendance. Le regain de vigueur des guérillas dans les années 1960, qui existent toujours sous de nouvelles formes en ce début du XXI^e siècle, a mené quelques chercheurs à s'interroger sur les rapports entretenus par la violence et la révolution, par la guerre et la modernité, par la violence irrégulière et la démocratie.

Dans ce registre, la Bolivie occupe une place à part, grâce au journal tenu par un guérillero inconnu pendant la guerre d'indépendance, et, indirectement, par le fait qu'un guérillero mythique y a trouvé la mort en octobre 1967. Vers 1950, alors que la guerre de guérilla n'était pas encore prônée comme un raccourci vers la révolution, le directeur des archives nationales de Bolivie, don Gunnar Mendoza découvrit, perdu sur les étagères de l'ancien bâtiment des archives, à Sucre, un manuscrit dont personne n'avait entendu parler. Quelques temps plus tard, une autre version, plus complète, apparut, dans des conditions qui ont fait l'objet de récits contradictoires. Il s'agissait du journal qu'avait tenu pendant plus de dix ans un combattant membre de la guérilla la plus durable et que sa survie exceptionnelle rendit la plus importante du Haut-Pérou (aujourd'hui Bolivie). L'auteur se nommait José Santos Vargas, il était né à Oruro, mais il avait passé toute sa

vie d'adulte dans les Vallées où s'était établie une guérilla, cette zone aujourd'hui oubliée située entre le haut-plateau et le bassin de Cochabamba, et qui s'étendait jusqu'aux Yungas de Chulumani, les vallées tropicales en contrebas de La Paz.

Le travail obstiné de don Gunnar Mendoza pendant des décennies permit la publication de ces deux textes, en 1952 et en 1982, mais la réaction du public éclairé auquel elle était destinée se fit attendre. Quant aux chercheurs, ils observèrent avec prudence ces textes étranges qui provenaient d'un pays secondaire ; gageons qu'une découverte comparable qui se serait produite au Mexique ou en Argentine, aurait suscité très vite une abondante production scientifique.

Le journal de José Santos Vargas, qui se présente sous la forme de deux manuscrits distincts, l'un de 108 folios, l'autre de 320, est en effet le seul document de cette importance qu'on possède pour l'ensemble de l'Amérique espagnole. Aucune des guérillas, pourtant nombreuses, qui ont eu lieu en Amérique du Sud n'a fait l'objet d'un pareil récit. Il existe bien plusieurs textes auxquels on attribue le statut de journal ou d'autobiographie mais qui ne représentent que le récit d'une campagne, ou le résumé d'une vie militaire, conçu sur le modèle des *hojas de servicio*². Au Mexique, où la guerre d'indépendance a pris une forme populaire dès 1810, et fut à l'origine d'un foisonnement de troupes de guérilla dans lesquelles se sont illustrés certains des fondateurs du nouvel État mexicain, il existe des sources nombreuses concernant les guérillas, beaucoup figurant dans l'inépuisable collection de Hernández y Dávalos³. Aucune ne peut se comparer en volume et en richesse aux documents retrouvés à Sucre. Cela ne signifie pas que Vargas, cet obscur soldat orureño, eût été le seul à tenir un journal ni que des centaines de milliers d'hommes se soient battus sans qu'aucun d'entre eux n'ait eu l'idée ni la persévérance de rapporter ce qu'il voyait de la guerre, mais les textes de Vargas sont les seuls de cette importance retrouvés jusqu'à aujourd'hui. La tentation est donc forte d'attribuer à ces manuscrits une validité qui dépasse les frontières de la Bolivie.

Cependant, avant de généraliser ses enseignements à l'ensemble de l'Amérique latine, se pose la question du statut de cette œuvre. En Bolivie, où l'on parle du *Diario* du tambour-major Vargas depuis quelques décennies, on a rapidement esquivé certaines questions gênantes que ce livre devra reformuler : il n'existe pas un mais deux journaux, car les deux manuscrits qui ont été retrouvés ne sont pas deux copies d'un même texte, mais deux versions d'une même histoire. En outre, il est contestable d'accorder le statut de journal, c'est-à-dire d'un document rédigé au jour le jour, à un texte qui rapporte les aventures qu'a connu la guérilla d'Ayopaya et de Sicasica entre 1814 et 1825, mais dont l'auteur donne pour date finale de son œuvre le 28 janvier 1853. Il ne sera pas bien difficile de démontrer que le *Diario* a été réécrit maintes fois, et que son auteur était un personnage plus complexe que le chromo patriotique qui masque sa figure. À l'occasion de cette analyse, ce sont les relations entretenues par l'histoire et la littérature qui devront être revues. La vocation littéraire de ce guerrier pas comme les autres est évidente, et j'aurai plusieurs fois l'occasion de revenir sur cette constatation : José Santos Vargas s'est engagé dans la guérilla pour écrire un journal. C'est un apprenti-écrivain qui s'est

² L'équivalent d'un curriculum vitae pour un militaire

³ Juan E. Hernández y Dávalos, *Historia de la guerra de independencia de México*, Mexico, Instituto nacional de estudios históricos de la revolución mexicana, 1985, 6 vol.

fait soldat, et non un guerrier qui est devenu chroniqueur. Cela ne met pas en doute la véracité de son propos, mais il faudra bien s'interroger sur la façon dont la littérature conçoit la vérité, et comment on écrit l'histoire à partir de la volonté d'agir sur elle.

Deux parties de cette étude seront donc consacrées à l'auteur et à son ouvrage afin d'entendre les multiples dimensions de son personnage aussi bien que les formes de sa langue et de son écriture. José Santos Vargas s'y révélera inclassable, héritier de statuts et d'histoires dont il fit un usage unique, inventeur d'une langue qui lui permit d'écrire en castillan des aventures indiennes et métisses. Et sa volonté de donner un statut littéraire à sa chronique rendra plus évidente la dimension épique et providentielle du combat dont il tient les annales.

Son récit retrace aussi bien les péripéties de plusieurs troupes irrégulières qui se fondront, à la fin de la guerre, dans la Division des Aguerris, que la situation de deux provinces condamnées à être le théâtre d'une guerre de quinze ans. C'est le temps qu'il faudra pour que la guerre de guérilla apparaisse telle que nous la connaissons aujourd'hui, pour qu'une tactique classique, celle de la « petite guerre » pratiquée par bien de armées régulières, deviennent la guerre idéologique, la guerre populaire qui occupe le devant de la scène dans beaucoup de conflits contemporains.

La thèse que je défendrai ici, fondée sur l'exceptionnel document rédigé par Vargas, est celle de l'invention de la guerre de guérilla moderne en un moment précis — cette période comprise en 1810 et 1825 — en Espagne et en Amérique, et dont l'histoire de la guérilla d'Ayopaya et de Sicasica offre l'un des meilleurs modèles. Cette forme de guerre qui ne cesse de se répandre est apparue au début du XIXe siècle, dans l'univers culturel et politique qui est celui du monde hispanique. Dans un développement consacré à cette guerre d'un genre nouveau, après avoir retracé les étapes de son invention, je reviendrai sur certaines idées reçues concernant la guérilla, notamment celle qui tend à oublier le coût humain exorbitant au prix duquel elle remporte ses victoires, et je tenterai aussi de rompre le silence qu'entretient le chroniqueur sur l'économie de guerre développée par la guérilla.

Les hommes qui participèrent à l'invention de la guérilla furent pour la plupart des hommes des Vallées, métis et Indiens, parmi lesquels quelques figures exceptionnelles se détachent. Vargas réussit l'exploit de citer nominalement 484 personnages sur lesquels il livre des informations qui ne se retrouvent dans aucune autre source, faisant revivre aussi bien des villageois et des comuneros que les principaux capitaines de la guerre. J'accorderai une importance particulière à la façon dont le chroniqueur a contribué à façonner le personnage du caudillo, autre invention moderne sur laquelle son œuvre apporte un éclairage inédit. Par bien des aspects, le Journal apparaît comme l'hommage rendu à un héros, Eusebio Lira, le premier commandant de la guérilla auquel l'adolescent Vargas a voué sa jeunesse. Le chroniqueur, comme les premiers auteurs de l'Historia patria qui furent ses contemporains, a conçu l'histoire comme étant l'œuvre des grands hommes. Mais en dépit de ce biais, il ne dissimule pas les participations collectives à la guerre, et il livre le témoignage le plus important qui soit sur le rôle des communautés indigènes dans la guerre d'indépendance ainsi que sur l'apparition de capitaines indiens que leur statut éloigne du monde communautaire pour les rapprocher de celui des officiers. Un chapitre de cette étude traitera aussi bien de la participation guerrière des Indiens que de leurs projets politiques dans le cadre de la lutte indépendantiste. Ils y apparaîtront comme des acteurs à part entière de la guerre de libération.

Ce livre s'achèvera sur le sens que Vargas donnait au combat auquel il avait participé. Si la guerre d'indépendance de l'Amérique s'inscrit dans l'un des avatars de la modernité politique qui s'impose à l'occident à partir de la fin du XVIII^e siècle, la façon dont les hommes interprétaient leur lutte, dans les Andes et sans doute dans l'ensemble de l'Amérique espagnole, n'était pas vraiment moderne et certes pas séculière. Ils inscrivaient leur histoire dans le cadre de justifications anciennes, fondées sur une conception religieuse des sociétés humaines. Vargas qui était, plus que d'autres, proches de l'Église, se fait l'écho de ces convictions qui structurent son récit. J'aborderai l'étude de cet aspect de son œuvre à partir de ce qu'il dit des figures au nom desquelles on se battait, celle du roi et celle de la patrie, puis j'interrogerai la conception providentielle de l'histoire que traduit son Journal.

La façon dont on écrit l'histoire reste contingente des sources, quelle que soit la rigueur avec laquelle on mène l'enquête. Cette histoire de la guerre de guérilla que le *Diario* de Vargas permet de bâtir a dépendu des hasards qui président à la conservation des manuscrits, de la découverte improbable d'un premier document dans les archives de Sucre, et du travail ininterrompu pendant quarante-quatre ans de don Gunnar Mendoza sans lequel ces textes seraient restés inédits. Il a fallu ensuite approfondir l'enquête sur ces documents énigmatiques, et celle-ci ne fut pas toujours facile, car il semblait que la guérilla des Vallées, qui représentait tout l'horizon du chroniqueur, avait laissé peu de trace dans les archives. Un recoupement systématique des archives boliviennes, celles de Sucre, de La Paz et de Cochabamba, mais aussi des archives argentines, péruviennes et espagnoles a permis de retrouver des traces des troupes de Lira, de Chinchilla, de Quispe, de Gandarillas, de Bustamante, de Carpio, de Mamani, de Simón, de Lanza..., car les archives royalistes comme la chronique du guérillero ne décrivent la guérilla qu'à partir de ses caudillos. Mais si ces fonds apportent des précisions, des confirmations, des éclairages complémentaires de celui du journal, il est assez rare que les données qu'ils fournissent coïncident avec celles de Vargas. La plupart du temps, les données diffèrent sans toutefois se contredire ; je n'ai pas rencontré d'exemple d'un même événement présenté comme une victoire à la fois par l'un et l'autre camp, mais il est fréquent que les sources royalistes reconnaissent plus de pertes dans les rangs de leurs adversaires et minimisent les leurs. En outre, ces sources évoquent parfois l'existence de troupes et de capitaines qui agissaient sur le terrain des Vallées et dont le chroniqueur ne parle pas alors qu'il aurait dû fatalement croiser leur route. Ces incohérences ne remettent pas en question la crédibilité de son journal, mais elles illustrent la multiplicité des points de vue et la difficulté des choix laissés à l'historien. Face à deux versions d'un même événement, pourquoi accorderai-je plus de crédit au récit d'un officier de l'armée royale qu'à celui de Vargas, sachant que le premier bâtissait son rapport en tenant compte des rivalités qui divisaient l'armée royale, en cherchant à dissimuler l'importance des pertes subies pour valoriser sa propre action, ou en les exagérant au contraire afin de montrer à quel point des renforts et de nouveaux subsides seraient nécessaires ? Vargas avait de bonnes raisons d'idéaliser son combat et d'infléchir parfois la réalité, mais ses adversaires en avaient tout autant.

La meilleure des vérifications est venue des Vallées elles-mêmes où m'a conduite une mission effectuée en jeep, en octobre 2002, que j'ai pu compléter par un trajet en avioneta, de Cochabamba à La Paz, qui m'a permis d'observer du ciel les trajets de la guérilla. Il est des sujets qu'on ne peut traiter seulement dans un bureau, dans des bibliothèques et des archives, et l'histoire de la guérilla ne peut se comprendre qu'en parcourant à nouveaux les chemins empruntés par Vargas et ses compagnons. Ces routes n'existent parfois

UN AUTEUR ENIGMATIQUE

plus, et il a fallu abandonner l'idée de retrouver l'unité d'un territoire qui est séparé aujourd'hui en deux espaces distincts, l'un dépendant du bassin de Cochabamba, l'autre auquel on accède à partir de l'altiplano et qui se poursuit vers les Yungas. La lecture du journal doit s'accompagner de l'expérience de ce territoire qui s'étend de la puna venteuse et des cols enneigés jusqu'aux fonds de vallées tempérés et aux galets du Río Grande que l'on peut franchir à gué durant l'hiver. Il faut voir ce qui fut l'horizon de Vargas, qui s'étend loin au-delà des reliefs toujours proches, connaître le passage rapide des étendues de paja brava aux champs irrigués labourés à l'aire, où fleurissaient les fèves, la luzerne et les pommes de terre. Les troupes de guérilla ont connu cette brutalité des changements de climat et de paysage, le rôle fondamental que jouaient dans l'organisation de leur espace le Río Grande, le mont Chicote, celui d'Amutara et la cordillère de Quimsa Cruz. Le moment le plus émouvant de ce parcours ne fut pas celui de la découverte de Chacari, ce terrain ensoleillé qui surplombe le Río grande, face au cerro de Chicote, où Vargas a passé le reste de sa vie. Ce fut celui où quelques villageois de Mohosa qui voulurent bien me parler découvrirent le journal de Vargas dont personne n'avait jamais entendu parler dans les Vallées.



PREMIÈRE PARTIE

UN AUTEUR ENIGMATIQUE

Lorsque Vargas commence son Journal, le Haut-Pérou n'est pas encore entré dans l'ère de l'imprimerie. Le livre existe, certes, mais il est rare au fond des provinces, et le plus souvent importé. L'ouvrage que ce très jeune homme se propose d'écrire est alors destiné à un type de lecture dont nous avons perdu le souvenir : manuscrit unique ou recopié en quelques exemplaires, qu'on lit devant un auditoire de proches, qu'on prête à des alliés. Une œuvre qui ne peut exister qu'à travers les formes de communication propres à une société d'interconnaissance qui impose à l'écrivain certaines de ses caractéristiques comme l'attention aux détails et aux personnes, ou un style allusif.

Cependant, lorsque son premier manuscrit est achevé, vers 1825 ou 1826, une révolution a eu lieu, qui décrète la souveraineté populaire ainsi que la révolution médiatique qui en découle, celle de la presse, « quatrième pouvoir » qui permet l'expression d'une opinion embryonnaire. Mais à l'échelle du Haut-Pérou devenu la République Bolívar l'opinion reste circonscrite à des cercles restreints, et malgré tous les efforts de Vargas, son Journal n'accèdera pas à l'imprimerie de son vivant.

C'est en gardant ce contexte en mémoire qu'il convient d'aborder notre enquête. Vargas a d'abord écrit son livre pour un cercle de proches avant de le soumettre à la postérité. Ce qui nous paraît aujourd'hui énigmatique et lacunaire dans ses écrits ne l'était probablement pas pour le public familier auquel l'ouvrage fut d'abord destiné. Bien des mystères du Journal n'existent que parce que la mort a depuis longtemps saisi les hommes dont les souvenirs complétaient la chronique de Vargas et le dispensaient de tout dire. Pour faire parler ces morts, l'historien n'a d'autre recours que des traces à la survie aléatoire.

Il en est ainsi de la biographie de l'auteur. Il a tenu à résumer sa vie pour son lecteur, mais la notice qu'il a placée comme l'un des « seuils » de son dernier manuscrit et quelques détails personnels semés dans le Journal suscitent plus de questions qu'ils n'en résolvent. Comment ce fils de notable d'Oruro —une cité de l'altiplano— devient-il d'abord guérillero puis s'établit avec le statut d'Indien dans les Vallées ? Et, lorsqu'il vécut au sein de la troupe en tant qu'officier, pourquoi a-t-il choisi d'observer et d'écrire plutôt que de commander ? Ni les hasards de la guerre ni ses errances de gamin abandonné ne peuvent justifier les liens qui s'établirent entre Vargas et des communautés indiennes ; ils n'expliquent pas davantage sa vocation d'écrivain ni son installation dans la zone où s'incrute la seule guérilla durable des Andes. Or, la vie de Vargas a laissé peu de traces en Bolivie même et le recours à d'autres archives s'est imposé. Dans cette recherche, une carte retrouvée par hasard à Buenos Aires et identifiée grâce à la collaboration de quatre historiens a joué un rôle important.

CHAPITRE 1 : LA FILIATION DE VARGAS

C

ommençons par dresser l'inventaire de ce que Vargas sait de lui-même, ou de ce qu'il veut bien en dire à son lecteur ; la récolte n'est pas si maigre, mais certains silences intriguent. Il décrit sa vie dans un texte de 10 folios placé en tête du manuscrit qu'il soumet à la bienveillance du président Belzu, en janvier 1853. Cette *Breve vida del que escribió* dessine à grands traits le destin d'un Cincinnatus de la république bolivienne qui, ayant vécu une jeunesse aventureuse vouée à la défense de la liberté, accepta ensuite de bon gré une existence obscure et laborieuse dans le rang le plus modeste de la société. Un modèle pour la jeunesse¹.

Résumons-le : Vargas est né en 1796 de parents créoles établis dans la cité prospère d'Oruro. La mort précoce de ces derniers, puis celle de la grand-tante qui l'élève avec tendresse, le livre à l'arbitraire d'un tuteur tyrannique qui le prépare à devenir un employé subalterne du fisc, la *caja real*. En novembre 1811, l'invasion d'Oruro par des révolutionnaires venus de Cochabamba lui fournit l'occasion d'échapper à son présent amer, à un futur morose. Il erre ensuite pendant trois ans dans le bassin de Cochabamba dans la situation peu enviable d'un orphelin sans protection, avant de retrouver par hasard son frère aîné, Andrés, prêtre au village de Cavari, dans les Vallées, proche du bourg de Mohosa. Entre-temps, la guerre, dont il ne se souciait guère, l'a rattrapé.

L'exemple d'Andrés Vargas chapelain de guérilla, indépendantiste convaincu et auteur d'un journal de guerre, détermine la vocation de son cadet. En novembre 1814, José Santos Vargas s'engage dans les troupes rebelles dans l'intention de défendre une cause juste et, surtout, de tenir lui aussi un journal. Il choisit d'être tambour pour rester aux côtés du commandant et être le premier informé de ses décisions. Il devient ainsi proche du premier dirigeant de la guérilla des Vallées, le commandant Eusebio Lira, auquel il voue une admiration fervente. Mais celui-ci meurt assassiné en décembre 1817. Malgré le chagrin et l'amertume que lui inspire cette mort funeste, Vargas reste dans la troupe jusqu'à la fin de la guerre et gagne du galon. Dans le même temps, il se marie avec une certaine Juana Rodrigo, a des enfants, cultive une terre.

La guerre finie, il se fixe à Pocusco, un lieu-dit dépendant de Mohosa, et devient indien d'une communauté, appartenant à la catégorie des *originarios* et payant au fisc un tribut de dix pesos l'an pour l'usufruit de la terre qu'il cultive. En 1828, il est mêlé aux

¹ Un discours qui trouvera sa forme idéalisée dans le roman de Nataniel Aguirre, Juan de la Rosa. Cf. Alba María Paz Soldán, « Foreword », in Nataniel Aguirre, Juan de la Rosa. *Memoirs of the Last Soldier of the Independence Movement*, Oxford University Press, New York-Oxford, 1998, p. XI-XXXVIII. Des travaux récents cherchent à démontrer que N. Aguirre aurait eu connaissance de l'œuvre de Vargas, mais ils n'expliquent ni le silence d'Aguirre sur ses sources, ni ne permettent de connaître l'histoire des manuscrits de Vargas entre 1853 et leur redécouverte, un siècle plus tard.

événements qui perturbent la vie de la jeune république bolivienne ; chargé de poursuivre les complices d'un projet d'invasion par le Pérou, il est fait prisonnier. Menacé du peloton d'exécution, il parvient à sauver sa tête. Le reste de sa vie sera paisible, sinon prospère, seulement marqué par le souci d'améliorer son livre et de le faire connaître. En janvier 1853, il risque une dernière tentative auprès du président de la République, Isidoro Belzu, afin de faire publier le manuscrit du journal qu'il n'aura cessé de retoucher et de proposer à l'édition, sans succès. Après cette date, sa trace disparaît. On ne sait quand il est mort.

COMMENT PARLER DE SOI ?

Sans égaler en discrétion d'autres chroniqueurs de guerre comme Robert de Clari qui n'apparaît qu'une fois dans son récit de la prise de Constantinople par les croisés, José Santos Vargas a choisi l'effacement volontaire. Ses apprentissages, ses promotions successives, son mariage, la naissance de ses enfants, les conditions de la mort de son frère, la manière dont il a survécu et partagé son temps entre la guérilla et la terre, tout cela est passé sous silence ou à peine mentionné². Le cours de la guerre importe davantage que le destin de celui qui la vit.

En avril 1822, aux abords de Cochabamba, il est capturé par les troupes du colonel Agustín Antezana alors qu'il observait les déplacements royalistes : il ne fera mention de son arrestation que dans l'index des officiers qu'il place en annexe de son ouvrage. Dans le *Journal*, plutôt que ses angoisses et sa captivité ou la façon dont il s'est évadé, Vargas a préféré conter les hauts faits de la guérilla qui, avec l'aide de la Providence (il fallait au moins cela pour un pareil exploit), s'empara alors de la riche ville d'Irupana, dans les Yungas de La Paz.

À quatre reprises, les crises de la guérilla le placent cependant sur le devant de la scène. Dans la première, il assiste aux derniers instants de Lira après avoir fait l'impossible pour l'avertir du danger qui le menaçait. Au chevet de son chef, il reçoit la confirmation de sa mission : il a été le témoin de tout et son meilleur compagnon³.

Lira disparu, la guérilla s'entre-déchire ; Vargas et ses camarades se retrouvent encerclés par les Indiens qui veulent venger la mort du caudillo. Dans une demi-bouteille d'eau-de-vie, il trouve l'esprit de reconforter ses compagnons terrifiés : « Moriremos si somos zonsos⁴ ». Nous ne mourrons que si nous sommes bêtes. Et il se tire de ce mauvais pas en s'en allant rejoindre les forces indiennes et en faisant arrêter et exécuter l'un des responsables de la mort de Lira

² Fonder un foyer en temps de guerre n'était pourtant pas simple. En 1819, il hérite de son frère l'affermage d'un terrain et une maison à Pocusco, au lieu-dit Chacarí. Il se marie peu de temps après. En août 1822, quand les royalistes envahissent la zone, il trouve refuge, avec toute sa famille, sur le mont de Chicote (José Santo Vargas, *Diario de un comandante...* [dans la suite JSV], p. 324). En 1824, la famille s'est accrue. À nouveau poursuivi, il s'enfuit pour quelques semaines « abandonnant une tendre épouse et de nombreux enfants en bas âge » (p. 355).

³ JSV, p. 195.

⁴ JSV, p. 219.

Il reproduit un exploit comparable en 1824, alors que, le commandant en chef de la guérilla ayant été fait prisonnier, ses lieutenants ne songent qu'à se mesurer les uns aux autres pour s'emparer du commandement. Vargas se trouve malgré lui placé sous les ordres de l'un de ces candidats au pouvoir, dépourvu de ressources et dangereux pour ses subordonnés. S'appuyant sur les Indiens et la troupe, il désarme l'importun, et prononce à cette occasion un discours exhortant ses compagnons à rester fidèles à la cause patriotique menacée par les ambitions personnelles⁵.

Enfin, en 1828, alors qu'il est requis par le gouverneur de la province pour arrêter certains de ses anciens compagnons complices d'un projet d'invasion, il est jugé par une cour martiale improvisée, et risque de finir contre un mur. Contraint de parler de cette mésaventure, il transforme son procès en bouffonnerie. Son bagout l'a sauvé, mais il a échappé de justesse à une condamnation sommaire⁶.

Un dernier texte traite de lui-même ; il s'agit de l'une des notices figurant dans la Lista de los señores jefes y oficiales que han servido a la patria por su libertad e independencia primordial del gobierno español bajo de las órdenes de diferentes jefes en los valles de Sicasica y Ayopaya, qui constitue l'une des annexes de la dernière version connue du journal⁷. Dix-septième d'une liste de cent-neuf officiers, José Santos Vargas résume ainsi sa carrière de défenseur de la liberté :

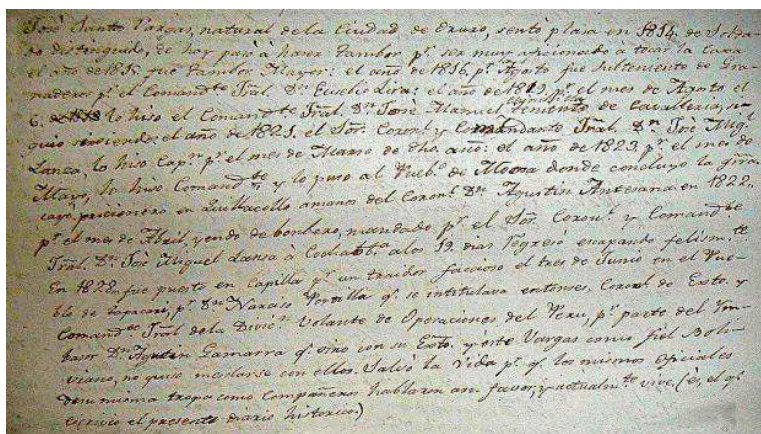


Figure 1 : folio 316 du dernier manuscrit connu du journal de Vargas [MsB], Archivo nacional de Bolivia, fiche décrivant la biographie militaire de l'auteur

« Don José Santos Vargas, natural de la ciudad de Oruro, sentó plaza en 1814 de soldado distinguido. De ay pasó a ser tambor por ser muy aficionado a tocar la caja. El año de 1815 fue tambor mayor. El año de 1816 por agosto fue subteniente de granaderos por el coman-

⁵ JSV, p. 368.

⁶ JSV, p. 395-397.

⁷ Pour plus de détails concernant la structure et la composition de son œuvre, voir la deuxième partie de ce livre, chap.3.

dante general don Eusebio Lira. El año de 1819 por el mes de agosto, el 6, lo hizo el comandante general don José Manuel Chinchilla teniente de caballería. Siguio sirviendo. El año de 1821, el señor coronel y comandante general don José Miguel Lanza lo hizo capitán por el mes de marzo de dicho año. El año de 1823 por el mes de mayo lo hizo comandante Lanza y lo puso al pueblo de Mohosa donde concluyó la guerra. Cayó prisionero en Quillacollo a manos del coronel don Agustín Antezana en 1822 por el mes de abril yendo de bombero mandado por el señor coronel y comandante general don José Miguel Lanza a Cochabamba ; a los 19 días regresó escapando felizmente. En 1828 fue puesto en capilla⁸ por un traidor faccioso el 3 de junio en el pueblo de Tapacarí por don Narciso Portilla (que se intitulaba entonces coronel de ejército y comandante general de la « División volante de operaciones del Perú ») por parte del invasor don Agustín Gamarra que vino con su ejército, y este Vargas como fiel boliviano no quiso mezclarse con ellos. Salvó la vida porque los mismos oficiales de su misma tropa de Portilla como compañeros hablaron en su favor, y actualmente vive. Es el que escribió el presente Diario histórico⁹ »

Les efforts autobiographiques de Vargas se limitent donc à bâtir le personnage d'un patriote indéfectible, qui se place au-dessus des factions, et d'un guerrier — assez peu martial d'ailleurs, qui semble agir davantage par la ruse, le discours et le tambour, que par la poudre et le sabre —, passant sous silence bien d'autres aspects d'une vie bien remplie et d'un riche héritage¹⁰. C'est pourtant à ceux-ci que nous nous intéresserons, épisodes ancrés dans un passé qui rattache le chroniqueur à des lieux, des groupes sociaux et une pratique de l'écriture.

NATURAL DE ORURO

« Había yo nacido en la ciudad de Oruro (antes la Villa de San Felipe de Austria el real de Oruro) a 28 de octubre de 1796, siendo hijo de un don Blas Mariano Vargas, capitán de caballería de los ejércitos reales y escribano público de cabildo, gobierno y guerra en aquel tiempo, y de doña María Guadalupe Medrano, por cuyo fallecimiento que fue a 14 de agosto de 1802 quedé al abrigo de mi señor padre cuyos días duraron hasta el 22 de marzo de 1804. Mas quedando en la orfandad fui cobijado por una tía abuela mía, doña Gregoria Díaz de Alda, comúnmente llamada la Condo Goya¹¹, quien así mismo desgraciadamente falleció el 4 de octubre de 1810¹². »

⁸C'est-à-dire condamné à mort.

⁹ JSV, p. 408.

¹⁰ D. Gunnar Mendoza en a souligné quelques aspects importants (JSV, p. XVI-XXIX).

¹¹ La dame de Condo, ou Gregoria de Condo. Le bourg de Condo est situé au sud d'Oruro. Nous verrons au chap. 8, qu'il est possible d'interpréter autrement ce surnom.

¹² JSV, p. 16.

Enfant d'une cité active¹³, José Santos est Medrano par sa mère (en 1606, on compte deux Medrano parmi les fondateurs de la ville, et le chef de l'une des factions qui se partagent encore la cité, vers 1750, reste un Herrera Medrano), et Vargas par son père. De ce dernier, connu sous le sobriquet de Mutucuchillo¹⁴ (« couteau émoussé ») et auquel José Santos attribue, de façon erronée, une carrière militaire, les archives espagnoles livrent quelques éléments intéressants. Il y apparaît comme escribano de cabildo, greffier-notaire de la municipalité, une charge vénale d'un bon rapport qui permettait d'être informé des opérations et des tractations soumises à l'arbitrage des édiles¹⁵. À ce titre, il connaissait les contrats passés par cette institution primordiale de la société d'ancien régime — location de terres et d'immeubles, gestion des terrains communaux et des marchés, adjudication de l'approvisionnement de la cité... Des intérêts importants étaient en jeu, des conflits et des rivalités aussi. La position de greffier dispensait à la fois savoir, pouvoir et risques, comme le démontrèrent les événements dont Oruro fut le théâtre en 1781.

Quinze ans avant la venue au monde de José Santos, sa cité natale fut touchée par les ondes de la grande Rébellion. Grâce aux travaux de Fernando Cajías¹⁶, nous en savons davantage sur l'attitude ambiguë de certains patriciens de la ville que la volonté de résoudre à leur profit des rivalités internes conduisit à faire appel, contre leur propre cité, à l'intervention des Indiens révoltés. Les dirigeants d'Oruro se divisaient alors en deux clans (bandos), celui des créoles d'anciens lignages qui tenaient la municipalité et les principaux corregimientos de la province, et celui des basques nouveaux venus d'Espagne, dynamiques et prospères, qui disputaient avec succès la richesse minière de la province à ses anciens propriétaires. Peu avant que la révolte de Tupac Amaru, puis celle de Tupac Catari, ne remettent en question l'ordre colonial dans les Andes, la tension s'était accrue au sein des élites d'Oruro au point qu'une alliance avec les rebelles indiens parût de bonne guerre aux dirigeants du bando créole parmi lesquels se distinguaient les frères Rodríguez. Ces derniers, riches et puissants, prirent le risque d'ouvrir les portes de la ville aux troupes de Tupac Catari. Un massacre des métropolitains et de leurs alliés s'ensuivit. Une fois la situation reprise en main par les forces loyalistes, la Couronne fit cher payer leur trahison aux Rodríguez et à leurs alliés. Le président de l'audience de Charcas, Ignacio Florès, un aristocrate de Quito fils du marquis de Miraflores, devint lui-

¹³ Dont l'anonyme auteur du *Bosquejo de la riqueza de Bolivia* (La Paz, Plural, 1994) écrivait en 1830 : « Situada la ciudad sobre un tránsito necesario a todas direcciones, era como un receptáculo y un almacén de todas las producciones peruanas y de los departamentos de La Paz y Cochabamba. » (p. 78).

¹⁴ Archivo histórico de La Paz [ALP], serie Z, Intendencia, gobierno, expedientes, 1786 (1).

¹⁵ Il n'existe pas d'ouvrage traitant de cette corporation dans les Andes, mais on peut utilement se référer au travail d'Ivonne Mijares Ramírez, *Escribanos y escrituras públicas en el siglo XVI : el caso de la ciudad de México*, UNAM-IIIH, Mexico, 1997. Pour rappel, le conquistador du Mexique, Hernán Cortés, commença ses activités aux Indes dans ces mêmes fonctions

¹⁶ F. Cajías, « Los objetivos de la revolución indígena de 1781 : el caso de Oruro », *Revista Andina*, Cuzco, 1983, p. 409 et sq.

même suspect pour avoir préféré l'apaisement à la répression et pour être né en Amérique plutôt qu'en Espagne¹⁷.

La position du père de notre auteur, don Blas Mariano Vargas, naturellement mêlé à ces conflits, était délicate. Ses fonctions de greffier-notaire du *cabildo*, ses intérêts économiques (il possédait des mines, il était endetté auprès du fisc pour l'achat de mercure, et il pâtissait de l'ascension irrésistible du clan des métropolitains), ainsi que ses réseaux personnels le liaient indiscutablement au clan des créoles. Et plus que certains d'entre eux, il pouvait apparaître compromis dans l'alliance avec les rebelles, car il en parlait les deux langues véhiculaires, l'aymara et le quechua. Personnellement intéressé dans la querelle sans merci que se livraient les deux bandos, associé à toutes les intrigues du *cabildo*, et capable de servir d'intermédiaire entre la ville et les campagnes indiennes, il pouvait apparaître comme l'un des principaux suspects quand viendrait le temps de sanctionner les rebelles. Il lui fallut beaucoup de vivacité et d'astuce pour renverser la situation dès qu'il réalisa les conséquences funestes de l'insurrection. D'acteur, il se fit victime ; il prétendit avoir été en butte à l'hostilité des frères Rodríguez, les chefs de la conspiration, et n'avoir échappé à la mort promise à leurs adversaires qu'en se réfugiant dans le couvent de San Francisco¹⁸. Dès qu'il parvint à sortir de la ville, il lui fallut multiplier les preuves de sa loyauté à la Couronne.

La suite de ses aventures et leurs conséquences sur le destin de son fils ont été reconstituées à l'aide d'une carte retrouvée par hasard.

LES ENSEIGNEMENTS D'UNE CARTE

En 1991, un collègue disparu depuis, Thierry Saignes, me fit part d'une découverte dans l'Archivo general de la Nación, à Buenos Aires. Il s'agissait d'une carte dont il pensait qu'elle avait été dressée sur ordre d'un officier des troupes de pacification du Haut-Pérou, dans les années 1810-1820. Toutefois, la légende qui l'accompagnait montrait que, s'il correspondait bien au territoire contrôlé par la guérilla qui opéra dans les provinces de Sicasica et d'Ayopaya, le document était antérieur d'un peu plus de trente ans au début de la guerre d'indépendance.

L'ouvrage que venait de publier María Eugenia del Valle de Siles sur la rébellion de Tupac Catari me permit de dater précisément les événements qu'illustrait la carte¹⁹ : il s'agissait d'une campagne, menée entre le 30 mai et le 29 juillet 1782 par José de Reseguín, le commandant en chef des troupes auxiliaires chargées d'éradiquer les derniers foyers de la jacquerie indienne. En mai 1782, alors qu'au Pérou les troupes de Tupac Amaru avaient été vaincues ou soumises, et que, dans l'audience de Charcas, Tupac Catari avait été exécuté et ses armées défaites à Peñas près du lac Titicaca, des milliers d'Indiens tenaient encore la région des Vallées et refusaient de se rendre. Afin de pacifier

¹⁷ Archivo histórico nacional, Madrid (dans la suite AHN), consejos, 20367, exp. 4.

¹⁸ Archivo general de Simanca [AGS], Secretaría de guerra, 6804, exp. 26, 1790.

¹⁹ María Eugenia del Valle de Siles, *Historia de la rebelión de Tupac Catari, 1781-1782*, La Paz, ed. Don Bosco, 1990. Un chapitre important de cet ouvrage est consacré à l'expédition de Reseguín, p. 389-412.

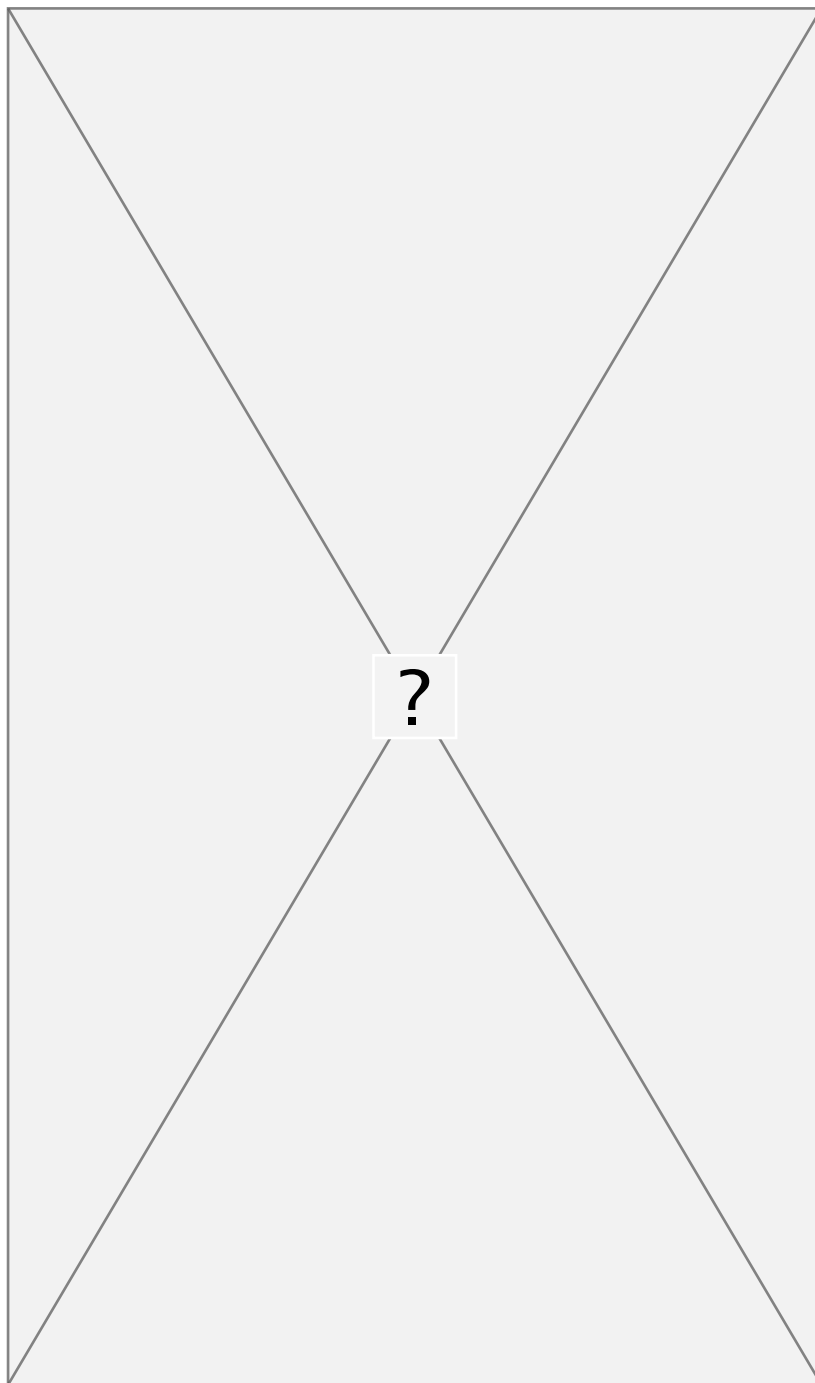
la zone, le commandant Reseguín parvint à rassembler des forces importantes ; au total 6 760 soldats, munis d'armes à feu et d'artillerie de montagne²⁰, reçurent pour mission de réduire près de 12 000 Indiens (l'estimation était de Reseguín), parmi lesquels beaucoup de femmes et d'enfants, les rebelles s'étant repliés avec famille et troupeaux.

Malgré leur nombre, les Indiens, mal armés et sans formation militaire, n'avaient a priori aucune chance de s'en tirer. Il fallut cependant deux mois d'une campagne difficile, conduite par une armée aussi nombreuse que les plus forts contingents des guerres d'indépendance, pour en venir à bout. On pressent que cette expédition révèle un terrain propice à la résistance et des tactiques indigènes dont d'autres rebelles pourront plus tard tirer parti.

Des allers et retours du journal de Reseguín à la carte qui lui correspond montrent comment s'était organisée la résistance des rebelles, retranchés dans une contrée qui offrait autant de refuges inexpugnables où ils pouvaient attendre des renforts, que de possibilités de s'échapper pour reprendre le combat dans la zone la plus peuplée et la plus riche, celle de l'altiplano, ou de se replier vers la selva en cas désespéré.

²⁰ Il s'agit d'une force considérable à l'échelle des Andes, comparable aux armées qui s'affrontèrent dans les derniers combats de la guerre d'indépendance, à Junín et Ayacucho, bien supérieures à celles que put mobiliser Simón Bolívar au cours de sa « campagne admirable » de 1813.

UN DECLASSE OU UN TRANSFUGE



Source : Archivo General de la Nación Argentina, Buenos Aires, mapoteca, n° II, 268. La carte est ordonnée selon le relief, depuis le haut-plateau, en haut, vers le Río grande de Ayopaya, en bas. La Paz figure en haut, à droite.

De gauche à droite, la carte situe l'emplacement de sanctuaires successifs, dont deux, le premier en haut, à gauche, et le second au centre, avaient été définis en fonction d'une stratégie d'ensemble. Le premier, autour d'Ajamarca, correspondait à la haute vallée du río de Mohosa. Les Indiens s'y étaient repliés avec leurs troupeaux et, connaissant

l'usure des forces de pacification qui désertaient facilement²¹, ils pouvaient se croire à l'abri d'une expédition de moyenne importance. Mais, au cas où l'adversaire parviendrait cependant à les déloger d'Ajamarca, ils devraient rallier une zone presque inconnue, à la végétation dense et au relief abrupt, comprise dans un carré, au centre de la carte, borné par les bourgs de Quime et de Choquetanca Chico (de gauche à droite), Cañamina et Haraca (de bas en haut). Le cartographe avait délimité en rouge et souligné de jaune ce territoire qui avait valu tant de peines à la troupe.

Entre Ajamarca et Choquetanca, la résistance devait chaque fois fixer et fatiguer son adversaire sur les embûches naturelles de la zone, massifs et hautes vallées où la cavalerie devenait inutile, et où, surplombant les soldats, les Indiens désorganisaient les colonnes en lançant sur elles des galgas meurtrières.

Le choix de ces bastions naturels offrait donc aux rebelles deux issues : par le haut, ils pouvaient s'échapper en direction de l'altiplano en franchissant les cols et, si leurs forces le leur permettaient, prendre à revers les villes clés — Oruro, par la haute vallée du río de Ayopaya, ou La Paz par le río de La Paz ; en aval, en empruntant par Irupana et Chulumani la voie des Yungas, ils pouvaient trouver un asile chez les Indiens Moseñenes. Mais ce plan fut réduit à néant par la puissance inattendue de l'adversaire.

En 1782, José de Reseguín qui intitulait sa carte « Plano que demuestra el terreno que ocupaban los Yndios Rebeldes de las Montañas de Leque, Mohosa, Cabari, Ynquisivi, Capiñata, Choquetanca », circonscrivait ainsi le théâtre même de la future guérilla de Sicasica et d'Ayopaya qui, selon son chroniqueur, José Santos Vargas, parvint à contrôler, dès la fin de l'année 1817, « en el partido de Sicasica, el primer pueblo de [...] Mohosa, Cavari, Inquisivi, Ichoca, Yaco, Quime, Capiñata, Colquiri, Haraca ; en el partido de Chulumani (que es Yungas) Suri y Sircuata en el partido de Ayopaya eran su capital Palca, Machaca, Morochata, Charapaya, Choquecamata, Leque, Calchani y Yani²². » Si la carte retrouvée à Buenos Aires par Thierry Saignes était bien antérieure à la guerre d'indépendance, elle n'en recoupait pas moins le terrain d'action de la guérilla situé sur la rive gauche du Río Grande de Ayopaya. Et figurait en bonne place, sur la carte de 1782, le bourg de Mohosa qui constitua le premier noyau de la guérilla et l'une de ses bases jusqu'à la fin de la guerre. José Santos Vargas en fut le dernier capitaine.

La carte et le Journal de José Santos Vargas

Afin de vérifier le détail de ces coïncidences, j'ai relevé les occurrences toponymiques du plan de Reseguín et recherché leur présence dans le Journal de Vargas. Toutes y figurent, à l'exception de celles qui correspondent à la zone du dernier refuge des rebelles de 1782, dont Reseguín écrivait : « Era un parage enteramente desconocido, aun por los mismos rebeldes qe. Se havian refugiado en aquellas montañas. » Inhabitée à la fin du

²¹ Témoignages, journaux et rapports s'entendent à dénoncer l'importance des désertions parmi les troupes loyalistes. Consulter les documents rassemblés par M. E. del Valle de Siles, *Testimonios del cerco de La Paz, La Paz, Don Bosco, 1980*, ainsi que les papiers du président Ignacio Flores conservés dans les fonds Jijón y Caamaño, aux archives du Banco Central del Ecuador, à Quito [ABCE].

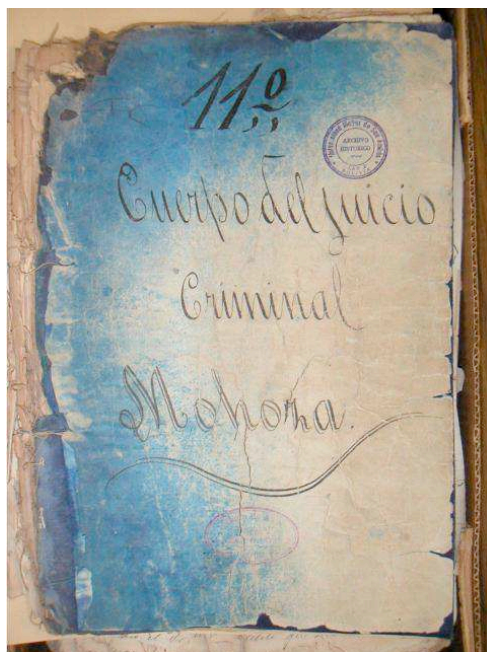
²² JSV, p. 197, et TMV, p. 180.

XVIII^e siècle, cette zone inhospitalière était probablement redevenue sauvage après la brève occupation des fuyards.

Pour le reste, la carte de Reseguín démontre que ses troupes et celles de la guérilla avaient opéré dans les mêmes villages, franchi les mêmes cours d'eau, gravi les mêmes accidents montagneux. Ces refuges naturels avaient abrité les premières troupes de francs-tireurs qui s'étaient formées, en 1811, comme auxiliaires du corps expéditionnaire argentin mené par Balcarce et Castelli, et c'est dans la cordillère de Toco [n° 11 sur la carte de Reseguín] que s'était alors retranché le capitaine Dionisio Lira, fusillé en juin 1813 pour avoir tenté d'organiser les communautés indiennes de la province.

Dionisio Lira était le père du premier dirigeant de la guérilla, Eusebio Lira, héros de la chronique de Vargas²³

La carte de l'expédition de Reseguín permettait ainsi d'inscrire la guérilla dans une continuité. Rebelles en 1780-1782, les Vallées l'étaient encore en 1811-1825 ; elles le furent à nouveau en 1898-1899, quand, à l'occasion d'une guerre civile, le bourg de Mohosa joua de nouveau un rôle de premier plan²⁴ Réurrence qui devrait inciter à chercher la trace d'autres révoltes de Mohosa aux XVI^e et XVII^e siècles, et à poursuivre jusqu'à nos jours, si c'est possible, l'explication d'une telle persévérance dans le refus²⁵.



²³ JSV, p. 33.

²⁴ J'ai traité de la participation des communautés indiennes de Mohosa à la guerre civile dans « Darwinisme à la créole. Le darwinisme social en Bolivie », *Pluriel-Débat*, Paris, 1980, n° 23, p. 3-36. Ainsi que dans « Jacqueries indiennes, politique créole. La guerre civile de 1899 », *Caravelle*, Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, Toulouse, 1985, n° 44, p. 91-111.

²⁵ Sur la continuité rebelle de Mohosa, consulter M.-D. Demélas, « Civil wars in the 19th century. The case of Bolivia », in R. Earle ed., *Rumors of Wars*, ILAS-University of London, 2000, p. 150-161.

Figure 2 : Archivo Histórico de La Paz, Corte del distrito judicial de La Paz, Juicio criminal de Mohosa, cuerpo II, 1905.

Vargas, père et fils

Si la comparaison entre la carte de 1782 et le journal de 1814-1825 rapproche des événements et des lieux, leur enrichissement réciproque ne s'arrête pas là : ce sont aussi des hommes qui se répondent à trente ans de distance et des savoirs qui se transmettent.

Dès le début de la guerre d'indépendance, en 1811, les forces de répression royalistes firent appel à l'expérience de vieux soldats qui avaient jadis combattu des rebelles dans la province où venait d'apparaître une guérilla. Parmi ceux-ci, figure le lieutenant colonel de milices don Gerónimo Marón y Lombera, hacendado de la province de Cochabamba, qui avait participé à l'expédition de Reseguín. En avril 1812, à la tête de deux escadrons de cavalerie et de 850 fusiliers, il écrase un premier rassemblement de 2 000 Indiens à Belén, près de Sicasica²⁶ Il avait alors été désigné comme « comandante general apaciguador de los Valles »²⁷. Malgré un âge avancé, il occupait encore ces fonctions en 1816²⁷ Il mourut l'année suivante²⁸.

Mais, entre la jacquerie et la guerre d'indépendance, les coïncidences humaines vont plus loin encore, et si un lien étroit unit la carte de 1782 au journal de la guérilla, plus fort encore est celui qui liait l'auteur du journal à cette expédition, entreprise quinze ans avant sa naissance car son père, don Blas Mariano Vargas avait, lui aussi, servi sous les ordres du commandant Reseguín.

Avant de décrire la participation de Blas Mariano Vargas à la campagne de 1782, il convient d'évoquer certains aspects curieux de la vocation littéraire du guérillero, qui fut à l'origine de son engagement. Car, chose étrange, José Santos entra dans la guérilla en 1814 avec des motivations propres à un homme de lettres. Ce n'était pas un partisan mais un écrivain adolescent qui avait trouvé dans la guerre d'indépendance un superbe sujet. Son frère, qui avait servi de chapelain à certaines des premières guérillas des vallées, en avait tenu un journal qu'il fit lire à son cadet afin de le gagner à la cause révolutionnaire.

« Estando así con mi hermano, en sus conversaciones y en sus pláticas me mostró un corto diario de algunos sucesos de años adelante del de esta fecha. Yo lo leí por una vez y otra, y

²⁶ JSV, p. 27.

²⁷ Id., p. 110. En 1809, quand avaient commencé les premières rébellions de Chuquisaca et de La Paz, Don Gerónimo Marón y Lombera, propriétaire des haciendas Viloma et Vilomilla, et commandant de milices de Cochabamba, se range aux côtés des forces de l'ordre. À sa mort, en 1817, il avait atteint le grade de brigadier (Archivo nacional de Bolivia [ANB], expedientes coloniales, 1806, exp. 57, et 1822, exp. 41, et Estanislao Just Lleó, Comienzo de la independencia en el Alto Perú : los sucesos de Chuquisaca, 1809, Sucre, editorial judicial, 1994, p. 229-230). On retrouve également sa trace dans les archives municipales de Cochabamba.

²⁸ Archivo municipal de Cochabamba [AMC], Expedientes coloniales, vol. 295.

como me pareciese algo divertido dicho diario me animé en que lo había de hacer otro tanto si caso existiese en estos lugares²⁹. »

Et José Santos devint guérillero afin de pouvoir écrire. On ne peut être plus clair :

« Ansioso estaba yo de ser patriota, mucho más con la intención de saber y apuntar lo que sucediese. Ello es que me entropé por ser más testigo ocular de los hechos [...]»³⁰. »

Toute vocation littéraire comporte une part de mystère. Dans le cas de José Santos ce choix impliquait, non un retrait du monde, fréquent chez l'écrivain, mais un engagement tel qu'il l'obligeait à risquer sa vie pendant onze ans. Il entreprit même d'organiser sa carrière militaire en fonction de sa volonté d'écrire : engagé comme simple soldat, il devient très vite le secrétaire du commandant — il fut celui qui rédigeait le courrier et les proclamations, lisait les gazettes qui parvenaient de Buenos Aires, servait de greffier lors de procès sommaires, et tenait les comptes de la guérilla en même temps que son journal. Dans le même temps, il se mit à apprendre à jouer de la caisse claire pour devenir tambour. Bientôt tambour-major, il est l'homme qui ne quitte jamais le commandant pendant les combats, puisqu'il en transmet les ordres, raison pour laquelle il représente une cible de choix. Drôle d'écrivain qui flirte avec la mort, drôle de guerrier qui fait la guerre avec des baguettes.

Autre source d'étonnement : la qualité de son écriture. À dix-huit ans, José Santos qui, selon lui, n'avait passé que quatre ans dans une école dont il détestait le maître et où il n'apprenait rien, entreprend d'écrire avec une maîtrise étonnante chez un homme si jeune et si peu lettré. Dès les premières semaines, il maîtrise l'art du dialogue, et sait mettre en scène des combats héroïques ; l'admirable récit de la fin du capitaine Eusebio Lira et du châtement de ses meurtriers aurait été écrit alors qu'il n'avait que vingt-et-un ans. Où a-t-il puisé ce savoir-faire précoce ?

Dernier sujet d'interrogation : outre ses qualités de soldat, d'écrivain et de percussionniste, Vargas se prétend l'un des meilleurs éclaireurs de la guérilla dont le commandement utilisa souvent la connaissance des voies de passage de cette contrée difficile³¹. Or, à la différence de beaucoup d'autres guérilleros auxquels il n'attribue pas les mêmes talents de scout, José Santos n'était pas originaire des Vallées. Il avait vécu à Oruro jusqu'à l'âge de quatorze ans, puis, chassé de sa ville natale par les aléas de la guerre, il avait erré pendant quatre ans dans les villages du bassin de Cochabamba. Quand il s'engage, il ne connaît les Vallées que depuis deux ou trois mois (Vargas n'indique pas la date exacte de son enrôlement). Comment expliquer qu'il ait pu si vite apprendre à se repérer dans un territoire qui n'était pas le sien ? La clé de ces énigmes se trouve dans le passé. Passé historique, passé familial surtout, car les aventures du père de José Santos répondent à bien des questions qui se posent au lecteur.

En 1781 et 1782, après avoir échappé, comme il le prétend, à la vindicte des assaillants d'Oruro, don BlasMariano Vargas avait fait du zèle en levant une troupe à ses frais, afin

²⁹ JSV, p. 22.

³⁰ JSV, p. 9.

³¹ JSV, préface, p. XX.

de participer à la lutte contre la rébellion³². Dans un premier temps, il avait opéré aux abords d'Oruro et dans sa province. Ayant ainsi fait la preuve d'une loyauté qui fut récompensée par un grade de capitaine de milices de La Joya — l'asiento minier où il exploitait quelque filon —, il conduisit ses hommes à la seconde expédition destinée à libérer la ville de La Paz, de nouveau assiégée par les Indiens, d'octobre à décembre 1781. Puis, en février 1782, il reçut l'ordre de rallier le détachement du commandant Tirry basé à Sicasica, et c'est ainsi qu'il s'était joint à l'expédition entreprise par Reseguín en juin-juillet 1782³³.

Bien qu'elle ne mentionne pas son nom, la carte de Reseguín permet de connaître quelle fut sa participation. Dans une requête qu'il présente au Conseil des Indes quelques années plus tard, il se prévaut d'avoir « *marchado con dos compañías a los altos de Mohosa a habilitar los caminos de los Valles* ³⁴ » : c'est donc lui qui dirigea les deux compagnies envoyées sur les hauteurs de Mohosa pour couvrir la marche du colonel Velasco et châtier le bourg rebelle³⁵. Il partit avec ses hommes le 4 juin et il remplit sa mission sans atermoiements. Au soir du 5 juin, le gros de l'expédition qui bivouaquait dans la haute vallée, à Marquiribi vit s'élever des fumées au-dessus de Mohosa ; le capitaine Vargas avait incendié le village en n'épargnant que l'église sur les portes de laquelle fut placardé cet avis : « *Que las tierras de aquellas comunidades se vendían por el Rey a los particulares que las quisieran comprar por ser conveniente la extinción de esta obstinada gente* ³⁶. »

Après s'être livré pendant douze jours au nettoyage de la contrée, don Blas Mariano Vargas rejoignit le corps principal de l'expédition, puis il revint à Sicasica achever la pacification. Il écrit : « *De regreso [de los Altos de Mohosa, don Blas Mariano Vargas] se condujo al pueblo de Sicasica a reunir a los indios dispersos y atraerlos a la piedad del perdon* » ³⁷

Soldat zélé que le père du chroniqueur rebelle. Cependant, malgré ce que prétend José Santos, les armes n'étaient pas son domaine. Greffier-notaire du cabildo d'Oruro dans l'état civil, il fut aussi nommé escribano de guerra par la junta de guerra d'Oruro à titre exceptionnel. C'est dans le cadre de ces fonctions qu'il prit la plume au cours de ses

³² Comme certains auteurs l'ont souligné à juste titre (notamment L. Campbell), l'Amérique espagnole disposait de peu de troupes régulières, et la défense de chaque cité-territoire relevait de l'action des vecinos et des notables. Il était donc courant pour ces derniers de consacrer un partie de leurs revenus à lever une troupe, sacrifice qu'ils faisaient valoir ensuite auprès du roi et du Conseil des Indes pour solliciter grâces et faveurs.

³³ AGS, secretaría de guerra, 6804, exp. 26.

³⁴ AGS, loc. cit., f° 17.

³⁵ La légende de la carte précise : « *dos compañías destacadas en los Altos de Mohosa para cubrir y sostener la marcha de Velasco, dirigida a castigar al pueblo de este nombre, y facilitar la subida.* ».

³⁶ AGI, Charcas, 595, cité par M. E. del Valle de Siles, Op. cit., p. 399.

³⁷ AGS, loc. cit., f° 33.

campagnes pour consigner les aveux des prisonniers accusés d'avoir organisé la rébellion de la ville, auxquels il servit également d'interprète quand ils étaient indiens. Et il rédigea les minutes de leur procès.

Avec de telles aptitudes, il paraît plausible que Vargas père pût être à la fois guerrier et chroniqueur des événements auxquels il avait participé. Lors d'un départ en campagne, le commandant en chef avait coutume de désigner l'escribano de guerra ou l'un de ses officiers pour tenir le journal de l'expédition à partir duquel il bâtirait son rapport final. Don Blas Mariano Vargas pouvait bien avoir été ce scribe — les officiers greffiers ne devaient pas être nombreux —, comme il pouvait aussi avoir tenu son propre journal, sans avoir été distingué par Reseguín. La grande Rébellion fournit de nombreux exemples de cette sorte, le besoin d'écrire en ces temps difficiles était bien plus répandu qu'on ne pourrait le croire³⁸.

Lorsqu'il entreprit de s'engager pour écrire, en 1814, le guérillero José Santos Vargas disposait donc, non pas d'un seul comme il le prétend, mais de deux modèles, de deux sources d'inspiration et d'information. Derrière l'expérience de son frère, chapelain de guérilla et chroniqueur, agissait celle de son père, officier des milices royales et greffier. Ce dernier lui laissait en outre un héritage d'intérêts et de liens avec les communautés indiennes des Vallées qui éclaire bien des ombres du destin de son fils, et dont il a fallu retrouver la trace dans les archives de La Paz et d'Espagne.

En effet, l'attention que don Blas Mariano Vargas porta aux habitants des Vallées ne prit pas fin avec l'écrasement de la jacquerie. Quatre ans plus tard, en février 1786, il s'associait au Protecteur des Indiens d'Oruro, don Fermin Aguirre, pour adresser des appels à se rassembler aux dirigeants des communautés de Yaco, Leque, Mohosa et Ichoca — les mêmes qu'il avait combattues auparavant. Ces lettres furent interceptées, et le subdélégué d'Oruro entreprit de mener une enquête auprès des bergers des Vallées. Ces derniers rapportèrent des rumeurs de conspiration. Suspecté d'inciter les Indiens à reprendre la guerre, le greffier dut s'enfuir à Chuquisaca pour échapper à un ordre d'arrestation³⁹. Ce fut le seul désagrément que lui causa l'affaire car l'enquête fut rapidement suspendue sur ordre de l'intendant de Cochabamba, don Francisco de Viedma, qui suspectait le subdélégué d'Oruro d'exagérer des soupçons pour se donner de l'importance. Viedma craignait aussi qu'un excès de rigueur ranimât la révolte plus sûrement que les projets inconsistants du capitaine Vargas et du Protecteur des Indigènes dont il ne sera plus question dans les archives de l'intendance.

Même si leur affaire tourna court, on ne peut manquer de s'interroger sur les motivations de ces deux compères. Si les rapports étroits du Protecteur avec les communautés s'expliquent par les fonctions qu'il exerçait, il est plus difficile d'entendre comment le ca-

³⁸ Sur l'importance des journaux et des mémoires dans le Haut-Pérou à cette époque, consulter la mise au point de don Gunnar Mendoza en introduction au texte de Francisco Tadeo Diez de Medina, *Diario del alzamiento de indios conjurados contra la ciudad de Nuestra Señora de La Paz, 1781*, éd. M. E. del Valle de Siles, La Paz, 1981, p. XV-XXI.

³⁹ AHLP, serie Z, Intendencia, gobierno, expedientes, 1786 (1). ALP/EC, C 107 E 3. Détail savoureux : les minutes de l'enquête sont signées par le greffier Juan Manuel Cáceres, qui assistera la junta révolutionnaire de La Paz, en 1809, puis prendra le commandement des communautés indiennes assiégeant La Paz, en 1811 (René D. Arze Aguirre, *Participación popular en la independencia de Bolivia*, La Paz, Don Bosco, 1979, p. 110-115, et ANB, expedientes coloniales, serie INP, passim).

pitaine Vargas était parvenu à s'attacher des caciques indiens dont il avait naguère combattu les forces. Son intérêt pour la zone de Mohosa était-il né avant qu'il y poursuivit les insurgés, ou bien ses incursions s'étaient-elles conclues par d'étranges alliances ? Avait-il été l'exécuteur impitoyable que laisse deviner le rapport de Reseguín ou s'était-il efforcé de limiter les conséquences des ordres qu'il avait reçus ?

Ce comportement ambigu trouve son explication dans la structure même de cette société d'ancien régime. Nul homme ne pouvait échapper aux réseaux de liens dans lesquels sa vie sociale était alors tenue. Certains étaient acquis, hérités, d'autres se tissaient volontairement au cours d'une vie. Un accident tel qu'une guerre civile ou une rébellion remettait en question toute ce patient travail en révélant l'incompatibilité de certaines alliances. Dans le courant de la grande rébellion, le greffier-notaire du cabildo d'Oruro, emporté par d'inévitables conflits de loyauté, ne s'en était pas mal tiré, à la condition de pouvoir faire accepter à ses alliés antagoniques ses successives volte-face. Nous ne saurons rien de la façon dont il y parvint, mais nous pouvons cependant reconstituer la logique sinueuse de ses actions publiques. Lié au cabildo d'Oruro et compromis auprès des communautés indiennes venues des Vallées, il avait préservé ses intérêts et sa liberté en servant le roi aux dépens de ses concitoyens créoles et des poches de résistance des Vallées. Mais le danger passé, don Blas Mariano Vargas n'entendait pas se couper de ses indispensables alliances indiennes, et il renouait des liens avec les communautés dont il était connu. Ce type de comportement étant commun à tous (dans la suite de cet ouvrage, je reviendrai sur l'importante question des transfuges), ses interlocuteurs ne lui tinrent pas longtemps rigueur de ses fidélités intermittentes, et il continua jusqu'à sa mort de préserver ses intérêts tant sur l'altiplano que dans les Vallées.

Au terme de cette partie de l'enquête, il reste donc établi que la famille Vargas connaissait le terrain des Vallées et leurs communautés longtemps avant le début de la guerre d'indépendance, et que cette connaissance, chez ce notable créole qu'était don Blas Mariano Vargas, passait tant par l'écrit, son office, que par les armes, qu'il savait manier.

Son fils aîné, le curé Andrés Vargas qui avait dû naître au début des années 1780⁴⁰ ☞ bénéficia des connaissances de son père et du réseau social qu'il avait tissé dans les Vallées pour s'établir commodément dans la cure de Cavari, aux environs de Mohosa⁴¹. Et José Santos qui était bien moins le fils de ses œuvres que son Journal tente de le faire croire, fut vraisemblablement adopté et reconnu dans cette contrée en vertu des mêmes liens. Le hasard et la guerre l'avaient moins guidé vers Mohosa que le poids des entreprises de son père, puis celles de son frère.

⁴⁰ Il s'agit là d'une inférence : à la mort de Blas Mariano Vargas, en 1804, son fils aîné avait déjà atteint le grade universitaire de licenciado (AGI, Charcas, 654, Libro manual de la real caja de Oruro, 1806). Quand à ses fonctions de curé de Cavari, le journal ne les précise pas. Il s'agit d'un détail fourni par D. Gunnar Mendoza, qui ne cite pas ses sources. Je pencherais plutôt pour les fonctions de prêtre interino, ou teniente de cura assurant le service d'un titulaire absentéiste.

⁴¹ JSV, p. 22.

LA FRATRIE

À ce stade de l'enquête subsistent de nombreuses inconnues. Nous savons quelques choses du père de notre chroniqueur, rien de sa mère, un peu de sa grand-tante — son surnom, son caractère affectueux, son activité de propriétaire d'un tambo qui supposait de la fortune et d'importants échanges à l'échelle des Andes centrales⁴². De son frère, nous connaissons le titre, le lieu de résidence, les biens, les convictions politiques, la tenue d'un journal, et jusqu'à certaines paroles que transcrit son jeune frère. Mais il disparaît soudain — de la chronique en 1816, et de la vie trois ans plus tard.

Pourquoi Vargas, qui souligne le rôle déterminant de cet homme dans ce qui paraît avoir été l'essentiel de sa vie — son engagement dans la guérilla et l'écriture de son journal —, et qui décrit la mort de son chef, Eusebio Lira, avec tant de détails et d'émotion, passe-t-il si vite sur la disparition de son frère aîné ? Sans un mot d'explication, il l'escamote. En 1816, Andrés Vargas est arrêté par les troupes royalistes et emmené à Oruro. En 1819, il est mort, dit José Santos afin d'expliquer pourquoi il vit désormais dans l'exploitation de Chacari dont il a hérité l'affectation⁴³ ? Andrés Vargas a-t-il passé trois ans dans la prison d'Oruro ? Est-il mort de maladie, d'un accident, ou atteint de quatre balles devant un peloton royaliste ? Aucun des fonds que j'ai consultés ne fait allusion à un procès intenté au curé Vargas (que l'autorité civile aurait dû déférer à la juridiction de l'évêque), encore moins à son exécution.

L'hypothèse de celle-ci ne doit cependant pas être exclue. La participation de clercs à la guerre d'indépendance dans les Andes avait incité les responsables politiques et militaires à remettre en question les prérogatives des différentes juridictions. Dans l'audience de Charcas, particulièrement troublée par ces prêtres subversifs, ils semblaient s'être accordés sur une coopération entre les juridictions ecclésiastiques et civiles, au bénéfice de ces dernières. Le précédent des curés Hidalgo et Morelos, au Mexique, avaient ouvert la voie à la possibilité de déférer les coupables de rébellion devant un tribunal mixte susceptible de prononcer une condamnation à mort⁴⁴. Si la vie d'Andrés Vargas s'était ainsi conclue, on pourrait seulement s'étonner de la discrétion de José Santos qui aurait passé sous silence la mort dramatique de son frère alors qu'il parle longuement des pertes matérielles qu'il avait subies en juin et juillet 1812, lors de l'expédition du colonel Juan Imaz dans les Vallées⁴⁵. Dans l'état actuel de l'enquête, il n'existe donc pas de réponse satisfaisante à la question de savoir comment est mort le curé Vargas et ce qu'il avait bien pu faire pendant ses trois dernières années, de 1816 à 1819. Aurait-il

⁴² Liliana Lewinski, *Les places marchandes d'Oruro : stratégies commerciales et rapports de pouvoir (18^e-20^e)*, thèse de l'EHESS, Paris, 1987.

⁴³ Silence d'autant plus curieux que, dès les premières pages de son ouvrage, Vargas avait tenu à préciser la date de la mort de sa mère, de son père et de sa grand-tante (JSV, p. 16).

⁴⁴ ALP, Expedientes coloniales, 1819, C160-C2. Ce document fait explicitement allusion aux prêtres rebelles du Mexique, et à la question de savoir si les autorités civiles et militaires peuvent condamner à mort un prêtre convaincu de infidencia.

⁴⁵ JSV, p. 28.

donc quitté la scène du combat patriotique ? Cette dernière hypothèse répondrait à nos interrogations : si sa mésaventure de 1816 l'avait contraint de renoncer à ses activités subversives, il se serait exclu de lui-même de la chronique que tenait son cadet.

Relevons au passage que la formation et le titre de ce frère prestigieux font aussi problème. José Santos le dit docteur — en théologie et/ou en droit canon — et le Journal lui attribue ce grade à chaque occurrence de son nom. Or, en 1806, il n'est que licenciado, comme l'indique le libro manuel de la Real Caja d'Oruro auprès de laquelle le lic. José Andrés de Vargas vient régler une partie de la dette que don Blas Mariano Vargas, décédé deux ans auparavant, a contractée auprès du fisc pour l'achat de mercure⁴⁶. Aurait-il ensuite poursuivi ses études jusqu'au grade de docteur ? Ce n'est pas impossible, mais reste à déterminer le lieu de ses études, celles de licenciatura comme celles de doctorado. L'université la plus proche, ainsi que la plus prestigieuse, se trouvait à Chuquisaca. Or, Andrés Vargas ne figure pas parmi les étudiants de l'université San Francisco Xavier qui passe pour une pépinière d'idéologues de la révolution⁴⁷. Où a-t-il donc étudié ? Pourquoi serait-il parti au loin, au Cuzco ou à Lima ? Comment a-t-il acquis la maîtrise du discours politique que rapporte José Santos, et qui l'apparente aux théories en vigueur parmi les diplômés de Chuquisaca ? Qui a formé ses lectures et ses convictions ?

Enfin, pourquoi José Santos ne parle-t-il que d'un seul de ses frères ? Dans la vague de requêtes qui suivit la fin de la grande Rébellion, don Blas Mariano Vargas sollicite de la grâce royale une indemnisation pour services rendus à la Couronne en arguant non seulement de sa loyauté, mais aussi de sa nombreuse famille qu'il maintenait à grande-peine. Cela ne signifie pas qu'il eut été pauvre, mais ce type de doléance relevait des figures convenues de la brigade — le candidat à une gratification cherchait à démontrer qu'il était loyal sujet et père méritant autant que prolifique. Or, José Santos, qui ne naîtra que quinze ans plus tard, ne parle jamais que d'un seul frère, Andrés, qu'il désigne comme « hermano carnal », c'est-à-dire frère de la même mère. La position sociale et le titre de docteur qu'il attribue à don Andrés Vargas supposent qu'il était sensiblement plus âgé que son cadet et qu'il serait né au plus tard dans les temps troublés du début des années 1780. Père de famille nombreuse vers 1780, Blas Mariano Vargas n'aurait-il plus eu d'enfant avant la naissance de José Santos en 1796 ? Supposition improbable. Que sont donc devenus tous les enfants dont il se prévaut dans sa requête de 1785 ?

Ce que nous savons de la démographie d'ancien régime nous incite à évoquer peut-être les effets de la forte mortalité infantile qui a marqué les Andes jusqu'à une date récente. Et les morts rapprochées de don Blas Mariano Vargas et de sa femme suggèrent

⁴⁶ AGI, Charcas, 654. Libro manual de la real caja de Oruro, 1806.

⁴⁷ Samuel Velasco Flor, Foro boliviano. Matrícula estadística de abogados (3 junio 1753 – 28 diciembre 1876), Sucre, 1877, imp. Pedro España (malgré son titre, cet ouvrage fournit la liste de tous les étudiants diplômés de San Francisco Xavier). Il est convenu de ne pas questionner le prestige de la Academia Carolina ni la formation politique dispensé par l'université de Chuquisaca. Cette révérence des historiens est cependant excessive, car elle ne remet pas en question la qualité d'un enseignement sur lequel nous ne disposons plus d'aucune information de première main : les archives de l'université ont été détruites en 1847, alors qu'au début du XIXe siècle, les écrits du président García Pizarro et de l'évêque Moxó y Francoli ne cessaient de déplorer la décadence de l'université, projetant une réforme que la révolution rendit impossible.

aussi que les épidémies ne tuaient pas seulement les enfants en bas âge⁴⁸ Avec bien des doutes, il nous faudra supposer qu'Andrés et José Santos nés à dix ou quinze ans de distance, au moins, furent les seuls enfants survivants d'un couple particulièrement fécond.

Mais nous n'en saurons pas davantage sur le sujet. Fils de famille nombreuse, José Santos Vargas connaîtra le destin d'un enfant solitaire. Né trois jours avant la Toussaint, devenue fête des morts, il en portera le nom et le poids de deuil.

LES PARENTS ÉLOIGNÉS

Poursuivons la piste du nom de Vargas avec quelques dernières bribes d'information. Il s'agit d'un patronyme très courant dans les Vallées, dans la province de Cochabamba et dans la ville même où il est porté aussi bien par des notables (certains des regidores du cabildo) que par de petites gens⁴⁹. José Santos évoque fréquemment ces parentés possibles, réelles ou factices, qui lui permirent de se faire aider et d'appeler à la rescousse de supposés parents.

Avant de s'engager dans la guérilla, alors qu'il désespère de son sort dans les bourgs du bassin de Cochabamba, il fait connaissance d'un officier de l'armée royale, nommé Bernardo Vargas, qui se prend d'amitié pour lui, n'exclut pas la possibilité d'un lien de parenté entre eux, et lui propose de le suivre à La Paz⁵⁰. En cours de route, José Santos, qui craint plus que tout de perdre sa liberté, lui fausse compagnie pour s'en aller rejoindre son frère.

Devenu guérillero, et toujours curieux des actions du commandant Eusebio Lira dont il n'est pas aussi familier qu'il le souhaiterait, il feint une parenté avec son ordonnance, Rudecindo Vargas pour en apprendre davantage sur les actions pas toujours avouables de son chef. Mais Rudecindo Vargas disparaît au combat, le 24 mai 1817, achevé par l'ennemi de quarante-deux coups de baïonnette.

Enfin, quand la situation des guérilleros devient si critique que la troupe se disperse, José Santos trouve refuge, incognito, chez l'un de ses parents (dont il ne précise pas le degré), le prêtre don Miguel Vargas, dont la cure, à Caracollo, accueillait aussi bien des officiers du roi que le guérillero en fuite. Sur le docteur don Miguel Vargas, les archives livrent quelques informations. Le 1^{er} décembre 1796, il reçoit le titre d'avocat de l'université San Francisco Xavier de Chuquisaca⁵¹, et il connaît dès lors une belle carrière ecclésiastique, facilitée par un sens du compromis qui lui fait ménager la chèvre et le chou pendant toute la durée de la guerre civile. Il avait commencé sa carrière par un acte spectaculaire : co-signataire d'une affiche qu'il avait placardée sur la porte de la cathédrale le

⁴⁸ E. Tandeter, « Crisis in Upper Peru, 1800-1805 », *Hispanic American Historical Review*, février 1991, n° 71, p. 35-71.

⁴⁹ AMC, Expedientes coloniales, passim. Vargas est le patronyme qui revient le plus fréquemment dans les dossiers concernant la province de Cochabamba.

⁵⁰ JSV, p. 20.

⁵¹ S. Velasco Flor, Op. cit.

7 novembre 1808, il y affirmait ses sentiments patriotiques et soutenait la nécessité d'une contribution exceptionnelle en faveur de la péninsule occupée par l'armée française⁵². À sa mort, en janvier 1837, il est gobernador y provisor eclesiástico du département de Cochabamba, cura rector más antiguo de la cathédrale, et ne rencontre aucun obstacle lorsqu'il désigne comme héritiers ses quatre enfants, Petrona, Manuel, Melchor et Ildfonso Vargas, choisissant son frère, le curé Eugenio Vargas, comme exécuteur testamentaire⁵³. Voilà pour confirmer que l'état ecclésiastique était alors attractif, sa morale permissive, et que la famille Vargas appartenait bien au groupe des nantis du Haut-Pérou.



⁵² E. Just Lleó, Op. cit., p. 47.

⁵³ AMC, Expedientes republicanos, vol. 39, exp. N° 30.

CHAPITRE 2

UN DÉCLASSÉ OU UN TRANSFUGE

L'attribution d'un statut social à notre chroniqueur ne va pas de soi. Fils de notables créoles à sa naissance, José Santos devint tributaire à la fin de la guerre et passa le reste de sa vie comme *indio originario*. Cet héritier d'une vieille famille d'Oruro se fit donc indien. S'agit-il d'un cas exceptionnel de glissement vers le bas de l'échelle sociale ? Il ne le semble pas ; bien que les études portant sur les catégories ethnico-sociales se soient intéressé davantage aux stratégies de promotion, à la « cholification » des Indiens et à l'intégration des métis dans les strates créoles, certains travaux montrent qu'il existait de petits Blancs devenus indiens dans les Andes centrales, ceux que l'on nomme *Indios Verdes* en Amérique centrale¹. Si la guerre d'indépendance, qui imposa une redistribution des cartes, permit des réussites rapides, elle entraîna aussi de profonds déclassements.

De façon plus générale, l'aventure de Vargas incite à pousser l'enquête en direction des formes de mobilité et des perceptions sociales qui prévalaient au début du XIXe siècle, dans les Andes.

STATUTS ET PERCEPTIONS SOCIALES

Toute proportion gardée, le microcosme du *Journal* est destiné à fonctionner comme celui de la Comédie humaine : avec quelques centaines d'acteurs, Vargas donne l'illusion de faire vivre toute la complexité de deux provinces en guerre. Selon l'index élaboré par don Gunnar Mendoza, Vargas cite nominalement 484 individus, les autres acteurs du *Journal* restant anonymes². C'est à partir de ce nombre d'acteurs que le chroniqueur parvient à planter tout le décor de son histoire. Comment parvient-il à reconstituer ce petit monde qui comprenait près de 9 000 personnes pour la seule province d'Ayopaya ?

Vargas se révèle un piètre analyste de la réalité sociale de son monde et fait peu de place à la description pour centrer son récit sur les faits de guerre. Il accordait trop d'importance aux valeurs qui dominaient son combat [voir chap. 13 et 14] et qu'il s'était donné pour mission de transmettre pour qu'il consacraît du temps à décrire les rapports sociaux, les bases de la richesse, ou les ten-

¹ Henri Favre y fait allusion dans ses travaux sur la région de Huancavelica (« L'évolution des haciendas de Huancavelica », *Cahiers des Amériques latines*, Paris, janvier-juin 1969, n° 3, p. 68-86).

² Soit 326 *guerrilleros* (238 membres des troupes permanentes : 153 officiers, 34 sous-officiers et 51 soldats). À ces forces s'ajoutent 75 combattants indiens (39 officiers, 3 sous-officiers et 33 soldats), ainsi que 3 commandants de *partidas ligeras* et 10 subdélégués et *alcaldes* des villages de la zone libérée. Les forces royalistes sont représentées dans le *Journal* par 92 individus (63 officiers, 1 sous-officier, 8 soldats, 20 gouverneurs, subdélégués et *alcaldes*). Sont également nommés 20 *vecinos* des Vallées et 45 curés et prêtres (en sus de l'archevêque de Charcas).

sions héritées de situations passées qui constituaient l'ordinaire des Vallées. Seul le combat et ses péripéties étaient nobles, le reste ne méritait pas d'être rapporté. Nous verrons ultérieurement que l'une des caractéristiques du Journal est, justement, de transférer sur un plan épique et héroïque des aventures dont les archives permettent parfois de retrouver les fondements très matériels, voire sordides. Mais cette reconstitution n'est pas souvent possible, aussi notre analyse de la « sociologie » du Journal restera sommaire.

Comme les registres paroissiaux de l'époque qui séparaient Espagnols et Indiens, le Journal effectue un premier grand partage, celui qui distingue les Indiens des autres composantes ethnico-sociales des Vallées. L'existence des deux républiques, celles des Espagnols et celle des Indiens, telles qu'elles avaient été fixées au XVI^e siècle, est sujette à caution, mais au début du XIX^e siècle fonctionnait toujours la perception globale des communautés face à l'univers plus individualisé des créoles et des métis, ces derniers formant la majorité des habitants des bourgs.

Quels sont alors les notables des Vallées ? D'abord les anciennes élites : les hacendados aux fortunes très inégales³, les curés fort aisés dans la région (souvent davantage que sur l'altiplano), les caciques et la noblesse incaïque (dont Vargas rappelle toujours les titres et les blasons aux frontons des demeures), auxquels s'ajoutent un très petit nombre d'aristocrates, la plupart absentéistes vivant à la cour vice-royale de Lima. Un seul d'entre eux intervient directement dans la chronique, don José Buenaventura Zárate, fils du marquis de Montemira, et premier commandant en chef des milices des vallées. Quatre ans plus tard, supplanté par le commandant Lira, Zárate restera une sorte de mentor de la guérilla, bientôt cantonné par son âge dans un rôle d'arbitre dont l'intervention sera sollicitée en cas de crise du commandement⁴. (Dans le chapitre consacré à l'« Économie de la guerre », je traiterai plus en détail de la modification par la guerre des rapports sociaux dans les Vallées.)

Font ensuite figure de nouveaux notables les officiers de la guérilla qui ont droit au traitement de « don », même quand s'agit d'Indiens. La promotion par l'armée semble ainsi avoir été effective dans les rangs de la guérilla, bien plus que dans les armées régulières, même si ces honneurs rendus aux chefs de guerre ne s'accompagnaient pas — pas encore — de revenus appréciables. Comme le souligne Vargas à maintes reprises, les guérilleros se battaient sans solde, et si le pillage était considéré comme l'un des droits imprescriptibles du combattant, on ne peut en considérer la pratique comme une source régulière d'enrichissement. Autrement dit, les notables issus de la guerre ne pourront confirmer durablement leur ascension et leur réussite que lorsque la république leur offrira un réel et durable partage des dépouilles et des postes. Entre 1811 et 1825, la domina-

³ Comme dans l'ensemble des Andes, être hacendado ne signifie pas que l'on vive strictement des revenus de son bienfonds, celui-ci étant d'ailleurs le plus souvent lourdement grevé de censos et d'obras pías, mais que l'on cumule les ressources tirées de la terre (récoltes et fermages), de la perception de certains prélèvements fiscaux (dîmes et prémices), du commerce et de la mine, ainsi que la puissance donnée par le contrôle d'une abondante main-d'œuvre captive.

⁴ C'est notamment le cas dans les période de crise de la guérilla, quand le commandant Lira envisage de faire exécuter une partie de ses officiers, qu'il soupçonne — non sans raison — de comploter contre lui, ou lorsque l'assassinat du même Lira menace de détruire l'alliance de la guérilla avec les communautés indiennes. « Este señor [José Buenaventura Zárate], como era de mucho respecto y teniente coronel, llegando a sosegar y los hizo amistarlos a todos ellos. » (JSV, p. 208).

tion que pouvait exercer un officier de guérilla était d'abord celle d'un homme capable d'infliger la mort et disposant, à ce titre, du pouvoir de mobiliser d'importantes ressources humaines et matérielles (travaux des communautés indiennes, contributions levées sur les propriétaires et les curés, attaques de convois d'argent, d'armes et de marchandises, etc.).

La guerre qui permit l'accès à la *hidalguía* (c'est bien ce que signifie le traitement de « don ») d'Indiens qui n'avaient pas rang de caciques, ainsi que de métis et de petits Blancs sans fortune ni culture, et sans autres alliances que celle de réseaux à l'échelle des Vallées⁵, entraîna également le déclin et la ruine de certains possédants victimes des vagues de répression et des ponctions effectuées trop souvent sur leurs biens au profit de l'une ou l'autre cause. Sans parler des humiliations nouvelles dont le prestige et l'honneur de certaines familles purent difficilement se remettre⁶ La valeur de la terre, déjà grevée d'hypothèques⁷, devenait encore moins sûre quand les confiscations, les pillages et les occupations par la troupe des deux camps en présence privaient les exploitants des récoltes, et les propriétaires de leurs fermages. La misère n'était cependant pas générale, et le prix des grains ne cessant de croître, ceux qui parvenaient à en produire, ou en accaparer, s'enrichissaient rapidement. Fortunes de spéculateurs qui ne pouvaient être assurés de connaître la même aubaine l'année suivante.

La dérive sociale de José Santos Vargas s'inscrit dans ce contexte incertain dont les lignes de force respectent encore les normes de l'ancien régime mais dont les possibilités laissées à l'individu de jouer plusieurs cartes s'inscrivent désormais dans les lois de la guerre et de la révolution.

L'AVENTURE DE JOSÉ SANTOS VARGAS

À la mort de ses parents, infortune qui lui interdit l'avenir auquel il aurait pu prétendre, le destin de Vargas vacille entre deux carrières, celle de commerçant métis auquel le prépare l'activité du tambo où il vit auprès de sa grand-tante, ou les bureaux du fisc auxquels le destine son tuteur. Le tambo qui était à la fois une auberge, un entrepôt et un lieu de rencontres et d'échanges de toutes sortes, représentait une source de revenus solide, généralement prospère. À la mort de sa grand-tante, José Santos désigné comme son seul héritier, pouvait donc s'attendre à mener une vie citadine en s'intégrant à la cor-

⁵ Au même moment, toute grande famille étendait ses alliances et ses clientèles à travers une bonne partie de l'espace américain et disposait de relais sûrs en métropole. Cette stratégie est bien illustrée par l'aristocratie de Quito, dont les plus fameuses parentèles prirent la tête du premier mouvement indépendantiste entre 1809 et 1812.

⁶ Les colonnes royalistes qui se livraient à des expéditions punitives condamnèrent plusieurs femmes de propriétaires à être fouettées, jupes relevées, attachées sur le fût d'un canon. Pour ne citer que cet exemple, doña Bárbara Vazquez, propriétaire de l'hacienda Murmuntani, dans la province de Palca, fut condamnée à recevoir cent coups de fouet en mars 1815 (« la dejan como muerta », JSV, p. 353, et ANB, EC, 1806, exp. 85).

⁷ Les censos et *capellañas*, pratique sur laquelle je reviendrai.

poration des commerçants d'Oruro, tout en restant lié de près aux flux commerciaux qui traversaient les Andes⁸ L'air de la ville et les souffles du grand chemin...

Mais le tuteur qui lui fut donné ne se préoccupa guère des intérêts de son pupille. D'héritage du tambo, il n'est plus question [le lecteur découvrira au chapitre 8 ce qu'il est peut-être devenu]. José Santos, qui a une belle écriture, deviendra surnuméraire de la *caja real* où officie un compère du tuteur, don Manuel Contreras y Loayza. Les fonctionnaires d'alors, s'ils étaient assez bien rémunérés — dans les finances en tous cas —, ne disposaient pas de personnel subalterne. Ils recrutaient des secrétaires qu'ils payaient de leur solde⁹ et en puisant dans une caisse noire, qu'on nommait le cochon. José Santo allait donc travailler sous les ordres du comptable auquel il devrait un maigre salaire et une expérience des bureaux qui lui permettrait ensuite d'être intégré dans les cadres et de gravir lentement les étapes d'une carrière administrative. Pas de promotion rapide, pas de brillant destin, mais des revenus assurés et un pouvoir modeste à l'échelle des notables d'une ville moyenne, voilà ce que lui promettait l'avenir. Son futur patron, Manuel Contreras y Loayza, percevait un salaire mensuel de 32 pesos, et disposait en outre d'une mine¹⁰. C'est vers ce modèle de vie qu'il lui fallait tendre.

La guerre d'indépendance qui commence alors — et aussi l'esprit aventureux de José Santos — en décident autrement. En novembre 1811, notre chroniqueur profite de l'attaque d'Oruro par les révolutionnaires de Cochabamba pour s'enfuir en suivant les Cochabambinos dans leur retraite vers les vallées. Dès lors, il connaît la vie hasardeuse de celui qui ne dispose plus d'aucune protection. Son destin semble à nouveau tracé : libre mais vagabond à la survie précaire — destin de pícario — ou domestique attaché à une maison. Après trois ans de cette vie incommode, la protection de son frère Andrés Vargas lui permet un nouveau rebond, faisant de lui le plus proche parent d'un notable des Vallées¹¹ et l'intendant d'une hacienda¹². Devenant aussi, par l'adhésion aux choix politiques de son frère, un guérillero, un musicien, un éclaireur, un écrivain. Il devient l'homme d'un parti.

Dès lors les grades acquis au service de la guérilla ordonnent sa vie ; il cesse d'errer pour gravir les degrés d'une hiérarchie nouvelle. Soldat de première classe en 1814, tambour-major en 1815, lieutenant en 1816 alors qu'il vient d'avoir vingt ans, capitaine en 1821, il finit la guerre commandant de Mohosa, à vingt-huit ans. Lorsqu'il dresse la liste des

⁸ JSV, p. 16. « Fui llamado heredero de dicha mi tía abuela de todos sus bienes y una casa situada en Oruro que servía de tambo al público. »

⁹ L'intendant Francisco de Viedma décrit ce fonctionnement pour les caisses royales de Cochabamba, in *Descripción geográfica y estadística de la provincia de Santa Cruz*, Buenos Aires, 1836 (col. De Angelis).

¹⁰ AGI, Charcas, 654. Libro manual de la real caja de Oruro, n° 381 et n° 454.

¹¹ Les curés des Vallées appartenaient à une catégorie aisée. Andrés Vargas l'est tout autant que les autres, comme le révèle la confiscation de ses biens (JSV, p. 22).

¹² L'hacienda de Capinota, sur laquelle se trouvaient des moulins (JSV p. 22 et ANB, EC, 1806, exp. 85).

officiers ayant servi la guérilla, il se range en bonne place (dix-septième sur cent-neuf, par ordre décroissant d'ancienneté), et il s'attribue le titre de don. Don José Santos Vargas, commandant de Mohosa, vétérans de la Division des Agueris.

La perte des liens familiaux, dénoués par la mort successive de ses parents et de sa grand-tante, l'avait précipité au plus bas de l'échelle sociale, dans les marges de ceux qui n'appartiennent à aucun groupe constitué. Les retrouvailles avec son aîné lui redonnent un statut, mais aussi un engagement. Et ce n'est qu'une fois la guerre finie et la révolution accomplie que Vargas est en mesure de choisir son lieu de résidence et la catégorie ethnico-sociale dans laquelle il finira sa vie. Il opte alors pour celle des Indiens tributaires, un choix surprenant mais moins risqué qu'il peut paraître.

Commandant de guérilla à la fin de la guerre, il pouvait poursuivre une jolie carrière dans l'armée où il aurait été reclassé en tant que lieutenant-colonel, à moins de trente ans. Mais la démocratie du courage et de la chance qui déterminait les rangs dans les troupes improvisées semble n'avoir pas effacé les distinctions sociales qui gênaient l'intégration de Vargas dans les corps réguliers. Au lendemain de l'indépendance, les officiers ressemblaient encore à ceux de l'armée d'ancien régime : des fils de bonnes familles. Ce n'est qu'au fil des ans, des coups d'État et des révolutions de palais que prévalut le nouveau modèle du chef de troupe plébéien, inculte, et souvent bâtard.

Même dans la guérilla, Vargas reste subtilement déclassé, malgré un grade qui sanctionne une intelligence et un courage évidents. Les officiers le tutoie (vos), il les vouvoie, et le commandant Lira qui vouvoie ses officiers (Usted), emploie vos pour son tambour-major qui le nomme señor¹³. Ses amitiés le maintiennent parmi les subalternes, et son meilleur compagnon, Manuel Brañes, n'est autre qu'un sergent¹⁴. Son jeune âge, en partie, mais surtout la déchéance entraînée par sa solitude, l'éloignent des guérilleros issus de familles connues, comme José Ballivián ou José Miguel Lanza, pour ne citer que ceux de sa génération¹⁵.

Cependant, alors que l'engagement dans la guérilla entraînait pour beaucoup une destitution, l'inverse se produit pour José Santos qui s'établit dans la guerre, et grâce à la guerre. À Mohosa, quartier général de la guérilla, il trouve femme¹⁶. Il se marie bien jeune, très vite a charge d'enfants. La mort de son frère, en 1819, lui donne une maison et une exploitation, Chacarí, sur une hacienda que la guérilla avait confisquée au marquis de Santiago et affermée à des patriotes. À l'indépendance, il s'y installe définitivement.

¹³ JSV, p. 151.

¹⁴ Ce qui ne signifie pas que Manuel Brañes était indigent : il existait une famille Brañes, propriétaire de l'hacienda de Choellara et des fincas Torrino, Rodeo et Guacraguayuni à Oputaño, un anexo de Mohosa (ANB, EC, 1806, exp. 85).

¹⁵ Lanza a cinq ans de plus que lui, et Ballivián neuf ans de moins.

¹⁶ En épousant Juana Rodrigo, dont on ne sait rien (« De su mujer no se ha verificado positivamente sino que se llamaba Juana Rodrigo », JSV, introducción de G. Mendoza, p. XXII).



Figure 3 : Vue de Chacarí, annexe de Pocosco ; en arrière-plan, le cerro de Chicote, en contrebas, le Río Grande de Ayopaya

Replacé dans ce contexte, le choix d'appartenir à la communauté de Mohosa peut sembler raisonnable pour un homme plus attiré par la terre que par les armes, mieux accepté par les comuneros que par les officiers. Vargas agit comme beaucoup de soldats de la guerre d'indépendance qui se fixent dans le dernier lieu où la guerre les a conduits¹⁷. Ayant fini sa carrière de guérillero en tant que commandant de Mohosa, sa vie durant il en gardera du prestige auprès de ses concitoyens.

En outre, le choix du statut de tributaire pouvait apparaître comme une bonne affaire. En 1814, le fermage du terrain de Chacarí coûtait à son frère 160 pesos par an¹⁸ [W] en 1825, ces terres qui appartenaient à un aristocrate royaliste sont décrétées biens nationaux. En vertu de la loi du 27 décembre 1826, Vargas avait tout intérêt à s'en déclarer usufruitier. Ce choix fera de lui un indien.

En 1831, le maréchal Santa Cruz, qui bâtissait alors l'État bolivien en confortant sa ressource la plus sûre et régulière — le tribut —, ordonne de recenser comme indiens tous ceux qui jouissaient de terres de communautés ou de biens nationaux. José Santos Vargas devint ainsi tributaire de la catégorie supérieure, celle des originarios. Sociale-

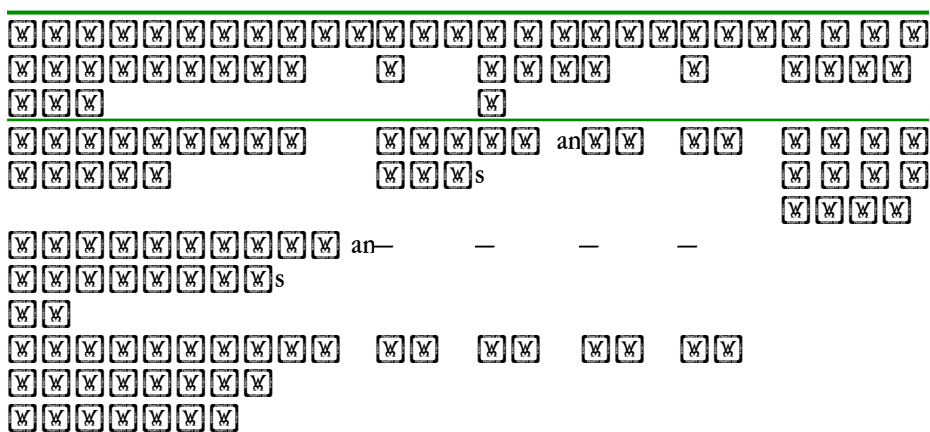
¹⁷ Lire sur ce sujet le beau texte consacré par James Dunkerley à Burdett O'Connor (*The Third Man: Francisco Burdett O'Connor and the Emancipation of the Americas*, ILAS, Occasional Papers, n° 19, 1999).

¹⁸ JSV, p. 197.

ment déclassé, certes, par rapport à ses origines, il ne payait plus que 10 pesos pour l'usufruit d'un bien dont le fermage était estimé seize fois davantage avant l'indépendance¹⁹.

Il n'est même pas sûr que cette redevance ait été régulièrement versée. Les archives nationales boliviennes ne conservent que quelques revisitas²⁰ du canton de Mohosa, dans lesquelles José Santos n'apparaît qu'une seule fois, en 1833, rajeuni de onze ans. Son nom n'apparaît plus dans les revisitas de 1838, 1842-43 et de 1846, alors qu'il restait soumis à l'obligation du tribut jusqu'à l'âge de cinquante ans [soit jusqu'en 1846]²¹ Ces lacunes pourraient s'expliquer par le fait que les comuneros du canton de Mohosa, particulièrement combattifs, ont souvent réussi, au cours du XIXe siècle, à interdire leur territoire aux revisitadores, ce qui évitait à beaucoup d'entre eux de payer leur dû à l'État.

Figure 4 : Revisitas de Mohosa, 1833-1852



Source : ANB, Tribunal nacional de cuentas, revisitas de Ayopaya, vol. 37, 39, 40, 41, 43, 44, 47, 49, 51, 53. Revisitas de Inquisivi, vol. 273, 274, 275, 277, 279, 280, 281, 285.

¹⁹ Don Gunnar Mendoza attribue le statut d'indien adopté par Vargas à son mariage probable avec une indienne héritière d'un lopin d'originario. Mais la façon dont Vargas présente sa situation conforte une autre hypothèse : il s'est établi sur l'hacienda du marquisat de Santiago, devenue bien national. « [...] Como yo vivía cerca de mi sayaña que está contigua a Pocusco, hacienda del marquesado de Santiago de Mohosa (porque yo soy contribuyente y pago 10 pesos de contribución al año por los terrenos del estado que ocupó). » JSV, p. 13. C'est plus probablement par le biais de cette occupation de terre qu'il devient indien. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir épousé peut-être une indienne...

²⁰ Les revisitas, recensements qui ne visaient qu'à connaître le nombre des tributaires, formaient la base indispensable de cette fiscalité archaïque.

²¹ Aussi Vargas énonce-t-il une inexactitude lorsqu'il écrit, en janvier 1853 : « Soy contribuyente y pago 10 pesos de contribución al año por los terrenos del Estado que ocupó. » (JSV, p. 13). Alors âgé de 56 ans, il n'est plus soumis au tribut depuis six ans.

En 1877, le fils de José Santos, Gabino Vargas, apparaissait encore dans les rôles comme originario de l'ayllu Vilacha, parcialidad Urinsaya du canton de Mohosa²². Après cette date, la trace de ses descendants s'efface en même temps que disparaît toute trace des revisitas de Mohosa dans les archives. Cependant, en 1900, lors d'un procès retentissant dans lequel fut impliquée toute la communauté de Mohosa, l'enquête fit appel à un témoin nommé Samuel Vargas²³. Il est possible que ce fût un descendant du guérillero.

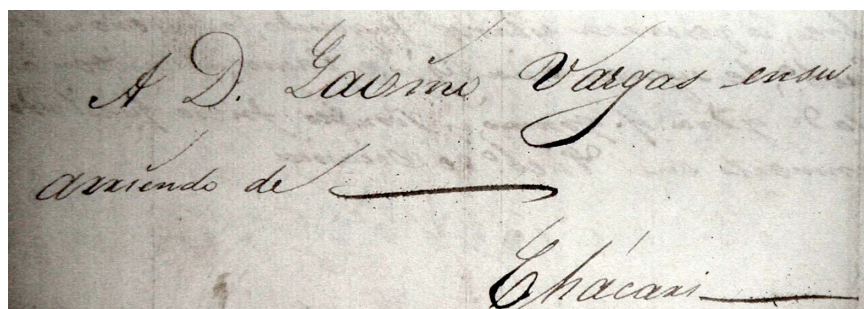


Figure 5 : ANB, MsB enveloppe d'un courrier adressé au fils de José Santos Vargas à Chacarí (Pocusco)

L'univers dans lequel s'établit définitivement le chroniqueur à partir de 1825 (mais qui était déjà le sien depuis 1814) était limité. La revisita la plus complète dont on dispose pour Mohosa en cette période, celle de 1842-43, fournit les données suivantes²⁴ :

Figure 6 : Revisita de Mohosa, 1842-1843

Baptêmes	☒ ☒
Mariages	☒ ☒
Décès d'adultes	☒ ☒
Décès d'enfants	☒ ☒
Originarios	☒ ☒
Forasteros	☒ ☒ ☒

Source : ANB, TNC, revisitas, vol. 273.

²² JSV, introduction de G. Mendoza, p. XXIV. La communauté de Mohosa, divisée en deux moitiés, anansaya et urinsaya, comprenait quatre ayllus.

²³ ALP, Corte superior del distrito judicial de La Paz, Proceso de Mohosa, cuerpo 3, f° 52.

²⁴ ANB, Revisitas, de Inquisivi, vol. 273, revisita pratiquée du 20 décembre 1842 au 15 mai 1843.

En 1852, au moment où Vargas tentait de rencontrer le président Belzu pour lui offrir son manuscrit, le canton de Mohosa comptait 191 originarios, 1030 forasteros, 202 yanacunas, soit un total de 1425 tributaires tenus de fournir à l'État 8 015 pesos par an²⁵.

C'était un univers encore peuplé, où la mort emportait un nombre considérable d'enfants, dominé par un petit nombre d'Indiens aisés, les originarios, capables de mobiliser à leur service les forces d'autres catégories. Gabino Vargas, hijo de José, 29 años, figurait dans ce recensement parmi les 48 originarios payant 10 pesos. Il existait aussi deux autres Vargas, membres du même ayllu que José Santos et Gabino, dont la filiation n'était pas précisée, mais dont l'un avait l'âge d'être fils de José Santos : Martin Vargas, 36 años, exento (sirviente de iglesia)²⁶ et Manuel Vargas 23 años. Le fait que le nom de Vargas ait été fréquent dans les Vallées avait dû faciliter l'intégration de José Santos dans la communauté, intégration sur laquelle nous ne savons cependant rien. Ainsi nous ignorons tout de la façon dont il partagea des cultes et des ancêtres propres à son ayllu, de même que des alliances et des parentés symboliques collectives qu'il lui avait fallu accepter et entretenir. Nous ne savons rien non plus du lignage auquel appartenait sa femme, et qui a peut-être joué un rôle dans son intégration.

Indien pour les registres fiscaux, Vargas ne fut probablement pas perçu comme tel par son entourage. Et lui-même soulignait la distance qui le séparait de la indiada, la masse des tributaires. Il appartenait à une catégorie aisée. Vargas n'était pas un modeste laboureur cultivant sa terre avec l'aide de ses fils, mais un hacendado à la tête d'une exploitation, dirigeant des journaliers, des domestiques en sa maison²⁷. Après l'indépendance, il continua d'entretenir des relations avec des personnages que la République avait promus à des postes de responsabilité : préfets, juges, ministres... Le président José Ballivián (1842-1848) avait servi, comme lui, dans la Division des Vallées, avec bien moins d'ancienneté²⁸. Son passé de combattant et ces compagnonnages prestigieux le plaçaient à part des autres membres de la communauté indienne à laquelle il appartenait mais où chacun savait qu'avec un petit groupe d'hommes dont beaucoup étaient morts au combat ou avaient été exécutés, l'originario José Santos Vargas avait participé au combat des Vallées pour l'indépendance de la République Bolívar dont il écrivait l'histoire interminablement²⁹.

²⁵ ANB, TNC, vol. 274.

²⁶ Les Indiens placés au service de l'église étaient exemptés de tribut.

²⁷ JSV, p. 270 : « [...] me bajé de mi casa a ver un corto sembradío de trigo, disponiendo jornaleros y demás necesario para el trabajo ése. »

²⁸ En 1822, José Ballivián s'engage comme cadet, à l'âge de 17 ans. Vargas, alors âgé de 26 ans, est déjà capitaine et se bat depuis sept ans.

²⁹ Le destin de José Santos Vargas évoque la biographie d'un ladino qui participa aux guerres de la révolution mexicaine pendant vingt ans, puis redevint indien dans son village natal où il demeura un personnage important (Ricardo Pozas, Juan Pérez Jolote : biografía de un Tzeltal, Mexico, FCE, 1952).

Du commun des Indiens, il se distinguait aussi par sa culture³⁰. Il n'avait appris que les rudiments enseignés par l'école primaire, mais il avait servi longtemps de secrétaire aux caudillos de la guérilla, auréolé du prestige de celui qui avait tenu la chronique de la guerre, et il continuait de lire, des ouvrages parfois venus de loin³¹, en cherchant à répandre l'instruction dans un monde redevenu ignare. À la fin de décembre 1851, surpris par l'arrivée des pluies alors qu'il tentait de joindre le général Belzu pour lui confier son manuscrit, il consacre trois mois à fonder une école dans l'hacienda de Cochimarca Joli chromo que celui du vieux guerrier chroniqueur enseignant l'alphabet à des enfants indiens.

QUEL ENRACINEMENT ?

Un dernier aspect de sa biographie nous arrêtera, celui de ses attachements territoriaux qui nous conduira à rappeler combien l'homme de l'Amérique espagnole était (est toujours) solidement enraciné dans un terroir, et n'a d'existence sociale qu'au sein d'une communauté territorialisée qu'il nomme *mi pueblo*, *mi tierra*, *mi patria chica*.

En effet, l'appartenance sociale ne définit pas seule l'identité d'un individu. Son enracinement local, sa territorialisation en quelque sorte, importe tout autant, et se définit par trois composantes. *Naturaleza*, *vecindad*, *residencia* : l'homme est né dans un lieu dont l'empreinte le marque à jamais (*natural de*) ; il est ensuite membre d'une communauté villageoise ou citadine (*vecino*), statut qui lui vaut des avantages matériels ainsi que le devoir de défendre la commune ; enfin, il peut résider temporairement dans un lieu (*habitante* ou *morador*) alors que ses intérêts (famille et biens) sont restés dans son lieu de *vecindad*. Ces trois aspects de la territorialisation peuvent se confondre — c'est le cas le plus fréquent dans les sociétés rurales de la métropole —, mais dans les Andes dont les habitants sont plus mobiles, la disjonction est courante. Vargas en est un exemple. Né à Oruro, qu'il abandonne à l'âge de quatorze ans, il devient *vecino* de Mohosa. Mais l'appartenance première, la *naturaleza*, ne s'efface jamais, car elle fonde l'identité de l'homme. Au détour d'une anecdote, prétexte à un bon mot, Vargas marque ainsi l'empreinte indélébile de l'origine :

« [...] Un hombre intruso, Monterrey, arrendero de la hacienda de Yarvicoya en la doctrina de Caracollo, de oficio fundidor, natural no sé de que infierno, avecindado sí en Oruro [...] »³²

Dans les années 1810-1814, alors que se déroulait en Espagne la révolution des cortès de Cadix, le poids de la *naturaleza* s'imposait toujours comme critère électoral : le repré-

³⁰ La découverte et l'édition récente d'un manuscrit bolivien anonyme montre qu'il existait dans les provinces les plus reculées de l'Amérique andine des individus capables d'écrire pertinemment sur le destin de leur pays. (*Bosquejo del estado en que se halla la riqueza nacional de Bolivia con sus resultados, presentado al examen de la Nación por un Aldeano hijo de ella. Año de 1830*, Ana María Lema coord., Barragán, Huber, Jiménez, Lema, Medinaceli, Qayum, Soux, La Paz, Plural-UMSA, 1994).

³¹ Comme le prouve la citation qu'il fait d'un ouvrage de José Presas, publié à Bordeaux en 1828 (JSV, p. 454).

³² JSV, p. 154.

sentant d'une circonscription devait y être né. Ainsi Dionisio Inca Yupanqui, né au Pérou, mais établi en Espagne depuis sa petite enfance, avait-il la plus grande légitimité à représenter la cité de Lima qu'il ne connaissait pas. Quant au général San Martín, le héros de l'indépendance argentine, né en Amérique, mais élevé en Espagne depuis l'âge de six ans comme n'importe quel fils d'officier métropolitain, personne ne remit en doute son appartenance au Río de la Plata quand il débarqua à Buenos Aires, en 1812. Tout se passe comme si le seul fait d'avoir vu le jour en un lieu particulier marquait à jamais l'individu et créait un lien indissoluble avec la terre qui l'avait vu naître.

Les rapports entretenus par José Santos Vargas avec sa cité natale forment ainsi l'un des fils conducteurs de ce journal construit comme un récit qui commence et s'achève à Oruro. La guerre qui arrache Vargas à sa ville natale à la fin de 1811 prendra fin dans la même cité quatorze ans plus tard. Entretemps, l'engagement au service de l'indépendance offre à l'orphelin maltraité la plus belle des revanches au lieu même de son humiliation : le 23 août 1823, le capitaine José Santos Vargas se présente au général Agustín Gamarra à la tête de 700 hommes, à Oruro dont il avait dû s'enfuir misérablement douze ans plus tôt. Et la dernière phrase du Journal s'achève sur l'image des troupes de la patrie défilant, victorieuses, dans sa ville natale. Bouclant la boucle.

Pourtant d'autres événements, que l'historien pourrait juger plus significatifs de la fin de la guerre, auraient pu servir de point final. Le 25 janvier 1825, le dernier commandant de la guérilla des Vallées, José Miguel Lanza, entre dans La Paz à la tête de la Division des Aguerris. Le 4 avril, le même Lanza commande les obsèques solennelles des premiers martyrs de l'indépendance dont les restes sont portés au Panthéon des Hommes Illustres. Le 2 avril, le général Olañeta meurt au combat ; disparaît avec lui la dernière force royaliste du Haut-Pérou et le dernier vice-roi. Le 6 août, anniversaire de la bataille de Junín, le pays proclame son indépendance.

Vargas a ignoré ces quatre dates célèbres pour leur préférer celle qui reste méconnue des livres d'histoire mais lui permet d'achever son manuscrit par un dernier hommage à la ville de sa naturaleza :

« El 9 de febrero del año primero de la independencia 1825 pasaron las tropas de la Patria a la ciudad de Oruro bajo las órdenes del coronel Castro y no se han visto más tropas españolas en estas Américas. »

DEUXIÈME PARTIE

ÉCRIRE L'HISTOIRE

Revenons sur cette affirmation étonnante que Vargas introduit dans l'un des « seuils » de son ouvrage : il aurait choisi de s'engager dans la guérilla des Vallées pour en écrire l'histoire. Au-dessus de toute prudence et de toute conviction politique, il aurait placé la volonté d'écrire. C'est cette surprenante passion qu'il nous faut interroger désormais.

Dans cette direction, l'enquête ne sera pas plus facile que celle que j'ai menée à la recherche des origines de José Santos. La difficulté commence par la constatation que le chroniqueur n'a pas écrit un livre, mais au moins deux. Elle se poursuit avec la mise en question des protestations de véracité et d'impartialité qu'il avance. Si la chronique de Vargas se révèle l'œuvre d'un écrivain, et non celle d'un témoin, que devient l'histoire de la guérilla des Vallées et, à travers elle, le peu que nous savons sur ce foisonnement de troupes irrégulières qui caractérise la guerre d'indépendance dans le Haut-Pérou ? C'est donc la conception même de l'écriture qui fit de Vargas un chroniqueur qu'il nous faudra interroger. Au détour de ce chemin, nous devons nous intéresser à la langue de son ouvrage, celle d'un homme placé au carrefour de plusieurs cultures, qui employait le plus souvent un parler différent de celui qu'il entreprit d'écrire. Enfin, c'est le statut même de chroniqueur qui nous arrêtera, et cet aspect de l'œuvre de Vargas révélera une efficace particulière de son travail, quand l'écrit viendra prendre le relais d'un réel décevant.



DEUX MANUSCRITS, DEUX LIVRES

Bien que l'usage se soit établi de parler du Journal de Vargas comme s'il s'agissait d'une œuvre unique, il faut insister sur le fait qu'il en existe deux manuscrits, l'un et l'autre découverts dans les années 1950 et publiés en 1952 à Sucre pour le premier, en 1982 à Mexico pour le second, par don Gunnar Mendoza, directeur de la bibliothèque et des archives nationales de Bolivie. (Dans la suite, je nommerai ces textes MsA et MsB¹.)

Le premier aurait été retrouvé à Sucre, en 1950 ou 1951, parmi la collection d'ouvrages rares ayant appartenu à l'ingénieur et bibliophile Ernesto Rück, puis versé au fonds de la Bibliothèque nationale dont le classement était alors loin d'atteindre la qualité qu'on lui reconnaît aujourd'hui. L'existence de ce volume, qui ne figurait pas au catalogue de la collection Rück, était inespérée et rien ne permettait de savoir comment il avait échoué là². L'ouvrage se présentait sous la forme d'un volume formé de trois cahiers sans couverture, rédigés par le même scribe et formés chacun de « pliegos [cocidos] al estilo de los expedientes judiciales³ ». Le premier correspondait au récit des aventures de la guérilla de Sicasica et d'Ayopaya entre le 25 mars et le 29 décembre 1816 ; le deuxième allait de la fin mars 1817 au 28 janvier 1818 ; le troisième, du mois d'avril 1819 au 17 juillet 1821. La pagination continue des folios par le copiste permettait d'inférer que le texte intégral couvrait l'ensemble de la période comprise entre 1815 (peut-être même avant) et 1821 (peut-être au-delà), et qu'avaient été perdus les f^{os} 1-25, 60-80⁴, 119-123⁵, puis un nombre de pages impossible à déterminer au-delà du f^o 160 par lequel s'achevait abruptement le manuscrit. Une référence dans le texte permettait d'identifier son auteur comme étant le « tambour-major Vargas », et c'est donc sous ce nom que le manuscrit fut publié.

¹ Cette étude se fonde sur la consultation que j'ai pu effectuer à plusieurs reprises, à Sucre, des deux manuscrits de Vargas, ainsi que du manuscrit dactylographié de G. Mendoza correspondant à sa transcription du MsB.

² « No conocemos ninguna mención del Diario ni publicada ni inédita ; los funcionarios más antiguos de la Biblioteca nacional no sabían de su existencia ; hemos podido comprobar que afuera también era incógnito », reconnaissait don Gunnar Mendoza, in *Tambor mayor Vargas, Diario de un soldado de la independencia altopoperuana en los valles de Sicasica y Hayopaya, 1816-1821, trcripción, prólogo y notas de Gunnar Mendoza L., Sucre, Universidad de San Francisco Xavier, 1952, p. 8, note 1.*

³ Ibid.

⁴ Entre le 30 décembre 1816 et la fin mars 1817.

⁵ Du 28 janvier au 18 avril 1818.

DEUX MANUSCRITS, DEUX LIVRES

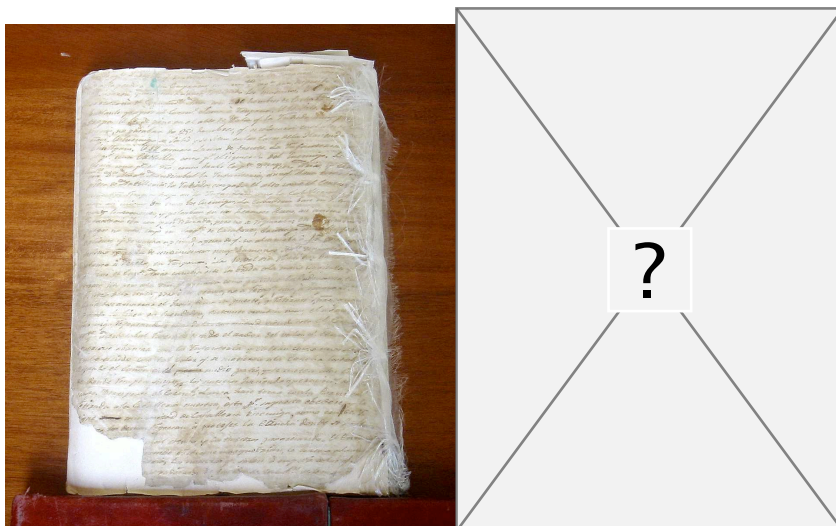


Figure 7 : Première et dernière page du MsA. Le manuscrit a subi une intervention destinée à arrêter sa détérioration (ANB)

Il parut en 1952, dans une transcription accompagnée d'une longue introduction et de notes aux soins de don Gunnar Mendoza, d'abord en trois livraisons de la *Revista de la Universidad San Francisco Xavier de Sucre*, puis sous la forme d'un seul volume, aux mêmes éditions universitaires, dans un tirage de 250 exemplaires. La publication de ce document renouvelait la problématique de la guerre d'indépendance sud-américaine ; elle intéressait aussi la genèse de la guerre de guérilla moderne, dite guerre populaire, dont le tiers-monde offrait alors bien des exemples après ceux qu'avait suscités la deuxième guerre mondiale. Mais ce manuscrit posait plus de questions que son incomplétude et le semi anonymat de son auteur ne permettaient de résoudre. En outre, la compréhension n'en était pas toujours aisée, le style, la ponctuation et l'orthographe de l'original, tous fort incorrects, ayant été reproduits sans altération⁶.

Quelque temps plus tard apparaissait à Sucre un second manuscrit dont il ne semblait manquer que les dernières pages correspondant à une table des matières. La date et les circonstances de sa découverte ne furent jamais rendues publiques. Lors d'une conférence donnée en septembre 1987 devant les étudiants de l'Université San Andrés de La Paz, don Gunnar Mendoza commença de dire que le journal avait été retrouvé « en circunstancias que sería un poco largo e inoportuno... », et ne finit jamais sa phrase. Sur la couverture de la transcription littérale qu'il effectua du manuscrit figure la date de 1960. Ne sachant combien de temps lui a pris ce travail délicat, on peut seulement inférer que l'éditeur disposait du nouveau manuscrit depuis, au moins, la fin des années 1950. Quant à l'origine du volume, on m'a rapporté que ce dernier aurait été acheté par l'État à une famille connue qui n'aurait pas souhaité faire connaître cette négociation. Il

⁶ « Por razones de fidelidad, que después he abandonado un poco — reconoce l'éditeur —, se hizo una edición literal, exactamente con todos los defectos, por un lector que se cree no suficiente autoridad como para creer que son defectos, posición que después he llegado a abandonar un poco en homenaje a la claridad y al deseo que el texto sea más accesible al público. » Transcription de la conférence donnée par don Gunnar Mendoza à La Paz, le 24 septembre 1987. L'enregistrement m'a été procuré par son fils, Javier Mendoza ; qu'il en soit ici remercié.

existe cependant un détail curieux : c'est sur la dernière page de ce manuscrit (MsB) que figure le tampon, à l'encre bleue, de la Biblioteca Rück, et non sur celui du MsA qui appartenait notoirement à ce fonds. Les deux textes ont-ils été acquis pas Rück qui aurait donné ou vendu l'un d'eux ? Je ne sais que conclure.

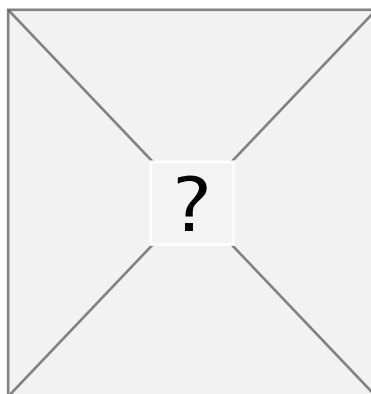


Figure 8 : Tampon de la bibliothèque Rück sur la dernière page du MsB (ANB)

Entre la découverte, la transcription et la publication du second manuscrit, il s'écoula bien des années. Ce n'est qu'en 1982 que parut à Mexico le *Diario de un comandante de la independencia americana, 1814-1825*, cette fois sous le nom complet de son auteur, José Santos Vargas, mais avec un titre différent de celui que ce dernier avait choisi⁷. « Un comandante de la independencia americana » rappelait le souvenir récent d'un autre commandant de guérilla, Ernesto « Che » Guevara, qui avait trouvé la mort en Bolivie, le 9 octobre 1967. Une importante introduction de don Gunnar Mendoza tenait compte des informations nouvelles que fournissait ce texte et, comme dans la première édition mais de façon plus développée, s'ajoutaient à la chronique un lexique, un index et des annexes. Cependant, la plupart des notes qui apportaient quelques éclaircissements au contenu du premier manuscrit n'avaient pas été reprises et, surtout, l'éditeur ne précisait pas les choix (orthographiques, syntaxiques ni de ponctuation) qu'il avait effectués, de même qu'il n'abordait pas la question d'une comparaison entre les deux manuscrits⁸. S'agissait-il du même texte, mais cette fois intégral ?

À première vue, les deux manuscrits se ressemblent fort. Rédigés sur du papier de même dimension (21 x 17 cm), ils présentent des similitudes de mise en page et d'écriture, d'encre et de support. Quelques variations apparaissent cependant au fil de chacun des deux textes : le filigrane du papier n'est pas toujours le même, la couleur et la qualité de l'encre varient, l'écriture traduit des changements de rythme — assez inclinée à droite dans le MsA, elle se redresse dans le MsB —, tandis que la présentation se fait plus


⁷ Qui était : « *Diario histórico de todos los sucesos ocurridos en las Provincias de Sicasica y Ayopaya durante la guerra de la Yndependencia Americana, desde el año 1814 hasta el año 1825. Escrito por un comandante del partido de Mohosa Cño. [ciudadano] José Santos Vargas.* »

⁸ Pour une présentation critique des éditions des deux manuscrits, consulter mon article « Les deux journaux de José Santos Vargas (1814-1825). 1 : Problèmes d'édition », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, Lima, 1995, 24 (1), p. 107-126.

DEUX MANUSCRITS, DEUX LIVRES

dense (on compte en moyenne 28 lignes par page dans le MsA contre 34 dans le MsB). Si les deux textes montrent les mêmes particularités d'œuvres en travail — ajouts, ratures, feuillets insérés —, le MsA présente toutefois plus de remords et d'insertions que le MsB.



Figure 9 : Deux façons d'insérer des ajouts dans le MsB ; à gauche, l'ajout figure en continu dans le texte, et vient généralement compléter un signe  figurant dans le MsA ; à droite, une anecdote rédigée sur un papier différent — parfois sur une enveloppe récupérée comme sur l'exemple infra — est cousue entre deux pages du texte (f° 286).

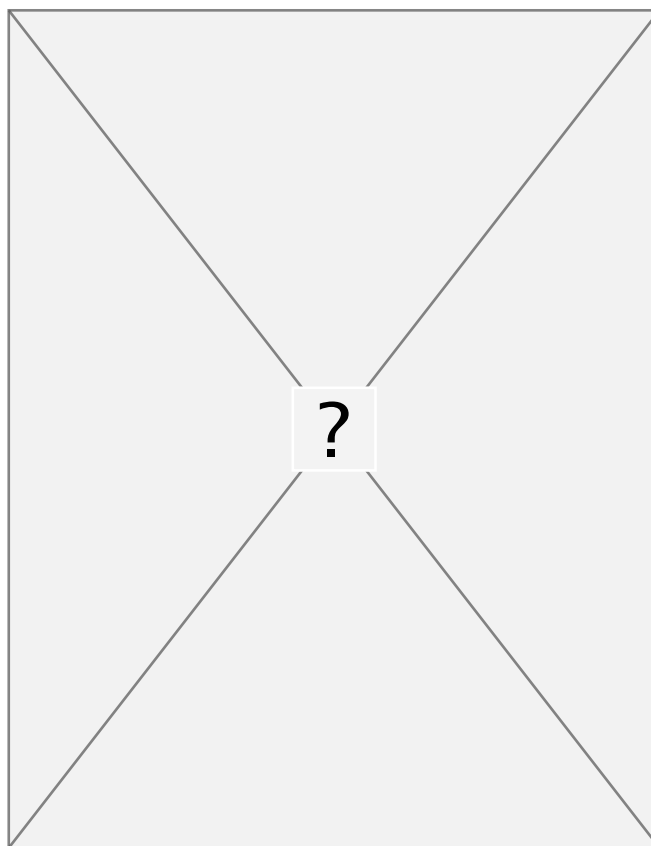
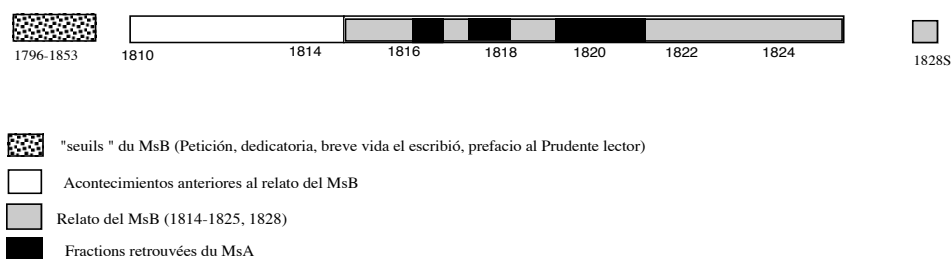


Figure 10 : Une anecdote écrite sur le papier d'une enveloppe adressée à Vargas (MsB)

DEUX MANUSCRITS, DEUX LIVRES

Le MsB couvre sans interruption une période qui s'étend de la fin de l'année 1814 (avec quelques antécédents) jusqu'au début de 1825, récit auquel s'ajoute un épisode concernant l'expédition péruvienne dans les Vallées, en 1828, tandis que le MsA, dont la plus grande partie s'est perdue, ne présente que trois moments du Journal de Vargas. Un hasard heureux fait qu'il s'agit d'épisodes importants, favorisant ainsi la comparaison entre les deux documents.

Figure 11 : Chronologie des événements rapportés dans les deux manuscrits (MsA et MsB) du Diario de José Santos Vargas⁹



Voici donc un manuscrit presque complet, d'une part, un manuscrit tronqué de l'autre, tous deux rédigés par la même main, celle de José Santos Vargas, qui prétendent tous deux au statut de journal, et correspondent au récit des mêmes événements : les aventures de la troupe de guérilleros à laquelle appartient José Santos Vargas pendant la guerre d'indépendance dans les vallées du Haut-Pérou.

Cependant, une lecture, même superficielle, des deux textes montre qu'ils ne racontent pas exactement la même histoire, ni de la même façon. Des épisodes figurant dans l'un ne se retrouvent pas dans l'autre et, détail plus troublant, de mêmes circonstances n'apparaissent pas à la même date et n'aboutissent pas aux mêmes résultats. Il ne s'agit donc pas de deux copies d'un même texte, que le hasard présidant à la conservation des livres aurait livrées l'une tronquée et l'autre intacte, mais de deux états différents d'une œuvre dont rien ne permet, pour l'instant, de connaître quel aura été le premier état, ni quel aurait pu être le dernier.

Toutefois, les deux textes étant des originaux, rédigés par la plume même de Vargas, et non des copies réalisées par des scribes, il est certain que les variantes et les divergences existant entre eux sont dues à la volonté de l'auteur.

Or celui-ci, soit parce qu'il n'a pas eu conscience de modifier sensiblement son histoire d'un manuscrit à l'autre, soit parce qu'il a cherché à dissimuler ses retouches et ses contradictions, se montre singulièrement muet sur cette double rédaction. S'il traite à diverses reprises, dans le MsB, des conditions dans lesquelles il a cédé à sa vocation d'écrivain, des fonctions ayant trait à l'écrit qu'il accomplissait au sein de la guérilla, et de la peine qu'il prit, après la guerre, d'essayer de faire connaître son livre, jamais il ne lui échappe une allusion au travail qu'il fit subir à sa chronique, ni à l'existence de plusieurs

⁹ Ne figurent pas dans ce schéma les annexes qui complètent le MsB mais qui ne s'inscrivent pas dans une chronologie : un fichier des 109 officiers ayant servi dans la guérilla, et une table des matières (indice), cette dernière amputée de ses dernières pages.

versions. Tout se passe comme si Vargas avait voulu faire croire qu'il n'avait jamais écrit qu'une seule histoire et qu'un seul volume. Que, lui ayant donné sa forme définitive dès la fin de la guerre¹⁰, ses efforts se seraient limités à vouloir la faire publier.

Malgré le silence dont il entoure cet aspect du Journal, notre chroniqueur éprouva le besoin de donner à son hypothétique lecteur quelques informations concernant l'élaboration et le destin de son œuvre. Voici ce qu'il en dit¹¹ :

- l'essentiel aurait été rédigé avant même l'annonce de la victoire d'Ayacucho, transmise dans les Vallées en janvier 1825 ;
- en septembre 1825, l'un de ses condisciples, don Pedro Allende, lui emprunte le manuscrit et l'emporte à Oruro pour en corriger les fautes ; pendant ce temps, Vargas en propose la publication au général Santa Cruz, alors préfet du département de La Paz ; mais Allende meurt inopinément, tandis que Santa Cruz est relevé de ses fonctions. Vargas ne récupère son manuscrit qu'en 1827 ;
- en 1837, il le confie de nouveau à un ami, don Andrés Castillo, dans l'espoir qu'il le corrige et le publie. Castillo ne le lui rend que deux ans plus tard, ni corrigé¹², semble-t-il, ni publié.
- En 1845, un ministre de la corte superior de La Paz séjournant près de la propriété de Vargas, don José Miguel Monroy de Portugal¹³, découvre le Journal et s'engage à intervenir en faveur de sa publication auprès du président de la République, don José Ballivián. Mais alors que Vargas se rend à La Paz, en décembre 1847, afin d'appuyer ce projet, il apprend que Ballivián a dû céder la présidence au général Belzu.
- L'année suivante, Vargas part à la recherche d'un associé qui accepterait de revoir son manuscrit, l'éditerait et partagerait avec lui les bénéfices de la vente. Mais le correcteur pressenti renonce à l'entreprise ; entre-temps, de la fin avril au 1^{er} août 1848, le Journal a une fois de plus échappé à son auteur.
- Dans une dernière tentative pour faire connaître son œuvre, Vargas la dédicace au président Manuel Isidoro Belzu, sollicite une gratification pour avoir contribué à écrire l'histoire de la patrie, et tente d'obtenir de lui une audience, à la fin de l'année 1851. Après un chassé-croisé décevant qui s'achève à l'hôpital de Cochabamba où l'ancien guérillero s'aban-

¹⁰ « No te parezca, lector mío, que esta corta historia está hecha después de los sucesos nomás. Aun del triunfo de Ayacucho a tiempo del suceso está apuntado. » (JSV, p. 14).

¹¹ JSV, p. 10-15.

¹² Aucun des deux manuscrits ne porte de corrections autres que celles effectuées par Vargas lui-même.

¹³ Le magistrat, sans doute en villégiature dans une propriété familiale, devait être apparenté à Francisco Monroy qui, en 1812, avait eu maille à partir avec les autorités royalistes. (ANB, INP 1812, exp. 51).

donne à une fièvre tierce, notre écrivain rentre chez lui et, selon la seule version dont nous disposons de cette histoire [MsB], il renonce alors à tout espoir de publication. Il a cinquante-six ans et s'estime prématurément vieilli.

Les mésaventures du Journal, accablante série de malchances, soulignent qu'à trois reprises, au moins, Vargas a pris le risque de confier à d'autres son œuvre, pour des périodes allant de trois mois à deux ans. Or il ne semble pas avoir possédé de copies du texte qu'il confiait imprudemment puisque, après la deuxième disparition de son manuscrit (1837-1839), il s'exclame : « Después ya no quise dar a nadie aunque se me prestaban varios amigos, compañeros y paisanos¹⁴. » D'autre part, de 1826 à 1852, il aura persévéré dans son intention d'améliorer, sinon la qualité littéraire de son œuvre, du moins la correction de son style. Bizarre insouciance d'une part, volonté obstinée de retouches de l'autre, voici deux pistes qui nous permettront peut-être de répondre à quelques-unes des nombreuses questions posées par l'existence de deux manuscrits différents.

LE TEMPS DE L'ÉCRITURE

Don Gunnar Mendoza, découvreur et éditeur des deux manuscrits, a formulé une hypothèse qui visait à rendre compte des différences existant entre eux. Dans une lettre non datée qu'il m'adressait en réponse à un courrier du 19 janvier 1993, il écrivait :

« 1) La introducción a la edición del Siglo XXI es incompleta porque los editores cortaron una buena parte del original en la cual se explicaba la metodología seguida en la transcripción del original.

« 2) En la parte cortada de la introducción se hacía referencia a las dos versiones existentes del Diario. La publicación del Siglo XXI fue hecha de acuerdo con la segunda versión hecha por el propio José Santos Vargas, cuando había terminado la guerra y él estaba retirado en su sayaña de Pocusco.

« 3) La primera versión, hecha por José Santos al compás de la guerra misma, sirvió para la primera edición hecha por la universidad [de San Francisco Xavier, Sucre]... »

Ainsi don Gunnar Mendoza reconnaissait au MsA une antériorité sur le MsB, et il y voyait la matrice de la seconde version. Il n'aurait existé que deux manuscrits, l'un, journal proprement dit, rédigé au fil de l'action, entre 1814 et 1825 (« al compás de la guerra »), l'autre retravaillé au cours des années de paix (« retirado en su sayaña de Pocusco »). L'éditeur des deux manuscrits n'a pas fait connaître les arguments qui étayaient sa thèse mais, étant donnée sa familiarité avec l'œuvre de Vargas, il devait en posséder de sérieux. C'est donc avec bien des réserves que je me permettrai de vérifier ses propositions et de les compléter, tout en espérant voir publier un jour les études inédites du découvreur du Diario.

¹⁴ JSV, p. 12.

Le MsA est-il antérieur au MsB ?

Plusieurs éléments permettent de répondre par l'affirmative à cette question. Le fait qu'à diverses reprises figure dans le texte du MsA un signe d'insertion [llamada, dans l'édition de 1952] qui se transforme en un développement dans le MsB suffirait à démontrer que le MsA préfigurait le MsB. Je n'en donnerai qu'un exemple ; au folio..., le MsA mentionne : « Averiguando prolijamente se pondrá la lista de las haciendas... ¹⁵ » ; dans le MsB, la liste des haciendas contrôlées par les guérilleros figure au bilan que dresse Vargas à la mort du commandant Lira¹⁶.

En outre, même en l'absence d'une marque d'insertion, certaines parties du MsA apparaissent comme les ébauches d'un texte qu'une rédaction ultérieure viendra enrichir. Ainsi, un bout de phrase formé de huit mots dans le MsA [en gras] acquiert la dimension d'une scène tragique dans le MsB :

MsA [Diario, 1952, p. 259] : « [...] le dan una descarga, cae muerto, con mas otra mujer impedida Evarista de tal. »

MsB [Diario, 1982, p. 280] : « Había una mujer impedida del mal gálico o apoplejía llamada Evarista de tal que no andaba ni se paraba siquiera. Había estado sentada sobre una sobrecama. Entra un soldado al aposento de esta enferma, lo ve y le dice :

« — Levántate.

« No puede la enferma. Otras mujeres que habían allá muchas dicen :

« — No sabe levantarse, es impedida.

« Más claro le dicen :

« — Es enfermiza.

« Cintesta el soldado :

« — Yo haré que se levante.

« Le da un balazo y muere ella batallando con las ansias de la muerte porque lo dejó semi-muerta nomás. Era español europeo tal soldado ; sólo un extranjero tal podía tener entrañas para matar a una mujer enfermiza. Vea el lector que todos los soldados rasos tenían facultades para matar hasta mujeres. »

Outre l'enrichissement du texte original, quelques modifications lexicales confirment que du temps a passé entre le premier et le second manuscrit. Dans ce dernier, Vargas fait disparaître un vocabulaire qui avait perdu tout usage quelques années après la fin d'une guerre qui avait donné un nouveau sens à des mots anciens. Entre 1810 et 1825, les indépendantistes du Haut-Pérou avaient ainsi nommé leurs adversaires sarracenos ou tablas ; ce n'est que plus tard qu'on se mit à traiter les royalistes de godos dans des milieux plus cultivés que ceux qui formaient les troupes de la guérilla. Entre la rédaction du MsA et celle du MsB, Vargas, conscient de ce que les jeunes Boliviens ne comprendraient plus ces termes, transforma sarracenos et tablas en soldados del rey.

¹⁵ TMV, p. 180.

¹⁶ JSV, p. 197-198.

Mais, faute d'une datation du vocabulaire politique employé dans les Andes, cet indice du temps séparant la rédaction du MsA et celle du MsB reste imprécis. Jusqu'à quand sarraceno et tabla ont-ils gardé le sens que leur attribuaient les protagonistes de la chronique des Vallées ? Cinq ans, dix ans, davantage ? Une enquête sur ce point permettrait de déterminer avec plus de précision la durée qui sépare l'écriture de chaque version.

Un dernier élément va dans le même sens et concerne les symboles nationaux adoptés par la nouvelle république. Dans le MsA, le drapeau de la guérilla est désigné comme étant, simplement, la bandera¹⁷. Dans le MsB, l'auteur ressent le besoin de préciser « que era bicolor del pabellón argentino¹⁸. » Entre la rédaction du MsA, peut-être en un temps où le Haut-Pérou sortait à peine de la mouvance argentine, et l'achèvement plus tardif du MsB, s'est imposé un nouveau drapeau, celui de la République bolivienne, et le souvenir s'est perdu de ce que les premières guérillas des Vallées avaient été suscitées par un corps expéditionnaire venu de Buenos Aires.

Le MsA représente-t-il le premier jet du Journal ?

Il est plus difficile de répondre avec assurance à cette autre question car, bien qu'il ait été achevé précocement, le MsA, mélange complexe de parties sommairement brossées et de développements soignés, ne semble pas, à proprement parler, une chronique tenue au jour le jour. Le manuscrit aurait-il pu être élaboré au cours même de l'action ? La guérilla laissait-elle à cet écrivain, qui cumula très vite les fonctions de tambour-major, d'officier, d'éclaireur et de greffier-secrétaire, suffisamment de temps pour enregistrer autre chose que des notes destinées à fixer la trace de ce qui mériterait, plus tard, d'être mis en forme ? Cela peut se discuter.

En consacrant un séminaire au type du guerrier écrivain, j'ai appris que l'activité guerrière était une succession imprévisible de moments d'intense mobilité et de calmes propices à l'écriture¹⁹. On pourrait donc admettre que Vargas consacrait ses périodes d'inaction, notamment la saison des pluies, de décembre à mars, à peaufiner certains passages de son œuvre, et griffonnât d'autres à la hâte quand l'action se précipitait. L'inégalité de son style, ses alternances de concision et de prolixité, s'expliqueraient ainsi. Il faudrait toutefois objecter que le tambour-major, comme bon nombre de ses compagnons, était, selon le cas, tantôt guérillero tantôt cultivateur. Quand il s'engagea dans la troupe d'Eusebio Lira à l'âge de dix-huit ans, son frère venait de lui confier la gestion d'une exploitation qu'il conserva malgré son engagement dans la troupe. En outre, marié prématurément, il se trouva tôt chargé de bouches à nourrir, ce dont il lui arriva de se plaindre. Mais supposons que, malgré ces contingences difficilement compatibles avec l'otium cum dignitate cher aux hommes de lettres, Vargas débordait d'énergie, et admettons

¹⁷ TMV, p. 188.

¹⁸ JSV, p. 205. L'un de ces drapeaux, retrouvé près de Macha en 1885, est conservé dans la Casa de la Libertad, à Sucre.

¹⁹ Séminaire donné au Centre d'anthropologie des sociétés rurales, EHESS, Toulouse, 1994-1995.

que, dans le temps même de la guerre, il ait pu remplir toutes ses obligations, mener à bien toutes ses tâches, et rédiger en sus le MsA.

Même en ce cas, il n'est pas possible d'admettre que le manuscrit qui nous est parvenu soit l'original d'une première rédaction. Comme le MsB, le MsA est conçu comme un livre, écrit en continu sur de petits cahiers cousus, sur du papier de même qualité et de même dimension. Plutôt que l'original d'un diario, voilà qui ressemble à la mise au propre d'un travail préliminaire, formé de notes rédigées dans la presse, sur des supports inégaux, avec des encres et des plumes incertaines.

Une analyse physique des manuscrits se révélerait ici bien utile, et permettrait peut-être de passer outre parmi les nombreux silences de Vargas celui qu'il entretient sur la matérialité de son écriture. S'il fait plusieurs fois allusion à sa caisse claire, ce tambour aussi précieux qu'encombrant au milieu des combats, jamais il ne lui arrive d'évoquer son matériel de scribe. Or, l'écriture à la plume et à l'encre réclame plus de support et d'outils que celle que nous pratiquons aujourd'hui, au stylo. Que faisait-il de cet attirail quand la guérilla était traquée ? Quelles précautions ce rusé personnage avait-il coutume de prendre afin de mettre ses notes à l'abri ? Et que devinrent celles-ci lorsque, le 14 juin 1816, toute la troupe fut surprise par les hommes du subdélégué Francisco España et dut s'enfuir en abandonnant la totalité de ses archives ?

S'il ne paraît donc pas vraisemblable que le MsA pût être le journal proprement dit — un carnet de notes ayant accompagné Vargas pendant dix ans de campagnes —, un détail pourrait faire penser que sa rédaction fut en tout cas antérieure au mois d'avril 1828 : le MsA consigne la mort d'un officier de la guérilla, Agustín Contreras, lors d'une rencontre ; le chroniqueur, mine de rien, note que, dans la position qu'occupait Contreras, il était impossible qu'une balle royaliste pût l'atteindre²⁰. Dans le MsB, cette insinuation se transforme en accusation : c'est José Miguel Lanza, chef de la guérilla, qui a donné l'ordre à un sous-officier de le débarrasser de Contreras, un ancien complice devenu gênant²¹. La première version tient compte de ce que le général Lanza est, au lendemain de la guerre, un puissant personnage. Mais, en avril 1828, Lanza est mortellement blessé au cours du coup d'État qui met fin à la présidence du maréchal Sucre ; le second manuscrit peut dès lors diffuser sans risque pour son auteur la rumeur qui mettait en cause la responsabilité du général.

Le MsB est-il écrit directement à partir du MsA ?

C'est par la négative qu'il me faudra répondre à cette question. Le MsB semble, pourtant, une version enrichie du MsA, non seulement complète mais aussi plus travaillée. On serait tenté d'en inférer que le MsB est directement issu du MsA, un MsA amendé et enrichi d'anecdotes que l'auteur aurait sollicitées auprès des survivants de la guérilla. Cependant, les transformations subies par le texte ne paraissent pas logiques. Si le MsB enregistre les ajouts du MsA, il ne tient pas compte des suppressions qui y figurent et, dans plusieurs cas, il affirme le contraire de ce qu'énonce le MsA. D'autre part, il en modifie systématiquement les dates et les données quantitatives. Enfin, quel-

²⁰ TMV, p. 275.

²¹ JSV, p. 300.

ques épisodes importants et complexes, tant pour la forme que pour le fonds, apparaissent plus clairs et soignés dans le premier manuscrit que dans le second. Toutes anomalies incompréhensibles si l'on suppose que Vargas aurait rédigé le deuxième texte en ayant le premier sous les yeux. Je ne citerai que quelques exemples de ces incohérences.

Des ratures figurant dans le MsA sont conservées dans le MsB

MsA [Diario, 1952, p. 74] : « tomó ~~la prudente precaución~~ de mandar la retirada ». MsB [Diario, 1982, p. 69] : « tomó la prudente precaución [...] »

MsA [Diario, 1952, p. 96] : « los yndios en el momento se juntaron se presentan á García contentos pensando ~~fuesen los del Rey~~ ». MsB [Diario, 1982, p. 88] : « los yndios en el momento se juntaron se presentan á García contentos pensando *fuesen los del Rey* »

Versions contradictoires d'un même événement

Un officier de la guérilla, adversaire du commandant Lira dont il a dénoncé les projets de trahison, va bientôt recevoir une balle perdue : dans la première version, il sera tué malgré ses précautions, dans la seconde, il sera victime de son imprudence.

MsA [Diario, 1952, p. 74] : « [don Matias Valdivia] *haviendo apresurado sus pasos á la puerta de la calle con mucho cuydado* »

MsB [Diario, 1982, p. 69] : [don Matias Valdivia] *haviendo apresurado sus pasos á la puerta de la calle con poco cuydado* »

Le 12 septembre 1816, le capitaine Miguel Mamani exécute un Indien sur ordre du commandant Lira. Dans une seconde version, l'exécution a eu lieu sans l'accord de Lira qui condamne Mamani à deux mois d'arrêts :

MsA [Diario, 1952, p. 113] : « El 12 [de septiembre de 1816] por la noche don Miguel Mamani lo havia asaltado á Manuel Lima Yndio Enemigo de Pallata cerca del Anexo de Lirimani ; lo sacó de su casa por orden de Lira lo asesinó en la loma de Guayrayaña [...]. »

MsB [Diario, 1982, p. 101-102] : « El 12 de setiembre por la noche el capitán don Miguel Mamani le había asaltado a un Manuel Lima indio originario, en su casa propia de Pallata cerca del anexo de Lirimani. Lo sacó de su cama, lo llevó a la loma de Huayrayaña una legua corta de su casa, que es el alto mismo, y lo mató a palos y pedradas. [...] Este después de haberlo asesinado dio parte al comandante Lira. Este se enojó malamente y lo tuvo arrestado como dos meses a Mamani. »

Différences de date, d'heure et de durée

Ces divergences se comptent par dizaines, la plupart des modifications portant sur quelques heures ou quelques jours (midi au lieu de 10h, 15 mai au lieu de 20 mai, etc.), comme si l'auteur n'avait pas disposé, lors de sa rédaction, d'autre repère qu'une mémoire approximative.

MsA [Diario, 1952, p. 98] : « El 27 a las 8 de la mañana ». MsB [Diario, 1982, p. 89] : « El 27 de junio a las 10 del día. »

MsA [Diario, 1952, p. 103] : « Al día siguiente el 9 a las 2 de la tarde. » MsB [Diario, 1982, p. 94] : « Al siguiente día, el 9 de julio a las 12 del día. »

Le dernier exemple cité est déconcertant : comment Vargas, qui appréciait fort la liberté, ne se rappelle-t-il pas s'il a été mis aux arrêts deux ou onze jours ?

MsA [Diario, 1952, p. 221] : « Fuimos arrestado onse dias q. el dia trece en Cabari nos dio libertad. »

MsB [Diario, 1982, p. 240] : « Fuimos arrestados dos días, que el día 25 en Cavari nos dio libertad. »

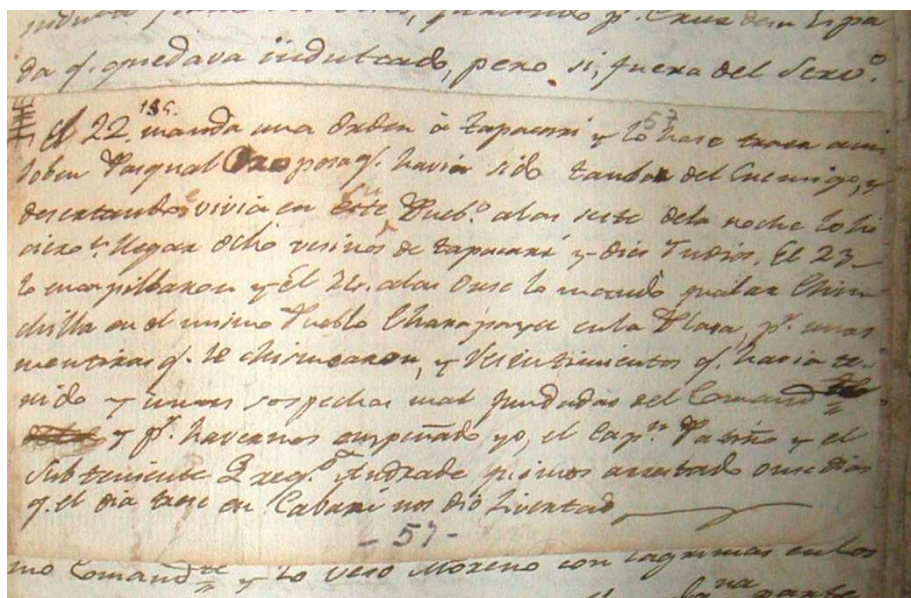


Figure 12 : La mise aux arrêts de Vargas : la version du MsA

Modification des données numériques

Comme le lecteur pourra aisément s'en rendre compte, les modifications, souvent considérables, subies par le texte n'obéissent à aucune logique apparente. D'une version à l'autre, le nombre des soldats du roi diminue ou augmente dans une proportion qui varie de 50 à 100% :

MsA [Diario, 1952, p. 91] : « [los enemigos] se bajan como sesenta por el centro. » MsB [Diario, 1982, p. 83] : « se bajaron como 30. »

MsA [Diario, 1952, p. 93] : « el numero del Enemigo era de 80 hombres. » MsB [Diario, 1982, p. 85] : « el número de los enemigos era de 120 hombres. »

MsA [Diario, 1952, p. 209] : « como tuviese el Enemigo fuersa mas del doble. » MsB [Diario, 1982, p. 229] : « como tuviese el enemigo más del cuadruplo de gente armada. »

Les effectifs de la guérilla et ses pertes au combat connaissent des variations tout aussi inexplicables :

MsA [Diario, 1952, p. 100] : « el Ayudante García por el centro en pos mismo del Enemigo con 15 hombres de caballería. » MsB [Diario, 1982, p. 91] : « el ayudante mayor García por el centro en pos mismo del enemigo con toda la caballería como más de ciento. »

MsA [Diario, 1952, p. 126] : « estavamos reunidos con Alvares que tenia 24 hombres armados y nosotros 57 era el total 81 hombres contra 800 armados del Enemigo. » MsB [Diario, 1982, p.] : « estabamos reunidos con el comandante don Pedro Alvarez que tenía 24 bocas de fuego y Lira 82, por todo reunidos 106 hombres con armas de fuego [...]. Era el total del enemigo su fuerza de 600 hombres. »

MsA [Diario, 1952, p. 143] : « de la Patria 5 heridos, muerto ninguno. » MsB [Diario, 1982, p. 164-165] : « murieron de nuestra parte 35 hombres y un tamborcito, 36, y más de 20 heridos. »

Même le recoupement avec une autre source ne permet pas de comprendre les raisons des variantes de la chronique. Lors d'une rencontre, au début du mois de juin 1819, des guérilleros sont faits prisonniers : ils sont 26 selon le MsA (p. 227), 36 selon le MsB (p. 247) ; dans ses Mémoires, le vice-roi Pezuela n'en mentionne que 17²².

Des épisodes sont plus clairs dans le premier manuscrit que dans le second

Deux épisodes essentiels de l'histoire de la guérilla, correspondant à l'élimination de ses premiers commandants, Eusebio Lira et José Manuel Chinchilla, semblent avoir causé des problèmes à l'auteur lui-même, empêtré dans le récit d'événements confus, et peut-être tiraillé par ses propres sentiments et des fidélités contradictoires. Or la première version de son récit qui, chaque fois, ménage un suspense ou dénonce les ressorts d'une machination, se révèle plus claire et plus habile que la seconde²³. Vargas serait-il devenu moins talentueux au fil des ans ? Cette explication n'est guère satisfaisante.

Le MsB est-il un journal ?

Un lecteur attentif ne peut manquer de constater le changement de ton et des formes du récit à partir de 1821. On sait alors jusque dans les Vallées que la guerre se joue à une échelle continentale, tandis que la métropole connaît une nouvelle phase révolutionnaire (le trienio liberal) lourde de conséquences sur son armée en Amérique qui s'en trouvera divisée. C'est en ce moment que Vargas ne tient plus de chronique régulière, mais il multiplie les récits exemplaires et les anecdotes héroïques. S'agit-il toujours d'un journal ?

²² Joaquín de la Pezuela, *Memorias de gobierno*, Séville, Escuela de estudios hispano-americanos, 1947, p. 493.

²³ Pour une démonstration plus argumentée sur ce point, consulter mon article « Les deux journaux de José Santos Vargas I. Problèmes d'édition », op. cit., p. 115-116 et 117-118.

Vargas est-il toujours ce témoin privilégié qui a choisit d'être tambour pour rester près du commandant et en connaître toutes les manœuvres ? Il semble bien que non.

Je m'en tiendrai à l'exemple de l'année 1822, mais on pourrait tout aussi bien reprendre la façon dont Vargas décrit la fin de la guerre, pour conclure qu'il n'a probablement pas assisté à la libération de La Paz par la division des Aguerris, dont il ne décrit ni la marche forcée à travers les Yungas, ni l'entrée dans la ville, ni les premiers honneurs, ni la dissolution rapide.

Les archives de la bibliothèque de l'Université Majeure de San Andrés de La Paz conservent, dans le fonds du collectionneur érudit José Rosendo Gutiérrez, un dossier dont les découvreurs n'ont pas mis en doute l'authenticité et qui montre clairement que notre chroniqueur avait oublié sa mission en 1822²⁴. Le document contient une correspondance du vice-roi La Serna avec l'auditeur Lara, ainsi que deux traités dont un passé entre Lanza, au nom de la guérilla des Vallées, et José María de Lara, auditeur honoraire du Cuzco, chargé de négocier avec les forces dissidentes du Río de la Plata pour obtenir un cessez-le-feu. En mars 1822, ce dernier prend l'initiative de rencontrer Lanza au village de Yaco et conclut avec lui, le 16 avril, un pacte qui instaure une trêve de trente jours et prévoit la signature d'un armistice durant ce délai, une reprise des hostilités ne pouvant avoir lieu que selon des modalités précisées dans le traité. L'accord ne sera pas ratifié par le vice-roi la Serna qui ne souhaitait qu'une reddition sans condition, et Lanza mettra fin à la trêve en respectant les formes prescrites par le traité de Yaco.

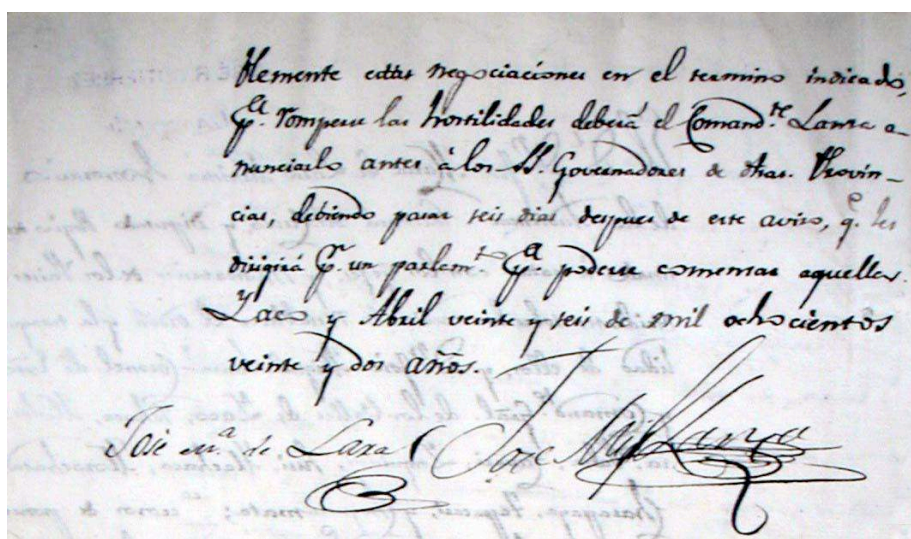


Figure 13 : Le traité de Yaco. Source : ABUMSA, fondo Rosendo Gutiérrez, n° 271

Le Diario rapporte bien cet épisode, mais en multipliant erreurs et contresens. Selon Vargas, le 16 avril, Lanza ne signe pas de trêve, mais il se met en route avec ses hommes pour s'emparer d'Irupana — suit la description lyrique de la prise de la ville et de la vic-

²⁴ ABUMSA, fondo Rosendo Gutiérrez, n° 271. Ce dossier, qui comprend deux des traités passés par Lanza avec les forces royalistes, fut découvert en 1974 par René Arze (« José Miguel Lanza y las negociaciones con liberales y absolutistas », *Presencia literaria*, La Paz, febrero 3 de 1974, p. 3). L'existence de ce document m'a été signalée par José Luis Roca, que je remercie vivement (« 1824 : el comienzo de la república de Bolivia », in *Anuario del Archivo y biblioteca nacionales de Bolivia*, Sucre, 2003.)

toire providentielle de la guérilla. Vargas reconnaît que la rencontre avec le ministre Lara a bien lieu, mais seulement le 12 mai, alors que le vice-roi a signifié le 6 son refus de reconnaître l'accord passé entre Lanza et Lara. La trêve est rompue le 25 juin, et Vargas présente cette décision comme un caprice de Lanza et une preuve supplémentaire de sa légèreté : « Pero como todo hombre cobarde es siempre atrevido prevaleció [Lanza] en su capricho mal fundado. » Il s'applique ensuite à décrire les conséquences calamiteuses pour la guérilla de cette décision, attribue au capitaine Pedro Arias tout le bénéfice de la résistance contre les forces royales, et revient de façon insistante sur l'insuffisance de Lanza et son incompetence, tout en laissant de grands vides dans la chronologie de ces mois difficiles. Le reste de l'année 1822 est consacré au récit d'épisodes individuels dans lesquels n'interviennent ni Vargas ni la guérilla comme telle.

Mais que faisait donc Vargas au moment où Lanza rencontrait Lara, à Yaco ? Où se trouvait-il quand la guerre reprit ? Que fit-il alors que les forces de la guérilla se trouvaient, une fois de plus, dispersées ? Il est sûr qu'il n'occupait plus alors sa place dans les rangs de la guérilla. En avril, alors que la troupe campait à Yaco, il se trouvait à Quillacollo, prisonnier du subdélégué Antezana. Après s'être enfui après dix-neuf jours de captivité, il avait rallié son domaine de Chacarí et n'en avait probablement plus bougé ; il cultivait ses terres. Quand Lanza est contraint de fuir, en août, harcelé par trois forces royalistes, Vargas se trouve à Chacarí « por estar yo con licencia en las cosechas »²⁵. Il en voudra mortellement au commandant de n'avoir rien trouvé de mieux que de se réfugier dans la zone de Pocusco : les biens de Vargas seront détruit par l'ennemi, et il ne trouvera de salut qu'en se réfugiant avec toute sa famille sur le mont Chicote.

L'année suivante, quand Lanza lui attribue une promotion et le nomme commandant de Mohosa, sa première réaction est de se plaindre et de protester : le voilà exposé aux représailles de l'adversaire. L'enthousiasme des premiers temps a bien disparu.

Ne multiplions pas inutilement les exemples : de même que le projet littéraire de Vargas a changé au cours des ans, les formes de son engagement se sont modifiées. Ses convictions n'ont jamais faibli, mais après 1819, il n'a plus été ce gamin sans attaches prêt à consacrer sa vie à une cause, à un chef. Il a acquis une terre il a pris femme, il se dit accablé de marmaille. Comme bien des villageois, la durée de cette guerre interminable lui pèse, et il tente malgré tout de survivre. L'ouvrage commencé en 1814 continue d'exister, mais il enregistre autant les récits des autres et les on-dits que le témoignage direct que Vargas est de moins en moins en mesure de donner²⁶. L'incomplétude du MsA ne permet pas de dire si, dans cette version, Vargas s'est montré un chroniqueur également peu scrupuleux, ou bien si ce manuscrit s'interrompt en 1821 parce que l'auteur n'était plus alors le témoin direct des actions de la guérilla.

²⁵ JSV, p. 324.

²⁶ Les divergences importantes entre les sources royalistes et le Diario posent d'autres questions : quand a eu lieu la prise d'Irupana ? Qu'en a-t-il été des relations ultérieures entre Lanza et Lara ? Lanza avait-il agi seul, et n'avait-il donc pas informé de ses négociations la plana mayor, dont faisait partie Vargas ? Faut-il mettre les erreurs et les inexactitudes du Diario sur le compte de la haine que Vargas vouait à Lanza ?

Le MsB représente-t-il le dernier état du Journal de Vargas ?

Deux éléments plaident en faveur de cette hypothèse :

- le fait que des originaux de documents, non seulement imprimés, mais aussi manuscrits, soient insérés dans le corps du MsB²⁷.
- La complétude du texte, qui comprend non seulement une chronique de la guerre dans les Vallées, entre 1814 et 1825, mais encore plusieurs « seuils » (une prière de publier l'ouvrage et la demande d'une récompense officielle, une dédicace au président de la République, une préface au Prudente lector, l'autobiographie de Vargas, et le résumé de l'action précédant son incorporation dans la guérilla), un prolongement (le récit de l'expédition péruvienne dans les Vallées, en 1828, à l'occasion de laquelle Vargas reprend du service), un fichier des officiers de la guérilla (chaque fiche comprenant un résumé de la carrière au cours de la guerre et le destin ultérieur de l'individu, s'il n'est pas mort au combat), enfin une table des matières, partiellement conservée, qui apparaît à la fois comme un découpage de l'action et un résumé des épisodes marquants de l'œuvre.

Cependant, le MsB comprend encore bien des ratures et des ajouts, dont plusieurs, sous forme de feuillets, n'ont pas encore été intégrés à l'ensemble du texte. Œuvre en travail, sans cesse remaniée, ou stratégie de lecture nouvelle, usant de la liberté que permettait l'absence d'impression ? Les deux hypothèses ne s'excluent pas, et le fait que cet ouvrage semblât condamné à ne jamais paraître pouvait inciter son auteur à un perfectionnement sans fin.

Dans l'attente de la découverte toujours possible d'autres manuscrits de Vargas, nous devons nous contenter de comparer les variantes de ces deux versions d'une même œuvre, sachant que ces textes s'inscrivent peut-être dans une série dans laquelle ils n'occuperaient qu'une place intermédiaire et non contiguë. Il a vraisemblablement existé un texte antérieur au MsA ; et peut-être un MsA' — voire un MsA'' — ont-ils précédé le MsB. Toutefois, bien des éléments peuvent faire croire que le MsB aura été le dernier état dans lequel José Santos a laissé son œuvre. Ce qui ne signifie pas qu'elle fût achevée.

Risquons-nous enfin à dater ces deux textes : le MsA pourrait être ce manuscrit que Vargas prêta à son ami don Pedro Allende, en 1825. En tous cas, bien des éléments plaident en faveur d'une rédaction proche de la fin de la guerre. Quant au MsB, l'auteur a lui-même consigné deux fois le lieu et la date de sa dernière retouche, après une ultime rature [~~18 de diciembre de 1852~~], Paz de Ayacucho, el 28 de

²⁷ Id., p. 121.

enero de 1853, qui figure au bas de sa Préface au Prudente lector ainsi qu'à la dernière page du Diario pour l'année 1825²⁸.

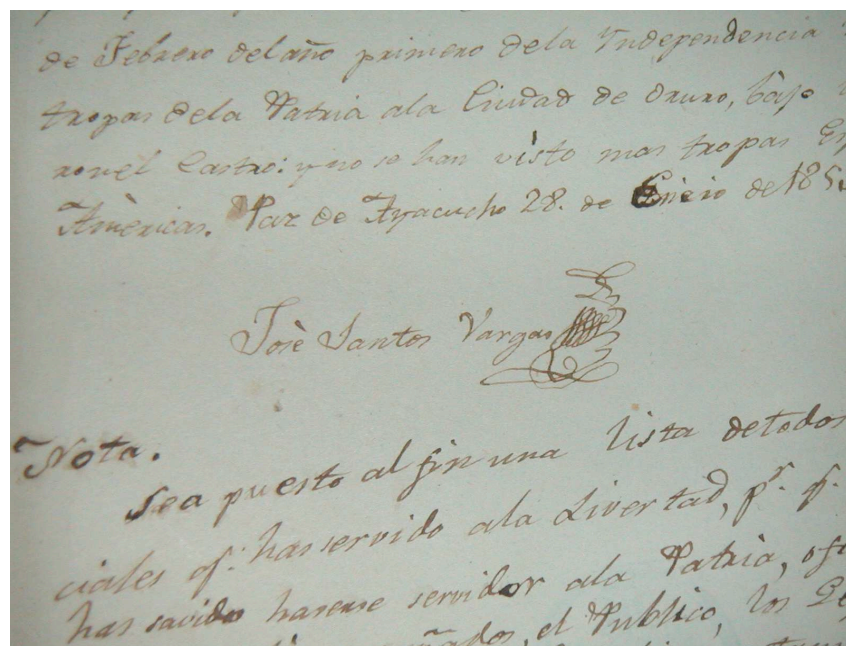


Figure 14 : Dernière page du Diario pour l'année 1825, MsB f°314

Nous ignorons à quelle date José Santos Vargas est mort et, par conséquent, s'il a disposé du temps nécessaire pour entreprendre une nouvelle version de cette œuvre amplifiée sans relâche. Pour ma part, je ne le crois pas ; la dédicace figurant en tête du MsB dans laquelle Vargas évoque l'héritage qu'il lègue à ses fils — un récit héroïque et le souvenir de hauts faits — ressemble fort au testament d'un homme qui sent venir sa fin²⁹.

QUELLE VÉRACITÉ ?

L'existence de variantes dans une œuvre de cette nature pose un problème embarrassant, celui de sa véracité. Ce type de situation se rencontre fréquemment dans le domaine littéraire. Que Stendhal ait d'abord choisi de faire se rencontrer Madame de Rênal et Julien Sorel un soir de printemps dans une allée, puis opte pour un matin d'automne et sur un pas-de-porte, voilà qui révèle peut-être des détails intéressants sur les modalités de la création chez l'un de nos meilleurs auteurs. Mais au bout du compte, que la scène se soit déroulé tel ou tel jour, en ce lieu ou un autre, ne remet pas en cause le statut du Rouge et le Noir ; il s'agit bien d'un roman.

²⁸ Parmi les nombreux éléments qui démontrent un travail du manuscrit (notamment ses « seuils ») jusqu'en 1852, figure cette notation : « Al mes poco menos salió por Haraca, entró al pueblo de Yaco, al subsiguiente día se salió, mandó incendiar todo el pueblo. En tanto extremo arruinó que hasta el día del año de 1852 no han podido refeccionarlo todo : como la mitad del pueblo está en escombros, que siempre se quedará en el estado en que hoy se ve. » (JSV, p. 27). C'est moi qui souligne.

²⁹ JSV, p. 6.

Il en va autrement avec une œuvre qui se prétend témoignage véridique et dont l'auteur s'engage auprès du lecteur à un devoir de vérité sans faille³⁰. Que penser d'un témoin qui affirmerait qu'un fait s'est déroulé un lundi matin, en plein champ, puis soutiendrait qu'il s'agissait plutôt d'un mercredi, un an auparavant et dans une église ? C'est pourtant bien le type d'acrobatie auquel se livre notre auteur. En voici pour exemple la façon dont il rapporte la mort du capitaine don Pedro Terán :

MsA [Diario, 1952, p. 75] : le 10 avril 1816, don Pedro Terán est fait prisonnier en contrebas [en los bajíos] du lieu-dit Sunchoma, après avoir été dénoncé par les habitants de Palca.

MsB [Diario, 1982, p. 69-70] : le 30 mars 1816, le subdélégué Oblitas fait fusiller Terán. Ce dernier se cachait sur les hauteurs de Tapasa [sus altos] grâce à l'aide de sa femme. C'est elle qui l'a dénoncé au subdélégué et qui a suggéré le stratagème qui a permis sa capture.

À ce stade de mon enquête, bien des questions persistent, mais quelques déductions s'imposent : aucun des deux manuscrits ne pouvant être un journal proprement dit, c'est-à-dire le recueil des notations enregistrées par Vargas au fil de l'action, et le MsA représentant une version antérieure à celle du MsB, achevée peu de temps après la fin de la guerre (comme j'espère l'avoir établi avec assez de vraisemblance), le MsA a été probablement rédigé à l'aide des premières notes et, suivant des critères de véracité factuelle, il serait donc plus fiable que le MsB³¹.

Reste à comprendre pourquoi Vargas a rédigé une nouvelle version de son journal qui, non seulement développait le contenu de la précédente, mais en modifiait certains éléments pour des raisons dont la nécessité n'est pas évidente. Le souci d'apporter au lecteur plus de détails sur la guerre des Vallées semble légitime — anecdotes et précisions glanées auprès des témoins par un Vargas expérimentant les méthodes de l'histoire orale. Mais le fait de jongler avec les dates et les nombres reste incompréhensible. C'est moins l'imprécision qui paraît choquante (qui de nous garde une mémoire inaltérable des dates et des nombres ?) que la variabilité d'un récit à un autre. Comment imaginer qu'un chroniqueur, qui prétend avoir été témoin de ce qu'il rapporte soit capable d'écrire, indifféremment, que la troupe du capitaine García était formée de quinze cavaliers ou de cent, qu'une troupe de royaliste investit une hacienda (près du lieu de résidence de l'auteur) tantôt un 18 avril tantôt un 2 mai, ou que le commandant Lira dont la mort l'a si profondément marqué, a expiré sous ses yeux, à 10h ou bien à 11h, un 15 décembre ou bien un 16 ? Comment admettre ces contradictions, à moins de supposer que :

³⁰ Id., p. 3.

³¹ Il existerait bien un moyen de départager les deux versions qui consisterait à faire appel à d'autres témoignages. Mais les recherches auxquelles s'est livré don Gunnar Mendoza, et celles que j'ai effectuées dans les fonds boliviens, argentins et espagnols ne sont pas concluantes : la guérilla des Vallées n'a pas suscité d'autre documentation d'une richesse comparable au récit de Vargas, des événements rapportés par ce dernier ne figurent pas dans les archives royalistes, et des épisodes que révèlent celles-ci ne sont pas mentionnées par Vargas. Je reviendrai sur ce point dans la troisième partie de cet ouvrage.

- a) Vargas a entrepris de réécrire le Journal à l'occasion de l'une des disparitions de son manuscrit, qu'il pouvait croire perdu par des mandataires négligents (cette supposition implique que le journal proprement dit ait également disparu). En effet, tout se passe comme si Vargas avait rédigé la deuxième version de sa chronique sans disposer de repères chronologiques, en quelque sorte, de mémoire ;

Et en outre que :

- b) la chronique ayant changé de nature au cours des vingt-huit ans séparant la fin de la guerre de la préface du MsB, l'auteur du MsB, dont la mémoire avait faibli avec le temps, n'accordait plus guère de valeur à ces précisions de détails. Son objectif était de rétablir une vérité plutôt que des faits.

Il ne s'agit là que d'hypothèses, et peut-être les incohérences des manuscrits s'expliquent-elles plus simplement, mais en l'absence d'information sur leur histoire, on ne peut que conjecturer.

Le travail littéraire

La vérité de Vargas était celle du sens de la guerre, des raisons pour lesquelles il s'était engagé, à l'imitation de ce frère aîné dont il avait appris deux choses : qu'il était juste de se révolter, et que la révolte était matière à écrire. Entre le MsA et le MsB, se produit donc un travail de cristallisation des événements passés qui reçoivent leur signification du projet d'écrire un chapitre exhaustif de l'histoire nationale, celui qui concerne les Vallées. Ce qu'exprime clairement le titre donné par Vargas lui-même au MsB³².

« Diario historico de todos los sucesos ocurridos en las Provincias de Sicasica y Ayopaya durante la guerra de la Yndependencia Americana, desde el año 1814 hasta el año 1825. Escrito por un Comandante del Partido de Mohosa Cño. José Santos Vargas. Año de 1852. »

³² Les premières pages du MsA étant perdues, nous n'en connaissons pas le titre.

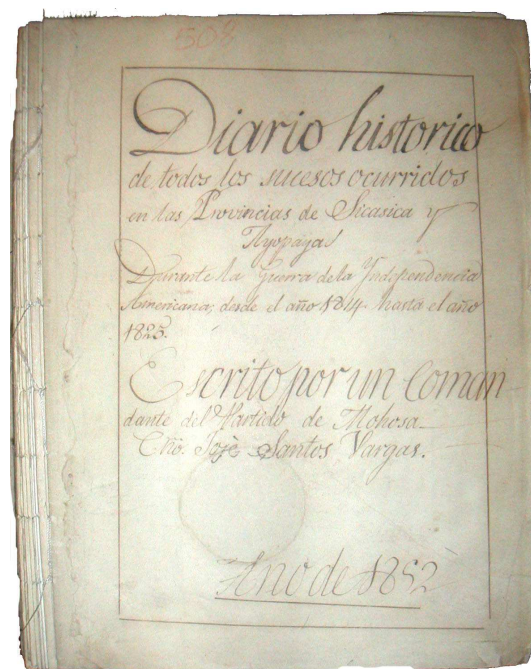


Figure 15 : Titre donné par Vargas à sa chronique, MsB

Après la première rédaction d'une chronique, c'est donc à un travail journalistique et littéraire que s'est livré l'auteur durant vingt-huit ans, pratiquant une écriture par retouches et couches successives afin de ne rien négliger de l'histoire des Vallées.

Dans le même temps, les acteurs de cette histoire deviennent plus nombreux, mieux connus. La part accordée aux Indiens s'accroît ou, plus exactement, des hommes dont l'appartenance ethnique n'était pas précisée dans le MsA sont alors désignés comme Indiens. Ce changement doit beaucoup à l'enrichissement du MsB dont l'objectif est d'offrir au lecteur une vision de la guerre plus large que celle que Vargas avait pu connaître en tant que combattant. L'œuvre grossit d'anecdotes dont les acteurs forment le menu peuple des Vallées, le plus souvent indien, mis en scène pour un lecteur pris à témoin des atrocités de la guerre. Mais, avec le temps qui passe et l'histoire de la jeune république qui cahote, ce qu'enregistre Vargas c'est aussi le travail de mémoire de toute une contrée qui ne se préoccupe plus de savoir si un voisin est mort un jeudi de 1816 ou un dimanche de l'année suivante, mais qui a causé sa perte, comment il est mort, et quelle leçon tirer de sa disparition.

C'est ainsi qu'entre le MsA et le MsB, le Journal connaît un infléchissement sensible vers l'historiette patriotique assortie d'une conclusion édifiante. Vargas cherche désormais à isoler dans son récit des épisodes dramatiques qu'il accompagne d'une morale dont je suppose qu'elle satisfaisait aux normes reconnues par les habitants des Vallées. En voici quelques illustrations, classées comme des thèmes d'exempla. (Toutes les anecdotes qui suivent ne figurent que dans le MsB.)

La force du destin et la justice immanente

La mort soudaine des hommes qui découvrent la guerre, ou de ceux qui viennent de connaître une promotion, mérite d'être soulignée pour ce qu'elle révèle de cruauté du destin, ou de la vanité du monde. Ainsi le MsA (Diario, p. 183), mentionne sans commentaire la mort du guérillero Mariano Crespo, mais le MsB (p. 201) précise qu'il s'était engagé cinq jours auparavant. Sa mort soudaine en devient pitoyable.

D'autre part, tout meurtrier doit connaître, en ce monde, les effets de la justice immanente. Ainsi la mort du guérillero Pedro Arias, qui s'inscrit apparemment dans les événements prévisibles de la guerre, illustre dans la seconde rédaction le juste accomplissement de la loi du talion :

MsA (Diario, p. 279) : Pedro Arias est fait prisonnier par les royalistes.

MsB (Diario, p. 304) : fait prisonnier, Pedro Arias est fusillé au même endroit et sur la même pierre où il a lui-même fait injustement fusiller un homme. « Lo fusilan [...] en el mismo trecho y asiento donde él lo hizo sentar... »

Je reviendrai plus longuement sur cet aspect du Journal dans la dernière partie de cet ouvrage [Les valeurs]. Retenons seulement que certaines modifications apportées au MsB obéissent à un projet moral et à une vision du monde qui ne s'imposaient pas avec la même force dans le MsA.

Les femmes, victimes ou diablasses

Les femmes, peu présentes dans le MsA, acquièrent de l'importance dans le second manuscrit où elles illustrent deux thèmes opposés : créatures maléfiques ou victimes sans défense, elles vivent aux marges les plus cruelles de la guerre civile.

La mort de don Pedro Terán montre comment s'est élaboré le récit de la trahison du brave capitaine par sa propre femme (voir supra). Une autre anecdote adventice pousse ce schéma jusqu'à sa conclusion logique : c'est pour se débarrasser d'un mari gênant que la femme a trahi. Une seconde anecdote conforte cette accusation : le 13 juin 1817, un officier de la guérilla est tué par un royaliste (MsA) ; peu de temps après la veuve se remarie avec l'assassin (MsB, Diario, p. 165).

À cette cruauté des femmes, aucune famille n'échappe. Ou bien serait-ce que le guerrier d'exception attire la scélératesse féminine ? Dans le MsA, le lecteur apprend ainsi que la mère du commandant Lira était responsable du meurtre de plusieurs innocents³³ ; dans la seconde version, la sœur du commandant est également coupable³⁴.

Toujours concernant les femmes, le MsB développe un thème sadique, celui de l'Indien sans pitié qui assassine une mère de famille alors qu'elle le supplie de l'épargner. À l'épisode atroce qui figure dans le MsA (l'Indien Cartagena exécute la femme de l'alcalde

³³ TMV, p. 101.

³⁴ JSV, p. 91-92.

Durán³⁵) vient s'ajouter dans le MsB l'assassinat d'une femme enceinte par le caudillo Fermín Mamani³⁶. La clef de cette insistance est peut-être donnée par le prologue du Journal, complété par la table des matières qui figure dans le MsB : le premier meurtre auquel assista Vargas, alors adolescent, fut celui d'une femme chez qui il venait de se réfugier, tuée d'une balle tirée à bout portant par l'Indien Zerda dont il devint un camarade en s'enrôlant dans la troupe de Lira³⁷. La répétition de ce drame servait-elle d'exorcisme à l'horreur de vivre en compagnie d'assassins ?

L'Indien patriote

Je citerai intégralement cette anecdote de l'Indien vindicatif transfiguré en archétype de patriote américain parce qu'elle illustre l'importance du travail littéraire de Vargas et la place croissante qu'il accorde à la composante indigène de la lutte des Vallées pour l'indépendance. Dans la première version, qu'on peut juger plus aboutie au plan littéraire, il s'agit d'une brève anecdote dotée d'une morale ; dans la seconde, la scène s'étire, les dialogues se multiplient, les caractères des protagonistes se dessinent et la morale s'accompagne d'informations sur l'instruction politique dispensée par Lira aux Indiens.

MsA (Diario, 1952, p. 153-154)

« [...] Ya entonces vio el Yndio que se asomaban dos Soldados mas, á esto dice el Yndio : “pues, si no me perdonas la vida, ahora moriremos juntos” : se le abrasa al soldado á fuerza se botá al barranco y caen los dos y ambos murieron, aunque no al instante, unos quantos que havian bisto esta accion del frente del barranco prontamente avisaron a Lira, y se bajó a ber con otros muchos oficiales y algunos soldados curiosos al Yndio lo hiso sacar, al soldado tambien, mas los dos hablaban todavia, por donde le encarró todo lo dicho al Soldado, éste tenia la espalda quebrada y un lado de la cara casi no se distinguia, y pedia por Dios por favor por la Patria lo acabasen de matar, y que tuviesen lástima de el, y que no le era posible sanar, ni podia sufrir ya ; éste desia a gritos, entonces mandó que lo acabasen de matar, y a los quantos golpes de garrotasos expiró. Al Yndio lo mandó para Morochata y cerca del Pueblo murió, éste tenia la pierna quebrada, un brazo como toda la costilla ; havia sido de Guacaplaza estansia [...] en la Doctrina de Morochata se llamaba Mariano Mamani. Vea el lector la energia y resolución de un americano, que murió matando sin arma alguna. »

MsB (Diario, 1982, p. 174-175)

« Al fin vio el indio que se le acercaban tres soldados más del enemigo, a esto dice el indio :
« — Pues si no me perdonas la vida moriremos juntos.

³⁵ TMV, p. 82-83.

³⁶ JSV, p. 243.

³⁷ JSV, p. 21. M.-D. Demélas, « Les deux journaux de José Santos Vargas I. Problèmes d'édition », op. cit., p. 123.

« Se le abraza al soldado y fuerza a fuerza se bota al barranco y caen los dos, ambos murieron aunque no al instante. Unos cuantos que vieron esta acción del frente de nuestra india dieron parte al comandante Lira, y se bajó a ver con otros muchos oficiales y algunos soldados curiosos y los hizo sacar a los dos. Hablaban todavía ambos, por donde el indio le encaró todo lo dicho al soldado. Este tenía la cara desollada y una pierna quebrada ; el indio tenía asimismo desollada la cara y todo el lado izquierdo del cuerpo, costillas, perna y brazo, y ambos hablaban muy claro y bien todo decían, por donde le encaró al soldado todo lo que sucedió, y éste pedía por Dios, por favor y por la Patria lo acabasen de matar y que tuviesen lástima de él, que no le era posible sanar ni podía sufrir aquellos dolores : esto decía a gritos, y por último decía que le perdonasen, que solamente la ira de que se revistió en aquel instante había causado su final ruina.

« El comandante Lira se lastimó mucho viendo y oyendo estos alaridos y voces, le dijo que lo hará cargar a Palea, que lo hará curar y sanar, que pida perdón de Dios nomás por sus culpas : nada oíya el soldado, decía que también ha sido soldado de la Patria, que entró con el general Pinelo a La Paz el año 1814³⁸, y que por la Patria lo acabasen de matar o que le alcancen un cuchillo, que no permitan que muera desesperado ; el indio se reía nomás y decía :

« — Vos has buscado tu ruina con tu tenacidad de no perdonarme y dejarme ir, tomá pues — como haciéndole idea en ese acto.

« Entonces mandó el comandante Lira que lo acabasen de matar, aunque todavía le dijo al soldado que tuviese paciencia hasta llegar al pueblo de Morochata siquiera, que allí había un sacerdote, que se confesará. Se enojaba el soldado y le dijo al comandante Lira que si quería que muera confesado que por qué no andaba con capellán ; y otras cosas más, ya delirando estaba. Entonces mandó que lo acabasen de matar : a los cuantos golpes de los garrotes murió. Al indio lo mandó para Morochata y cerca del pueblo expiró. Había sido de la estancia de Huacaplaza, hacienda de Yani en la doctrina de Morochata, partido de Ayo-paya, se llamaba Mariano Mamani. Vea el lector la energía y resolución de un americano que murió matando sin arma ninguna por solamente dejar para la posteridad el país libre y su Patria independiente (como que estuvieron muy bien imbuidos toditos los indios porque el comandante Lira siempre les hacía entender todo lo que quería decir Patria e independencia del gobierno español, lo que contenía y los bienes que reportaría a la posteridad). »

Un incorrigible partisan

Entre les premières ébauches du Journal et sa dernière mouture, le projet conçu par Vargas à l'âge de dix-huit ans — s'engager dans la guérilla pour avoir une histoire intéressante à écrire — s'est accru de tant de témoignages et d'expérience qu'il s'est transformé en mémoire du patriotisme local. Un texte en quelque sorte comptable du sang versé en un moment où les raisons du sacrifice de tant d'hommes commençaient à s'estomper. Comme la plupart des guerriers écrivains, Vargas parle au nom de la communauté des morts.

³⁸ Expédition de la révolution du Cuzco à La Paz, sous le commandement de Pinelo et du chanoine Ildefonso de las Muñecas. Le soldat dont il est question dans cette anecdote serait donc originaire du Cuzco.

Mais le Journal regarde aussi vers le présent de la république bolivienne, et il arrive que Vargas s'appuie sur la geste passée pour prendre parti contre une évolution récente. Fort de sa légitimité d'ancien combattant, il juge sévèrement les dérives des nouveaux dirigeants. Ainsi s'introduit dans le MsB une critique des violations du droit d'asile dans les églises qui viennent de se produire : même durant la guerre d'indépendance, la violence n'allait pas jusque-là³⁹. Et il prononce une condamnation sans appel des exactions subies par les Indiens, auxquels la république n'a pas su mettre fin⁴⁰. D'où ces réflexions désabusées, signes d'une rédaction tardive par un homme déçu du régime qu'il a contribué à faire naître :

« Por entonces era asilo todavía el templo de Dios. » « En ese tiempo y en la Patria únicamente usaban cargar mujeres propias, no digo concubinas⁴¹. »

Cet ancien partisan que se présente retiré sur son lopin de terre semble n'avoir jamais cessé de prendre parti, d'exprimer à travers les multiples retouches imprimées à son Journal ses indignations, souvent ses rancœurs, afin de défendre un héritage révolutionnaire, un idéal : l'indépendance du pays, la citoyenneté de tous les Boliviens, les vertus de l'instruction.

Vargas n'est pas le témoin impartial, sinon détaché, qu'il affecte d'être, mais un homme pris dans des enjeux partisans que nous peinons à déchiffrer, et cela, avant même son incorporation dans les troupes de guérilla, avant même sa naissance. Les rajouts incessants auxquels il se livre ont plusieurs sens ; ses silences également, dont il serait nécessaire de dresser l'inventaire. Entre le MsA et le MsB, des changements d'attitude se manifestent à l'égard des dirigeants de la guérilla, dont le Journal révèle les divisions féroces. Le portrait du commandant Lira, héros de la chronique, devient plus complexe, rehaussé d'ombres (ses cruautés gratuites et sa duplicité), et de lumières (ses talents d'organisateur, le souci de donner aux Indiens une formation patriotique, son indomptable vaillance). Les faiblesses du successeur de Lira, José Manuel Chinchilla, mais aussi son appartenance à la société indienne et ses liens avec les communautés se révèlent. José Miguel Lanza confirme son autorité et son prestige en même temps que Vargas ne dissimule plus l'hostilité qu'il lui inspire.

Par les retouches qu'il imprime à son œuvre en travail, Vargas affine également le portrait des dirigeants royalistes, et celui des transfuges. Il noircit encore le trait pour évoquer l'action de don Angel Andrés Rodríguez, qui fut patriote, puis royaliste, puis revint à la guérilla, fut protégé par Lanza et vécut honorablement après la guerre malgré ses trahisons et les pertes qu'elles causèrent dans les rangs des guérilleros⁴². Il révèle de

³⁹ MsA (JSV, p. 203) : « olvidándose el Sargento Miranda quien estava ya asilado en la Yglesia. » MsB (JSV, p. 223) : « ya asilado en la Yglesia (por entonces era asilo todavía el templo de Dios) ».

⁴⁰ Un signe d'insertion (llamada) figure dans le MsA (JSV, p. 219) ; dans le MsB (237), Vargas insère à cet emplacement un texte sur les persécutions subies par les Indiens et rajoute : « (como ahora) ».

⁴¹ JSV, p. 249.

⁴² JSV, p. 238.

DEUX MANUSCRITS, DEUX LIVRES

nouvelles exactions des subdélégués don Agustín Vences, qui parvint à capturer notre auteur en avril 1822⁴³, et don Julián Oblitas⁴⁴ qu'il cherche à ridiculiser en relatant l'évasion de l'un de ses prisonniers⁴⁵. Dans le manuscrit, le rajout sarcastique (« quería [...] pero se le frustraron los planes ») est révélé par la différence de couleur d'encre à la dernière ligne.

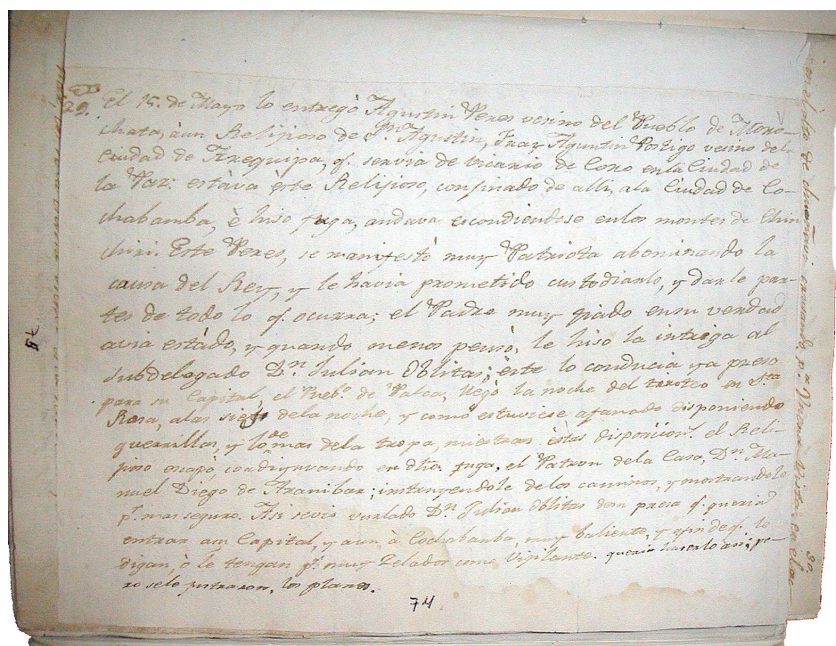


Figure 16 : ANB, MsB f°73 : l'évasion du prisonnier de don Julián Oblitas

Inversement, sans que l'on comprenne ce qui lui vaut cette faveur, l'officier royaliste don Pedro Antonio Asúa est crédité d'une action qui avait été portée précédemment à l'actif de don Juan Imaz : il a fait fusiller l'homme qui se vantait d'avoir été l'assassin du commandant Lira⁴⁶.

Dans cette histoire qui se veut celle des Vallées, mais s'élabore autour des chefs de la guérilla auxquels Vargas était lié par ses fonctions de tambour-major et de secrétaire, se forge l'image de héros guerriers comme celle du capitaine Pedro Álvarez dont le MsA se contentait de conter la mort et dont le MsB invente le culte funèbre.

MsA (Diario, 1952, p. 154) :

⁴³ Id., p. 164, 176.

⁴⁴ Id., p. 72.

⁴⁵ Id., p. 74.

⁴⁶ TMV, p. 228. JSV, p. 248.

« Dicen que le Enemigo se retiraba para el pueblo de Morochata, y pasando por el río se havia emboscado un troso de 40 hombres en las casas y molinos de Parangani, y Alvares iba abansando con algunos tiros, y estando cerca ya de las casas salen los emboscados y abansan, el otro retrocede para el río, y que se havia quedado á retaguardia por proteger a su gente el Comandante Alvares y por ultimo salia un medio repechon de cuestita se empacó el caballo, tánto que quanto mas picaba se iba para atras hasta el extremo de que atropelló el Enemigo y á Sablasos lo mataron el 20 a las tres de la tarde ; este parte llegó a Inquisivi al Comandante Lira el 25 nos fue muy sensible la perdida de un defensor de la Libertad y Patriota antiguo, y muy fiel a la Sagrada causa, porque jamas havia conosido a los realistas, ni pensaba capitular nunca hasta que murió derramando su sangre por la causa sagrada de su opinion en manos de los tiranos, y aseguran que el mismo Antezana lo asesiné. »

MsB (JSV, p. 176) :

« El comandante Alvarez, de la Patria, iba por delante avanzando con algunos de sus soldados dando tiros. A este tiempo y cuando estaba ya cerca salen de los molinos los emboscados y avanzan. Alvarez retrocede, pasa el río, se queda en retaguardia por proteger a su gente, por último salía un medio repechón de una corta cuestita, se le empacó el caballo en tanto extremo que cuanto más picaba tanto más se iba para atrás hasta el caso de que le atropelló el enemigo y a sabalzos lo mató el 20 a las 3 de la tarde a Alvarez el mismo comandante don José Manuel Antezana (alias el Ronco) por sus manos, y muy sereno había escrito una carta a un amigo suyo a Cochabamba en que “al pie de mi Vicuña [el caballo de Antezana] quedó patateando el mismo caudillo Pedro Álvarez, y quedarán escarmentados otros como él”. » [...]]

« El 27, el comandante Lira mandó solemnizar por Alvarez sus exequias parroquiales en este pueblo ya dicho. Nos fue muy sensible la pérdida de un defensor de la Patria y libertad de América, y era un sujeto que jamás había conocido siquiera a los españoles más que cuando los veía en alguna guirrilla ni nunca pensaba capitular, hasta que murió derramando su sangre por la causa de su opinión en manos de los tiranos que tiranizaan las Américas. Pero de balde se diría que tales tiranos eran los españoles europeos : era este don José Manuel Fernandez Antezana americano, natural y vecino de la provincia de Cochabamba, en la quebrada de Tapacarí, pueblo de Calliri, no sólo él sino con todos sus hermanos, don Agustín, don Valeriano y otros nombres. »

Le premier manuscrit était une chronique ; à force de travail et d'ajouts, le second est devenu un hommage rendu aux morts pour la patrie, refus de l'oubli qui ménage éloges et griefs.

Nous ne savons rien de l'histoire de ces manuscrits après leur rédaction ; comment ont-ils échoué à Sucre, dans le fonds des archives nationales ? Don Gunnar Mendoza, qui en savait peut-être quelque chose, n'en a rien laissé filtrer. Et pourquoi manque-t-il plus de la moitié du MsA, réduit à trois tronçons de l'histoire⁴⁷ ? Connaître ces détails pourrait nous aider à mieux discerner les objectifs de l'auteur ; et les intentions qu'il a pu

⁴⁷ Remarquons, toutefois, que les principaux morceaux de bravoure du Diario figurent dans cette version incomplète. Les hasards de la conservation ont été favorables — s'il s'agit bien de hasards.

nourrir à l'égard de deux textes différents pourraient nous informer sur le statut qu'il convient d'attribuer à chacun. Il est difficile de croire que l'auteur ne se soit plus soucié de la survie de sa chronique après un dernier échec de ses tentatives de publication.

Dans l'attente d'autres travaux qui viendront compléter, voire infirmer, les miens, je proposerai à la communauté des chercheurs qui considèrent, à juste titre, le Journal comme une œuvre majeure, de nous entendre sur les points suivants :

- 1) comme le pensait don Gunnar Mendoza, le MsA est antérieur au MsB, bien qu'il ne représente pas le premier jet du Journal, et l'achèvement de sa rédaction a dû suivre de près la conclusion de la guerre. Vraisemblablement élaboré à partir de notes prises durant la guérilla, on peut supposer que les informations factuelles qu'il fournit sont plus sûres que celles du MsB mais elles n'intègrent pas, ou peu, de témoignages des gens des Vallées que Vargas sollicitera au cours des années suivantes. Il est l'aboutissement du projet que José Santos a élaboré, à l'âge de dix-huit ans, en découvrant le journal tenu par son frère. Il narre les aventures d'une petite troupe de guérilleros menés successivement par trois capitaines au destin tragique. L'essentiel de son matériau narratif est formé par le récit d'escarmouches, certes gênantes pour les forces royalistes, mais somme toute secondaires à l'échelle de la guerre continentale.
- 2) Le MsB est le produit d'un travail de réécriture et de récollection d'informations auprès d'autres acteurs de la guérilla des Vallées, travail qui s'est prolongé depuis la fin de la guerre jusqu'en 1852. Il reflète le changement de projet d'écriture de l'auteur qui évolue d'une conception individuelle de l'œuvre à l'idée de faire du Journal le recueil de toutes les traces de la guerre conservées dans les Vallées. Il devient ainsi le récit exemplaire de la lutte patriotique qui, d'une poignée de guerriers improvisés, de soldats perdus et d'Indiens en rupture de communauté, gagne l'ensemble de la patria chica formée par les deux provinces de Sicasica et d'Ayopaya, et transforme les Vallées en un lieu unique. Mais bien qu'une grande part du matériau sur lequel il s'élabore provienne d'autres sources que la mémoire de l'auteur qui s'éloigne souvent du théâtre de la guerre à partir de 1821, on ne peut considérer le MsB comme une œuvre collective. C'est bien José Santos Vargas, tambour-major et commandant de la Patrie, fils de notables créoles et Indien originario, parlant aymara et écrivant castillan, qui récolte, trie et façonne le matériau que lui ont livré ses concitoyens.

Les phases de la rédaction du Journal en multiplient les angles de vues : à celui d'un très jeune homme qui s'amuse au jeu mortel de la guerre, rêve de gloire et s'attache à un chef dont il ne pourra oublier la mort, succède celui d'un soldat aguerrri dans les ruses de l'ennemi, endurci par les déceptions qu'ont pu lui causer les revirements de la cause qu'il a embrassée et la connaissance des hommes qui la défendent. Vient enfin le regard désabusé d'un homme vieillissant auquel la République n'a pas tenu les promesses de la guérilla.



DEUX MANUSCRITS, DEUX LIVRES

L'INVENTION D'UNE LANGUE

Avant toute analyse de l'œuvre, se pose la question même du matériau à partir duquel le chroniqueur s'est exprimé : dans quelle langue José Santos Vargas, qui connaissait l'espagnol, l'aymara et peut-être aussi le quechua, avait-il, non pas choisi, mais pu écrire ? Car malgré tout son talent, il était bien ce qu'il disait : un autodidacte, investi par lui-même de la mission de transcrire dans une langue littéraire des paroles et des actes exprimés dans les langues véhiculaires indiennes et dans un espagnol métis, souvent fautif.

Lorsqu'il se mit à la recherche d'un éditeur, José Santos Vargas voulut aussi trouver un correcteur. Son instruction sommaire l'avait empêché de savoir écrire selon les règles, et ceux qui lui conseillaient d'offrir le *Diaro* au public exigeaient la suppression de ses nombreuses fautes. Beaucoup de celles-ci résultaient des archaïsmes d'une langue importée, au XVI^e siècle, par des soldats et quelques lettrés — administrateurs et clercs —, puis remaniée pour servir à décrire une réalité nouvelle, des lieux, des plantes, des êtres, des gestes et des rapports sociaux qui n'existaient pas en Espagne. L'espagnol fut parlé avec des accents nouveaux et des tournures qui n'étaient plus celles de la métropole. Les Indiens apprirent des bribes de castillan et, pour s'adresser à leurs serviteurs et à leurs paysans, les Espagnols se frottèrent aux deux langues véhiculaires du Haut-Pérou, le quechua du Sud et des bassins, l'aymara des hautes terres et d'une partie des Vallées. Et certains leur trouvèrent des vertus expressives que ne possédait pas leur langue maternelle ; ainsi l'on disait que le quechua valait mieux que l'espagnol pour peindre l'amour ou le deuil.

Il s'était produit comme un partage des rôles entre deux univers linguistiques ; le castillan servait à la vie officielle, aux relations avec l'État, le fisc, la justice, la culture savante ; les langues indiennes dominaient l'espace quotidien et domestique. Les femmes plus que les hommes, employaient ces dernières, langues maternelles, langues de nourrices, et tout homme qui approchait de l'estrade, ce territoire des femmes qui occupait plus de la moitié de la pièce principale¹, passait aussitôt de l'espagnol à l'aymara ou, selon les provinces, au quechua. À la fin du XVIII^e siècle, les femmes de Cochabamba, quelle que fût leur condition, ne parlaient que le quechua, qu'employaient aussi les hommes en famille et entre amis². Au même moment, au Cuzco, non seulement les Indiens mais aussi l'ensemble des créoles, parlaient cette langue. Et en 1830, lorsque le naturaliste

¹ Au début du XIX^e siècle, les femmes continuaient de s'asseoir sur des coussins, à la moresque, tandis que les hommes, en contrebas de l'estrade, utilisaient des chaises. Sur l'utilisation des langues indiennes, le témoignage le plus précieux est celui du naturaliste français Alcide d'Orbigny, qui parcourut la Bolivie (dont une partie des Vallées), entre 1830 et 1831.

² Francisco de Viedma, *Descripción geográfica y estadística de la provincia de Santa Cruz*, Buenos Aires, 1836 (col. De Angelis), p. 537.

L'INVENTION D'UNE LANGUE

français Alcide d'Orbigny visita La Paz, il s'étonna de rencontrer si peu de Boliviens parlant espagnol : dans la capitale de l'altiplano, l'aymara était la langue commune.

Quand José Santos Vargas entreprit d'écrire, les langues indiennes étaient donc connues de la plupart des habitants du Haut-Pérou, mais ceux qui savaient rédiger ne s'autorisaient que le castillan devant leur écriture. Selon la catégorie sociale à laquelle on appartenait, on utilisait alors un espagnol métissé, incorrect, mais souple et modelé à la réalité andine ; ou bien on s'astreignait à un langage de référence, pur de tout mélange, que le goût souvent incertain des lettrés avait rendu alambiqué. Les docteurs de l'université de San Marcos, à Lima, écrivaient d'une façon incompréhensible aux métis des Andes, qui aurait semblé risible à l'époque classique dont ils se réclamaient. Mais leurs préférences faisaient autorité, aussi Vargas pensait que son œuvre aurait plus de valeur si l'un des docteurs du Haut-Pérou qu'il sollicita acceptait de l'encombrer du pathos à la mode. L'accent du terroir ne représentait pas encore une valeur littéraire.

Ce que vécut José Santos Vargas durant onze ans de guerre civile reflétait ces usages. La guérilla était formée d'un ensemble bariolé : créoles parfois issus de familles cultivées, métis originaires des Vallées à travers lesquelles passait une frontière mouvante entre l'aymara des hautes terres et le quechua des bassins. Après la défaite de l'insurrection du Cuzco, en 1815, de nombreux soldats de langue quechua s'étaient aussi agrégés à la troupe, ainsi que des guérilleros venus de Santa Cruz où l'on ne parlait qu'espagnol. Vargas signalait même la présence d'un sergent anglais et d'un capitaine écossais. Et bien qu'il s'agît de contacts peu suivis, la guérilla entretenait des liens avec les Indiens mosetenes et les Mojos de la Selva, et les Chiriguanos du Chaco auxquels la liaient des alliances passagères. Les échanges avec Buenos Aires et avec les gauchos de Güemes, qui servaient d'émissaires et restaient parfois dans les Vallées, se faisaient en castillan ou peut-être aussi en quechua.

Étant donné cette diversité, l'espagnol servait de langue véhiculaire au sein de la guérilla pour rédiger correspondance et instructions, et les langues indiennes pour les ordres donnés à la troupe ou les délibérations du conseil des officiers où siégeaient les capitaines indiens. Entre eux, les hommes regroupés souvent selon leur origine employaient leur langue maternelle, castillan, aymara ou quechua. Enfin, beaucoup entendaient probablement plusieurs langues, comme c'était le cas de notre chroniqueur, qui en vient parfois ne plus savoir faire le partage entre ce qui appartenait à l'un ou l'autre parler. Ainsi attribue-t-il à l'espagnol le surnom aymara de don Angel Andrés Rodríguez, « el Hachalaco, que quiere decir en lengua castellana gusano grande ou gran bestia³ ».

Lorsqu'il partageait la table du commandant, qu'honorait souvent la présence du curé, Vargas entendait parler castillan, un castillan truffé de mots et de tournures empruntés aux langues indiennes. Et encore est-il probable que les premiers dirigeants, Eusebio Lira et José Manuel Gandarillas, parlaient le plus souvent aymara. Pour le courrier officiel et les proclamations qu'il était chargé de rédiger, il usait de l'espagnol stéréotypé propre à la rhétorique révolutionnaire du temps, façonnée à Cadix, accommodée à la sauce de Buenos Aires.

³ JSV, p. 181. Le dictionnaire de Bertonio donne la traduction suivante : jach'a laq'u.

L'INVENTION D'UNE LANGUE

Il allait de soi que, relevant du genre noble qu'est l'histoire, le *Diario* devait être écrit en castillan, langue maternelle de Vargas mais qu'il pratiquait sans doute moins souvent que l'aymara ou le quechua : il lui fallut donc inventer une langue écrite qui ne ressemblait guère à celle que lui-même et les habitants des Vallées employaient. Les nombreux dialogues qu'il insère dans le texte du MsB sont, pour beaucoup, des traductions de propos tenus en aymara, parfois en quechua. Mais entre la rédaction du MsA, muet sur ce point, et celle du MsB, Vargas laisse percer quelques bribes d'une réalité linguistique que niaient les conventions lettrées auxquelles il tentait de se soumettre. Dans quelques occasions, il transcrit même les paroles exactes d'acteurs aymaras et en fournit la traduction entre parenthèses⁴. « Maya amparaqui, maya amparaqui », s'exclament les comuneros qui demandent compte de la mort du commandant Lira face aux soldats de Fajardo. « Janihua nayaja mulati nayra iman tañmataqui », proteste un condamné qui ne veut pas qu'on lui bande les yeux afin de connaître son assassin et se venger de lui dans l'autre monde : « Hualiquihua uñtusmahua, humahua lurista acamaja⁵. »

Pourtant José Santos, qui n'écrivait pas selon les règles, n'écrivait pas non plus comme il parlait ou comme il entendait ses compagnons le faire. Il était parvenu à se créer un langage propre, bien éloigné de la langue enseignée, mais qui était aussi autre chose qu'une sorte de transcription d'un enregistrement.

L'EMPRISE DE L'ORAL

Comment Vargas devint-il écrivain ? Il n'existe pas d'écrivain-né. Raconter, cela s'apprend. Dans quel texte ? Par le truchement de qui ? Quelle est la part de l'œuvre qui relève de l'imitation, celle qui ne revient qu'à l'auteur, et celle qui exprime une vision du monde et des valeurs communément admises dans le peuple composite des Vallées ? La précoce maîtrise du guérillero intrigue. Le récit de la fin de Lira, l'admirable silence placé entre sa réconciliation d'avec le capitaine Moreno, son futur assassin, et la dernière nuit du héros qui agonise dans le noir, aurait été écrit alors que Vargas sortait à peine de l'adolescence.

A-t-il puisé ses techniques narratives dans un fond de récits colportés et de chansons ? S'est-il inspiré de sermons et de prêches ? A-t-il cherché à structurer son récit à partir de schémas empruntés à des modèles plus savants ? Il n'en dit rien, bien sûr. Aussi, risquons quelques éléments de réponse, d'autant plus incertains qu'il n'existe pas d'étude sur la diffusion des modèles et des œuvres littéraires dans l'audience de Charcas.

L'influence de registres populaires est sensible dans le *Journal* où se fait parfois entendre un rythme de chansons. Des termes reviennent comme un refrain, et des exclamations qui scandent l'action ressemblent à celles de coplas.

⁴ JSV, p. 201.

⁵ JSV, p. 141. La question se pose, bien sûr, de savoir comment Vargas a appris à écrire l'aymara. Peut-être à partir des traductions de textes patriotiques que Buenos Aires veillait à adresser aux habitants du Haut-Pérou.

L'INVENTION D'UNE LANGUE

« ¡ *Ob, disposiciones divinas*⁶ ! »

« ¡ *Ab, desgracia*⁷ ! »

« ¡ *Ab, suerte*⁸ ! »

Se font de même entendre des restes de lectures à haute voix, au cours desquelles l'auteur feint de dialoguer avec son auditoire :

« ¡ *Y que sucedió ? Ya fue de día*⁹. » « *Ya no parecía Favre, ¿ y qué había sucedido*¹⁰ ? »
« [...] *Lo botaron el cuerpo al campo, ¿ y qué sucedió ? Que se había resucitado de noche y se había metido entro de las pajas caminando un largo trecho*¹¹. »

Des incorrections de style, une ponctuation fautive marquent, bien souvent, la transcription d'un récit oral :

« *Abí tiene usted la tropa de españoles se cambiaron en tropas de americanos patriotas*¹². »

Le conteur s'amuse de l'impatience des auditeurs : l'ennemi a-t-il capturé le guérillero ? L'homme est-il parvenu à s'échapper ? Où donc est passé le corps de l'homme exécuté ? « Eh bien, il avait ressuscité. » Et c'est sur ce ton familier que se maintient le dialogue qu'établit, dès la préface, Vargas avec son Prudente lector, et qui se poursuit jusqu'à la fin de ses aventures. Ce compagnon irréel des heures passées à écrire est pris à témoin, le plus souvent des vilénies royalistes, parfois aussi, mais plus rarement, des erreurs de la guérilla.

« *Vea el lector que hasta un mero oficial mercenario mataba sin proceso ni saber quien es* (p. 110). » « *Vea prudente lector que los soldados del rey católico se valían hasta de los elementos de Dios para proceder su rigor contra los americanos* (p. 117). » « *Vea el lector y balance el valor y bravura de este americano que no pensó el morir sino sobrevivir a la muerte* (p. 141). » « *Vea el lector la energía y resolución de un americano que murió matando sin arma alguna* (p. 175). » « *Vea el lector que todos los soldados rasos tenían facultad o autoridad para matar hasta las mujeres* (p. 280). » « *Vea el lector como aburrían a los*

⁶ JSV, p. 66.

⁷ JSV, p. 131.

⁸ JSV, p. 325.

⁹ JSV, p. 318.

¹⁰ JSV, p. 312.

¹¹ JSV, p. 156.

¹² JSV, p. 382.

L'INVENTION D'UNE LANGUE

hombre haciéndoles una injusticia (p. 335). » « Contrapese el lector la desigualdad de partido (p. 363). »

Cette familiarité de ton facilitait le recours à des effets comiques que Vargas employait plus souvent que ne le laisserait penser l'histoire tragique des Vallées. Un comique qui sentait la farce populaire :

« Entonces pues había hurtado Hurtado como muy cerca de 2000 pesos [...]. Entró pues a Luribay de cacique, de donde se interesaba y había pasado a la ciudad de La Paz Hurtado llevando el dinero hurtado [...]»¹³. »

Ou bien le sarcasme, après une expédition calamiteuse :

« A las 2 de la tarde llegamos a dicha hacienda de Anucariri a descansar de habernos muerto entre nosotros por ganar 22 fusiles y hacer correr a Antezana montado en su negra¹⁴. »

Vargas savait aussi puiser à des sources plus récentes, et tirait des effets cocasses de la rhétorique pompeuse qu'une nouvelle vie politique avait suscitée : en janvier 1821, après six ans d'absence, le colonel Lanza revient dans les Vallées qui se sont fort bien passées de sa présence. Mais il prétend représenter l'autorité des dirigeants de Buenos Aires, et le commandant Chinchilla se doit de lui faire bonne figure. Ce qui vaut au lecteur un morceau où le comique, plutôt grinçant, naît de l'hypocrisie du discours et de sa redondance :

« El 19 va el comandante Chinchilla al pueblo de Inquisivi a verlo al coronel Lanza. Este señor le abraza como a un compañero de armas, como a un compañero de trabajos, como a un compañero antiguo y hermano, por ser de una misma opinión, defensores de una misma causa ; ambos se regocijan, se felicitan la vista, la reunión y el conocimiento que habían tenido¹⁵. »

Un mois plus tard, Chinchilla mourra fusillé sur ordre de Lanza. Ce que Vargas rapporte le plus brièvement du monde :

« El 20 lo pasa a capilla. »

Un comique de désappointement naît du jeu même de la guerre : les royalistes chassent, les guérilleros esquivent la charge. Quand le chasseur laisse échapper son gibier, ne trouvant qu'un tas de cendres ou une vieille chemise au lieu de la proie qu'il escomptait, le rire vient au spectateur. Bien joué !

¹³ JSV, p. 244.

¹⁴ JSV, p. 171.

¹⁵ JSV, p. 294.

L'INVENTION D'UNE LANGUE

« El enemigo había salido a sorprendernos y sorprendieron las candeladas [de bouse de vache] que dejamos¹⁶. »

Toutefois, laisser entendre, entre les lignes du Journal, les traces du parler des Vallées n'entraînait ni vulgarité ni maladresse. Vargas partageait avec ses compagnons le goût du beau langage et d'une certaine théâtralisation de la vie. Beaucoup d'anecdotes n'ont d'autres raisons de se trouver dans l'œuvre que de rapporter les paroles et les actes d'hommes dont la vie (et plus souvent la mort) semblent obéir à des critères esthétiques — panache, élégance, bravoure, désinvolture et poésie face au destin inéluctable.

Vers la fin de la guerre, un caporal fatigué d'un combat sans issue, fait mine de désertter. On le condamne à mort. Il s'avance vers le lieu de son exécution :

« El cabo muy contrito, muy conformado decía sí, que por la Patria moría en manos de sus mismos compañeros ; que con gusto abrazará la muerte y tomará este amargo trago ; que el camino de la vida era muy pésima [sic] que todo era padecer, todo era penalidades, todo necesidades y trabajos ; que el mayor sentimiento que tenía era no ver triunfante su opinión :

« — No ver la libertad de mi Patria, no ver libre, no ver libre.

« Pidió un vaso de chicha y quería cantar unas boleras patrióticas, le estorbaron, no le permitieron ; se sentó, dijo al sacerdote le rezara una oración, y concluida ésta lo tiraron sin la más leve compasión y él mismo se tapó los ojos¹⁷. »

La mort de Juan Bautista Ayllón, un officier auquel Vargas consacre plusieurs pages, fut aussi exemplaire pour ses derniers instants. Conduit au lieu d'exécution en passant devant la chapelle où se trouve le corps de la femme qu'il a assassinée la veille et pour le meurtre de laquelle il est condamné, il déclame ses adieux à celle qui fut sa maîtresse :

« Ayer tu alma me llevó la delantera, ahora tu cuerpo me lleva también entrando en la iglesia. Pero y te ganaré en entrar bajo de tierra a la sepultura. Anda, infeliz por mí, y yo por vos¹⁸. »

L'écriture de la chronique se pliait à la parole de ses acteurs. Vargas se révélait capable de risquer sa vie en plein combat pour un soldat qui savait trouver les mots capables de l'attendrir¹⁹, et l'ascendant que Lira exerçait sur lui dépendait beaucoup de ce qu'il était beau parleur. Les sermons de son frère Andrés Vargas l'avaient bien convaincu de s'engager...

Les inégalités de l'art de Vargas traduisaient autant la diversité des Vallées et la difficulté de la transcrire que les limites de son expérience. S'il savait comment rapporter les paroles du commandant — qu'il avait souvent lui-même rédigées —, il lui était plus diffi-

¹⁶ JSV, p. 119.

¹⁷ JSV, p. 350.

¹⁸ JSV, p. 336.

¹⁹ JSV, p. 232.

cile de parler à la place d'hommes issus de milieux qu'il n'avait pu connaître. Il ignorait ainsi comment s'exprimait un officier royaliste ayant reçu une éducation soignée. Comique malgré lui, il prête au terrible gouverneur de Cochabamba, le colonel Imaz y Mendizábal, le langage d'un cholo des Vallées²⁰. Comme si, sans se douter de son incongruité, un auteur contemporain attribuait à un préfet de la République la gouaille d'un Coluche.

De même, la façon dont il fait parler les Indiens sonne parfois faux²¹. Il est vrai que cet aspect de son travail présentait une difficulté particulière. La transcription des discours indiens est de double nature : d'abord en castillan depuis l'aymara, puis en style littéraire. Comment écrire un discours qui ait l'air vrai ? Quel est l'art du naturel ? Ces gaucheries, quand même surprenantes de la part d'un homme qui, dès la fin de la guerre, devint membre d'une communauté, sont peut-être dues à la volonté de présenter les Indiens tels qu'ils auraient dû être dans une œuvre patriotique et dans une république indépendante. Par ses maladresses, le partisan révèle son volontarisme républicain.

Et c'est ainsi un jeune berger que son âge et son inconscience du jeu de la guerre rendent incapable de discours patriotique qui incarne le plus tragiquement la mort des petites gens des Vallées :

« Al día siguiente a las 8 del día los fusilaron atrás del cementerio en las paredes de la iglesia a nueve hombres, entre ellos al cacique don Rafael Vergara lastimosamente sin más delito que haber sido encontrados en sus casas, unos paysanos pacíficos.

« Dicen que uno de ellos era un jovencito de la puna (así llaman a los de las pampas de Oruro y de todo lugar frígido) ; dice salía de la iglesia al patíbulo comiendo un mollete (que es el pan que hacen del áspero de la harina de la flor), sin saber por qué lo mataban ni dar crédito de que iba a ser víctima salía con una frescura de ánimo, y siempre mascando iba el jovencito. El señor cura que los ayudaba le decía :

« — Hijo, ya no es tiempo de que comas, en este momento vas a la presencia del divino tribunal, pídele misericordia, llámale que te ayude, te defienda del enemigo malo — etc., a este tenor palabras dirigidas y propias para el presente asunto.

« El indiecito nada hablaba comiendo el mollete, que le replicaba al cura :

« — Tata cura, desde antenoche estoy sin comer, como forastero. Acabará de comer todavía, despacio llévenme pues. ¿ Y no fuera a ver todavía cómo estarán mis carneros cargados ? Después me volviera pronto, de ay les acompañaré, hasta donde quieran me llevan pues.

« Le suplicaba a un soldado a que le dé licencia, después dice que le ayudará aun a cargar el fusil más que sea todo el día y mañana más. Llega al patíbulo, lo sientan y los afusilan, todavía el pan en la boca del indiecito no había acabado de tragar siquiera, que causó la mayor compasión que hasta los soldados enemigos se regresaron llorando viendo al

²⁰ JSV, p. 315. « Hombre, lo que me habéis comunicado de ese hombre que dice usted que es muy enemigo del trono y del rey debes también saber si es hombre perjudicial con ser de opinión contraria a nuestro sistema : di claro, porque se le apresará y es mi muy amigo, porque le has de justificar y probar con hechos, nada de fraude, sino justamente, sin intrometer cuentos de viejas ni ridículas porque para castigar es preciso averiguar desde una mínima raíz. »

²¹ Un bon exemple in JSV, p. 119-120.

difunto con el pan en la boca y en la mano a este infeliz inocente. Aún más dicen que dio a tiempo de que le dice un soldado u oficial que se siente :

« — Déjenme nomás ya pues, mi madre me retará, qué dirá de mi tardanza²². »

LES MODÈLES RÉVOLUTIONNAIRES

Comment passer de l'oral à l'écrit, et comment l'amour d'un langage théâtral devient-il un objet littéraire ? À travers quel enseignement et quelle transmutation ? La question de la culture de Vargas se trouve ainsi posée. Le tambour-major souligne avec coquetterie son ignorance. Il traîna quatre ans à l'école d'Oruro où — insiste-t-il — il n'apprit rien. C'est pourtant parce qu'il écrivait bien que les chefs de la guérilla le gardèrent auprès d'eux. À cause de sa belle écriture ? Pas seulement. Son orthographe n'est pas plus fautive que celle du ministre Olañeta, comme le rappelle don Gunnar Mendoza, et malgré son incorrection, son style a la saveur d'un grand talent. Vargas est l'un des rares écrivains boliviens dignes de mention, au XIXe siècle, avec Gabriel René-Moreno, dont la préciosité s'oppose à sa truculence.

Vargas aspirait cependant à guinder sa plume. Pour paraître moins peuple, il lui arrive d'employer des expressions cocasses ; il nomme les lamas des carneros cargadores, au lieu de pututu il écrit corneta, et il emploie gorro pour ne pas dire lluchu²³.

Autodidacte, Vargas n'a-t-il pas subi la fascination d'œuvres connues, savantes ou populaires ? A-t-il prêté à ses compagnons et ses chefs des attitudes et des discours imités de héros anciens ? Légende dorée, romans de chevalerie, le *Quijote*²⁴, comédie classique²⁵, aventures picaresques, romans contemporains²⁶, quelles lectures l'auraient influencé ? Cette question reste, pour le moment, sans réponse assurée. On ne sait pas grand-chose des ouvrages diffusés dans le Haut-Pérou à la fin de la période coloniale, encore moins des usages qui en étaient faits. Le fonds des bibliothèques dont on possède l'inventaire est principalement constitué de livres de piété. Et, pour avoir vécu chez son frère, le curé Vargas, José Santos devait connaître bien cette littérature.

Cependant, Vargas ne cite qu'une source à son œuvre : le journal tenu par son frère avant novembre 1814. Mais quelles étaient les propres sources du curé Vargas ? Bien que je n'ai pu trouver la trace de son passage à l'université de Chuquisaca, Andrés Vargas

²² JSV, p. 281.

²³ Voir la présentation critique de G. Mendoza auquel j'emprunte cette remarque (p. XL).

²⁴ Seule œuvre littéraire citée dans le Journal. Il y est fait allusion par une note que le commandant Chinchilla adresse à un officier royaliste, note probablement rédigée par son secrétaire, Vargas.

²⁵ Le mot célèbre du Fuenteovejuna de Lope de Vega, « morir matando », revient à plusieurs reprises dans le journal (p. 200, 211).

²⁶ Dont Vargas reprend certains procédés : « Dejemos a estos infelices envueltos en su desesperación, vamos viendo el estado de los fugitivos. » (JSV, p. 263). « Dejemos en su prision temeraria a la clase de general y vamos viendo el estado de los Valles » (p. 359). « Vamos acordandonos del estado del general Lanza que estaba en la fortaleza de Oruro » (p. 370). « Veamos el ultimo fin de los valles » (p. 371).

partageait bien les convictions des indépendantistes du Río de la Plata, comme Mariano Moreno et Bernardo Monteagudo qui y avaient reçu leur formation. À travers son frère et les officiers qui l'entouraient et qui avaient combattu dans les troupes argentines, le chroniqueur découvrait la nouvelle importance accordée aux fonctions politiques de l'écriture.

Les influences de l'esprit du temps auxquelles il était soumis se manifestent ainsi à travers l'emploi de certaines métaphores, autant de clichés dont s'est nourrie la prose politique de l'époque. N'en prenons qu'un exemple, dont nous tenterons de suivre les transformations, celui de la métaphore de l'éveil et de la léthargie employée alors pour désigner ce que le XXe siècle aura nommé prise de conscience politique (*concientización*). Une chanson populaire à Buenos Aires, en 1810, tentait de réveiller Lima :

« Nobles Perhaunos [sic]
« Heroycos limeños
« ¿ Hasta quando dura
« El letargo vuestro²⁷ ? »

Au même moment, le cabildo de Cochabamba protestait en ces termes de son adhésion à la révolution de Buenos Aires :

« Sin desconocer el centro legítimo de poder público nacional, protesta la populosa provincia de Cochabamba que habiendo regenerado su verdadera felicidad el día 13 del corriente, ha empezado a mirar la luz que hasta ahora se le había cubierto entre las sombras de la ilusión y del error, conociendo ya al presente sus legítimos intereses y los derechos de la Patria y sus enlaces con la soberanía representada en las cortes nacionales²⁸. »

Et le célèbre et anonyme « Diálogo entre Atahualpa y Fernando VII en los Campos Eliseos » se concluait par cette harangue :

« Habitantes del Perú : Si desnaturalizados e insensibles haeis mirado hasta el día con semnblante tranquilo y sereno la desolación e infortunio de vuestra desgraciada patria, recordad ya del penos letargo en que habeis estado sumergidos ; desaparezca la penosa y funesta noche de la usurpación y amanezca el calro y luminosos día de la libertad²⁹. »

Sommeil induit par la tyrannie espagnole, dont le patriote se libère en s'éveillant. Mais aussi sommeil de l'illusion du partisan déçu, qui ne croit plus à une cause ingrate, comme Lira désenchanté (*desengañado*) après la prise d'Irupana, en décembre 1815, qui ne lui valut que des déboires au lieu du butin escompté. Il pense à quitter la guérilla,

²⁷ Carlos Ibarguren, *Las sociedades literarias y la revolución argentina*, Buenos Aires, 1937, p. 158.

²⁸ AGN, leg. Banda oriental, Cochabamba, La Paz, Tarija, 1811, sala X-3-4-6, exp. N° 51, oficio del cabildo de Cochabamba, dirigido a la junta de Buenos Aires, 18 de agosto de 1811.

²⁹ ANB, col. Rück, n° 15.

« como despertando de un sueño »³⁰. Un an plus tard, Lira s'est repris, mais un émissaire royaliste vient le tenter :

« [...] Que recuerde del letargo en que está metido en esos bosques reducido a padecer toda miseria e inclemencia del tiempo [...] »³¹. »

La métaphore du sommeil et du réveil brutal court de la sorte tout le long du *Journal*. Patriotes sont les hommes sortis du sommeil pour ouvrir les yeux³². Sommeil de l'aveuglement, ou de la conviction : le docteur Andrés Vargas apparaît à son jeune frère un patriota ciego. L'adhésion de l'un des partis à la guerre — fût-il celui de la cause que défend Vargas — est dite ciega adhesión³³. Au Cuzco, le cacique royaliste Mateo Pumacahua abrió los ojos³⁴ pour devenir membre de la junta révolutionnaire qui s'empare de la cité en août 1814. Le réveil survient comme une seconde naissance ; des Indiens protestent de leur loyauté à la Couronne en rappelant : « Hemos nacido y abierto los ojos a las banderas españolas »³⁵.

Mais en dépit de cette familiarité avec les clichés forgés dans les cercles indépendantistes de Cadix et de Buenos Aires, Vargas devait l'essentiel de ses modèles et sa vision du monde aux clercs qui l'avaient formé par le truchement de son frère ou de son parent, le curé de Caracollo don Miguel Vargas, mais aussi, dans le cours de la vie quotidienne, par l'audition des sermons et des propos des chapelains de guérilla. Le curé Juan Antonio Valencia était l'un des meilleurs amis de Lira qui l'assistera à ses derniers instants ; les curés José Manuel Ampuero, Tomás Millares, les frères Gutiérrez, Angel Mariano Mesa, mangent à la table du commandant, et disposent de maisons assez vastes où le commandement de la guérilla établit ses quartiers. Autant d'occasions pour le jeune homme de compléter sa formation. Aussi, lorsqu'il lui fallut conter la mort de certains capitaines, il s'inspira des textes saints plutôt que de la littérature politique dont il était familier. Au lieu de vitupérer contre les traîtres sur le ton des pasquins de Buenos Aires qui parvenaient dans les Vallées, il rapportait la trahison dont fut victime le capitaine indien don Andrés Simón comme celle du Christ livré par Judas.

CONCISION, SILENCES ET DESTIN

Rendons enfin à Vargas ce qui n'appartient qu'à lui, un style d'une concision surprenante en ce temps où l'emphase passait pour une vertu littéraire, surtout quand le pro-

³⁰ JSV, p. 63.

³¹ JSV, p. 78.

³² JSV, p. 60.

³³ JSV, p. 304.

³⁴ JSV, p. 35.

³⁵ JSV, p. 88.

pos était patriotique. Sa concision est de deux sortes : Vargas dit brièvement mais pleinement, ce qu'il a à dire ; il exprime aussi beaucoup en ne disant rien. Brusquerie et silences qui façonnent une vision du monde tragique.

La concision donne au récit une force de persuasion particulière, style propre à l'histoire d'hommes acceptant un destin que Vargas enregistre pour la postérité, brièveté qui s'accorde à la soudaineté de la mort :

« Se encontró con el enemigo esa noche, lo tomaron, le cortaron la cabeza y lo ponen en un paso de la abra de Tujuta³⁶. »

« Registraron todo, en el mismo sitio lo fusilaron [...], le cortaron la cabeza, mandaron a La Paz ; le cortaron los brazos, mandaron poner a la abra de Huancaraca, el alto de Pocusco. Se llamaba el indio Pedro Choque, natural y vecino de este Pocusco (alias el Jacha Pedro porque era de una estura bien alta)³⁷. »

« Lo matan, le cortan la cabeza, y lo lleva a presentarlo a Sánchez Lima. Este señor se ríe y lo agasaja al que hizo esta obra³⁸. »

Concision identique lorsque c'est la victime plutôt que le témoin qui s'exprime :

« — Por Dios y por la Patria, si no hay perdón para un inocente, como soldado del rey moriré a bala.

« Le alcanzan su fusil. Como había estado mal puesta la piedra compone él mismo, ataca bien el fusil y preparado le alcanza a uno que sabía tirar, se venda los ojos y se arro-dilla rezando ; el indio que sabía tirar el dió el balazo y muere³⁹. »

Égale sobrité, même en abordant des sujets propices à l'épanchement:

« Un muchachito de dos años y más había estado durmiendo en los brazos de su madre, como criatura ; le tocó la bala lo mató. Se llamaba Feliciano y la madre Sebastiana Mamani, vecina de Leque, que había ido buscando trabajo como era tejendera⁴⁰. »

Être concis, c'est aussi ne pas empiéter sur les prérogatives de l'invisible, des forces et des puissances qui sous-tendent l'action. Cette simplicité s'accommode pourtant du goût du détail : il faut situer l'action en un moment et dans un lieu précis afin de donner à l'homme tout son poids devant la mort. Ce n'est pas un étranger qui meurt, mais un habitant des Vallées.

Toutefois, les descriptions auxquelles se livre parfois l'auteur ne traduisent aucun souci documentaire. Ainsi, l'énumération minutieuse des ressources de la guérilla à la fin

³⁶ JSV, p. 112.

³⁷ Ibid.

³⁸ JSV, p. 113.

³⁹ JSV, p. 118.

⁴⁰ JSV, p. 130.

L'INVENTION D'UNE LANGUE

de l'année 1817 ne vise pas à faire connaître les contingences matérielles dont dépendait la lutte pour l'indépendance. Elle n'intervient que dans le but de grandir la mémoire du commandant Lira. C'est au prix de sa vie que le commandant a su accumuler tant de fusils, de balles et de pesos au service de la cause. Qu'est-ce que mangeaient, buvaient, chantaient, etc., les guérilleros ? Comment s'habillaient-ils ? Quelle était la race de leurs chevaux ? Le lecteur n'en saura guère sur ce sujet. Quelques détails échappent au chroniqueur qui ne s'y intéresse guère. L'action seule importe, qui roule en droite ligne vers le dénouement, vers la liberté.

La rapidité du style s'accompagne du refus de souligner la moindre causalité. Aux abois, alors que deux soldats viennent de désertir, le commandant Lira menace de faire fusiller quinze de ses hommes pour l'exemple ; deux paragraphes plus loin, on apprend que 32 hommes quittent les rangs de la guérilla (nombre considérable pour une troupe qui ne comprenait guère plus de 200 hommes), et que l'un des plus vieux compagnons du caudillo demande une permission de longue durée. Rien n'est dit de plus. Vargas ne tire pas les conséquences des actes qu'il rapporte, il place des indices à certains points du récit. La désertion des hommes, l'éloignement d'un fidèle, ne sont pas les conséquences des erreurs de Lira, mais des signes que sa fin approche. Lira ne mourra pas victime de ses erreurs ; son destin est de mourir pour la Patrie, et ses bévues manifestent seulement que son destin va bientôt s'accomplir.

En dépit de la rigueur qui marque son œuvre, il arrive à Vargas de prendre parfois le lecteur à témoin, de porter des jugements, de s'attendrir ou s'indigner. Ce sont des faiblesses qui rappellent la façon dont on concevait alors le beau style, un placage maniéré sur une œuvre des plus sobres. Mais à la différence des chroniques italiennes auxquelles Stendhal trouvait du charme pour leur style « [qui] ne laisse jamais passer le nom d'une chose horrible sans nous apprendre qu'elle est horrible », Vargas parle le plus souvent d'horreur avec simplicité.



LE PACTE DU CHRONIQUEUR

Simple témoignage — ce qu'il prétend être ? Œuvre littéraire — ce que suggèrent bien des épisodes ? Est-ce donc aux historiens ou aux spécialistes de littérature que revient l'analyse du *Diario* ? Afin d'apporter une réponse claire, s'il est possible, à ces questions, j'interrogerai l'objectivité et l'impartialité de l'auteur qui, déniait toute valeur littéraire à son œuvre, s'obstina à la présenter comme un document historique brut. Mais cette prétention n'est-elle pas constitutive du genre même de la chronique ?

Un excellent auteur a traité du pacte que l'autobiographie impliquait d'établir entre l'auteur et son lecteur. Mais il est aussi un pacte à l'origine de la chronique. Et l'on pourrait évoquer une longue théorie d'écrivains qui, dès leurs premières lignes, s'adressant à un lecteur imaginaire pour se défendre de toute influence que l'imagination aurait pu exercer sur leur entreprise, acceptent d'en payer le prix, celui de la faiblesse esthétique de leur œuvre qu'ils présentent comme une garantie d'authenticité. Comme ses prédécesseurs et ses successeurs dans le genre, José Santos Vargas se disculpe donc :

« Mi trabajo nada contiene que no sea la pura verdad harto notoria para con mis contemporáneos y para los pocos que acaso se dedican al importante estudio de nuestra historia. Además tal es la fidelidad de mi Diario que puedo asegurar francamente no carecer él de hecho alguno interesante ni de los que puedan denominarse accidentales. Es cierto que le faltan indudablemente todos los requisitos literarios que deben ornar esta clase de trabajos y que habrá infinidad de errores, aun en el lenguaje defectos, puesto que como le he indicado mi educación ha sido puramente militar en las tropas de entonces, y que mi existencia toda se hallaba consagrada y se empleó nomás que en el servicio de nuestra augusta independencia nacional¹. »

Les faiblesses de son ouvrage proviendraient de ce que Vargas n'était allé ni au collège ni à l'université pour faire la guerre dès son jeune âge ; et l'incorrection de son style deviendrait la preuve de ce que sa chronique était le produit d'un témoignage authentique. Ambivalent parallèle entre le lettré et l'homme d'action, valorisation de la culture teintée d'une ombre de viril mépris.

Après cette *captatio benevolentiae*, Vargas énonçait donc les termes d'un contrat par lequel il se proposait d'offrir au lecteur un « *Diario histórico de todos los sucesos ocurridos en las Provincias de Sicasica y Ayopaya durante la guerra de la Yndependencia Americana* » qui rétablirait les événements dans leur exactitude afin de faire connaître le prix dont ces provinces avaient payé leur liberté. Il s'engageait à ne cacher aucun détail connu de lui, à ne pas prendre parti ni dissimuler les atrocités commises par l'un et l'autre camps. Enfin, il concevait comme un devoir de transmettre à la postérité le nom de ceux qui étaient morts pour fonder une ère nouvelle. « *Un calendario nuevo está*

¹ JSV, p. 3.

formado². » Exhaustivité, transparence, impartialité, devoir de mémoire à l'égard des martyrs et des héros, ainsi pourrait-on résumer le pacte liant Vargas à son Prudente et très hypothétique lecteur. Le corollaire de cet engagement consistait en un renoncement aux artifices esthétiques.

Malgré le temps, la distance et le peu de rapports imaginables entre les causes défendues par chacun de ces soldats, je suis tentée de rapprocher les précautions de Vargas de celles que prend Blaise de Monluc, prévenant le lecteur que ses Commentaires « n'ont point de polisseuse qui soit fardée, d'artifice qui soit exquis, d'ornement qui soit étranger, de beauté qui soit empruntée ; c'est la simple vérité qui vous est nue ment représentée³. »

Retenons cette caractéristique commune aux guerriers chroniqueurs : la dichotomie qu'ils postulent entre l'écriture et l'action, entre les exigences de l'art et celles de la vérité. Et plus généralement, les termes du pacte que la plupart des chroniqueurs proposent de la sorte à leurs lecteurs :

- 1) le chroniqueur s'engage à être véridique ; en échange de la confiance qu'il réclame, il s'engage à ne pas tricher, c'est-à-dire à ne pas user d'artifices littéraires.
- 2) Il a narré les faits tels qu'il les a vécus (ou tels qu'ils lui ont été rapportés). Il exprime donc la vérité, mais une vérité bien particulière, celle de sa position. Herméneute avant l'heure, le chroniqueur affirme qu'il parle à partir d'une position précise, inscrite dans l'histoire, à la différence du romancier démiurge, et de l'autobiographe qui fait l'histoire de sa sincérité et n'a d'autre vérité que soi.
- 3) De ce qui précède, il suit que la dissimulation ou le parti pris ne peuvent qu'être inconscients, jamais ils ne seront délibérés. La position de témoin participant — qui est celle que s'assigne le chroniqueur — implique l'objectivité.

Voici le chroniqueur dans une position gênante : la situation d'acteur implique à la fois une meilleure connaissance du matériau de la chronique et une position de partisan. Autrement dit, le meilleur témoin est aussi le plus soumis au risque de la partialité, tandis que le plus impartial, placé loin de la mêlée, serait la plus mauvais témoin. En s'engageant dans cette impasse, et parce qu'il accorde une importance essentielle à sa position de témoin direct et d'acteur, le chroniqueur refuse de considérer l'hypothèse inverse : le meilleur témoin serait celui qui a pris quelque recul, et le plus mauvais, Fabrice à Waterloo...

- 4) Un dernier point, le plus obscur peut-être, qui n'appartient pas directement aux termes du contrat, conduit le chroniqueur à dire pourquoi écrire l'histoire qu'on a vécue :

— pour établir la vérité et la préserver de l'oubli. Mais pourquoi contre-carrer le libre jeu de la mémoire et de l'oubli ? À l'exception d'une minorité qui tient son journal, c'est en vertu de cette régulation naturelle que vivent la plupart des hommes. Implicitement, le chroniqueur défend

² Déclaration de l'Assemblée argentine, Buenos Aires, 22 avril 1819, citée par Vargas dans sa dédicace au président Belzu, JSV, p. 6.

³ Blaise de Monluc, Commentaires, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, p. 5.

une certaine conception de l'histoire et de l'événement historique. Certaines choses ne doivent pas disparaître de la mémoire. Le chroniqueur devient ainsi celui qui modifie le cours naturel d'un jeu entre passé, présent et futur ;

- pour rétablir la vérité et confondre les faux témoins. Le chroniqueur fait justice, glissant de la position de témoin à celle d'avocat, de juge, de justicier. Il anticipe ce jugement de la postérité que le XIX^e siècle invoqua si souvent. Dans le cas très particulier du *Diario* de Vargas qui énonce la sacralité du combat et donne à la guérilla le sens d'un sacrifice fondateur, la chronique doit servir à rappeler le sang versé afin de fonder une ère nouvelle. La mémoire du sacrifice des Vallées doit aider la jeune république à sortir de la confusion et de l'anarchie.

« Para que se sepa todo lo que había costado a la Patria su libertad, la sangre que se había derramado en un puñado de hombres⁴... »

LE « FARD » DE LA CHRONIQUE

Illusion des chroniqueurs, couramment partagée par les historiens, que de considérer qu'il n'est que deux sortes d'écrits, les uns relevant du vrai, les autres de la fable. Mais que serait un récit brut, qui excluerait toute part du jeu de l'imagination et du savoir-faire ? La critique littéraire a trop développé de thème pour que je m'y attarde.

Proposons donc de mettre fin à cette dichotomie et plaçons les genres littéraires sur un axe où ils se situeraient en fonction de deux pôles correspondant, l'un à la fable, l'autre au vrai. Un témoignage intégrant une certaine part de fiction serait quand même plus proche du second pôle que du premier, et l'on pourrait ainsi rendre compte d'un ordre dans lequel s'intégreraient les formes les plus diverses — le journal de bord, la chronique, les mémoires, le roman sous forme d'un journal, ou les *Chroniques martiennes*... L'image d'une droite continue présente l'avantage de ne pas dresser de frontière — frontière étrangère à l'expérience empirique que chacun peut avoir fait du roman et de la chronique —, elle autorise au chroniqueur sa part de d'imaginaire, mais elle ne rend pas compte d'un aspect du problème qui pourrait bien être essentiel : en quoi le recours à cet imaginaire, qui prend la forme de l'artifice littéraire, le « fard » selon Monluc, fait-il partie du témoignage ?

Je m'explique : il est courant que les sciences humaines s'intéressent à des corpus iconographiques ou littéraires auxquels on applique les grilles d'une lecture qui traitent le signifiant comme un déchet, ou comme un sous-produit de l'analyse. Ce que Marie-Josée Mondzain résume justement ainsi : « La valeur plastique du tableau, l'ensemble des procédures matérielles ne seraient que la plus-value de son sens⁵. » D'un ensemble d'affiches à contenu politique, on extraiera les matériaux permettant de retracer l'évolution d'un parti, d'un thème électoral, etc. Mais on intégrera rarement la signification que la forme peut induire. Imaginons pourtant ce que réaliseraient sur le même sujet — une fi-

⁴ JSV, p. 12.

⁵ Marie-Josée Mondzain, *Image, icône, économie*, Paris, Seuil, 1996, p. 192.

gure de Bolívar, par exemple — les studios Disney et Raúl Lara... Cette absence d'intérêt pour les choix esthétiques dont témoigne et dont résulte une œuvre est tout aussi sensible dans l'analyse du document écrit. Il faudra pourtant traiter la chronique comme un témoignage et comme une œuvre littéraire, cette dernière dimension ne pouvant être négligée. Ce préalable méthodologique s'impose pourtant dans le cas du *Diario* de Vargas où le recours à la fiction et la transfiguration littéraire ne sert pas seulement à idéaliser la cause que défend Vargas, il lui permet de vivre dans une autre dimension ce que son passé ne lui a pas donné.

LA CHRONIQUE AGISSANTE

Le recours aux normes de la fiction dans la chronique permettait de lui donner une efficacité bien supérieure à celle de « la simple vérité nue ment représentée ». Vargas s'appropriait les techniques littéraires afin de modifier à son gré la réalité, d'une façon plus complexe et rusée que l'artifice employé à idéaliser une histoire. Il transformait ainsi en genre littéraire des actes sur lesquels il voulait avoir prise. Le procédé auquel il avait souvent recours était particulier: il bâtissait un récit exemplaire dans lequel les acteurs ne seraient plus des hommes des Vallées mais des archétypes intemporels, un peu à la façon dont la guerre idéologique change l'ennemi réel en ennemi absolu⁶. Vargas modifiait ainsi sa propre histoire.

Recours à l'exemplum

Un modèle d'exemplum⁷ lui permet de régler son compte à un individu qui lui a fait du tort. Le procédé en est simple : il s'agit de mettre en scène ce personnage dans une anecdote qui paraît signifiante en elle-même. Pour qu'elle prenne sens dans la vie du chroniqueur, il suffira d'insérer l'anecdote exemplaire en un moment de la guérilla où elle semble s'inscrire naturellement — une période où la guérilla est traquée, dans le cas de ce que je nommerai « l'exemplum du fils indigne » —, puis d'inscrire le préjudice que Vargas a subi de la part de cet homme dans la cohérence du récit de la chronique. Le lecteur moyennement attentif n'y verra que du feu mais l'auteur aura fait basculer son adversaire dans le camp de méchants de toute éternité.

1^{er} moment : l'exemplum du fils indigne

L'action se passe en janvier 1817. La guérilla connaît l'une de ses mauvaises phases, poursuivie par les colonnes royales, trahie par ses alliés indiens.

« [Los soldados del rey] pescan a una mujer Rafaela de tal en la estancia de Lupchapi y pensando que esta Rafaela tuviese plata le quitan su bolsa donde había un papel de resguardo dado por el comandante Lira, viendo esto la llevan presa a Cavari. En la estancia de

⁶ La réflexion est de Carl Schmidt, *Théorie du partisan*.

⁷ Bremond (C.), Le Goff (J.), Schmitt (J.-C.), *L'Exemplum*, Typologie des sources du Moyen Age Occidental, fasc. 40, 1982. Berlioz (J.), Polo de Beaulieu (M.-A.), *Les Exempla Médiévaux. Introduction à la recherche*, GARAE-Hésiode, Carcassonne, 1991.

Pacopamapa asimismo la pescan a otra mujer llamada María Quispe, mujer de un Andrés Choque de la estancia de Jabuara. También las fusilaron a ambas juntamente con los hombres en la plaza del pueblo de Cavari. El hijo de esta Rafaela, llamado Tomás Ríos, se hallaba de diestro con el gobernador Sánchez Lima. Cuando fue a empeñarse por su madre de que cómo lo había de fusilar a una mujer anciana por sólo haber tenido un resguardo de los alzados que sería para que no la perjudicasen en sus cortos animalitos algún oficial de la Patria, le dijo que había sido una alzada su madre y quizá una moza de Lira, y así que debe morir ; que a él por sus servicios hechos al rey le condecoraba en su nombre con una medalla. Lo hizo amedallado y muy contento se quedó en servicio del rey de España : más quiso ser amedallado que sentir por su madre⁸. »

Le lecteur retiendra de l'anecdote que certains Indiens qui trahissaient la patrie, vendaient aussi leur mère, et que, pour ces transfuges, une médaille à l'effigie du roi valaient plus que l'amour et le respect filial.

2^e moment : le tort fait à Vargas

Quatre ans après cet épisode (soit 133 folios plus tard), Lanza vient de prendre le contrôle de la guérilla — ce que Vargas n'apprécie guère, et il rapporte que l'une des premières actions du nouveau commandant fut de l'obliger à payer la mule dont il se servait à un Indien qui affirmait sans preuve qu'elle lui appartenait⁹. Cet escroc n'est autre que le fils indigne, ce que le lecteur ne peut apprendre qu'en rapprochant le nom et l'origine de cet homme du premier personnage. Autant dire qu'à l'exception des contemporains de Vargas, qui étaient au courant, personne ne peut déceler l'artifice. En tissant ce double récit, le chroniqueur est parvenu à dénoncer le fils indigne, le voleur de mule et l'injustice commise par Lanza sans que ses intérêts apparaissent au premier plan.

La consultation du MsB, dans lequel figure cet entrelacement d'histoires, montre que les deux épisodes ont été rajoutés et introduits dans le fil de la chronique, au gré de l'auteur.

⁸ JSV, p. 128.

⁹ JSV, p. 294-295

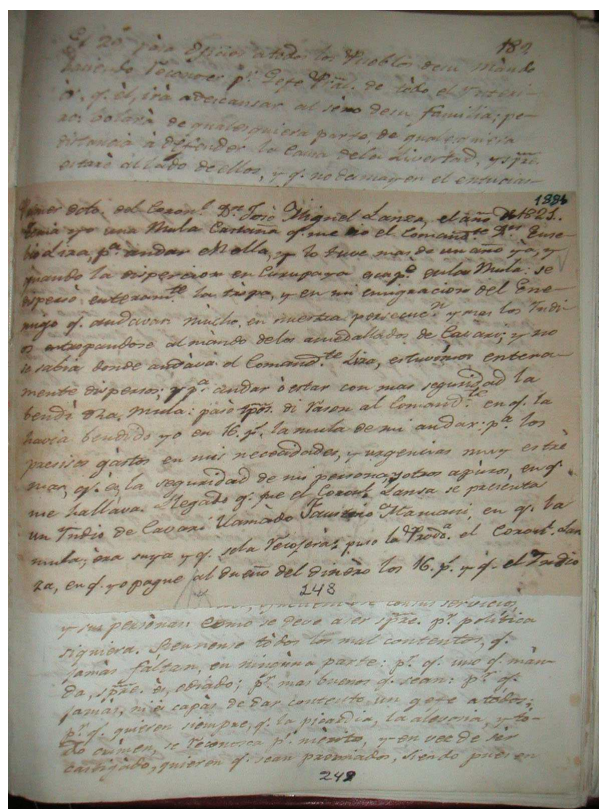


Figure 17 : MsB, f° 248, l'épisode de la mule de Vargas

Détournement de la liste

Vargas a recours à d'autres méthodes pour agir sur cette histoire qu'il n'a pas toujours vécue comme il l'aurait souhaité. Une technique aussi prosaïque qu'un fichier anthroponymique lui permet de faire disparaître comme par magie des hommes qui l'ont gêné ou qu'il a créés de toutes pièces pour les besoins d'une démonstration. Dans le journal figure la liste de tous les officiers ayant servi dans la guérilla. Une seconde liste, celle des officiers ayant soutenu l'aventure du général Gamarra en 1828, devait aussi être introduite dans la chronique, mais elle a disparu, peut-être pas du fait de l'auteur¹⁰. De la première, Vargas assure :

« [...] La presente lista se ha hecho religiosamente con mucha escrupulosidad¹¹. »

Pourtant, plusieurs acteurs du journal n'y figurent pas. L'effacement de l'histoire pour ceux qui lui inspirent de la rancune, tel paraît avoir été l'une des fonctions du fichier des officiers. Certains lui font du tort, il sait s'en souvenir. L'officier Narciso Portilla, un ancien de la guérilla qui a voulu le faire fusiller en 1828, lors de l'invasion des Vallées par les troupes péruviennes, disparaît de la liste, comme s'il n'avait jamais servi. Le dernier chef de la guérilla, José Miguel Lanza, commet, dès les premiers jours de son commande-

¹⁰ Note de G. Mendoza, p.

¹¹ JSV, p. 422.

ment, une injustice à l'égard de Vargas ; il s'est en outre fort mal comporté à l'égard de Lira, en 1815, et il a fait fusiller Chinchilla. Vargas ne manquera pas une occasion de mettre en scène les erreurs de Lanza qu'il juge comme de la couardise et de la légèreté. Dans la liste récapitulative des officiers, sa fiche est des plus sommaires : il n'apparaît qu'au 27^e rang (Vargas au étant au 17^e), et n'a droit qu'à cette mention :

« Natural de la ciudad de La Paz. Fue teniente de granaderos el año 1809. El año de 1812 fue prisionero en la doctrina de Palca, en Pocanchi, de capitán. De Potosí escapó de la cárcel, se fue a Salta al ejército de la Patria. Volvió segunda vez de comandante en año de 1815 a los Valles, ganó la acción de Irupana, entró al pueblo. Regresó al ejército de Salta. Tercera vez, volvió de coronel en año de 1821. Fue general por la Patria y el año de 1828 murió en Chuquisaca¹². »

Vargas aura passé sous silence toute l'action de Lanza à la tête de la guérilla, de 1821 à 1825, son rôle militaire et politique dans les premières années de la république bolivienne, enfin sa mort au service de l'ordre constitutionnel en 1828... Bel exemple de rancune tenace.

La disparition d'un officier nommé don Blas Games de la liste des officiers obéit à une autre nécessité. Cet officier n'intervient que dans deux épisodes, tous les deux occupant une fonction démonstrative : l'un (« le défi de l'Aigle et du Lion ») met en scène une sorte de galéjade à la gloire des combattants des Vallées et, notamment, de ses communautés indiennes, et l'autre implique Games dans l'intrigue qui aboutit à la mort exemplaire et théâtrale de Juan Bautista Ayllón, nécessaire afin que Vargas puisse conclure :

« El castigo de la providencia yo creo firmemente de que el cielo jamás pasará las acciones hechas contra nuestros semejantes. El comandante don Blas Games si no fue su muerte el mismo día de la muerte de Ayllón al menos fue a pocos días antes o después pero fue muy inmediato a este suceso de Ayllón¹³... »

Il est bien possible que don Blas Games n'ait jamais existé.

TÉMOIN ET ACTEUR IMPARTIAL

Le Journal devait retracer l'histoire des origines de la liberté, une histoire vraie mais patriotique : en même temps qu'il se vantait d'avoir écrit une œuvre à la gloire de ses défenseurs, José Santos Vargas exigeait du lecteur qu'il le crût impartial. Vargas, pas davantage que ses contemporains, ne songeait qu'un engagement idéologique risquait de dévoyer son œuvre. Cette particularité, qui l'éloigne de la scientificité à laquelle aspire un historien contemporain, ne l'empêchait pas d'affirmer :

« También te pueden provocar algunos pasos dados por una y otra parte a una rabia e indignación al ver el desorden cometido de alguna inhumanidad, que yo todo tengo

¹² JSV, p. 410-411.

¹³ JSV, p. 336.

patente nomás sin que me domine pasión alguna a mi partido ni menos procuro desajerar a la parte contraria¹⁴. »

On se demande comment Vargas le partisan pouvait faire bon ménage avec Vargas l'historien. Il faudra donc d'expliquer comment notre chroniqueur parvenait à coudre ensemble ces deux parties de lui-même.

Souci de symétrie

Il s'agit d'abord de comprendre ce que Vargas désignait sous le terme d'impartialité : il semble se confondre avec celui de symétrie. À une cruauté de Lira, ou de Chinchilla, répondra celle d'un officier royaliste, bien que Vargas rapporte les actions des caudillos sans le jugement qu'il ne manque pas de porter sur celles de l'adversaire. S'il s'efforce d'être un témoin véridique, il ne tente pas de s'élever au-dessus de la mêlée. Il est soldat de la Patrie.

Toutefois, le besoin de symétrie semble répondre à une nécessité plus profonde que l'alternance des cruautés. Comme si un événement était l'écho d'un autre, comme si à la mort répondait une autre mort. Certaines anecdotes n'ont d'autre raison d'être que de former une paire.

« Esa noche del 4 de octubre [1821] una señora doña Josefa Allende, orureña, mujer de un don Andrés Cusicanqui Topa Inca, muy patriota, bajó del alto de la noche a ver su casa en Huecontaya, su propiedad ; de regreso a las 10 de la noche se retiraba, como pierdiere el camino se rodó en un barranco, despedazada murió lastimosamente¹⁵. »

Que vient faire la mort de cette femme dans la chronique de la guérilla ? Elle semble répondre à une autre anecdote symétrique. En effet, quelques temps auparavant,

« Se hallaba en Sibuas un don Andrés Cusicanqui cacique y gobernador de la doctrina de Mohosa, natural y vecino de Oruro, mas se titulaba Topa Inca, noble, descendiente de los incas del Perú por ejecutoria declarada de los reyes de España, por eso aun tenía un rótulo puesto en la puerta de su casa con las armas de los señores del Perú. Este también escapó, yendo de carrera se entró en un barranco, rodó, y así escapó siendo él un anciano¹⁶. »

Mais cette première anecdote s'inscrivait dans une autre aventure. Le récit se poursuit :

« Asimismo se encajó a la misma peña un joven llamado Manuel Montalvo ; rodó y murió¹⁷. »

¹⁴ JSV, p. 10.

¹⁵ JSV, p. 310.

¹⁶ JSV, p. 58.

¹⁷ Ibid.

Et pour mieux faire entendre le sens de ce qu'il veut dire, Vargas insiste : « Andrés Cusicanqui rodó pero no murió y se salió de la peña. » Dans les mêmes circonstances, la mort a pris le jeune et laissé vivre le vieux ; elle a épargné l'homme mais elle a pris la femme.

Comptabilité macabre

Le Journal n'est pas un ouvrage hagiographique, et ces héros de l'indépendance ressemblent fort à une bande d'assassins. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils apparaissent pour la première fois sous les yeux du jeune José Santos : sept cavaliers furieux semant la mort dans un village en paix. L'histoire que rapporte Vargas n'est-elle donc pas celle de l'éternel combat que mènent les élus contre les méchants ?

On pourrait concevoir un récit où les acteurs des deux camps manifesteraient une bravoure et une cruauté égales, départagés seulement par l'intervention de la Providence, les uns paladins d'une juste guerre, les autres défenseurs d'une mauvaise cause. Une certaine conception de la Grâce autoriserait Vargas à glorifier la guérilla, malgré ses faiblesses, en tant qu'instrument — humain, donc imparfait — de desseins providentiels. Et souligner les fautes des guérilleros serait même plus démonstratif que le récit hagiographique.

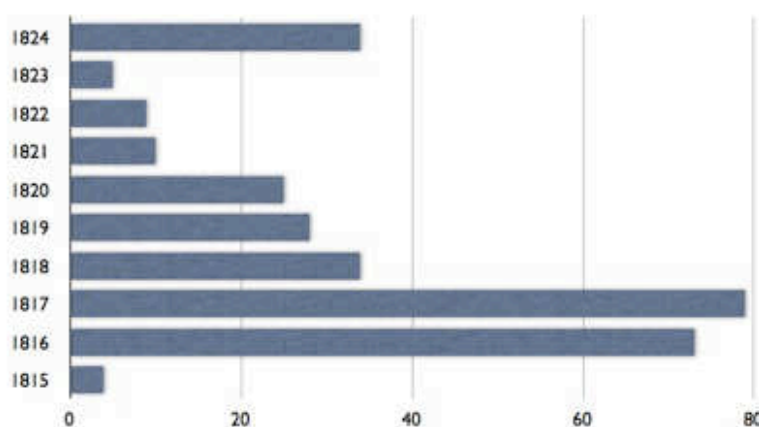
Vérifions donc comment se répartit la responsabilité des exécutions qu'il rapporte.

Sur un total de 301 exécutions — chiffre qui ne rend certes pas compte de la totalité des morts, mais significatif de la violence de la guerre rapporté au faible peuplement de ces provinces —, 181 (60%) sont le fait de l'armée royaliste, 115 (38%) celui des guérilleros. Étant donné l'imprécision des sources, et l'impossibilité de vérifier leur validité, ce genre de calcul ne signifie pas grand-chose, d'autant qu'il semblerait plus raisonnable de ne prendre en considération que les premières années de la guérilla, comme le montre le graphique ci-dessous :

Figure 19 : Tableau 2 : Exécutions et mises à mort, 1815-1822

*Cuadro de la ejecuciones relatadas en el MsB, 1815-1824*¹⁸

Años	Ejecuciones
1815	4
1816	73
1817	79
1818	34
1819	28
1820	25
1821	10
1822	9
1823	5
1824	34



La diminution brutale du nombre d'exécution rapportées par le Journal après 1817 ne traduit probablement pas une humanisation de la guerre ; elle reflète l'éloignement progressif de Vargas du centré du combat. Il reste guérillero, mais il n'est plus aux premières loges. Il s'est marié, chargé d'enfants, obtient de fréquentes permissions, et peut-être la mort de son héros, le commandant Lira, exécuté en décembre 1817, a-t-elle servi de frein à l'enregistrement des morts qui fascinaient tant Vargas à la fin de son adolescence.

La seule conclusion valide que l'on puisse tirer du nombre global des exécutions est une certaine égalité des camps en présence. Vargas aurait rempli son contrat : si, dans l'ensemble, la guérilla semble avoir pratiqué un peu moins d'exécutions que ses adversaires, cette différence n'est pas significative. D'autant que Vargas fournit d'autres données — qualitatives cette fois — qui alourdiraient le bilan de la guérilla. Sur un total de 301 exécutions, 63 furent des exécutions sommaires, exécutées cruellement par les Indiens « a piedra, garrote y lanzazos, lastimosamente », écrit chaque fois Vargas. Et il semble bien que ces morts, qu'on a quelques raisons de croire rituelles, étaient principalement le fait de la guérilla. Les soldats du roi, de façon plus militaire, fusillaient leurs condamnés¹⁸.

Vargas rapporte donc sur le comportement des guérilleros des vérités que notre sensibilité pourrait juger aussi déplorables que les exactions commises par les soldats du roi. Cependant, il n'hésite pas à intervenir pour condamner ses adversaires, et trouve parfois d'étranges justifications aux exactions commises par ses compagnons d'armes.

¹⁸ Pas toujours : F.X. Mendizábal (Op. cit., p. 110) reconnaît que l'armée royaliste exécutait parfois ses prisonniers à coups de bâton.

Pour toute conclusion d'un épisode au cours duquel les Indiens patriotes ont tué un enfant, sous les yeux de son père, en lui éclatant la tête contre un tronc d'arbre :

« Todo esto causó la entrada del gobernador Sánchez Lima a fuego y sangre sin perdonar al que por desgracia caíyga¹⁹. »

Vargas a énoncé une aporie : les guérilleros sont les Élus, mais lui, leur chroniqueur, restera impartial. Il ne se tire pas trop mal d'un tel pari : les Bons tels qu'ils les décrit sont parfois mauvais. Vargas peut se prétendre impartial et adopter le parti — mieux : en écrire la geste — de ceux dont il décrit sans fard l'indignité.

L'homme de parti

Interrogeons enfin les raisons de son engagement dans les rangs des guérilleros. À l'inverse d'autres auteurs qui n'ont songé à rédiger un témoignage qu'après s'être engagés dans un parti, Vargas déclare qu'il avait décidé de devenir guérillero afin de raconter une histoire véridique.

Il s'était donc enrôlé pour écrire. Mais au moment où il prit cette décision — à l'âge de dix-huit ans, à la fin de l'année 1814 —, aucun élément rationnel ne lui permettait de savoir s'il participerait à un épisode important d'une épopée continentale ou s'il ne s'agirait que d'une révolte parmi tant d'autres. Le Haut-Pérou avait l'expérience des révolutions brisées : en janvier 1810, on avait pendu à La Paz les dirigeants de la junte proclamée en juillet 1809, et en juin 1811, après quelques mois d'opérations favorables, l'armée de libération venue du Río de la Plata avait été écrasée par l'armée royale sur la rive sud du lac Titicaca. En 1813, l'armée conduite par Belgrano avait aussi été vaincue. En 1814, la conjoncture pouvait sembler de nouveau favorable aux indépendantistes, mais elle restait fragile ; elle se renversera au bout de quelques mois.

Rien n'autorisait donc Vargas à conclure que le combat auquel il allait participer resterait dans les annales, ni à penser qu'il serait un héros et non un Jacques. Seulement, il le croyait. À l'origine de sa démarche existait une vérité de croyance.

Pour sortir de cette impasse, essayons de poser autrement la question : au lieu de chercher à savoir pourquoi il s'était engagé, demandons-nous qu'est-ce qui lui avait donné l'idée d'écrire et d'où il tirait la conviction que les indépendantistes finiraient par triompher d'adversaires si puissants. Les réponses à ces deux questions conduisent sur le même chemin, qui mène à l'Église.

Les convictions de Vargas

En 1853, alors que, depuis leur fondation, les relations entre la Bolivie et les provinces de la Confédération argentine avaient traversé des crises difficiles, Vargas rappelait encore, dans le texte qui lui tient lieu de préface, la dette que les guérilleros devaient aux idées qui leur étaient venues de Buenos Aires :

¹⁹ JSV, p. 118-119.

« Por esto es que todos los habitantes de aquellos valles nos congratulamos por haber sido los primeros de la nación boliviana [...], aunque nos acogimos solamente de una proclama pronunciada por el señor general en jefe del ejército de la Patria don Máximo Balcarce el 25 de mayo de 1811 en el campamento general de Tiahuanaco [...] »²⁰.

Des Argentins, par le truchement de son frère, puis des officiers et chapelains formés par Buenos Aires, Vargas avait retenu la leçon de l'invincibilité des luttes de libération :

« [...] La guerra era nacional y estábamos muy bien informados de que rara o ninguna vez sujetaba el dominante a un pueblo armado por su amada libertad e independencia como ha sido así nomás »²¹.

Cependant, Vargas ne parvenait pas à accepter toutes les conséquences de ces principes. Lorsqu'en mars 1821 survient un nouveau commandant en chef, désigné par Buenos Aires pour remettre de l'ordre dans la guérilla qui se bat pour son propre compte depuis 1816 et l'intégrer au destin continental de la guerre d'indépendance, Vargas laisse éclater sa colère contre cet homme. Il n'en avait pourtant pas reçu que des mauvais traitements : dès sa prise de pouvoir, Lanza l'avait promu capitaine — comme il avait probablement aussi promu les anciens de la guérilla, afin de se gagner leurs grâces.

La formation politique moderne dont Vargas se réclamait n'était pas assez ancrée pour lui permettre d'entendre l'attitude du colonel Lanza, en rupture avec celle des caudillos précédents parce qu'elle s'inscrivait dans une stratégie plus vaste et ne se limitait plus à l'horizon des Vallées. Vargas ne perçut pas que les efforts de Lanza pour remettre au pas la division visaient à accélérer la victoire et préparer l'après-guerre.

Au moment où la guérilla commence de ressembler à une troupe régulière qui prendra part à la victoire finale, Vargas revient à des formes archaïques de combat. Il décrit, comme il ne l'a jamais fait auparavant, les défis entre adversaires, les injures homériques qui précèdent l'affrontement, les batailles au corps à corps. Il s'attarde aux conséquences d'un défi lancé par un officier royaliste des Vallées, qui se prétend « l'Aigle d'Hayopaya », au colonel Aguilera qui se dit « Lion de Santa Cruz ». Un défi entre le Lion et l'Aigle, voilà qui l'intéresse bien plus que la façon dont Lanza transforme une bande improvisée en une armée docile, ou ses négociations avec les royalistes.

La guerre était restée pour Vargas une affaire d'individus, chacun ayant à charge de prouver son courage et d'en tirer une gloire qui ne revenait qu'à lui. Si la guerre d'indépendance était continentale, les actions se réduisaient à un compte que chaque individu réglait avec son destin. La vision moderne du monde et de l'action politique que lui avaient inculquée les révolutionnaires de Buenos Aires restait superficielle. Elle ne pouvait rivaliser avec les conceptions plus anciennes, moins séculières, dont il se nourrissait.

Laissons la parole à deux personnages qui exposent de la façon la plus claire les convictions sur lesquelles se fondait le chroniqueur. Tous deux sont prêtres. Le curé Andrés Vargas :

²⁰ JSV, p. 11.

²¹ JSV, p. 12.

LE PACTE DU CHRONIQUEUR

« *Me platicaba mucho a que yo abrace siempre el partido de la Patria y de la libertad de América :*

« — *Esa es causa justa y justísima, la que van defendiendo los porteños (que conociendo bien todos sus derechos había él abrazado este sistema), que Dios los ha de proteger siempre porque el rey de España no era nuestro legítimo soberano : Así es que se puede defender a toda costa la libertad de la Patria del gobierno español, porque estamos impuestos por Dios y la misma naturaleza a defender nuestra libertad porque a fuerza nomás estamos gobernados por un partido que no tiene la más mínima acción para ello*²². »

Mêmes arguments de la part du curé Oquendo, chapelain des troupes de Rondeau :

« *No recelemos en que no ha de triunfar esta causa, porque Dios nos protege. No nos hemos sublevado contra nuestro legítimo príncipe, sino que justamente clamamos nuestra libertad, y por lo mismo protege el cielo nuestra causa visiblemente*²³. »

L'intervention de la Providence était au cœur de l'histoire de la guérilla. Sous la plume de Vargas, elle devient indicière et s'annonce au début de chaque morceau de bravoure, de même qu'elle conclut le récit exemplaire. Elle protège les élus et châtie les traîtres, leur envoyant la foudre et la malemort, la mort sans confession. Le fait que la guerre soit providentielle infléchit le statut du chroniqueur qui devient, en quelque sorte, le secrétaire d'une histoire qui dépasse toute chronique, une histoire sainte.

LES CHOIX DE VARGAS

Le journal de Vargas dispense des informations uniques. On ne trouvera nulle part de telles précisions sur les opérations de la troupe des Vallées, sur ses territoires, ses contacts, son organisation, ses conflits internes et ses rapports avec les communautés indiennes. La façon dont le commandant organisait ses troupes, ses ruses et ses faiblesses, les ressources matérielles et humaines dont il disposait, ses choix politiques et tactiques...

Les recoupements avec les sources espagnoles, quand ils sont possibles, sont le plus souvent au crédit de Vargas. Même si le point de vue partisan infère sur les récits des uns et des autres, même si les chiffres donnés par Vargas et par les officiers royalistes ne convergent pas²⁴, il s'agit bien de la même histoire, de la même poursuite sans trêve de forces situées dans les Vallées par les garnisons de la périphérie. Certains épisodes auxquels Vargas accorde une importance majeure sont bien traités comme tels dans les courriers royalistes²⁵.

²² JSV, p. 9.

²³ JSV, p. 55-56.

²⁴ La différence va toujours dans le même sens : les données des royalistes sont bien supérieures à celles fournies par Vargas.

²⁵ F.-X. Mendizábal, p. 151 (18 de diciembre de 1819), l'épreuve de Chinchilla.

Mais les divergences montrent aussi certains parti-pris de Vargas, qui a entrepris de rapporter les hauts faits de certains hommes et qui choisit de laisser d'autres dans l'ombre. Un officio du vice-roi La Pezuela fait allusion, en mars 1817, à une expédition royaliste organisée dans les Vallées pour mettre fin aux actions de la troupe du caudillo Ramirez qui sévit entre Cavari et Inquisivi²⁶. Il s'agit là du terrain même de la guérilla, et cette troupe devait appartenir à la confédération que dirigeait alors Eusebio Lira. Or Vargas n'évoque qu'une fois, en juin 1820, « un Ramirez, de la misma escolta de Chinchilla ». Vargas a passé à la trappe des commandants de troupes, qu'il a forcément connu, mais dont il ne veut pas raconter l'histoire, pour des raisons qui nous restent inconnues. Il faut donc lire la chronique et sachant que, malgré sa richesse, elle ne trace pas un tableau complet des forces rebelles dans les Vallées.

Enfin, Vargas, qui devait pourtant avoir du sens pratique et que ses activités d'hacendado rendait avisé, se refusait, comme écrivain, à accorder trop d'importance aux aspects les moins nobles de la guerre. Il voulait faire œuvre épique. À la fin de décembre 1816, une troupe d'Indiens conduisant un troupeau d'ânes sont chargés de porter le produit des pillages effectués dans les vallées par les hommes de Sanchez Lima. Ce sont ces Indiens qui tiennent de joyeux propos sur la figure du roi et celle de la patrie²⁷. Vargas soigne son récit, décrivant la mort de ces hommes qui se moquaient d'une idée sans image, d'une Patrie dont on ne savait si elle était mâle ou femelle. Il prend plaisir à forger des phrases qui resteront dans la mémoire de son lecteur. Il ne perd pas de temps à expliquer que guérilla vient de récupérer une part du butin volé par l'une des expéditions les plus brutales de l'intendant-gouverneur de La Paz.



²⁶ AGI, Charcas, 436. Oficio del virrey, 26/03/1817.

²⁷ JSV, p. 118.

TROISIÈME PARTIE

L'INVENTION D'UNE NOUVELLE SORTE DE GUERRE

Pour qu'une tactique employée par la plupart des armées de l'Ancien Monde ait connu cette transformation qui nous a rendu la guerre de guérilla familière, il aura fallu des conditions exceptionnelles et la rencontre imprévisible de plusieurs facteurs — la défaillance des autorités en place en Amérique à la suite de l'occupation de l'Espagne par l'armée française ; dans le Haut-Pérou, l'action de réseaux commandés depuis le Río de la Plata, ainsi que l'effet des ambitions opposées de Buenos Aires et de Lima ; l'aveuglement des autorités en place, et la brutalité d'une répression à l'origine d'une situation sans retour ; enfin, le bouillon de culture que formait alors l'audience de Charcas où tout conspirait à l'éclatement du statu quo au profit de forces locales.

GENÈSE DE LA GUERRE POPULAIRE

À peine achevée, une révolution suscite des interprétations qui cherchent dans le passé les prémices de l'événement. La guerre d'indépendance de l'Amérique espagnole ne fait pas exception à la règle. Tous les troubles politiques antérieurs furent interprétés comme l'annonce de la rupture finale, et l'on vit dans les grandes rébellions de la fin du XVIII^e siècle la répétition générale d'une décolonisation en germe dès le siècle de la conquête. Cependant, l'analyse des événements ne conforte pas ce point de vue. Toute l'Amérique ne rêvait pas d'indépendance depuis trois siècles mais, comme l'Espagne qui lui avait transmis sa culture pactiste¹ et sa propension à l'affirmation régionale², elle centrait son univers politique sur la *patria chica*, un esprit localiste qui pouvait exercer des ravages s'il se combinait à l'esprit de corps. Qu'un événement vienne mettre à bas la couronne d'Espagne, les centres de pouvoir se mettraient à proliférer.

Dans les Andes, les sociétés indiennes, majoritaires au plan démographique, avaient appris à s'adapter à cet aspect des choses. Les caciques s'étaient mêlés à l'élite créole, tandis que les communautés savaient que leurs revendications auraient plus de poids si elles s'inscrivaient dans le fil d'une clientèle ou d'un réseau. La survie de leur identité et la jouissance de leurs terres dépendaient en partie de leurs alliances avec des groupes et des lignages extérieurs. L'observation de ce monde qui va bientôt se déchirer révèle le tissu de liens serrés qui le compose. De la communauté des Andes au Conseil des Indes, des relais existent, des nouvelles passent. Lorsque cette circulation ne sera plus possible, l'unité de base de la vie politique, la *patria chica*, restera seule en place.

LA VIE POLITIQUE DEVIENT CELLE DE LA *PATRIA CHICA*

En Espagne, entre mai et juillet 1808, des juntas apparaissent dans chacune des cités qui refusent l'occupation française. On dessine une Espagne des juntas qui coïnciderait avec des provinces historiques. Mais celle que suggère la prolifération des tous premiers moments se place à une autre échelle, celle d'une mosaïque formée d'éléments infimes. Dans la seule Catalogne, les premières semaines de l'insurrection auraient vu se former dix-huit juntas, toutes auto-qualifiées de « suprêmes »³. À cet émiettement s'ajoute la propension de ces assemblées à agir de façon souveraine, sans se préoccuper d'unité

¹ M.-D. Demélas, « Pactismo y constitucionalismo en los Andes », in Annino A. et Guerra F.-X. éd., *Inventando la nación. Iberoamérica. Siglo XIX*, FCE, Mexico, 2003, p. 593-612.

² Le « sociocentrismo » souvent évoqué par Julio Caro Baroja (*Estudios sobre la vida tradicional española*. Ediciones Península, Madrid, 1988, passim).

³ Selon Antoni Moliner Prada, *La Catalunya resistent a la dominació francesa*. La Junta superior de Catalunya (1808-1812, Barcelona, 1989, p. 16.

d'action à l'échelle péninsulaire — encore moins impériale. La junte d'Extrémadure envoie des ambassadeurs à Londres et négocie avec Wellesley sans consulter la Junte centrale. La junte de Séville, qui ne désespère pas de s'imposer comme Junte suprême d'Espagne et des Indes, expédie des émissaires en Amérique pour se rallier les provinces d'outremer et conspire pour désigner une Régence à sa convenance⁴. La seconde junte de Cadix touche à ce but deux ans plus tard en s'imposant comme mentor des Cortès⁵.

Très vite, Séville se heurte aux autres cités d'Andalousie : Grenade, Cordoue, Jaen, Cadix. Entre ces villes elles-mêmes, éclatent des oppositions, des rivalités, des tensions. Cordoue s'oppose à Cadix ; Grenade lutte contre Séville ; Jaen doit faire appel à l'arbitrage de la Junte centrale pour se soumettre la junte de Martos⁶... En quoi l'Amérique des années 1809-1810 apparaîtrait-elle différente de l'Espagne ? Pour entendre les similitudes entre les deux hémisphères, il n'est pas nécessaire de supposer que la dispersion politique de la métropole fût connue des provinces américaines qui l'auraient imitée ; il suffit de savoir que, des deux côtés de l'Atlantique, la même culture politique était à l'œuvre. La création de juntas, si elle apparut spontanée, devait tout à des pratiques qui avaient cours depuis des siècles et qui servaient à remédier aux vacances de pouvoir.

Il n'existe donc pas de solution de continuité entre l'assemblée d'un *cabildo abierto* en temps de crise et la formation de juntas en 1809-1810. L'exemple de la ville de Tarija qui, en 1775, organisait seule sa défense contre une attaque des Indiens Tobas annonce la réaction des cités américaines trente-cinq ans plus tard⁷. Le *cabildo abierto* de Tarija s'arrogeait alors les mêmes fonctions qu'exerceront les juntas insurrectionnelles d'Espagne — dans un cas les *vecinos* assemblés organisent la mobilisation de leur cité contre les attaques indiennes, dans l'autre les juntas organisent la résistance contre l'occupant français.

Dans une telle conjoncture, on comprend aisément que les provinces américaines, même les plus fidèles à l'Espagne, pouvaient se croire autorisées à se doter de leurs propres organes de gouvernement. La situation est grave, appelle de la résolution : les juntas se donnent le droit de mobiliser les hommes et de les armer contre toute menace. Si la guerre de guérilla n'existe pas pour autant, un premier pas vers la guerre est franchi, et

⁴ Conde de Toreno, *Historia del levantamiento, guerra y revolución de España*, BAE, t. 64, 1953, p. 227. Les émissaires de la junte de Séville en Amérique n'hésitèrent pas à demander aux administrateurs qu'on leur versât ce qui restait dans les caisses du fisc pour financer la résistance espagnole (AGS, secretaría de guerra, 6896, exp.54).

⁵ M.-D. Demélas, F.-X. Guerra, « Un processus révolutionnaire méconnu. L'adoption des formes représentatives modernes en Espagne et en Amérique (1808-1812) », in Caravelle, *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, Toulouse, 1993, n° 60, p. 5-57. Des mêmes auteurs, « The Hispanic Revolutions : the Adoption of Modern Forms of Representation in Spain and America (1808-1814) », in Posada-Carbó éd., *Elections before Democracy. The History of Elections in Europe and Latin America*, Institute of Latin American Studies, 1996, Londres, p. 33-60.

⁶ Tous ces détails figurent dans les archives des Cortès à Madrid.

⁷ AGNBA, 1783, criminales, leg. 22, exp. 16, sala IX-32-33.

cela d'une façon qui ancre le combat dans une conjoncture régionale. La guerre irrégulière sortira du moule d'une identité locale qui s'impose dès lors à tous⁸.

L'amour du roi

La propension à écrire l'histoire à partir de ce qui apparaît comme son dénouement a également fait oublier deux éléments importants des débuts de la guerre d'indépendance : la vacance du pouvoir à laquelle doivent faire face les sujets, et la question même de savoir quel est le prince légitime à partir de 1808. Avant d'abandonner ses droits au profit de Napoléon et de passer six ans de détention au château de Valençay, Ferdinand VII avait accédé au trône en obligeant son père à abdiquer. En dépit de cette irrégularité, l'opinion populaire lui était favorable, et il se noua une curieuse histoire d'amour entre ce prince dont on ne savait rien et un peuple qui aimait les histoires tristes et manquait de bon sens. La figure de ce roi que personne n'avait vu ne cessa de hanter les guerriers des Andes. Le premier document que Vargas insère dans son journal est l'appel au secours que le prince captif adresse à ses sujets d'Amérique ; ce document, qui ne figure pas dans les sources officielles, est vraisemblablement un faux destiné à mobiliser les crédules habitants de Charcas⁹. En voici le contenu :

« Nobles Americanos : estoy rodeado por todas partes. Soy víctima de la tiranía. Vosotros salvasteis la España en peores circunstancias y hoy, prisionado, no os pido la corona pero sí que vindiquéis, arreglando al plan con las provincias inmediatas vuestra libertad, de no admitir yugo extranjero, y sujetéis a este pérfido enemigo que despoja de sus derechos a vuestro desgraciado príncipe » Bayona, 8 de mayo de 1808.

⁸ Malgré ses outrances, le jugement de Menéndez Pelayo peut s'appliquer en partie à l'Amérique : « Precisamente en lo irregular consistió la grandeza de aquella guerra, emprendida provincia a provincia, pueblo a pueblo, [...] siguiendo cada cual el nativo impulso de disgregación y de autonomía, de confianza en si propio y de enérgico y desmandado individualismo. La resistencia se organizó, pues, democráticamente y a la española, con ese federalismo instintivo y tradicional, que surge aquí en los grandes peligros y en los grandes reveses, y fue, como era de esperar, avivada y enfervorizada por el espíritu religioso, que vivía íntegro, a lo memos en los humildes y los pequeños, y acaudillada y dirigida en gran parte por los frailes. » Historia de los heterodoxos españoles, II, BAE, Madrid, 1956, p. 771.

⁹ JSV, p. 423.

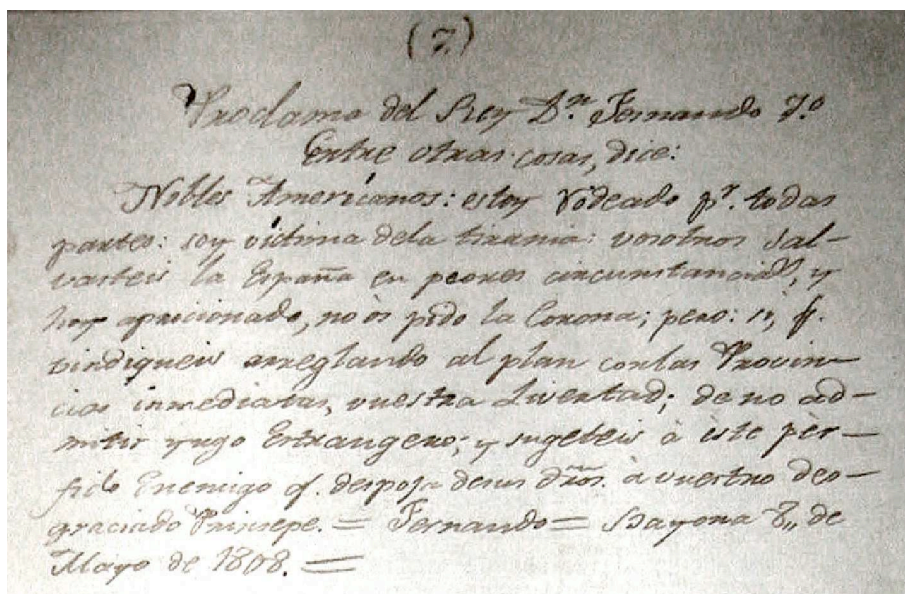


Figure 20 : ANB, MsB f° 22, document intercalaire : Proclama del Rey Don Fernando 7°

Peu avant les débuts de la chronique de Vargas, la situation de l'Amérique apparaît donc plus complexe que celle d'un continent qui rêve de liberté. La confusion domine, les choix possibles sont ambigus et il n'est guère de certitudes. Les autorités métropolitaines, déjà fortement déconsidérées depuis que l'impopularité de Godoy avait imposé ses créatures à leur tête, ont perdu tout crédit. Le bruit court qu'elles entendent livrer les provinces américaines à la France ou à la cour portugaise réfugiée au Brésil. Dans son autobiographie, Manuel Belgrano parle avec mépris de « la política reptil de los gobernantes de América ». Dès juillet 1810, le vice-roi du Pérou, José Fernando de Abascal décrète précipitamment que l'audience de Charcas relève à nouveau de son domaine¹⁰, tandis que Buenos Aires décide d'y exporter sa révolution. Qui faut-il écouter, quel est donc désormais le seigneur naturel de l'Espagne et de l'Amérique ? Une sympathie aveugle pour le jeune roi ne peut remplacer les règles nécessaires à l'obéissance spontanée. Et au nom de quoi doit-on continuer d'obéir aux intendants, aux gouverneurs, aux présidents et vice-rois ? Des militaires, habitués à la discipline, pourront accepter pareille situation, de même que ceux qui craignent tout changement. Mais certes pas des élites frondeuses diplômées en droit, pas plus que des commerçants et un menu peuple mécontents des mesures fiscales mises en place depuis plusieurs décennies, non plus que des communautés indiennes dont les motifs d'exaspération n'ont pas disparu avec la défaite de la Grande rébellion. Tout est en place pour qu'explode un mélange formé de défiance et de suspicion, de mécontentements accumulés depuis des décennies et de revendications locales insatisfaites.

¹⁰ Bando du 13 juillet 1810.

La culture guerrière de l'Amérique

Trois siècles de pax hispanica n'avaient pas éradiqué les pratiques guerrières. Trois formes de combat, toujours en vigueur, existaient toujours, qui se rencontrent dans la conjoncture des années 1809-1810 pour se mêler entre eux :

- l'utilisation des méthodes de la petite guerre. Le terrain s'y prête, et l'expérience en est acquise au cours des guerres civiles que les Andes ont connues dès le XVI^e siècle. Gunnar Mendoza rappelle ces permanences : en 1626, lorsque s'achève la guerra de Vicuñas contra Vascogangados à Potosi, les derniers combattants trouvent refuge dans la province d'Ayopaya¹¹ ; les Vallées constituaient déjà un abri pour les opposants pourchassés. En outre, l'existence d'une frontière, celle qui sépare en Charcas le monde policé des villes et des campagnes d'avec les territoires des Indios de guerra, avait conservé l'habitude des escarmouches et le savoir-faire de troupes peu nombreuses mais mobiles, accoutumées à répondre aux incursions d'un adversaire insaisissable. Ignacio Warnes, secrétaire de Belgrano qui devint le principal dirigeant des guérillas de la province de Santa Cruz, s'était formé à l'école des blandenques qui gardaient les frontières du Río de la Plata¹².
- La culture milicienne. Comme le signale Leon Campbell, la situation militaire de l'Amérique se caractérisait par la faiblesse des forces permanentes que l'importance des milices contrebalançait¹³. Se battre pour la cité fait partie du statut de vecino. Les milices de Buenos Aires avaient acquis leurs titres de noblesse en triomphant des hommes de Beresford, en 1806, et de ceux de White-locke en 1807. Toutefois — et Belgrano n'en faisait pas mystère — la formation qu'on y recevait était sommaire et les officiers, s'ils étaient satisfaits de leur bel uniforme, ignoraient presque tout du métier militaire.
- L'expérience des guerres indiennes de la fin du XVIII^e siècle. Trente ans avant le début de la guerre d'indépendance, beaucoup avaient gardé le souvenir du terrain d'action des communautés rebelles — leurs parcours, leurs sanctuaires, les périodes de combat et celles des travaux agraires —, leurs liens et leurs relais, leurs modes de mobilisation, leurs sympathies et leurs inimitiés... Tout cela se retrouvera prêt à servir dans la nouvelle conjoncture.

¹¹ JSV, p. 15.

¹² AGS, secretaría de guerra, 6824, exp. 14, 1799. Warnes est alors cadete del regimiento de infantería de Buenos Aires, avec six ans et demi de service.

¹³ Campbell, Leon G., *The Military and Society in Colonial Peru, 1750-1810*, Philadelphia, American Philosophical Society, 1978. Plus récemment, *Milicia y sociedad ilustrada en España y América (1750-1800)*. Actas XI Jornadas Nacionales de Historia Militar : Sevilla, 11-15 de noviembre de 2002. Madrid: Editorial Deimos 2003. Cambell chiffre à 591 le total des forces militaires au Pérou, en 1760 ; au même moment, le nombre des miliciens s'élève à 4 209 (p. 17). À la veille de la grande rébellion, les forces des milices de La Paz étaient de 4 974 hommes (p. 63).

La formation des guérillas en Espagne

Au début du XIX^e siècle, le terme guerrilla n'était pas employé dans d'autres langues que le castillan, il n'existait que « petite guerre », « little war », « piccola guerra », « kleine kriege ». Ce qu'on nommait guerrilla dans l'armée régulière correspondait à l'action de troupes mobiles, généralement formées de cavaliers, capables de partir en éclaireurs ou de s'emparer par surprise d'une position avantageuse, puis de poursuivre les fuyards¹⁴. Voici la définition qu'en donne un manuel qui fut l'objet de plusieurs éditions en Améri- que latine pendant la période qui nous intéresse :

« Se entiende por formación de guerrilla, la separación o dispersión metódica de una tropa, bien sea para batirse en terreno fragoso, que no admite otra, para abrigar las maniobras de gruesos cuerpos, llevan la vanguardia de la columna, flanqueadas con marchas, o con el objeto, en fin de reconocimientos¹⁵. »

Les troupes de francs-tireurs, qui cherchaient à calquer leur organisation sur celle de l'armée régulière, reprirent à leur compte cette dénomination. On distinguait la troupe en formation de combat, qui restait groupée en attendant l'assaut et cherchait à conserver sa disposition dans l'action, de la formation en « guerrilla », une troupe généralement montée, mobile, où l'action de chaque homme comptait, qui se déployait puis se dispersait au gré de l'action, pour se regrouper au lieu de rassemblement qui lui avait été fixé avant l'opération. Si nous désignons aujourd'hui par « guerre de guérilla » l'action des troupes dont Vargas rapporte la chronique, lui-même et ses compagnons n'ont jamais employé le terme « gerrilla » que pour désigner cette tactique dont les principes avaient été établis depuis longtemps dans le cadre de l'armée régulière. Lorsqu'il veut qualifier le type de troupes à laquelle il a appartenu, Vargas emploie, un peu gêné, le terme de mon- tonera. Je reviendrai sur le sens de ce terme plus loin.

En Espagne, la défaillance de l'armée régulière¹⁶ mène les juntas à encourager l'action de troupes locales improvisées. Bientôt, avec ce souci de réglementation qui caractérise les révolutions modernes, la Junte centrale, puis la Régence et les Cortès, institu-

¹⁴ Francisco Xavier Mendizábal (Guerra de la América del Sur, 1809-1824, Buenos Aires, Academia nacional de Historia, 1997, p. 65) décrit la disposition des forces royales avant la bataille de Ayohuma : « [...] Con la izquierda bien apoyada a una larga loma y barranco, de la cual se habian apoderado nuestras guerrillas y cuerpo de partidarios por flanquear la derecha de los enemigos. »

¹⁵ Felipe de San Juan, Instrucción de guerrilla, aumentada por el teniente coronel D. Alfonso Balderabano, sargento mayor del regimiento de infantería ligera..., tercera edición, Santiago de Chile, imp. Nac., 1823.

¹⁶ Sur laquelle Napoléon avait fait rassembler les informations les plus calamiteuses avant d'occuper l'Espagne. Archives Nationales, Paris, série F IV.

tionnalisent cette nouvelle forme de combat¹⁷. Là aussi, il n'est pas question de « guerra de guerrilla » mais de « corso terrestre » pratiqué par des « partidas de guerrillas », des « cuerpos francos » ou encore des « partidas patriotas ». Ainsi la guerre de guérilla a-t-elle existé bien avant d'être nommée ainsi.

La difficulté de désigner d'un terme unique ces forces irrégulières provenait en partie de leur diversité. La résistance espagnole faisant feu de tout bois, on récupéra pour la bonne cause aussi bien des équipes de contrebandiers que des milices bourgeoises chargées du maintien de l'ordre, et on légittima jusqu'à des troupes « de cruzada » dirigées par des clercs, formées principalement par des séminaristes¹⁸. Toutes ces unités agissaient en vertu d'une délégation de ce qu'on n'appelait pas encore « le monopole de la violence légitime » sous la forme de lettres de course qui autorisaient toute action qui nuirait à l'ennemi. Les guérilleros étaient donc des corsaires qui agissaient sur la terre ferme, pour des motifs propres à chaque sorte de troupes auxquelles la réglementation officielle accordait un traitement spécifique. Si les contrebandiers étaient autorisés à se payer sur le butin pris à l'ennemi, il n'en allait pas de même pour les partidas patriotas qui se battaient pour la patrie, gratuitement, bien sûr. Quant aux troupes de « cruzada », il était connu qu'elles accomplissaient leur salut.

Deux aspects des innovations espagnoles appellent particulièrement l'attention. En premier lieu, les effets pervers d'un manifeste de la Junte centrale aux généraux français leur rappelant que tous les Espagnols étaient soldats de la patrie : l'objectif de ce texte était de faire appliquer le droit de la guerre à tous les combattants, militaires et civils¹⁹. Mais, plutôt qu'une mobilisation générale et une protection de tous les résistants, on aboutit à faire disparaître tout espace civil. En Espagne d'abord, en Amérique ensuite, le principe d'une participation de tous à la guerre aboutit à renforcer les formes les plus extrêmes de la répression. Aux yeux des officiers de la contra-insurgencia, tous étaient également coupables. En second lieu, l'apparition des troupes de croisade, mais aussi l'émergence de nouveaux dirigeants militaires, membres de l'Église, montraient la place nouvelle des clercs dans ce combat. Politique et religion se trouvaient inextricablement

¹⁷ Pedro PASCUAL, *Curas y frailes guerrilleros en la guerra de la independencia. Las partidas de cruzada reglamentadas por el carmelita zaragozano P. Manuel Traggia*, Dip. De Zaragoza, 2000, p. 114. L'auteur énumère les règlements suivants : 1. De la Junta Central : Reglamento de partidas y cuadrillas. Junta central Séville, 28 décembre 1808 ; Instrucción que su magestad se ha dignado aprobar par el corso terrestre contra los ejércitos franceses (17 avril 1809) ; Reglamento para la reducción y reforma de las juntas provinciales (1er janvier 1809) ; Real Orden del 28 de febrero de 1809 refrendando un bando de la Junta de Valencia en que animaba a hacer al enemigo todo el daño posible, y estipulaba que cualquier particular que cogiera armas, viveres, caballo, dinero, etc. al enemigo sería de su propiedad.

2. De la regencia : Orden de la regencia con varias prevenciones para las partidas de guerrilla, Cadix 15/09/1811, 11 art ; Reglamento para las partidas de guerrilla, 11/07/1812 ; Reglamento para los cuerpos francos o partidas de guerrilla (28/06/1814).

À ces décrets et règlements s'ajoutait le Reglamento para las partidas patrióticas de don Luis Lacy (9/09/1811).

¹⁸ J.-R. Aymes, « La guérilla dans la lutte espagnole pour l'indépendance (1808-1814) : amorce d'une théorie et avatars d'une pratique », *Bulletin Hispanique*, vol. LXXVIII (1976), p. 325-349

¹⁹ Manifiesto del 20 de marzo de 1809 a los generales franceses que recordaba que todos los españoles eran soldados de la patria.

mêlés²⁰. La figure du moine ou du prêtre chef de troupe venait de naître en Espagne comme en Amérique. Il ne faudra pas en conclure trop vite, comme le firent les libéraux, que le fanatisme avait contaminé la cause patriotique, même s'il est sûr que les guerres d'indépendance hispaniques acquièrent rapidement une dimension religieuse. Il faut bien rappeler que le métier de prêtre était alors un office comme un autre, si l'on peut dire, et que la guerre permit à des clercs entreprenants de sortir à leur avantage des limites de leurs fonctions. Un caudillo tel que Martín Güemes put échapper au séminaire grâce à la guerre. En temps de paix, que serait-il devenu ?

C'est en Espagne aussi que s'expérimentent les tactiques de la contre-guérilla²¹. Bien des officiers espagnols, qui avaient combattu en métropole contre l'armée française, partirent en Amérique chargés de diriger des forces de répression après avoir acquis en Europe l'expérience de la guerre irrégulière et de ses antidotes. Naguère poursuivis, ils deviendront poursuivants. Tandis que les officiers français, tels que Bugeaud, qui avaient expérimenté avec succès de nouvelles façons de contrôler les provinces et de les administrer, exporteront en Algérie le fruit de leur expérience, les officiers espagnols exerceront sur les Indigènes des Andes le même mélange de terreur, de contrôle méthodique, de promesses fallacieuses et d'appât du gain dont les Français avaient découvert l'efficacité²².

Pueblo chico, infierno grande

Vers 1810, l'espace de l'audience de Charcas s'organisait en fonction de quelques cités de dimension réduite. La Paz arrivait au premier rang. Un tiers de sa population avait péri lors des deux sièges de la ville par les forces de Tupac Catari, en 1781, mais elle démontrait une fois de plus sa capacité de récupération en ayant retrouvé son niveau de richesse antérieur et le même nombre d'habitants, environ 35 000. Plaque tournante du marché de la coca produite dans les Yungas²³ qui se trouvaient à un jour de marche, la cité était à nouveau prospère et active. Sa proximité du Pérou, ses fonctions administratives, l'importance de son marché et de ses ressources la destinaient à abriter l'une des garnisons de l'audience. Mais son site était mal protégé et le colonel Ignacio Flores, qui avait présidé l'audience et dirigé son armée pendant la grande Rébellion, disait que ce

²⁰ Pedro Pascual, op. cit., p. 15 : les premières partidas de cruzada sont mentionnées dans un edicto general du 29/06/1809, promulgué par la junta de Badajoz.

²¹ J.-L. Reynaud, « Contraguerrilla en España : el mariscal Suchet, duque de la Albufera », Revista de Historia militar, n° 66, p. 115-176.

²² Ce fut notamment le cas du colonel Juan Sánchez Lima, un des adversaires les plus durables et craints de la guérilla. Il a participé à la guerre en Europe, a pris part aux combats contre les armées de Massena, sur le Taje, le 25 décembre 1810, comme officier du régiment de cavalerie de Soria. Aux ordres du marquis de La Romana, il a intercepté une correspondance avec Napoleon sur l'Èbre et reçu pour cela une médaille et le grade de colonel. AGI, Charcas, 436, oficio de Ricafort, La Paz, 20 novembre 1818.

²³ Outre la coca et des fruits, les Yungas fournissaient de l'or et du tabac.

n'était qu'un ravin à la merci de n'importe quelle troupe campée sur El Alto²⁴. Aussi les armées royales s'établirent-elles en d'autres points du haut plateau, notamment à Sicasica, une bourgade située sur la route de La Paz à Oruro et Potosí, qui commandait le passage principal vers la zone des vallées. Oruro, point de passage obligé vers Potosí et le Chili ou vers Cochabamba et ses campagnes, était un centre minier important, le débouché naturel des produits agricoles des Vallées, et elle abritait un arsenal et des ateliers d'armement. Ce fut une autre des garnisons. La route se poursuivait vers Potosí, dont la Casa de la moneda, qui fournissait d'argent une grande partie de l'Amérique du Sud, représentait le butin par excellence. Celui qui en avait le contrôle disposait du nerf de la guerre. Le pillage des caisses royales par les armées de Buenos Aires, à chacun de leur passage, s'explique par cette nécessité et pas seulement par l'indiscipline de leurs troupes ou la cupidité de leurs dirigeants. Les richesses de Potosí permettaient de payer l'armée et de nourrir les projets de libération ourdis par le Río de la Plata.

On parvenait à Cochabamba, arsenal et grenier de l'audience, par la route qui descendait d'Oruro vers les bassins. La cité était peuplée, seconde en importance après La Paz, et disposait des corps de métier et des ressources nécessaires à l'entretien de troupes importantes. En outre, la région était assez riche pour attirer également les forces irrégulières qui y trouvaient toujours à s'approvisionner.

Dans les basses terres, Vallegrande et Tarija constituaient les marges fournissant cavaliers et montures au reste de Charcas. L'importance stratégique des chevaux et des mules de la zone comprise entre le nord argentin et Tarija était grande. Güemes en aura bien conscience quand il interdira ce commerce mais signera par là-même son arrêt de mort.

Figure 21 : Le peuplement de la Bolivie en 1826 (données approx.)

	Département	Capitale
La Paz	375 000	40 000
Oruro	115 000	4 600
Potosí	245 000	9 000
Chuquisaca	142 000	12 000
Cochabamba	148 000	30 000
Santa Cruz	75 000	9 000
Total	0	0

Source : Pentland, Informe sobre Bolivia, Casa de la Moneda, Potosí, 1975 [1826].

Chuquisaca, la capitale, n'était guère peuplée — on ne comptait que 18 000 habitants dans la cité de La Plata en 1809. Mais c'est pourtant de là que partira le processus révolutionnaire. Les deux meilleurs ouvrages sur le cœur administratif et politique de Charcas au moment de la guerre d'indépendance, *Últimos días coloniales en el Alto Perú*, de Gabriel René-Moreno [1896], et *Comienzos de la independencia en el Alto Perú* de Es-

²⁴ ABCE, fondo Jijón y Caamaño, manuscritos, vol. 22.

tanislao Just Lleó [1994], accordent une place centrale dans la sécession de Charcas aux querelles personnelles, aux mesquines cabales, aux questions d'étiquette. À Chuquisaca, des outrances de l'ancien régime, de l'usure des hommes aux commandes et de l'inefficacité des vieilles recettes va jaillir l'étincelle permettant la révolution. Les représentants du pouvoir civil et religieux en Charcas en 1809 sont un président âgé — comme à Quito, autre foyer séditieux —, des ministres agrippés à leurs privilèges, dont toute l'action se résume à défendre leur corps ; un archevêque, D. Benito María de Moxó y Francoli, dont les raffinements littéraires et les prétentions d'homme du monde sont perçus comme autant de provocations dans cette lointaine province de l'empire²⁵.

Face à ces hommes appliqués à des disputes ineptes, la jeunesse de ceux qui vont prendre les armes ne manque pas de surprendre. José Miguel Lanza a vingt ans lorsqu'il commence de guerroyer en tant que capitaine, en compagnie du caudillo indien Baltázar Cárdenas, et les plus connus les hommes de Buenos Aires ont une trentaine d'années.

Ce qui passe pour le « primer grito » de l'Amérique espagnole commence comme une querelle de préséance où l'esprit de corps atteint à de tels extrêmes que, afin de détruire leurs adversaires, les magistrats de l'audience n'hésiteront pas à bouleverser l'ordre établi et à faciliter la tâche aux esprits les plus radicaux²⁶. En parvenant à déposer le président, ils se condamnent à une alliance avec les groupes favorables à l'indépendance. Arrivant là-dessus, l'armée de Buenos Aires qui se dirige vers l'altiplano peut croire Charcas gagnée à sa cause. Fin 1810, ses dirigeants sont accueillis dans la capitale comme des libérateurs, le cabildo les désigne aussitôt comme alcaldes de la cité, tout leur sourit. Trop naïfs pour entendre qu'ils ne jouent qu'une partie dans un jeu dont les maîtres leur sont inconnus, trop présomptueux pour voir que leurs forces militaires sont insuffisantes, ils perdent leur crédit en six mois, et toutes leurs illusions quand Goyeneche rompt la trêve établie pour les surprendre à Guaqui. Il s'en suit une débandade sans gloire de l'armée de libération, à la fin juin 1811.

LA GUÉRILLA DES VALLÉES

Ce mouvement de flux et de reflux des armées de Buenos Aires est à l'origine des premières guérillas. Des troupes de partisans sont créées par les chefs des armées régulières avançant en terrain inconnu qui veulent se doter de troupes de cheveu-légers et s'appuyer sur des auxiliaires locaux capables de reconnaître les chemins, transmettre des informations, harceler l'ennemi. Ces corps francs sont condamnés ensuite à inventer la guerre de guérilla lorsque, rescapés de troupes vaincues, ils devront opérer une reconversion désespérée. Cette origine des troupes de guérilla vaut aussi bien pour le Haut-

²⁵ Vicente Cañete communique une lettre anonyme qui parle de l'archevêque en ces termes : « un arzobispo italiano más propio para marica sahumado peinado... » Lettre de Cañete à Abascal datée d'Oruro 28/04/1813, AGI, diversos, archivo de Abascal, Legajo 3, año 1813, ramo 1, núm. 10.

²⁶ « Generalmente su actitud responde a un espíritu de cuerpo, orgulloso y soberbio, que se siente postergado en el régimen de intendencias en que vive, y que quiere, por cuanto está en su mano, hacerse notar y recuperar en algo la jurisdicción perdida. Tiene el sentimiento de lo que ha sido y ya no es. De este sentimiento se valdrán los patricios revolucionarios para conseguir sus fines. Al Tribunal acudirán, halagando su soberbia y vanidad, con solicitudes de protección y defensa, ante lo que califica de abusos y despotismo o tiranía de las autoridades. » E. Just Lleó, Op. cit., p. 279-280.

Pérou que pour le royaume de la Nouvelle-Grenade²⁷ ou les poches de résistance royaliste dans le Sud chilien²⁸.

En Charcas, derrière le projet de Buenos Aires d'organiser des montoneras, se profilait l'idée de faire participer les habitants eux-mêmes à leur libération. Il traduisait aussi la nécessité urgente de trouver partout des hommes pour combattre. Manuel Belgrano, ancien secrétaire du Consulado de Buenos Aires qui avait quelque connaissance d'économie, ne cessait de rappeler la pénurie qui caractérisait le fisc du nouvel État du Río de la Plata. On ne pouvait payer des soldes, on ne pouvait entretenir une armée sans ressources locales. Dès l'entrée du corps expéditionnaire dans le Haut-Pérou, son plénipotentiaire Castelli — comme plus tard San Martín au Pérou²⁹ — structure la défense des provinces libérées autour de quelques notables qu'il nomme commandants et qu'il charge de lever leurs propres troupes³⁰. Quand l'armée de Balcarce bat en retraite, ces hommes qui se sont engagés de façon ostentatoire aux côtés des Argentins sont abandonnés à eux-mêmes et ne pourront compter que sur leurs propres forces³¹. Certains, traqués, tentent cependant de survivre en leur terroir, d'autres émigrent dans le sillage de l'armée argentine pour continuer de se battre plus au sud.

Dans cette dernière zone, San Martín a compris très tôt le parti qu'il pouvait tirer des qualités guerrières des gauchos, et, contre l'avis de dirigeants de l'armée de Buenos Aires tels que Rondeau, il fait confiance à Martín Güemes pour assurer la sécurité de la frontière³². En contrepartie, Güemes devient seigneur de la guerre en son domaine. C'est à son école que José Miguel Lanza achèvera sa formation, dans une région assez ressemblante aux Vallées par ses accidents de terrain, la proximité de la puna et la forte composante indienne de sa population.

²⁷ Cf. Le rapport de Nuñez del Arco pour Quito : les chefs de factions, défaits, deviennent capitaines de cuadrillas dans les campagnes au nord du reino. ABCE, fondo Jijón y Caamaño, manuscritos, vol. 10, « Informe sobre los empleados de la audiencia de Quito [...] ».

²⁸ Cf. dans les archives nationales de Santiago, le fonds Ministerio de Guerra, ainsi que l'ouvrage classique de Vicuña Mackenna, *La guerra a muerte*.

²⁹ Et à la différence de Bolívar et Sucre qui n'ont pas connu l'expérience de la guerre populaire contre les Français en Espagne. José Arenales, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias de la División Libertadora a las órdenes del general Don Juan Antonio Álvarez de Arenales en la segunda campaña de la sierra del Perú en 1821*, Buenos Ayres, 1832, p. 2-3.

³⁰ JSV, p. 25 : désignation des commandants des Vallées.

³¹ Sur les campagnes de l'année 1811, AGI, Legajo 2, año de 1811, Ramo 1, 15, n° 258, Juan de Imaz sobre la subversión de los indios del desaguadero a Oruro, et Legajo 2, año de 1811, ramo 2, n° 276, 8, *Sobre desórdenes del alto Perú*.

³² M.-D. Demélas, « L'apprentissage de la modernité en Espagne. San Martín entre guerre et démocratie à l'été 1810 », in *El general San Martín in Bélgica*, Ediciones Biblioteca nacional, Buenos Aires, p. 81-89.

La guérilla des Vallées se nourrit à ces deux sources. Une origine locale, qui montre à quel point les Vallées étaient compromises dans le mouvement indépendantiste. Qui met en place également des personnages, des familles, des réseaux qui resteront actifs pendant toute la durée de la guerre. Enfin, qui suggère la force des liens avec les sociétés indiennes entretenus par les dirigeants locaux. Quand le caudillo Estebán Arze monte de Cochabamba vers Oruro, en 1811, il est assuré du soutien des Indiens de Chayanta et de ceux de Sicasica grâce à ses contacts avec le chef de guérilla Hermenegildo Escudero, protector de naturales qui occupe alors Sicasica avec ses troupes indigènes³³.

Une seconde source de recrutement des guérilleros est formée d'hommes originaires des Vallées qui ont participé aux combats de Salta et de Tucumán dans les rangs de l'armée du Nord. Après deux ans d'exil, ces émigrés reviennent chez eux par vagues successives, égarés lors de combat, comme ils le prétendent, ou bien déserteurs, on ne sait. Le fondateur de la guérilla, Eusebio Lira, qui a gagné à Salta ses galons de caporal de première classe (cabo primero), retrouve sa paroisse de Mohoza en 1813 avec une poignée de compagnons d'armes.

À la fin de l'année 1813, le noyau ainsi rassemblé autour de Lira est formé de cinq Indiens originaires de Curahuara (dans la province de Pacajes), Sicasica, Cavari et Morochata ; et de sept créoles ou métis originaires d'Oruro, d'Inquisivi, de Calliri, Quillacollo, Chulumani, Irupana et Morochata³⁴. Tous ont trouvé refuge à Machaca, sur les terres du fils du marquis de Montemira, le lieutenant colonel de milices José Buenaventura Zárate, et ils projettent d'organiser la résistance des pueblos des Vallées.

Prolifération des troupes irrégulières

La guérilla des Vallées apparaît d'abord comme une troupe parmi d'autres dont la principale caractéristique serait d'avoir tenu, seule, durant toute la durée de la guerre. En effet, si l'on compare les éléments fournis par Vargas à ceux que donnent les archives espagnoles, bien des points communs rapprochent la guérilla d'Ayopaya du foisonnement de troupes irrégulières qui agissaient dans le Haut-Pérou.

Dans ces dossiers apparaissent un grand nombre de troupes aujourd'hui inconnues qui ne se différencient guère de celle de Vargas. Elles agissaient dans les provinces de Chayanta, de La Plata, de Cochabamba, de Santa Cruz, de Tarija, dont elles s'emparaient brièvement des capitales. D'autres campaient sur les marges de l'audience qu'on nommait le Despoblado, cette steppe aux confins de la province de Potosí que traversait la route menant vers la côte pacifique, ainsi que La Cordillera ou Frontera, occupée par les Chiriguanos³⁵. Même formation de troupes permanentes de guerriers à cheval, même participation ambiguë des prêtres, mêmes forces indiennes mobilisées au service

³³ JSV, p. 26, 27 et 32. Confirmé par ALP/EC, C 150 E 4.

³⁴ JSV, p. 39.

³⁵ Il s'agissait de la frontière séculaire avec les Indios de guerra, non de la frontière récente établie entre les provinces royalistes et celles dans la mouvance de Buenos Aires.

de la guerre. De même, il n'existait pas de solution de continuité entre les troupes du caudillo Eustaquio Mendes, guérillero actif à Tarija, les forces du marquis de Tojo, à Yavi, et les gauchos de Güemes à Salta. Dans la plupart des cas, le rapport était identique entre un petit groupe de guérilleros et leurs auxiliaires indiens, dix fois plus nombreux.

Les archives espagnoles donnent l'image d'une prolifération incontrôlable de petites troupes bigarrées, chacune suivant un chef improvisé que les officiers royalistes caractérisaient sans ménagement — cholos, indios, hombres infames, caudillos insurgentes. Seule la mort de son chef pouvait détruire la bande, mais d'autres se reformaient un peu plus loin à partir de rescapés qui, de toutes façons, n'avaient plus rien à perdre. Si l'on s'en tient à une période brève — l'année 1817, une année noire pour les guérillas —, les rapports des officiers chargés des troupes de pacification annoncent chaque mois la disparition d'une troupe contre laquelle il leur faut à nouveau partir en expédition quelques semaines plus tard. La principale raison de cet acharnement est que la répression de plus en plus féroce exercée par les armées royales ne laissait aux guérilleros d'autre choix que de continuer de se battre³⁶.

Ces troupes partageaient la même misère, la même précarité, le même indispensable soutien des communautés indiennes, la même structure « caudillo-centrée ». Ensuite intervenait pour les différencier la valeur et l'intelligence tactique de leur chef, la résistance de leur terrain et la puissance de leurs renforts indiens. Les Vallées, alors plus densément peuplées qu'aujourd'hui, aux terroirs aussi divers qu'accidentés, disposaient d'avantages naturels et humains évidents qui peuvent en partie expliquer sa survie.

Les étapes de l'invention de la guerre de guérilla

Revenons sur la structure première de cette guérilla des Vallées pour en retracer l'évolution. Selon Vargas, dès la première entrée des Argentins en Charcas, en 1810, le représentant de la junte de Buenos Aires, Castelli, organise le commandement des Vallées à partir de quelques hommes auxquelles il demande de lever chacun un contingent de cent hommes³⁷.

Vient en premier le commandant d'Ayopaya, don Santiago Fajardo, exploitant d'une mine d'argent à Yani, un lieu-dit de la paroisse de Morochata, ancien officier des milices du Cuzco³⁸ que Castelli place à la tête de la province en remplacement du subdélégué royaliste Rafael Losada, lequel sera massacré par ses administrés indiens l'année suivante.

³⁶ ANB, INP 1818, exp. 8 Sobre insurgentes Pelaez, Serna y Centeno. En 1818, la troupe de Serna comprend 30 hommes armés et « veinte de garrote ». Peu de temps après, un témoin signale qu'il se déplace en compagnie de « cinquenta montados que le conto, fuera de diez indios de garrote » Sur les guérillas apparues en 1812, ANB (INP 1812, exp. Contra el Fr. Juan de la Cruz Orozco) et ALP/EC, C 150 E 4. Pour 1816, ALP/EC, C 154 E 3.

³⁷ JSV, p. 25.

³⁸ AGS, secretaría de guerra, 7119, exp. 23, 1791.

Les autres villages de la province d'Ayopaya, situés sur la rive droite du Río Grande, sont placés sous les ordres de l'un de leurs vecinos, nommé capitaine par le commandement de l'armée argentine : pour Palca, il s'agit des frères Victoriano et José Hinojosa, propriétaires de l'hacienda Tapasa³⁹ ; pour Charapaya, Marcos Quiroga, et Morochata, Ramón Urbizu, sur lesquels je n'ai pas trouvé d'informations. À Machaca, le capitaine se nomme José Buenaventura Zárate, un liménien de haute lignée, fils du marquis de Montemira, apparenté aux meilleures familles du vice-royaume du Pérou, propriétaire d'haciendas constituées en majorat et vecino de Machaca.

Bientôt Zárate, insatisfait de sa position subalterne, demande une permission et s'en va protester auprès de dirigeants argentins. Il obtient gain de cause et il est promu au grade de commandant de la province de Sicasica. Il dirige désormais les forces des Vallées situées sur la rive gauche du río d'Ayopaya. Dans les semaines suivantes, José Buenaventura Zárate parvient à s'imposer comme chef principal des deux provinces de Sicasica et d'Ayopaya, et lors de la débâcle de Guaqui, fin juin 1811, il tente de s'unir aux troupes du colonel Francisco Rivero, qui se replie à Cochabamba pour prendre le général Goyeneche à revers. Mais lorsqu'il arrive à proximité de la ville, Goyeneche est déjà vainqueur, il ne reste plus aux troupes des vallées qu'à se disperser et rentrer chez elles.

À ce moment, un premier bilan s'impose : 1) Juan José Castelli, qui connaît bien le Haut-Pérou pour y avoir vécu et entretenu des réseaux avant sa venue avec le corps expéditionnaire, a fait le choix de nommer des notables connus pour leurs sympathies patriotiques, confiant ensuite à ces derniers la tâche de mobiliser leurs propres hommes. Ce qui deviendra la guérilla des Vallées commence donc par la mobilisation de réseaux de notables locaux sympathisants de la cause de Buenos Aires. 2) C'est Castelli qui crée, sans le vouloir, la dénomination de la guérilla « de Sicasica y Ayopaya », après n'avoir envisagé, dans un premier temps, que la mobilisation de la zone la plus proche de Cochabamba. La volonté de Zárate de disposer d'un commandement propre lie dans une même action les deux rives du Río Grande qui sépare les deux provinces appartenant aux intendances de Cochabamba et de La Paz. Toutefois, cette réunion ne fait que reconnaître les liens anciens qui unissent les communautés de cette zone. 3) Des rivalités et des luttes pour l'hégémonie se manifestent déjà entre les dirigeants de ces forces improvisées. Elles ne font que commencer. 4) José Buenaventura Zárate, malgré son rang, sa fortune et ses appuis, manque de chance. La suite de l'histoire montre que la persévérance lui faisait également défaut. La guérilla des Vallées permit l'ascension de dirigeants plus énergiques, plus populaires, plus jeunes et n'ayant rien à perdre.

Après la défaite de Guaqui et la retraite précipitée de l'armée du Haut-Pérou, ses soutiens locaux ne purent que suivre celle-ci et s'enrôler dans l'armée qui gardait la frontière nord de l'Argentine, ou faire amende honorable en demandant d'être amnistiés par les vainqueurs. Seul un petit nombre, trop compromis peut-être ou profondément patriote ou trop chargé de famille et d'intérêts terriens pour émigrer, resta sur place et tenta de survivre.

Entre 1811 et 1813, année du retour des Argentins en Charcas sous le commandement de Belgrano, des bandes s'organisent et tiennent le terrain. Des hommes, des familles et des réseaux sont en place, c'est ce que révèle une enquête menée en 1812 à Oruro et à Mohoza sur ordre du commandant de armas d'Oruro, le colonel Juan Imaz, avec la parti-

³⁹ ANB, EC, 1806, exp. 85.

cipation de l'intendant-gouverneur de Cochabamba, Juan de Mendizábal Imaz. Ces deux noms reviendront fréquemment dans le Journal comme ceux d'adversaires impitoyables de la guérilla.

Arrêtons-nous un instant sur ce document qui pourrait servir de lien entre la « petite guerre » voulue par Castelli et la guérilla inventée par les Vallées. Il y est question d'un religieux mercédaire de 40 ans, fray Juan de la Cruz Orozco, assistant du curé de Caracollo depuis septembre 1811, soupçonné de complicité avec les rebelles. Son interrogatoire et celui de plusieurs témoins dresse un tableau de ce qu'était la nébuleuse des partisans de l'indépendance dans les Vallées avant le début de l'action du journal et l'intervention de son héros, Eusebio Lira⁴⁰. Il y est question d'un complot qui visait à l'insurrection générale des Vallées, de ses connexions à Mohosa et à Cavari. Les forces insurrectionnelles ont leur centre de gravité sur le haut-plateau, entre Oruro et La Paz. Dans la zone de Sicasica, agissent ensemble José Miguel Lanza, Baltazar Cárdenas et leurs troupes indiennes. Plus au sud, à Caracollo, un informateur, qui signe Gregorio Mamani et écrit avec élégance, adresse des courriers à Francisco Monroy, un autre capitaine des insurgés, pour lui faire part des mouvements des troupes royalistes. À Mohosa, le correspondant des conjurés est l'alcalde Enrique Orna. Dans les lettres interceptées apparaissent d'autres conjurés : une certaine doña Leona fournit des informations, un nommé Lira et son gendre s'appêtent à participer aux opérations, et le curé Vargas est leur aumônier. Est aussi nommé le commandante Mena, qui dirige le partido de Achacachi et participe aux côtés de Monroy au combat de Soracache (ou Condeauqui), l'une des grandes défaites des premiers résistants du Haut-Pérou.

Fray Juan de la Cruz Orozco, accusé de se dissimuler sous le pseudonyme de Gregorio Mamani, le principal agent de renseignement de la conspiration, nie tout et fournit des certificats de bonne conduite signés par Domingo Tristan, intendant de La Paz, Mateo Pumacahua qui vient d'intervenir pour la dernière fois au service des troupes royalistes, et du général Goyeneche. Fray Juan de la Cruz, qui se moque du monde car le style et l'écriture de celui qui se cache sous le nom de Mamani montrent qu'il s'agit d'un lettré, défend que Gregorio Mamani n'est autre qu'un Indien du commun, assistant du caudillo Andrés Simon, actif dans la zone de Sicasica. Faute de preuves, le religieux est libéré, le dossier classé sans suite.

Cet expediente de 1812 nous est précieux car il assure la liaison entre les sources royales et le journal de Vargas. Il confirme l'alliance entre les troupes rebelles de l'altiplano et celles des Vallées ; le réseau est en place, les communautés indiennes qui ne cesseront d'agir sont déjà citées. José Miguel Lanza et Andrés Simon figureront parmi les principaux personnages du Journal. Le Lira dont il est question au cours de l'enquête est Dionisio Lira, père d'Eusebio. Quant au Tata Vargas, il s'agit du frère de José Santos, Andrés Vargas dont on sait que :

⁴⁰ Dossier de l'ANB (INP 1812, exp. Contra el Fr. Juan de la Cruz Orozco), complété par ANB, EC Ad., 1812, n° 4. Il existe d'autres dossiers qui confirment l'effervescence des Vallées dès 1810-1812, notamment ALP/EC, C 150 E 4, déjà cité.

« *Había servido de capellán en varias guerrillas (como es en Condeauqui con el comandante don Dionisio Lira, en Pampajasi con el comandante don Baltazar Cárdenas, en el cerro de Atuquira con el mismo Cárdenas) y por eso vivía muy perseguido*⁴¹... »

D'autres enquêtes menées au même moment à Sicasica et dans les vallées de Luribay et de Sapahaqui complètent et nuancent le tableau⁴². Le rôle de la junte de Cochabamba y apparaît plus clairement : des capitaines tentent de mobiliser les communautés et les villages en se réclamant d'elle, tout en rappelant leur subordination à Buenos Aires, la capitale révolutionnaire. Tous promettent la suppression du tribut et de l'alcabala, la fin des services gratuits, la disparition des abus à l'égard des indigènes. Les archives de La Paz livrent ainsi des lettres rédigées par des dirigeants indiens appelés à jouer un grand rôle dans la chronique et dans l'histoire des Vallées, José Mariano de Santa María qui mourra fusillé sur ordre de Chinchilla pour meurtre et indiscipline, agit alors dans la vallée de Luribay, et Andrés Simón, dont la mort constitue l'un des morceaux de bravoure du journal, est déjà l'un des principaux caudillos de la région⁴³.

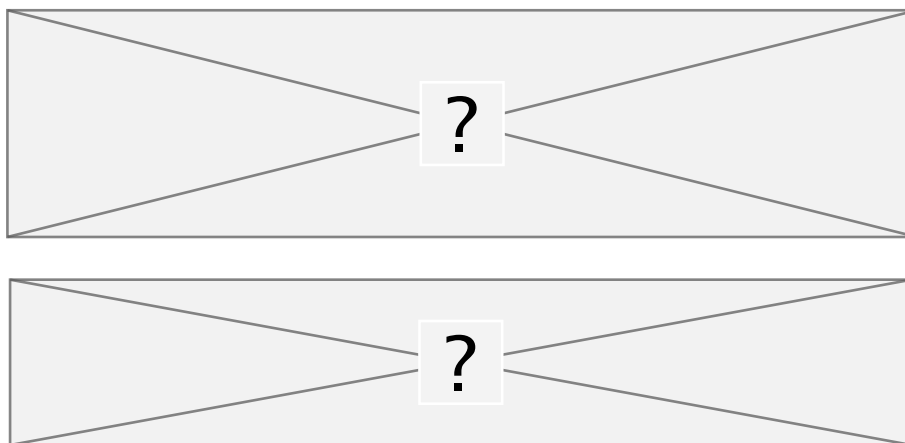


Figure 22 : Signatures de deux caudillos indiens. Source : ALP, EC, C150, E4.

En mars-avril, 1812, une partie de nos premiers acteurs sont déjà en scène.

1813-1815, survivre dans l'attente du retour des forces du Río de la Plata

À la fin de l'année 1813, Eusebio Lira, qui vient d'apprendre la mort de Dionisio Lira, livré par trahison et fusillé en juin par les royalistes à Oruro, revient dans les Vallées, jure de venger son père et rassemble autour de lui quelques guerriers. Déjà, celui que son rang aurait dû placer à la tête de ces hommes, le lieutenant colonel José Buenaventura

⁴¹ JSV, p. 22.

⁴² ALP/EC, C 150 E 4 et E 12.

⁴³ On découvre au passage que ces hommes étaient lettrés et s'exprimaient, par écrit, en espagnol. Un doute subsiste, cependant, sur ce point : peut-être avaient-ils recours à un secrétaire, mais leurs signatures sont autographes.

Zárate, n'occupe pas tout l'espace qui aurait pu lui revenir et se contente d'héberger ces soldats perdus sur les terres de son majorat. Peut-être n'accorde-t-il pas grande importance à ces hommes, indiens et métis de petite condition et de piètre culture. Il les abrite sans trop se soucier de leurs projets et n'est pas inquieté pour autant car il est compère du subdélégué de Palca, Mariano Mendizábal, lui aussi hacendado⁴⁴.

Le petit noyau de têtes brûlées rassemblé par Lira s'alimente des vagues de laissés-pour-compte d'autres troupes et d'autres expéditions. En octobre 1814, des rescapés de l'expédition du Cuzco à La Paz viennent le rejoindre dans l'hacienda Huallipaya, à Machaca. D'une certaine façon, José Santos Vargas qui s'engage en novembre 1814 fait partie de ces individus que les hasards de la guerre ont conduits dans les Vallées plus ou moins malgré eux. Il s'attribue le rang de 17^e des membres de la guérilla : à la fin de l'année 1814, ce qui deviendra la Division des Aguerres et libèrera La Paz à la fin janvier 1825 ne compte que 17 hommes.

Entre 1813 et 1815, la troupe fait ses premières armes en attendant le retour de l'armée de Buenos Aires qui vient de subir sa deuxième grande défaite dans le Haut-Pérou. Elle se livre à des escarmouches peu sanglantes, apprend à connaître ses ennemis. Les opérations ne sont pas de grande ampleur, mais la violence de la répression exercée par les troupes royalistes, notamment les expéditions des colonels Juan Imaz et Joaquín Rebuelta, ont créé une situation de non-retour. Les Vallées sont en guerre. Seulement, elles s'imaginent encore ne pas faire la guerre seules. Lira et ses compagnons s'entraînent en attendant une nouvelle expédition des soldats du Río de la Plata.

En 1815, ceux-ci reviennent, sous la direction du général Rondeau. Lira est déjà un chef de bande avec lequel il faut compter. C'est également un capitaine qui mène le combat comme il l'entend, exerçant une justice expéditive, appliquant des méthodes fort peu militaires. José Miguel Lanza, qui avait connu quelques aventures depuis l'apparition de son nom dans l'enquête de 1812 — il a été fait prisonnier et incarcéré à la citadelle de Potosí, il s'est évadé puis a servi les Porteños comme officier dans l'armée du Nord — revient brusquement pour prendre la tête des forces des Vallées qui doivent se soumettre à son autorité. Il remporte une belle victoire avec la prise d'Irupana, le bastion royaliste des Yungas⁴⁵, mais la défaite de Rondeau à Sipesipe, fin novembre 1815, entraîne le départ précipité des forces argentines. C'est la troisième et dernière fois qu'elles interviennent sur le sol de Charcas. Lanza les suit dans leur retraite à Salta. Lira, qui s'est gravement brouillé avec lui pour une affaire de butin que Lanza n'a pas voulu permettre, se demande s'il ne vaut pas mieux négocier en des termes avantageux sa reddition et son passage dans les rangs royalistes. Le moral et les forces de la guérilla des Vallées sont au plus bas.

⁴⁴ Mariano Mendizabal, propriétaire de l'hacienda Buenavista sur le territoire de la paroisse de Palca, est apparenté à l'un des principales familles d'hacendados de la province, les Valencia (ANB, EC, 1806, exp. 85)

⁴⁵ Dès que la captivité de Ferdinand VII fut connue en Charcas, en novembre 1808, les vecinos d'Irupana se mobilisent pour soutenir l'effort de guerre contre la France. ALP/EC, C 144 E 31. In ALP/EC, C 150 E 4, courrier du colonel Protasio de Armentia annonçant la victoire des forces royalistes d'Irupana sur les rebelles, le 12 avril 1812.

1815-1823, compter sur ses propres forces

C'est au cours de la période comprise entre 1815 et 1823 que s'invente la guerre de guérilla moderne. Livrées à elles-mêmes, les forces des Vallées vont devoir survivre seules pendant huit ans. Aucune expérience et aucun manuel de tactique militaire n'avaient prévu cela. Aucun des hommes placés à la tête de ces troupes n'avait connu une telle situation. Il revient à Eusebio Lira, un héros assez noir par bien des aspects, la gloire d'avoir inventé cette guerre d'un nouveau genre.

Fédération anarchique

En ses débuts, la guérilla des Vallées n'est qu'une fédération lâche de forces qui n'obéissent chacune qu'à un chef. Dans ce domaine, c'est la chronique de Vargas qui donne une unité à ce qui n'en avait aucune. Le seul fait d'écrire « nosotros » ou « los soldados de la patria » fait croire à une unité de commandement qui n'existe pas. Jusqu'à la fin de l'année 1816, il n'y a rien d'autre que de petites bandes qui parviennent difficilement à agir de concert le temps d'une opération, et se dispersent ensuite⁴⁶. L'espérance du butin motive beaucoup de ces rencontres. Bien souvent, une attaque échoue parce que les renforts n'arrivent pas ou se retirent avant la fin de l'action. Dans ce cas, aucune autorité supérieure ne peut demander de compte à ceux dont la défection a fait échouer l'entreprise. Il revient au capitaine qui a pris l'initiative du rassemblement de savoir convaincre ses associés et de s'assurer de leur coopération jusqu'au bout de l'entreprise. Il ne dispose d'aucun pouvoir de contrainte et ne peut agir que par la parole.

C'est ce qui se passe à l'occasion de l'expédition dans les Vallées du subdélégué de Quillacollo, Agustín Antezana, à la fin d'août 1816. Pedro Álvarez, le caudillo de Morochata, vient prêter main-forte à la troupe d'Eusebio Lira et tous deux parviennent à repousser les forces royalistes, puis à les poursuivre. Mais arrivée à proximité de son terroir, à Calchani, la troupe d'Álvarez se retire, estimant en avoir assez fait. Lira et ses compagnons doivent continuer seuls ; bientôt épuisés, ils perdent l'avantage et sont poursuivis à leur tour⁴⁷.

Jusqu'à ce que Lira parviennent à s'imposer à l'ensemble des forces des provinces de Sicasica et d'Ayopaya, et à contrôler ainsi les deux rives du Río Grande, au mois de novembre 1816, ce dont Vargas rapporte l'histoire correspond à des poches de résistance autonomes, chacune contrôlée par une bande permanente d'une vingtaine d'hommes armés. Leur poids plus ou moins grand dépend du soutien des communautés indiennes dont bénéficie chaque partida et des qualités militaires de son capitaine.

Essayons de dresser un état des lieux en octobre 1816.

Figure 23 : État des forces de la guérilla à la fin de 1816

⁴⁶ JSV, p. 42-43, 46-47.

⁴⁷ JSV, p. 98-99.

GENESE DE LA GUERRE POPULAIRE

Capitaines	Zone d'action	Nombre d'hommes armés d'Indiens	Nombre Total
Pedro ÁLVAREZ	Morochata, Chinchiri, Calchani,	22 fusiliers	
Francisco CARPIO	Vallegrande	20 fusiliers	
José Manuel CHINCHILLA	Mayramonte, Choquecamata, Pucarani, Tunari, Anjueluni	20 fusiliers	
José Domingo GANDARILLAS	Mayramonte, Choquecamata, Pucarani, Tunari, Anjueluni	15 fusiliers	
Eusebio LIRA	Mohosa, Cavari, Machaca, Palca	60 fusils, 22 carabines	
TOTAL		159 armes à feu	

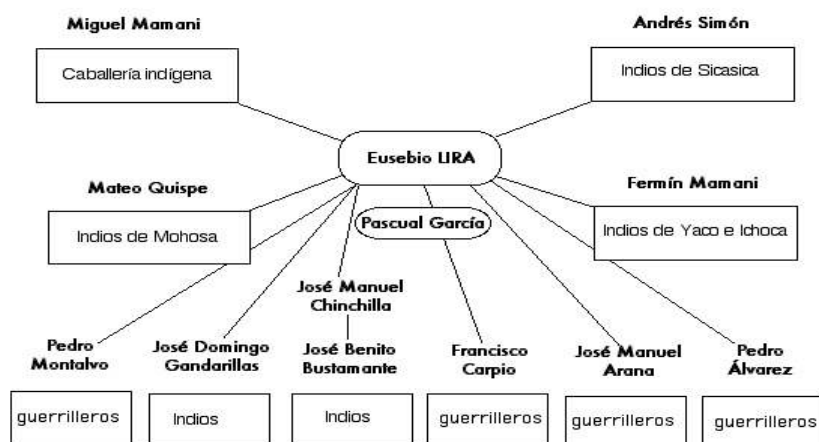
Source : JSV, p. 102.

Les rivalités grandissent en même temps que les troupes s'accroissent. Au début du mois de novembre 1816, alors qu'une nouvelle expédition royaliste dans les Vallées a mobilisé toutes les forces patriotes qui se regroupent à Tapacarí, les capitaines s'affrontent pour le commandement plutôt que de s'unir. « Cada uno quisieron ser un general queriendo desarmarse uno a otro⁴⁸. » Lira va résoudre l'affaire à son profit en jouant alternativement de la menace et de la séduction. Il possède l'avantage numérique, quatre fois plus d'armes à feu que chacun de ses rivaux, outre un canon, et il a un plan d'action. Il commence par désarmer ses adversaires, et après leur avoir laissé le temps de mesurer leur impuissance, il leur rappelle la proximité du danger, la nécessité de l'union ; il propose enfin de recourir à des élections pour désigner un commandant général des forces des Vallées. Sans surprise, il se fait élire. Il lui reste à vivre treize mois durant lesquels il lui faudra faire échapper ses hommes au harcèlement de l'ennemi, parvenir à remporter quelques succès pour assurer l'approvisionnement et la marge de manœuvre de la guérilla, et rogner les griffes de ses seconds. Un complot de ces derniers aura finalement raison de lui. Imposer une unité d'action et de commandement à de pareils hommes était un défi dangereux que Lira a payé de sa vie.

Figure 24 : Organigramme de la guérilla des Vallées en novembre 1816

⁴⁸ JSV, p. 103.

GENESE DE LA GUERRE POPULAIRE



À ce point de notre étude, des divergences apparaissent entre le Journal de Vargas et les sources royalistes qui attribuent aux guérilleros des forces bien plus importantes que celles que cite Vargas. Selon les officiers du roi, Padilla, Camargo, Warnes et le marquis de Tojo auraient été capables de mobiliser près de 1000 hommes lors de rencontres décisives, et il semble que les sources espagnoles ne prenaient en considération que les hommes de la troupe, et non les renforts indigènes. Dans les Vallées, jamais, même à la fin de la guerre, la Division des Aguerris n'a atteint le nombre de 500 hommes, et ses effectifs ont plutôt oscillé entre 20 et 200 combattants réguliers, auxquels pouvaient se joindre jusqu'à 2 000 Indiens⁴⁹. Les royalistes exagèrent-ils le nombre de leurs adversaires pour paraître plus vaillants et justifier leurs échecs, ou bien la troupe des résistants des Vallées était-elle particulièrement peu nombreuse ? Il est difficile de conclure. On peut toutefois supposer que deux provinces peuplées chacune de moins de 10 000 habitants ne pouvaient fournir de gros contingents.

⁴⁹ En mars 1822, José María Lara estime le total des forces dont dispose Lanza à « mas de 300 hombres disciplinados, y armados » (ABUMSA, col. José Rosendo Gutiérrez, n° 271). En février 1825, la trésorerie de La Paz recense 459 soldats du bataillon des Aguerris ainsi départis (CTP, 1825, libro 1, exp. 1) :

Primera compañía	128 plazas
2a compañía	104 plazas
3a compañía	100 plazas
4a compañía	62 plazas
5a compañía	65 plazas
Total	459 plazas

Le capitaine José Manuel Chinchilla, qui succède à Lira après trois mois d'incertitude et de relations difficiles avec les alliés indiens de la guérilla, est l'homme des communautés. Toute sa tâche consiste à maintenir la résistance dans les Vallées, sans projet d'envergure, sans autre objectif que de tenir. Entre mars 1818 et février 1821, la guérilla se contente de survivre, d'échapper vaillamment au piège des garnisons royalistes qui se referme sur elle. Chinchilla est le chef d'hommes traqués sans répit, qui mène la guerre comme il le peut, sans vision ni pitié, mais avec persévérance et courage. À plusieurs reprises, ses forces subissent de lourdes défaites et il manque de tomber aux mains des royalistes tandis que les sources royalistes annoncent sa mort à plusieurs reprises. Sa fin viendra pourtant de son propre camp, fusillé sous un prétexte obscur sur ordre de Lanza. Arrivant brusquement dans les Vallées au début de l'année 1821, après six ans d'absence, José Miguel Lanza s'empare du commandement, et après s'être débarrassé de son prédécesseur, il entreprend de transformer ces bandes indisciplinées en une véritable armée.

Le souvenir de Buenos Aires

La guérilla connaît donc bien des changements entre 1811 et 1825, mais n'oublie pas pour autant le premier pôle de la révolution sud-américaine. Pendant toute la durée de la guerre, Buenos Aires représente la légitimité dont se réclament les dirigeants de la guérilla. Lorsqu'un conflit éclate au sein du commandement et que les officiers contestent l'autorité de Lira, en novembre 1816, celui-ci s'empresse d'évoquer « los jefes de Buenos Aires » qui n'apprécieront pas leur insubordination⁵⁰. À la mort de Lira, en décembre 1817, son éphémère successeur, Fajardo, tente, sans grand succès, de s'imposer avec les mêmes mots magiques⁵¹. En février 1821, quand il revient dans les Vallées sans crier gare, José Miguel Lanza se dit mandaté par Buenos Aires, ce qui ne peut être vrai car il vient de Salta et son officier supérieur, Martín Güemes, n'est pas en bons termes avec le Río de la Plata.

En dépit de tout, en 1853, alors que les relations entre la Bolivie et la dictature de Rosas n'ont jamais été bonnes, Vargas continue d'attribuer aux hommes de Buenos Aires le mérite d'avoir été à l'origine de la révolution, inscrivant pour toujours l'action des Vallées dans leur mouvance⁵². Il est vrai que la guérilla des Vallées est née de la volonté des Porteños, mais il est beaucoup moins sûr qu'un lien se soit maintenu pendant toute la guerre. Qu'en est-il donc des relations entre les guérilleros des Vallées et leurs mentors ? À Buenos Aires, la situation politique devient rapidement confuse et, à partir de 1812, rien ne permet plus de parler du Río de la Plata comme d'une volonté ou d'un courant politique unique. Les Provinces-Unies se déchirent, leurs dirigeants s'éliminent les uns les autres, leurs troupes se battent entre elles, et les provinces signent des pactes ou se

⁵⁰ JSV, p. 103-104.

⁵¹ JSV, p. 193.

⁵² JSV, p. 6. [...] Unos hombres grandes, adictos a la libertad, no digo adictos a la libertad solamente sino [...] unos hombres de los primeros que deseaban la independencia de América, de unos hombres de los primeros que nos enseñó a buscar nuestra libertad, de unos hombres de los primeros que nos dio margen a sacudir el yugo del vasallaje [...]. »

déclarent la guerre comme autant d'instances souveraines⁵³. Il n'existe aucune preuve que des ordres aient été transmis de Buenos Aires aux guérilleros après 1815. Ceux qui se disputaient le pouvoir dans le port étaient-ils en état de se soucier d'une troupe obscure des provinces de l'intérieur des Andes ? Et quelle directive auraient-ils été en état de leur donner, ne parvenant se diriger eux-mêmes ? Si les Vallées entretiennent encore des relations avec l'Argentine après cette date, c'est à travers leurs échanges avec Martín Güemes qui agit dans la plus parfaite indépendance en son fief. À chaque moment de crise, afin de raffermir leur autorité, les dirigeants des Vallées rappellent à leurs troupes qu'il faudra bien rendre des comptes à Buenos Aires, mais Vargas, qui était bien placé pour le savoir puisqu'il faisait office de secrétaire du commandant, ne parle jamais que du caudillo de Salta.

Celui-ci intervenait, mais de façon lointaine et épisodique, dans le fonctionnement de la guérilla. Chacun des commandants prenait l'initiative d'attribuer des grades, confirmés ultérieurement par un messager venu de Salta. Güemes approuvait les promotions, mais n'intervenait pas dans les choix tactiques du commandement. Il avait pour mission de garder la frontière nord de l'Argentine, la guérilla des Vallées était condamnée à résister aux forces royalistes de l'intérieur si ses hommes voulaient continuer de vivre. Entre les forces de Salta et celles des Vallées, il ne semble pas y avoir eu plus de concertation que cette nécessité pressante. En outre, leurs relations, assurées par des émissaires dont le passage fut bientôt gêné par l'installation du quartier général de l'armée royaliste à Tupiza, n'étaient ni régulières ni fréquentes. Entre 1815 et 1819, le journal ne fait allusion à aucun échange. Ce n'est qu'à la fin de l'année 1819 qu'il mentionne l'arrivée d'un messager envoyé par Güemes qui, en même temps que la collation de grades pour les officiers, informe les guérilleros de l'indépendance du Río de la Plata. Or la proclamation de celle-ci a eu lieu au congrès de Tucumán, plus de trois ans auparavant.

Pendant tout ce temps, la guérilla des Vallées avait survécu dans son enfermement, un horizon borné par ses cordillères et ses vallées subtropicales. De même, ce n'est qu'en mars 1819, en interceptant un courrier royaliste, que la guérilla avait découvert l'existence de Bolívar et de tout ce qui se passait depuis Lima jusqu'au nord des Andes.

« Allí se abrieron las comunicaciones, todas las cartas, se descubrió todo el estado en que estaba Lima, Chile y Colombia, primera vez que oimos el nombre de Colombia y el nombre del general Bolívar, y todo lo que les había sucedido, todo todo se supo⁵⁴. »

Il faut donc concevoir l'expérience exceptionnelle de la solitude qui fut celle des Vallées entre 1815 et 1819. Entre 1819 et 1823, elle sera moins ignorante, mais pas davantage secourue par ses alliés.

L'ancrage local et la violence des actions de la troupe de Vargas s'expliquent mieux quand on considère cette situation. Ces hommes n'avaient d'autre choix que de tenter de survivre par tous les moyens, ou disparaître sans remède. Par tous les moyens : aussi bien le banditisme que la terreur, l'élimination sommaire des suspects et des rivaux, ou la

⁵³ C'est ce que confirment les travaux de J. C. Chiaramonte, *Ciudades, provincias Estados: Orígenes de la nación argentina, 1800-1846*, Buenos Aires, Ariel, 1997, ainsi que la thèse de G. Verdo, *L'indépendance argentine entre cités et nation*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004.

⁵⁴ JSV, p. 242.

tentation d'abandonner la lutte et de passer au roi. Beaucoup de la violence de cette lutte, les exécutions sommaires seulement justifiées par le soupçon et des accusations sans preuve, s'expliquent ainsi. De même le nombre élevé des transfuges, le va-et-vient de beaucoup de ces guérilleros qui passaient au roi puis revenaient à la patrie, pour changer encore une ou deux fois d'opinion. Dans bien des cas, leur attitude n'était pas considérée par leurs compagnons comme une trahison. Chacun pensait qu'il aurait pu agir de même, pressé par la nécessité⁵⁵.

Pendant cette période d'isolement, le recrutement s'effectua principalement à partir d'hommes également pris dans la nasse, qui trouvaient au sein de la guérilla des Vallées la protection d'une troupe. Au cours des années 1815-17, les débris d'autres bandes, tout aussi isolées que celle de Lira, mais moins chanceuses, viendront grossir le premier noyau : rescapés des expéditions de la révolution du Cuzco⁵⁶ et des guérillas vaincues de la zone de Chuquisaca après la mort des commandants Padilla et Camargo, et de la province de Santa Cruz après celle d'Ignacio Warnes. Il faut ajouter à cela les circulations des soldats perdus. Ceux qui se sentent exclus de leur troupe d'origine vont chercher l'abri d'un autre groupe. En mars 1817, le frère du caudillo Curito de Santa Cruz, brouillé avec son frère, un caudillo à la mauvaise réputation, a cherché refuge auprès de la troupe de Lira. Comme il ne connaît pas la région, il trouve rapidement la mort au cours d'une escarmouche⁵⁷.

La division qui s'instaure au sein des forces royalistes après la révolution libérale de 1820, en Espagne, va fournir à la guérilla d'autres hommes, des soldats de l'armée régulière dont les complots ont été découverts et qui n'ont, à leur tour, pas d'autre solution pour survivre que de se réfugier chez les rebelles. C'est le cas en 1820, des officiers du bataillon de la Reina, d'Oruro, dont le complot a été dénoncé par leur confesseur à la veille de leur mutinerie. Des hommes du bataillon de Talavera suivront le même chemin l'année suivante.

La division des royalistes

Au bout de dix ans de guerre, la conjoncture a changé, même si la guérilla des Vallées continue de ne pouvoir compter que sur ses propres forces. La politique nouvelle a divisé ses adversaires de façon définitive, et il ne s'agit plus seulement de survivre aux expéditions punitives, mais de participer à un jeu subtil, qui n'est pas moins mortel, d'équilibre et de bascule entre les deux visages de l'ennemi. D'un côté, les officiers proches de La Serna, le nouveau vice-roi qui est parvenu à ce rang en organisant le premier pronunciamiento des Andes contre le vice-roi Joaquín de La Pezuela qu'il fait déposer en jan-

⁵⁵ Ce sont les arguments développés par les officiers de Lira en faveur de Marcelino Castro malgré sa participation active aux côtés des poursuivants de la guérilla (JSV, p. 181-182). Sur l'action de Marcelino Castro dans les Yungas de Suri, en novembre 1815, ALP/EC, C 154 E 3.

⁵⁶ La révolution du Cuzco (2 août 1814- ? avril 1815) dirigea une expédition dans le Haut-Pérou, qui s'empara de La Paz en septembre 1814. Elle fut rapidement vaincue, les rescapés se joignirent aux forces du chanoine Muñecas, qui se réfugia dans les vallées de Larecaja. Celui-ci défait, ceux qui le purent s'en allèrent grossir les forces des Vallées.

⁵⁷ JSV, p. 142.

vier 1821 ; il s'agit de partisans de la constitution libérale de Cadix dont La Serna ordonne la jura dans les provinces encore soumises à son autorité⁵⁸. De l'autre, le général Pedro Antonio Olañeta qui défend l'absolutisme royal à la tête de troupes locales connaissant bien le terrain et qui, après s'être battu dans les rangs de l'armée commandée par Pezuela puis par La Serna, se risque à faire sécession en juillet 1823⁵⁹.

Dès lors, et jusqu'à la fin de la guerre, les royalistes se divisent en deux partis irréconciliables. Le premier rassemble des hommes, officiers de carrière et pour la plupart métropolitains, représentatifs de ces militaires libéraux, conspirateurs, membres de loges, qui occuperont dans l'Europe latine une part importante du terrain politique à la fin des guerres napoléoniennes. En 1820, ils ont déjà connu la lutte en métropole contre l'occupant français, puis ces longues années de contre-guérilla à travers l'espace sud-américain. Beaucoup ont parcouru l'Espagne, la Nouvelle-Grenade et le reino de Quito, la côte du Pérou et le Cuzco, le Chili, le Nord de l'Argentine et le terrain difficile de Charcas. Ils ne sont chez eux nulle part en Amérique. Ils aspirent à un régime constitutionnel, veulent mettre fin à l'ancien régime, rêvent de moderniser leur patrie. Mais en aucun cas, ils ne considèrent l'Amérique et ses habitants comme égaux des Espagnols. Ce fut le grand malentendu entre les libéraux siégeant aux cortès de Cadix, où l'alliance passée entre Européens et Américains qui permit en un jour le renversement de l'ancien régime⁶⁰ fut rompue aussitôt que les députés américains demandèrent pour leurs mandants le même traitement que celui que leurs alliés réclamaient pour les Espagnols. Dès cette époque, l'adhésion des élites du Haut-Pérou au parti constitutionnel était improbable⁶¹ : le décret des cortès du 23 mai 1812, qui établissait le nombre de représentants par province, oubliait jusqu'à l'existence de Charcas. Au même moment, la façon dont les autorités présentaient la Pepa, la Constitution de Cadix, ajoutait à la confusion des esprits simples, car les cérémonies qui accompagnaient sa jura pouvait faire croire à la population qu'il s'agissait de célébrer un nouveau règne et l'avènement d'une nouvelle magesté. Ces erreurs et cet aveuglement du parti libéral jouaient en faveur des absolutistes, aussi éloignée que leur position pût sembler des projets d'indépendance de l'Amérique.

Leur champion, Pedro Antonio Olañeta, issu du monde du commerce, natif de Charcas, ancré en son terroir, représentait le courant politique le plus conservateur, mais aussi le plus favorable à l'autonomie de Charcas. Ferdinand VII revenu sur le trône en 1814, l'Amérique n'avait plus à se préoccuper de la question du pouvoir légitime. Elle devait dès lors songer à une remise en ordre effectuée par des hommes issus du terroir, hostiles aux officiers métropolitains gagnés aux idées modernes. Olañeta, qui se révéla

⁵⁸ Sur la jura de la constitution à La Paz, ALP/EC, C 164 E 5.

⁵⁹ AGI, Estado, 74, exp. 47. José Luis Roca, « 1824 : comienzo de la Bolivia independiente », Anuario el Archivo et de la biblioteca nacionales de Bolivia, Sucre, 2003, p. 425-478.

⁶⁰ Le 24 septembre 1810, au premier jour de la réunion des cortès générales extraordinaires assemblées à Cadix, l'assemblée vote la souveraineté du peuple.

⁶¹ Il n'en fut pas de même dans la province voisine du Cuzco, où une partie des notables de la cité ne rangea aux côtés des rebelles, en 1814, qu'après avoir échoué à faire élire une municipalité constitutionnelle. Cf. La invención política, p...

bon militaire, se battait donc pour le rétablissement de l'ordre ancien ; il s'opposait au vice-roi de Lima en disposant du soutien d'officiers de terrain tels que le brigadier Aguilera, vainqueur de plusieurs guérillas⁶².

S'il leur fallait choisir de se rapprocher de l'un de ces deux adversaires, vers lequel pencherait l'avis des guérilleros ? Aussi paradoxal que cela puisse sembler à nos esprits habitués aux dichotomies conservateur-libéral, progressiste-réactionnaire, les guérilleros semblent avoir été moins éloignés d'Olañeta que des officiers libéraux, et les pages que Vargas consacre aux exactions de ces derniers à la fin de la guerre sont parmi les plus atroces d'un ouvrage qui ne farde pas la barbarie des combattants.

« Yo no sé qué se les entró a los soldados de esa expedición del ejército real o constitucional para proceder semejantes atrocidades, lo que en tantas que habían entrado nunca habían hecho lo que en esta vez : ya estarían seguramente delirantes y en las últimas agonías : como dicen que un moribundo delira y hace o quiere hacer lo que nunca había ni pensado siquiera, así estaría el ejército español⁶³. »

Les forces d'Olañeta ne firent jamais l'objet d'une pareille condamnation et quelques-uns des officiers de Lanza s'en vinrent rejoindre son armée, lorsque leur commandant fut capturé par les forces constitutionnalistes, en juin 1824. On pourrait objecter que les constitutionnalistes étaient les adversaires les plus proches, alors que les forces d'Olañeta intervenaient moins souvent sur le terrain des Vallées que les garnisons d'Oruro ou de Sicasica. Mais il est aussi une meilleure raison à ces possibilités d'alliance contre nature, la même qui rapprochait, au Chili, le caudillo royaliste Vicente Benavides du dirigeant indépendantiste en exil à Mendoza, José Miguel Carrera : l'union contre l'étranger, la haine du forain. Benavides, familier des troupes indiennes comme son correspondant, proposait à Carrera d'unir leurs forces indigènes afin de se libérer « del yugo importado de los hinchados porteños⁶⁴ ». De la même façon, en Charcas, Olañeta, partisan d'un roi lointain et dirigeant des troupes autochtones, pouvait apparaître aux hommes des Vallées comme l'architecte d'une indépendance de fait contre le vice-roi du Pérou. Aux partisans du repli sur la patria chica, le général absolutiste parlait le langage clair de la terre natale contre les abstractions libérales et le fétichisme de la constitution que propageaient les officiers de La Serna.

Toutefois, l'attraction que pouvait exercer Olañeta fut limitée à une poignée d'officiers. La majorité des hommes, ni le commandement, ne le suivirent. Vargas pouvait écrire :

⁶² L'ingénieur militaire Francisco-Xavier Mendizábal, qui avait été chargé de renforcer la défense des places du Haut-Pérou, et notamment celles d'Oruro, entre 1812 et 1819, se mit au service d'Olañeta à partir de 1823. Il occupa un poste d'informateur de premier plan, participant aux juntas de guerra, et dressant après coup le plan des batailles qui avaient été livrées. Il se chargeait aussi de la reconnaissance du terrain. On lui doit un ouvrage dont je me suis beaucoup servi, Guerra de la América del Sur, 1809-1824, Buenos Aires, Academia nacional de Historia, 1997.

⁶³ JSV, p. 356.

⁶⁴ ANC, Ministerio de Guerra, vol 52, Courrier de Vicente Benavides, 1^o de febrero de 1821.

« [...] *Nos hallábamos en el centro mismo de nuestros enemigos, que tentamos dos partidos : el rey y sus tropas, las tropas de la constitución española*⁶⁵... »

Leur division avait certes affaibli les armées du roi, mais cette faiblesse n'était patente que face à des armées nombreuses, comme celles de San Martín ou de Bolívar. Pour les Vallées, la scission d'une nouvelle cause à partir des forces royales aboutissait à multiplier les menaces, établissant deux sources de danger à combattre, deux logiques à déchiffrer. Les dernières années de la guerre n'amenèrent aucun soulagement de la pression subie par les guérilleros. Mais peut-être le moral des Vallées avait-il changé.

Professionnalisation de la troupe des Vallées

À partir de 1821, le cours de la guerre a changé ; chacun sait désormais qu'elle se joue à une échelle continentale ; la côte péruvienne est aux mains de l'armée de San Martín, la situation des royalistes s'est compliquée de la division entre libéraux et serviles, les armées de Bolívar avancent vers le sud. Toutes ces causes vont influencer sur le cours de la troupe dépenaillée. À la mort de Chinchilla, la guérilla compte 318 armes à feu, 250 hommes d'infanterie et 60 cavaliers munis d'armes à feu⁶⁶. Trois ans et demi auparavant, le butin de la troupe comptait 217 fusils et une pièce d'artillerie. Malgré les difficultés rencontrées par Chinchilla, il a donc su accroître ses forces et ses ressources. Mais Lanza décide d'en finir avec ce temps où chaque capitaine menaçait de se retirer avec « su gente » si les propositions du commandant en chef ne lui convenaient pas. L'exécution de Chinchilla sert d'avertissement à chacun. Il impose l'exercice militaire, une formation théorique, de nouvelles consignes de clémence s'appliquant à tous — notamment aux Indiens qui ne sont plus autorisés à tuer sommairement leurs prisonniers. Dans le même temps, la guérilla devient suffisamment forte et sûre d'elle-même pour entreprendre des campagnes de recrutement⁶⁷. La nouvelle de l'élimination de Chinchilla avait réjoui les royalistes qui pensaient assister à une nouvelle phase de conflits internes à la guérilla. Il leur faut déchanter et admettre que Lanza parvient à transformer des bandes en une armée.

Il teste rapidement son efficacité. Ce sera la prise d'Irupana en avril 1822, contée par Vargas, bien qu'il n'y ait pas assisté, comme une action providentielle, une victoire miraculeuse. Puis viendra le temps de la réunion des guérillas avec les forces de l'armée de libération venue du Pérou aux ordres de Santa Cruz. C'est alors que les forces des Vallées se révèlent seules survivantes de la guerre d'usure, et leur commandant récolte les bénéfices de leur endurance en devenant le seul général du Haut-Pérou au sein de ces forces coalisées contre les royalistes.

⁶⁵ JSV, p. 382.

⁶⁶ JSV, p. 299.

⁶⁷ JSV, p. 335.

1823-1825, au service de Lima

En 1823, alors que Lima, libérée par l'armée de San Martín, est indépendante depuis deux ans, le général Santa Cruz — autre transfuge des troupes royales passé au service de la patrie — franchit le Desaguadero à la tête d'une armée de 6 000 hommes chargée d'en finir avec la résistance royaliste du Haut-Pérou. La guérilla se place sous ses ordres, son commandant, le colonel José Miguel Lanza, gagne ses galons de général de brigade⁶⁸, et commande une armée qui n'est plus seulement composée de guérilleros des Vallées. Vargas connaît son heure de gloire quand il vient aux ordres du général Gamarra et parade à Oruro, sa ville natale, à la tête de 700 hommes. Mais le 23 septembre 1823, en pleine bataille, alors que tous les combattants et les communautés indiennes mobilisées s'apprêtent à charger, Andrés Santa Cruz ordonne la retraite. Dans un sauve-qui-peut panique, la belle armée venue du Pérou disparaît, abandonnant ses alliés à leur sort, comme les Porteños l'avait déjà fait par trois fois⁶⁹.

Et cette fois encore, les différents transfuges et les égarés des armées de Gamarra et Santa Cruz, beaucoup de Péruviens, cette fois venus de la côte et non plus de l'intérieur des Andes, viennent s'enrôler sous le drapeau des Vallées.

Un mois plus tard, alors que Lanza est parvenu à rassembler les hommes restés en Charcas, une rencontre importante se déroule à Falsuri, près de Quillacollo, dans le bassin de Cochabamba, contre les forces d'Olañeta. Les troupes sous le commandement du général Lanza ne sont plus seulement celles de la guérilla ; la troupe de montoneros s'appelle désormais la division des Aguerrios, et celle-ci s'est fondue avec des forces venues du Pérou ou de La Paz. « Aguerrios a la cola, éstos fueron los que se desplegaron en guerrilla con los cazadores del 4 (batallon)⁷⁰. » Intégrée dans une armée régulière, la troupe des Vallées reprend ses fonctions premières « en guerrilla ». Avant la bataille, un émissaire d'Olañeta vient parlementer avec Lanza puis se retire. Refusant tout accord, Lanza veut démontrer la puissance de sa nouvelle troupe, mais il a surestimé ses qualités de capitaine et il ne parvient pas à arrêter l'élan de l'adversaire qui enfonce les rangs de la Patrie.

Lanza s'enfuit vers Palca avec les quelques forces qu'il parvient à rassembler. La cavalerie encore en bon état se replie sur Sipesipe et se dirige vers Calchani, la porte des Vallées. « Parecía un juego de niños dicha acción de Falsuri porque ya a las 11 del día fue en-

⁶⁸ Ce grade lui est confirmé par le Congrès de Lima, le 25 novembre 1823 (ANB, MG (Ministerio de gobierno), 1826, n° 6).

⁶⁹ F.-X. Mendizábal, p. 189. « De modo que Santa Cruz llegó a Arica con sólo 600 hombres y algunos otros se dirigieron a Ilo, que según se dice serían como 1000 y se embarcaron en algunos buques que tenían allí. De los demás pocos que se habían escapado, pues unos 2000 que se habían reunido con el caudillo Lanza fueron derrotados por el brigadier Olañeta que los alcanzó cerca de la costa, siendo el resultado que de todo el ejército insurgente que ascendía a 6000 hombres se perdió la mayor parte con armamento, parque y equipajes. »

⁷⁰ JSV, p. 346.

teramente concludida toda⁷¹. » Les officiers de l'armée de Gamarra parviennent à rallier Lima en passant par les Vallées, tandis que Lanza, qui a montré des talents militaires bien inférieurs à ceux d'Olañeta, revient à son rôle de dirigeant de guérilla locale.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, cette défaite considérable⁷² ne s'accompagne pas d'un reflux sur le modèle des années précédentes — dispersion des soldats, multiplication des transfuges, abandon des Indiens, trahisons. Aux yeux des patriotes, Falsuri ne représente qu'un revers passager. Lima, la Cité des Rois, est aux mains de la Patrie, et les Indiens ont pu voir l'armée patriote dans toute sa puissance. Telle est la force de persuasion des uniformes et des défilés militaires... Le prestige des Péruviens supplante alors celui des Porteños et des cuzquéniens dans l'admiration que les gens des Vallées vouent à leurs modèles⁷³.

La guerre a pris un virage définitif : le terrain d'action de la guérilla s'est considérablement étendu et sa composition s'est internationalisée. Lanza envoie des officiers et des émissaires à Vallegrande et Mizque, deux provinces qui ne relevaient pas du terrain des Vallées qu'il récupère dans sa mouvance. Il confie des postes de commandement à des officiers liméniens et pacéniens⁷⁴. Les hommes des capitales s'imposent aux culs-terreux des Vallées.

La politique prend le dessus

La fin de la guerre se déroule à une nouvelle échelle, celle d'une guerre continentale, qui aggrave la confusion au plan local. Tandis que les royalistes se divisent en deux camps, la guérilla retrouve ses vieux démons. Lanza, qui est parvenu à s'imposer comme le général en chef des troupes patriotique du Haut-Pérou, tente de surmonter ses faiblesses militaires (ses erreurs tactiques, son imprudence, une certaine incapacité à dresser un plan lors des grandes batailles), par son habileté manœuvrière lorsqu'il s'agit de manipuler ses alliés aussi bien que ses adversaires. Il engage alors la guérilla dans des compromis douteux et risqués.

En avril 1822, en signant le traité de Yaco avec l'auditeur Lara, Lanza avait déjà expérimenté la pratique des pactes passés avec l'adversaire (p. 69). Cette première trêve lui avait permis de refaire ses forces, même s'il n'avait su en tirer profit par la suite. Deux ans plus tard, les traités qu'il négocie deviennent plus politiques que militaires et, tandis que le jeu s'embrouille, la duplicité de Lanza le condamne à une fuite en avant qu'il ne maîtrise pas.

⁷¹ Id., p. 346-347.

⁷² L'armée d'Olañeta a fait 500 prisonniers dont 31 officiers et un chapelain « Quedo el campo cubierto de cadaveres, quedaron en mi poder 600 fusiles », écrit le vainqueur (in Bidondo, Emilio A., *Alto Perú : campañas militares (1809-1825)*, La Paz, 1989, p. 160).

⁷³ JSV, p. 348. « Por entonces nos parecía que no habían otros militares tan sobresalientes en valor, en disciplina, en moralidad, y en todo al fin. »

⁷⁴ Id., p. 349.

Au début de l'année 1824, il est pressenti par les officiers de l'armée constitutionnaliste pour faire front commun contre Olañeta. Les généraux de La Serna, qui a établi son quartier général au Cuzco après avoir dû abandonner Lima aux troupes de San Martín, ont intérêt à soulager le front de Charcas pour diriger l'essentiel de leurs forces vers le Nord, en renfort de celles du vice-roi, se préparant à la rencontre des armées de Bolívar et de Sucre. Faute de pouvoir venir à bout de l'obstiné Olañeta, ils tentent donc de neutraliser Lanza. Mais ce dernier temporise alors que ses interlocuteurs sont pressés. Les négociations bientôt rompues, en avril 1824, l'armée constitutionnaliste décide d'appliquer une politique de terreur et mène l'une de ses campagnes les plus atroces contre les Vallées. Elle parvient à capturer Lanza en juin, alors que ce dernier n'a pris aucune précaution pour assurer la continuité du commandement de la guérilla en son absence. Sa capture plonge les Vallées dans l'anarchie. Certains de ses officiers se rallient à Olañeta, d'autres tentent de réactiver des tensions entre les villages pour s'emparer du commandement. La guérilla semble si empêtrée dans ses querelles internes que ses adversaires ne le jugent plus dangereuse. Aussi, en septembre, le général Valdés donne l'ordre à ses troupes de marcher sur le Pérou et libère Lanza qu'il croit avoir brisé ou convaincu de ne plus agir.

De retour dans les Vallées, Lanza lance une proclamation dans le style pompeux qu'il affectionne. L'original du document, qui devait faire partie des archives conservées par Vargas, figure inséré dans le MsB [f° 306]. Abstraction faite de son emphase, cette proclamation était réussie. Elle coupait court aux bruits qui pouvaient courir sur les causes de sa mise en liberté — certains ne manquaient pas d'accuser Lanza d'avoir pactisé avec l'ennemi —, elle redonnait confiance aux Vallées en leur annonçant le prochain renfort de l'armée bolivarienne, elle définissait des mesures concrètes et immédiates de mobilisation.

Tandis que les Vallées rassemblent leurs forces en vue d'un ultime combat, le général Olañeta propose une alliance contre l'armée de La Serna. Une entrevue a lieu à Cavari qui réunit Lanza et Casimiro Olañeta, le neveu du général, chargé de la négociation. Selon José Santos Vargas, Lanza temporise à nouveau : il accepte, bien sûr, la proposition d'alliance, mais ses troupes ne sont pas prêtes, il a besoin de temps pour les reprendre en main et pour les équiper. Il promet d'agir, mais un peu plus tard. Il a également besoin d'argent — et il en profite pour tenter d'obtenir des subsides. Il demande à Olañeta « algun auxilio de ropa, plata, municiones, lo que era necesario para la tropa. » Il parvient à en obtenir de quoi vêtir ses hommes : « Olañeta mandó solamente ropa como para 200 hombres (pantalones, chaquetas y zapatos, seis cargas) quedando a mandar después algun auxilio de dinero⁷⁵. » Il est drôle d'apprendre que les guérilleros des Vallées ont dû finir la guerre dans des uniformes payés par l'un de leurs adversaires.

Ce détail des relations entretenues par la guérilla avec le général Olañeta est probablement réel, mais l'accord accepté par Lanza allait bien au-delà. Cette fois encore, notre chroniqueur s'est montré naïf. Sa loyauté naturelle et l'antipathie que lui inspire son commandant ne lui ont permis ni d'assister aux échanges, ni de pressentir le contenu du document que Lanza a accepté de signer.

Par ce traité secret, qui figure dans la précieuse collection Rosendo Gutiérrez, Lanza s'engageait à rien moins que se battre aux côtés de l'armée royale absolutiste.

⁷⁵ JSV, p. 379.

« *Primero. el S.or Gral Lanza se une a la causa del Rey p.a trabajar constantem/te contra los constitucionales sin traicionar p.r esto al Gobierno p.r el cual à peleado catorce años*⁷⁶. »

L'article 2 l'autorisait à reprendre sa liberté d'action en cas de victoire des armées de Bolívar, mais c'était reconnaître qu'en cas de défaite de celles-ci, les guérilleros et les forces les plus conservatrices maintiendraient leur alliance.

En acceptant un pareil compromis, Lanza cherchait sans doute à gagner du temps. Mais il forçait ainsi la guérilla à participer à un jeu dangereux dans la mesure où elle n'était militairement pas en état de faire face à une double offensive⁷⁷. Il est peu probable que Lanza ait été libéré sans avoir dû promettre d'assister les constitutionnalistes contre Olañeta ; et le voilà qui s'engage en faveur de ce dernier. Comme le dit Clausevitz, une décision par les armes, qui finirait bien par venir, risquait de contraindre Lanza à payer d'un coup toutes ses dettes⁷⁸.

La nouvelle de la victoire d'Ayacucho survient heureusement avant qu'il ait été mis au pied du mur. Lanza, conscient de ce que les derniers instants de la guerre se jouent désormais au plan politique, rassemble aussitôt ses forces et, passant par les Yungas, il se dirige vers La Paz où il lui faut entrer en vainqueur avant les Colombiens. Lanza joue ainsi la carte d'une libération nationale, mais il lui faut ménager les nouveaux maîtres des Andes. Le 12 janvier, il informe Sucre de son intention de libérer La Paz, alors occupée par les forces de son allié secret, le général Olañeta, et il assure le général vénézuélien de sa parfaite obéissance alors qu'il ne cesse d'agir de son propre chef. « *Tengo el honor de ofrecer a Vs mi subordinación, respetos y mi más alta consideración*⁷⁹. » En écrivant cela, il sait bien que deux semaines auront passé avant que ce courrier parvienne à son destinataire. Il a les coudées franches, mais le voilà couvert. Six jours plus tard, alors que ses troupes campent dans les Yungas, il adresse un second message à Sucre l'informant du soulèvement de la garnison de Cochabamba en faveur de l'indépendance dont il s'attribue une sorte de tutelle en ayant adressé ses ordres aux mutinés ainsi qu'en ayant promu les officiers responsables du mouvement⁸⁰. Lanza fait savoir, avec la prudence nécessaire, qu'il est le maître du Haut-Pérou en attendant la venue des armées du Libertador.

⁷⁶ ABUMSA, fondo Rosendo Gutiérrez, n° 271.

⁷⁷ Moins de deux mois avant d'accorder ce pacte avec Lanza, Olañeta proposait à La Serna d'organiser une action concertée contre l'armée colombienne. Sa lettre parvint au Cuzco le 11 décembre, le jour même où Lanza signait le traité de Cavari. ALP, EC 1824, C 169, E 13. Des quatre forces en présence — l'armée des Colombiens, celle du vice-roi La Serna, celle d'Olañeta et la guérilla des Vallées —, les deux dernières étaient condamnées à passer toute sorte d'alliance contre nature pour assurer leur survie. La notion de loyauté perd toute validité dans cette conjoncture.

⁷⁸ Carl von Clausevitz, *De la guerre*, Paris, éd. De Minuit, 1955, p. 79. « La décision par les armes représente pour toute opération de guerre, grande ou petite, ce que le paiement en espèces représente dans les transactions financières. Si vagues que soient ces rapports, le règlement ne saurait faire totalement défaut, même s'il est rare. »

⁷⁹ ANB, MI, t.3, n° 11, 1825, Quartel general en Inquisivi, 12 de enero de 1825.

⁸⁰ Id., Quartel general de Yanacacchi, 18 de enero de 1825.

À ce moment de l'histoire, il se trouve un vide étrange que le Journal de Vargas ne peut combler. Comment s'est donc passé la libération de La Paz ? Voici tout ce qu'en dit José Santos :

« El 23 de enero se bajó de su cuartel general don José Miguel Lanza ya para La Paz. Se encaminó por los Yungas, por Suri, Cajuata Sircuata, por Irupana, Chulumani, por Yanacachi a La Palca. Entoncés venían a reunirse con el general Lanza enjambres de gentes, de La Paz, de todo Yungas y de toda clase de gentes.

« El 5 de febrero ya estaba mirando de sus altos la ciudad de La Paz en donde esta todavía las tropas de Olañeta.

« El 6 se salían por el otro extremo estas tropas y Lanza les iba mirando. Esa noche se retiró Lanza con toda su tropa a dormir en el campo.

« Al día siguiente 7 volvió a venir Lanza y entró a la ciudad con su tropa, estuco allí con mucho recelo del comandante Valdés (alias el Barbarucho), jefe valiente del partido del general Olañeta, y por la noche se volvió a salir vuelta.

« Al día siguiente 8 vuelve a entrar. Esa noche entra como a las 7 el coronel Castro con el comandante don Francisco Anglada a la misma ciudad de La Paz. El general Lanza ya no volvió a salir, ya se colocó de presidente, que es ya del departamento [...]»⁸¹

La correspondance de Lanza adressée à Sucre, aussi bien que les archives des bureaux du fisc⁸², à La Paz, prouvent la fausseté du récit de Vargas. Lanza n'a pas quitté son QG d'Inquisivi le 23 janvier, mais le 14, et il est entré dans La Paz le 25 janvier, non le 5 février. Le 7 février, lorsque Sucre arrive dans la ville, Lanza s'est auto-désigné président et commandant général du département depuis une semaine, et dès le 30 janvier, il s'est fait remettre les comptes de la cité et en a disposé comme il l'entendait. Parmi ses premières mesures, il accorde des soldes et gratifications au bataillon des Aguerris⁸³, le nom que porte désormais la guérilla des Vallées, et il consent à une réduction de l'impôts sur la coca pour les propriétaires des Yungas, dont fait partie la famille Lanza. Les registres du Trésor le désignent ainsi : « Don José Miguel García de la Lanza coronel del regimiento de Aguerridos del Ejército Libertador, general de Brigada condecorado con la cruz del Libertador, presidente y comandante general de esta ciudad y provincia⁸⁴ ».

Les recherches menées sur cette période ont justement souligné les tensions existant entre Sucre et Lanza, et insisté sur l'incompétence, voire la corruption, qui a caractérisé

⁸¹ JSV, 383.

⁸² ALP, CTP 1825.

⁸³ Notons au passage des changements de désignation : Vargas parle de la Division des Aguerris, Lanza du régiment, et le Trésor, plus modestement, du bataillon.

⁸⁴ ALP, CTP, 1825, exp. 1.

la brève administration de ce dernier⁸⁵. Le jugement est sévère : certes, Lanza, qui n'avait aucun de talents de gestionnaire, s'est servi des caisses publiques pour rémunérer ses soldats et gratifier ses officiers. Mais l'accuser de corruption pour cela c'est oublier que les armées régulières de Sucre et de Bolívar percevaient une solde, que celle-ci pèsera lourdement sur le budget de la jeune république, tandis que les guérilleros avaient passé des années à se battre pour une gloire qui leur sera chichement reconnue et que les sommes qui leur furent distribuées en février 1825 n'avaient rien d'excessif, et ne représentaient en rien une récupération de ce qu'ils n'avaient pas perçus pendant des années. Reste que Vargas avait quelques raisons de penser que son commandant ne distribuait pas les gratifications seulement au mérite.

Alors que le maréchal Sucre s'interroge sur ce qu'il doit faire de l'audience de Charcas, Lanza fait célébrer un Te Deum de la victoire ; le 4 mars, il préside au transport des restes des martyrs de la Patrie au panthéon des hommes illustres — parmi lesquels figurent les restes de ses deux frères exécutés en 1810. En avril, il se fait élire représentant, et il quitte La Paz le 17 juin pour Chuquisaca où il participe à l'assemblée qui opte pour l'indépendance le 6 août 1825⁸⁶. Là encore, Lanza a bien vu le parti politique qu'il fallait prendre. Pour que, face aux armées de Sucre et de Bolívar, une voix militaire de Charcas puisse se faire entendre, il fallait que la Division des Aguerris parviennent à La Paz avant les Colombiens. Et sa participation ainsi que celle de José Ballivián, en tant que députés de La Paz au congrès national qui proclame l'indépendance et la naissance de la Bolivie, obéit aux mêmes considérations. Il s'agit de montrer que la guérilla des Vallées, représentée par son chef et l'un de ses plus brillants officiers, est à l'origine comme à l'aboutissement de la lutte contre les armées royales. Dans une conjoncture où toutes les premières insurrections locales ont été écrasées, et tandis que les indépendances du Chili, du Reino de Quito et du Pérou ont été assurées par des armées venues d'Argentine, du Venezuela et de la Colombie, le Haut-Pérou est le seul à affirmer ainsi l'autochtonie de son indépendance⁸⁷.

Vargas, qui n'avait pas la tête politique, ne comprendra pas cela et ne retiendra de Lanza que ses décisions injustes, ses insuffisances militaires et les défauts d'une personnalité narcissique qu'il n'appréciait pas. Cependant, et quel que soit l'avis de son chroniqueur, grâce à la façon dont son commandant a mené son action dans les semaines qui suivent la bataille d'Ayacucho, la guérilla des Vallées parvient à être reconnue comme

⁸⁵ J. L. Roca, déjà cité, et la thèse de William Lofstrom, *{The promise and problem of reform: attempted social and economic change in the first years of Bolivian independence*, Université de Cornell, 1972, 626 p.), ainsi qu'un récent article (« From Colony to Republic : a Case Study in Bureaucratic Change », *Anuario del Archivo y Biblioteca Nacionales de Bolivia*, Sucre, 2004, p. 177-197).

⁸⁶ Le livre des actes de l'Assemblée, qui a été touché par l'incendie dont a été victime la bibliothèque de René-Moreno, n'était pas consultable quand j'ai mené cette recherche. Je n'ai donc pu vérifier la teneur des interventions à la Chambre de Lanza.

⁸⁷ J. L. Roca, Casimiro Olañeta, artífice de Bolivia, Cochabamba, 1978. Il est curieux que l'histoire officielle bolivienne n'ait pas gardé trace de cette conquête, et que la libération de La Paz ne soit pas célébrée.

l'un des acteurs de la victoire. Sans cette action politique, en dépit de son courage et de son opiniâtreté, la résistance des Vallées aurait-elle pu revendiquer d'avoir été réellement l'un des acteurs majeurs de la guerre ? On peut en douter, car la guerre était encore conçue comme celle que menaient les gros bataillons en des batailles rangées. Aussi, après avoir expliqué les raisons et les formes de sa survie exceptionnelle, il nous reste à savoir si la guérilla des Vallées a exercé, en dépit des règles, une action militaire efficace sur le cours de la guerre.



LE TERRAIN ET LES ARMES

Dès leurs débuts dans le cadre des expéditions argentines, les forces des Vallées occupaient une position importante. Les commandants désignés par Castelli puis par Rondeau dans les Vallées, qui étaient en mesure d'intercepter une grande part des produits qui alimentaient les grands centres urbains, furent chargés de contrôler les voies d'accès vers le haut-plateau et vers les Yungas. En septembre 1815, le général Rondeau nomme José Buenaventura Zárate *teniente coronel* « para que siempre molestase a las tropas del rey quitándoles los víveres que caminaban de los Valles a Oruro, Sicasica y La Paz, que sólo harinas de Castilla se expedían en esta ciudad. Pero lo importante era hostilizar por los pueblos de Yungas en principal¹. » Dans le même temps, le général argentin ordonnait à Eusebio Lira « que no dejase de hostilizar a las tropas y fuerzas enemigas del modo posible y le quitase todos los recursos que fuesen a sus alcances ; que privase caminar los comestibles que iban de todos los Valles a Oruro, dándole partes continuos de todo lo ocurrido². »

Pendant toute la guerre, les hommes des Vallées ont-ils respecté ce programme et rempli leur mission ? Leur meilleur allié était le terrain des Vallées, l'un des acteurs essentiels du Journal. D'une façon qu'il n'explique jamais et reste mystérieuse, Vargas est devenu rapidement l'un des meilleurs guides de la contrée, parvenant même à faire croire au commandement qu'il en était originaire³. Sa façon de décrire les opérations et les trajets de la guérilla se ressent de cette familiarité avec le sol. Il parle de l'intérieur, les Vallées sont un centre à travers lequel se déplacent les guérilleros, tandis que les royalistes, toujours à l'extérieur, « se internan ». La façon même de décrire les opérations exprime que les soldats du roi sont des intrus⁴, et les guérilleros chez eux.

FAÇONS DE FAIRE LA GUERRE

Le territoire de l'audience de Charcas offrait le plus vaste espace de repli à des troupes mobiles. Les points importants étaient toujours les mêmes : les patriotes projetaient de s'emparer de Potosí pour son argent, de Chuquisaca parce que c'était la capitale, d'Oruro et de Cochabamba pour leurs arsenaux (espoir vite déçu, car, pour cette même

¹ JSV, p. 56.

² Ibid.

³ « Vos que soís de este país », lui dit Contreras, JSV, p. 219.

⁴ Intrusos, le mot revient souvent pour désigner les soldats du roi.

raison, les armées royalistes vont s'y établir solidement), des routes commerciales qui menaient à La Paz. En cas d'échec, ils disposaient d'un large rayon de fuite vers les Yungas et vers Mojos⁵, vers les steppes de la frontière chilienne, vers la Frontera et le Chaco qu'occupaient les alliés chiriguano, ou le refuge du Nord argentin gardé par les gauchos de Güemes et du marquis de Tojo.

Aujourd'hui, bien des chemins qui furent empruntés par les guérilleros et les soldats du roi ne sont plus pratiqués. Là où des hommes, des chevaux et des mules pouvaient passer à la saison sèche, la jeep ni le camion ne le peuvent. Il faut donc reconstituer les savoirs de ces hommes qui ne sont plus les nôtres. Notre perception parcellaire n'avait pas cours, tout cet espace était lié, tous les villages communiquaient, même si la saison des pluies en isolait certains pendant trois ou quatre mois.

Le terrain de la guérilla se divisait en deux espaces séparés par le lit du Río Grande de Ayopaya⁶. Rive gauche, se trouvaient les villages de la province de Sicasica, dominés par Mohoza, village natal du commandant Lira tout proche de Pocusco où s'établit Vargas. De Mohoza, vers Cavari, la route se poursuivait en direction des Yungas, par Quime, Inquisivi et Irupana. De là, on pouvait continuer vers La Paz par la route des Yungas de Chulumani. Sur la rive droite, le territoire des royalistes ne s'étendait pas au-delà de Quillacollo et de Tapacari. Par Quillacollo, on montait rapidement vers un verrou de roches et de paja brava battue par les vents, Lallave, qui fermait l'accès vers la vallée de Morochata⁷. Si Lallave cédait, les hauteurs de la vallée offraient encore des possibilités de résistance avant que les guérilleros, sortant de Morochata en suivant le talweg, pussent trouver refuge à Chinchiri puis à Palca. Ce dernier village était plus éloigné de Cochabamba que Morochata, et devint le QG le plus fréquenté par la guérilla ainsi que Machaca, un bourg situé encore un peu plus loin, à proximité du río que l'on franchissait au gué d'Añuchiri, avant de remonter sur Cavari et de rejoindre la rive gauche. Sans franchir le cours d'eau, on empruntait aussi une route qui reliait Palca et Machaca aux Yungas et permettait d'atteindre Inquisivi en trois jours de marche.

⁵ F.-X. Mendizábal, p. 134. D'autres troupes que celles de Lira et de Lanza connaissent le chemin des Yungas (p. 96).

⁶ Francisco de Viedma résume ainsi le relief du partido de Ayopaya : « El terreno es de mucha seranía, casi la más elevada de toda la provincia: forman unas quebradas bien estrechas y profundas, por las que corre la mayor parte de los ríos de que se hará mención, con mucha rapidez. »

⁷ Id. à propos de Morochata : « Su vecindario se compone de 421 españoles, 936 mestizos, 200 mulatos, 1887 indios, y 2 negros, cuyo total hace 3446 almas. Por razón de tributos, contribuyen a S. M. sus indios 1.693 pesos al año. »



Figure 25 : Le verrou de Lallave qui ferme l'accès à la vallée de Morochata

La mobilité de la guérilla était ainsi assurée. Tous ses trajets étaient balisés par des obstacles naturels, tandis que toutes ses poches de résistance communiquaient entre elles. Presque toutes ses marches permettaient de rallier en un jour un lieu-dit, un village, une hacienda ou une estancia où s'approvisionner. Et au bout du chemin se trouvait toujours, sur quelque rive que l'on se place, ce lieu de butin qu'étaient les Yungas, et ce rêve de conquête qui menait à La Paz.

La saison des pluies obligeait à une trêve de plusieurs mois, trois à cinq, selon les années, l'importance et la durée des précipitations et l'état des chemins, cette dernière condition important davantage à l'armée régulière, plus lourdement chargée, qu'à la guérilla — il était bon de posséder de l'artillerie de montagne, encore fallait-il que les canons pussent passer. À l'approche du mois de décembre, le commandant devait choisir ses quartiers d'hiver, sachant que plus il serait à l'abri, plus il serait isolé des nouvelles, des appuis villageois et des autres tronçons de troupes qui resteraient sur l'autre rive parce c'était leur terroir et qu'il leur fallait veiller sur leur famille et leur biens⁸.

⁸ L'importance du río, qui coupe toute communication pendant la saison des pluies. Il suffit de se trouver sur l'autre rive... Raisonement de Lanza p. 354.



Figure 26 : Le Río Grande de Ayopaya, vu depuis la rive gauche, entre Mohosa et Pocusco

Vargas ne dit pas grand-chose de ces périodes, qui n'étaient pas forcément inactives mais durant lesquelles on ne se battait pas⁹. La maestranza s'installait là : on remettait les armes en état et on préparait des munitions — on fondait les balles, on emballait les cartouches. On améliorait l'instruction militaire et politique des soldats et des Indiens des communautés alliées. C'était aussi un temps propice à l'écriture et au classement des archives, car la guérilla en possédait, bien qu'elles disparurent au cours d'opérations malchanceuses.

Le vaste territoire du municpe de Machaca fut le plus souvent choisi pour hiverner. Le climat y était doux, les températures moyennes comprises entre 9° et 24°, et quatre à cinq mois de pluies rendaient la zone difficilement accessible ; l'autosubsistance y était possible car le territoire de la commune était vaste et s'étendait sur trois paliers écologiques qui offraient la possibilité de cultures de fruitières, des productions de vallées — maïs, blé, tomates, oignons — et d'altitude — tubercules, orge et avoine, élevage. Il s'y trouvait aussi du bois, pour fondre les balles, forger les fers à cheval. Difficile d'accès, des températures clémentes, des vivres en abondance, épargné par la malaria endémique des berges des ríos, Machaca offrait à la guérilla trois à quatre mois de tranquillité par an.

Renseignements

La guérilla entretenait un service de renseignement, indispensable et efficace, que le commandant rémunérait. Mais si elle recevait régulièrement des courriers d'Oruro, de

⁹ Sauf exception : en janvier 1817, exaspérés par la permanente renaissance des caudillos locaux, l'armée royale lance une expédition en pleine saison de pluie. L'effet de surprise lui donne la victoire. AGI, Charcas, 436, Lettre de Ricafort à Sánchez Lima, Oruro, 28/02/1817.

La Paz et de Cochabamba, elle apprit avec trois ans de retard la proclamation de l'indépendance argentine et ne découvrit le nom de celui qui donnera son nom à sa contrée qu'en 1819. Ces discontinuités sont propres à la circulation des nouvelles dans des sociétés traditionnelles où l'information se transmet selon des réseaux personnels. Si le vice-roi Abascal par l'intermédiaire de ses parents les dernières nouvelles de métropole, le commandant de la guérilla ne pouvait activer que son réseau de sympathisants¹⁰. Une marchande d'Oruro, un artisan de Sicasica, un prêtre de Caracollo ne lui transmettaient que les rumeurs du grand chemin ou les événements dont ils avaient été témoins. Le commandant, qui souhaitait avant tout être avisé des mouvements de troupes, se préoccupait de savoir avec un jour ou deux jours d'avance qu'un bataillon ou une compagnie s'engageait dans les Vallées, plutôt que d'apprendre ce qui se passait dans les Llanos du Venezuela ou sur le champ de bataille de Waterloo. Sa vision de la guerre se bornait aux frontières de la patria chica.

En dépit de ces limites, la guérilla attachait une importance majeure à son réseau d'information. En 1823, Vargas est nommé commandant de Mohoza, ce qui le place dans une position dangereuse car, au bout de treize ans de guerre, les troupes Sicasica connaissent tous les chemins menant à Mohosa. Il tente aussitôt de se mettre à l'abri en multipliant les informateurs :

« Yo me hallaba en mi pueblo Mohoza siempre con cuidados por la mucha inmediatez al enemigo, mandando bomberos unos tras otros sobre mi país Oruro, Sicasica, Caracollo y Paria, tanto por la seguridad de mi persona cuanto el servicio de la patria¹¹ ».

La guérilla disposait d'agents permanents dans les villes proches et les villages situés sur un nœud de communication par lequel passaient les troupes — sur l'altiplano, Oruro surtout, Caracollo et Sicasica ; en direction des Vallées et dans les bassins, Paria, Palca, et Quillacollo. C'était souvent des clercs — les dossiers « causa de infidencia » regorgent de ces affaires dont l'accusé est un prêtre qui ne manque jamais de se disculper en faisant valoir qu'il a fourni des informations au commandant des troupes royalistes. Les prêtres, favorisés par leurs fonctions qui leur faisaient entendre des confessions¹², et leur permettaient de circuler librement sous prétexte de prêcher le carême ou de porter les derniers sacrements au mourant d'une estancia éloignée, qui maniaient aussi facilement la plume et fréquentaient toutes les couches de la population, représentaient l'élite des informateurs.

Les femmes, du moins celles qui savaient écrire, étaient aussi de précieuses auxiliaires. Peut-être parce qu'elles suscitaient moins de méfiance, sûrement parce que leurs con-

¹⁰ Abascal est informé des nouvelles d'Espagne et d'Europe par son neveu, Fernando Maria Abascal, qui lui écrit d'Aviles, et il correspond également avec Francisco Salazar, qui réside à Cadix. (AGI, fondo Abascal, legajo 2 año 1811, R. 2, et 1812, R. 3, D. 7.)

¹¹ JSV, p. 350.

¹² En 1820, le projet de mutinerie du bataillon de la reina, cantonné à Oruro, fut découvert par le prêtre qui confessa l'un des conjurés, à la veille de son mariage (JSV, p.). Un prêtre prétexte la confession d'un mourant pour porter des informations auprès de la guérilla (p. 270).

tacts avec le monde des marchands et la domesticité d'origine indienne les mettaient au courant des nouvelles régionales — il est vrai aussi que le Journal fait la part belle aux séductrices sachant faire parler les hommes. Chinchilla possédait une correspondante à Oruro qui l'informait régulièrement des mouvements des troupes royalistes et du nombre de soldats qui s'apprêtaient à pénétrer dans les Vallées. Elle lui signalait de même le passage de convois et de courriers que l'on pouvait intercepter et piller, faisant acheminer ses courriers par des Indiens¹³.

Ces derniers constituaient depuis des siècles des informateurs nés¹⁴. Les soldats des deux camps savaient que les comuneros étaient au courant de tout ce qui se passait dans leur rayon d'action. Aussi la répression s'abattait-elle sur eux malgré leur protestation d'innocence. Tout Indien était susceptible d'avoir parlé à l'adversaire. Bon prétexte pour procéder à des exécutions sommaires qui visaient moins à châtier des espions qu'à semer la terreur dans les villages.

Certains hommes, placés au bon endroit, devenaient informateurs malgré eux. Dans le Journal, il est souvent question du propriétaire de l'hacienda de Santa Rosa, près de Pucarani, Manuel Diego de Aranibar. Son hacienda se trouvait sur le chemin menant de Palca à Cochabamba, et toutes les troupes, royalistes comme guérilleros, devaient passer par ses terres. Lanza, qui pensa l'utiliser comme agent double, l'avait autorisé à « se présenter » aux forces royales (voir p. 258). Mais bientôt, à force de ne plus fréquenter que des officiers royalistes, l'hacendado pencha de leur côté et il trahit la guérilla¹⁵. Il continua néanmoins de servir d'intermédiaire à l'occasion d'échanges entre Lanza et Olañeta¹⁶. D'autres épisodes du même genre montrent qu'on ne pouvait jouer sur deux tableaux. Le plus souvent, l'agent double devait choisir son camp ou finissait mal. Il était en effet risqué d'être arrêté pour espionnage. L'accusé avait peu de chance d'être épargné, et les exécutions sommaires étaient fréquentes¹⁷.

À ces agents permanents, souvent répunérés¹⁸, s'ajoutait le besoin d'information immédiat, ponctuel. Avant un combat, ou dans une situation périlleuse, le commandant envoyait des éclaireurs issus de ses propres forces. En septembre 1817, la troupe de Lira

¹³ JSV, p. 226.

¹⁴ Roldan au commandement royaliste. « Por Guancané nos amenasá (segun noticias), el caudillo Mamani con cuatrosientos hombres de tropa, y aseguran que por aquel parte se dirigen Nabajas, Lanza, Gramajo, y Castro con mayor numero, y que se adelantan á Mamani los indios sublevados. Estos últimos aunque no son de temer por su fuerza, lo son por las noticias ue comunican, y por que nos privan de ellas á nosotros. Puno septiembre 12 de 1823 á las dies del día. » CDIP, t. V, vol 5, p. 589. C'est moi qui souligne.

¹⁵ JSV, p. 354.

¹⁶ JSV, p. 379.

¹⁷ Parmi les nombreux cas d'exécution sommaire, JSV p. 245.

¹⁸ ANB, MI, t. 3, n° II, f° 139. Dans le budget dressé par Lanza en février 1825 figurent 200 pesos et 190 pesos « por espionaje ».

doit faire face aux forces royalistes du bassin de Cochabamba, ses communications avec les forces de Chinchilla ayant été coupées :

« *Lira mandó avanzadas, bomberos y centinelas ocultas al frente nomás, que era a Quillacollo, a El Paso, a Tiquipaya y Cochabamba*¹⁹... »

Vargas lui-même exerça ces fonctions d'informateur occasionnel en avril 1822, alors que Lanza l'avait chargé d'observer ce qui se passait à Cochabamba. Il se fit prendre par le subdélégué de Quillacollo, eut la chance de ne pas être fusillé sur le champ, et parvint à s'évader au bout de trois semaines²⁰. Sa connaissance des chemins le destinait plus que d'autres à ces tâches risquées.

La guérilla puisait aussi à une dernière source d'information, dont certains capitaines s'étaient fait une spécialité, comme Bustamante sur les chemins de Sicasica, ou Gandarillas et Chinchilla qui patrouillaient dans le bassin de Cochabamba. Ces trois capitaines dirigeaient des troupes qui avaient la réputation de pratiquer autant le banditisme que la résistance. Leur objectif était d'intercepter des convois et des estafettes royalistes. Outre le butin, ils s'emparaient du courrier et disposaient ainsi des informations sur lesquelles leurs adversaires fondaient leurs équipées. En rapportant ces pratiques de la guerre, Vargas ne manque pas d'y rajouter une dimension espiègle. En juin 1820, Chinchilla intercepte un courrier du colonel Manuel Ramirez qu'il juge mensonger ; il rétablit la vérité de sa main, accuse Ramirez de se vanter d'exploits imaginaires en transformant des Indiens sans défense en redoutables caudillos, comme Don Quichotte voyait les moulins à vent sous la forme de géants, et il renvoie le billet à son destinataire, le gouverneur d'Oruro, après l'avoir signé²¹.

De leur côté, les royalistes disposaient aussi d'informateurs dans les villages. Les livres de comptes de la trésorerie de La Paz conservent la trace des sommes versées pour « gastos de espionaje de una expedición a los Valles²² » durant les années 1820-1824. L'armée royale payait 8 pesos ceux qui pénétraient sur le territoire de la guérilla pour y recueillir des informations ; elle comptait aussi pour frais d'espionage la transmission de courriers aux autorités et aux officiers de « partidas volantes ». La rémunération variait de 30 à 2 pesos, en fonction des risques et de la distance.

Il est dès lors difficile de savoir si les exécutions sommaires auxquelles procédait le commandant de la guérilla concernaient de véritables espions ou ne faisaient que refléter le soupçon généralisé qui empoisonnait la guérilla. Mais il est un moyen de tester de la qualité des renseignements fournis par les agents du roi sur les terres de la guérilla : à l'occasion de la mort de ses capitaines. Celle de Lira, comme celle de Chinchilla furent rapidement connues et transmises au général en chef dans un délai de une à deux semaines ; même si elle ne coïncide pas exactement avec la chronique de Vargas, leur in-

¹⁹ JSV, p. 172.

²⁰ JSV, p.408.

²¹ JSV, p. 282.

²² ALP/EC, C 168 E 5 et E 35.

interprétation de la disparition brutale de ces deux hommes n'est pas très éloignée de la vérité. Lira aurait été tué par ses officiers parce que l'un d'entre eux ambitionnait le commandement ; Chinchilla aurait été fusillé par Lanza car ce dernier ne voulait pas de rival²³. Les informations reçues par les officiers royalistes étaient de bonne source.

La façon dont fut connue dans les Vallées la nouvelle de la bataille d'Ayacucho fournit un autre exemple de la diffusion des informations touchant à la guerre. La bataille se déroule le 9 décembre²⁴. Un premier écho en parvient le 23 décembre à Machaca où la guérilla a établi ses quartiers d'hiver. « Hubo una noticia volante del triunfo de las armas de la Patria en el Perú : que en Huamanga se decía, que en las inmediaciones de la ciudad del Cuzco, que en las inmediaciones de la ciudad de Lima²⁵. » Il s'agissait probablement d'un billet rédigé par l'un des correspondants habituels du commandant qui se contentait de rapporter des rumeurs. Le 28 décembre, le courrier d'une informatrice d'Oruro confirme la nouvelle. Mais des doutes subsistent. Il faudra attendre la venue à Cavari, le 31 décembre, d'un vecino d'Irupana, frère d'un officier de la guérilla, pour arriver à une certitude. La victoire est annoncée par bando le 1^{er} janvier. Le 2 janvier, de nouvelles confirmations arrivent par courrier depuis Oruro et Cochabamba. Il aura fallu près de trois semaines pour apprendre sûrement que la guerre était finie. Le délai n'est pas excessif si l'on considère la distance et les obstacles qui séparent Ayacucho de Machaca à la saison des pluies. Mais l'on peut s'étonner de voir que le commandement de l'armée victorieuse n'a pas songé à envoyer une estafette auprès de son allié, le général Lanza, et que celui-ci a été traité de même que l'ensemble de la population du Haut-Pérou à laquelle fut destinée la proclamation du 1^{er} janvier. Ou l'état-major de Bolivar était très désorganisé, ou il avait oublié jusqu'à l'existence de la Division des Aguerris. De tels détails montrent la distance qui existait entre les forces irrégulières autochtones et les armées de libération, qu'elles viennent du Río de la Plata ou de la Grande-Colombie. Jusqu'au dernier moment de la guerre, malgré sa persévérance, ses sacrifices et la valeur de son action, la guérilla des Vallées ne dut compter que sur ses propres forces.

Armement

Si le premier groupe de rebelles était formé de quelques cavaliers armés d'un fusil, le renforcement de la troupe organisa bientôt les forces de la guérilla selon des fonctions et un armement distincts. L'activité de Lira permit de constituer une force principale divisée en plusieurs corps, assistée par des forces périphériques, les partidas ligeras, bandes de cavaliers à l'armement et la façon d'agir comparables à ceux premier noyau, qui restaient aux ordres de leur chef, un capitaine jaloux de ses distances à l'égard du comman-

²³ Réf. Abascal et Mendizábal.

²⁴ Un document anonyme fournit des informations sur la transmission de la nouvelle d'Ayacucho par les courriers royalistes (ALP/EC, 1824, C169 E 18). La nouvelle parvint au Cuzco le 16 décembre au soir. Un courrier extraordinaire partit du Cuzco le lendemain, dans l'après-midi et parvint à Puno le 19 où il fut retenu deux jours par le commandant de la place. Les rumeurs qui parvinrent à Machaca le 23 décembre s'alimentaient donc à d'autres sources.

²⁵ JSV, p. 379.

dement général. L'ensemble s'appuyait sur le renfort des communautés qui pouvaient mobiliser plus de 2 000 hommes lors d'une rencontre.

Prenons l'exemple de l'une d'elles qui eut lieu le 7 juin 1820. Face aux soldats du colonel Manuel Ramírez, le commandant Chinchilla aligne « 400 hombres de indiada, 160 hombres armados y 60 hombres de caballeria y 100 y tantos de caballería cívica²⁶ ». Ces effectifs sont représentatifs des forces que pouvait rassembler la guérilla pendant la durée du commandement de Chinchilla. Ils se composent d'auxiliaires indiens, d'une infanterie armée de fusils, et de deux sortes de cavaliers. La cavalerie proprement dite est formée des professionnels de la guerre, des guérilleros permanents, armés d'un fusil et d'un sabre, habitués aux manœuvres risquées, à l'action de guérilla stricto sensu ; c'est parmi ce groupe auquel appartient Vargas, *teniente de caballería* depuis 1816, que le commandant va choisir l'avant-garde : « De nosotros mandó Chinchilla 25 dragones de guerrilla en la abra de Charahuayto. » Le second corps de cavalerie, les *cívicos*, formé des milices villageoises, regroupe les lanciers aux ordres de l'un des capitaines indiens, Fermín et Miguel Mamani, Mateo Quispe ou Andrés Simon.

Il existait aussi des fusiliers à pied et, de façon classique, le commandant qui livrait une bataille en règle, et non une escarmouche, répartissait ses forces en confiant à l'avant-garde des cavaliers — les dragons²⁷ — le soin de porter le premier assaut ; les fusiliers avançaient ensuite, tandis qu'une partie de la cavalerie restait en réserve, prête à intervenir à la rescousse d'un groupe qui donnerait des signes de faiblesse. Quand le terrain le permettait, l'infanterie devait avancer sous la protection de la cavalerie. Les Indiens postés sur les hauteurs se battaient en lançant des blocs de pierre (*galgas*) et en maniant la fronde. Puis, quand la bataille exigeait un corps à corps — ce qui était fréquent —, ils intervenaient avec des bâtons et des lances, au prix d'une forte mortalité dans leurs rangs.

Les armes à feu représentaient la principale richesse de la guérilla. En septembre 1819, alors que la troupe des Vallées est aux abois, Vargas qui est aussi bien l'homme de confiance du commandant qu'un hacendado assez bien établi dans la région pour disposer de caches sûres, se voit confier le soin de dissimuler les armes de la troupe qui doit se disperser : 64 fusils, 120 baïonnettes, 780 pierres à feu, 400 paires de fers à cheval avec leurs clous, 3000 balles, 7 arrobas de poudre, et 23 chevaux que le chroniqueur a dû disperser parmi ses propres bêtes.

Divers épisodes montrent l'importance accordée à ces armes : un soldat s'est fait prendre, mais il a pu cacher son arme qui n'est pas tombée aux mains de l'ennemi ; un autre a pu détruire son fusil avant d'être tué ; des Indiens se font embrocher par la baïonnette afin de s'emparer d'un fusil, et l'équation semble équitable entre une vie humaine et la saisie d'une arme à feu. Inversement, un homme qui envisage de passer à l'adversaire sait qu'il aura plus de valeur et ne sera pas traité en rebelle s'il se rend avec son fusil.

Sur la nature de ces armes, Vargas ne fournit aucune précision, distinguant seulement « fusiles » et « *tercerolas* », « *trabucos* » ou « *carabinas* », ces dernières désignant le

²⁶ JSV, p. 283.

²⁷ JSV, p. 159 : « que intitulaban dragones ».

fusil à canon court utilisé par les cavaliers. Mais nous ne saurons rien des modèles employés par les guérilleros. Il s'agissait sans doute des mêmes armes que celles dont se servait l'armée du roi, pour la bonne raison que c'est à cette source que s'alimentaient les guérilleros, soit en dépouillant les vaincus lors d'une rencontre, soit en faisant acheter leurs armes à des soldats et des armuriers des garnisons du Haut-Pérou, plus sensibles à l'appât du gain que dévoués à la cause royale²⁸.

Les grandes batailles livrées par les armées de Buenos Aires et leur cuisante défaite laissèrent quelques centaines d'armes dans le Haut-Pérou. Beaucoup furent prises par les armées royales ; après la seule bataille de Viluma, José Mendizabal Imaz parvient à récupérer 700 fusils²⁹. Mais, profitant de la débandade, les Indiens s'emparaient aussi des armes qu'ils faisaient disparaître. À diverses reprises, le commandant de la guérilla dut leur promettre de fortes récompenses pour en récupérer une partie.

« El 21 [de agosto de 1816] mandó Lira publicar un bando en que entrieguen todos los sujetos que tengan toda clase de armas pertenecientes al Estado, que serán gratificados con seis pesos de las armas de fuego, y de las blancas con cuatro pesos (porque los derrotados en la acción de Sipesipe fueron dejando armas de toda clase). Entregaron por de pronto siete fusiles y dos sables y se les dio lo prometido. Viendo esto a porfía presentaron 57 fusiles con sus bayonetas y cartucheras, con 11 sables, y se les gratificó conforme se les ofreció³⁰. »

Il est ainsi probable que des fusils de modèle espagnol, mais aussi anglais et américain, circulaient dans les Vallées : il s'agissait des armes qui avaient été saisies par les Argentins lors des combats que le Río de la Plata avait livré en 1806 et en 1807 contre les escadres britanniques, ainsi que des armes achetées à la République des Etats-Unis en 1811.

Il existait aussi une autre source d'armement, que révèle l'enquête menée lors de la répression de la grande Rebellion, en 1781, qui reposait sur le savoir-faire des artisans locaux, la richesse minérale des Andes, et l'autonomie dont faisaient preuve les haciendas, qui fonctionnaient comme des unités de production polymorphes. Durant la rébellion de Tupac Amaru et de Tupac Catari, les forces indiennes n'avaient pas manqué d'armes ni de munitions, que leur fournissaient des ateliers établis dans des haciendas transformées en arsenaux tandis que l'on fondait les cloches des églises pour les transformer en canons³¹.

²⁸ JSV, p. 196-197. Certaines armes étaient achetées à Irupana par l'intermédiaire de l'alcalde de Machaca, don Mariano Zárate, qui possédait un commerce dans la ville, et s'approvisionnait en armes à la garnison, sans doute en corrompant des soldats des troupes loyalistes (p. 82).

²⁹ AGI, Charcas, 436.

³⁰ JSV, p. 97.

³¹ Archives de la famille Braun-Arduz, copie de manuscrits du Bristish Museum, Egerton ms. 1812, f° 459-486, n° 448, Informe del vistador del Perú, José Antonio de Areche, Lima, 23 de junio de 1782.

La guérilla, qui reprenait à son compte les trajets, les terrains et les pratiques des guerres indiennes, sut de la même façon mobiliser les ressources régionales pour alimenter ses magasins.

« Dejó cuando murió el comandante don Eusebo Lira 217 fusiles entre carabinas, 18 000 cartuchos, 180 caballos entre mulas, 56 sables batidos de fierro, una pieza de artillería montada todo corriente con sus 200 cartuchos (100 de bala rasa y 100 de metralla) en tarros, piedras (que eran hichizas nomás), una porción sin número, todo todo perteneciente a la Patria, aperado por el finado comandante Eusebio Lira con mil fatigas, con mil modos y trabajos a fuerza de sus arbitrios. [...] Pólvora mandaba hacer muy buena aquí ; salitre de Mojsu-uma en las pampas de Oruro mandaba comprar ocultamente con indios de confianza ; azufre mandaba comprar de Carangas y Tarapacá. Fierro, lo mismo mandaba comprar de Oruro...³². »

Si la poudre des guérilleros était excellente, c'était parce que l'art de la fabriquer avait bénéficié des efforts du savant Tadeus Haenke, qui avait été requis, en 1806, pour aider les Porteños à court de munitions alors qu'ils repoussaient la première expédition anglaise. Les enseignements de Haenke, qui avait fourni la recette de la meilleure poudre qui soit, avaient ensuite servi aux révolutionnaires de Buenos Aires et à leurs élèves des Vallées³³. Lorsque Vargas écrit « pólvora mandaba hacer muy buena aquí », il ne se doutait pas que la guérilla des Vallées bénéficiait du savoir d'un chimiste célèbre.

Un récent ouvrage publié à Buenos Aires sur le régiment des Patricios qui participa à la première expédition des Porteños dans le Haut-Pérou fournit des précisions utiles sur le modèle des armes utilisées au même moment par l'armée argentine, sur leurs munitions et leur usage, leur efficacité et les ordonnances en vigueur pendant la guerre d'indépendance³⁴. On en retiendra que charger une arme prenait en général une minute en terrain difficile, et exigeait en outre que le soldat se livre debout à cet exercice, ce qui n'était guère prudent. Afin de diminuer la force du recul, le soldat versait plus de poudre qu'il n'était nécessaire dans le bassinet, et dès les premiers échanges, une épaisse fumée recouvrait les lignes de combattants. Il existait donc peu de régularité ni de précision dans le tir. Cet imprécision autorisait les folles audaces, surtout si l'obscurité compliquait encore la visée. Ainsi, la troupe de Lira qui cherche à libérer des prisonniers, dont fait partie le chapelain Andrés Vargas, pénètre au galop sur la place autour de laquelle sont disposées toutes les forces de l'ennemi :

³² JSV, p. 196.

³³ T. Haenke écrit : « El mismo año de 1806, con motivo de la invasión de la capital de Buenos Aires por los ingleses, escaseando la pólvora se me comisionó por este gobierno a instruir los oficiales de su fábrica, en las reglas y principios de la purificación de los salitres y de la exacta proporción de los ingredientes para elaborarla de superior calidad, como se verificó. » Anales de la Biblioteca de Buenos Aires (Cbba, 13 mars 1810). Introduction à la Descripción del Perú.

³⁴ Miguel Angel de Marco et Isidoro Ruiz Moreno, Patricios de Buenos Aires, Buenos Aires, ed. Edivern, 2000, notamment le chapitre « Armas usadas por los Patricios », du colonel Juan Alberto Gomila.

« Así que entró la caballería a la plaza rompen fuego de todas las tiendas, del cementerio, y de la torre, lo mismo del cuartel³⁵. »

La troupe de Lira, qui se jette ainsi dans la gueule du loup, ne perd pourtant qu'un homme. L'imprécision du tir aggravé par la fumée qui envahit la place l'a protégée.

L'usage des fusils au début de l'assaut créait un effet de confusion qui évoquait à Vargas l'image de feux d'artifice, « parecía un castillo de tanto fuego que daban.³⁶ » La fumée, plus que les balles, servait à disperser les rangs et leur faire perdre leurs repères. La comptabilité des morts et des blessés dans le Journal confirme que les combattants mourraient bien plus de blessures mal soignées, de coups de sabre et de baïonnettes — ces dernières très employées³⁷ —, voire de coups de fronde, que de l'impact des balles. En somme, le lieu où l'efficacité de ces dernières était le plus assuré était la sellette (banquillo) sur laquelle on liait les condamnés à mort.

Cependant, le fusil restait pour le soldat le compagnon le plus précieux, et certains épisodes montrent que c'est vers lui que se tourne l'homme en péril, même quand ne s'agit pas d'ajuster l'adversaire. Cernée par les royalistes sur le flan du mont Chicote, la troupe des guérilleros s'échappe en mettant le feu aux chaumes : pour fournir l'étincelle, le commandant Lira n'a pas recours à son briquet mais il se fie aux gestes habituels du fusilier chargeant son arme qui verse la poudre dans le bassinet et fait jaillir l'intincelle du silex.

« En el acto Lira agarra un fusil, le echa pólvora sola y un cartucho a la boca medio mojándolo, da el rastrillo, sale el fagonado, priéndese el cartucho, arde (como estaba humedecida la pólvora), priéndese el pajonal³⁸. »

Quant à l'artillerie de montagne, dont la précision ne dépassait pas 45 m dans les Vallées, elle semble ne pas avoir eu plus d'effet que de manifester la puissance de la troupe et d'inquiéter les montures : nulle mention de perte par boulet dans le Journal. Le tir de canon agissait comme une menace qui forçait les officiers à changer la disposition de leurs troupes. Dans plusieurs occasions, la petite artillerie de la guérilla (des canon de a cuatro, c'est-à-dire chargés par des petits boulets de quatre livres) apparaît servie par les Indiens qui ont porté le canon sur les hauteurs et assistent l'artilleur. Vue de la sorte, l'artillerie se substitue aux galgas traditionnelles, avec peut-être moins d'efficacité³⁹, et les Indiens se révèlent à la fois ceux que se battent avec les techniques les plus archaïques et servent les plus avancées.

³⁵ JSV, p. 70.

³⁶ p. 149. Id. p. 155 « parecía un castillo de tanto fuego con que se portaban ».

³⁷ Sur l'utilisation des baïonnettes, voir JSV, p. 159.

³⁸ JSV, p. 86.

³⁹ Le 19 sept 1817, la cavalerie royaliste qui était en train de couper la route de Lallave s'arrête au coup de canon et donne le temps à la troupe de Lira de se reformer en ordre de bataille (JSV, p. 173).

Tactique

Les troupes de Tupac Catari furent vaincues dans les Vallées par l'expédition de Re-seguin parce que leur façon de se battre ne pouvait en aucun cas arrêter l'avance de soldats aguerris. Si la guérilla parvint à résister tant d'années à toutes les opérations de nettoyage, on peut donc en déduire que ses capitaines avaient acquis un savoir tactique plus efficace que celui des capitaines indiens en 1782. Cela semble avoir été notamment le cas de Lira. Les capitaines secondaires savaient se battre comme des chefs de bandes — surveiller les mouvements de l'adversaire, le surprendre au moment propice, se retirer aussitôt les objectifs atteints, ou battre en retraite dès que la résistance s'annonçait trop forte, pour revenir à leur sanctuaire. Eusebio Lira se montre capable d'un savoir tactique supérieur : il sait prévoir une action qui rassemble plusieurs troupes et en dresser le plan de bataille, il improvise et s'adapte à propos dans le cours de l'action. En cas de défaite, il prend soin de ses hommes et conduit la retraite en prenant lui-même tous les risques. Cependant, en cas de victoire, il semble manquer de diligence à poursuivre l'adversaire pour lui imposer des pertes plus lourdes. Ni Chinchilla, ni Lanza, malgré son grade et son expérience militaire, n'apparaissent aussi doués pour l'art de la guerre. Mais n'oublions pas que notre seule source pour juger de la valeur de Lira est l'œuvre de l'un de ses partisans.

Le combat

Les ressources tactiques utilisées par les guérilleros étaient nombreuses. Ils utilisaient, bien sûr, la formation « de guérilla », des petits groupes de cavaliers qui vont en éclaireurs et tentent de désorganiser les rangs de l'adversaire avant la bataille. Les troupes royales faisant de même, on assiste à une joute de cheveu-légers. Lors d'une rencontre qui a lieu le 29 décembre 1816, Lira envoie une guérilla de 25 cavaliers, dont fait partie Vargas, face à « 100 hommes de caballería se viene así a nosotros solamente de guérilla más trajían a un cazador infante en las ancas del caballo⁴⁰. » En effet, les dragons portaient fréquemment en croupe un soldat d'infanterie, fusil chargé, dont l'action ajoutait à la confusion dans les lignes adverses.

Avant le début du combat, les protagonistes cherchaient à prendre une position dominante. L'important était d'avoir pris possession du terrain le premier afin de contrôler les hauteurs. Une fois celles-ci prises et confiées à la garde de la *indiada*, le gros de la troupe pouvait avancer en contrebas selon le plan de bataille arrêté par le commandant. En voici un exemple, celui des dispositions prises par Lira à Inquisivi, le 25 avril 1817, qui montre la complexité que pouvaient atteindre les actions de la guérilla :

« Al centro puso ocho armados de infantería con 100 indios al mando del capitán de cívicos o comandante don Pedro Bacopé ; al costado izquierdo ocho hombres de infantería armados y 100 indios y 15 lanceros de caballería al mando del teniente don Manuel Patiño ; al costado derecho al mando del subdelegado gobernador don José Manuel Arana con el sargento 1° don Clemente Antezana 10 infantes armados y 100 indios entre lanceros y hondeadores ; y a la demás gente (que se componía de 38 hombres armados y cívicos como hondeadores que

⁴⁰ JSV, p. 113, également p. 172.

pasaban de 200 hombres) dejó a la retaguardia del centro como de reserva [...] con orden de no hacer movimiento alguno⁴¹. »

Le commandant, qui ne peut compter que sur 64 fusils, n'en engage que 26 répartis en trois forces, chacune protégée par une masse indienne qui peut se battre à distance (les frondeurs) comme en combat rapproché (les lanciers). Il tire ainsi partie de la disproportion entre sa puissance de feu et ses renforts indiens, entre son petit nombre de cavaliers et le gros de l'infanterie, en ayant la prudence de conserver une réserve égale aux forces engagées qui lui permet d'envisager un engagement prolongé.

Même en petit nombre, les cavaliers jouaient un rôle déterminant au début d'une rencontre. La rapidité brutale de la charge de cavalerie interdisait à l'adversaire de faire usage de ses armes à feu. Le 30 juin 1816, « se echa Lira a la carga con ocho hombres de su caballería, corren los 15 hombres a reunirse con su tropa sin tener tiempo aun para cargar sus fusiles⁴²... »

En des occasions moins favorables, l'objectif principal est de forcer le barrage des soldats qui tentent de couper la route vers les refuges de la guérilla. Le 19 septembre 1817, Lira, dont les forces ont été séparées de celles de Chinchilla dans le bassin de Cochabamba, doit faire face aux forces rassemblées des garnisons de la zone. Dès l'engagement, la cavalerie royaliste (80 dragons portant en selle un voltigeur) cherche à lui couper la route qui mène à Lallave, et le refuge de Morochata⁴³. Lira parvient à rompre à grand-peine et met ses forces à l'abri du verrou qui ferme la vallée de Morochata.

Lorsque le sort se montre encore moins favorable, et ne permet pas le passage groupé des guérilleros battant en retraite, l'ordre de dispersion est donné. C'est désormais chacun pour soi, et rendez-vous au point de ralliement qui a été fixé avant la bataille, généralement situé sur les hauteurs d'un village du territoire de la guérilla.

Par ruse et par surprise

Bien souvent, il fut nécessaire de pratiquer l'esquive, la surprise et la ruse. Les fêtes, le feu, les intempéries, tout pouvait servir aux entreprises d'une troupe peu nombreuse mais rapide et audacieuse. Les archives espagnoles confirment les raids qu'à plusieurs reprises la guérilla opéra sur des villages tenus par les forces royales. Le 12 septembre 1817, la troupe de Lira quitte Morochata à la nuit tombée, franchit Lallave et descend sur Quillacollo. Le commandant entre dans une maison où l'on festoie, s'empare d'une guitare et la confie à un détachement de six hommes qui dissimulent leurs armes sous leur poncho. Se faisant passer pour des villageois en goguette, les guérilleros parviennent à neutraliser les sentinelles qui gardaient la place⁴⁴.

⁴¹ JSV, p. 147.

⁴² JSV, p. 91.

⁴³ JSV, p. 172.

⁴⁴ JSV, p. 169-170.

Les périodes de fête semblent avoir été propices aux embuscades ; l'alcool et la foule aidant, c'est le moment où l'on espère capturer l'ennemi sans méfiance. La troupe des Vallées était formée d'hommes qui ne résistaient pas au besoin d'aller danser et boire dans les villages⁴⁵. Les royalistes le savaient bien qui, désespérant de vaincre l'insaisissable capitaine de cuadrilla, José Benito Bustamante, cherchent à le capturer lors de la fête de San Pedro⁴⁶. En juin 1816, à l'occasion de la fête du Corpus qui est particulièrement célébrée — traduisons : arrosée encore plus que de coutume —, Eusebio Lira tend un piège à ses poursuivants ; il divise les forces de l'adversaire en envoyant un petit détachement à cheval en direction d'Inquisivi ; la troupe des subdélégués España et Anglada le suit, tandis que le gros des troupes de Lira se dirige vers Machacamarcá. Le lendemain, Lira pénètre avec quatre hommes à Machaca et s'entend avec l'alcalde, qui envoie un message à Oblitas, à Palca, lui indiquant que Lira est au village sans sa troupe, en train de se saouler. Oblitas, qui ne prend pas la peine de se déplacer, échappe à l'embuscade tendue par 80 guérilleros qui l'attendaient sur le chemin. Vargas conclut avec flegme : « Como era víspera del Corpus Christi estaría tal vez la gente dispersa y quien sabe ebrios. »⁴⁷. Tout le monde s'en alla donc faire la fête.

Dans ce concours de ruse, c'est le subdélégué Anglada qui finit par l'emporter. Deux jours plus tard, le 14 juin, toute la troupe de Lira est surprise alors qu'elle se baignait dans le rio à Piñani⁴⁸. Lendemain de fête...

L'art de la ruse consistait aussi à tirer partie de la masse et de la diversité des forces ennemies, à condition que la chance vienne seconder l'audace désespérée des guérilleros. Le 8 janvier 1817, la guérilla fut prise en tenaille près du río par toutes les forces royalistes venues des garnisons de La Paz et de Sicasica, d'Ayopaya et de Quillacollo. Ne pouvant s'enfuir par les hauteurs, elle se résoud à passer entre les différents corps adverses en jouant du fait que ces troupes rassemblées récemment ne se connaissent pas. Aux hommes de Cochabamba, les hommes de Lira se disent de La Paz, et à ceux de La Paz donnent le mot de passe de Cochabamba. La ruse réussit en grande partie parce que l'identification des troupes par leur uniforme était rendue impossible par la pénurie qui touchait toutes les troupes du Haut-Pérou, royalistes aussi bien que rebelles : « los soldados de ambas tropas, así los del rey como de nosotros, habían sido tan traposos que no se podían distinguir⁴⁹. »

Le commandant avisé savait mettre à profit les intempéries saisonnières. Quand les combats ne prenaient pas fin à la saison des pluies, il était de bonne guerre d'attaquer une troupe bien armée après une grosse averse. On neutralisait ainsi l'effet de la disposition au combat des forces régulières qui se divisaient en deux moitiés : tandis que l'une

⁴⁵ ANB, INP 1819, exp. 17.

⁴⁶ L'épisode se situe en juin 1824, JSV p. 358.

⁴⁷ JSV, p. 81.

⁴⁸ Ibid.

⁴⁹ JSV, p. 123.

tire, l'autre avance sur l'ennemi, en alternance. Mais après l'averse, les cartouches étaient mouillées, l'effet de tir nourri disparaissait et la guérilla pouvait donner l'assaut à l'arme blanche, la fronde et le bâton⁵⁰. En outre, certains fuyards se trouvaient immobilisés, les pieds pris dans la boue. Ils étaient alors tués à coups de bâton et de lance⁵¹.

L'utilisation du feu fait aussi partie de l'arsenal des ruses et ne sert pas seulement à détruire et terrifier. Employé par les deux camps, il dissimule une fuite, crée une diversion, oblige l'adversaire à sortir de son refuge. Traqué une fois de plus car ses fonctions de tambour le font repérer, Vargas a trouvé refuge dans un champ, dissimulé « entre las pajas crecidas », mais il craint que l'ennemi n'y mette feu⁵². Le 1^{er} janvier 1817, la troupe échappe aux forces de Sanchez Lima en dissimulant sa fuite par l'incendie de tas de bouse de vache dont la fumée tenace simule les feux d'un bivouac⁵³. Ceux-ci attirent les soldats du roi tandis que les guérilleros s'éloignent.

Lors d'une expédition conjointe des subdélégués España et Anglada, en juin 1816, la troupe de Lira, en nombre bien inférieur, avance dans la fumée, et croise l'adversaire sans qu'il s'en doute.

« [...] Seguimos de frente por entro del monte ; quemamos la montaña para que no nos divisase con la humadera ; caymos a la playa del río mas arriba por donde pasaron los enemigos : ellos que llegaban al camp que desocupamos, nosotros lo mismo al sitio que ellos desampararon. [...] La burla se hizo perfectamente y nos retiramos al pueblo de Capiñata⁵⁴. »

Au registre des ruses de guerre, les fausses nouvelles occupent une place de choix. L'enjeu en est multiple, car il s'agit aussi bien de démoraliser l'adversaire que de lui faire baisser la garde, de le priver de ses soutiens civils ou de feindre une puissance que la guérilla ne possédera jamais. Les royalistes coupent la tête de deux guérilleros du rang : ils exhibent ces macabres trophées en prétendant qu'il s'agit celles de Lira et de son second, don Pascual Garcia — la guérilla serait décapitée. En réaction, Lira tente de faire croire aux villageois que ses forces sont en pleine croissance, alors qu'elles se réduisent à une poignée d'hommes : il demande à une troupe alliée de se joindre à elle ostensiblement et lui fait parvenir nuitamment les fusils qu'elle exhibera en s'avançant au grand jour. Dans des circonstances comparables, le commandant Chinchilla, qu'on a donné pour mort mais qui a survécu avec quatre compagnons, tombés dans un ravin d'Arconpongo dont ils ne parviennent à sortir qu'au bout de deux semaines, reparait soudain et

⁵⁰ JSV, p. 176.

⁵¹ JSV, p. 1168.

⁵² JSV, p. 274.

⁵³ JSV, p. 119.

⁵⁴ JSV, p. 79.

fait courir le bruit qu'il est allé chercher du renfort dans la Selva et qu'il revient à la tête de trois cents archers cambas⁵⁵.

Il était facile de tromper l'adversaire sur le nombre des auxiliaires indiens de la guérilla : la présence de la indiada suscite toujours de l'inquiétude, elle arrive sans faire de bruit des lieux les plus improbables, elle ne se laisse pas voir, elle campe sur les hauteurs inaccessibles aux soldats du roi, on lui accorde une réputation cruelle... Les veilles de bataille, le commandant de la guérilla entretient donc la rumeur d'une la mobilisation de toutes les forces indigènes de la contrée. Lors de la seconde attaque d'Irupana, le 28 juin 1821, le colonel Lanza fait croire à tous, y compris à ses propres hommes, qu'il a reçu dans la nuit la rescousse de 600 Indiens⁵⁶. Il en était venu dix fois moins, mais la nouvelle suffit à fouetter le moral des guérilleros qui arrivaient en vue d'Irupana épuisés par la marche et la pluie, tandis qu'elle incite la garnison à se rendre sans grande résistance.

MORT ET DÉSOLATION

Vargas a tenu l'engagement pris à l'égard de son Prudente lector, celui de rapporter les moments de vaillance et d'audace, mais de ne rien cacher non plus des accès de violence et des actes d'horreur commis par les deux camps. Le Journal de Vargas n'est pas un ouvrage destiné à l'édification de la jeunesse, et beaucoup de ses acteurs, certains de ses héros, inscrivent à leur passif des actes de cruauté gratuite. La première apparition des guérilleros dans le journal est celle de sept cavaliers qui surgissent dans un village en paix, à la recherche d'un homme qu'ils veulent exécuter. Il n'est pas là, sa femme meurt à sa place. Celle-ci avait recueilli José Santos, et l'index que le chroniqueur ajouta à son œuvre lors de sa dernière rédaction rappelait qu'il s'agissait du premier meurtre auquel il avait assisté, celui de la femme de l'alcalde d'Oputaña. Le journal de Vargas commence donc par la mise en scène de l'horreur, une horreur perpétrée par ceux dont il va être le compagnon durant onze ans, des montoneros.

Montoneras

En sa vieillesse, il revendique d'avoir appartenu non pas à un corps d'armée, mais à une montonera. Sa formulation est ambiguë : « Tengo el grande placer de haber trabajado un poco siquiera, mas que sea en tropa de montoneros, pero a favor de la independencia y libertad de América del gobierno español tan odiado entonces⁵⁷. » Il semble dire qu'il n'était guère glorieux d'appartenir à une montonera, mais que la cause pour laquelle se battaient ces troupes pas comme les autres purifiait leur action. Soit, mais il enchaîne aussitôt : « Mucho más placer tengo el saber de que habían sido las montoneras de estos valles los primeros hombres de la nación boliviana que buscamos nuestra libertad. » Autrement dit, la cause de l'indépendance dans le Haut-Pérou fut d'abord celle de troupes déconsidérées, et celui qui souhaitait se battre pour la patrie n'avait

⁵⁵ JSV, p. 270.

⁵⁶ JSV, p. 306.

⁵⁷ JSV, p. 11.

d'autre choix que de le faire parmi ces hors-la-loi. Voilà une affirmation qui jette un éclairage nouveau sur la guerre en Charcas.

Que signifiait le terme montonera pour ses contemporains ? Il désignait une bande de desperados, issus des campagnes, faisant la guerre comme des sauvages, et dont le principal objectif était de se libérer de toute sujétion. Quelques années avant que Vargas ne mît le point final de son ouvrage et rédigeât l'avis à son lecteur que je viens de citer, Domingo Faustino Sarmiento définissait ainsi la troupe de montoneros dont il attribuait l'invention au caudillo de la Banda Oriental, José Artigas, et l'apogée au dictateur de Buenos Aires, Juan Manuel Rosas :

« La montonera, tal como apareció en los primeros días de la República bajo las órdenes de Artigas, presentó ya ese carácter de ferocidad brutal y ese espíritu terrorista que al inmortal bandido, al estanciero de Buenos Aires estaba reservado convertir en un sistema de legislación aplicado a la sociedad culta, y presentarlo, en nombre de la América avergonzada, a la contemplación de la Europa. Rosas no ha inventado nada ; su talento ha consistido sólo en plagiar a sus antecesores y hacer de los instintos brutales de las masas ignorantes un sistema meditado y coordinado fríamente⁵⁸. »

Au Chili, des partisans livraient également une « sale guerre » qui suscita l'indignation. En février 1822, interrogé sur le fait qu'il avait violé le droit des gens — notamment en faisant exécuter des officiers prisonniers dont il ne voulait pas s'encombrer —, le chef de la résistance royaliste du sud, Vicente Benavides, répond :

« Que la guerra que han hecho las partidas volantes ha sido sin quartel⁵⁹. »

Benavides fut condamné à être pendu, et non fusillé, en tant que « pirata, desertor y violador del derecho de guerra ». Le procureur, qui l'avait accusé de faire exécuter des officiers à coups de sabre, ou de les avoir livrés à « la bárbara ferocidad de los indios », qualifia son combat de « guerra de vandalaje ».

Il est probable que Vargas ne connaissait rien de la guerra a muerte que s'étaient livrés les Chiliens, de même qu'il n'avait sans doute pas lu l'ouvrage de Sarmiento, mais la condamnation prononcée par celui-ci était commune, et c'est avec une pointe de provocation que le chroniqueur reprenait le terme montonera à son compte. Il en acceptait la charge de défi social et de cruauté qu'il portait en lui. Il distinguait toutefois la violence nécessaire au combat des actes qu'il signalait comme barbares. Quand Rudecindo Vargas, l'ordonnance du commandant Lira, est retrouvé sur le champ de bataille lardé de quarante-deux coups de baïonnette, il ne juge pas sa mort plus horrible que celle des autres disparus. La fureur fait partie de la guerre [voir chap. II, p. 261]. Mais il n'en va pas de même de la mort des civils et des bêtes, ou des ravages subis par les villages.

⁵⁸ Sarmiento, *Civilización y barbarie*, chap. IV, 1845.

⁵⁹ Archivo general de la Nación (AGN), Santiago de Chile, Ministerio de guerra, (interrogatoire du 15 février 1822).

Barbarie

Qu'est-ce que l'horreur pour Vargas ? C'est d'abord la mort de femmes, toutes mères de famille ou enceintes⁶⁰, dont il met en scène l'innocence et les supplications alors qu'elles sont cruellement assassinées par des brutes d'origine indienne issues des rangs de la guérilla. Devenu écrivain, Vargas revint chaque fois qu'il le put à cette scène qui a marqué l'entrée de la violence dans sa vie — l'exécution de la femme de l'alcalde d'Oputaña par l'Indien Zerda. On compte trois de ces épisodes dans le journal : à chaque fois, la femme meurt à la place d'un homme et l'exécuteur est un Indien guérillero. La mort dépourvue de sens de doña Melchora Vargas prend même une dimension sadique. Après avoir bénéficié de l'hospitalité de cette femme de notable⁶¹, l'exécuteur des basses œuvres du commandant, Pascual Cartagena lui annonce qu'elle va mourir ; la femme le supplie de l'épargner.

« Nada le oíya Cartagena, tomando chicha decía a la señora : — Así entro de breve rato tomaré tu sangre⁶². »

Sans plus de motif qu'il n'en a eu pour tuer la femme à coups de massue, l'assassin s'apprête à exécuter son fils adoptif qu'il entraîne en dehors du village :

« Vos has de andar ahora conmigo. Ya a la señora lo he mandado por delante, en breve te encontrarás con ella⁶³. »

L'horreur prend ainsi des formes littéraires ; Vargas s'applique à ciseler les menaces du meurtrier ou les dernières paroles du condamné. Je renvoie le lecteur à celles du jeune berger de la puna fusillé sans raison par les royalistes [chap. 3, p. 90]. De façon convenue, le sacrifice des enfants et celui des vieillards apparaît sous les formes les plus abominables. L'enfant d'un moine, chapelain de troupes royalistes, est tué sous les yeux de son père par les montoneros, le crâne fracassé contre un tronc d'arbre⁶⁴. Une vengeance entre indiens royalistes et patriotes s'effectue aux dépens d'un gamin dont le cadavre est réduit en bouillie dans un mortier avant d'être mangé⁶⁵. Un vieil homme est tué par les soldats du roi qui coupent les mains de son cadavre en guise de trophée ; ses

⁶⁰ JSV, p. 243.

⁶¹ Melchora Vargas était l'épouse de l'un des notables de Mohoza, don Melchor Durán, apparenté au commandant Eusebio Lira par sa mère, Manuela Durán. Bien que royaliste, il était allié aux comuneros de Mohosa et d'Ichoca contre les intendants du marquis de Santiago, usurpateurs des terres de communauté (ANB, Expedientes coloniales, adiciones, 1806 n° 13).

⁶² JSV, p. 76.

⁶³ JSV, p. 77.

⁶⁴ JSV, p. 118.

⁶⁵ JSV, p. 253.

vengeurs, parvenant à tuer l'assassin, cousent les mains de ce dernier au cadavre de sa victime⁶⁶.

Suscitent également la répulsion chez Vargas les morts sans confession ni sépulture. Profanation des corps, négligence du salut de l'âme, les valeurs chrétiennes du chroniqueur ne pouvaient s'accorder à ce qui fut le quotidien de cette guerre interminable et cruelle. Une scène de viol collectif s'inscrit dans ce registre de transgression des lois divines : les officiers royalistes qui ont tendu un piège aux femmes des prisonniers, en abusant de femmes légitimes qu'ils ont ensuite livrées à la soldatesque, ont commis pis qu'un crime, un sacrilège⁶⁷.

On s'étonnera pourtant d'apprendre que le moment de la plus vive indignation de Vargas correspond au récit de tortures pratiquées, non sur des hommes, mais sur le bétail des Vallées au cours de l'expédition qu'y effectua l'armée constitutionnaliste en mars 1824.

« En el camino por donde transitaban las tropas españolas veíya el ganado botado del enemigo que el contar parece que peligra la verdad. ¿ Habrá hombres y entrañas para que tenga el valor de ver y ejecutar en un animal como en una cría de vaca cortar la punta de la lengua y dejarlo así padecer sin que pueda ni aun bramar ? Habrá corazón de sacar a unas vacas los ojos estado vivas y dejarlo así ? Y el pobre animal en un puesto estaba lamiendo tierra que en el suelo hacía un abujero. ¿ Habrá entrañas de hombre que corte los dos nervios de las piernas, esto es desgarrarlos y aun cortar las cuatro patas del ganado y dejarlo así padecer ? Sacar del orificio del ombligo las tripas de los terneros, vaquillas y aun de las ovejas y amarrarlos las tripas contra las pajas, piedras y chamizos, y con los brincos que daban ya con el dolor se sacaban ellos mismos estando vivos casi todas las tripas y morían padeciendo⁶⁸ ? »

Vargas, paysan et familier des bêtes, n'entendait plus cette façon de faire la guerre : les soldats avaient perdu la raison, les violences de l'ennemi n'étaient plus que la réalisation d'un délire, la guerre n'avait plus de sens. Notre chroniqueur se trompait, la guerre, hélas, avait aussi ce sens-là. En mars 1824, l'armée constitutionnaliste qui se battait au Pérou contre les armées venues du nord avec Bolívar et celles venues du Chili avec San Martín, qui devait aussi compter avec les forces d'Olañeta dans le Haut-Pérou, ne pouvaient tolérer la poche de résistance qui persistait dans les Vallées et qui avait accès aux routes menant à La Paz, Cochabamba et Oruro. Elle recourait donc aux moyens classiques de la contre-guerrilla, qui étaient aussi celles employées en occident depuis des siècles pour venir à bout des guerres paysannes. Il s'agissait de terrifier et d'épuiser les villages jusqu'à ce qu'ils livrent les chefs de la rébellion. La capture du général Lanza était l'objectif à atteindre. En quelques semaines de ce régime, Lanza comprit en effet que les villages ne résisteraient plus longtemps à une telle pression, et c'est en essayant de sortir de la nasse par les routes menant vers les basses terres qu'il fut arrêté. L'horreur prit fin dans les Vallées, on en revint à la violence ordinaire, celle que définissait La Serna quand

⁶⁶ JSV, p. 255.

⁶⁷ JSV, p. 249.

⁶⁸ JSV, p. 355-356.

il n'était pas encore vice-roi, mais dirigeait depuis Tupiza toutes les forces du Haut-Pérou⁶⁹.

« El oficio de VS n°83 y copia de las instrucciones y proclama que acompaña me dejan impuesto de la expedición que VS ha dirigido a el pueblo de Irupana al mando del capitán Chavez para exterminar al caudillo Lira y sus secuaces y sostener tranquilos los valles de Sicasica y puntos inmediatos. Conozco lo oportuna que ha sido dicha expedición y espero buenos resultados de ella, maxime si como no dudo, se ejecutan las acertadas instrucciones de VS cuyo contenido me sirve de la mayor satisfacción al vez que en un todo es conforme a mis ideas de recta justicia y humanidad, y a la politica que esta especie de guerra exige se adapte en estos paisés⁷⁰. »

Exterminer les guérillas en alternant répression et promesses à l'égard des villages afin d'isoler les rebelles et de pacifier la zone, tel était le programme qu'exigeait « esta especie de guerra ». Les montoneros, qui ne pouvaient survivre sans l'appui des pueblos, n'hésitaient pas davantage à menacer leur base si des signes de défaillance s'y faisaient sentir. Le commandant ordonna souvent l'exécution de transfuges et d'espions, exécutés la plupart du temps sans confession, « à coup de bâton, de lance et de pierre », au vu de tous, pour l'exemple.

La guerre de tous contre tous

La politique impitoyable des combattants réduisait les villageois au statut d'otages. De nouvelles relations entre civils et guerriers se dessinaient, les frontières habituelles entre ceux qui faisaient la guerre et ceux qui ne s'en mêlaient pas s'étaient brouillées. Tous pouvaient désormais mourir pour l'une des causes qui se disputaient le pays. Les lieux d'exécution se multiplièrent. La sellette sur laquelle on attachait les condamnés fut d'abord installée sur la grand-place, près du pilori (rollo) ou contre les murs de bâtiments donnant sur la place⁷¹. Puis, pressés par le temps et ne voulant pas s'encombrer de prisonniers qu'il faudrait conduire jusqu'au village⁷², les guerriers procédèrent à des exécutions en rase campagne, contre un arbre, sur une pierre. On rendit commune la pratique de couper la tête — les membres également chez les royalistes : il s'agissait d'écarteler le cadavre de celui qui avait porté atteinte à l'intégrité du corps politique du royaume, et la tête que l'on transportait facilement, parfois mises en saumure quand il fallait l'exhiber au loin, servait à confirmer une victoire. Des morceaux de cadavres marquaient les frontières du territoire des Vallées, placés au centre des villages limitrophes et à la croisée des chemins, couronnant le monticule de pierres qui forme les apachetas.

⁶⁹ JSV, p. 355.

⁷⁰ Oficio de La Serna, Tupiza 16/07/1817. C'est moi qui souligne.

⁷¹ À Mohoza, on procédait aux exécutions « atrás del cementerio en las paredes de la iglesia » (281)

⁷² Les traînants, trop fatigués pour continuer de marcher, étaient achevés, JSV, p. 340.

Aux exactions de la guerre se mêlaient les vengeances privées, des individus et des clans se servaient de prétextes partisans pour tuer un ennemi, s'emparer d'une terre, d'un troupeau. Vargas évoque au passage ces épisodes qui font aussi partie de l'histoire des Vallées. Il ne s'agissait même plus de cette guerre civile qu'avait déploré en son temps le vice-roi Joaquin de la Pezuela⁷³, c'était la guerre de tous contre tous qui entretenait la peur du voisin et faisait apparaître des formes de violence préventive. On tuait par peur d'être tué. Un bon exemple de cette perversion est fourni par la mère et la sœur du commandant Lira qui, à plusieurs reprises, font assassiner des villageois sur un simple soupçon. Pour leur part, les capitaines parlaient de diezmar et même de quintar les formations qu'ils soupçonnaient de vouloir les trahir ; cela signifiait envoyer devant le peloton un homme sur dix ou sur cinq. Vargas a promis de ne pas enjoliver son récit, il a tenu parole : à la fin de sa chronique, après quinze ans de guerre, la lutte de libération a pris vilaine tournure.

Des pertes disproportionnées

Toutefois, les victimes ne sont pas également réparties entre le parti du roi et celui de la patrie. Les théoriciens de la guerre de guérilla défendent que tout l'art de celle-ci consiste à infliger de lourdes pertes à l'adversaire, en subissant elle-même le moins possible. Le principe en est bien connu :

« Dans une grande infériorité de moyens, on ne peut espérer survivre qu'en refusant le combat et en employant une tactique de harcèlement pour maintenir l'existence du conflit. Ceci conduit à la guérilla, vieille comme le monde et cependant oubliée puis réapprise à chaque génération. Mais cette tactique a fait l'objet depuis quarante ans de codifications stratégiques très importantes, qui permettent de conduire ce genre d'opérations selon des concepts rationnels qui en accroissent considérablement l'efficacité, et par conséquent permettent de réduire notablement le déséquilibre des forces matérielles⁷⁴. »

Certaines réflexions du général Beaufre, celles qui décrivent la stratégie de lassitude ainsi que l'importance des facteurs psychologiques et de la contre-information dans la guérilla, éclairent la stratégie de guerre menée dans les Vallées.

« La seconde [notion capitale], lumineusement expliquée par Lawrence à propos de Médine, a pour principe d'étendre en surface la menace de la guérilla au maximum, sans cependant inciter l'ennemi à se replier, de façon à lui poser un problème de protection de plus en plus difficile. L'application de cette dernière notion a pour effet d'amener l'adversaire à dépenser de plus en plus de forces pour la garde d'un nombre croissant de points, ce qui dans une large mesure est capable de modifier l'équilibre pratique des forces en présence. [...] »

⁷³ Memoria de gobierno de Joaquin de la Pezuela, Virrey del Perú, Escuela de estudios hispano-americanos, Sevilla, 1947, p. 734. « [...] Los [tiempos] presentes en que se está haciendo una guerra cruel : en que tiene la mayor parte la bariedad de opiniones harto difícil de atajar por más sagacidad que haya en los jefes que tienen la desgracia de haberles cabido la suerte de mandar en estos países de América, donde los padres e hijos están desavenidos por pensar diferentemente uno de otro. »

⁷⁴ André Beaufre, Introduction à la stratégie, Paris, Economica, 1985, chap. IV. Lire également D. H. Lawrence, Guérilla dans le désert, Paris,

« Sur le plan psychologique, l'idée générale est encore de savoir durer. Pour cela, il est indispensable que les forces morales des combattants et de la population soient développées et maintenues à un niveau élevé. Symétriquement, il faut amener l'adversaire à céder par lassitude. [...] Dans ce genre de guerre, il est surtout indispensable de comprendre que les seuls succès sont d'ordre psychologique, donc que toutes les actions matérielles n'ont d'intérêt que par leur valeur pour relever le moral ou le prestige des combattants ou de la population. D'autre part, si les succès font défaut ou sont minimes, le bluff, voire le mensonge total, pourra les suppléer. »

Toutes ces remarques pouvaient s'appliquer aux montoneras de Sicasica et d'Ayopaya. L'exaspération cruelle des officiers royalistes provenait de leur lassitude à reprendre sans cesse la pacification d'un territoire peut-être pas très vaste, mais divers et central pour les communications inter-régionales du Haut-Pérou. Cependant, la guérilla ne parvint à cette réussite qu'au prix de pertes démesurées en hommes et en biens, ce que les théoriciens de la stratégie ne disent pas. Sans pouvoir parler d'action-suicide, on doit souligner que toutes les victoires de ces guérillas andines ont été acquises à un coût humain disproportionné.

Un bilan global des pertes en est impossible : ni les sources espagnoles ni le journal ne permettent de tenir la comptabilité des morts, des blessés et des prisonniers, pas plus que des armes, des munitions et des montures saisies. Vargas, souvent chargé du secrétariat et des archives de la guérilla, enregistrait les pertes et les gains à la fin de chaque rencontre, mais il n'a pas occupé tout le temps ces fonctions, et il semble qu'il se soit éloigné du commandement après la mort du commandant Lira. D'autre part, lorsqu'un recoupement est possible, les données qu'il fournit ne coïncident jamais exactement avec celles de l'adversaire. Toutefois, les deux sources indiquent la même tendance : les pertes de la guérilla étaient considérablement plus fortes que celles des armées royales, dans un rapport de plus de un à deux, alors que ses effectifs étaient très inférieurs.

Cette disparité s'expliquait d'abord par le fait que la guérilla des Vallées eut rarement l'initiative des actions. À l'exception des petites troupes semi-autonomes qui menaient leur propre combat, plus proches du banditisme que de la guérilla, les guérilleros étaient traqués par les forces alternées ou conjointes des garnisons de Sicasica, de La Paz, d'Irupana, de Quillacollo, de Tapacarí et de Cochabamba... L'ennemi arrivait tantôt des bassins, tantôt de l'altiplano, tantôt des Yungas ; à plusieurs reprises, le gros des forces de la guérilla fut pris entre deux ou trois colonnes qui avançaient sur elles depuis des lieux différents, lui coupant toute issue. Au cours de l'une de ces rencontres, « se hizo el computo de enemigos : 1300 hombres contra 84 hijos de la Patria⁷⁵. » Si des petits groupes parvenaient à filtrer, une troupe plus nombreuse ne s'en sortait que grâce au sacrifice de beaucoup d'entre elle. L'objectif de la guérilla était d'épuiser la patience de son adversaire en renaissant sans cesse ; elle n'y parvint qu'en vivant elle-même sans répit, sans cesse poursuivie par des garnisons royales presque aussi mobiles qu'elle.

À ce harcèlement s'ajoutaient les difficultés de coordination entre les différentes composantes de la guérilla. Les capitaines se joignaient au commandant en chef pour une action, mais ils se retiraient quand ils estimaient avoir tenu leurs engagements. Passant à proximité de leur sanctuaire, ils s'y retiraient sans se préoccuper du reste — Bolívar dut

⁷⁵ JSV, p. 121.

compter avec cette façon d'agir quand il s'allia aux llaneros du Venezuela. Et les querelles de chefs n'arrangeaient pas les choses. Le commandant profitait de la traque qui déstabilisait les hommes pour confisquer leurs troupes aux capitaines rivaux. Ceux-ci s'en allaient, désarmés, en compagnie d'une poignée de derniers fidèles ; ce groupe devenu fragile se faisait prendre peu de temps après. Le commandement avait peut-être acquis plus de cohésion, mais la guérilla avait perdu des hommes vaillants et un bon capitaine.

Enfin, et surtout, la mortalité des forces de guérilla était celle de ses troupes indiennes et des renforts venus des communautés lors de rencontres importantes. La façon même de combattre des Indiens était risquée ; ils ne pouvaient avoir l'avantage sur des soldats que dans un corps-à-corps, lorsque plusieurs Indiens parvenaient à isoler un homme armé. Mais pour y parvenir, il fallait s'exposer au tir des fusils, aux lames des baïonnettes. D'autre part, la saisie de certains biens, armes et montures, semblaient justifier des risques importants. Le 18 février 1820, huit Indiens sont morts pour un butin de quatre chevaux sellés⁷⁶. Enfin, le commandant de la guérilla n'hésitait pas à les poster dans des situations sans espoir. Le 6 juin 1815, Lira place ses auxiliaires en bordure d'un ravin ; ils n'auront d'autre choix que se faire tuer sur place⁷⁷.

À titre indicatif, reprenons les données que fournit le Journal. Sur un total de 94 rencontres enregistrées par Vargas et pour lesquelles il fournit le nombre de morts et de blessés pour chacun des camps en présence, on compte :

Figure 27 : Pertes enregistrées par le Journal entre 1814 et 1824

	Soldats tués	Indiens tués	Total des morts	Total des Blessés	Total des pertes
Patrie	485	391	876	786	1662
Roi	319	90	409	371	780
Total	804	481	1285	1157	2442

Source : JSV, passim.

Ce tableau appelle quelques commentaires et bien des réserves⁷⁸. Si l'on ne peut mettre en doute la position privilégiée du chroniqueur au sein de la guérilla, on s'interroge sur les moyens que Vargas avait de connaître les pertes de l'adversaire. Il précise à plusieurs reprises que des transfuges l'ont renseigné sur l'issue de certains combats, mais ces informateurs n'ont pu tout lui apprendre. En outre, les soldats du roi prenaient soin de dissimuler l'importance de leurs pertes : les rapports des officiers pèchent systématiquement par optimisme, et ce n'est qu'une fois la guerre perdue que les langues se déli-

⁷⁶ JSV, p. 275.

⁷⁷ JSV, p. 50.

⁷⁸ J'ai effectué ces calculs sans reprendre ceux de Eduardo García Cárdenas (« Datos cuantitativos de la guerrilla de Ayopaya (1812-1825) », *Historia y Cultura*, La Paz, n° 25 (1999) 49-62) qui accorde aux données du Journal une valeur absolue, alors que Vargas n'a pu enregistrer exactement tous les combats ni tous leurs effets.

ront, que l'on découvrira l'importance des pertes et des désertions dans l'armée coloniale⁷⁹. Sur le champ de bataille même, Vargas signale l'habitude qu'avaient les royalistes d'enterrer discrètement leurs morts. Mais dans les rangs de la Patrie, on peut également soupçonner un sous-enregistrement des morts, celles des Indiens, et celles des combattants victimes de leurs blessures au bout de quelques jours. Dans tout le journal, il n'apparaît qu'une fois la présence d'un médecin dans les Vallées, et il s'agit de celui qui soignait les troupes royalistes⁸⁰. Les blessés graves étaient tous condamnés.

Malgré ses limites, le tableau supra indique quelques tendances que l'on peut retenir : les pertes de la guérilla étaient bien supérieures à celles des royalistes, alors que ses forces étaient bien moindres ; 485 de ses soldats sont morts au combat, alors que l'ensemble de ses forces, avant l'action générale de 1823, n'a guère dépassé 300 hommes dans les périodes fastes. Cela signifie que l'homme qui s'engageait dans la guérilla n'avait pas d'autre choix possible, ou qu'il était résolu à offrir sa vie en sacrifice sur l'autel de la patrie. Ces pertes signalent également qu'il fallait sans cesse chercher de nouvelles recrues et que la guérilla ne pouvait subsister que par un renouvellement permanent. Il lui sera fourni par l'action même des forces de pacification qui, ruinant les villages, offriront ce choix désespéré aux jeunes hommes. La guérilla promettait la mort, sans doute, mais elle assurait à ses hommes de quoi subsister jusqu'à ce que leur destin s'accomplisse.

Enfin, rappelons que les provinces de Sicasica et d'Ayopaya comptaient alors moins de 15 000 habitants et les bourgs de Sicasica et Palca réunis 8669 habitants. Avec des pertes s'élevant à 876 morts au moins, c'est une proportion considérable de leurs jeunes hommes que la guerre a dévorés⁸¹.

UNE GUERRE D'ESCARMOUCHES

La guérilla apparaît donc bien contradictoire. Elle commence comme une troupe auxiliaire de l'armée régulière argentine, dont le rôle et les façons d'intervenir dans le combat sont bien connues, codifiées, sans surprise. Abandonnée à son sort par le Río de la Plata qui décide d'une stratégie orientée vers la maîtrise du sud des Andes et de la côte pacifique, elle mélange les ressources de troupes de bandits des grands chemins à celles des grandes guerres indiennes qui avaient occupé le Haut-Pérou quelques décennies auparavant. C'est dans ce creuset que naît la guérilla moderne, qui, à travers une transmutation que les prochains chapitres chercheront à éclairer, devient synonyme de la guerre populaire, guerre de libération par excellence, celle qui faisait écrire à Clausewitz, dans sa correspondance avec Fichte, en 1809 que « la plus belle de toutes les guerres

⁷⁹ Malgré leur rigueur, aucune des mesures décrétées contre les déserteurs ne fut suivie d'effets. ALP/EC, C 156 E 33, La Paz 14.IV.1817, ordonnance par laquelle la maison de tout déserteur devra être brûlée.

⁸⁰ Dans les premiers jours de février 1825, José Miguel Lanza demande à la trésorerie du département de La Paz de rémunérer le bataillon des Aguerris : il ne s'y trouve qu'un chirurgien pour près de 500 hommes (ALP, CTP, 1825, libro 1, exp.2).

⁸¹ Gunnar Mendoza [1951], p. 205.

[était] celle qu'un peuple fait sur son propre terroir pour sa liberté et son indépendance⁸².»

Connaissant les origines de ces troupes, sachant que leur engagement avait d'abord été commandé par la nécessité de se mettre à l'abri de la répression après le départ des Argentins, on peut s'interroger sur leur efficacité. A-t-on affaire à des bandes d'une endurance exceptionnelle, qui parviennent à se préserver jusqu'à la libération finale en n'agissant que pour préserver leur sécurité dans un espace restreint — une sorte de poche réunissant les hors-la-loi du vice-royaume, comme pouvaient l'être les quilombos des esclaves évadés — ou faut-il accorder crédit à Vargas qui soutient que cette poignée d'hommes en ces débuts envisageait déjà de porter des coups décisifs à l'adversaire ? Autrement dit, la guérilla s'est-elle seulement défendue, ou bien a-t-elle harcelé ses adversaires, et l'a-t-elle fait de façon efficace ?

En ce domaine, la qualité de son commandement ainsi que la conjoncture générale à l'Amérique andine ont joué un rôle déterminant. Les opérations conduites par Eusebio Lira montrent un chef local entreprenant, à l'affût de toute occasion de nuire aux subdélégués proches de son terrain d'action. Il prend l'initiative d'attaquer Mariano Mendizabal, à Quillacollo — il mène l'opération peut-être contre le gré de son supérieur, José Buenaventura Zárate, qui est compère de Mendizabal. Après la difficile période de repli, de doutes et de traque qui va de novembre 1815 à mars 1816, c'est lui qui relance la lutte et repart à l'assaut. Même chose l'année suivante, où Lira est contraint de licencier tous ses hommes en janvier 1817, puis les rassemble à nouveau, avec plus d'enthousiasme que jamais.

La question de savoir si la guérilla des Vallées a exercé une action défensive ou offensive est sans doute mal posée. L'intelligence de Lira le fit agir dans le seul sens qui permettait le maintien de ses forces, tout en flattant son ambition. Une troupe isolée n'avait pas la moindre de chance de survivre durablement. Lira s'imposa donc à la tête de toutes ces forces que les officiers du roi auraient, sinon, facilement vaincues les unes après les autres. Peut-être quelque troupe de bandoleros aurait-elle pu tenir, mais en aucun cas deux provinces. Cette dynamique établit vers 1817 la guérilla à un niveau d'équilibre qui lui permettait de renaître à coup sûr.

Le commandement de Chinchilla semble avoir correspondu à une période où la guérilla fut davantage traquée, plus isolée, moins bien dirigée. Malgré son incontestable vaillance, Chinchilla ne parvint pas à prendre l'initiative et ses plus grosses entreprises se traduisirent par de coûteuses pertes.

Le retour de Lanza marquera l'inscription de la guérilla des Vallées dans une partie qui se joue désormais à l'échelle du sous-continent. Elle y pert en autonomie — il n'est plus question de satisfaire les ambitions et les vengeances de chefs de village —, elle y gagne d'apparaître comme l'une des composantes des armées de libération.

En dépit de ces variations, entre 1813 et 1821, la guérilla est parvenue, quelle que soit la conjoncture et le nombre de ses membres, à maintenir un abcès de fixation dans une zone telle qu'elle obligea les garnisons de La Paz, Sicasica, Oruro et Cochabamba à intervenir sans cesse. On devrait pouvoir calculer le coût de cette présence pour les caisses royales ; il fut sans doute très élevé. À partir de 1821, les objectifs de la Division des

⁸² Carl Schmitt, *Théorie du partisan*, p. 257.

Aguerris durent se plier à ceux d'un plan conduit à l'échelle du grand Pérou. Lanza, dont les qualités militaires n'étaient pas à la hauteur du sens politique, détermina ses objectifs en fonction d'une stratégie qui dépassait l'horizon des Vallées. La division inopinée des forces royalistes entre constitutionnalistes et absolutistes plaça la guérilla au point de rencontre de ces deux forces hostiles, et elle dut alors se charger d'une tâche supplémentaire, inattendue et périlleuse, celle de gêner deux armées royalistes, et non plus une seule. Au plan militaire, c'était une tâche impossible. Lanza eut recours à la ruse et la négociation, ce qui fut mal compris des anciens de la troupe qui s'étaient engagés pour se battre, non pour parlementer.

Si la guérilla des Vallées parvint à se maintenir pendant toute la durée de la guerre et à contrôler durablement une partie des deux provinces, ces succès ne doivent pas exagérer son importance stratégique. Jusqu'à sa réunion à l'armée de libération venue du Pérou sous les ordres d'Andrés Santa Cruz, la troupe de Vargas a surtout livré des escarmouches dont elle sortait, même victorieuse, avec des pertes presque toujours plus lourdes que celles de l'adversaire, et jamais elle ne fut capable d'assurer le contrôle durable des grandes voies de communication du Haut-Pérou.

L'efficacité de la guérilla provenait de la multitude de ces forces locales, de leur dispersion à travers l'espace américain, de la faiblesse des troupes royalistes, trop peu nombreuses, sujettes aux désertions, mal équipées, et dont le commandement était divisé par des querelles personnelles et, de plus en plus, par des adhésions partisans opposées.

Les troupes de guérillas pratiquaient l'attaque-surprise avec, souvent, de la maladresse. Mais le terrain de la guerre était si vaste que les royalistes ne parvinrent jamais à consolider durablement leurs positions. Le brigadier Juan Ramirez, vainqueur en Charcas en juillet 1814, apprend en août le soulèvement du Cuzco et doit partir se battre contre les forces révolutionnaires à La Paz, puis à Arequipa, avant de parvenir au Cuzco. Les forces de ces caudillos, dont la fin est annoncée chaque trimestre, ne cessent de renaître. Les meilleurs capitaines de l'armée royale, et les plus connus des « Ayacuchos⁸³ », ont participé aux expéditions des Vallées : Ricafort, Valdés, Canterac, Espartero, Maroto, Ameller, Seoane... Aucun ne parviendra à éradiquer la résistance de ces montoneros. Ils n'y ont pas acquis plus de sagesse ni de modération. Mais Canterac tire parti de la traque menée contre la bande de Gandarillas pour les opérations de contre-guérilla qu'il conduit au Pérou⁸⁴. Et revenus en Espagne pour prendre une part active à la vie politique calamiteuse de leur patrie, ces hommes continuent de mener la guerre impitoyablement. Le bombardement de Barcelone par Espartero en 1842 en porte témoignage.

⁸³ Surnom péjoratif donné en Espagne à ces officiers lors de leur retour en métropole. Beaucoup d'entre eux y poursuivirent une belle carrière, grâce à leur engagement politique pendant les guerres civiles entre libéraux et ultras.

⁸⁴ CDIP, Dumbar Temple, p. 16 & sq.

ECONOMIE DE GUERRE

« Quittez promptement les régions où il n'y a ni eau, ni vivres, ni fourrage. » SUN TZU, *L'art de la guerre*, art. VIII.

L'économie n'était pas une préoccupation majeure du chroniqueur, ce qui ne l'empêchait probablement pas de se soucier beaucoup de ses moissons et de ses troupeaux. Il ne s'intéressait pas aux incidences économiques de la guerre et n'abordait le sujet des ressources de la guérilla qu'en de rares occasions. Cependant, les premières missions fixées par Buenos Aires à ces troupes étaient de priver l'armée royale, cantonnée dans les cités de l'altiplano, des grains venus des Vallées et de la coca des Yungas¹. Avec peu de matériaux, il faudra donc tenter de répondre à deux sortes de questions : avec quels moyens la guerre a-t-elle été conduite, quels étaient les besoins des guérilleros et comment les satisfaisaient-ils ? En ce domaine, on ne pourra évacuer la question délicate du banditisme et du butin. Plus largement, il faudra aussi considérer ce que la guerre a changé dans l'économie des Vallées, connaître d'abord les prélèvements exercés par les deux camps en présence, ensuite tirer les conséquences de l'exacerbation du conflit.

Les besoins de la guérilla ne furent pas les mêmes selon qu'elle se réduisait à une poignée d'hommes, dix à vingt cavaliers rapides qui trouvaient toujours à s'équiper, se nourrir et se loger, ou selon qu'elle évoluait vers un effectif de deux à trois cents hommes, dont le commandement aspirait à faire des soldats. Dans le premier cas, la ponction sur les ressources de la région était insensible, dans le second il fallut mettre en place une gestion plus complexe des productions de toute la contrée.

Qu'en dit le journal ? Assez peu de choses. Les données essentielles sont fournies par un bilan que Vargas dresse de l'état général de la guérilla à la mort de son héros, Eusebio Lira. Malgré leur brièveté, ces deux pages sont fondamentales, car c'est l'unique document que l'on possède dans lequel un guérillero décrit les bases matérielles de l'existence de ces troupes hors-la-loi à cette époque. Cette information précieuse s'arrête à la fin de 1817 et la guérilla des Vallées a connu bien des changements entre ce moment-là et la conclusion de la guerre, en février 1825. Après la mort de Lira, Vargas n'explique plus comment la guérilla parvint à faire face à l'accroissement de ses effectifs et de ses ambitions ; durant la période 1818-1825, son journal ne fournit plus que quelques données éparses que le recoupement avec les informations puisées dans les sources royalistes ne complète pas. Le développement qui suit doit donc être accepté pour le simple tableau de l'organisation économique de la guérilla à un moment où elle représentait déjà une force importante, mais il n'est pas sûr que les ressources alors mobilisées et l'organisation

¹ Secondairement, du tabac, que l'on cultivait aussi dans les Yungas. ALP/EC, C 12 E 68.

mise en place par Lira aient suffi à l'approvisionnement des troupes des vallées quand leur nombre fit plus que doubler, sous le commandement de Lanza. Rien ne nous permet de savoir, dans l'état actuel des recherches, si Lanza se contenta d'exercer une plus forte pression sur les ressources des deux provinces, au risque de faire croître le mécontentement des producteurs, ou si certaines des expéditions qu'il entreprit avaient pour objectif principal de satisfaire ses besoins en puisant à d'autres sources que celles du territoire des Vallées.

DÉPENSES ET GAINS DES GUÉRILLEROS

À la mort de son premier commandant, en décembre 1817, la guérilla était parvenue à un niveau d'organisation qui impliquait une pression constante exercée sur des individus les plus riches, les prêtres, et des principales sources de richesse de la région, les communautés indiennes et les haciendas.

« Entradas ningunas tenía el Estado porque no pagaban tributos los indios ni se cobraban alcabalas. Los señores curas daban continuamente sus empréstitos y algunas veces sus donativos voluntarios ; los empréstitos satisfacía religiosamente cuando había plata. Algunas haciendas de los que moraban en los dominios del rey y opuestos a la causa de la Patria soportaban los precisos gastos y necesarios de la tropa. Los hacendados y más la indiada de ambos partidos (hoy provincias) mantenían con víveres sin rehusar : el que menos tenía granos y ganados. Con gusto y porfía los pueblos o sus habitantes se hacían que les quepase el turno del mes de mantener, porque cada doctrina mantenía a cual mejor con todo lo que era más necesario, y ellos mismos servían con sus personas, con sus propias vidas e intereses². »

La vision d'un Eusebio Lira en tant que dirigeant politique se confirme : le caudillo ne s'était pas contenté d'agir comme un chef de bande ; en même temps qu'il s'imposait aux autres capitaines, il avait mis en place les bases de l'organisation d'un nouvel ordre dans les deux provinces. Outre ses fonctions guerrières, la guérilla devenait ainsi une structure administrative, qu'il avait baptisée « Estado », ce que Bartolomé Mitre traduira de façon pas très heureuse par « Republicueta » dans le chapitre qu'il consacre aux poches de guérilla dans la *Historia de Belgrano*³. La zone étant tenue pour libérée du gouvernement espagnol, la structure fiscale coloniale avait disparu — plus de tribut pesant sur la population indienne, plus d'alcabala qui grevait de 6% les transactions effectuées par toutes les autres catégories socio-ethniques⁴. Vargas ne le précise pas, mais d'autres impôts avaient sans doute également été supprimés, ne serait-ce que parce que leur perception impliquait une structure administrative que la guérilla n'était pas en état d'assurer : les dîmes et prémices, les taxes sur le tabac et sur l'alcool. La guérilla avait donc tenu les promesses des premiers soulèvements des années 1810-1812, qui mobilisaient les communautés indiennes en les assurant que le nouveau régime abolirait le tri-

² JSV, p. 197.

³ Bartolome Mitre, *Historia de Belgrano y de la independencia argentina*, Buenos Aires, Buenos Aires, 2 vol.1858-59.

⁴ JSV, p. 184. La guérilla met à mort deux anciens percepteurs d'alcabalas.

but, les services forcés, l'alcabalá et les obenciones parroquiales (la rémunération des services des prêtres)⁵. La nouvelle fiscalité qui ne servait plus qu'à une chose, faire la guerre, était volontaire et forcée, versée en espèces et en nature.

Les curés venaient en premier ; ils étaient, sinon tous riches, du moins aisés, et la guérilla exigeait d'eux des contributions régulières qui pouvaient se monter à 500 pesos l'an pour les plus prospères, comme celle qu'on voulut infliger au curé de Haraca qui choisit de s'enfuir à La Paz. Vargas n'indique malheureusement pas comment les clercs se fournissaient d'argent frais, ni quel était leur nombre⁶. Les curés de la zone occupée par la guérilla percevaient-ils toujours leurs revenus provenant du reversement des dîmes ? C'est probable, mais le niveau de ces revenus avait dû diminuer pour faire face aux exigences de la guerre. Les prêtres occupaient une place exceptionnelle dans les Vallées parce que le respect qui entourait leurs fonctions leur donnait la plus grande liberté de se rendre à Cochabamba, à Oruro ou à La Paz pour y percevoir leur dotation. C'est peut-être ce que veut exprimer Vargas par les termes « cuando había plata » : les curés étaient en fonds quand ils avaient pu obtenir leur dotation de l'administration royale ; ils en versaient alors une partie aux guérilleros.

D'autre part, l'exemple du frère de José Santos montre que les prêtres de la zone tiraient plus de ressources de la terre que de leurs prébendes ; ils se comportaient comme des hacendados, plus favorisés que les autres car ils disposaient d'une main-d'œuvre gratuite, celle des Indiens affectés au service de l'église⁷. Le curé Andrés Vargas affermaient des terres, les faisait cultiver par ses peones ; elles produisaient des grains, il y avait du bétail sur ses pâtures, il faisait vendre les excédents. C'est de la sorte que devait vivre le clergé des Vallées, qu'une enquête de 1806 sur les fondations pieuses de la province place au premier rang des propriétaires⁸. Le récit des malheurs du curé de Cavari, qui succéda à Andrés Vargas, donne une idée de la capacité d'épargne des prêtres de la zone. Le 20 septembre 1819, une expédition de six cents hommes venus d'Oruro aux ordres du colonel Seoane menace de mort le curé Matias Calvimonte et l'oblige à révéler où se trouve son magot. Il avait caché 8 à 10 000 pesos dans un silo à grain (« una troje de trigo »). Les soldats s'emparent aussi de l'épargne de la dévote qui lui sert de gouvernante, 1 000 pesos. Enfin, les soldats pénètrent par effraction dans l'église et volent tous les objets de culte en argent, outre la couronne d'or de la Vierge de Guadalupe⁹.

⁵ Voir notamment ALP/EC, C150 E 4

⁶ À la fin du XVIIIe siècle, le curé de Morochata recevait « de sínodo 443 pesos 4 reales, que se paga en estas reales cajas; y con las obenciones, llegarà a 2.500 pesos, sobre poco más o menos. » F. de Viedma, Op. cit.

⁷ De graves conflits eurent lieu peu avant le début de la guerre entre les autorités civiles de Charcas et les curés à propos de la main-d'œuvre indienne qu'ils parvenaient à capter à leur profit. Cf. Enrique Tandeter, sur le conflit entre Vicente Cañete et les curés de Chayanta.

⁸ ANB, EC, 1806, exp. 85.

⁹ JSV, P. 258-259.

Les propriétaires d'haciendas, qui contribuaient en nature aux besoins de la guérilla, étaient également tenus de verser l'impôt révolutionnaire en espèces :

« [...] *El empréstito de los señores curas y algunos donativos voluntarios de todos los hacendados de los tres partidos costeaban los preciosos gastos de toda la tropa y demás necesarios. Por todo sumaban 5980 pesos*¹⁰. »

S'agissait-il de prélèvements supplémentaires, ou bien la guérilla s'était-elle substituée à d'anciens bénéficiaires des revenus fonciers ? Je pencherai pour la seconde hypothèse qui rendrait mieux compte de la docilité des hacendados. Il est vraisemblable que la guerre avait interrompu le flux habituel des redevances, et que les sommes jusqu'alors versées par la plupart des exploitants aux bénéficiaires de fondations pieuses et de censos — des chapelains et des couvents — étaient détournées au profit des combattants.

Les redevances en nature étaient assurées par les communautés qui fournissaient les vivres, le bois de chauffe, les montures et le fourrage, à tour de rôle. Chaque mois, il revenait à une communauté d'assurer cet approvisionnement ; à l'intérieur de la communauté, les autorités traditionnelles en répartissaient la charge entre les familles. Un Indien accusé de trahir proteste : il a religieusement rempli ses obligations envers la troupe et obéi à son cacique en fournissant ce qu'il devait ; on ne peut rien lui reprocher.

L'approvisionnement de la guérilla dépendait en grande partie du contrôle qu'elle exerçait sur les communautés. Le chapitre précédent évoquait la participation des communautés aux combats ; outre leurs hommes, elles fournissaient aussi les grains, le bétail, le bois, et prêtaient leurs bêtes de somme pour assurer le transport des vivres et des armes. Rien dans le journal ni dans les archives ne permet de savoir combien pesait ce prélèvement permanent sur les ressources des habitants des Vallées. On peut seulement induire de l'affirmation de Vargas — « Rancho sí, bien abundante para la tropa¹¹ » — que si la troupe mangeait à sa faim et la guérilla put se maintenir pendant si longtemps dans cette zone, c'est que ses prélèvements ne grevaient que les excédents et non les ressources vitales des communautés.

On devine également que la survie de la guérilla était liée à l'importance du territoire qu'elle parvenait à contrôler. Au maximum de son extension, la zone libérée pouvait s'étendre sur 85 lieues du Nord-Ouest de Chulumani au Sud-Est d'Arque et sur 40 lieues du Nord d'Arconpongo au Sud de Caracollo, un vaste territoire qui offrait les ressources de plusieurs zones complémentaires, terres froides, tempérées et chaudes, outre les gisements miniers des cordillères et de leurs piémonts. Trois cents hommes trouvaient là tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et la situation de la guérilla des Vallées apparaît naturellement plus favorable que celle des bandes qui survivaient dans les steppes au sud du haut-plateau, comme le Lipez ou Chayanta.

À l'impôt révolutionnaire et aux ressources des communautés, la guérilla ajoutait ce qu'elle tirait de la confiscation des biens de royalistes.

¹⁰ JSV, p. 198.

¹¹ JSV, p. 197.

« En el partido de Sicasisa todas las fincas que había allí del marques de Santiago, residente en la corte de Lima¹², o sea, en la doctrina de Cavari la hacienda de Sibuas cuyo arriendo daba 500 pesos, la hacienda de Pocusco 160; en la doctrina de Mohosa la hacienda de Caquena en 120 pesos su arriendo, la hacienda de Chacoma en 100 pesos (porque tenía una parada de molinos); en la doctrina de Ichoca la hacienda de Quiñuani en 100 pesos su arriendo, la hacienda de Chay en 50 pesos por ser parte de Quiñuani, la hacienda de Sacasaca en 100 pesos su arriendo, la hacienda de Rearea en 50 pesos : suma 980 pesos¹³. »

On peut accorder le meilleur crédit à cette information, le curé Andrés Vargas ayant été l'un des arrendatarios de ces biens confisqués au marquis de Santiago, que le commandement de la guérilla avait décrété biens nationaux. À la mort de son frère, José Santos vint s'installer à Chacarí, sur l'hacienda de Pocusco ; il gérait jusqu'alors une hacienda que louait également Andrés Vargas, située à Capinota, une lieue plus bas que Machaca, sur l'autre rive du Río Grande¹⁴. Il passera à Chacarí le reste de son existence, ses enfants lui succédant comme usufruitiers de cette terre. Je n'ai pas poussé mon enquête jusqu'au point de connaître la valeur que pouvaient alors représenter ces exploitations, mais un dossier des archives nationales de Bolivie rapporte le détail d'une transaction concernant deux d'entre elles : à la même époque, le représentant (apoderado) du marquis de Santiago affermais les haciendas de Sacasaca et de Rearea respectivement pour 200 et 80 pesos, quand la guérilla n'en tirait que 100 et 50 pesos. Celle-ci tenait compte du niveau des fortunes dans les Vallées et des risques encourus par les fermiers, tandis que l'apoderado du marquis ne passait pas forcément un marché intègre (voir infra). Comparées au niveau des fermages sur la côte péruvienne, toutes ces transactions apparaissent modestes ; elles ont toutefois assuré des rentrées régulières dans les caisses de la Patrie.

En outre, un propriétaire patriote, le Dr. Marques de la Plata, qui ne pouvait avoir accès à ses haciendas trop proches de la garnison royale d'Irupana, avait abandonné à la guérilla le bénéfice de ses exploitations : comme il s'agissait de cocales des Yungas de Chulumani qui fournissaient la meilleure coca du vice-royaume, le don était fort généreux.

« En el partido de Chulumani (que no había más que la doctrina de Suri¹⁵), de la hacienda de Cañamina (que era propia de un señor doctor Plata, muy patriota) sacaban 50 cestos de coca cada mita, que al año da tres mitas, es decir tres cosechas la coca únicamente : enton-

¹² Il s'agit du Ve marquis de Santiago, Don Juan Félix de Encalada y Ceballos, capitaine de dragons à Lima. À propos de l'hacienda de Santiago, ALP/EC, C 164 E 1.

¹³ JSV, p. 197-198.

¹⁴ JSV, p. 22. Le recensement des obras pías et des censos effectué en 1806 dans la province d'Ayopaya précise qu'il s'agissait d'une vaste exploitation, pourvue de moulins, grevée de 2 400 pesos de censos afin de satisfaire aux frais de la fête de l'Immaculée Conception à Machaca (ANB, EC, 1806, exp. 85).

¹⁵ « No había más que Suri » signifie « no había más pueblo patriota que Suri ». Les Yungas représentent l'objet de bien des convoitises, mais la guérilla n'a jamais pu les contrôler durablement. Les plantations de coca du doctor Plata ne pouvaient donc être récoltés que sous bonne garde.

ces al año 150 cestos¹⁶ (el precio esos años eran muy favorables porque cada cesto valía 15 pesos allí mismo, y Lira hacía sacar para afuera porque se espendieran en 20 pesos) sumaban 3000 pesos al año¹⁷. »

On découvre ainsi, sans surprise excessive, que cette guérilla vivait déjà des ressources tirées de la coca. Vargas fournit quelques informations supplémentaires sur la façon dont s'effectuait la récolte. Le second du commandant, le capitaine don Pascual Garcia, se chargeait de superviser la récolte avec une garde de 60 hommes armés d'un fusil (un nombre important à l'échelle des forces de la guérilla) tandis que 60 Indiens de la paroisse de Yaco, un pueblo des Vallées, effectuaient la cueillette. Celle-ci avait lieu en juin, en octobre et en février. En juin 1817, elle avait donné 90 cestos, aussitôt expédiés à Tapacari¹⁸ : la guérilla y envoyait sa production pour qu'elle soit vendue sur le marché de Cochabamba afin d'en tirer meilleur profit. Les prix avaient considérablement augmenté avec la guerre : vers 1800, le cesto de coca se vendait à 8 pesos sur la même place et à 7 dans les Yungas ; en 1817, il valait respectivement 20 et 15 pesos¹⁹. Néanmoins, lorsqu'il dresse le bilan des rentrées de la guérilla, Vargas réduit le bénéfice tiré de la coca : si l'on effectuait bien trois récoltes de l'hacienda de Cañamina, c'est 270 cestos, et non 150, que la guérilla pouvait vendre chaque année, et elle percevait ainsi 5400 pesos au lieu de 3000. Vargas s'est trompé ou a voulu réduire les bénéfices de la guérilla.

Essayons de dresser un tableau des rentrées régulières de la guérilla à la mort de Lira :

Figure 28 : Revenus de la guerilla à la fin de 1817

Sources de revenus	En nature	En espèces (pesos)
Communautés indiennes	Grains, bétail, tubercules, montures, fourrage, bois, portage	
Impôt révolutionnaire payé par les curés et les hacendados		3980
Affermage des terres du marquis de Santiago		980
Revenu de la vente de coca selon Vargas		3000
Revenu de la vente de coca corrigé		5400
TOTAL		7 960 ou 10 360

Source : JSV, passim

¹⁶ Unité de mesure correspondant à

¹⁷ JSV, p. 198.

¹⁸ JSV, p. 165.

¹⁹ Francisco de Viedma, Descripción..., Op. cit.

Aux rentrées régulières s'ajoutait le butin des expéditions. Celles qui furent menées à Irupana furent parmi les plus juteuses : en même temps qu'ils s'emparaient des richesses de la ville, les vainqueurs faisaient main basse sur le produit des douanes. En juin 1821, la guérilla récupère ainsi 1300 pesos²⁰. Dans sa comptabilité, Vargas ne parle pas de la possibilité de constituer ainsi des réserves. Lors de l'anéantissement de la troupe de Padilla, l'ingénieur militaire Francisco Xavier Mendizabal estime celui-ci à 60 000 pesos²¹. On constate une fois encore que la guérilla des Vallées, qui aurait été bien en peine de thésoriser le dixième de cette somme, était très éloignée de l'importance des guérillas qui furent anéanties alors qu'elle maintenait sa course. L'une des raisons de cette médiocrité réside dans la modestie des ressources de la zone qu'elle contrôlait. Si ces deux provinces satisfaisaient l'essentiel de ses besoins, la richesse de l'ensemble était faible. L'enquête menée par l'administration royale en 1806 auprès de toutes les haciendas signalait que certaines étaient à l'abandon, des moulins ruinés, et le montant de leurs censos — qu'on peut considérer comme autant d'hypothèques — était très inférieur à celui des provinces du bassin de Cochabamba ou de Chuquisaca²².

À quoi les sommes acquises étaient-elles utilisées ? La guérilla ne dépensait rien pour sa nourriture, ses montures, son chauffage, fournis par les communautés. Elle consacrait ses rentrées d'argent frais à l'achat d'armes et de munitions, puis de tissu pour les uniformes quand son commandant voulut transformer ces hors-la-loi en soldats de la Division des Agueris, enfin du papier pour son secrétaire et chroniqueur²³. Avant la militarisation de la guérilla qui s'effectue à partir de 1821, les hommes n'avaient d'autres vêtements que ceux que portaient communément les habitants des Vallées : « ropa como podía de tejidos del país.²⁴ » Del país : il faut entendre « des Vallées », le produit du tissage domestique pratiqué par les communautés, et non des textiles venus des ateliers du bassin de Cochabamba ni des laines de Castille. Les hommes recevaient « una parada de ropa, como ser camisa, pantalón y chaqueta²⁵. »

²⁰ Lors de la prise d'Irupana en juin 1821, la troupe de Lanza récupère la caisse de la douane à l'entrée de la ville, 700 pesos, p. 304. Dans le même temps, une troupe de 22 cavaliers de la guérilla s'emparent de la douane de Chulumani, 600 pesos.

²¹ F.-X. Mendizábal, *Op. cit.*, p. 133.

²² ANB, EC, 1806, exp. 85. Ces données recourent celles que l'on peut tirer du rapport de l'intendant Francisco de Viedma, contemporain de l'enquête (voir supra, p...).

²³ JSV, p. 340 : Lanza envoie un émissaire à La Paz pour acheter « paños, galones, piedras de chispa y papel » pour un montant de 800 pesos.

²⁴ JSV, p. 197.

²⁵ JSV, p. 97.

RÉMUNÉRATION DES SOLDATS ET DES OFFICIERS

Selon les combattants eux-mêmes, la grande différence entre le fait d'être guérillero et celui d'être soldat résidait dans l'absence de solde. Les soldats de la Patrie se battaient pour une cause, ceux du roi le faisaient pour de l'argent, 4 réaux par jour pour le soldat²⁶. Cette idée revient souvent, en des termes parfois acrimonieux, sous la plume de Vargas.

« Mantuvo [Lira] la División sin sueldo alguno porque no había de dónde : algunos domingos una corta ración de dos reales a todos sin excepción de clase ni persona, y raras veces a dos pesos²⁷. » « No tenían sueldo alguno sino una corta razón [ración] o socorro de a dos reales, o cuatro los días del domingo, o un peso según se proporcionaba, sin excepción de clase, desde el comandante don Eusebio Lira hasta el último soldado : todo por ser adictos a la causa de la libertad²⁸. »

La situation des guérilleros des Vallées paraît bien plus rigoureuse que celle des troupes insurgées du Mexique. Dans l'armée de Morelos, un sergent percevait un peso par jour, un brigadier pouvait gagner jusqu'à quatre pesos, et les soldats entre un real et quatre réaux. Si la solde n'était pas versée, il existait un risque de désertion, comme dans les armées du roi²⁹.

N'étant pas régulière et ne faisant pas partie du statut de guérillero, la gratification occasionnelle, de 1 à 4 pesos, fut rapidement utilisée par les commandants comme une initiative propre à se gagner la sympathie de la troupe. Sous la république, cette pratique finit par créer une caste de prétoriens qui contribuèrent à l'instabilité politique du pays. Lorsque les officiers menacent de se liguer contre lui, Lira entreprend de verser deux pesos de gratification à chaque soldat³⁰. Lanza procède de même peu après avoir fait fusiller son prédécesseur Chinchilla. Cette récompense étant laissée à l'appréciation du commandant, les mécontents pouvaient lui reprocher son manque de libéralité. C'est ce que ne manque pas de faire Vargas, faisant grief à Lanza de n'avoir pas donné un peso à ses hommes depuis le début de la grande offensive d'août 1823³¹.

Un peso, c'est ce que coûtait une bouteille d'eau-de-vie, c'était aussi le prix d'un mou-ton, une somme modique, mais qui représentait la possibilité d'une dépense dans un univers où l'argent circulait peu, où il n'en était pas besoin pour assurer sa subsistance.

²⁶ Soit 3 pesos 4 réaux par semaine.

²⁷ JSV, p. 196-197.

²⁸ JSV, p. 179. Également p. 278.

²⁹ Moises Guzmán Pérez, L'Occident du Mexique et l'indépendance. Sociabilité, révolution et nation, 1790-1821, thèse soutenue à l'université de Paris I, juin 2004, p. 339.

³⁰ JSV, p. 97.

³¹ JSV, p. 343.

La gratification représentait un peu de luxe pour ces hommes rustiques ; elle n'en était que plus importante.

La guérilla s'autorisait une autre source de revenus, celle qu'elle tirait du pillage. Le statut de corso terrestre que la révolution espagnole avait donné à ces troupes dès leur apparition en avait légitimé la pratique. Depuis les XVI^e et XVII^e siècles, la guerre de course sur les mers avait établi des règles de saisie et de partage du butin qui furent étendues aux partidas et cuadrillas. La prise de butin par les forces des Vallées s'inscrivait dans ce cadre. Elle obéissait en outre à des pratiques coutumières dans les Andes. Au cours de la grande Rébellion, la propension au pillage de certaines troupes de volontaires, notamment celles qu'on avait recrutées dans le bassin de Cochabamba, avait compliqué la tâche du président de l'audience. En 1811, le capitaine Francisco Rivero avait dû faire quitter à ses troupes le haut-plateau qu'elles ravageaient au lieu de lui porter secours. Et Vargas, dont l'aventure commence en compagnie des assaillants cochabambinos chassés d'Oruro, pouvait témoigner de leur absence de scrupules.

La pratique de la prise de butin par la guérilla s'inscrivait dans ce double registre ; la mise à sac de l'adversaire était permise, dans certaines circonstances, par les lois de la guerre. En outre, le monde réduit de ces patrias chicas à laquelle appartenaient ces hommes, où la contrainte de rareté ne faisait concevoir l'enrichissement qu'aux dépens du voisin, les poussait à trouver naturel le pillage effectué dans des bourgades qui n'appartenaient pas aux leurs. C'est une affaire de butin qui est à l'origine de la brouille de Lira avec Lanza qui l'incite à se rapprocher des officiers royalistes. En juin 1815, Lanza mobilise ses hommes en leur promettant le pillage d'Irupana ; la ville prise, il refuse de tenir ses engagements, Lira s'indigne de ce manque de parole. Le butin était un dû.

Les quelques fois où Vargas décrit la prise de butin par la guérilla, si les hommes sont sanctionnés c'est parce qu'ils n'ont pas respecté la règle de remettre tout le produit de leur rapine au capitaine qui procède au partage. Mais la marge de manœuvre de ce dernier était étroite, et quand Lira confisque à une compagnie le produit de ses récents brigandages, il suscite la désertion de trente-deux hommes³². Le commandant qui souhaitait se maintenir à la tête de la guérilla sans risquer de complot contre son autorité devait développer l'art de savoir jusqu'où la discipline devait être respectée et ne pas s'obstiner quand il valait mieux fermer les yeux. En outre, une razzia organisée sans ordre dans un village par un officier subalterne permettait à ce dernier d'asseoir son prestige auprès de ses hommes et d'afficher son indépendance à l'égard du commandant qui en protégeait les habitants. Provocation annonciatrice d'une crise de succession, qui révèle aussi la prise en otage des villages pour des jeux politiques internes à la guérilla³³.

BANDITISME ET RÉVOLUTION

Les sources espagnoles ont conservé parmi les dossiers « causas de infidencia » les enquêtes menées contre des capitaines traités aussi bien en bandits qu'en rebelles. Et l'on sait que pour toute force de répression il est essentiel de démontrer que ses adversai-

³² JSV, p. 178.

³³ Situation aggravée par le fait que le tribut versé par les Indiens, et collecté dans le cadre des villages, représentait la plus forte source d'argent liquide, et la plus régulière.

res sont des brigands et des assassins, et non des hommes qui se battent pour la noble cause de la liberté. Étudions l'un de ces dossiers, concernant un caudillo qui n'a pas laissé de nom dans les annales, avant de revenir à la guérilla des Vallées et nous interroger sur les rapports que ses activités pouvaient entretenir avec le banditisme.

Mariano Dias, « *acusado por caudillo de insurgentes y de haber cometido asesinatos, robos y saqueos*³⁴ » a été capturé le 3 février 1813 par une partida royaliste aux ordres du commandant Antonio Marimonte, dans la vallée de San Carlos, province de Salta. Il comparait à Salta, qui est alors aux mains de l'armée royale. Les interrogatoires commencent. Mariano Dias est porteño et appartient à l'armée de Belgrano. Sa carrière de chef de bande débute en 1810 quand Belgrano lui confie huit carabines avec mission de recruter des hommes et de gagner la province d'Atacama afin de prévenir un débarquement de troupes sur la côte pacifique. Prudent, il reste quelques mois encore dans la province de Salta, mais il entretient déjà des échanges avec le curé d'Atacama, don Pedro Crisológo Inojosa, et il parvient à faire passer des armes aux subdélégués de Lipez et d'Atacama.

La suite de l'interrogatoire se poursuit à Oruro où il est transféré. Il comparait le 22 avril devant l'auditeur de guerre, comte de Vallehermoso. Une correspondance révèle qu'il a quitté Salta pour rejoindre l'altiplano, où il s'est associé à l'un des premiers et des plus importants commandants de guérillas indiennes, Baltazar Cárdenas, auprès de qui José Miguel Lanza a également fait ses premières armes et dont les forces qui patrouillaient entre Oruro et Sicasica avaient des prolongements dans les Vallées [voir p. 136]. Dias combat aux côtés de Cárdenas et participe à la retraite des troupes de Buenos Aires après la défaite de Guaqui. Survient une brouille avec Cárdenas — les pactes entre caudillos ont souvent mal tourné. Dias s'en va loin vers le sud pour s'établir dans le partido de la Rinconada, puis dans le Lipez.

L'enquête se poursuit. On confronte Dias au lieutenant-colonel don Martin de Jaurgui, vecino du partido de Chichas, qui témoigne : Mariano Diaz « *ha comocionado y seducido los cuatro partidos de Atacama, Lipez, Puna y Chichas* ». Diaz a donc fini par remplir la mission confiée par Belgrano, aux confins de l'audience, sur les steppes salées et volcaniques qui mènent vers la côte pacifique. Il est parvenu à y former une troupe, il s'est gagné le soutien des indiens des quatre partidos, un vaste territoire. Mariano Dias et ses hommes exercent leur contrôle sur les chemins du sud. Ils s'attaquent à des convois, pillent et tuent, de préférence de riches royalistes, dans les villages de Esmoraca, Tolapampa, Coroma, CondoCondo, Challapata. Dias entretient une correspondance avec des communautés indiennes de Lipez. Certaines de ces missives ont été transmises au général Pío Tristan, qui remplace Goyeneche à la tête de troupes royales du Haut-Pérou, mais celui-ci a plus urgent à faire que poursuivre un chef de bande. Il témoigne par écrit le 22 avril 1813 : « *Mucho he oido hablar de este individuo a quantos han transitado el despoblado desde Oruro a Salta, siempre se le ha tenido por un sanguinario, ladrón, y revolucionario por ejercer libremente aquellos vicios, pero no he formado sumaria por creerlo inutil hasta su aprehención.* »

L'accusé a pour avocat commis d'office Juan Nepomuceno Lira y Arismendi, vecino d'Oruro. Il s'agit d'un parent des Lira de Mohosa qui apparaît dans le Journal comme

³⁴ AGI, Legajo 3, año 1813, ramo I, número I, 20, n° 448, Juan Ramírez sobre causa de caudillo Mariano Diaz.

l'un de ceux qui sont intervenu, en vain, en faveur de Dionisio Lira, en juin 1813³⁵. Il ne rencontre pas davantage de succès avec son client, qui est condamné à mort, transféré à Potosi, et conduit vers la côte péruvienne. Joaquin de la Pezuela, auquel le prisonnier a été confié par le président de l'Audience, Juan Ramirez, estimant que son exécution dans le Haut-Pérou exposerait les prisonniers royalistes à des représailles, le fait passer à bord d'un navire dans le port de Quilca³⁶. Diaz est exécuté en mer au matin du 29 juillet, son corps jeté par-dessus bord.

Pour ses juges, il s'agissait d'un « caudillo asesino y sanguinario ». Pourtant, si l'on s'en tient au récit de ses faits d'armes, c'est un chef de troupes irrégulières qui a rempli la mission que lui avait assignée le général Belgrano d'une façon qui ne le distingue guère des capitaines des Vallées. En outre, l'origine commune de toutes ces troupes, et les liens que leurs membres entretiennent se confirment. Baltazar Cárdenas et un membre de la famille Lira interviennent dans la vie de ce capitaine dont la zone d'action était pourtant très éloignée de Sicasica et d'Ayopaya.

Poser la question des liens de la guérilla avec le banditisme en termes de dérive et de corruption est donc erroné. Dès leur création ces forces ont été exclues du champ de l'honneur militaire. Ce sont les troupes de la sale guerre, auxquelles nul stratagème, nulle forme de violence ne sont interdits. La mission qui leur a été fixée est de nuire à l'adversaire par tous les moyens à leur portée. Ce sont aussi des hommes d'un terroir, dont la tentation est souvent forte de mêler leurs propres querelles à la guerre. Attaques de convois, pillage des villageois, vengeances privées exécutées sous le masque de la cause politique, tout cela fait partie de l'ordinaire de la guérilla des Vallées. Lira ira jusqu'à faire exécuter deux vecinos, qui l'ont pourtant protégé dans des temps difficiles, parce qu'ils ont refusé d'aider la guérilla à s'emparer d'un convoi qui contenait des armes et le produit de récents pillages d'une compagnie royale³⁷.

Vargas aborde le sujet du brigandage avec une certaine gêne :

« De balde hablarían como han hablado varios sujetos, en que [los guerrilleros] robaban, en que eran unos ladrones, unos apacheteros, en vano. Habían, sí, que no les puedo negar, algunos indios que se metían a ser capitanes, comandantes y comisionados : éstos eran los que perjudicaban en los caminos y demás travesías, esto es en las fronteras o límites de los territorios de la dominación de la libertad e independencia ; pero al mismo tiempo se les perseguía a éstos y castigaban a los que incurrían en estos delitos, aunque tampoco era de consideración los que se perjudicaba, a excepción de un cargamento de valor que quitaron las partidas de un comandante de Morochata don Pedro Alvarez, y un don José Miguel Chinchilla también comandante de partidas ligeras, a un tal Fierrofrío que éste había venido de Lima como enviado del señor general don José San Martín [...]»

Pour entendre le sel de cet aveu, il faut savoir que Pedro Álvarez était l'un des premiers membres de la guérilla des Vallées, et considéré comme l'un de ses héros les plus

³⁵ JSV, p.

³⁶ Lettre de Pezuela à Abascal, Arequipa, 21 juin 1813.

³⁷ JSV, p. 153-154.

authentiques ; quant à José Miguel Chinchilla, il en fut le commandant en chef de mars 1818 à janvier 1821. Niant qu'il pût exister de confusion entre guérilleros et bandits, Vargas reconnaissait cependant que les plus fameux des soldats de la liberté agissaient parfois comme des bandoleros, et cela même aux dépens de la cause patriotique dont le général San Martín représentait le commandement suprême.

Les limites entre guérilla et banditisme n'apparaissent donc pas tranchées. D'abord, parce que le pillage faisait partie des pratiques de la guerre ; le même guérillero, qui rendait hommage à ses compagnons pour le fait de se battre sans solde, s'indignait de ce qu'un commandant, féru de discipline et de vertu, les privât des bénéfices d'une mise à sac.

D'autre part, la structure des troupes de guérilla — fédération lâche de petites bandes (quelques dizaines de permanents, rarement davantage) n'obéissant qu'à un homme —, leur intrication dans des jeux sociaux complexes, leur participation à des règlements de comptes souvent antérieurs à la guerre, la longueur du conflit qui ruina bien des situations acquises, l'existence d'une "frontière" mouvante entre les deux partis, tous ces facteurs aboutirent à la formation et la fortune de compagnies à la réputation douteuse.

Les sources espagnoles citent fréquemment certains des acteurs du Journal : ce sont des chefs de cavaliers à l'affût des convois et des courriers. C'est le cas de Bustamante, qui fut longtemps le lieutenant de Chinchilla, et commença d'agir dans le bassin de Cochabamba, mais qui sortait fréquemment du terrain des Vallées pour parcourir la pampa d'Oruro à la tête de sa compagnie de dragons, poursuivant courriers et convois. Sur la pampa de Sicasica, il lui arriva d'intercepter des chargements de mercure, qu'il écoulait à Inquisivi, une zone minière³⁸. C'est par lui que la guérilla eut accès au courrier royaliste mentionnant l'existence de Bolívar, le 24 mars 1819³⁹. Quelques mois plus tard, sur son terrain d'action le plus productif, entre Oruro et Sicasica, il s'empare d'un chargement de fusils destiné à l'armée royale cantonnée à Tupiza, 158 armes avec leurs baïonnettes qu'il rapporte à Cavari⁴⁰. Lieutenant docile, Bustamante remet son butin au commandant Chinchilla qui confie les fusils « a todos los verdaderos patriotas de su mayor confianza ». La part majoritaire du butin qui revenait au commandant lui permettait d'en redistribuer une part à ses fidèles comme gratification. Le brigandage servait à conforter les structures personnelles du pouvoir du caudillo qui se mettait en place⁴¹.

En 1824, lorsque la capture de Lanza prive la guérilla de direction, Bustamante décide de reprendre sa liberté et tente de faire sécession avec les forces qu'il contrôle. Vargas se trouve alors sous les ordres de cet homme qu'il décrit comme un être fruste, agis-

³⁸ JSV, p. 241.

³⁹ JSV, p. 242.

⁴⁰ JSV, p. 252-253.

⁴¹ JSV, p. 168. Lira avait pareillement bénéficié de la saisie de 49 fusils, de caisses de munitions, de vêtements, de montures et leurs harnais, de besaces, plus les instruments sacerdotaux d'un chapelain, dont un calice de valeur et des chasubles brodées. Lira utilisa ce petit trésor de guerre à récompenser ses fidèles.

sant sans réflexion. Il parvient à s'en débarrasser avec l'aide des hilacatas de Mohoza. Bustamante était un chef de bandoleros audacieux, mais pas un capitaine de guerre.

José Domingo Gandarillas, fils d'un notable de Cochabamba, avait aussi la réputation d'un brigand intrépide. Vargas rapporte l'un de ses hauts faits : il avait un matin rompu un barrage qui dominait Cochabamba et avait ensuite profité de la panique des habitants⁴². En 1781, Andrés Tupac Amaru avait employé la même ruse pour s'emparer de la ville de Sorata.

Un capitaine indien de la guérilla, Mateo Quispe, s'empare du convoi de vivres apporté depuis Oruro par des vivandiers qui vont servir les troupes du roi à Mohoza, composé de cinq femmes et de quatre hommes, tous originaires d'Oruro. Les Indiens tuent les hommes et gardent les femmes. On ne sait ce qu'elles deviendront.

Détail après détail, les marges de la guérilla se dessinent. Il se confirme que la plupart des capitaines des partidas ligeras pratiquaient le brigandage. Ces caudillos étaient d'origine indienne, ainsi que leurs hommes. « Algunos indios que se metían a ser capitanes, comandantes y comisionados », écrivait Vargas. L'appartenance à la cause patriotique des plus entreprenants ne tenait qu'à un fil. Bientôt des troupes privées apparurent qui ne firent plus obéissance au commandement, mais agirent pour leur compte, dirigées par des hommes, la plupart venus d'Oruro, qui avaient compris que la situation des Vallées avait du profit à leur offrir. L'un d'eux, un certain Monterrey, *fundidor*⁴³ de formation, afferme une hacienda dans la région, forme le premier noyau de sa troupe avec ses peones et entreprend des expéditions sur les terres de la guérilla qui eut du mal à le neutraliser. « El caudillo Monterrey », le nomme Vargas, comme les officiers royalistes parlaient des caudillos Lira, Chinchilla, Gandarillas ou Bustamante⁴⁴.

Le désordre s'installant durablement, la guérilla entreprit de se débarrasser de ses brebis galeuses. L'une d'elles, le commandant d'Indiens Fermín Mamani, fut privé de son commandement du village de Yaco pour être désigné à celui d'Ichoca, un poste plus exposé où le commandant de la guérilla espérait sans doute que les incursions des forces royalistes freineraient ses brigandages. Il n'en fut rien, et il entreprit de mettre en coupes réglées ses nouveaux administrés comme il l'avait fait des précédents. Les villageois se plaignent auprès du commandement, sans succès — Chinchilla protège Mamani car, malgré ses méfaits, c'est un bon capitaine et il a quelque troupe. Ils s'adressent alors au dirigeant patriote du village le plus proche, Carlos Bolaños, qui organise une expédition pour se débarrasser de Mamani. Capturé, celui-ci négocie sa liberté au prix d'une part du butin qu'il a saisi en dépouillant un commerçant qui se rendait de Chuquisaca à La Paz. Il est relâché, mais toutes ses victimes potentielles semblent décidées à en finir avec lui. Le jour suivant, il parvient à échapper aux vecinos de Caracollo, qui se sont associés à des troupes royalistes, mais c'est pour retomber aux mains des hommes de Bolaños qui le tuent à coup de bâton. Bolaños procède alors comme le font de coutume les transfuges et passe au roi en exhibant la tête de Mamani devant le subdélégué España. Déses-

⁴² JSV, p. 288.

⁴³ Voir glossaire.

⁴⁴ JSV, p. 154-155.

pérant de mettre fin aux exactions de ce brigand qui bénéficiait du soutien de Chin-chilla, le commandant Bolaños en a conclu que la seule façon de s'en débarrasser était de se faire justice lui-même puis de passer à l'adversaire pour ne pas avoir de comptes à rendre. Bolaños exécute ce plan dans les meilleures conditions, une part du butin de Manani en poche⁴⁵.

Le calendrier des pillages

Le passage de convois de marchandises sur la grand-route n'était pas régulier et l'assaut des partidas en était imprévisible. En revanche, l'augmentation de la pression des forces royalistes et patriotes sur les villages obéissait au calendrier de sociétés agraires. Quand la moisson vient de s'achever, ou à l'époque du rodeo, quand on rassemble le bétail pour le dénombrer et le marquer, le moment est propice au brigandage des soldats. La prise de butin est aisée, on effectue une saisie dans les moulins, et la troupe de cavaliers repart aussitôt qu'arrivée entraînant dans son cercle des centaines de bêtes, les mules chargées de sac de grains.

L'autre enjeu de cette économie prédatrice était le tribut. Depuis trois siècles, les Andes vivaient au rythme de son recouvrement ; la guerre d'indépendance continua de se plier à cette contrainte. Le tribut représentait la principale rentrée fiscale. Dans les dernières années du XVIII^e siècle, l'intendant de Cochabamba, Francisco de Viedma, traçait le tableau de ces ressources en rappelant qu'elles se fondaient sur la population indienne :

« Los indios componen una de las órdenes más util, más necesaria, y más precisa del estado en estos dominios, en tal modo que sin ellos no hay república que pueda subsistir [...]. Los tributos que contribuyen es el ramo de mayor importancia que tiene la Real hacienda : comparece con lo que pagan los españoles y demás castas, y se vera la grande diferencia. En esta provincia de Cochabamba asciende en cada año a 88 226 pesos 2,5 reales y el ramo de alcabalas, pocos son los que pasan de treinta mil pesos, única satisfacción de los que no son de casta tributaria⁴⁶. »

Dans le riche bassin de Cochabamba, la fiscalité indienne représentait donc près des deux tiers des rentrées du fisc. En 1811, l'existence du tribut fut remise en question par les Cortès de Cadix, qui décidèrent d'abolir cette capitation discriminatoire, en oubliant de prévoir des rentrées de substitution⁴⁷. Le vice-roi Abascal fut chargé de conduire la guerre sur un territoire qui s'étendait, au sud vers le Haut-Pérou, au nord, vers Quito et Santa Fé de Bogotá, sans pouvoir compter sur l'une de ses principales ressources. Il vitupère :

⁴⁵ JSV, p. 285.

⁴⁶ Ynstrucción que forma el gobernador yntendente de la provincia de Cochabamba Don Francisco de Viedma [...]. AGI, Charcas, 436, 20 juillet 1798.

⁴⁷ Décrets des 12 et 13 mars 1811.

« La abolición del tributo me ha sumergido en un abismo de perplejidad ; 1. 250 (mil) importaba este ramo ; no bajan de 1500 (mil) pesos los gastos extraordinarios ocasionados por el ejército del Alto Perú y tropas que ha avido que aumentar en Guayaquil y Cuenca para contener à los Quiteños y Santafecinos ; aunque de los tributos solo entran en el erario 700 mille y poco mas, el resto se empleaba en el pago de sinodos, dotación de subdelegados para el tanto por ciento de cobranza, y subsistencia de hospitales de naturales que todos claman y acuden a mi par que se les satisfagan sus quotas respectivas, alegando los curas hallarse incongruos ; los subdelegados sin dotacion, y los hospitales en terminos de echar a la calle los enfermos. ¿ Puede haber subcedido a gobierno alguno un compromiso semejante, de tener sobre si tantas, y tan precisas urgencias sin medio ni recurso para atender a ellas, al propio tiempo que a enervación del comercio ha hecho disminuir en más de la mitad los productos de las rentas reales ?⁴⁸ »

Cette décision imprudente des Cortès établit, dès les premiers moments de la guerre, la pratique ordinaire de vivre sur l'habitant. Dans les cités, les autorités exigèrent des notables des contributions forcées qui pesèrent lourdement sur leurs revenus, voire leur capital, pendant toute la durée du conflit. Dans les campagnes, les troupes que ni Abascal, ni Pezuela, ni La Serna ne parvinrent jamais à doter convenablement, se servirent elles-mêmes⁴⁹. En dépit des représentants assemblés à Cadix, dont les décrets furent abolis en 1814 par Ferdinand VII, on continua de percevoir le tribut, et les expéditions militaires se firent plus fréquentes et plus dures au moment de son recouvrement, à la Saint-Jean et à la Saint-Michel. La position de la guérilla était opportuniste en la matière : sur le territoire qu'elle contrôlait, le tribut était aboli, mais il n'y a pas d'exemple d'une dévolution aux Indiens des tercios du tribut dont elle parvenait à s'emparer aux dépens des percepteurs, caciques, gouverneurs ou subdélégués royalistes.

La situation des caciques et des alcaldes devint plus inconfortable encore⁵⁰. Le journal n'est pas avare de récits rapportant le meurtre ces hommes qui gardaient chez eux les sommes qu'il leur fallait remettre au subdélégué. À la fin de la guerre, la seule façon de faire rentrer le tribut était d'envoyer des troupes assurer le recouvrement⁵¹. Personne d'autre ne voulait plus s'en charger.

Seuls quelques individus particulièrement agiles parvinrent à tirer leur épingle du jeu. Les agissements du faux cacique Hurtado mettaient Vargas en verve : ce royaliste qui s'était fait nommer cacique de Yaco, abusa de sa situation pour prélever des contributions forcées sur les Indiens les plus riches. Certains possédaient des centaines ou des

⁴⁸ AGI, archivo Abascal, Legajo 2, año de 1811, ramo 2, n° 276, 8, Sobre desórdenes del alto Perú. Lima 13/03/1812

⁴⁹ Préoccupation constante de La Pezuela comme de La Serna : comment trouver de l'argent, des chaussures, du bois pour les fusils et les affûts, du métal pour les bayonnettes, des chevaux de remonte... (AGI, Charcas, 436)

⁵⁰ Sinclair Thomson, « Quiebre del cacicazgo y despliegue de los poderes en Sicasica, 1740-1761 », p. 261-284.

⁵¹ JSV, p. 360.

milliers de bêtes, dont les pâtures s'étendaient jusqu'à la rive gauche du Río Grande⁵². En peu de temps, Hurtado amasse à leurs dépens 2 000 pesos. Mais Yaco est un pueblo frontalier entre le Roi et la Patrie, et, lorsque Hurtado apprend l'arrivée prochaine sur son fief de cet autre brigand, Fermín Mamani, il s'empresse d'obtenir du subdélégué España d'être nommé cacique de Luribay. Avant de prendre ses nouvelles fonctions, il remonte vers l'altiplano, s'arrête à La Paz où il achète des « efectos del país y un poco de efectos de ultramar » avec le produit de ses extorsions, et s'en va ouvrir une boutique à Luribay⁵³. Voici comment débute une fortune en temps de troubles.

Destructions

Les Vallées vont donc chèrement payer la guerre, mais il est difficile d'établir le partage entre les prédations commandées par les besoins insatisfaits de troupes privées d'intendance, et la politique de terre brûlée et de terreur menée par les officiers de contre-guérilla. La guerre survient dans une zone qui vient à peine de récupérer des ravages de la Grande rébellion. À Palca, l'église qui avait été brûlée en 1781, n'était toujours pas reconstruite. Le village de Mohoza, dont l'expédition de Resequin avait détruit tous les bâtiments, à l'exception de l'église, fut de nouveau détruit partiellement. Toutefois, la pauvreté des matériaux utilisés facilitait la reconstruction : de l'adobe pour les murs (du tapial, plutôt que des briques), et du chaume pour le toit dans les terres d'altitude, de la canne et des branchages en zone subtropicale. Viedma qualifiait les chaumines de Morochata et de Yani de « unos malos ranchos hechos de palizada, y techados de paja, sin método ni orden⁵⁴. » Leur restauration pouvait être rapide s'il restait assez d'hommes pour la mener à bien. Le plus difficile était de se procurer le bois de la charpente, et la guerre fut une période de grande pénurie de ce matériau.

Vargas insiste davantage sur les ravages exercés par les troupes royalistes que par les guérilleros, et sans doute avec raison : beaucoup d'entre eux appartenaient à ce terroir et, s'il leur arrivait de détruire par vengeance et représailles, la destruction systématique leur était étrangère. Les ripostes de la guérilla n'étaient dirigées que contre les propriétaires connus pour leurs opinions royalistes, et l'on désavouait les exactions de quelques capitaines qui s'en prenaient à tous. En réponse à ses pillages d'Inquisivi, la guérilla incendia l'entrepôt que Navajas avait imprudemment fait construire à la sortie de Cavari⁵⁵. Elle agit de même avec les biens du caudillo Monterrey⁵⁶. Le châtement pouvait être collectif, et c'est une communauté qui paya pour l'engagement de certains dans le mauvais camp : « El 26 [de febrero de 1817] levantamos el campo de Lequepalca y Lira mandó

⁵² Témoignage de Pentland.

⁵³ JSV, p. 244.

⁵⁴ Francisco de Viedma, Descripción..., Op. cit.

⁵⁵ JSV, p. 135.

⁵⁶ JSV, p. 155.

quemar algunas estancias porque de este partido eran los derrotados de Jumayo, y mando azotar a los que se encontraron [...]»⁵⁷.

Les correspondances royalistes font apparaître plusieurs expéditions punitives d'envergure, dont on retrouve l'écho dans le journal. Elles cherchent à prendre en tenaille la guérilla grâce à des forces venues des bassins depuis Cochabamba, de l'altiplano par Sicasica et Oruro, et de La Paz en passant par les Yungas. Trois fronts que les guérilleros ne peuvent affronter ni vaincre. Toutes ces expéditions, notamment celles qu'avait coordonnées Sánchez Lima à la fin de 1816, au début 1817 et à la fin de 1818, se sont accompagnées de destructions et de mises à sac qui étaient, pour une faible part, destinées à alimenter la troupe d'occupation, et qui visaient surtout à terrifier les villageois de façon à priver la guérilla de sa base. Se greffaient là-dessus des représailles dirigées contre des communautés qui avaient soutenu activement la guérilla. La prise de butin permettait, en outre, des profits juteux⁵⁸.

En janvier 1817, le commandant royaliste Casto Navajas, en union avec des troupes d'indiens amedallados, s'installe dans le village de Capiñata « Mandó desatar todas las casas para formar reductos con esos adobes, estando los dueños viviendo en ellas y viviéndoles en todo. Acabó con todo el ganado y bestias mandando a los Yungas a vender. Enfin hizo destrozos en esta doctrina de Inquisivi la guarnición ésta»⁵⁹. Le 10 octobre 1821, l'expédition que dirige le colonel Mariano Ramírez s'empare de 600 vaches et de plus de 6 000 brebis sur le territoire de Cavari⁶⁰. Le 11 août 1818, les royalistes ravagent Pocusco et brûlent jusqu'à l'église⁶¹. En décembre 1818, Baldomero Espartero, qui traque Chinchilla dans la zone d'Arcopongo, confisque 1 800 moutons et plus de 400 vaches aux Indiens, déclarant qu'il ne les leur rendra que s'ils retrouvent les fugitifs morts ou vifs. Quelques jours plus tard, Espartero et ses troupes quittent la contrée en emmenant le bétail.

À l'occasion de ces razzias, il semble avoir été fréquent de s'emparer d'enfants en âge de servir de domestiques. Ce type de trafic n'a jamais été décrit, mais on ne peut manquer de faire le rapprochement entre le sort de José Santos Vargas en novembre 1811 qui ne cesse de passer malgré lui d'une main à l'autre lors de sa fuite dans le sillage des armées de Cochabamba, et l'enlèvement de ces enfants qu'il signale à l'occasion de pillage d'haciendas. Les soldats en quête de butin emmènent avec eux, chaque fois qu'ils le peuvent, un petit domestique ou quelque jeune servante qu'ils vendront en ville à une famille en quête de domesticité⁶².

⁵⁷ JSV, p. 136.

⁵⁸ ALP/EC, C 162 E 18.

⁵⁹ JSV, p. 133.

⁶⁰ JSV, p. 311.

⁶¹ JSV, p. 239.

⁶² JSV, p. (curé Vargas), et 332.

Les destructions ont été particulièrement cruelles en trois moments : au début du processus, lorsque la répression inutilement brutale des forces royalistes crée une situation de non-retour. Après les exécutions de La Paz, en janvier 1810, les expéditions de Sánchez Lima dans les Vallées, en 1811, l'extermination des premières troupes indiennes à Belén la même année, et celle des premières guérillas à Condeauqui en 1812, la perspective d'un règlement pacifique des dissensions disparaît. Entre la fin de l'année 1816 et celle de 1818, l'intendant-gouverneur de La Paz, le colonel Juan Sanchez Lima, entreprend une série d'expéditions punitives destinées à en finir avec les rebelles des Vallées. Ses hommes se montrent alors d'autant plus féroces que leur chef, dans une position délicate, exige tout leur zèle. En effet, la discorde croissant entre le vice-roi Joaquín de La Pezuela et le commandant en chef des forces royales dans le Haut-Pérou, José La Serna, impose à ce dernier d'en finir avec la résistance du Haut-Pérou pour revenir au plus tôt vers Lima défendre sa position ; mais au même moment, Sanchez Lima qui subit les injonctions de La Serna d'en finir une fois pour toute avec les caudillos des Vallées, doit défendre sa place d'intendant contre le marquis de Torre Tagle qui intrigue depuis Lima pour le supplanter⁶³. Il n'est qu'une issue pour l'officier de terrain : écraser la rébellion par tous les moyens. Fin décembre 1816, six cents hommes aux ordres de l'intendant se joignent aux forces venues de Sicasica et descendent dans les Vallées « a fuego y sangre ». Leurs atrocités ne furent limitées que par les circonstances climatiques⁶⁴.

À partir de 1822, la violence disproportionnée des forces royales trouva un regain de vigueur dans la fureur des officiers constitutionnalistes. Ces hommes pris entre deux fronts, celui des armées de San Martín et de Bolívar au nord, celui des forces d'Olañeta au sud, voulurent en finir avec une résistance autochtone qui les exaspérait. Ils appliquèrent dès lors aux Vallées une politique de terreur systématique. En juin 1822, lorsque Lanza rompit imprudemment la trêve signée avec La Serna, les troupes royales dévastèrent les Vallées pendant plus de deux mois. À Pucusco, « a las 10 del día 6 [de septiembre] empezaron a quemar toditas las casas, maizales, trigales (algunos trigales trillados, algunos parados y los más en eras) : una choza en lo má escabroso del monte no escapó ; nos arrasaron enteramente dejándonos sin tener casi que abocar, hasta los cerros y los pastos quemaron en tres dias que mansionaron alli no dejo bosque que no entraron⁶⁵. » Pris dans la tourmente comme ses compagnons, Vargas se réfugia sur les flancs du mont Chicote avec toute sa famille pendant une semaine, sans vivres et sans abri. Quand il rentra chez lui, il ne restait plus rien.

En mars 1824, les dévastations commises par l'expédition « apaciguadora de los Valles » se traduisirent par le massacre systématique du bétail, les officiers autorisant leurs

⁶³ AGI, Charcas, 436, Legajo 5, año 1818, ramo 1, n° 1015, Juan Sánchez Lima pidiendo le recomiende para obtener el gobierno de la provincia de La Paz en propiedad, La Paz, 16/02/1818.

⁶⁴ JSV, p. 119. « También querían quemar las sementeras y casas, más no podían arder porque como era meses de aguaceros en estos lugares y estar verdes las sementeras era imposible que ardan como asimismo las casas, como eran todas de paja y estaba traspasadísimo del aguacero no hicieron más que desatar los techos que podían, meter a las sementeras la caballada, que murieron muchos caballos por lo muy verde que comieron. »

⁶⁵ JSV, p. 324-325.

hommes à toutes les formes de cruauté⁶⁶. Cette fois l'objectif n'était pas de faire du butin mais d'exercer une pression telle sur les villages que ceux-ci finiraient par livrer le commandant et les principaux chefs de la guérilla. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de l'armée constitutionnaliste que ce groupe d'officiers pétris d'idéaux libéraux qui permirent à leurs hommes de se comporter comme la pire des armées coloniales.

NOUVELLE DISTRIBUTION DES RICHESSES

La durée de la guerre laissa le temps à de nouvelles pratiques économiques de s'installer, et si des villages et des groupes sociaux furent ruinés, des individus et des familles avisés, et le plus souvent sans scrupules, tirèrent de la situation de gros profits. C'est de ce dernier aspect des conséquences économiques de la guerre de guérilla que traitera la fin de ce chapitre.

Les confiscations

La confiscation des biens faisait partie des peines infligées aux rebelles et aux reos de estado. Au XVIIIe siècle, les dirigeants de toutes les révoltes y avaient laissé leur fortune en même temps que la vie. La guerre d'indépendance étendit la sanction au-delà du cercle des dirigeants. Un procès ne fut plus nécessaire, ni une action de premier plan. Dès 1811 et la première vague d'émigration qui suivit la défaite de Guaqui, les autorités du Haut-Pérou procédèrent à la saisie des biens de ceux qui avaient préféré chercher refuge à Salta ou à Buenos Aires. Mais en ce domaine également, la documentation reste très incertaine. On s'étonnera que des États qui ont, à juste titre, accordé beaucoup d'importance aux exactions qu'ils ont subies de la part des forces royales n'aient pas consacré plus de soin à en préserver la mémoire. Il n'existe donc pas de fonds synthétique concernant les confiscations ni les procès subis par les patriotes pendant la période 1810-1824. Le développement qui suit ne peut se fonder que sur des informations glanées dans les fonds de l'ANB, confirmant et complétant les dénonciations de Vargas.

Celui-ci ne dit rien des confiscations systématiques auxquelles procéda l'administration. On faisait dresser l'inventaire des biens d'un émigré convaincu d'avoir quitté Charcas pour se joindre à l'armée argentine⁶⁷, et on les vendait ensuite aux enchères publiques. Les dossiers que j'ai pu retrouver concernaient des situations modestes. Même en faisant la part de la décote habituelle à ce type de transactions, les inventaires ne montrent que le simple cadre de petits notables d'une province lointaine — une maison de village, des meubles fabriqués par des artisans locaux à partir de matériaux de la région, des vêtements ordinaires avec quelques dentelles, deux ou trois tableaux, des livres de piété, un peu de vaisselle... Les enchères les plus élevées n'atteignent pas 700 pesos⁶⁸. On peut supposer que les sommes thésaurisées avaient suivi leur propriétaire dans sa

⁶⁶ JSV, p. 355-356.

⁶⁷ Une copie du jugement par contumace ne figurant jamais dans les dossiers de confiscation, il est impossible de savoir si l'on procédait à la confiscation de biens de condamnés, ou seulement de suspects.

⁶⁸ ANB, INP 1819, exp. 17.

fuite. On peut également penser que ceux qui avaient choisi d'émigrer n'abandonnaient que des biens secondaires. Les autres, ceux dont tous les revenus dépendaient d'une situation locale, ou d'un capital qu'ils ne pouvaient réaliser (des troupeaux, des mines, des cocales), étaient condamnés à rester en Charcas.

Spéculations sur le bétail

Plus expéditive, par conséquent plus répandue, était la saisie du bétail lors des expéditions dans les zones rebelles. Les troupes royales revenaient en chassant devant elles des centaines, voire des milliers de bêtes. D'abord destinées à nourrir la troupe, ces prises alimentèrent bientôt tout un marché, entraînant des conséquences déplorables sur l'économie des Vallées. Ce sont de véritables razzias que décrit le Journal. Citons un seul exemple (il en est plus de dix analogues) : en octobre 1817, une troupe cantonnée à Sicasica s'empare de 600 vaches dans les environs de Pocusco et revient à la caserne avec tout le troupeau⁶⁹. Une autre colonne de même provenance ratisse encore plus large et remonte sur l'altiplano plus de 400 vaches et 3 000 moutons, auxquels s'ajoutent 5 000 bêtes de la paroisse de Cavari⁷⁰. Les chiffres très élevés que donne Vargas doivent être pris au sérieux. Peu d'années après la fin de la guerre, l'anonyme auteur du *Bosquejo de la riqueza de Bolivia* donne des précisions concernant la zone où agissait la guérilla : les immenses troupeaux appartenant aux Indiens de la province de Sicasica, qui pâturaient sur les hauteurs du bassin de Cochabamba, ont été anéantis⁷¹.

C'était donc la pratique ordinaire que saisir l'ensemble du bétail qui se trouvait dans les zones occupées par une troupe rebelle, dont on savait qu'une partie lui appartenait⁷². Des dossiers parlent des tentatives que firent certains propriétaires pour se faire restituer leurs bêtes avant leur mise en vente sur le marché de Cochabamba ou d'Oruro où elles étaient bradées⁷³. Les chefs de ces expéditions qui finissaient par mener leur propre guerre pour en tirer profit, envoyaient aussi le bétail capturé dans les Yungas. « Acabó con todo el ganado y bestias mandando a los Yungas a vender », disait Vargas de l'officier Navajas : vendre des bêtes dans les Yungas rapportait davantage, car cette zone n'en produisait pas et la valeur de la plupart des denrées y était plus élevée qu'ailleurs.

Sur l'altiplano, à Sicasica où était envoyé le plus gros du butin, le bétail vendu à vil prix faisait la rapide fortune de spéculateurs. En août 1823, le commandant Lanza y fit arrêter un certain Nicolás Palma : « Este compraba de las tropas del rey muy barato todas las veces que metían a aquella plaza ganado vacuno y lanar saqueado, a dos y tres

⁶⁹ JSV, p. 254.

⁷⁰ JSV, p. 256.

⁷¹ Anonyme, *Bosquejo del estado de la riqueza...*, Op. cit., p.29.

⁷² ACM, EC 293, 1817.

⁷³ ACM, Exp. Seguido por Manuel Mercado para que el subdelegado de Mizque D. Pedro de Asua le devuelva su ganado que pensando fuese de los revolucionarios le trajeron.

reales ovejas madres, y a tres y cuatro por ganado vacuno. » Une trentaine d'années auparavant, dans la province de Pacajes proche de Sicasica, un agneau coûtait 4 réaux (soit un demi peso), un veau ou un poulain un peso⁷⁴. Durant la guerre, les prix avaient grimpé : dans les Vallées, la valeur d'un agneau avait doublé, et Vargas pouvait vendre une bonne mule 16 pesos⁷⁵. Nicolás Palma se constituait donc un cheptel à un coût dérisoire. Lorsqu'il fut arrêté, il proposa de s'acquitter de 1 000 pesos d'amende. C'était un langage que pouvait entendre le colonel Lanza, qui préféra le renflouement des caisses de la guérilla à la satisfaction de faire justice. Le spéculateur fut remis en liberté, conservant ses troupeaux mal acquis⁷⁶.

Les terres occupées

Les archives boliviennes et la chronique de Vargas dévoilent aussi des trafics inattendus sur les terres. Ils consistaient, pour le propriétaire d'une hacienda située dans une zone occupée par la guérilla, à trouver un pigeon qui veuille s'engager à payer un fermage. C'est du moins ce qu'une première lecture des archives peut laisser croire à l'historien, l'être le plus naïf, le seul peut-être, de toutes ces affaires.

La première se situe sur le terrain d'une autre guérilla que celle des vallées, dans la riche province de Mizque, le grenier à blé du pays. En octobre 1819, une veuve qui a imprudemment servi de caution à son neveu pour prendre à ferme l'hacienda de Pasorapa, vient se plaindre en justice : depuis que le contrat a été passé, en 1815, l'hacienda est tombée aux mains de « caudillos insurgentes, y estos la han manejado como aprovechándose de sus frutos y recaudando todos sus arrendamientos en dicho tiempo⁷⁷. » Dans ces Vallées, le propriétaire perçoit un fermage, mais son fermier, à son tour, sous-loue une partie des terres à des familles. Exploiter une hacienda de la sorte, c'est à la fois en percevoir la rente et en recevoir les fruits⁷⁸. La guerre attisait bien des cupidités. Dans les terres céréalières des bassins où se faisait sentir la hausse des prix des grains, ces nouveaux fermiers augmentaient brutalement les redevances des petits exploitants, indiens pour la plupart. Ceux qui se plainquirent de cette altération de la coutume n'obtinrent pas satisfaction⁷⁹.

⁷⁴ ALP, Censo de Caquiaviri, 1786.

⁷⁵ JSV, p. 294.

⁷⁶ JSV, p. 342.

⁷⁷ AMC, ECC n° 297, 1819-1820, Exp. Seguido por Manuela Asurduy.

⁷⁸ La thèse de Brooke Larson [...], 1978] décrit bien ces modes d'exploitation.

⁷⁹ AMC, expedientes coloniales, « D. Pedro Postigo con la mayor incristianidad [...], despues de duplicar y triplicar las obligaciones acostumbradas, nos ha quitado nuestros Piaxales y duplicado tambien los arriendos acostumbrados, pues por sembradura de un viche de maïs nos exige tres pesos, y por la de fanega de trigo quatro pesos. »

À Mizque, des guérilleros qui se sont substitués au fermier récoltent les grains et touchent les loyers, tandis que la propriétaire, la riche veuve du Dr. Calvimonte, exige son dû auprès de la caution qui s'est engagée pour neuf ans, la durée du contrat. Cette dernière ne parviendra pas à faire réduire sa créance, la veuve Calvimonte faisant savoir que le contrat avait été passé en toute connaissance de cause, alors que la guerre faisait rage et que l'armée de Rondeau occupait le bassin — d'ailleurs, le fermier, qui était patriote, a suivi celle-ci à Buenos Aires dont il ne reviendra que la paix conclue. Peut-être avait-il spéculé sur la victoire des Porteños au moment de passer le contrat. Pendant ce temps, le fermier précédent, un certain Francisco Pereyra, qui penchait plutôt de l'autre bord et avait trouvé refuge auprès des troupes royales, à Oruro, revenait à Mizque au moment des moissons et à l'échéance des baux pour disputer à la guérilla le produit de l'hacienda, à la tête de la force privée qu'il avait levée à cette intention. Il remontait ensuite sur l'altiplano, besace pleine.

Dans la seconde affaire, celle des haciendas du marquis de Santiago, José Santos Vargas réparait malgré lui parce qu'elle implique des vecinos de sa ville natale, qu'elle se situe sur le territoire des Vallées, et que son frère puis lui-même exploitent l'une de ces terres⁸⁰. À Oruro, le 1^{er} juillet 1816, don Francisco Estebán García, commerçant de la ville, apoderado du marquis de Santiago et administrateur de ses haciendas pour la province de Sicasica, donne en location les haciendas de Chilcani, Sacaca et Rearea à Manuel Villafan, Juan Montesinos et leurs femmes légitimes, Tomasa Tintaya et Petrona Medrano. Le contrat, conclu pour la durée coutumière de 9 ans s'élève à 430 pesos l'an pour l'ensemble des trois fonds. C'est près du double de ce qu'en demande la guérilla, mais ce n'est pas beaucoup quand même pour des terres productives abritant des moulins. Comme dans le cas précédent, les nouveaux fermiers bénéficieront des produits de ces terres ainsi que de leurs loyers, et l'apoderado leur confie à cet effet « las credenciales [...] para los ilacatas e indios de dichas fincas ». Mais les termes du contrat ne permettent aucune échappatoire, les 430 pesos devant être réglés « a vencimiento de cada año, sin excusa ni pretexto alguno, aun quando no las trabajen ni saquen frutos de ellas sea por contingencia de los tiempos o por cualesquiera otras ocurrencias ordinarias o extraordinarias que sobrevengan, pues ningun incidente ha de perjudicar al señor marques en la integra satisfaccion del canon estipulado⁸¹. » Les fermiers et leurs épouses renonçant à toutes les protections que leur offrent les lois de Castille⁸², le loyer sera garanti par une hypothèque sur « los tambos que poseen en esta Villa [Oruro], en la calle comunmente nombrada de Condecancha, don Manuel Villafan y su consorte doña Tomasa Tintaya ». Ces deux maisons qui font office de tambo, « situadas dos cuadras y media para abajo de la esquina de la plazuela del convento de San Francisco », évoque le tambo de la grand-

⁸⁰ ANB, INP 1818, exp. 71.

⁸¹ Id., c'est moi qui souligne.

⁸² Celles de « la ley primera, titulo once, libro quinto de la recopilacion de Castilla que trata de la lesion en los quatro años [...], y la ley veinte y dos del titulo octavo, partida quinta, que dice que perdiéndose los frutos por caso fortuite no esta obligado el conductor pagar cosa alguna del arrendamiento... ».

tante de José Santos, celle qu'il nommait la Condo Goya, où il vécut de l'âge de huit à quatorze ans⁸³.

Arrêtons-nous à ce détail, gardant en mémoire le fait que Vargas, héritier de sa grand-tante, n'a jamais joui de ses biens, vraisemblablement parce que son tuteur indélicat en a disposé à son profit. Existe-t-il un lien entre le surnom de la grand-tante de Vargas, la Condo Goya, et la rue Condecancha où se trouvait le tambo des fermiers du marquis de Santiago ? Bien probablement ; dans une ville aussi petite qu'Oruro, qui comptait 4 600 habitants à la fin de la guerre⁸⁴, il est difficile de croire à une simple coïncidence. Plutôt que la Goya (pour Gregoria) de Condo — un village au sud d'Oruro —, ne faut-il pas entendre la Goya du tambo de Condecancha ?

Comme il en a coutume, José Santos introduit dans son œuvre ces hommes qui ont à voir avec sa propre vie, qui ont peut-être été mêlés aux épreuves de sa jeunesse, en se gardant bien de le dire et se contentant de leur donner une dimension littéraire. Juan Montesinos, compère du propriétaire du tambo et son associé dans la transaction passée avec le marquis de Santiago, était l'un de ces capitaines indiens, chef d'une bande qu'il menait en expédition dans les Vallées, travaillant à son compte aux dépens de la guérilla. L'historien, devenu moins jocrisse, comprend que le commerçant d'Oruro, Manuel Villafán, a risqué un pari — celui de louer trois haciendas de bon rapport à vil prix, sachant fort bien qu'elles sont occupées par la guérilla et exploitées par certains de ses membres ou de ses alliés, mais prenant pour associé un homme connu pour diriger des expéditions au moment des récoltes et à l'échéance des baux. Sous le couvert d'un contrat de fermage, Montesinos et Villafán se contentent de saisir les richesses produites par les occupants des terres. Tandis que Villafán gémit sur son sort à Oruro, et parle de faire délocaliser son procès contre l'apoderado du marquis qu'il accuse de l'avoir grugé, Montesinos profite de la terreur semée par les troupes royales pour rentrer dans ses fonds aux dépens des Vallées.

Le Journal ne décrit rien d'aussi sordide, mais rapporte la capture du célèbre capitaine indien, Andrés Simón, qui transforme Juan Montesinos en personnage satanique, cavalier qui surveille l'arrestation du haut d'une colline, tandis que Vargas se livre à une superbe paraphrase de la trahison de Judas.

« El 25 de enero había estado oculto el comandante don Andrés Simón en un río que llaman Villinchayani en la doctrina de Ichoca. Este estaba acompañado con un asistente que tenía llamado Manuel Mateo, indio del anexo de Sirarani en la misma doctrina. Este fue el que dio parte a los grupos de indios que andaban buscando a los patriotas. Este se encontró con un paisano de Oruro don Juan Montesinos (alias el Manu-miscusca, que quiere decir sin comer) que había acaudillado a una tropa de indios. El asistente se comprometió entregar a sus manos al comandante general de indios don Andrés Simón. Los lleva a sorprender. El que encabezaba, don Juan Montesinos, se puso en un caballo bayo en el alto. Cerca de 100 hombres van a agarrarlo. El ya dicho asistente Manuel Mateo iba por delante. Como todo lo sabía y veía se enderezó por la cueva. Le grita en que le llevaba de comer y buenas noti-

⁸³ JSV, p. 16.

⁸⁴ Donnée fournie par Pentland.

cias de la Patria. El comandante don Andrés Simón, oyendo y conociendo la voz de su asistente, salió del bosque donde se hallaba, se encontró y dice :

« — Hijo y compañero, ¿ cómo te va ? Me has dado mucha pesadumbre. Yo pensé que te baygan pillado los enemigos o al menos que te hubiese sucedido algo. Por acá creo que andan mucho. Será preciso que nos retiremos a otros lugares.

« Entonces le contestó el tal asistente :

« — Ya nos iremos luego a lugares remotos, tanto que ya no veremos a nadie ni nadie a nosotros.

« Hace la seña. Los otros, que lo iban mirando todo, se agolpan. Andrés Simón corre y dice al asistente :

« — Ah hombre ingrato, ¿ cómo me entriegas a mis enemigos ? ¿ Así pagas el favor que te hice de librarte de recluta y tanto que te aprecié ? ¿ Esta es la comida que me habéis traído y la buena noticia de mi Patria ?

« De una pedrada lo hacen caer al suelo, en donde se cargaron, lo amarraron y lo sacan para arriba, lo llevan hasta la estancia de Sacasaca donde lo matan. Entonces don Juan Montesinos del alto manda a que le cortasen la cabeza, y carga a Oruro. Después gana su medalla Montesinos como asimismo el asistente⁸⁵. »

Vargas situait la fin de commandant Simón sur les terres du marquis de Santiago, à Sacasaca, mais aucun témoin de l'action n'avait pu lui conter comment s'est passé la capture. Les sources espagnoles rapportent qu'Andrés Simón a bien été pris au début de l'année 1817, mais il n'était pas seul, et il n'a pas été exécuté sur le champ, mais conduit à Oruro pour y être jugé⁸⁶. Vargas, une fois encore, a utilisé la chronique pour régler ses comptes avec élégance.

UNE RUINE TARDIVE

À la fin de la guerre, alors que la troupe prend de l'ampleur et les opérations acquièrent une autre dimension, les ressources contrôlées par les guérilleros vont être déterminantes et influencer sur le gouvernement des Vallées. L'arrestation de Lanza, en avril 1824, révèle cette dépendance nouvelle. Le commandant n'ayant prévu aucun interim en son absence, ses lieutenants se disputent la succession. José Benito Bustamante, sans doute l'officier supérieur le plus ancien et expérimenté, une sorte de héros connu des royalistes,

⁸⁵ JSV, p. 132-133.

⁸⁶ AGI, Charcas, 436. Oficio del virrey, 26/03/1817. « El oficio de VS n° 255 me instruye de los novísimos felices sucesos que han tenido las diligencias de las partidas de paisanos de los pueblos de Inquisivi y Cavari contra el caudillo Ramírez y sus socios, por disposición de comandante don Casto Navajas lo que me causa la mayor satisfacción, como lo hara VS saber al comisionado y cacique que las mandaron. Sobre los que procedieron a la entrega en Oruro de la cabeza del caudillo Condori y de la persona del feroz Andrés Simón, y su familia, he tenido parte separado del gobernador militar de aquella plaza. »

perd bientôt la partie contre Parraga, guerrier moins prestigieux, mais qui est parvenu à contrôler plus de villages : Il a les hommes, il a l'argent. Bustamante, dont les forces se limitent au noyau originel de la guérilla, en est réduit à négocier avec Olañeta pour faire face à ses besoins et envisage d'emprunter mille pesos à un allié du général royaliste, cacique d'un village du bassin de Cochabamba. Vargas, dépendant malgré lui de Bustamante, se trouve de même dans l'impossibilité d'agir, « no tenia el principal que era el dinero »⁸⁷. Cela signifie que l'influence sur la troupe se gagne désormais grâce à l'argent, et non plus seulement grâce au prestige et aux professions de foi révolutionnaires. Ayant perdu la guerre au plan économique, Bustamante sera contraint de se retirer sans gloire.

Toutefois, en ce moment de l'histoire de la guerre de guérilla, on ne peut considérer les ressources tirées de trafics illégaux comme l'un des facteurs de la durée de la guerre ni comme le moteur de l'action des guerriers, même si des guérillas contemporaines, en Colombie et au Pérou, nous ont accoutumés à tenir compte de cette dimension. À ses débuts, la troupe des Vallées ne s'est pas formée pour le profit, et bien au contraire, nombre de ses membres se sont engagés après avoir tout perdu ou ont été dépouillés de leurs biens à cause de leur engagement. Vargas disait vrai quand il martelait que les guérilleros se battaient pour des idées.

Il existait toutefois des frontières fragiles entre la « récupération révolutionnaire » et le banditisme. La distinction que l'on établit habituellement entre guérilleros et brigands, fondée sur l'engagement politique des premiers et les mobiles intéressés des seconds, ne permet pas d'entendre ce qui représente l'une des principales caractéristiques de ces troupes : leur territorialité, leur inscription dans des enjeux locaux⁸⁸. Soldats de l'Amérique et de la liberté, ou défenseurs du roi et du Christ, les guérilleros appartiennent à des bourgs et à des lignages, rivaux de longue date auxquels la fracture de la guerre offre maintes occasions de revanche et de butin. Dans ce cadre, le banditisme existe bien, mêlé au combat politique, situé sur des frontières géographiques, endémique dans les villages aux limites de la zone libérée, recrutant sur les frontières sociales des troupes de bandoleros formées d'Indiens en rupture de ban et de capitaines également aux marges de la société. Mais ce ne sont pas de ces troupes que viennent les plus gros ravages.

Pendant la grande Rébellion, l'armée royale avait pris la funeste habitude de détruire les zones rebelles. Durant la guerre d'indépendance, les ravages obéissant à une politique de dévastation et de terreur devinrent systématiques ; l'objectif en était de préserver les zones fournissant l'approvisionnement de l'armée royale, qu'il ne fallait pas tondre de trop près, et ne rien laisser qui puisse servir dans les territoires refuge de la guérilla.

Les Vallées durent s'adapter à ce nouvel état des choses. Les montoneras, aux effectifs peu nombreux, ne furent jamais à cours de ressources, et le contrôle des deux provinces de Sicasica et d'Ayopaya leur permit de mettre en place de nouvelles formes de

⁸⁷ JSV, p. 364-365.

⁸⁸ Sur ce sujet, un article consacré aux troupes d'Emiliano Zapata, fournit des éléments de réflexion très pertinents (Samuel Brunk, « "The Sad Situation of Civilians and Soldiers" : The Banditry of Zapatismo in the Mexican Revolution », *American Historical Review*, avril 1996, p. 349 : « More interesting was the banditry that occurred in the context of the many intervillage feuds that helped shape the movement. Here, banditry represented the pursuit of local political (and economic) goals, as neighboring villages sought to use their guerrillas to gain advantage over another. »)

prélèvements et de redistribution. L'insécurité des chemins et la disparition de flux anciens, comme celui des montures venues du nord argentin, empêché par Güemes, apportèrent des modifications du commerce régional, et sans doute, un repli, tandis que l'augmentation du prix des denrées ou l'instabilité des exploitations, de même que la commercialisation du produit des pillages par l'armée royale, faisaient apparaître une nouvelle catégorie de profiteurs de guerre.

Lorsque la paix revint enfin, les villages des Vallées portaient, bien visibles, les marques des atrocités qu'ils avaient subies. Mais lorsqu'à nouveau, en 1828, des troubles apparurent, tous les villageois étaient occupés à la reconstruction des édifices, à la restauration des terres, à la reconstitution des troupeaux. Sans que l'on dispose de données sur la durée nécessaire à cette récupération, on peut supposer que, malgré des ruines personnelles dont certaines familles ne se relèveront jamais, l'ensemble des Vallées était en mesure de retrouver son niveau de richesse antérieur en moins d'une génération. Mais sans doute, des hommes nouveaux étaient-ils apparus, et des notables, notamment indiens, avaient-ils perdu définitivement leur position dominante.

Aujourd'hui les Vallées paraissent hors du temps. L'électricité ni les ondes radios ne pénètrent partout. Sur la rive gauche du Río Grande, il n'existe aucun transport régulier, et, côté rive droite, l'accès à Palca (rebaptisé Independencia) est difficile et long depuis Cochabamba. Pas d'hôpital, pas de médecin, pas de curé résidant au village. Mais ce n'est pas la guerre d'indépendance qui a transformé les vallées en cette zone abandonnée qu'elle est devenue, c'est l'évolution récente des voies de communication. Le camion, qui porte dans les Andes tous ces facteurs de changement, n'a su que faire des drailles des troupeaux et des chemins muletiers.



QUATRIÈME PARTIE

LES HOMMES

LES VALLÉES DANS LA GUERRE

Les deux provinces qui servirent de théâtre à la guerre d'indépendance ont vécu pendant quinze ans au rythme de la guerre. Développée sur le substrat social des vallées, celle-ci introduisit, au fil des ans, des changements dans l'utilisation de l'espace aussi bien qu'elle fragilisa les liens entre les hommes.

LE TEMPS, L'ESPACE

Les repères temporels étaient fixés en fonction du calendrier liturgique et non agricole ou commercial. On ne disait pas : « au temps de la moisson » ou « le jour de la foire ». Les troupes s'emparaient d'un village l'avant-veille du Corpus¹, en étaient chassées au jour de la San Fernando, l'affrontement avait lieu le dimanche des Rameaux...

Dans les bourgades, les événements qui avaient lieu le soir prenaient pour repère l'heure de la prière (la oración) et la sonnerie des cloches². Dans un univers sécularisé, le même moment se nommerait le coucher du soleil, puisque sous les tropiques, toute l'année, la nuit tombe vers six heures. Mais il est vraisemblable que, dans l'univers du tambour, le son possédait plus d'importance que la perception de la lumière.

Ce trait s'aiguissait avec l'habitude des combats. La guerre que l'on menait était dissimulée ; les guérilleros s'embusquaient dans les ramures du monte, parmi les chaumes ou entre les rochers, s'engouffraient dans un patio, se plaquaient contre un mur... Dans les combats nocturnes³ ou de jour, s'ils ne pouvaient voir leurs compagnons ou l'adversaire⁴, ils se fiaient à leur oreille. Ils reconnaissaient des voix familières ; dans les troupes royalistes, plus nombreuses, c'est le mot de passe qui remplaçait l'intimité du son. Lira à l'agonie reconnaît Vargas à sa voix⁵.

La perception de l'espace andin était déterminée par l'altitude, il en va de même aujourd'hui. Le haut, le bas. Les terres d'en-haut, Oruro, Sicasica, La Paz, les provinces bordières du lac Titicaca, Cuzco, et celles d'en-bas, Santa Cruz ou l'Argentine, tierras

¹ JSV, p. 280.

² JSV, p. 286, 293...

³ JSV, p. 160-161.

⁴ JSV, p. III : « Conociéndole por la voz, don Diego Mosquera [...] ». Id., p. 160-161.

⁵ JSV, p. 193.

de abajo⁶. Les troupes venues du Pérou descendent vers les Vallées — bajan del Desaguadero⁷ —, les soldats venus de Salta montent rejoindre la guérilla.

L'altitude met en jeu d'autres repères : le froid vers lequel on monte, la chaleur où conduit la descente, accrue par l'encaissement des Vallées. Les terres d'en-haut sont le domaine du gel — lugares frígidos⁸. Au mitan de ces axes-repères, les vallées forment un creux dans lequel on pénètre, elles sont l'Intérieur — el Interior —, et d'une troupe venue des basses terres de Santa Cruz⁹, aussi bien que des trois garnisons qui encerclent la guérilla, La Paz, Oruro, et Cochabamba, Vargas écrit qu'elles s'introduisent — se inter-nan¹⁰.

Dans ce cadre, Vargas fait évoluer ses compagnons et lui-même, et leur histoire trace des lieux et des chemins privilégiés à travers les Vallées. Certains points évoquent le repos, la sécurité qui attend la troupe au cœur de son domaine ; d'autres, frontaliers, attirent la bataille, tandis qu'un bourg incarne le malheur des guérilleros, Palca où meurt Lira, en décembre 1817, et où Lanza tombe à deux reprises aux mains des royalistes. La seconde fois, le village n'est plus que deuil.

« ¡Ah pueblo ! En aquel día se vieron en una confusión desesperada, todos atónitos, sin poder casi articular se miraban unos a otros, se enmudecían al ver entrar por segunda vez prisionero a Lanza, se suponían ser este pueblo el más desgraciado, un llanto de toda la gente de ambos sexos, a pesar de las bravatas de los soldados ya no tenían miedo alguno. Nos quedamos huérfanos sin el jefe principal que nos gobernase¹¹. »

Au centre de la zone libérée, le village de Machaca devient bientôt le quartier général de la guérilla¹². Mais chacun des trois caudillos qui se succèdent à la tête de la Division des Agueris imprègne un lieu de sa présence. Chinchilla, qui n'est pas originaire des

⁶ JSV, p. 301.

⁷ JSV, p. 27.

⁸ JSV, p. 381.

⁹ C'est le cas de l'expédition d'Aguilera, en novembre 1821.

¹⁰ JSV, p. 301.

¹¹ JSV, p. 359.

¹² Francisco de Viedma décrit ainsi le curato de Machaca (ou Machacamarca) en 1790 : « Está situado en la hacienda de su propio nombre, que posee, por vía de vínculo o mayorazgo, el Marqués de Montemira, vecino de Lima, y al pie de una cuesta muy pendiente, y de terreno desigual, media milla del río de Hayopaya, de quien, como va dicho, toma el nombre el partido, y divide el gobierno e intendencia de la Paz. Tiene muy pocas casas, las que, a excepción de la del cura, son unos infelices ranchos. La iglesia es bastante grande, las paredes de adobe y cubiertas de teja: el temperamento y agua son regulares; se experimentan tercianas y tabardillos en las inmediaciones del río. Toda la población de este curato se compone de haciendas, que poseen los españoles, muy fértiles en sus terrenos [...]. »

Vallées, mais de Tapacari, un village prospère du bassin de Cochabamba, et s'entoure d'hommes de sa province, s'établit à Machaca : puisqu'il n'est pas de la région, le choix le plus commode s'impose à lui sans tiraillement. Lanza, qui lui succède, ne change pas le centre de la guérilla, mais il mène plus loin ses expéditions, vers le nord et les Yungas de La Paz. Lira, seul, est originaire des vallées, et son village natal, Mohosa, représente, en la jeunesse de la guérilla qu'incarne Lira, un lieu clé. Sur le sommet qui domine le village, le cerro de Chicote¹³, ou sur ses flancs, se déroulent des combats décisifs, des moments dramatiques. Au jour de la Saint-Jean de 1816, toute la guérilla manque d'y périr, et n'est sauvé, selon Lira, qu'avec l'aide de Notre-Dame d'Icoya, la Vierge qui trônait dans l'église de Mohosa. Six mois après, Lira se retrouve en péril sur le cerro de Chicote, « en una falda en el cerro de Chicote llamada Tomaycuri, que parece una raya en una pared, camino muy estrecho y peligroso¹⁴. » La guerre finie, Vargas passa le reste de sa vie devant le cerro, « al frente de mi casa muy inmediato¹⁵. » En effet, sa maison de Chacari regardait le cerro, située sur un épaulement ensoleillé au-dessus du Río Grande.

Pendant près de quinze ans, les vallées connurent la vie précaire qu'imposait un combat interminable. Sauf en la saison des pluies pendant laquelle la trêve s'établissait d'elle-même, les villages se transformaient sous la pression des guerriers. Une même unité de mesure, la cuadra — un quart de lieue —, ordonnait les champs, le monte, et la ville. En rase campagne, les cavaliers parcourent une cuadra avant de rejoindre le front, l'ennemi s'avance à deux ou trois cuadras, le tambour retrouve Lira qui se battait à moins d'une cuadra de lui... Et le même mot désigne l'unité urbaine, le pâté de maison, délimité par les axes perpendiculaires qui dessinent chaque village depuis la conquête. Repliés dans le bourg, les guérilleros parviennent à parcourir une cuadra en échappant aux balles, s'embusquent à l'angle d'une cuadra, se logent à une cuadra de la grand-place... Et d'un espace à l'autre, de la campagne au village, une unité s'établit.

Les troupes, quelle que soit leur cause, envahissent le cœur de ces villages ordonnés autour de la place d'arme, centre du damier quand celui-ci a été tracé¹⁶. Autour de la grand-place, des boutiques, parfois abritées sous des arcades, des maisons de notables qui comptent plusieurs patios, le bâtiment du cabildo (qui n'existe pas toujours), parfois un tambo, l'église et la maison du curé, la plus grande demeure du village.

Des combats se livraient bien souvent dans les bourgades, et c'est un nouvel usage des bâtiments qui s'établit. En rase campagne, les moulins cachent des hommes armés qui surgissent quand le soldat ne pense qu'à franchir le gué. C'est en oubliant ce

¹³ Le cerro qui présente le plus grand nombre d'occurrences.

¹⁴ JSV, p. 113.

¹⁵ JSV, p. 324.

¹⁶ Sans tenir compte des accidents de terrain : La Paz, tout en dénivelés, obéit, comme Cochabamba édifiée dans la plaine, à un plan en damier. Mais beaucoup de village des Vallées se sont construits de brique et de broc, sans respecter d'alignement.

danger qu'un des meilleurs capitaines de la guérilla, Pedro Alvarez, est surpris par les hommes du subdélégué Antezana qui le massacrent à coups de sabre¹⁷.

Dans le village même, tout est mis à profit pour livrer bataille à l'abri des balles de l'adversaire — l'encoignure des rues étroites, les boutiques de la grand-place¹⁸, les balcons, les fenêtres, les toits. Autour de la grand-place, se déroulent la plupart des affrontements.

Les maisons les plus grandes, celles du curé, de l'alcalde, des notables et leurs commerces, servent à héberger les officiers¹⁹. Les troupes envahissent le presbytère, qui communique par une porte latérale avec l'enceinte de l'église — une issue pour chercher refuge en lieu d'asile —, ou trop nombreuses pour un seul bâtiment, elles campent auprès des chapelles des annexes²⁰. L'obligation d'évangéliser les Indiens avait infléchi le plan des temples dans les Andes. Une esplanade occupant une cuadra entière enfermait entre des murets de terre ou de brique crue, surmontés d'arcades, l'église avec ses tours, entourée sur trois côtés par le campo santo²¹, et précédée d'un atrium assez vaste pour que tous les Indiens de la paroisse puissent s'y rassembler²². Souvent, un balcon tourné vers la place permettait au curé d'adresser des sermons à la foule ; quatre chapelles aux angles de l'atrium, ou de la grand-place²³ servaient aux confessions, aux autels du Corpus, aux stations du calvaire. Hors le village, les chapelles des annexes suivaient un alignement ancien²⁴.

L'espace urbain occupé par les guerriers changea de fonction : les balcons et les fenêtres des maisons donnant sur la place se transforment en postes de tir ; dans le cimetière

¹⁷ JSV, p. 176.

¹⁸ Beaucoup, placées à l'angle d'un pâté de maisons (cuadra), disposent d'une double entrée, et offrent un poste de visée avantageux.

¹⁹ JSV, p. 70, « El enemigo disponiéndose había dispersado su tropa a todas las tiendas de la plaza, al cementerio y a la torre, quedándose en el cuartel la guardia de 12 hombres, que estaba en la misma plaza el cuartel (cancha parroquial, que tiene el nombre de tambo), pero sin gente. »

²⁰ JSV, p. 120 : « Su [de l'officier Carpio] cuartel había estado en la capilla [de Chiarota, annexe de la paroisse de Cavari]. Nosotros también nos alojamos allí o hicimos el cuartel. »

²¹ Les morts, toujours plus nombreux que les vivants, occupaient parfois plusieurs cimetières. À Mohosa, les royalistes se mettent en embuscade « en un cementerio viejo » (p. 90).

²² C'était notamment le cas dans la paroisse du Parredón (partido de Tarata), qui fut maintes fois occupée par d'autres troupes de guérilla (ANB, INP...).

²³ Ce qui semble avoir été l'usage dans les Vallées : p. 145 : « porque en las cuatro esquinas habían en casi todos los pueblos tienen así sus capillas. »

²⁴ Selon Teresa Gisbert et José Mesa, cet alignement continuait celui des anciens ceques incaïques (in Summa Artis, Espasa-Calpe, 1985, t. XXIX).

campent les troupes, les hommes s'abritent²⁵, se postent en embuscade dans des tranchées creusées en quelques heures pour tirer sur l'ennemi qui s'avance à découvert sur la place²⁶. Les tours où monte le commandant pour surveiller le combat, à la longue-vue²⁷, se chargent de corps pendus, de têtes coupées. À Mohosa, qui dispose d'une immense grand-place et d'une des plus vastes églises des Vallées, la casa parroquial est utilisée comme caserne, les hommes dormant dans la cour, tandis que Vargas s'installe avec la banda dans une tienda qui fait l'angle de la place²⁸. L'église même héberge les troupes : c'est un lieu d'asile encore respecté. Le subdélégué Oblitas, poursuivi par Lira furieux de l'enlèvement de sa maîtresse, s'abrite dans l'église pour une nuit. Le subdélégué España, qui tend une embuscade en juin 1816, s'y cache avec ses hommes et leurs montures. Le mobilier est utilisé comme protection et barricades²⁹.

La maison n'offre plus de protection ; dans les Vallées, les murs de bois léger³⁰ cèdent aux couteaux des assiégeants, des complices d'un prisonnier qui s'évade, des traîtres qui retirent le sabre de son fourreau, au chevet du dormeur.

Les combats se déroulent à l'angle des rues, dans le terre-plein qui entoure les maisons (la cancha). Une pièce de la demeure du curé, ou les boutiques autour de la place servent de prison³¹. Contre les murs du cimetière, ou ceux de l'église, ou contre le socle de la croix au centre de la place, on fixait l'appui de bois qui servait de siège aux condamnés à mort (les fusillés mouraient assis). Tout aussi naturellement qu'il avait été destiné à faciliter les rencontres et l'administration, le centre des bourgs s'était converti en espace guerrier qui déterminait des règles de combat et des rites de mort.

²⁵ JSV, p. 167. « Los enemigos no salieron de la plaza ni del cementerio donde se acogieron. »

²⁶ JSV, p. 395.

²⁷ JSV, p. 169-171.

²⁸ JSV, p. 217.

²⁹ JSV, p. 89-90.

³⁰ JSV, p. 160. « En aquel lugar las casas son de palizadas, asimismo el patio. »

³¹ JSV, p. 185 : Lira emprisonne Moreno dans une pièce du presbytère de Machaca.



Église de Mohosa, 28 octobre 2002

LIENS ET TENSIONS

À l'épreuve de la guerre, les liens familiaux se révélaient peut-être moins sûrs que ceux de clientèle, comme l'illustre la famille de Lira. Sa mère et sa sœur interviennent (chaque fois de façon négative, en faisant par trois fois assassiner des innocents) dans la guérilla. Un de ses frères, Miguel, meurt au combat, simple soldat, en 1819, sans avoir joué de rôle notable. « Joven valiente »³², est sa seule épitaphe. L'autre, Juan Manuel, se conduit comme un niais et un traître à la patrie, en 1828, en tant que partisan du général Gamarrá. Peut-être les deux frères étaient-ils trop jeunes pour jouer un rôle auprès de Lira lorsque celui-ci dirigeait la guérilla. Sinon, on pourrait à bon droit s'étonner de ne pas les voir figurer parmi ses compagnons les plus proches. La famille du caudillo n'affichait pas d'opinion unanime. Un parent de la mère de Lira, Melchor Durán, était un royaliste convaincu. Lira l'utilisa comme intermédiaire lorsqu'il décida de passer au vice-roi, au début de l'année 1816. Un de ses oncles par alliance, Francisco Borja Navarro, cacique gouverneur de Mohosa, royaliste aussi, fut fusillé par la guérilla. D'autres Lira, parents du caudillo, mais il n'est pas dit à quel degré, étaient également royalistes et intercédèrent en vain pour faire épargner la vie de Dionisio Lira. Il s'agissait des fils de don Pablo Lira, et du docteur Juan Nepomuceno Lira, avocat à la cour d'Oruro³³.

Qu'est-ce qui composait alors une famille ? Le journal faisait sa part à l'illégitimité ; ainsi parle-t-il du botado de la femme de Melchor Durán, exécuté par Cartagena, sur ordre de Lira : il s'agissait d'un enfant trouvé, souvent né de relations illicites entretenu par le maître de maison ou l'un de ses proches.

³² JSV, p. 248.

³³ JSV, p. 33.

La parenté symbolique, le *compadrazgo*, établissait un des liens les plus forts. Quand un homme trahissait son compère, c'était un tabou violé. Melchor Durán, royaliste, ne dissimule rien de ses manœuvres à Pacheco, un patriote. « Como era ahijado de matrimonio este Pacheco [...] no tenía recelo alguno³⁴. » La suite lui prouva qu'il avait tort. Montalvo, filleul de mariage du cacique Andrade, le fait cependant exécuter³⁵. Vargas souligne ce détail car il s'agissait d'une grande trahison. « La alevosa muerte de Andrade ejecutada por su mismo ahijado Montalvo [...]»³⁶. Mariano Mendizábal, subdélégué royaliste de Palca, poursuit mollement la guérilla car il est compadre du marquis Zárate³⁷. Après son épreuve, Chinchilla prend Feliciano Mejía, l'Indien qui l'a tiré, lui et ses compagnons, du ravin, pour compadre³⁸. C'était une façon de lui manifester sa reconnaissance en rendant sa protection en quelque sorte officielle.

Comme on le voit, le *compadrazgo* permettait de passer par degré des relations familiales à celles de clientèle. Un homme pouvait être le client d'un autre parce qu'il en escomptait une protection, ou qu'il en avait déjà reçu des bienfaits, parce que sa famille avait contracté une dette (morale aussi bien qu'effective) auprès de ce patron, parce qu'il le servait, en tant que péon ou en tant que fermier, parce qu'il était son subordonné dans le cadre de relations professionnelles — un employé aux écritures à l'égard de son chef de bureau, dans l'administration du fisc, par exemple.

Mais de ces relations étroites, multiples, qui liaient les hommes les uns aux autres, on ne peut tirer aucune conclusion simple : l'opinion politique d'un individu n'entraînait pas l'adhésion de sa famille à sa cause. Au contraire, peut-être : la stratégie implicite des lignages visait plutôt à posséder un représentant dans chaque camp en présence, ce qui permettait de diminuer les risques encourus par chacun de ses membres, et donnait l'assurance de disposer d'un intercesseur en toute circonstance. D'autre part, le fait même d'appartenir à un clan, ou d'être lié à un homme à l'opinion très marquée facilitait le choix contraire : à l'abri d'une famille royaliste, on pouvait agir en faveur de la guérilla avec moins de danger ; protégé par un patron patriote, on pouvait saisir les secrets de la guérilla pour les livrer aux gens du roi...

Parce qu'une bonne partie des structures sociales étaient collectives, les hommes étaient inclus dans des combats qu'ils n'avaient pas choisis. Un Indien de Mohosa était forcément patriote, un autre de Sicasica, pour la même raison, était royaliste. S'explique ainsi le grand nombre de transfuges récidivistes, que Vargas ne condamnent pas. La paix dans laquelle s'était déroulé l'enfance de Vargas avait disparu sous le coup des divisions intestines et des risques de représailles. Un village patriote n'était jamais entière-

³⁴ JSV, p. 65.

³⁵ JSV, p. 67.

³⁶ JSV, p. 67.

³⁷ JSV, p. 40, 46.

³⁸ JSV, p. 269 : « Que después lo hizo compadre el comandante Chinchilla. »

ment sûr de la loyauté de tous ses habitants. Les haines de voisinage étaient exacerbées par la guerre, l'incertitude, la délation³⁹.

Et la pression de la guerre entraînait les autorités villageoises dans des doubles jeux risqués. À la demande de ses administrés, persécutés par les expéditions royalistes, l'alcalde d'Inquisivi, Andrés Valdés, avait accepté de feindre de passer au roi. Mais il se prit bientôt au jeu et finit éliminé par la guérilla⁴⁰.



Les particularismes de la société d'ancien régime où chaque estat, chaque village, cherche à se faire attribuer des fors — des droits, mais aussi des devoirs spécifiques —, continuaient dans la guerre, sous d'autres formes. Pourquoi tel village soutient-il la guérilla, pourquoi tel l'autre la combat ? Aucun élément du Journal ne permet de le savoir. Mais on devine bien que l'hostilité fréquente entre deux contrées voisines renforçait leurs convictions opposées. Dans les vallées, Sicasica est royaliste, Mohoza patriote, c'est ainsi. Un Indien paie — cela va de soi — le tribut parce qu'il est de Sicasica⁴¹ ; le curé fait du zèle en s'intitulant colonel de l'armée royale⁴². La situation particulière du bourg, situé sur la route de La Paz à Oruro, et l'indispensable contrôle qu'y exerçait l'armée royale n'expliquent pas entièrement son indéfectible loyauté.

La xénophobie constitutive de cet univers compliquait les relations entre guérilleros d'origine différente. Vargas ridiculise la prudence du sergent anglais García⁴³. Lira s'exclame, arrêté par Moreno, originaire du Cuzco et commandant d'une troupe de grenadiers de la même origine : « Ya habrán hecho revolución pícaros cuzqueños⁴⁴. » Cependant, les gens du Cuzco considérés comme les patriotes les plus courageux des Andes et

³⁹ JSV, p. 144-145. « Así que llegó la partida y lo pescó a Calderón sus vecinos y paisanos por gracia pidieron que en el acto debía ser descuartizado. [...] Así que entraron al pueblo lo habían muerto a palos, pedrazas y lanzazos a las 4 de la mañana el 21. Nosotros entramos a las 11 del día, ya lo encontramos tirado muerto el cuerpo de Domingo Calderón en una de las esquinas de la plaza en una de esas capillas (porque en las cuatro esquinas habían en casi todos los pueblos tienen así sus capillas). »

⁴⁰ JSV, p. 291.

⁴¹ JSV, p. 256.

⁴² JSV, p. 276.

⁴³ Un pseudonyme du même genre que celui qu'avait choisi l'Espagnol Blanco, réfugié en Angleterre sous le nom de White ? García pourrait être l'équivalent de Smith.

⁴⁴ JSV, p. 192.

pour cela haïs des royalistes qui avaient réduit leurs armées avec beaucoup de mal⁴⁵. Défendre la même cause n'atténuait pas l'esprit de clocher.

À l'inverse, l'appartenance à un même territoire pouvait rapprocher les êtres les plus inconciliables s'ils se trouvaient en présence d'un étranger. Le plus bel exemple que Vargas donne de ce chauvinisme consiste en l'éloge que l'officier royaliste Pedro Antonio Asúa fait du courage des gens des Vallées (c'est-à-dire, des Indiens) contre un autre officier royaliste, le colonel Francisco Xavier de Aguilera, qui opérait dans les provinces de Santa Cruz. Face à l'homme des basses terres, le commandant de la contre-guérilla prononce un éloge enthousiaste de ses adversaires des Vallées.

« Picado Asúa (que se hallaba presente) le dice a Aguilera [...] que no le parezca a él que el partido de Hayopaya y Sicasica sean como los partidos de Santa Cruz, Vallegrande, Misque y otros lugares; que en Hayopaya peleaban como hombres, como firmes patriotas, presentando el pecho a las balas descubiertamente aunque con fuerzas siempre desiguales en lo que hace a gente armada; que no peleaban como los tembetas de Santa Cruz y toda su provincia (hoy Departamento) ni menos peleaba como los cambas (dice generalmente que es una expresión que no les gusta a los cruceños, menos le gustaría a Aguilera); que no le parezca a él que los jefes de Hayopaya sean como Padilla, Serna o Berdeja, como el bruto del Curito, Escuro, ni peleaban con cobetes, ni menos sean como Vargas, Cabo Gorzo y otros caudillos; que los caudillos de estos lugares son hombres que han sabido sostenerse, prueba de ello se sostienen hasta la presente y con mucho aumento de armas, mucho entusiasmo, y entusiasmo heroico que el más infeliz indio manifiesta viendo a las reales tropas; y si quiere experimentar que haga Aguilera una expedición sobre Hayopaya para probar el patriotismo de aquellos lugares que él, Asúa, los ha batido desde que ha sido un mero alférez desde el año 1814; que sabe y los conoce el propio carácter que tienen los hayopayebos y sicasiqueños, esto es todos los pueblos del Valle⁴⁶. »

L'ORGANISATION DES « ZONES LIBÉRÉES »

Vargas n'indique pas à quel moment le commandant de la guérilla commença de donner une administration civile aux deux provinces qu'il contrôlait. Ce fut l'œuvre d'Eusebio Lira, qui s'inspira peut-être de ce qu'avaient projeté de mettre en place les officiers de Buenos Aires. Il désigna des administrateurs civils, aux attributions calquées sur celles de l'administration espagnole la plus récente : des subdélégués. Malgré l'hostilité que les réformes bourbonniennes avaient suscitée, le système des intendances ne paraît donc pas avoir été remis en question par la guérilla, alors que son application datait de vingt-cinq ans. On constate une fois de plus la singulière faculté d'adaptation à la nouveauté d'un monde traditionnel.

La plupart des ouvrages traitant de cette histoire nomment le terrain d'action de la guérilla « republiqueta », suivant en cela la désignation de Bartolomé Mitre. Le succès de ce terme s'explique difficilement, les guérilleros ne l'employant jamais. Ils lui préfé-

⁴⁵ JSV, p. 227 : le sergent Inofuentes massacré « porque lo habían conocido como fuese cuzqueño ». P. 200 : « Cuzqueños, que por entonces era la gente más valiente de toda esta América. »

⁴⁶ JSV, p. 312-313.

raient el Estado, ou la nación qui désignaient les aspects civils de ce combat, les aspects militaires étant la patria (voir chap. 13). La patria, c'était les soldats de la patrie ; el estado ou la nación, c'était l'instance à laquelle on versait sa contribution de guerre, en espèce ou en nature. À partir de 1813, les Vallées firent rapidement l'apprentissage de l'autonomie. Les zones contrôlées par la guérilla ne payèrent plus le tribut ni les alcabalas, obéirent aux autorités désignées par la guérilla, mais en participant à ses décisions, en négociant leur soutien, comme il apparaît à chaque crise grave. En décembre 1817, les représentants des villages, des Indiens pour la plupart, exigèrent de participer à la désignation du nouveau commandant en chef (voir chap. 12).

Sous le commandement de Lira et de Chinchilla, les Vallées s'installèrent dans une indépendance de fait à laquelle l'intervention de Lanza vint mettre fin, pour placer à nouveau la zone à sa place, subordonnée, dans un ensemble national. Les difficultés rencontrées par les agents de la république, pendant tout le XIX^e siècle, pour rétablir le tribut et procéder à des revisitas s'explique peut-être par les changements connus par les vallées au cours de la guerre. Ayant soutenu la guérilla qui les dispensait du tribut au prix du sacrifice de nombreuses vies, elles admettaient mal, leur cause victorieuse, de revenir au régime ancien. Les Vallées, souvent agitées sous la République, ne se résigneront pas facilement à rentrer dans le rang.

LES COMBATTANTS

«Ne souffrez jamais que dans les corps qu'ils composent les étrangers soient, ou les plus forts, ou en majorité. Quand on attache plusieurs chevaux à un même pieu, on se garde bien de mettre ceux qui sont indomptés, ou tous ensemble, ou avec d'autres en moindre nombre qu'eux, ils mettraient tout en désordre» Sun Tzu, *L'art de la guerre*, art. XI.

Les sources espagnoles ont toutes traité en montoneros ce que la chronique de Vargas nomme soldats de la Patrie : des bandits issus des couches les plus basses de la société que la guerre se chargerait d'éliminer. À cette condamnation s'ajoute une dimension socio-ethnique : les guérilleros et leurs commandants étant souvent indiens, on les considérait aussi comme des paysans rebelles qu'on réduirait à l'obéissance par la crainte et dont une armée encadrée par des professionnels viendrait à bout sans peine.

Les soldats de l'armée royale n'étaient pas mieux considérés, et les officiers royalistes insistaient également sur le fait que leurs troupes devaient ne s'alimenter que de bons à rien pour ménager les sujets productifs. La guerre finit par apparaître comme un moyen de purger la société coloniale de ses mauvais éléments, en particulier des vagabonds qui infestaient les villes et des bouches inutiles qui encombraient les haciendas¹. En somme, qu'il s'agisse des guérilleros ou des soldats du roi, la plupart des hommes qui participèrent à cette guerre furent jugés méprisables par le commandement royaliste, conscient de mener une sale guerre où il ne récolterait pas de gloire.

Notre chroniqueur adoptait un point de vue tout autre. Même s'il n'en dissimulait pas les faiblesses, il présentait les acteurs de son *Journal* comme les défenseurs d'une cause sacrée, celle de la Patrie. Le point de vue de Vargas était celui d'un citoyen moderne, non plus celui d'un sujet ; le devoir de chacun était de libérer sa terre, non d'obéir aux autorités en place, et cette exaltation de la révolte donnait à tous ces combattants une dignité qu'ils ne pouvaient espérer dans le cadre de l'ordre ancien. Le projet passablement hagiographique de Vargas introduit donc un biais dans les informations qu'il donne sur ses compagnons ; là encore, il faudra procéder avec réserve et prudence pour chercher à comprendre ce qu'étaient les hommes qui avaient intégré les rangs de la guérilla. Ni le mépris des officiers de la *contra-insurgencia*, ni l'admiration de Vargas ne

¹ F.-X. Mendizábal exprime ce mépris à l'égard des montoneros qui agissaient aux abords de Lima : « Estos miserables que, por la mayor parte, son zambos y mulatos de los mal entretenidos en la capital y han tomado el ejercicio de guerrilleros, no escarmientan a pesar de la mortandad que han sufrido desde que se han dedicado al servicio de la patria, y parece que la providencia quiere por este medio libertar a Lima de esta gente tan perjudicial en las grandes ciudades. » (Op. cit., p. 184.)

pourront servir de guide au cours de cette enquête dont les conclusions resteront limitées.

Aucune étude approfondie de ces hommes ne sera possible, la plupart de leurs traces ayant disparu ; ils étaient trop obscurs pour en laisser eux-mêmes de durables, et les rôles de la guérilla n'ont pas été retrouvés. Le Journal reste seul pour préserver leur souvenir, et la liste des serviteurs de la patrie jointe à la chronique est l'unique document de synthèse que l'on possède sur ces troupes. Toutefois, cette pièce reflète le point de vue de Vargas, officier lui-même et attaché au commandement par ses fonctions : il ne fournit, par conséquent, de renseignements précis que sur les officiers. Des soldats et des sous-officiers paraissent dans le Journal, et Vargas se plaît à rapporter l'action d'éclat de l'un d'entre eux ou une anecdote attachante. Mais la plus grande partie des informations qu'il fournit sur les hommes qui ont fait la guerre obéit à une hiérarchie précise : en premier viennent les commandants, ensuite les officiers, enfin la troupe et la *indiada*. Cependant l'ascension de Vargas — un cas parmi d'autres —, enrôlé comme soldat et qui finit la guerre au grade de commandant, illustre que cette armée nouvelle ne respectait pas les cloisonnements en vigueur dans les armées régulières ; les informations concernant le groupe des officiers, qui ne constituait pas un corps fermé, peuvent donc servir à comprendre, en partie, l'ensemble des guérilleros. Avant d'observer ces derniers, je présenterai sommairement leurs adversaires.

LES SOLDATS DU ROI

Dans ce chapitre, il ne sera pas question de décrire les armées royalistes auxquelles s'est confrontée la guérilla et dont plusieurs ouvrages ont traité². On les évoquera pourtant au passage car il nous faut entendre comment la guérilla percevait ses adversaires et comment cette perception pouvait influencer sur certains de ses choix. Globalement, ils étaient l'ennemi, et l'univers des guerriers semblait ne comporter que deux catégories, les soldats du roi et ceux de la patrie. Mais au jour le jour, la division n'apparaît pas si nette. La grande majorité des troupes étaient formées d'Américains, il existait parfois des liens de parenté ou de voisinage entre les deux camps, et les transfuges étaient nombreux.

Selon l'index élaboré par Gunnar Mendoza, Vargas cite nominativement 158 royalistes, parmi lesquels 63 officiers, 1 sous-officier, 8 soldats, 20 gouverneurs, subdélégués et *alcaldes*, auxquels s'ajoutent 20 *vecinos* des Vallées et 45 curés et religieux. Quand il parle des troupes, Vargas précise leur nombre et le lieu de leur casernement. Les informations qu'il donne sur le nombre des poursuivants de la guérilla se révèlent sûres, et ses informateurs bien renseignés. La composition des colonnes et des compagnies qui pénétraient dans les Vallées est à peu près la même dans les sources des deux partis. Il est vrai qu'étant donné la dimension des villes de garnison et la rareté des chemins praticables, le déplacement de plusieurs centaines d'hommes ne passait pas inaperçu. Toutefois Vargas ne disposait pas de vue d'ensemble sur les forces de la vice-royauté et il se contentait de dénombrer les compagnies qui menaçaient directement les Vallées. En 1818, l'ingénieur militaire Francisco-Xavier Mendizábal arrête le nombre total des soldats du roi à

² Le point sur la bibliographie : les sources des contemporains, Torrente et Mendizábal, puis plus récemment les vol. de la col. MAPFRE, outre le classique de Campbell.

5 000 hommes, répartis à travers le Haut et le Bas-Pérou ; ils seront près de 9 000 à la fin de la guerre³.

Il s'agissait de troupes essentiellement américaines, à l'exception des 800 hommes du bataillon Talavera venu de métropole en 1814, cantonné dans le Haut-Pérou entre 1815 et 1816, puis envoyé au Chili où il fut complété par des combattants de l'île de Chiloe⁴. En novembre 1815, s'établirent également en Charcas les métropolitains du bataillon de Extremadura envoyé des plaines de la Nouvelle-Grenade par le général Morillo, renforcé par le bataillon de Gerona. Seule la présence des soldats du bataillon de Extremadura est mentionnée dans le Journal. Cantonné à Oruro puis à Sicasica, c'est lui qui formait l'ossature des expéditions entreprises pour éradiquer la rébellion des Vallées durant les années décisives de 1816 et 1817.

Pour le reste, les troupes royales résultaient d'un recrutement local forcé. Dans les villes, les autorités municipales devaient aider à l'enrôlement des vagos⁵. Dans les campagnes, les hacendados étaient tenus de signaler les jeunes hommes susceptibles de servir. Observons de plus près comment ces levées s'effectuaient dans le Haut-Pérou. Le vice-roi établissait les objectifs que les intendants devaient faire appliquer dans leurs provinces. En 1819, le quota à atteindre par Cochabamba est de 500 recrues ; l'intendant-gouverneur, le colonel de milices Juan Mendizábal Imaz, adresse à toutes les autorités locales une circulaire définissant ainsi les critères de sélection :

« [...] Debiendo recaer la elección de destinados al servicio de las armas en aquellos jóvenes vagos, sin ocupación útil en el país, y mal entretenidos, consiguiente muy necesario de la ociosidad y cuyos miembros corrompidos no deben tener asilo entre los laboriosos habitantes por lo perjudicial que son, infestando la parte sana de los pueblos⁶. »

Les vagos mal entretenidos ne devaient pas manquer, mais ils ne se laissaient pas attraper facilement. Les effets de cette campagne se révélèrent décevants, et on ne put rassembler que 329 hommes malgré tous les efforts de l'intendant qui confiait dans une circulaire confidentielle qu'il fallait coûte que coûte remédier aux désertions croissantes⁷.

Aussi l'armée du roi s'alimentait-elle à la source des prisonniers de guerre qu'elle obligeait à s'enrôler, puis qu'elle envoyait au loin afin de réduire le risque de les voir s'enfuir. Les captifs du Bas-Pérou partaient pour Charcas et la plupart des prisonniers du Haut-

³ Selon le vice-roi Joaquín de la Pezuela, leur entretien revenait à 120 000 pesos par mois. Mais La Serna, que Pezuela accusait de faire peser une charge excessive sur les provinces, en particulier celles de la Paz et de Potosí, exigeait du pays 241 000 pesos. F.-X. Mendizábal, Op. cit., p. 307.

⁴ José Semprun, Alfonso Bullón de Mendoza, El ejército realista en la independencia de América, Mapfre, 1992, p.135, et F.-X. Mendizábal, Op. cit., p. 147.

⁵ ALP/EC...

⁶ AMC, ECC n°297, 1819-1820, Exp. Sobre recluta de soldados.

⁷ Id., « las grandes bajas del ejército que ocasionan las continuas deserciones. » Cochabamba, 13 février 1821.

Pérou étaient envoyés en direction de la sierra péruvienne. Ce fut le cas d'un émissaire de Lanza, capturé en juin 1823, et condamné à servir à Huancayo. Mais il s'agissait d'un procédé à courte vue. L'homme expédié à plusieurs centaines de lieues de son foyer songeait à retrouver sa terre plutôt qu'à se battre pour une cause qui n'était pas la sienne. Dès qu'il le pouvait, il faussait compagnie à ses chefs et, s'il ne pouvait rentrer chez lui, il s'en allait grossir d'autres montoneras ou se faisait bandolero.

Ceux dont on n'espérait aucun service, généralement les officiers supérieurs, étaient envoyés vers la côte, à Tacna, pour être transférés au Callao, puis à Lima, où ils étaient jugés. À partir de 1820, l'armée constitutionnelle du Haut-Pérou créa des camps de prisonniers dans les îles du lac Titicaca, au large de Puno. Quelques centaines d'hommes y furent internés, sur lesquels on ne possède pas d'études. Dans le cas particulier des prisonniers issus des rangs des armées du Río de la Plata, parmi lesquels se trouvaient des Noirs, l'armée royale procédait à la vente de ceux qui étaient esclaves ou qu'elle prétendait tels⁸.

L'ordinaire des troupes royalistes n'était pas davantage attirant que leur terrain d'action. La correspondance des officiers abonde de détails soulignant la pénurie à laquelle il leur fallait faire face. Le général Goyeneche se plaignait des distances qui séparaient les villes de l'altiplano, du manque de fourrage et d'armes à feu ; il devait équiper cinq cents hommes avec trois cents fusils⁹. À la veille de la bataille de Vilcapujio, la situation de l'armée royale ne laissait pas pressentir sa victoire :

« Verdadamente era muy apurada nuestra situación, ballándonos con un ejército disminuido por la continuada deserción que daba fundados celos de la poca disposición que había en la tropa para batirse bien distantes más de 80 leguas del Desaguadero, único punto donde podíamos retirarnos a marchas forzadas, y eso abandonando equipaje, artillería y municiones, por la grande mortandad de mulas que habíamos experimentado por falta de pasto y forraje que teníamos que atravesar por los partidos de indios, los más sublevados, que nos hubieran quitado todos los recursos de subsistencia¹⁰. »

Dans les deux camps, on avait recours aux mêmes expédients ; des Indiens et des troupeaux de lamas assuraient le portage des vivres et des canons¹¹, tandis que les soldats du roi se battaient en guenilles, « tan traposos que no se podían distinguir¹² », re-

⁸ ALP/EC, C 154 E 2, 1816.

⁹ CDIP, Dumbar Temple, introduction.

¹⁰ F.-X. Mendizábal, Op. cit., p. 61. La misère des troupes royalistes se battant au sud était plus grande encore comme en témoigne la correspondance des officiers de Chillán et de Concepción (AGI, archivo del virrey Abascal, 1814, papeles sediciosos).

¹¹ F.-X. Mendizábal, Op. cit., p. 64 : « Fue pensamiento original, sugerido por la necesidad, la ocurrencia de servirse de estos débiles animales [las llamas] para el transporte de las municiones y verdaderamente un espectáculo muy nuevo, ver caminar un ejército al paso lento de estos tardos entes ; y sus cañones y sus cureñas en hombros de indios, o tirados cuando lo permitía el terreno, por los mismos. »

¹² F.-X. Mendizábal, Op. cit., p. 123.

marque Vargas. De tels soldats n'entretenaient pas de bons rapports avec leur commandement qu'ils redoutaient et qui les méprisait. Lorsqu'il arriva en Amérique, le général La Serna, habitué « del mismo modo que sus oficiales a la táctica europea y a la brillante disciplina y elegante porte de las tropas que habían combatido con el primer guerrero del siglo¹³ », jugea sévèrement ces troupes sans discipline ni prestance.

« Los soldados peruanos eran deaseados en su traje, tenían groseras costumbres, poca elegancia en su porte, una tosca educación, y finalmente un modo de servir enteramente diverso de los europeos¹⁴. »

Et c'est sous la menace, à coups de ceinturons, que leurs officiers les conduisaient au feu¹⁵. Pourtant ces derniers n'étaient pas non plus sans reproche. Qu'ils vissent de métropole ou fussent originaires du Haut-Pérou, beaucoup d'entre eux avaient été gâtés par les idées nouvelles. Lors de la campagne de 1814, Goyeneche dut expliquer pourquoi il appela à la rescousse les milices du Cuzco, d'Abancay et de Puno, malgré tous leurs défauts et leur propension à désertir : les officiers qu'il avait sous ses ordres, grands lecteurs de la presse politique de Cadix qui gagnait l'Amérique par paquets entiers, passaient leur temps en palabres dans des clubs libéraux, ou fréquentaient des créatures de Belgrano qui leur parlaient en faveur de la cause patriotique. C'est l'un des aspects de l'armée royale sur lequel on insiste fort peu. Bien avant la révolution espagnole de 1820, certains officiers de carrière penchaient du côté de la politique nouvelle, et le destin d'un Bonaparte avait encouragé plus d'un à chercher des raccourcis politiques vers la fortune et la gloire. C'est sur les chefs de milices locales, propriétaires attachés aux avantages qu'ils tiraient de l'ordre ancien, que dut s'appuyer la cause royale¹⁶.

LES OFFICIERS DE LA PATRIE

On pourrait supposer que le journal serait plus disert en ce qui concerne les officiers patriotes. Néanmoins, nous ne saurons rien de leur origine sociale ; comme à son habitude, le chroniqueur accorde autant d'importance au lieu dont sont originaires ses personnages qu'il se désintéresse de leur fortune et de leurs ressources. S'il est donc bien probable qu'il existait des inégalités entre les combattants, il nous est impossible de les connaître. Le peu d'éléments dont on dispose montre plutôt une médiocrité générale.

¹³ F.-X. Mendizábal, citant Torrente, p. 53. Le premier guerrier du siècle est Napoléon.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ JSV, p. 149.

¹⁶ Un bon exemple, celui du subdélégué Agustín Antezana que présentent ainsi les archives de Cbba : « coronel de milicias disciplinadas, regidor del cabildo de Cochabamba, comandante militar y gobernador subdelegado del partido de Tapacari. » Il administre les biens de sa belle-sœur, Agustina Antezana, deux haciendas dont les revenus sont estimés à 6 600 pesos l'an, ce qui représente beaucoup à l'échelle de la province. ACM, ECC n° 306, 1824-1825.

Le total des biens du caudillo Prudencio Miranda¹⁷, confisqués et vendus au profit du fisc en juin 1817, s'élevait à 668 pesos et 2 réaux¹⁸. Les archives ne conservent pas de dossiers de ce genre concernant les Vallées car leurs chefs n'ont fait l'objet d'aucune procédure qui soit connue. Quand ils ont été fait prisonniers, leurs richesses, s'ils en avaient, n'ont vraisemblablement pas été confisquées mais pillées sans jugement. Ces hommes n'avaient plus guère à perdre. Quant il rappelle ses mérites à ses subordonnés, le commandant Lira ne manque pas d'évoquer la ruine de ses quelques avoirs, et rien dans le journal ne permet de penser que lui-même et ses successeurs aient tiré profit de leur engagement au service de la patrie. Un parent de sa mère, Melchor Durán, vecino de Mohosa, avait suffisamment de biens pour entreprendre la construction d'un moulin sur les terres communes¹⁹, mais un autre de ses alliés, le cacique Navarro Borja, avait été reconnu « pobre de solemnidad », et ne possédait d'autres terres que celles qu'il louait à des comuneros²⁰. En revanche, on sait que le commandant Santiago Fajardo était propriétaire d'haciendas et qu'il exploitait des mines, et l'on connaît la fortune de la famille García de la Lanza, constituée de cocales des Yungas. Mais l'engagement de ces hommes a privé la plupart du bénéfice de leur fortune, et ce n'était pas en mobilisant leurs peones qu'ils avaient acquis leur grade mais en faisant leurs preuves au combat.

Les 109 officiers, que Vargas a choisi de retenir pour sa liste finale, ont été classés par lui en fonction de la date à laquelle ils se sont engagés. Une notice brève en rappelle l'origine (leur naturaleza et leur vecindad), les grades et le destin final. Ces informations succinctes donnent cependant une idée assez claire de la composition du corps des officiers et des modifications qu'y apporta chaque commandant. Les premières constatations confirment l'ancrage régional de la guérilla : pour l'ensemble de la période, une écrasante majorité de ces hommes provenaient du Haut-Pérou, et les deux tiers d'entre eux étaient originaires des provinces mêmes où se déroule l'action de la guérilla — les Vallées proprement dites et le bassin de Cochabamba.

Figure 29 : Origine des officiers de la guérilla, 1814-1825

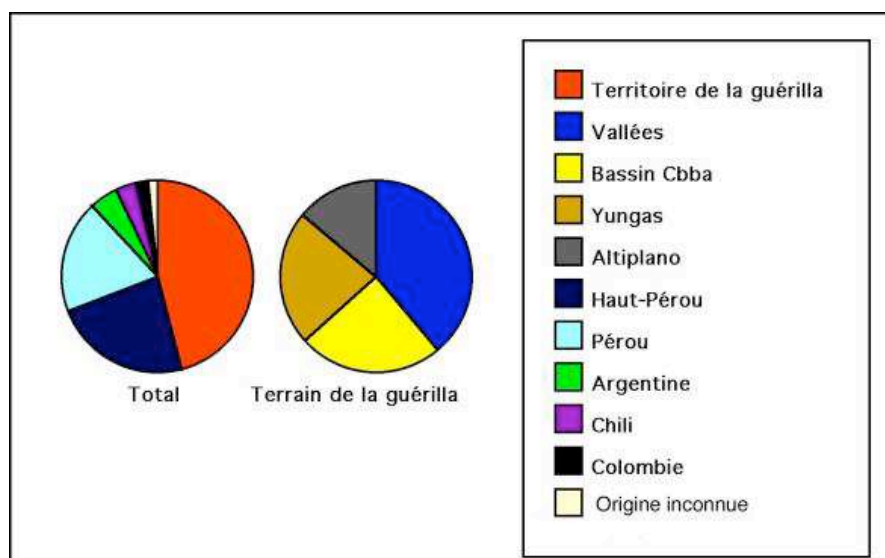
¹⁷ Qui n'appartenait pas à la guérilla de Sicasica mais à l'une de celles qui harcelaient les zones proches de la capitale, Chuquisaca.

¹⁸ ANB, INP 1819.

¹⁹ ANB, Expedientes coloniales, ad., 1806 n° 13.

²⁰ ANB, EC, 1806, n° 119.

LES COMBATTANTS



Source : JSV, p. 403-422.

Entre le premier et le dernier commandement, des changements importants se manifestent. Le tableau 1 montre la continuité qui s'établit entre les deux premiers, celui de Lira et celui de Chinchilla²¹. Ce dernier, qui se présenta comme l'héritier de Lira, ne recruta que dix officiers pendant les trois années durant lesquelles il conduisit la guérilla, et il s'appuya principalement sur ceux qui représentaient déjà la vieille garde, ses premiers compagnons. Cette absence de renouvellement semble conforter l'hypothèse d'une période de repli. En revanche, le retour de Lanza dans les Vallées au début de 1821 correspond à un moment de la guerre durant lequel la guérilla des Vallées dut s'ouvrir à des hommes venus des armées régulières, comme celle venue du Pérou en 1823 sous le commandement du général Andrés Santa Cruz

Figure 30 : Origine des 109 officiers de la guérilla figurant dans le Journal de Vargas

Origine	Lira	%	Chinchilla	%	Lanza	%	Total	%
HAUT-PE-ROU	41	85,4	6	60	27	52,94	74	67,89
Vallées	19	39,6	5	50	8	15,68	32	29,35
Yungas	4	8,3	1	10	6	11,76	11	10,09
Altiplano	13	27,1	-	-	9	17,64	22	20,18
Bassins	1	2,1	-	-	3	5,88	4	3,66
Santa Cruz	4	8,3	-	-	1	1,96	5	4,58
PEROU	4	8,3	1	10	19	37,25	24	22,01
CHILI	2	4,1	-	-	1	1,96	3	2,75
ARGENTINE	1	2,1	2	20	2	3,92	5	4,58

²¹ Je ne retiens pas la courte période pendant laquelle Santiago Fajardo exerça le commandement, de décembre 1817 à mars 1818.

LES COMBATTANTS

COLOMBIE	-	-	-	-	2	3,92	2	1,83
ECOSSE	-	-	1	10	-	-	1	0,91
TOTAL	48	100	10	100	51	100	109	100

Source : JSV, passim

Dans les premières années, le recrutement de la guérilla semble avoir été essentiellement local, les officiers étant natifs et vecinos des Vallées, outre un contingent de Péruviens formé à partir de cuzqueños réchappés de la défaite des révolutionnaires du Cuzco, en 1815. Six ans plus tard, la victoire de San Martín à Lima entraîna une nouvelle offensive en direction de l'altiplano, et des officiers survivants de la campagne de 1823 ou évadés des prisons que l'armée royale avait établies dans les îles de Puno, vinrent s'agréger à la guérilla²². Dans cette dernière phase de la guerre, le nombre des Chiliens et des Colombiens continua de se maintenir à un niveau très bas, quant aux Argentins, les montoneras de Güemes, qui avaient besoin d'hommes pour garder leur frontière, ne les laissaient guère filtrer plus au nord que Salta et la quebrada de Humahuaca.

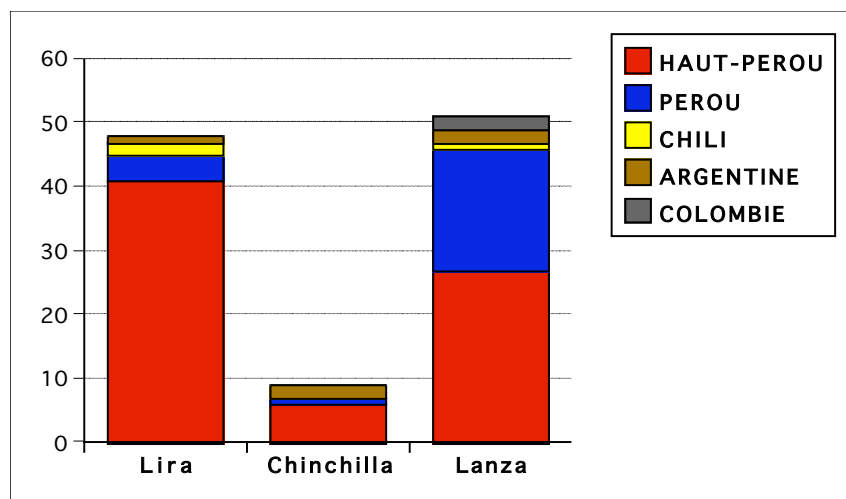


Figure 31 : Origine des officiers de la guérilla recrutés par ses trois commandants

Les modifications apportées par le cours de la guerre à la composition du corps des officiers se retrouvent également dans celle des soldats, même si Vargas n'en donne aucune liste.

LA TROUPE

Les effectifs de la guérilla ont beaucoup varié. La tendance générale était à un accroissement des forces qui passèrent d'un noyau de 17 hommes à la fin de 1814, à plus de

²² ANB, MG 1826, n° 1, Estado mayor general 1826.

LES COMBATTANTS

494 en février 1825²³. Mais les revers de la cause patriotique ont entraîné des chutes brutales, voire des dissolutions, comme celle à laquelle se résigne le commandement en janvier 1817. Les soldats, moins visibles que les officiers, remisaient leur fusil et s'en retournaient en leur village où ils reprenaient leur activité ordinaire jusqu'à ce que la guérilla connût des jours meilleurs. Jusqu'en 1821, la guérilla ne connut pas d'année sans fonte soudaine du nombre de ses soldats. Il n'est donc pas possible de connaître le pourcentage des hommes des Vallées qui furent enrôlés à titre permanent ou temporaire. L'importance des pertes rapportée au nombre des habitants des provinces d'Ayopaya et de Sicasica permet seulement d'inférer que la plupart des jeunes hommes étaient concernés par ce combat. La guérilla n'avait aucune raison d'épargner la conscription aux habitants des villages qu'elle contrôlait.

À titre indicatif, sachant bien que ce nombre inclut beaucoup de ralliés de la dernière heure ainsi que des soldats péruviens dispersés qui étaient venus se joindre à la guérilla dans les derniers moments de la guerre²⁴, voici quelle était la composition de ce que les livres de comptes de la trésorerie de La Paz nomme le batallon de los Aguerridos, en février 1825 :

Plana mayor	1 sargento mayor 1 ayudante mayor 1 abanderado
Oficiales	5 capitanes 5 tenientes 1° 5 tenientes 2° 11 subtenientes
Tropa	11 sargentos 1° 20 sargentos 2° 24 cabos 1° 21 cabo 2° 9 cadetes 344 soldados ²⁵

Avant cette période faste, pour beaucoup dont la vie était menacée, l'appartenance à la montonera offrait un refuge car, mêmes traqués par les soldats des proches garnisons, ils ne se trouvaient plus à découvert. Ainsi Vargas regrette d'avoir quitté la troupe lors-

²³ Vargas ne fournit jamais un inventaire précis des forces de la guérilla. Il se contente de préciser combien d'hommes étaient engagés dans certaines opérations, et ce nombre variait beaucoup d'un mois sur l'autre. Le rang que s'attribue Vargas dans la guérilla permet d'inférer le nombre de guérilleros au moment de son engagement, et les registres du Trésor de La Paz fournissent les effectifs du bataillon des Aguerridos au lendemain de la victoire.

²⁴ José Miguel Lanza entreprit une politique systématique de ralliement qui se traduisit par des gratifications accordées aux déserteurs des armées royalistes ((CTP, 1825, libro I, exp.).

²⁵ (CTP, 1825, libro I, exp.). À ces effectifs, s'ajoutaient la banda (35 musiciens) et un chirurgien. Le total du bataillon s'élevait à 494 hommes, dont 29 officiers et 76 sous-officiers.

qu'une promotion intempestive au grade de commandant d'un village le force à sortir de l'abri collectif :

« Así me hallaba en servicio más peligroso y más escaso de recursos, porque en la División percibía de cuando en cuando un corto socorro siquiera y la ración de carne y lo que proporcionaba el país, y asimismo estaba más seguro un hombre entro de gente armada²⁶. »

Devenu chef de Mohoza, Vargas se retrouvait seul, livré au hasard mauvais de la guerre et soumis au rythme des entrées de l'ennemi dans sa vallée. L'assurance procurée par le groupe ainsi que le souvenir des épreuves partagées entretenait la fraternité d'armes. Lorsque le commandant, contraint de dissoudre sa troupe, demande à ses hommes de se disperser, chacun pour soi, les adieux auxquels les guérilleros s'abandonnent rappellent ceux d'une famille aimante forcée de disparaître.

« [...] Todos los soldados al despedirse lloraban amargamente : como si se nos hubiese muerto el padre o la madre más amorosa no podíamos expresar, sollozando por la Patria. Fue el paso más tierno. Entre soldados se despedían abrazándose como fieles compañeros, dándose satisfacciones, pidiéndose perdón por si se hubiesen agraviado en algo o no se encontrasen ya más²⁷. »

L'union, la solidarité et l'harmonie ne comptaient pourtant pas au nombre des vertus cardinales des guérilleros. Vargas ne le dissimule pas, mais l'existence même de son récit peut faire croire le contraire car le simple fait de rapporter les événements des Vallées comme une seule et même histoire crée l'illusion d'une unité. Ce que l'on nomme aujourd'hui la guérilla des Vallées, ou pis encore la republiqueta de Sicasica et Ayopaya, correspondait à une structure éclatée, traversée de tensions graves. Même si elle était le reflet d'un même terroir, elle était formée d'hommes qui faisaient grand cas des petites différences, et le moindre écart entre communautés, entre villages, entre provinces, établissait de solides barrières. Celui qui appartenait à une communauté de Cavari ou d'Irupana, avait hérité de querelles et de partis irréconciliables ; la discipline ne parviendra pas toujours à empêcher des règlements de comptes expéditifs entre des hommes qu'une cause commune aurait dû rassembler.

Que dire alors de ceux qui n'étaient pas originaires des Vallées ? Les soldats qui avaient appartenu aux troupes de la révolution du Cuzco, parlaient le quechua au sein de troupes majoritairement aymaras, et avaient défendu un projet de fédération sud-américaine sous la direction de l'ancienne capitale de l'empire inca ; l'arrogance des cuzqueños était aussi mal acceptée que leur prestige était grand²⁸. Les survivants des troupes de Warnes, venus de Santa Cruz et de Vallegrande, s'intégraient avec peine à l'univers andin et indien des vallées, et leur ignorance du terrain et des langues autochtones suscitait de la défiance.

²⁶ JSV, p. 339.

²⁷ JSV, p. 126.

²⁸ JSV, p. 208. « Por entonces era la gente más valiente de toda esta América. »

Le journal ne dit rien de la façon dont le commandant s'efforça d'atténuer ces distances, mais rapporte plutôt que la guérilla était formée de petits groupes de la même province, appartenant à la même génération de combattants, ou bien encore unis par la fidélité à un même capitaine. C'est ainsi que les rescapés des armées du Cuzco et de la guérilla du chanoine Ildefonso de las Muñecas formaient un groupe à part, rassemblés dans une compagnie qui comptait soixante-dix grenadiers en 1817, et qui avaient à leur tête des officiers de même provenance, qui parlaient leur langue et ne partageaient pas leurs quartiers avec les gens des Vallées²⁹.

On voit ici à l'œuvre les dangers du communautarisme au sein de la guérilla. Pendant la période comprise entre 1816 et 1818, les cuzqueños s'organisent progressivement comme une force d'opposition au commandant Lira, poussant chaque fois plus avant les actes d'insubordination, et c'est un complot mené par les chefs de cette compagnie qui parvient à le faire tuer pour s'emparer du commandement en faisant désigner Santiago Fajardo, lié à la bande de Cuzco par ses alliances familiales et sa résidence antérieure à Abancay. L'échec final et la dissolution du corps des cuzqueños après l'élimination des ses dirigeants ne furent rendus possibles que grâce à l'intervention des communautés indiennes. Néanmoins, pendant trois mois, la guérilla des Vallées a été contrôlée par des rescapés de la révolution du Cuzco, au risque d'une rupture avec ses bases locales.

Vargas, combattant de la première heure, suggère aussi fréquemment qu'il existait une spécificité du groupe des anciens. Mais cela ne signifie pas que celui-ci agissait différemment des nouvelles recrues, ni qu'il se situait à part. Il aurait été imprudent de la part du commandement de laisser s'exprimer cet autre particularisme. Néanmoins c'est en ancien combattant que Vargas juge sans indulgence l'ouvrier de la onzième heure que représente pour lui Lanza, et la distance qu'il semble prendre avec la guérilla à partir de 1821, dont témoignent la réduction de son récit et la discontinuité de sa chronique, est révélatrice de cette division. Reste à savoir si Vargas était suivi dans sa bouderie par le noyau des anciens.

Il existait enfin des hommes venus d'horizons jugés très lointains par les gens des Vallées, quelques morenos de Buenos Aires, et deux artilleurs anglais, transfuges de l'armée royale dont les compétences techniques semblent avoir rendu des services appréciables. L'un d'entre eux, un sergent qui avait adopté le pseudonyme de Carlos García, parvient à stopper l'avance de l'ennemi lors d'un combat difficile à Lallave, le 19 septembre 1817³⁰. L'autre, le lieutenant Santiago Eccles, un colosse écossais, fracasse le crâne d'un soldat du roi en le saisissant par les pieds et le frappant sur une pierre, ce qui suscite l'admiration de tous³¹.

Le camp de la guérilla apparaissait comme un ensemble de campements distincts, la indiada à l'écart dans ses propres abris, et sous chaque tente des hommes regroupés selon leur origine. Cette répartition obligeait le commandement à développer des compétences linguistiques. Les délibérations des assemblées générales se tenaient en deux ou

²⁹ Ibid.

³⁰ JSV, p. 173.

³¹ JSV, p.

trois langues³². Avant le combat, les instructions étaient répétées aux combattants « en su propia idioma³³ ». Au cours de leur action contre Lira, les conjurés durent traduire en aymara leurs accusations proférées en espagnol et en quechua³⁴.

Il faut imaginer la guérilla sous des formes diverses — comme un ensemble de forces le plus souvent éparpillées ; comme des camps permanents pendant les quartiers d'hiver ; enfin, comme des colonnes en campagne, chaque troupe sous ses tentes le soir, les Indiens suivant les marches de la petite armée avec des bêtes de somme — mules et lamas — ainsi que des moutons et des vaches destinés à l'alimentation des troupes. Quand la Division prenait ses quartiers, fin décembre, des civils venaient se joindre à celle. Il s'agissait de quelques artisans — forgerons, menuisiers, armuriers, spécialistes du métal, de la poudre et du bois —, indispensables à l'entretien des armes, qui s'installaient dans le village où le commandant établissait la *maestranza* — Mohosa, Cavari, Palca ou Machaca.

La volonté de s'aligner sur l'armée régulière faisait adopter aux différents groupes qui la composaient le nom des corps qui formaient la structure des armées — compagnies, bataillons, division, chasseurs, grenadiers, dragons..., alors que ni leur nombre ni leur équipement ni leur formation ni leur costume ne permettaient de les confondre avec des soldats professionnels. Ainsi, Vargas s'obstine à désigner sous le terme de Division des Aguerres ce que les registres de la république considéreront comme un simple bataillon.

Faute de ressources, les hommes ne portaient probablement pas d'uniformes, Vargas ne fait jamais allusion à ce détail, sauf à la fin de la guerre, lorsque Lanza fit habiller ses hommes par Pedro Antonio de Olañeta. Selon ce qu'on parvenait à saisir lors d'attaques de convois, les guérilleros arboraient parfois un couvre-chef (*gorra*) portant une médaille³⁵. Sinon, on se contentait de distinguer les combattants avec les moyens du bord, de la paille verte, de la terre rouge. Lors d'une rencontre à Cavari, le 16 mars 1817, « las divisas de nuestra gente era de una toquilla de paja verde, y de los enemigos pintado con barro colorado en los sombreros³⁶. » Mais le fait qu'on ne reconnaissait pas l'adversaire ni l'ami du premier coup d'œil occasionnait des confusions tantôt favorables aux rusés qui passaient inaperçus, tantôt funestes aux étourdis qui se trompaient de camp.

Le Journal ne décrit pas mieux la *banda*, la musique de la troupe, que les autres composantes de la guérilla ; pourtant le chroniqueur en était le chef. Lorsqu'il s'enrôle, en

³² JSV, p. 206.

³³ JSV, p. 335

³⁴ JSV, p. 190

³⁵ Un soldat du roi nomme un guérillero « frontino » pour cette raison. Frontino désigne un animal qui porte une tache sur le front.

³⁶ JSV, p. 143. Dans toute l'Amérique, la couleur du roi était le rouge, celle des insurgés variait selon les provinces ; au Mexique, les troupes de Morelos avaient choisi une cocarde bleu et blanc, comme dans le Río de la Plata. Rien ne permet de savoir ce que signifiait le vert qu'arboraient les guérilleros des Vallées.

novembre 1814, Vargas est le premier et le seul tambour de la troupe. Lui avoir confié ces fonctions montre que Lira avait bien l'intention de transformer ses seize compagnons en une véritable force de combat³⁷. Celle-ci croissant, en effet, la musique s'étoffait et Vargas devint tambour-major. Dans les armées régulières, le tambour porte un uniforme voyant afin que le commandant, dont il est l'indispensable auxiliaire, puisse le repérer facilement dans la confusion des combats. En outre, le tambour-major, qui représentait, comme le porte-enseigne, une sorte d'image de la troupe, était choisi pour sa prestance : il le fallait grand et bien bâti. Mais Vargas qui partageait la misère de ses compagnons et qui n'était ni grand ni fort³⁸, ne ressemblait en rien aux beaux tambours-majors des défilés de la victoire. Pas de bel uniforme ni de grandes moustaches et sa caisse qui attirait les balles était rapetassée avec les moyens du bord³⁹. Néanmoins, sa banda acquit de l'importance au rythme de l'accroissement et de la diversification des troupes. En 1818, elle comptait déjà six fifres, au moins autant de tambours, et elle comprenait également des clairons⁴⁰. C'était plus d'une vingtaine de musiciens que dirigeait Vargas, par lesquels se transmettaient les ordres du commandant pendant le combat⁴¹. Rien n'est dit de ce qu'ils jouaient, mais comme les fondateurs de la guérilla avaient appris le métier de soldat dans l'armée de Buenos Aires quand celle-ci conservait les ordonnances en vigueur dans l'armée espagnole, ce document trouvé aux archives nationales de Madrid doit donner une idée assez juste des toques de guerra qui ordonnaient l'action de la guérilla des Vallées.

³⁷ Sur le rôle des tambours dans l'armée, Georges Kastner, Manuel général de musique militaire à l'usage des armées françaises, Paris, Firmin Didot, 1848.

³⁸ Tous les épisodes où il participe au combat décrivent un homme agile qui courait vite, capable de sauter en croupe de l'un de ses compagnons et de se dissimuler facilement parmi des herbes ou des chaumes.

³⁹ La façon dont Vargas décrit les dégâts subis par son tambour et dont parvient à le réparer suggère qu'il était fait de bois et de peau. Cependant, dès les premiers jours de la libération de La Paz, Lanza commande une demi-douzaine de nouveaux tambours pour son régiment : ceux-ci sont faits de métal (« o-ja [sic] de lata », CTP, 1825, libro 1, exp.).

⁴⁰ Sur les fifres JSV, p. 207 et 211, les clairons, p. 307.

⁴¹ Au début du mois de février 1825, la banda du batallón de los Aguerridos se compose de 35 musiciens :

Plana mayor	un tabour-major [José Santos Vargas]
	un tambor de ordenes
	un músico mayor
	un sargento 2 ^o clarinete
	un chinesco
	un octavin
	un triángulo
Tropa	tres cornetas
	doce pífanos
	trece tambores

(CTP, 1825, libro 1, exp.).

LES COMBATTANTS



Figure 32 : Libro de la Ordenanza Delos Toques de Pifanos y Tambores que se tocan en la Ynfant.a Espanola Compuestos por Dn Manuel Espinoza, 1767, para el uso del Sr Dn Martin Alvarez ayudante general de los reales ex.tos de su Magestad Cavallero del ord.n de S.nTiago, Biblioteca Nacional, Madrid, M 2791 ⁴²

Comme Vargas était fort pudibond, il ignore l'existence des femmes dans les camps. Chez les royalistes, elles jouaient un rôle qui se maintiendra longtemps dans les armées de la république, celui des *rabonas* qui partageaient la vie des soldats. Elles nourrissaient leur compagnon, partaient en bandes piller les villages et les communautés, entretenaient les armes, faisaient éventuellement le coup de feu aux côtés des soldats. Mais l'histoire de la guérilla écrite par Vargas chasse les *rabonas* des bivouacs. Il n'y aurait pas eu de femmes dans le camp, et quand il parle de vivandières, il ne s'agit que de femmes mariées à des vivandiers vivant à Oruro qui descendent de l'altiplano pour ravitailler les troupes royales. S'il parle des maîtresses du commandant Lira, ses deux madamas, c'est pour dire qu'elles étaient de la zone et vivaient chez elles. Lira leur rendait visite dans leur hacienda, elles ne se mêlaient pas aux hommes. Le vocable madama suggérait d'ailleurs une certaine distinction. L'une des façons que notre chroniqueur avait trouvées de déconsidérer Lanza fut d'évoquer la présence de sa maîtresse — une *moza* non une madama —, Remigia Navarro, une amazone qui le suivait dans ses aventures⁴³. Mais peut-être Vargas dit-il vrai, peut-être n'existait-il pas de *rabonas* aux côtés de ces guérilleros débrouillards. Même un officier comme Pedro Zerda, soldat féroce et aguerri, était capable de préparer son repas ; on le voit faire halte en chemin et rassembler « carne, pa-

⁴² Cette copie m'a été procurée par Marie-Ange Petit, qui mériterait d'être historienne si elle n'était l'excellente percussionniste des Arts Florissants que l'on connaît.

⁴³ JSV, p. 323.

LES COMBATTANTS

pas, cebollas y otras cosas para aderezar un almuerzo⁴⁴ ». Le capitaine Zerda appartenait à une troupe mieux lotie que le corps expéditionnaire envoyé au Paraguay sous le commandement de Belgrano dont los « viveres se reducían a ganado en pie, y toda [la] comida era asado sin sal, ni pan ni otro comestible⁴⁵. »

Si la troupe était bien traitée, le commandement en exigeait beaucoup. Les poursuites incessantes et le terrain tout en dénivelés nécessitaient une endurance peu commune. En un jour, les hommes pouvaient franchir des passes à plus de 4000 m, pour redescendre au creux de vallées chaudes. En avril 1817, Lira demande à ses hommes de se poster sur l'un des cols de la cordillère de Tres Cruces, le massif le plus élevé de la région ; « casi nos volvimos troncos de frío », se rappelle Vargas⁴⁶.



Figure 33 : Cordillère de Quimsa Cruz, vue aérienne orientée ENE, 8 mai 2003

Tous les jours des soldats n'étaient pas aussi durs et, dans la guérilla comme dans l'armée régulière, les hommes et les officiers pouvaient obtenir une permission. Celle-ci correspondait parfois à des moments de tensions au sein de la guérilla — les prudents préférant attendre que la situation se décante —, ou plus communément elle permettait de satisfaire aux travaux des champs. À partir de son installation sur l'arriendo de Chacari, Vargas s'absenta souvent au moment des moissons et des labours, et la régularité du journal se ressent parfois de cet éloignement. La fréquence des permissions ne tra-

⁴⁴ JSV, p. 353.

⁴⁵ Manuel Belgrano, Autobiografía.

⁴⁶ JSV, p. 153.

duisait pas forcément un relâchement de la discipline, mais on remarque que Lanza n'hésita pas à réduire celles-ci lorsqu'il reprit en main la troupe de Chinchilla. Dans le même temps, il imposa à ses hommes un surcroît d'entraînement.

Depuis son premier capitaine, la montonera avait été soumise à l'exercice : tout soldat devait connaître les gestes codifiés qui servent à charger une arme, et les répéter jusqu'à ce qu'ils deviennent machinaux, même au plus fort du combat ; on apprenait à comprendre les ordres de bataille transmis par le tambour, à savoir avancer en formation lâche ou serrée, à recevoir une charge de cavalerie sans rompre les rangs... S'ajoutait à cela l'instruction politique, qui consistait en des commentaires de la presse, de volantes ou de proclamations qui parvenaient dans le Haut-Pérou, généralement depuis Buenos Aires, ou du Cuzco durant la brève période de sa révolution (1814-1815). Les sources espagnoles font allusion à la saisie de documents de cette sorte lors de défaites infligées aux guérilleros, mais je n'ai retrouvé que la copie de ceux qui étaient avaient été pris à des guérillas du bassin de Chuquisaca ou découverts chez des suspects de La Paz et d'Oruro.

Certains aspects de la vie quotidienne des guérilleros ont été évoqués dans l'introduction rédigée par don Gunnar Mendoza pour l'édition du second manuscrit. Je me contenterai donc d'en rappeler brièvement certains aspects pour satisfaire la curiosité du lecteur. Quand la troupe vivait au camp, le jour était rythmé par les airs de la banda. Au lever du soleil, la diane annonçait le premier rassemblement ; le tambour sonnait le dernier pour l'appel qui avait lieu à 5h de l'après-midi, une heure avant le coucher du soleil⁴⁷. En cas de risque de désertion, une fois l'appel effectué, tous les hommes étaient consignés à la caserne. Nous n'en saurons guère plus sur ces aspects de la routine militaire.

En revanche, Vargas s'attarde sur l'état d'esprit des combattants et parle plus souvent de leurs émotions, la colère et l'impavidité, les larmes faciles et le goût pour l'alcool. Ses perceptions obéissaient à une théorie ancienne des humeurs qui ordonnait les affects selon qu'ils étaient froids ou chauds. L'homme en fureur, « acalorado », demande à ce qu'on lui laisse le temps de se calmer, « resfriarse »⁴⁸. Après une trahison ou un meurtre inique, le coupable reste frais « como un tamarindo »⁴⁹. Mais le plus souvent, la chaleur l'emportait ; au combat, les soldats se lancent des défis.

« [...] Regresa el comandante Andrade y Moya a carrera abierta, entonces también desafíale a Fabre en que se pare como buen servidor del rey, que los vasallos del monarca español no corrían :

« — No sois soldado del rey, corredor, cobarde, pintor, que no había tenido brizna de ciones, más bien se atiente tal vez se le han entrado a la barriga »⁵⁰. »

⁴⁷ JSV, p. 217, « la llamada para la lista de las 5. »

⁴⁸ JSV, p. 216.

⁴⁹ JSV, p. 292, c'est l'expression employée à propos du dominicain Claderas ou du guérillero Pedro Arias. Lanza manifeste une froideur identique après avoir fait exécuter Chinchilla (p. 299).

⁵⁰ JSV, p. 312.

Ces hâbleries appartenait au registre courant des échanges entre les deux camps. Un royaliste à la poursuite de Bustamante, s'en va à pied le surprendre. Interrogé sur le fait qu'il n'a pas de monture, il répond qu'il a reviendra monté sur le caudillo⁵¹. Les guérrilleros, sommés de se rendre car « el brazo del rey es invicto », parviennent à chasser leurs poursuivants par le feu : que le bras du roi éteigne l'incendie s'il le peut⁵²...

Ces soldats à la langue bien pendue passaient sans transition de la fureur à l'abattement. Certains pleuraient de rage, comme Lira apprenant la fuite d'un prisonnier⁵³, ou versaient des larmes de crocodile après avoir ordonné un meurtre⁵⁴. D'autres pleuraient de repentir pour avoir trahi la cause de la patrie⁵⁵, ou de pitié à voir les atrocités de la guerre⁵⁶. Vargas montre les meilleurs aspects de son talent quand il décrit l'angoisse des meurtriers de Lira qui s'en vont, l'un après l'autre, rejoindre leur victime. Ils se saourent au soir même de leur crime et n'arrêteront plus de boire jusqu'à leur mort. Moreno, l'un des principaux conjurés, est exécuté dans son ivresse par le parti des vengeurs auquel appartient Vargas. Sa tête, exposée successivement sur la place de chacun des villages, bientôt s'efface à jamais. « Así se desapareció Moreno eternamente al mes y medio de que murió Lira⁵⁷. » Cette mort annonce celle de tous ses complices. Quelques heures après cet assassinat, l'un d'eux interroge Vargas, un Vargas implacable qui entend venger son chef aussi par la parole :

« — *¿Ya se dispidió de esta vida Moreno ? ¿Cómo lo han dejado y cómo están ?*

« *Le contesté que no hacían cuatro horas que agarró el camino de la costa⁵⁸, que dejaba encargo :*

« — *Que usted le dé pronto alcance.*

« *Sonriéndose me dice :*

« — *Ay iremos despacio todos de uno en uno.*

⁵¹ JSV, p. 358.

⁵² JSV, p. 87 : « Párenlo el brazo de su monarca para que apague siendo tan poderoso como lo dicen. »

⁵³ JSV, p. 210.

⁵⁴ JSV, p. 78. « Lira en Mohosa hizo que lloraba, se enlutó, y otras demostraciones de sentimientos hizo como el cocodrilo [...]. »

⁵⁵ JSV, p. 95.

⁵⁶ JSV, p. 297, 281, 299

⁵⁷ JSV, p. 213.

⁵⁸ La costa : la côte pacifique. L'ouest où le soleil se couche est le territoire de la mort.

« *Se entristeció en el acto mudando de semblante*⁵⁹. »

Le chroniqueur ne manquait pas d'humour noir, mais il n'est qu'un seul rire dans le journal, et ce rire est cruel, jubilation d'un guérillero qui vient de livrer ses ennemis à la crue du Río Grande.

« *Un soldado nuestro, pardo, llamado José Manuel Flores, estaba conversando con dos soldados del enemigo (éstos suponiendo ser compañero que era de la división de La Paz, como había dicho Flores) en la orilla misma del río, y cuando se descuidaron un poco los empujó al agua : a los dos cargó el río, y finándose de risa él se corrió al monte*⁶⁰. »

DÉSERTEURS ET TRANSFUGES

La durée et la violence de la guerre, la pression du danger mais aussi la confusion et l'intrication des intérêts ont favorisé la pratique du transfuge, qui existait depuis longtemps mais qui prend un nouvel essor à l'occasion de ce conflit. Il s'agissait d'une forme d'amnistie qui épargnait des efforts à une armée de pacification. Lors de la Grande rébellion, certains des lieutenants de Tupac Catari et les communautés vaincues s'y étaient résignés. Au nom du roi, le commandant faisait savoir que tel jour à tel endroit tous les rebelles devraient se présenter, lui remettre leurs armes, et s'engager à ne plus quitter le droit chemin de la soumission. En échange, ils ne seraient pas inquiétés pour leurs actions passées. On appelaient les rebelles ainsi neutralisés des *presentados*, ceux qui s'étaient présentés avec leurs armes ; il s'agissait pour la plupart de combattants occasionnels, mais certains *caudillos* pouvaient aussi s'y résoudre⁶¹.

Pour les Vallées en guerre, la pratique s'étendit aux civils mais il n'est pas possible de dresser un tableau précis des communautés et des villages qui se sont présentés et qui ont accepté de se soumettre au cours d'une période aussi longue. On sait seulement qu'à certains moments où la guérilla traquée fut réduite à une poignée d'hommes, toutes les communautés proches en avaient abjuré la cause. « *Eramos solamente 27 hombres armados porque la indiada se nos había rebelado enteramente* », écrit Vargas en juin 1816⁶².

Quelques semaines ou quelques mois plus tard, quand la conjoncture se renversait, les forces revenaient. Cela signifie que la plupart des hommes des Vallées avaient, bon gré mal gré, changé de camp au moins une fois. Cela relativisait la gravité des redditions. Comme le faisait remarquer le défenseur d'un officier de la patrie que Lira voulait

⁵⁹ JSV, p. 212.

⁶⁰ JSV, p. 124.

⁶¹ F.-X. Mendizábal, Op. cit., p. 144, 3 de noviembre 1818, « En esta misma fecha se ha presentado a indulto el caudillo Eustaquio Mendez, que conmovia la provincia de Tarija en union del caudillo Uriondo, entregandose con toda su numerosa partida y armas cuyos individuos se han retirado a sus casas y labranzas. »

⁶² JSV, p. 86 et sq.

condamner pour s'être présenté aux armées du roi, dans les Vallées tout le monde collectionnait les certificats d'amnistie des deux camps en présence⁶³. Ces documents étaient ainsi rédigés : « Se ha presentado fulano de tal y queda indultado. Para que conste lo firmo ». Suivait la signature du commandant chargé de la surveillance du village auquel appartenait le repent⁶⁴.

Il faut cependant établir une distinction entre les villageois et les soldats. Le découragement entraîné par la longueur de la guerre, et l'ambiguïté même de ce combat qui divise les régions et les familles, incitaient les combattants à passer d'un bord à l'autre. Une fois entré dans la guérilla, il était difficile de s'en détacher sans la trahir : quand bien même les chefs de la guérilla auraient-ils respecté la volonté de se retirer — tolérance dangereuse quand on manque d'hommes —, les royalistes n'auraient pas manqué de se venger sur un homme désormais à leur portée. Il fallait donc, ou poursuivre malgré soi la lutte au sein de la guérilla, ou passer au roi. Et même en ce cas, des précautions étaient indispensables pour ne pas risquer le peloton d'exécution car on exigeait des transfuges non seulement du repentir mais aussi leurs armes et celles qu'ils auraient pu subtiliser, ainsi que des renseignements. Sous ce nouvel éclairage, ce qui pouvait apparaître comme une pratique ordinaire dont ne pouvaient faire l'économie des hommes qui devaient protéger une famille et des biens, devenait trahison.

Les simples soldats ne partaient pas sans armes et cherchaient à entraîner dans leur fuite un compagnon⁶⁵. Les officiers qui passent à l'autre bord ne partent pas seuls⁶⁶, c'est leur meilleure garantie d'être pardonnés et promus. Marquina préparant son passage au roi dit à son complice : « No nos hemos de ir solos sino con gente armada⁶⁷. »

La faiblesse des chefs de guérilla à l'égard des officiers peu sûrs s'explique ainsi. Leur choix était difficile : ils devaient exécuter immédiatement le fautif ou l'amnistier pour éviter de voir passer à l'ennemi un officier qui connaissait à fond la guérilla. Le commandant pouvait-il se permettre de châtier des hommes qui, s'ils s'échappaient, passeraient à l'ennemi avec leurs armes et leurs savoirs ?

« [...] Uno que escapa cometiendo algún delito aquí o en cualquier dominio de la Patria no hace más que irse al enemigo para perseguir más a nuestra causa y no es más que tener otro enemigo en nuestra casa, que como del país y de dentro de nosotros anda de diestro, da noticia

⁶³ JSV, p. 181. L'officier transfuge était Marcelino Castro qui avait été l'un des caudillos les plus actifs des Vallées et de la zone proche des Yungas (entre Luribay et Suri) au cours des années 1815-1817. Son passage au roi montre la rigueur de la répression qui s'abattait sur les Vallées (ALP/EC, ...)

⁶⁴ JSV, p. 271.

⁶⁵ JSV, p. 275. « Un soldado de caballería Toribio Pérez (natural de Moquegua). Este despues de ser pasado de las tropas enemigas armado, se volvió a irse al mes y más se volvió a venir, lo indultó el comandante porque se vino trayéndose otra tercerola [...]. »

⁶⁶ JSV, p. 208.

⁶⁷ JSV, p. 208.

exacta de todo lo que sucede de entro de nosotros, la fuerza que tenemos y cuanto piensa hacer uno⁶⁸. »

La crainte d'être fusillé incitait certains de ceux qui ne pouvaient faire autrement que se rendre à devenir les pires adversaires de leurs anciens compagnons. Don Angel Andrés Rodríguez représente dans le journal le modèle du guérillero qui a trahi ceux dont il connaissait tous les usages, les caches et les parcours, et dont il va devenir ainsi le persécuteur le plus efficace. Après avoir livré pendant deux ans la lutte la plus implacable contre ses anciens camarades, il revint cependant à la guérilla et c'était un capitaine si redoutable qu'il fut réintégré avec ses frères, sans la moindre sanction, par le commandant Chinchilla⁶⁹, puis promu par Lanza qui le fit bénéficier de gratifications après la libération de La Paz⁷⁰. Il portait pour surnom Huachalaco, le Grand Ver, le Dragon. Des transfuges se trouvaient donc ainsi protégés, voire promus, par la faiblesse du chef. Et les anciens de la guérilla, les fidèles, se retrouvaient sous les ordres d'un officier qui, quelques temps auparavant, avait aidé leurs poursuivants. Dans la guérilla, la fraternité d'arme connaissait parfois des éclipses.

À partir de 1820, la guérilla offrit quelques attraits aux soldats royalistes qui ne voulaient plus de la sale guerre. En juillet 1821, quatre officiers, vingt-huit soldats et un tambour du bataillon de la Reina rejoignent la guérilla après l'échec de leur mutinerie : on savait désormais que San Martín avait débarqué au Pérou, et Lanza avait acquis la réputation d'être maître des provinces libres de l'intérieur⁷¹. Pourtant, l'espoir de voir la guerre bientôt finie n'empêcha pas certains de revenir à leur caserne. Mariano Mendizabal, officier du bataillon de la Reina, réfugié au sein de la guérilla mais revenu au roi, n'échappe au peloton d'exécution auquel l'avait condamné Lanza que grâce à l'intercession d'un prêtre au jour de la Sainte Rose, patronne des Amériques⁷².

Revenons au fichier des officiers, en supposant que leur attitude n'était guère différente de celles de leurs hommes puisqu'ils étaient pour la plupart sortis du rang. Sur les 109 que retient Vargas, 27 ont changé de camp, en outre 12 ont déserté ou se sont égarés au cours d'un combat et n'ont pas repris leur place ou bien ont demandé une permission dont ils ne sont pas revenus.

⁶⁸ JSV, p. 187.

⁶⁹ TMV, p. 270 et JSV, p. 295.

⁷⁰ ALP, CTP, 1825, libro 1, exp.).

⁷¹ JSV, p. 309.

⁷² JSV, p. 342-343.

LES COMBATTANTS

Figure 34 : Officiers transfuges de la guérilla, 1814-1824

Ont changé de camp	Une fois	Deux fois	Du roi vers la patrie	De la patrie vers le roi	De la patrie vers Olaneta	Ont quitté la guérilla
Nombre	23	5	15	12	5	12
%	21,10	4,58	13,76	11	4,58	11

Source : JSV, p. 401-422.

Plus du quart des officiers ont donc varié d'opinion et 11% d'entre eux ont choisi de quitter définitivement la guérilla. Ajoutons à cela que 37, soit plus du tiers, sont morts au cours de la guerre, au combat ou bien exécutés. C'est très justement que le général Beaufre parle des « forces de guérilla, dont l'usure est terrible⁷³ ». L'homme qui pouvait témoigner de toute la durée de la guerre était un survivant.

ANCIENS COMBATTANTS

La guerre finie, que sont devenus ces hommes qui avaient passé leur jeunesse à se battre sans solde ? La multiplication des guerres irrégulières au XXe siècle a rendu plus commun le problème du reclassement des anciens guérilleros, et l'exemple de l'Amérique centrale contemporaine montre les risques qu'ils font courir à la paix civile si l'on ne s'est pas soucié de leur avenir. Les Vallées ne semblent pas avoir connu ce type de difficultés. En 1825, la plupart des guérilleros survivants sont retournés à leurs villages et à leurs champs, et ils ne manquèrent pas d'ouvrage. Mais la jeune république avait contracté une dette envers ceux qui avaient risqué leur vie pour son indépendance : comment l'a-t-elle réglée ?

En Europe, comme en Amérique, l'époque des révolutions d'indépendance n'a pas été avare d'honneurs et de déclarations de gratitude à l'égard des anciens combattants. On vit très tôt se mettre en place les célébrations funèbres destinées à rendre hommage aux martyrs de la liberté, morts au combat ou fusillés, et l'on multiplia les médailles et les citations en faveur des braves [voir chap. 13]. Mais dans la plupart des cas, on réserva ces honneurs aux armées régulières, en excluant ceux qu'on assimilait à des montoneros, et le droit à une pension fut reconnu si tardivement que la plupart des survivants de la guerre avaient disparu. Prenons l'exemple du Chili : ce n'est que par la loi du 26 novembre 1873 que le parlement chilien reconnut le statut d'ancien combattant et accorda une maigre pension à ceux qui fourniraient la preuve de leur participation aux armées de libération⁷⁴. Les membres des milices et de la guardia civil qui avaient combattu les gué-

⁷³ Général André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, A. Colin, 1963, p.... (5e éd. Hachette, Pluriel, 1998).

⁷⁴ ANC, Ministerio de Guerra, vol. 735. D'autres décrets avaient été promulgués dès 1836, mais ils n'intéressaient que certaines campagnes. Le décret de 1873 regroupait sous une même dénomination tous les combattants des différentes armées de la guerre d'indépendance, « los jefes, oficiales e individuos de tropa que sirvieron en el ejército o en la armada bajo la bandera de la república dentro del periodo comprendido entre el 18 de septiembre de 1810 y el de enero de 1826 ».

rillas royalistes et les montoneros au cours de la guerra a muerte n'eurent droit à aucune reconnaissance⁷⁵, tandis que les soldats et les officiers partisans qui avaient participé à la lutte contre les guérillas du sud ne furent acceptés au bénéfice de la loi qu'en vertu de leur participation à d'autres combats, dans l'armée régulière⁷⁶.

En ce domaine, la république bolivienne se montra plus généreuse, puisque, dès 1826, un décret reconnut le droit des anciens combattants à disposer d'une pension sur les montepíos, les fonds de beneficiencia et les biens des couvents qu'on venait de nationaliser⁷⁷. Le décret était formulé de telle sorte que le bénéfice à une indemnité était accordé à ceux qui avaient combattu sous les ordres de deux hommes, les généraux Lanza et Urdininea, le premier pour les forces de l'intérieur, le second pour les ceux qui avaient servi dans les armées de San Martín⁷⁸.

Les officiers anciens combattants de la guérilla des Vallées, tels que Vargas, bénéficiaient donc d'une récompense s'ils parvenaient à prouver qu'ils avaient servi sous les ordres de Lanza. Comme la dotation de ces anciens combattants était assurée par des fonds locaux, leurs dossiers sont dispersés et il n'est pas facile de savoir comment leurs droits furent reconnus. Les archives municipales de Cochabamba en ont conservé cinq⁷⁹. Leur dotation était importante, elle se montait à près de 500 pesos, et ils pouvaient en réclamer 2 600. Il semble qu'aucun de ceux qui bénéficièrent de la reconnaissance de la république n'étaient des amis de Vargas. Nul ne figure en son fichier, et, à l'exception d'un seul, Pedro Bascopé qui apparaît fréquemment dans le journal, comme l'un des principaux officiers de Lira puis de Chinchilla, on ne retrouve leur trace dans aucun index des deux manuscrits. Connaissant la propension de Vargas à régler ses comptes en faisant disparaître de son œuvre ceux qui sont en dette avec lui, on ne peut rien conclure de la façon dont la république a récompensé ses défenseurs des Vallées. Il

⁷⁵ ANC, Ministerio de Guerra, vol. 736. « En la discusion que hubo en el Congreso sobre este asunto, como lo indica el informe precedente y lo recuerda el que suscribe, sólo se tuvo en mira remunerar a estos servidores y de ninguna manera a los que pertenecían a la guardia cívica, los cuales si prestaron algunos servicios fué accidentalmente y no tienen parangon con los de aquellos. » [El fiscal de Hacienda, Sr. Lira, al Ministro de Gerra, Santiago, 6/03/74]

⁷⁶ Sur ces corps de partisans, ANC, Ministerio de Guerra, vol 39, 1817. Partes de guerrillas.

⁷⁷ Ley de 30 de diciembre de 1826. Asignación á los generales Lanza y Urdidinea y á los jefes y oficiales que sirvieron á sus órdenes, en compensación de sus servicios; requisitos para obtenerla. Archivo del congreso, La Paz, fondo senado, Montepíos de excombatientes.

⁷⁸ La carrière militaire de José María Pérez de Urdininea ressemblait à celle de José Miguel Lanza : il s'était engagé dans les rangs patriotiques dès l'arrivée du premier corps expéditionnaire argentin, puis après avoir participé à la bataille de Guaqui, en 1811, il s'était replié dans la région de Salta et avait servi dans l'armée du Haut Pérou (el Ejército del Alto Perú) sous les ordres de Rondeau à Tucumán, puis ceux de Güemes à Salta et tandis que Lanza prenait le commandement des Vallées, en 1821, il se maintenait dans le nord argentin comme gouverneur de San Juan.

⁷⁹ ACM, Expedientes republicanos, vol. 8, exp. 1, Asignaciones militares en recompensa a servicios prestados en la guerra de la independencia.

semble que lui-même n'ait rien perçu, et je n'ai trouvé aucune trace des récompenses auxquelles les capitaines indiens auraient pu aspirer.

Outre ces pensions, des gratifications furent versées aux anciens guérilleros. Celles-ci obéirent au caprice du général en chef, Lanza, qui dès son entrée à La Paz, entreprend de récompenser une partie de ses hommes. Les éléments dont on dispose ne permettent aucune conclusion concernant les critères auxquels obéirent ces récompenses. Ainsi Lanza fit verser 20 pesos de gratification aussi bien à Angel Andrés Rodríguez, cet ancien et redoutable transfuge, qu'à Julián Paez, dont Vargas dit grand bien⁸⁰. Fernando Tercero (ou Terceros), autre bénéficiaire d'une gratification, de 8 pesos⁸¹, apparaît dans le journal, au combat, mais disparaît de la liste finale des officiers : Vargas l'en a exclu car, de même que Pedro Bascopé, il a participé à l'aventure gamarriste de 1828. Enfin, il semble même que la plus importantes de ces gratifications laissées à l'appréciation du général fut versée à celui qui fut l'un des poursuivants des guérilleros et l'assassin du capitaine de Morochata, Pedro Álvarez : Manuel Antezana, alias el Ronco, qui perçoit 60 pesos pour avoir conduit un courrier à Cochabamba⁸².

José Santos Vargas lui-même parle de montoneras, comme d'un statut inférieur à celui de l'armée régulière. Dès lors, tout se passe comme si le sang versé et la dimension sacrificielle de ce combat pouvaient seuls donner à la guérilla l'honorabilité qui lui manquait, effacer en quelque sorte la tache d'être issue de la guerre irrégulière et d'avoir pu exister grâce aux communautés indiennes.



⁸⁰ ALP, CTP, 1825, libro 1, exp. 37, 10 février 1825.

⁸¹ Ibid.

⁸² Id., 12 février 1825, et JSV, p. 175-176. Il s'agit probablement du courrier transmis par Lanza à la garnison de Cochabamba, Quartel general de Yanacachi, 18 de enero de 1825, MI, n° 11, 1825, correspondance entre Lanza et Sucre.

GENÈSE DU CAUDILLO

Le programme que s'était fixé Vargas était d'écrire l'histoire des Vallées sous le commandement des chefs de troupes rebelles qui avaient guerroyé sur ce terrain. Une fois encore, je soulignerai combien ce point de vue infléchit le récit des événements. Vargas ne ment pas ni ne triche avec la réalité, mais il ne veut comprendre la guerre qu'à travers le prisme d'un récit ordonné en fonction des actes et de la personnalité de caudillos¹. En outre, il préserve le souvenir de quelques-uns de ces commandants, en faisant passer tous les autres au second plan et en oubliant même l'existence de certains d'entre eux. Tandis que Vargas n'en retient que quatre — encore l'un d'entre eux, Santiago Fajardo, n'occupera-t-il que quelques mois le devant de la scène —, les expedientes des archives ainsi que les mémoires des officiers royalistes et des vice-rois ne comptent pas moins d'une vingtaine de caudillos actifs dans les Vallées, et parlent avec désinvolture d'Eusebio Lira, le héros dont l'ombre plane sur le Journal jusqu'à ses dernières lignes : « el caudillo Lira que era uno de los que hostilizaban los alrededores de aquella ciudad² ».

En procédant à cet éclairage sélectif, le journal de Vargas représente l'une des sources qui contribuent à faire du caudillo le principal acteur de la lutte pour l'indépendance. Il s'agit là d'un choix littéraire et partisan alors qu'il était possible, au temps même où vivait José Santos Vargas, de raconter l'histoire des Vallées d'une façon bien différente. C'est pourtant son chemin que nous emprunterons et, comme le sujet de mon ouvrage n'est pas la guerre d'indépendance mais ce qu'a pu en dire un habitant des Vallées, citoyen obscur doté de talent et de courage, je consacrerai ce chapitre à traiter de ses héros.

Il s'agit bien d'héroïsme, en effet. Le destin de quelques hommes qui ont séduit le chroniqueur va lui permettre d'évoquer des valeurs et des postures que les temps nouveaux et les régimes issus de la souveraineté populaire sont destinés à oublier. L'amour de la guerre et la vaillance, ce flirt avec la mort et le sacrifice, regardent vers un passé aristocratique révolu. Tocqueville a raison d'écrire que les sociétés démocratiques sont pacifiques et destinées à tourner le dos aux vertus guerrières. Il n'empêche que Vargas réserve ses morceaux de bravoure aux actions des capitaines et à leur mort exemplaire. Parmi les épisodes les mieux ciselés figurent le destin de Lira et sa fin pitoyable suivie du châtement de ses meurtriers ; ou encore l'épreuve de Chinchilla perdu dans un ravin et appelant la mort, la capture d'Andrés Simón dénoncé par Judas, les derniers moments de Julián Gallegos qui va à la rencontre de sa perte, la fin de Miguel Mamani qui s'est saoulé une fois de trop et s'est fait prendre « por causa de la chicha ».

¹ JSV, p. 10.

² Memoria del virrey Joaquin de la Pezuela, Op. cit., p. 325.

Un des effets de la chronique est de donner des titres de noblesse à des hommes que leur statut plaçait au plus bas de l'échelle dans l'ancienne société. Le vice-roi Joaquín de la Pezuela l'exprimait sans ménagements :

« Su clase era la más oscura, pues Camargo, Umaña, Cárdenas, Padilla, Betanzos, Arévalo, Mena y otros eran indios y mestizos que jamás habían tenido más empleos que el de sacritanes en su lugar. Zárate³, Cardozo y otros aunque blancos eran de la clase baja, y Arenales y Warnes aunque de mejor nacimiento (el primero natal de Burgos⁴) no podían esperar buena suerte⁵. . . »

La guerre d'indépendance avait offert des possibilités de promotion inédites à des hommes qui, sans elle, seraient restés liés à la glèbe ou auraient limité leur ambition à un emploi médiocre dans l'armée royale ou les milices provinciales.

À travers son entreprise hagiographique aux conséquences discutables, Vargas s'interrogeait sur la façon dont s'était imposé le leadership de ces capitaines et sur les fondements de leur pouvoir. Nous suivrons sa façon de conter comment ils accédèrent au commandement, comment ils parvinrent à s'imposer à leurs hommes en éliminant leurs rivaux, puis nous interrogerons certaines dimensions de la domination charismatique dont ils peuvent servir d'exemple. Mais avant ces différentes analyses, cherchons à connaître le vocable qui désignait ces hommes.

LE MOT CAUDILLO

Comment et quand Vargas emploie-t-il le terme caudillo ? Dans l'ensemble du Journal, on en compte 24 occurrences, 20 formes caudillo ou caudillos, et 4 du verbe *acaudillar* sous sa forme active et adjectivée. Caudillo, comme *acaudillar* étaient employés couramment dans l'univers hispanique, le dictionnaire de Covarrubias Orozco [1611] en témoigne⁶, comme celui, hispano-français, de César Oudin [1675] qui traduit caudillo par chef, capitaine.

Intelligence, audace et don du commandement : les connotations du vocable semblent positives dans la langue classique. Néanmoins, un ouvrage qui fait un emploi généreux des métaphores et du vocabulaire militaires, les Exercices spirituels d'Ignace de

³ Il s'agit du dirigeant indien d'une troupe indigène, et non pas de l'aristocratique lieutenant colonel Zárate qui n'apparaît nulle part dans les archives espagnoles malgré le rôle déterminant qu'il a pu jouer au début de la guerre.

⁴ Première cité noble d'Espagne, et premier rang aux Cortès. Le simple fait d'être originaire de Burgos est une dignité. Sur ce sujet lire M.-D. Demélas et J. Montemayor, « Noblesses citadines, de l'Espagne à l'Amérique », in *Villes en parallèle*, numéro spécial « Villes hispaniques, de Séville à Lima », Paris, Presses de l'Université de Paris X, 1997, p. 79-99.

⁵ Memoria del virrey Joaquín de La Pezuela, Op. cit., p. 64

⁶ « Caudillo significa el guador de la hueste, quasi capdillo, a capite, de donde también se dixo capitán, que significa lo mesmo ; vel caudillo, quasi cavens alium, porque ha de cuidar de toda su gente. De las cualidades del que ha de ser cabdillo habla la ley 4, tít. 23, par. 2, y dize allí la glossa de Montalvo, verbo cabdillo : Assumatur talis in ducem guerrae, qui scientiam et intellectum habeat, hoc officium exercendi. Acaudillar, capitanear gente de guerra. »

Loyola, n'emploient caudillo que pour désigner les armées du mal ; le Christ est un capitán general, Lucifer est un caudillo qui se bat à la tête des anges déchus et rebelles⁷.

Qu'en est-il dans le Journal ? Caudillo et acaudillar servent à désigner principalement les dirigeants de guérillas (19 occurrences). Au pluriel — los caudillos —, il ne désigne qu'eux ; mais, au singulier, Vargas l'emploie aussi à propos de capitaines royalistes placés à la tête de troupes uniquement formées d'Indiens. Le caudillo ne défendait donc pas seulement la cause de l'indépendance, il s'en trouvait aussi chez l'adversaire.

D'autre part, Vargas n'utilise pas ce mot comme un vocable neutre, encore moins pour exprimer la valeur des dirigeants patriotes. Il semble que l'épithète, revendiquée plus tard par bien des "présidentiabiles", était alors considéré par tous comme dépréciatif. Vargas en attribue l'invention et l'usage aux troupes de pacification, comme synonyme de chef de rebelles⁸. Le mot employé par leur adversaire commençait d'être repris, comme un défi, par les patriotes ; cette appropriation, qui pointe déjà dans le Journal, en élimina progressivement la charge négative qu'il portait.

Mais, entre 1814 et 1825, le terme caudillo ne désignait alors, dans les Andes, qu'un dirigeant de troupes principalement formées d'Indiens, quelle que fût la cause pour laquelle il se battait, celle du Roi ou celle de la Patrie. Et il est probable que la forte composante indigène de cette guerre civile aggravait la coloration péjorative de l'épithète. Les officiers royalistes, gardant en mémoire les grandes révoltes indiennes qui avaient, naguère, fait vaciller le pouvoir espagnol, avaient spontanément rapproché les révolutionnaires des jacques. Vargas ne nommait certes pas Lira un caudillo, mais « le commandant don Eusebio Lira ». Il en allait de même pour Fajardo, Chinchilla ou Lanza.

COMMENT ON DEVIENT CHEF

Pourquoi ces hommes s'imposèrent-ils et non pas d'autres ? Il n'existe évidemment pas de réponse à une question aussi mal posée. On peut toutefois s'intéresser à d'autres capitaines qui auraient pu occuper aussi le devant de la scène mais sont restés au second plan. Proches de Lira et de Chinchilla, deux d'entre eux particulièrement actifs avaient pris la tête de cavaliers indiens, moitié soldats, moitié brigands, et parcouraient les routes à la recherche d'un mauvais coup. Il s'agissait de José Benito Bustamante, dont j'ai déjà évoqué l'audace aussi bien que les limites, et de José Domingo Gandarillas, fils d'un notable révolutionnaire de Cochabamba, qui préféra mener la guerre comme il l'entendait plutôt que d'accepter la discipline qu'exigeait un plus vaste projet. Le premier se plia sans hésitation aux ordres de Chinchilla dont il fut le lieutenant fidèle, le second préserva jusqu'à sa mort son indépendance. Deux autres sortes de capitaines méritent aussi quelques commentaires, des aristocrates et des Indiens.

⁷ « [...] Toda aquella región de Hierusalén, adonde el summo capitán general de los buenos es Christo nuestro Señor; otro campo en región de Babilonia, donde el caudillo de los enemigos es Lucifer. » In Ignacio de Loyola, 138^e anotación para tomar alguna inteligencia en los ejercicios espirituales...

⁸ JSV, p. 362.

Les seigneurs de la guerre

La guerre d'indépendance a connu une dimension aristocratique sur laquelle on n'a guère insisté, même si l'on évoque parfois, comme des exceptions, la république des marquis de Quito (1810-1812), ou les complots de la noblesse liménienne. Dans cette guerre civile qui toucha toutes les catégories, certains aristocrates prirent le parti de la révolution. Dans les Vallées, le premier commandant fut, tout naturellement pourrait-on dire, José Buenaventura Zárate, qui n'avait pas été nommé lieutenant colonel par Rondeau pour ses faits d'armes ni pour ses qualités de stratège : il était officier des milices, certes, mais surtout il avait pour père le marquis de Montemira. Au sud de l'audience de Charcas, le marquis de Tojo, Juan José Fernández Campero, héritier de l'une des plus vastes encomiendas d'Amérique, avait levé sa propre armée et il contribua à fermer la frontière nord de l'Argentine aux forces royalistes. Comme à Quito, où le phénomène devint évident lorsque les principaux lignages de la cité prirent une part active à sa révolution, la guerre d'indépendance du Haut-Pérou aurait pu être livrée au service de seigneurs de la guerre, maîtres des terres, maîtres des hommes, qui conduisaient leur péons au combat en accomplissant le rêve des premiers adelantados, celui jouir de leurs domaines sans se soumettre à l'autorité d'un centre politique.

Comme la province de Jujuy dont une partie des habitants participaient à la guerre en tant que vassaux du marquis de Tojo⁹, les Vallées auraient pu devenir le fief du lieutenant colonel Zárate dont l'autorité naturelle était acceptée de Buenos Aires et dont la famille occupait les plus hautes fonctions. Machaca, le principal quartier général de la guérilla, était situé sur son majorat. On peut imaginer ainsi une autre histoire de l'indépendance bolivienne : en 1821, au moment où le marquis de Montemira, que La Serna avait placé à la tête du cabildo de Lima, recevait le général San Martín en vainqueur et prenait part à ses côtés aux cérémonies de la déclaration d'indépendance, dans le Haut-Pérou, le fils du marquis, devenu général des troupes de l'intérieur, aurait assuré le commandement général des forces de libération du Haut-Pérou. Dans la réalité, le marquis de Montemira occupa effectivement cette place au premier rang, mais son fils resta dans l'ombre et acheva la guerre sans participer aux derniers combats¹⁰.

Dans le Haut-Pérou, l'indépendance ne fut pas portée au crédit des grands lignages. Il suffit pour cela que Zárate ne possédât pas les qualités requises pour s'imposer comme caudillo — il lui manquait apparemment de l'audace et de la vigueur —, alors qu'un obscur caporal formé à l'armée de Salta, un misti de Mohoza, Eusebio Lira, était doté de ce courage et de l'intelligence tactique dont avait besoin la guérilla pour survivre. Dans un cas comme celui-là, on peut mesurer combien la qualité d'un individu peut influencer sur le cours des événements.

⁹ Les sources royalistes parlent de « los estados del marques de Tojo » et ne dissimulent pas que Fernández Campero tenait la région parce qu'il était seigneur de ses habitants. F.-X. Mendizábal, p. 125-126, 17 de noviembre de 1816.

¹⁰ Jusqu'en 1821, le marquis de Montemira s'est comporté comme l'ensemble de l'aristocratie liménienne, parfois critique à l'égard du vice-roi, mais qui n'en payait pas moins ses contributions de guerre (Cristina Ana Mazzeo de Vivó, « El comercio internacional en la crisis de la independencia de América », in *Los comerciantes limeño a fines del siglo XVIII. Capacidad y cohesión de una élite, 1750-1825*, Pontificia Universidad Católica del Perú, 1999, Lima, p. 9).

Dans les Vallées, les forces des communautés indiennes sur lesquels s'appuyèrent Lira puis Chinchilla, qui n'étaient vraisemblablement pas de grands propriétaires, allèrent à contre-courant de l'ordre ancien en imposant à plusieurs reprises leur façon de voir la guerre et leurs candidats au commandement.

Les caudillos indiens

Certains individus étaient sortis du cadre des sociétés indiennes pour devenir capitaines de guérillas. Vargas montre un intérêt particulier pour certains d'entre eux dont il soigne le portrait et dont il rapporte le destin funeste. Le principal capitaine des Indiens Andrés Simon, le moins célèbre Julián Gallegos, Pedro Álvarez, un combattant de la première heure, Fermin Mamani le brigand et le truculent Miguel Mamani, le populaire Mateo Quispe¹¹, ou Pedro Zerda qui ne se doute pas qu'il prépare son dernier repas au milieu d'ennemis¹², tous ces hommes sont traités par le chroniqueur comme des héros à part entière qu'il dote d'une histoire propre, dont il rédige l'épithète et qu'il destine à l'immortalité littéraire.

Ces personnages à la forte vitalité et au verbe riche, offraient matière à l'écriture. C'est dans ce groupe que l'on observe une forte propension à se doter de grades et de titres pittoresques. Parmi les caudillos de troupes du bassin de Cochabamba, Manuel Roxa alias Curito s'était nommé colonel, Melchor Quitón était comandante general, Pedro Ponde se disait auditor de guerra du caudillo Serna. Sur l'altiplano, le capitaine Chorolque avait pris le titre de comandante general de la puna¹³. On retrouvera dans le cours du XIXe siècle ce goût des grades arbitraires et pompeux de la part des dirigeants indiens de divers soulèvements. Le colonel Wilka, au temps de Mariano Melgarejo, ou Juan Lero presidente de la república de Peñas durant la guerre civile de 1899, en sont deux exemples parmi d'autres. Au temps de la grande rébellion, Tupac Catari et sa femme Bartolina Sisa exigeaient que leur soient rendus les honneurs réservés au couple vice-royal. Sur les dirigeants indiens que s'était donnés la guérilla, le prochain chapitre apportera de plus longs développements.

Les trois hommes qui vont conduire la guérilla des Vallées ne sont ni des aristocrates, bien que Lanza soit fils de bonne famille, ni des Indiens issus de communautés, malgré les liens étroits que Lira et Chinchilla entretiennent avec elles. Lira est un métis de Mohosa. Il a dû avoir un peu de bien mais son engagement le lui a fait perdre. Par sa famille, il est lié aussi bien à des créoles d'Oruro qu'à un cacique et un vecino de Mohosa. Il a vu du pays, il a servi dans les armées de Buenos Aires. Chinchilla paraît encore plus ancré dans le terroir indien, bien qu'il soit originaire de Tapacarí ; il a participé au combat dès la première heure avec les insurgés de Cárdenas et de Cáceres sur l'altiplano et dans les Vallées, il n'a pas connu l'armée des Porteños à Salta, il est resté en Charcas, il s'est toujours battu avec des troupes indiennes. Toutefois, il a quelque culture et se révèle capable de citer le Quijote. Je ne sais rien de sa fortune ni de sa famille. Lanza est issu d'un

¹¹ JSV, p. 329-330.

¹² JSV, p. 353.

¹³ F.-X. Mendizábal, p. 149-150.

autre univers, riche famille, bonne éducation, solide fortune, de hautes relations, mais rien qui puisse l'égaliser aux marquis de Quito, de Lima ou de Yavi.

L'histoire de trois commandants

Exercer le commandement de la guérilla exigeait de donner une unité à une formation multiple, d'assurer son commandement militaire, d'abord tactique puis stratégique après 1815, d'imposer une discipline à des troupes rétives, d'administrer la justice en une période troublée, d'assurer l'administration de zones libérées qui ne voulaient plus se soumettre à une autorité, en contrôler les dirigeants et les ressources.

Lira crée la fonction

Il revint à Eusebio Lira la tâche d'inventer la guerre de guérilla. Il connaissait son univers et savait peser le poids et la faiblesse de chaque rival ; il bâtit les appuis les plus solides de la résistance, ancrés dans les communautés, et il s'imposa comme le dirigeant principal des Vallées. Il se révéla aussi un remarquable soldat ; il lui fallut, malgré lui, penser une stratégie à l'échelle de toute la zone qu'on nommait l'Intérieur. Lorsqu'il mesura l'ampleur et le risque de ce qui l'attendait, à la fin de 1815, il pensa tout de suite à se rendre.

Observons la façon dont Lira s'imposa aux autres capitaines, tantôt en les soumettant les uns après les autres, tantôt à s'imposant d'un coup à l'ensemble. Pendant toute la durée de son commandement, malgré son habileté et sa résolution, Lira ne connut pas de répit.

Voici deux exemples de la façon dont il s'y est pris pour conquérir les troupes isolées. D'abord, celle de Francisco Carpio, un capitaine originaire de Vallegrande, dans les basses terres, qui a trouvé refuge dans les Vallées après la mort d'Ignacio Warnes. Le 4 janvier 1817, alors que les Vallées sont une fois de plus soumises au harcèlement des garnisons royalistes, certains capitaines, dont fait partie Carpio, ont préféré agir seuls, pensant avoir plus de chance d'échapper à l'encerclement. Sous peine de perdre son autorité, Lira ne peut laisser cette insubordination impunie. Il fait encercler par ses hommes la chapelle de Chiarota, un lieu-dit proche de Cavari où Carpio a élu domicile avec sa troupe. Il désarme les soldats en donnant à chacun un peso, et rappelle au capitaine ses engagements :

« — Yo soy el jefe nombrado por la junta de todos los oficiales y por usted mismo, señor Carpio. Bajo su palabra de honor y un juramento sagrado se comprometió a estar bajo de mis órdenes. [...] ¿Cómo no vino usted a auxiliarme conforme le previene venga por la retaguardia del enemigo a la acción del 29 ?

« Por último le dice que se reúnan ambas tropas y que anden juntos ; que Carpio se coloque de segundo jefe. [...] A esto dijo Carpio que se reunirán ambas tropas sí, pero que la gente estará siempre a las órdenes de cada uno¹⁴. »

¹⁴ JSV, p. 120.

Ce sont deux conceptions de la guerre qui s'affrontent, Carpio cherchant à préserver la liberté d'action de chaque capitaine, Lira agissant afin de fondre toutes les bandes en une seule troupe à ses ordres. Lira est beau parleur, ses forces sont les plus nombreuses, les hommes de Carpio sont désarmés : Lira les presse de se prononcer. Tous acceptent de passer sous son commandement, soit vingt-deux cavaliers. Carpio, seul désormais, se fera prendre par les forces royales quelques jours plus tard et finira fusillé.

Avec Chinchilla qui, pourtant, parviendra à succéder à Lira en jouant la carte de la continuité et se faisant passer pour son héritier, les relations furent également difficiles. Quelques mois après s'être débarrassé de Carpio, Lira décide de faire plier Chinchilla. Les forces de ce dernier sont les plus importantes de la guérilla après celles de Lira : fin mai 1817, il compte à Palca 25 cavaliers pourvus d'armes à feu et 180 Indiens, probablement des lanciers, sous les ordres de leur chef, don José Benito Bustamante. Lira profite de ce que Chinchilla s'est absenté à Yani avec une petite escorte pour désarmer Bustamante et les 18 soldats armés de tercerolas dont il assure le commandement en l'absence de son supérieur. La tactique est la même que celle employée avec Carpio, mais avec moins de succès, car les forces de Chinchilla se montrent plus fidèles à leur chef. Lorsque, deux jours plus tard, Bustamante s'en va rejoindre Chinchilla, il a pu garder douze de ses hommes, six ayant choisi de rester avec Lira. En novembre, Lira revient à la charge, en essayant cette fois de se gagner Bustamante qu'il nomme capitaine de dragons. Lira meurt un mois plus tard, en décembre 1817, sans être parvenu à désarmer Chinchilla.

À la fin de l'année 1815, l'isolement des Vallées, l'encerclement des montoneras par les forces royales, et ses propres rancœurs à l'égard de Lanza, avaient conduit Eusebio Lira à entreprendre des négociations avec les royalistes. Au bout de quelques mois, il revient à la cause patriotique, mais il craint désormais pour sa vie, et la peur de complots au sein de ses propres troupes vont le mener fort loin dans la voie de la violence et de la terreur. Il procède à des exécutions sommaires, condamne à mort certains de ses lieutenants, menace de décimer la troupe. Au point de vue de ses compagnons d'armes, il représente un double danger : s'il a pensé trahir une fois, il peut recommencer, et la peur du jugement de ses subordonnés le conduit à soupçonner et à tuer ses proches. Des officiers de la compagnie des Cuzqueños mettent à profit la situation pour s'emparer du commandement. Ils fabriquent des preuves de la trahison de Lira et trouvent un homme de paille pour lui tirer dessus. Tandis que le commandant agonise, abandonné dans l'une des boutiques donnant sur la place de Palca, ses officiers procèdent à la désignation du nouveau commandant, Santiago Fajardo. Le gouverneur d'Oruro informe le commandement royaliste de :

« [...] *haber sido asesinado el caudillo Lira por sus mismos compañeros, irritados contra él porque quería pasar por las armas a uno de ellos*¹⁵. »

¹⁵ F.-X. Mendizábal, p. 136. C'est moi qui souligne.

Fajardo ignore les forces indiennes

Santiago Fajardo qui est né au Chili, a résidé longtemps au Cuzco où les archives le montrent officier des milices d'Abancay trente ans auparavant¹⁶. Au moment où commence l'action du journal, il réside en Charcas et il est propriétaire d'haciendas et de mines dans les vallées proches de Cochabamba. Je n'ai pu retrouver les raisons ni les moyens de ces déplacements du Chili au Cuzco, d'Abancay aux Vallées : acquisitions de terres, mariage, héritage, on ne sait. Il a pour gendre l'officier Pedro Marquina qui s'est joint à la troupe des Vallées après la défaite de la révolution du Cuzco, et lorsque le premier corps expéditionnaire argentin s'avance dans le Haut-Pérou, fin 1810, Fajardo est déjà tenu pour l'un des notables patriotes des Vallées.

On ne sait s'il a pris une part active au complot qui parvient à éliminer Lira, mais son gendre en est l'un des principaux instigateurs. Fajardo fait partie des personnages que Vargas n'aime pas. Les paroles et les actes qu'il lui prête tout au long du journal le font apparaître comme un hypocrite et un velléitaire. Alors que Lira n'est pas encore mort, et que nul ne cherche à lui porter secours, il se prête à la désignation d'un nouveau commandant tout en déplorant :

« Lo que hay de sentir por ahora es que a sangre fría se ha cometido este hecho tan horrendo con un comandante de méritos valiente y feliz en el servicio de la Patria pero en la actualidad hombre desgraciado. ¿ Y qué dirán los jefes principales de Buenos Aires¹⁷ ? »

Son gendre, qui le laisse poursuivre des considérations hors de propos sur le malheur des temps, reprend la parole pour rappeler aux conjurés qu'il faut couper court aux murmures de la troupe parmi laquelle Lira avait gardé de la popularité.

« No nos resta otra cosa que nombremos en este acto a un jefe que se haga cargo de la División que tanto importa, antes de que tomen otro semblante los soldados y oficiales [...] incrédulos [...]. A este dicho aceptaron todos unánimes y nombraron a don Santiago Fajardo de comandante en jefe de todo el Interior¹⁸. »

Fajardo prête alors serment sur le sabre de Lira qui lui revient désormais. Son commandement ne durera pas plus de trois mois. Au plan littéraire, où Vargas se surpasse dans un registre shakespearien, les conjurés sombrent dans l'angoisse et se déchirent au point d'en devenir ingouvernables. Et ce ne sont pas les propos lénifiants de Fajardo qui parviendront à calmer ces forcenés. Au plan militaire et politique, le nouveau commandant apparaît inadapté à cet univers très peu caballero. Il affecte l'intégrité, quand il a profité des basses œuvres du clan des Cuzqueños, et il ne pèse pas à son juste poids la valeur des troupes indiennes, qu'il méprise et qu'il craint. Il continue d'agir comme si les lois de l'ancien régime s'appliquaient, alors que la guérilla en invente bien d'autres. Quand il est démis de son commandement, après que son gendre Marquina a été exécuté, il demande qu'on lui délivre un certificat de bonne conduite comme s'il était question

¹⁶ AGS, secretaría de guerra, 7119, exp. 23, 1791. Fajardo était à cette date subteniente de la compañía de granaderos del primer batallón de milicias de Abancay.

¹⁷ JSV, p. 193.

¹⁸ JSV, p. 194.

d'un juicio de *residencia*¹⁹, et il parle de rendre compte du coup de force de Chinchilla à des supérieurs : on se demande bien lesquels.

En mars 1818, Fajardo disparaît pour toujours de la chronique. Sa fiche révèle qu'il a pourtant repris du service sous le commandement de Lanza, mais il n'existe plus pour Vargas. Au moment de s'effacer, les derniers mots qu'il adresse à son successeur, Chinchilla, contiennent des menaces et un avertissement :

« Al poco rato se asoma y dícele a Chinchilla que amasise bien todo como jefe que ya lo es, pero que cada día tenga presente el suceso de ayer en la memoria, que él no olvidará jamás²⁰. Pasea y le habla vuelta : que procure desocuparse luego y ordene de la indiada a la reunión más pronta botándola en el acto una parte²¹. »

Fajardo n'a toujours pas compris que la indiada formait la base de la guérilla²².

Chinchilla, créature des communautés

Chinchilla s'empare du commandement grâce à sa connaissance des rapports de forces au sein de la guérilla, et surtout, grâce à l'intervention des villages indiens de toutes les vallées rassemblés à l'occasion de la mort de Lira dont ils clament vengeance. Ce dernier aspect du leadership de Chinchilla sera traité dans le prochain chapitre ; je me limiterai ici à décrire ses manœuvres.

Au lendemain de la mort de Lira, il se pose aussitôt en champion du parti du défunt commandant. Pendant dix jours, les hommes rassemblés autour de Fajardo subissent de la part des communautés une sorte de siège qui ne dit pas son nom. Chinchilla qui s'en est allé les rejoindre, retrouve Fajardo au matin du 26 décembre à la tête d'une escorte de vingt-cinq cavaliers qui le protègent efficacement, et le rapport de force en faveur des Indiens impose une assemblée générale de tous les officiers.

« A mas 8 de la mañana se reúnen toda la oficialida así de la División como de los indios (más de 80 oficiales) en la casa del señor párroco²³. »

L'assemblée, dont le nombre révèle que siègent là tous les dirigeants indiens, décide de procéder à une nouvelle élection du commandant. La tension est telle que pas un mot ne remet en question la légitimité de Fajardo ; c'est pourtant cela qui est en jeu. Le lieu-

¹⁹ JSV, p. 224. Le juicio de residencia est une procédure habituelle : à la fin des fonctions d'un dirigeant civil ou militaire, elle consiste à ouvrir une enquête sur la gestion du fonctionnaire. Cf. Mariluz Urquijo, José, Ensayo sobre los juicios de residencia indianos, Sevilla, CSIC, 1952.

²⁰ Fajardo fait allusion à la façon dont Chinchilla s'est emparé du commandement, en encerclant la guérilla avec ses troupes indiennes, et en faisant exécuter sommairement les dirigeants du complot contre Lira.

²¹ JSV, p. 225.

²² L'exécution de Chinchilla par Lanza, en mars 1821, est peut-être liée aux menaces proférées par Fajardo, mais aucun document ne vient conforter cette hypothèse.

²³ JSV, p. 205.

tenant colonel José Buenaventura Zárate préside l'assemblée. Dans un premier temps, l'élection se fait à voix haute, comme de coutume sous l'ancien régime, mais des protestations conduisent Zárate à décider d'adopter les formes modernes du vote à bulletin secret :

« Cada uno haga su votación en secreto y por escrito. Los indios que no saben, dicten uno por uno secretamente con el que cada uno le guste²⁴. »

Fajardo est confirmé dans ses fonctions, et il souhaite s'adjoindre un second qu'il s'apprête à désigner, mais l'assemblée impose à nouveau un vote à bulletin secret dont Chinchilla sort vainqueur. La résistance des Vallées, désormais dirigée par Fajardo et par Chinchilla, s'est donné le commandement le plus incompatible. Fajardo, qui n'entend pas l'avertissement, renvoie la indiada en ses foyers en pensant priver son second de soutien. C'est ignorer la structure et la force de ses liens avec les communautés. Trois mois plus tard, Chinchilla fait sécession. Au matin du dimanche des Rameaux, il encercle les forces de Fajardo sur le terrain même de Lira, à Mohosa, il capture les principaux conjurés qu'il fait exécuter, et se fait nommer commandant général par acclamation des Indiens.

Quelques jours plus tard, confronté à la coalition des forces royalistes venues d'Oruro, de Sicasica et de Cochabamba, il peut aligner sur les hauteurs d'Orurovilque²⁵ 168 fusiliers, 140 cavaliers et 800 Indiens. Mais Chinchilla se révélera un médiocre capitaine. Le temps de son commandement ne correspond à aucune opération d'envergure, ne répond à aucun objectif stratégique évident. Il se contente de résister, évitant autant que possible les rencontres. Pour la guérilla, le commandement de Chinchilla coïncide avec une période de repli, de traque, de dispersion et de désordre interne. L'intervention brutale du colonel José Miguel Lanza et la facilité de sa reprise en main de la troupe s'expliquent mieux.

En mai 1821, les sources royalistes annoncent la disparition de Chinchilla.

« En esta misma fecha se recibió en este cuartel general de Arequipa un parte del intendente de La Paz en que avisaba que el caudillo insurgente Lanza había pasado por las armas a su compañero Chinchilla, porque no quería entregarle el mando de su gavilla²⁶. »

Lanza, le politique

Pour notre auteur, José Miguel Lanza est celui qui arrive chaque fois au moment le plus imprévisible pour imposer sa volonté aux gens des Vallées²⁷. Quand il s'agit de lui,

²⁴ JSV, p. 206.

²⁵ Le village situé sur un col qui mène de Mohoza à Pocusco et Cavari.

²⁶ F.-X. Mendizábal, p. 168, 15 mai 1821.

²⁷ JSV, p. 57 pour 1815 (« Entonces aparece improvisamente casi sin noticia el comandante don José Miguel Lanza [...] »), et pour 1821, p. 292 (« El 13 de febrero [de 1821] repentinamente llegó al pueblo de Inquisivi sin que haya la má mínima noticia el señor coronel don José Miguel Lanza del punto de Salta [...] »).

le vocabulaire de Vargas se fait violent, haineux ; Lanza devient « este señor tan cobarde » qui fait exécuter son prédécesseur en obéissant à « unos sentimientos cochinos e indecentes que no se puede manchar el papel »²⁸. À partir de 1821, le journal ne manquera plus une occasion de souligner les faiblesses militaires et les infamies d'un homme qu'il exérait, mais auquel il continua d'obéir.

Notre source touche ici à ses limites. Vargas qui a conçu son histoire en fonction de quelques hommes n'est plus que partisan : partisan de Lira et de Chinchilla contre Fajardo et Lanza, partisan des hommes du terroir contre ceux qui viennent d'une autre province, hagiographes des dirigeants proches des sociétés indiennes contre les notables créoles. Et nous ne pouvons accepter ce qu'il écrit que sous réserve d'inventaire. Il fera de Lira l'archétype du caudillo, un personnage inoubliable ; de Lanza, il soulignera l'incompétence et la légèreté. Par chance, c'était un chroniqueur consciencieux et il en dit assez pour que, derrière le personnage qu'il honnit, se dessine l'entreprise d'un bon politique qui, malgré des erreurs lourdes de conséquences pour ses subordonnés et pour les villageois, mènera la guerre jusqu'à la victoire finale.

Nous ne reviendrons pas sur l'action militaire de Lanza : il est sûr qu'il s'est montré imprévoyant et téméraire et qu'il n'a pas fait grand cas des intérêts de la région, mais pour juger de son action il faudrait mettre en balance le sort des vallées, qui détermine le point de vue de Vargas, et l'échelle continentale à laquelle se mène la guerre telle que Lanza se la représente.

Vargas dresse de lui un curieux portrait : un militaire bien formé, capable en quelques mois de transformer la troupe de Chinchilla en une unité disciplinée, mais aussi un capitaine présomptueux qui rompt en juin 1822 la trêve passée avec les armées constitutionnalistes sans forces suffisantes, ou qui se révèle facile à duper, commettant en plein combat la sottise d'ordonner aux Indiens de ne pas tirer sur des officiers royalistes qui lui ont promis de passer dans le camp de la patrie. Résultat, 41 morts, dont 28 Indiens, et un début de débandade²⁹.

La bataille de Falsuri qui oppose les forces indépendantistes aux armées d'Olañeta, en 1823, révèle l'étendue de la faiblesse militaire de Lanza. Comme le prétendait son adversaire le colonel Aguilera, Lanza pouvait bien mener une escarmouche, mais il n'était pas capable d'organiser le plan de bataille d'une armée régulière et nombreuse. Selon Vargas, Lanza péchait par un excès de confiance en lui et ne savait pas s'appuyer sur ses meilleures forces. « Desconfiaba el general en los demás compañeros y mucho más en la indiada³⁰ ». De façon curieuse, si l'on se souvient que son frère aîné avait été tué par eux, Lanza accorde plus crédit aux Mosevenes sur le territoire desquels il envisage de se réfugier en cas de trahison des Indiens des Vallées. Pour Vargas lui-même, l'incapacité militaire de Lanza entraîne des conséquences dramatiques : ses champs sont brûlés, sa maison occupée, il est contraint de fuir dans le monte avec toute sa famille.

Toutefois, Vargas reconnaît que Lanza modère la violence de la guerre : il n'est plus question d'exécuter sommairement des prisonniers, consigne qu'il impose même aux

²⁸ JSV, p. 296.

²⁹ JSV, p. 337-338, combat du 7 avril 1823, à Malpaso, sur les hauteurs de Palca.

³⁰ JSV, p. 348.

Indiens. En un mois, entre mars et avril 1821, il parvient à discipliner trois cents hommes prêts au combat. Malgré son parti pris, Vargas offre la meilleure des sources lorsqu'il s'agit d'étudier comment Lanza s'est imposé à ces troupes et ces lieutenants indociles.

Lorsqu'il surgit dans les Vallées après six ans d'absence, il a le grade de colonel, et Chinchilla reconnaît aussitôt sa prééminence. Lanza ne s'en contente pas et ordonne l'exécution de Chinchilla. Puis il fait le vide autour de lui, se débarrasse des combattants de la première heure qui, ayant pris leurs habitudes dans leur terroir, mènent la guerre comme ils l'entendent et peuvent lui opposer une résistance. Il leur préfère des soldats plus récemment gagnés à la cause ou venus de régions éloignées. Il n'aura pas à craindre de ces derniers qu'ils mobilisent contre lui les forces des villages. À la différence de Lira et de Chinchilla, qui bénéficiaient de liens personnels et anciens avec les dirigeants des communautés, Lanza doit s'imposer par son prestige et son grade, par la crainte imaginaire « de los jefes de Buenos Aires » qu'il entretient toujours, et, surtout, par la parole. Il convainc, il séduit, il menace, il endort. C'est de la sorte qu'il parvient à décourager le capitaine Mateo Quispe qui tente d'arracher Chinchilla au peloton d'exécution. Le style de Lanza est reconnaissable entre tous, redondant, emphatique, lesté de métaphores de mauvais goût. Il importe dans les Vallées les façons de discourir et d'écrire des cercles politiques du Río de la Plata, il est l'initiateur dans la région de la rhétorique créole destinée à de beaux jours dans la Bolivie républicaine³¹.

Au cours de la dernière année de la guerre, son imprévoyance se manifeste aussi clairement que son talent manoeuvrier. Afin d'éviter, peut-être, les conflits auxquels se sont heurtés ses prédécesseurs, il ne partage son autorité avec aucun second. Aussi lorsqu'il est fait prisonnier, en avril 1824, les Vallées se retrouvent privées de commandement, « huérfanas » comme l'écrit Vargas. La guerre des chefs recommence aussitôt. À Inquisivi, 160 guérilleros proclament l'officier José Martínez Parraga commandant général. José Benito Bustamante, commandant plus ancien que Parraga, fait sécession bientôt imité par le commandant des forces d'Ayopaya, l'ancien transfuge Angel Andrés Rodríguez. « Ya la anarquía entraba en los Valles. » Bustamante ne peut compter que sur deux villages, Mohosa et Cavari — il représente vraiment la vieille garde —, tandis que Rodríguez contrôle Charapaya et Leque. Certains officiers, pas des plus médiocres, sont partis pour Cochabamba où ils ont rejoint les forces du général Olañeta. À ce moment de sa chronique, Vargas revient au même type d'énumération que dans les années 1814-16, avant que Lira parvienne à s'imposer — tel village appartient à tel commandant qui dispose de tant de fusils. Les Vallées sont redevenues un territoire morcelé entre des capitaines ombrageux, prêts à s'affronter pour garder le contrôle de leur petit domaine. Il a suffi de quelques jours pour effectuer un pareil retour en arrière.

³¹ Voici comment Lanza annonce la victoire d'Ayacucho et la fin de la guerre aux habitants du Haut-Pérou : A los pueblos de Charcas, La Paz, 19 de enero (?) de 1825 : « Cuando en el libro de los destinos estaba escrito con caracteres indelebles el día 9 de diciembre de 1824 [Ayacucho] par que formase época en los fastos de la independencia peruana, los pueblos de las provincias de Charcas y La Paz, esos pueblos hijos primogenitos de la libertad en cuyos oriente se descubrió la Aurora de sus primeros días, donde resona antes que en otros el dulce eco del patriotismo, sucumben todavía bajo la arbitrariedad y esclavitud. El continente americano casi en toda su extensión levanta estatuas a la libertad y solo ellos gimen ante el ídolo del despotismo, cuando el árbol plantado a tana costa y regado con tanta sangre ha fructificado en otras partes. » Cité par Valentín Abecía, *Reseña histórica del 25 de mayo de 1809 en Sucre*, Sucre, 1891.

Quand Lanza revient de la forteresse d'Oruro trois mois plus tard, sa situation est délicate. Personne ne sait dans quelles conditions il a été libéré, ni ne connaît les termes du pacte qu'il a probablement passé avec les constitutionnalistes. Lanza rédige une proclamation (voir p. 140) dans laquelle il argue de la crainte que les armées de Bolívar inspirent aux royalistes, mais nous ne sommes pas obligés de le croire. En son absence, Bustamante et Rodríguez ont été arrêtés, et Parraga qui s'est imposé à la grande majorité, n'a pas fait de mécontents, et dispose de l'essentiel des ressources des Vallées. Pour devenir un rival inquiétant, il ne manque à Parraga que de l'expérience politique. Il commet l'erreur d'envoyer ses troupes auprès de Lanza tandis qu'il reste au quartier général. L'effet aurait été tout autre s'il s'était présenté à leur tête. Lanza se donne aussitôt pour second un péruvien inconnu, José Velasco Calorio, qui vient d'arriver dans les Vallées et qui se prétend lieutenant-colonel. Parraga, qui n'est que commandant, est relégué au troisième rang et ne dirige plus que l'infanterie.

Après avoir repris en main sa troupe, Lanza s'absente en laissant face-à-face ses deux lieutenants qui vont inévitablement s'éliminer l'un l'autre. Calorio fait fusiller Parraga sous un prétexte futile. Le mois suivant, Lanza qui n'a demandé aucun compte de la disparition de Parraga, envoie Calorio négocier un accord auprès d'Olañeta. L'émissaire, naïf, s'attarde auprès de l'état-major absolutiste et prend sa mission tant au sérieux qu'il en devient suspect. Lanza le fait arrêter à son retour. Après avoir clamé que Lanza lui-même avait ordonné l'exécution de Parraga et de quelques autres, Calorio se suicide. Lanza, qui n'a plus de rival, a désormais la voie libre pour apparaître comme le seul chef de guerre du Haut-Pérou quand s'établira la paix.

LA CRÉATION D'UN TYPE IDÉAL

Malgré la minutie avec laquelle il décrit ces manœuvres, Vargas s'intéresse moins à l'exercice du pouvoir qu'à la dimension littéraire et mythique des caudillos qu'il a servis. Son travail ne se limite pas à rendre exemplaires certains de ses personnages dont il fait des héros. Il entreprend aussi de transformer le premier d'entre eux en archétype du capitaine de cette guerre nouvelle à laquelle il va donner une dimension sacrée. Ce chapitre s'achèvera donc sur cette transfiguration du guerrier.

Le personnage

Il existe 374 occurrences du nom de Lira³², pour une écrasante majorité en position de sujet. C'est le portrait le plus fouillé que l'on possède d'un dirigeant andin du XIX^e siècle, élaboré par un auteur appliqué à dégager les lignes de force d'un destin dont dépendait le sort de la patrie.

Lira y apparaît d'abord comme un chef de guerre dans ses fonctions de commandement. Il reçoit des messages de ses agents, et envoie des espions reconnaître les mouve-

³² Sans craindre de se répéter d'une phrase à l'autre, Vargas employait de préférence le nom de Lira que le pronom qu'il aurait pu lui substituer. Façon de souligner l'importance qu'acquiert le patronyme — qui sert de mot de ralliement — dans la constitution du pouvoir du caudillo. À partir de l'indépendance, les partis politiques se définirent principalement par le nom du dirigeant dont chacun se réclamait. La troupe de Lira avait agi ainsi la première, en se divisant, après l'assassinat de son chef, en *liristas* qui voulaient le venger, et en *fajardistas* qui soutenaient son successeur, le commandant Fajardo (JSV, p. 208.)

ments de l'adversaire ; il rassemble ses troupes, se déplace avec elles vers les lieux d'embuscade, dispose ses forces pour la bataille, transmet ses ordres à ses lieutenants, participe au combat — toujours au premier rang. Il ordonne le repli, reçoit les armes prises à l'adversaire³³ et prend soin des blessés ; il promet soldats et officiers, sanctionne l'indiscipline, exerce une justice sommaire et sanglante. Il fait réparer l'armement, achète des armes et des munitions, fait fondre un canon.

Il agit aussi en dirigeant révolutionnaire, prononce des discours sur le sens de la guerre et veille à l'instruction politique de ses alliés indiens ; il manipule les élections qui le portent au commandement général de la guérilla.

Il administre la région libérée : il envoie son second récolter la coca qui fournit l'essentiel des ressources de la guérilla, il impose des réquisitions forcées, confisque les biens des ennemis de la patrie, fait lever des impôts révolutionnaires sur les propriétaires et les curés des villages qu'il contrôle.

C'est aussi l'homme d'une famille et d'un terroir. Il est originaire d'un bourg, compatriote d'individus qui croisent le chemin de la guérilla ; 27 occurrences renvoient à son père, sa mère, sa sœur, ses deux frères, ses oncles et tantes, ainsi qu'à des parents dont le degré de proximité n'est pas toujours précisé.

En lui s'incarnent l'essentiel des valeurs héroïques que soulignent la camaraderie militaire et l'attachement indéfectible du cercle des fidèles : l'audace, la bravoure aveugle et la fureur guerrière, suivies de brusques dépressions et de retours au calme.

S'ajoutent des ombres du tableau, sur lesquelles le chroniqueur ne porte aucun jugement mais qu'il ne passe pas sous silence : cruauté, duplicité, cynisme.

En filigrane des activités récurrentes de ce chef de guerre d'un genre nouveau, qui partage son énergie entre le maniement des armes et la lutte idéologique, se profile un destin surnaturel que Vargas met en images. Destin d'un homme qui succède à son père à la tête d'un bourg rebelle, puis de deux provinces ; qui dit avoir choisi de verser son sang pour libérer la Patrie et venger la mort de son père, mais qui, en un moment de faiblesse de la cause patriotique, tente de passer au roi et négocie sa promotion au sein de troupes régulières. Rétabli à la tête de la guérilla grâce à l'intervention directe de la Providence, il se trouve dès lors en butte à la suspicion de ses officiers. C'est alors qu'il intègre dans sa troupe un capitaine inconnu — un certain Moreno³⁴ — contre lequel, par trois fois, un sergent le met en garde, vainement. Alors que la guérilla remporte des succès inespérés, miraculeux, Lira s'enfonce dans des agissements meurtriers et suicidaires, jusqu'à ce qu'un complot se trame contre lui. Aveuglé, incapable d'entendre les avertissements qui lui sont encore prodigués, il est arrêté, un soir, à minuit, par Moreno, sur ordre de ses officiers qui ont fabriqué un faux pour prouver ses accointances avec l'ennemi. Il est blessé d'une balle dans le dos tirée par l'un des conjurés et meurt de façon à la fois édifiante et sordide, après une nuit d'agonie solitaire, au matin de la fête de son saint patron. Il ne lui sera pas rendu d'honneurs funèbres, et son nom n'apparaîtra pas dans les

³³ Dans la guérilla, les armes saisies reviennent au commandant qui les attribue ensuite à ses soldats, mais en s'en réservant toujours la propriété.

³⁴ Moreno signifie brun ; le mot est généralement employé pour désigner un mulâtre ; un des comparaisons de Moreno le traite d'ailleurs de mulato (p. 207). Dans le cours du Journal, un jeu de mot révèle l'intention de suggérer que le capitaine Moreno était un personnage sombre.

manuels scolaires. Mais il sera vengé par l'un de ses lieutenants qui s'appuiera sur les Indiens pour lui succéder à la tête de la guérilla. Le lieutenant mourra, et son successeur également, mais l'Amérique deviendra libre.

Exceptionnel et marqué de signes, le destin du caudillo Lira ne domine cependant pas l'histoire, de même qu'il s'achève sans entraîner la fin de la chronique : les interventions surnaturelles dont il est l'objet s'appliquent au dirigeant d'une cause, non à l'individu qui l'incarne. On ne peut donc saisir la nature du pouvoir du caudillo si on ne la fonde sur le sens du combat au service duquel il a pris les armes.

« *Muy bárbaro valiente* »

Produit d'un terroir et d'un lignage, le caudillo se devait d'apparaître comme un individu d'exception dont le charisme se fondait sur le courage. Une forme particulière de courage : la fureur guerrière du héros qui lui fait oublier le risque de la mort, mais le rend aussi dangereux à son entourage. Le successeur de Lira, aveuglé par la rage, se révélera capable de tuer à coups de sabre un jeune garçon, messager en retard.

Le caudillo affectait l'imprudence et s'exposait aux balles — des précautions auraient déprécié sa valeur. Au cours d'une bataille, trois chevaux sont tués sous lui, il s'en tire sans une égratignure.

Bravo, le mot le plus souvent employé pour désigner le capitaine courageux, relève d'un registre inhumain : il s'applique aux fauves — un toro bravo. Dans un registre proche, l'épithète que Vargas rédige pour Lira est presque intraduisible : « Defendió con mucho heroísmo molestándolo demasiado a los españoles porque era muy bárbaro valiente³⁵. » De toutes les caractéristiques qui lui avaient permis de diriger la guerre, survivait seul le souvenir de sa vaillance. Au combat, se jouait son pouvoir sur les hommes.

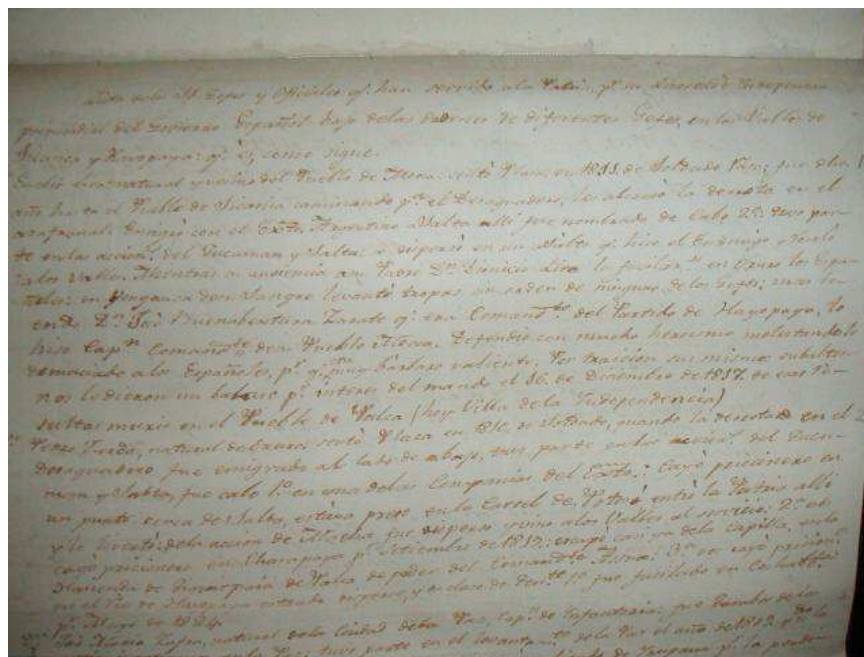


Figure 35 : Notice consacrée à Eusebio Lira. Source : ANB, MsB f° 315

³⁵ JSV, p. 405.

« Don Eusebio Lira. Natural y vecino del pueblo de Mohosa. Sentó plaza por la Patria en 1811 de soldado raso. Fue dicho año hasta el pueblo de Sicasica caminando para el Desaguadero. Los alcanzó la derrota en el Azafranal. Emigró con el ejército argentino a Salta. Allí fue nombrado de cabo segundo. Tuvo parte en las acciones del Tucumán y Salta. Se dispersó en un asalto que hizo el enemigo y recaló a los Valles. Mientras su ausencia a su padre don Dionisio Lira lo fusilaron en Oruro los españoles. En venganza de su sangre levantó tropas sin orden ninguno de los jefes ; mas viendo don José Buenaventura Zárate (que era comandante del partido de Hayopaya por la Patria) lo hizo capitán comandante de su pueblo Mohosa. Defendió con mucho heroísmo molestándolo demasiado a los españoles porque era muy bárbaro valiente. Por traición de sus mismos subalternos le dieron un balazo por intereses del mando el 16 de diciembre de 1817. De esas resultas murió en el pueblo de Palca (hoy Villa de la Independencia). »

Le don de la parole, la grâce de l'élection

L'action du caudillo se manifestait aussi hors du champ de bataille et sa vaillance sauvage devait s'accompagner de facilité de parole. José Miguel Lanza était « muy lengua-raz », très beau parleur, et Lira était également capable de se tirer d'affaire devant toute assemblée.

L'image prétendument archaïque du chef de guerre s'inscrit ainsi dans un cadre moderne : le caudillo, dont on a souvent fait un héritier du Cid Campeador, est, à sa façon, l'homme de la démocratie, une démocratie qu'il sait plier à ses projets, discoureur, manipulateur d'élections, technicien de la « machine » démocratique. Il préfigure en cela l'attitude de bien des chefs d'État hispano-américains : si la société américaine n'est pas prête pour le nouveau régime issu des révolutions d'indépendance, l'agent de l'histoire, l'homme fort, le lui imposera en réinterprétant les formes de la démocratie. Vicente Rocafuerte disait que la république — celle d'Équateur dont il fut l'un des premiers présidents (1835-1839) — se ferait « à coups de bâton et à coups de fouet ». En utilisant toutes les possibilités du suffrage, le guerrier Eusebio Lira se montrait plus subtil que le bouillant civil.

Alors qu'un complot se trame pour le déposer, le 1^{er} novembre 1816, il fait encercler par ses fidèles le bâtiment où s'étaient réunis les officiers et — pour soigner la mise en scène — il fait pointer un canon devant la porte. Se mêlant à l'assemblée, il entreprend un long discours : fier de voir en ce jour tous les patriotes assemblés, il déplore de les savoir divisés, alors qu'ils sont peu nombreux, que l'ennemi approche et que toute l'Amérique révolutionnaire suit avec anxiété leur action. Il n'est qu'un seul remède à ces maux : donner une unité à la guérilla en nommant un chef qui rallierait tous les suffrages.

Il lance donc l'idée de recourir à des élections, et les officiers qui le contestaient s'inclinent devant le principe démocratique que leur avaient inculqué l'armée et la presse de Buenos Aires. Son idée approuvée, il impose des élections sur le champ, sachant qu'il ne retrouverait pas meilleure occasion de se faire élire. Reste à désigner un bureau de vote docile. Lira le constitue sur mesure. Le résultat est sans surprise.

« Siguieron nombrando al jefe que los ha de gobernar y salió con nueve votos más el comandante don Eusebio Lira. Bajo de su palabra de honor y bajo de sus firmas reconocieron de comandante en jefe al comandante Lira³⁶. »

Comme si le procès-verbal de l'élection ne suffisait pas... Il est vrai que les rites de la démocratie ne solennisaient pas assez la désignation du chef : il manquait, pour satisfaire Lira, un serment d'allégeance. Cette pratique, en contradiction avec les règles démocratiques, manifestait la survie de pratiques électorales d'ancien régime qui visaient à l'unanimité. Le caudillo, l'homme d'une démocratie en ses commencements, savait tirer parti de ses hésitations mêmes ; le serment d'allégeance, qui fut accepté parce qu'il rappelait à tous des usages familiers, lui servit un peu plus tard à museler son opposition en l'accusant de parjure.

Le jour où Lira était parvenu à se faire élire, la force seule ne serait pas venue à bout de la discorde et des ambitions de ses subordonnés. Il avait su trouver les mots qui faisaient éclater le cadre étouffant dans lequel il avait enclos ses opposants : au fil de son discours, apparaissaient la collectivité immense des patriotes, les dirigeants de Buenos Aires et toute "l'opinion" américaine — Lira se plaçait évidemment dans un contexte politique moderne dont l'opinion publique représente l'une des instances de légitimation. Et le rappel obsédant de la proximité de l'ennemi et de la faiblesse de la guérilla visait à provoquer un sursaut unanime qui ne pouvait que jouer en faveur du seul homme capable d'inspirer confiance à la troupe.

Le pouvoir de Lira, charisme s'appuyant sur une légitimation démocratique, dépendait autant de la puissance du verbe que de sa bravoure et de sa science du combat. Mais le pouvoir dont il disposait dépassait sa personne. Il ne le fondait pas, il en héritait. Et tandis qu'il l'exerçait, des forces surnaturelles étaient à l'œuvre.

Protections surnaturelles

À l'origine du commandement de Lira, était la mort de son père. C'est elle qui instaure la guérilla. En 1813, alors qu'Eusebio Lira se bat dans l'armée argentine, le capitaine Dionisio Lira dirige une troupe de guérilleros dans la région de Mohosa. Trahi par des Indiens à l'instigation d'un religieux dominicain et du frère de ce dernier, il meurt fusillé sur la grand-place d'Oruro. Eusebio Lira rentre chez lui, jure de le venger et rassemble des hommes qui forment le premier noyau des guerriers patriotes. Le devoir de vengeance offre une première source de légitimité au pouvoir du caudillo.

Le sang versé fonde donc la guérilla. Un sang qui appelle vengeance, exige que soit versé le sang des meurtriers ; un sang qui appelle aussi, par un mécanisme sacrificiel sur lequel je reviendrai, le sang des vengeurs, saisis par son exemple.

Le microcosme des Vallées entendait la dimension sacrée de cette vengeance fondatrice, puisque c'est au ciel qu'il en attribuait le premier acte. La foudre et l'imbécillité ac-

³⁶ JSV., p. 104 (c'est moi qui souligne).

cablant les coupables espagnols³⁷, Eusebio Lira se chargera d'exécuter, l'un après l'autre, les Indiens complices.

« Quedó el religioso [qui avait organisé la capture de Dionisio Lira] más fresco que un tamarindo. Pero por esta in triga que hizo no lo hizo el rey obispo ni canónigo siquiera ni prior de su religión, antes se volvió lelo- pasando inmensos trabajos y enfermedades, babeando que daba asco, y casi perece por necesidad ; a no tener algunos hermanos de mediana comodidad seguramente perece porque no le alcanzaba la congrua alimentación que le daban en la caja otal vez ni aun eso le darían. Así castiga el cielo a un vil intrigante aunque sea su ministro, para experiencia de otros de semejante proceder y sentimientos. No sólo él tuvo esta lamentable tragedia sino un hermano suyo don José Claderas, pues este caballero se venía de una hacienda que tenía en arrendamiento una tarde y lo mató la centella. Murió en el campo sin ningún auxilio. Tal vez — dijieron en Oruro — que había consultado este religioso como a hermano, tal vez le animaría a que haga la intriga y por eso murió como se dice en el campo³⁸. »

Quelle force avait donc lancé la foudre sur le judas ? Dans les Andes, la figure de saint Jacques le Majeur, protecteur des chrétiens contre les Maures, s'était surimposée à celle d'Illapa, une divinité associée à l'éclair qui survivait ainsi sous l'effigie d'un cavalier muni d'une arme à feu (l'image même de Lira au combat)³⁹. Grâce aux attributs de Santiago-Illapa, le manieur d'éclairs et saint patron de Mohosa, lieu d'origine du caudillo et centre stratégique de la guérilla, la protection dont bénéficiait Lira adoptait des formes sensibles enracinées dans le terroir qu'il dirigeait.

Lira, et son chroniqueur, attribuaient ainsi à l'action de la guérilla des protections qui répondaient à un syncrétisme christiano-andin. Un épisode dramatique met à l'œuvre celui-ci :

En un moment où Lira ne dispose plus d'autre troupe que le cercle de ses fidèles, réfugiés sur le mont Chicote qui domine le Río grande à proximité de Mohosa, les soldats du roi poussent ce qui reste de rebelles au bord d'un promontoire, ne leur laissant d'autre choix qu'un suicide collectif ou une reddition sans quartier. Préférant la mort, un homme se jette dans le ravin, et tous s'apprentent à le suivre ; Lira demande déjà à ses soldats de se tenir par la main en se proposant de sauter le premier ; mais l'un d'eux suggère de mettre le feu aux chaumes. Lira, aussitôt, enflamme la poudre d'une cartouche qu'il lance en direction de l'adversaire. Le coteau s'embrase, l'ennemi s'enfuit, la guérilla est sauvée. Le commandant remercie Dieu pour ce miracle. C'était le 21 juin 1816.

À cette date, la plupart des guérillas du Haut-Pérou avaient été vaincues. Au solstice d'hiver, proche du jour de la Saint-Jean mais aussi du Villca cuti, celle de Lira avait failli basculer, elle aussi, dans la mort. Sauvée par les flammes, elle avait renversé le sort qui la condamnait, combinant en sa faveur les feux de la Saint-Jean et le changement de destin

³⁷ J'emploie le terme dans le sens qu'il avait alors : il désignait à la fois les métropolitains et les créoles, "Espagnols européens" et "Espagnols américains".

³⁸ JSV, p. 36-37.

³⁹ Voir les travaux de T. Abercrombie, T. Bouysson-Cassagne, T. Gisbert, O. Harris et T. Platt, pour les Andes du Sud ; en ce qui concerne la région du Cuzco, avec lesquelles les vallées entretenaient d'étroites relations, G. Urton et T. Zuidema.

qu'entraîne le *Vilca cuti* qui désigne, dans les Andes, le moment où le cycle solaire s'inverse, une période dangereuse où il faut conjurer les morts de rester sous terre, tandis que les vivants risquent de prendre leur place⁴⁰.

CHARISME ET SACRIFICE

Dans l'exigence sacrificielle que doit satisfaire sa mission, le caudillo quitte son rang pour confondre son destin avec celui des autres guérilleros. *Primus inter pares*, il énonce et théâtralise le sens de leur fin volontaire : ils doivent tous verser leur sang pour la Patrie.

Éliminons d'emblée l'idée que la mort à laquelle étaient voués ces hommes pourrait être celle du héros qui s'affirme dans le mépris de la mort et s'accomplit par elle. N'imaginons pas davantage qu'aux épreuves subies répondrait la promesse de récompenses futures⁴¹ : Vargas le répète à l'envi, la mort du guérillero est un sacrifice librement consenti au service d'une cause voulue par la Providence⁴², et ce sacrifice est d'une générosité telle qu'il lui faut envisager de mourir pour que l'ennemi présent en tire bénéfice dans le futur⁴³.

Soldats voués à la mort, non par la volonté de leur prince, mais par leur propre choix, les guérilleros participent d'une volonté providentielle dont ils sont les exécutants. Les desseins de la Providence s'accomplissent sur deux plans : celui des rencontres guerrières et celui du sacrifice consenti, car il ne suffit pas de risquer la mort, encore faut-il se sacrifier.

Châtiment du manque de foi en la cause patriotique, la mort de Lira est aussi plus que cela, une mort appelée, invoquée, promise. Et ici le destin de Lira ressemble à celui de ses meilleurs lieutenants, qui avaient hérité de leur père, comme lui, à la fois une vengeance et un destin mortel, et qui annonçaient tous leur disparition brutale comme l'aboutissement nécessaire de leur engagement au service de la patrie. Ce que montre la fin du capitaine Gandarillas qui mourut en léguant à ses fils le destin qu'il avait reçu de son père.

« La misma suerte que su padre tuvo y muy conforme dicen que salió al patíbulo con mucha energía dando gracias a Dios por haber permitido la misma suerte que de su padre, y que

⁴⁰ T. Bouysse-Cassagne [1987], p. 201.

⁴¹ Il s'agit de récompenses en ce monde — Vargas n'évoque jamais de rétribution dans l'au-delà. Les meurtriers de Lira, ou les complices du meurtre, trouveront la mort l'un après l'autre ; afin de souligner la vanité des récompenses, Vargas prend bien soin de préciser, chaque fois, qu'ils venaient d'être promus quand la mort les a saisis.

⁴² Comme le rappelait à ses hommes, au moment de se battre, le colonel Lanza : « Muchachos : Este es el día feliz por todos modos para nosotros : si Dios nos da valor para alcanzar la victoria somos felices ; si al contrario por castigarnos salen los enemigos triunfantes somos felices cumpliendo el deber a que nos hemos comprometido con el sagrado juramento de derramar nuestra sangre por nuestra Patria y Libertad. » (JSV, p. 318.) Les guérilleros ne se sont pas engagés à se battre pour la Patrie au risque de mourir : ils ont juré de verser leur sang. La volonté de sacrifice l'emporte sur l'objectif de gagner la guerre.

⁴³ Voir notamment JSV, p. 189.

decía que por la libertad de su Patria, de su nación y del hemisferio americano derramaba su sangre ; que él dejaba hijos varones para que sigan con la demanda y que muy gustoso darán su vida por su Patria, de forma que dejó un ejemplo para los americanos y defensores suyos. Así acabó su existencia. Como siempre pronosticaba que él había de morir por la Patria si no en una guerrilla en un patíbulo fusilado por sus enemigos, así nomás ocurrió⁴⁴. »

Le capitaine indien Mateo Quispe avait pareillement annoncé sa mort :

« Como siempre se pronosticaba en que su cabeza se la cortarían los enemigos, que desde el momento que había abrazado el partido de la libertad ofrecía en su sacrificio, llegó al fin el momento de ser víctima⁴⁵. »

Parler de sa mort et la prédire pourrait servir de conjuration, une conjuration qui se placerait cependant encore dans un cadre sacrificiel. Mais il semble bien, ici, que ce sont les mots qui commandent le destin, et qui appellent la mort. Citons pour exemple la mort du capitaine indien Julián Gallegos dont les paroles annoncent la chute de l'épisode qui décrit sa fin. Celui-ci s'apprête à pénétrer dans un village occupé par l'adversaire ; un vieillard le met en garde, sans succès. Gallegos, qui va bientôt payer le prix de son obstination, se sépare du messager d'un danger qu'il refuse de voir en citant le vers d'une chanson : « Veante mis ojos, blanca paloma⁴⁶ ». Les deux mots ojos (les yeux) et blanca (blanche) annoncent l'expression d'argot militaire par laquelle Vargas exprime la mort de Gallegos, une mort qu'il a lui-même cherchée : il pénètre dans le village où campent les royalistes qui s'emparent de lui et, trois jours plus tard, le subdélégué Oblitas lui fait « blanquear los ojos » (blanchir les yeux) en le fusillant sur la grand-place⁴⁷.

Dans une guerre aussi meurtrière que le fut celle d'indépendance, le guerrier qui envisageait sa mort prochaine faisait preuve de raison. Mais Lira et ses compagnons allaient au-delà de cette résignation ; ils appelaient la mort. Et ce n'était pas en vertu d'un marchandage banal, sur le mode *do ut des* (la liberté de la Patrie, cause providentielle, serait acquise si des victimes consentantes se dévouaient) ; il s'agissait d'acquitter une dette antérieure. Parce que la guerre était sainte — entendons parce qu'elle était voulue et protégée par Dieu —, le caudillo et ses hommes devaient s'offrir en sacrifice, et la Providence ne manquait pas de recouvrer sa dette.

L'acceptation du sacrifice prit pour Lira une forme particulièrement solennelle. Alors que, désarmé par ses officiers, il risquait de perdre son commandement, il se résolut à prêter un serment de fidélité à la Patrie (*juramento sagrado*). Au cours d'une sorte de célébration à la fois civique et religieuse, il répéta ce qu'il avait annoncé maintes fois, qu'il donnerait son sang, qu'il s'offrirait en victime consentante pour la cause de la Patrie.

⁴⁴ JSV, p. 288.

⁴⁵ Id., p. 330.

⁴⁶ Adresse bizarre (peut-être s'agit-il du vers d'une chanson), qu'on pourrait traduire par : Et à la revoiture, ma blanche colombe !

⁴⁷ JSV, p. 130-131.

« Cruzando las dos espadas Lira la besó arrodillándose, por tres veces, espresándose según previene el derecho que lo hacía por Dios nuestro Señor y la cruz de estas espadas y por las cenizas de su padre morir primero que traycionar a la Patria. [...] Que se constituye desde este momento ya víctima por la causa de la Patria; que la consagraba su sangre y todo su ser por ella⁴⁸. »

Le souvenir de la mort du père et les deux épées en croix qui rappelaient la mort du Christ étaient garantes du serment du fils et de sa mort promise. Dans quel fonds Lira avait-il puisé ce cérémonial ? Il ne semble pas qu'il l'ait improvisé. En avait-il trouvé l'exemple dans l'armée argentine ? L'idée d'un sacrifice volontaire sacralisé par un serment public lui venait-elle de traditions anciennes ?

On connaît le goût des officiers indépendantistes pour les sociétés secrètes. Comme en Europe où les loges de carbonari se multipliaient, les Américains luttant pour leur liberté se liaient entre eux par des serments et des cérémonies initiatiques. Le vœu de Lira devait peut-être quelque chose à ces rites. Cependant, malgré la distance considérable qui les sépare, il est tentant de rapprocher aussi le serment du guérillero d'un texte célèbre de Tite-Live, la devotio du consul Decius, à la bataille de Sentinum (295 av. J. C.), analysée par Georges Dumézil. Alors que ses troupes faiblissent devant un adversaire redoutable, Decius se voue aux forces surnaturelles.

« Enfin, voyant qu'aucune force humaine ne pouvait les retenir dans la frayeur dont ils étaient saisis, il dit, en invoquant P. Decius, son père, et l'appelant par son nom :

« — Pourquoi tarder plus longtemps à me conformer au destin de ma famille ? Il a été donné aux Decii de s'offrir en victimes expiatoires pour conjurer les dangers publics. Je vais, en même temps que moi, livrer les légions des ennemis à la Terre et aux dieux Manes pour être immolés.

« Ayant prononcé ces paroles, il dit au grand Pontife M. Livius, auquel, en se rendant sur le champ de bataille, il avait défendu de le quitter un seul instant, de lui dicter la formule qu'il devait répéter pour se dévouer, lui et les légions des ennemis, pour l'armée du peuple romain des « quirites ». Puis, dans les mêmes termes et avec les mêmes cérémonies, il se dévoua comme avait fait P. Decius son père dans la guerre des Latins, sur les bords du Véséris.

« À la suite des prières rituelles, il ajouta 'qu'il faisait marcher devant lui la terreur et la fuite, le carnage et le sang, la colère des dieux célestes et infernaux ; qu'il frappait d'horribles anathèmes les enseignes, les armes offensives et défensives des ennemis, et que le même lieu qui lui serait mortel, le serait aux Gaulois et aux Samnites'.

« Après ces imprécations contre lui-même et contre les ennemis, il poussa son cheval vers le plus épais de l'armée gauloise et tomba percé de leurs traits au-devant desquels il courait⁴⁹ »

Comme le consul romain, le commandant Lira s'offrait en sacrifice pour sauver la patrie, suivant en cela l'exemple de son père dont il invoquait la mémoire. Dans les deux cas, les chefs de guerre se livraient à une cérémonie religieuse, au rituel établi, respectant

⁴⁸ Id., p. 96.

⁴⁹ Georges Dumézil, *Idées romaines*, Paris, Gallimard, 1969, p. 186-187.

une formule consacrée (Decius : cum secundum sollemnes preces, Lira : por tres veces, espresándose según previene el derecho). Le guérillero partageait la croyance du consul en l'efficacité du sacrifice et pratiquait le même hardi marché avec l'invisible (selon les termes de Dumezil). Mais le juridisme du serment de Lira se plaçait dans un cadre référentiel chrétien, et, comme par contagion, entraînait une communion des guérilleros dans l'offrande sacrificielle.

Au discours qu'adressa Lira à la troupe en conclusion de la cérémonie :

« — *Amados compañeros : Vosotros sois testigos cómo hoy he renovado mis más sagrados votos al Dios de los ejércitos para derramar la última gota de mi sangre en defensa de nuestra Patria y libertad [...]*⁵⁰. »

Les hommes lui firent répondre par leur porte-parole :

« *que ellos desde el momento que tomaron las armas para defender la Patria ha sido con intención de morir por ella en cualquier destino [...]*⁵¹. »

Lira ignorait évidemment le sacrifice de Decius, consommé deux mille ans avant le sien⁵² ; mais son initiative, au service d'une cause moderne, obéissait encore aux conceptions que les Anciens se faisaient des rapports entre les hommes et les dieux. La guérilla, menacée de discorde, ressoudait son unité à travers l'énonciation collective d'un destin pour la mort dont le caudillo donnait l'exemple.

La faute commise par Lira — ses négociations avec les royalistes étaient peut-être moins coupables qu'un manque de foi dans une cause sacrée dont elles témoignaient — ajoute à sa dévotion solennelle et à sa mort promise l'idée d'un châtement nécessaire. Le destin du caudillo alourdit de culpabilité la dette sacrificielle sur laquelle semble fondé le combat des guérilleros.

Lira n'est pas mort au combat ou fusillé sur la grand-place — la mort qu'avait subie son père et à laquelle il aspirait⁵³ —, et Vargas dut transfigurer sa fin pitoyable en lui prêtant un discours chrétien et lui faisant brandir, au lieu du sabre, le crucifix. Lira s'était voué à la mort en tenant une croix formée par deux épées, il meurt en arborant un symbole identique.

« *Entré ande el herido: había estado en cama con un crucifijo en la mano, sentado, casi en las últimas horas.*

« *No me contestaba nada, me hacía seña únicamente al santo Cristo [...].*

⁵⁰ JSV, p. 96.

⁵¹ Id., p. 97. «

⁵² Quoique celui de Curtius, diffusé par l'enseignement classique que dispensait l'Église, fût encore familier au public espagnol cultivé.

⁵³ C'est bien ainsi qu'il décrit la bonne mort, dans les dernières paroles qu'il échange avec le tambour-major (JSV, p. 195.)

« *En esto nomás le acometió un desmayo, calló un corto rato, después volvió en sí, a poco sácase unos pedazos de hueso de las costillas de la herida y le estaba alcanzando al doctor Valencia y exclama en voz alta y dice :*

« *—Muero inocente, muero inocente. Falsamente han procedido. Muero patriota, muero como cristiano católico.*

« *A a unas cuantas palabras que le hacía rezar el doctor don Manuel de la Borda (que era el párroco que a ese momento entró) expiró abrazándose fuertemente al crucifijo con ambas manos, a las 11 y media del día 15 de diciembre, día de San Eusebio, lunes, a manos de dos sacerdotes, bien auxiliado, en sus cinco sentidos⁵⁴.* »

*

Lira fut tué en décembre 1817, alors que le type du caudillo venait d'apparaître. Se multiplièrent dès lors ces vies exemplaires et ces morts théâtrales que les études qui furent consacrées au caudillisme négligèrent pour ne s'intéresser qu'à la fonction sociale qu'exerçaient ces hommes et leur rapport difficile à la loi, se privant ainsi des moyens de comprendre certains fondements de la culture politique hispanique.

Au lieu d'une image de la virilité et de l'exercice du pouvoir solitaire (comme les écrivains ont contribué à la répandre), le caudillo se révèle être un archétype du soldat chrétien, une variante américaine du miles christi de saint Bernard, dans le cadre d'une lutte pour l'indépendance qui passait par l'adoption des formes politiques modernes.

Pour reprendre la terminologie de Tocqueville, la démocratie hispano-américaine, au lieu du pouvoir tranquille de la société sur elle-même, aboutit à l'affrontement de groupes structurés autour d'un chef, dirigeant d'un nouveau type de combat, dans un univers où il n'existe plus d'instance supérieure aux affrontements entre partis. Le chef de ces factions est aussi bien soldat sorti du rang que fils de notables — gros ou petits —, ancré dans un terroir, partageant avec ses troupes un fond de culture métisse, dans l'Amérique indienne des Andes et du Mexique.

Parfait connaisseur des rouages pratiques, politiciens, de la démocratie et de ses manipulations, le caudillo sait comment organiser des élections en vue de les gagner, comment neutraliser un adversaire dangereux lors d'un débat (pas forcément en appuyant sur la gâchette). Surtout : c'est l'homme de la parole. L'indispensable éloquence du caudillo fonde une grande part de son ascendant sur les hommes.

⁵⁴ Id., p. 195-196. Il existait alors deux saints Eusèbe dans le calendrier alors en vigueur en Amérique espagnole, dont la célébration était récente (au début du XVII^e siècle, Guaman Poma de Ayala n'en fait pas mention). Le premier, qui avait été pape, fils de médecin et médecin lui-même, était mort en exil, en l'an 310 ; on le célébrait le 26 septembre. Le second, évêque et martyr, avait défendu la foi au péril de sa vie contre les Aryens et contre l'empereur Constance ; on le célébrait le 15 décembre (J.Fernando Roig [1950], p. 102-103).

Mais son pouvoir ne s'exerce pas comme le prescrivent les constitutions modernes. Il correspond à ce que Max Weber décrivait sous le terme de domination charismatique, un pouvoir qui n'a d'autre légitimité qu'une dimension mythique incarnée en un homme.

Le caudillo doit savoir prononcer les maîtres-mots de la démocratie : Liberté, Peuple, Justice, mort aux tyrans... Mais c'est de la mise en scène dont s'accompagnent ses harangues, de sa présence au combat et de sa détermination, de la confiance qu'il sait inspirer à ses hommes, du mépris de la mort qu'il affiche et des protections surnaturelles dont il se réclame, que dépend l'efficace de sa parole.

Il conviendrait d'ajouter un complément au type idéal weberien : dirigeant charismatique, le caudillo n'existe que par un combat permanent. Créature d'un univers moderne qui incarne la promesse d'un avenir meilleur, un futur toujours perçu dans une perspective agonistique, le caudillo est un chef de bande dont le rôle ne se justifie que par l'existence d'un adversaire à vaincre. Ses chances de mourir dans un lit sont dès lors limitées. Mais la mort violente n'est jamais envisagée pour ce qu'elle est — comme une hypothèse probable. Elle est voulue comme un sacrifice qu'exigerait la dette contractée par la cause patriotique à l'égard des protections providentielles dont elle bénéficie. Il resterait à chercher par quel infléchissement la culture chrétienne des guérilleros avait été orientée en ce sens. Soulignons au passage la permanence du thème sacrificiel et l'importance qu'il occupe dans les écrits théoriques et le Journal de Bolivie du caudillo Ernesto "Che" Guevara.

Pour interpréter et décrire un phénomène nouveau — l'apparition du chef politique d'un univers démocratique de combat — son chroniqueur et inventeur retravaille des matériaux anciens, ceux qui lui sont fournis par sa culture métisse, disparate, archaïque. Culture chrétienne, formée de strates diverses, savantes autant que "populaires" et enrichie d'apports indigènes, dont il resterait à analyser les composantes et leur combinatoire. Une certitude : l'Église a exercé une influence déterminante, tant par l'écrit dont témoigne l'abondance des ouvrages de piété, que par la parole sous la forme des prêches prononcés sur la tribune dominant l'atrium de chaque village. Vargas avait bénéficié des leçons et de la bibliothèque de son frère, docteur en théologie, ainsi que de la fréquentation du cercle de prêtres qui entourait le caudillo. Séduit comme un adolescent l'est par le chef de la bande à laquelle il appartient, le chroniqueur fit du commandant Lira qui le fascinait, un archétype promis au plus bel avenir dont le charisme se fondait sur le sacrifice et la vaillance.

Et son succès traduirait l'une des conséquences de l'adoption du régime démocratique par les nouveaux États issus de l'Amérique espagnole. Filiation paradoxale dans la mesure où le caudillo réintroduisait des valeurs héroïques dans un système qui menait à les ignorer.

LA PARTICIPATION DES INDIENS

Vargas en dit beaucoup, plus qu'aucune source ne l'a jamais fait, sur le rôle politique qu'ont joué les communautés indiennes dans ces premiers temps où se mettent en place des structures qui vont dessiner la nouvelle république. Mais s'il faut rendre hommage à son témoignage, on ne peut le transformer en porte-parole de la cause indigène. Notre chroniqueur insiste sur le fait qu'il est tributario, ou plutôt qu'il l'est devenu en bénéficiant de l'usufruit de terres du marquisat de Santiago¹ et, sous la république, les revisitas du canton de Mohosa l'enregistre, lui et son fils Gavino, en tant qu'originarios, indiens de la classe la plus fortunée. Il s'agit là d'une catégorie fiscale, non d'une identité dont il souhaite se réclamer. Vargas s'est agrégé à un ayllu, comme de nombreux métis et de Blancs qui se sont établis sur des terres indiennes et ont changé d'état. Lui n'a pas usurpé de terres communes puisqu'il a bénéficié de la confiscation des biens d'un royaliste par la guérilla ; et il fut confirmé dans son usufruit par la république quand celle-ci entreprit de remodeler les sociétés indiennes en fonction de critères fiscaux. Cela ne fait pas de Vargas un indien à ses propres yeux et jamais il ne se nomme ainsi, de même qu'il n'emploiera jamais le « nous » pour parler des comuneros de Mohosa. Il ne se réclame que de deux groupes, celui des orureños et celui des guérilleros. Son identité ne se définit que par sa naturaleza et par son engagement politique et guerrier.

Ce préalable est nécessaire pour entendre la complexité de la chronique en ce qui concerne la question indienne. Vargas, enregistré en tant qu'indio tributario, parle toujours comme s'il était étranger aux communautés. Il évoque leur participation à la guerre tantôt avec enthousiasme, tantôt avec colère ; à partir d'individus issus des communautés, il crée des archétypes poignants ou patriotiques, cocasses ou terrifiants. Et s'il reconnaît que la guérilla a existé grâce à eux, il ne dissimule pas les limites de cette alliance. Les Indiens ont fourni la base matérielle de l'existence des guérilleros, ils se sont battus à leur côté en subissant les pertes les plus lourdes, mais leur rôle militaire était loin d'être efficace, leur adhésion était soumise à des volte-face, et leur soutien inscrivait la cause patriotique des Vallées dans le registre des révoltes paysannes au lieu de celui des combats glorieux des armées de libération ; telle est sa version de la guerre. L'histoire de la nouvelle république se bâtit sans eux.

Il est toutefois hasardeux de parler des Indiens comme d'une collectivité uniforme. Dans ce domaine, comme dans d'autres matières de la chronique, les effets pervers de l'écriture se font sentir. La mise en récit donne à la indiada une unité qu'elle ne possédait pas. Les communautés des Vallées n'adoptaient pas la même attitude, ne représentaient pas les mêmes forces ni ne manifestaient le même degré d'engagement. À l'intérieur des communautés, des inégalités profondes existaient et la situation des comuneros était en

¹ JSV, p. 13. « Mas como yo vivía cerca en mi sayaña que está contigua a Pocusco, hacienda del marquesado de Santiago de Mohosa (porque yo soy contribuyente y pago 10 pesos de contribución al año por los terrenos del Estado que ocupo) [...] »

train d'évoluer dans un sens qui ne leur était pas favorable. Les rapports d'administrateurs éclairés tels que Francisco de Viedma nous en disent davantage sur ce sujet que la chronique du guérillero dont la structure même vise à gommer les irrégularités en négligeant les bases économiques et sociales de la guerre. En outre, des individus dont Vargas précise qu'on les tenaient pour des Indiens adoptaient des comportements et occupaient des fonctions dans la guérilla qui les assimilaient à des officiers créoles ou métis.

Enfin, Vargas ne traite que des communautés de deux provinces, ignorant ce qui se passait dans l'ensemble du Haut-Pérou et ce qui lui aurait permis d'observer la mobilisation générale des communautés dans la guerre. Ainsi, dans les pages qu'il consacre aux événements qui se sont passés avant son engagement, il passe sous silence le soulèvement des Indiens de Toledo qui eut lieu en 1810, dans la province d'Oruro ; ils furent rapidement maîtrisés mais leurs revendications dressaient un programme qui fut celui de la plupart des rébellions du XIXe siècle — la suppression des impôts et du travail forcé, la récupération des terres usurpées². Leur rassemblement avait été dispersé par les troupes de Francisco Rivero et d'Estebán Arze, futurs caudillos indépendantistes de Cochabamba. Vargas, qui vivait alors à Oruro et fut donc un témoin de l'événement sinon direct du moins très proche, évoque la présence des troupes de Rivero sans en indiquer la raison : il lui aurait fallu mentionner que Rivero venait alors de rétablir l'ordre au service des royalistes contre les insurgés. L'affaire l'aurait obligé de souligner certaines équivoques entretenues par la lutte indépendantiste dans ses relations avec les communautés. Lorsque celles-ci menacèrent de s'en prendre aux villes, comme elles l'avaient fait trente ans auparavant, les capitaines qui se mirent au service de l'indépendance trois mois plus tard se rangèrent sans barguiner du côté de l'ordre.

Vargas ne dit rien non plus du siège de La Paz qui eut lieu l'année suivante. Entre août et décembre 1811, la ville fut cernée par les Indiens de Larecaja, d'Omasuyos et de Sicasica, ces derniers étant dirigés par Hermenegildo Escudero, un protector de indigènes dont il est aussi question dans le journal. La ville fut libérée grâce à l'intervention de trois forces loyalistes, parmi lesquelles les troupes du cacique de Chincheros, Mateo Pumacahua, l'ancien adversaire de Tupac Amaru. Vargas parle avec sympathie du dernier engagement de Pumacahua au service de la cause patriotique, mais il passe sous silence ses actions antérieures en tant que fidèle vassal du roi d'Espagne³. La difficulté de Vargas à sortir du cadre des Vallées se confirme en même temps que l'étroitesse de sa vision politique, mais on ne peut oublier qu'il n'était qu'un gamin livré à lui-même quand il entreprit de tenir sa chronique, et qu'il passa le reste de la guerre captif des cordillères et des vallées de deux provinces. Il serait dès lors malhonnête de lui reprocher les limites naturelles de son entreprise. À l'échelle du microcosme de Sicasica et d'Ayopaya, le journal de Vargas offre un point de vue exceptionnel sur les acteurs de la guerre les moins connus.

² Ils réclamaient la suppression du tribut, de la mita, du paiement des actes religieux, la disparition des fonctions de subdélégué et de cacique, le partage des terres des métropolitains entre les comuneros, la fin des services gratuits, la gratuité des actes de justice, l'éviction des métis des pueblos de indios et l'interdiction des usurpations des hacendados mitoyens des communautés

³ JSV, p. 35.

La chronique met en scène la participation des Indiens dans trois registres, militaire, littéraire et politique. Le premier traite de leur participation aux combats et fait partie de la structure de son premier récit (MsA) ; le deuxième consiste en l'élaboration d'archétypes à partir d'anecdotes qui correspondent la plupart au travail du MsB ; le troisième, et le plus important, figure dans les deux manuscrits⁴ et décrit les pressions exercées par les communautés sur le commandement durant quatre moments décisifs de la guérilla : lors de la mort de Lira, puis au cours du processus de sa vengeance et de sa succession, en décembre 1817 et en mars 1818 ; à l'occasion de la condamnation à mort de Chinchilla par Lanza, en mars 1821 ; enfin, en septembre 1824, lorsque les communautés de Mohosa s'associèrent à Vargas pour évincer José Benito Bustamante, candidat au commandement général de la guérilla. À l'occasion de ces quatre épisodes, Vargas pose plus clairement que ne l'a jamais fait aucun auteur de son temps la question de la participation des communautés à la vie politique de la république : resteront-elles de simples auxiliaires ou parleront-elles à voix égale ? Et quelle sera la position à leur égard des hommes nouveaux qui dirigent la guerre et s'imposeront à la tête du nouvel État ? Dans un premier développement, j'aborderai la construction d'archétypes à laquelle se livre le chroniqueur qui semble hésiter entre plusieurs modèles, puis je traiterai plus longuement de sa description de l'intervention politique et guerrière des communautés et de ses relations tendues avec le commandement de la guérilla.

ARCHÉTYPES

Dans le MsB, qui affectionne la création de types, Vargas oscille sans transition entre deux sortes de figures opposées : l'une sanguinaire et sans pitié, toute de forces brutes, et l'autre qui incarne l'Américain légitime propriétaire de la terre, patriote héroïque. S'ajoutent à ces deux pôles quelques portraits poignants de victimes sacrifiées et d'autres de capitaines truculents tels que Miguel Mamani et Mateo Quispe.

La férocité indienne est un topique des sociétés américaines de tout le continent que Vargas reprend à son compte, avec cette variante qui lui est propre, et que l'on a déjà citée, qui livre à un indien implacable une femme désarmée. Pour le reste, une recherche d'une autre nature que cet ouvrage démontrerait sans peine la parenté qu'entretiennent la plupart des sociétés paysannes dans la violence et la peur que celles-ci inspirent à leurs adversaires. Savoir égorger un animal donne du sang-froid quand il s'agit de mettre à mort un homme⁵, et n'avoir ni confiance ni langage commun avec l'ennemi n'incite pas les sociétés subalternes à se montrer élémentes ; leurs contempteurs, dont nous tirons la plupart de nos sources, ne peuvent que transmettre leur effroi de cette barbarie. Parmi les nombreux épisodes dans lesquels Vargas décrit cette cruauté, je ne citerai que l'exécution d'un esclave qui n'avait rien à voir avec la guerre et ne pouvait que proposer sa valeur marchande pour avoir la vie sauve :

« Un capitán de indios muy valientes como intrépido (Aguntín Zárate) se fue con dos infantes ; en la cuesta que sube a Tamañani yendo al pueblo de Charapaya lo había muerto al prisionero moreno latimosamente a palos, lanzazos y a pedradas sin que le valga lamen-

⁴ Quand l'incomplétude du MsA permet une comparaison.

⁵ JSV, p. 196, « [...] Lo degollaron, esto es como a un chivato, y lo botaron la cabeza. »

tos ni ruegos del infeliz que decía que era buen cocinero, que no era soldado sino contratado, que seguirá sirviéndole a él o que lo venda a algún caballero porque era de la clase de esclavo, que más bien aprovechase del valor de su persona y que no le quitase la vida : nada oíya el indio cruel e inhumano, lo devoró a pesar de todo esto. Al fin acabó con su vida el pobre⁶. »

Inexorables s'ils peuvent tuer, les Indiens sont traités de la même façon qu'ils agissent avec leurs victimes quand vient leur tour de mourir. Dans la guérilla, si certains sont considérés à l'égal des officiers, pour la bonne raison qu'ils sont officiers, la plupart reçoivent le traitement habituel des goujats d'armée, vite expédiés, sans avoir droit à une confession avant d'être assommés :

« [...] Suscitándole ser bombero del enemigo ordenó Lira lo matasen a pedradas, lanzas y palos lastimosamente en la bajada al río de Huallipaya. El indio se llamaba Silvestre Velázquez, paisano del mismo comandante Lira⁷. »

Dans cet épisode, le commandant Lira, le meilleur allié des communautés, ne s'est pas montré plus clément qu'un capitaine indien. Tout aussi souvent qu'il met en scène leurs tueries, Vargas note les injustices dont pâtissent les Indiens, et il parvient à laisser au lecteur des souvenirs poignants comme celui du petit berger de la puna qui mourut la bouche pleine⁸ ou celui d'un indien capturé dans les Vallées et conduit à La Paz, mort de faim en prison parce qu'il ne connaissait personne dans cette ville et qu'il ne comptait pour rien⁹.

En dépit de son goût pour des modèles intemporels auxquels il tente parfois de conformer ses personnages, le chroniqueur revient toujours à son sujet, celui du sort tragique des habitants des Vallées dans la guerre. Les Indiens devenaient des héros capables de sacrifier leur vie pour gagner un fusil, un cheval ou entraîner un ennemi dans la mort. Des bergers s'encourageaient à tendre un piège aux soldats qui les avaient dépouillés, et dialoguaient comme des acteurs sur une scène¹⁰. Quels que soient les détours littéraires empruntés par Vargas, sa conclusion était toujours la même : les Indiens étaient les premières et les principales victimes de cette guerre. Cette réflexion, ajoutée à la fin de la rédaction du MsB près de trente ans après la fin de la guerre, range la chronique du côté des exploités et la concision du como ahora sonne comme l'une des plus fortes critiques de l'échec de la république à leur rendre justice.

« Así sucedían : si se dejaban pillar lo llevaban a un pueblo más inmediato, allí los fusilaban, o en algún camino o crucero de loma allí ejecutaban ; lo mismo si corrían morían (como ahora), morían más pronto ; si se dejaban pescar por lo mismo los mataban, y por

⁶ JSV, p. 362.

⁷ JSV, p. 75.

⁸ Voir chap. 5.

⁹ JSV, p. 355.

¹⁰ JSV, p. 277

todos modos siempre eran víctimas todos los infelices habitantes de aquellos territorios por solamente querer ser libres¹¹. »

Ainsi, malgré leur férocité primitive, les Indiens étaient les habitants légitimes de l'Amérique et ils se battaient pour la Patrie en payant au prix fort leur soutien à la guérilla : voici la conclusion que l'on pourrait tirer des épisodes où Vargas les fait apparaître en tant qu'archétypes. Cette matière est légère ; délestée du poids des terroirs et des conditions, elle ne permet pas de connaître la situation des communautés. Si l'on souhaite connaître la composition du peuplement indien sur le territoire de la guérilla, il faut puiser à d'autres sources.

LA BASE INDIENNE DE SICASICA ET D'AYOPAYA

Les documents concernant les Vallées aux XVIe et XVIIe siècles font apparaître ses villages comme un prolongement du peuplement du haut-plateau. Très tôt, les puissantes communautés de la puna entreprennent de contrôler ces réductions formées à partir de migrants venus de Caracollo et de Sicasica. Mohosa est l'une d'elles, créée à la fin du XVIe siècle, dédiée à Santiago, formée de quelques originarios et d'un grand nombre de forasteros. Le territoire de ses communautés était mitoyen des terres du marquisat de Santiago¹², et beaucoup de ses terres appartenaient au pueblo d'Ichoca dont les habitants refusaient de se fondre dans les communautés de Mohosa, on ne sait pourquoi¹³. D'autre part, les circulations de Mohosa à Chulumani, passant par Cavari, s'étaient établies précocement. À la fin du XVIIe siècle, Inquisivi et Capiñata dépendaient encore de la paroisse de Cavari. Il existait donc des liens séculaires entre les Vallées et les Yungas, et entre les Vallées et la puna, de Mohosa ou Cavari à Caracollo ou Sicasica, même si ces attaches s'étaient distendues au cours des siècles et n'impliquaient pas toujours une unité d'action.

L'origine de ces mitimaes commençait à s'estomper¹⁴, leurs liens de dépendance avec les ayllus de la puna n'exerçaient plus guère d'effets, et la revisita entreprise sous l'administration du duc de la Palata, dans les années 1680, les rattacha donc au lieu de leur résidence. Mohosa apparaissait alors comme le noyau de peuplement le plus important et le plus actif grâce à la présence de cent-cinquante-trois originarios, dont soixante et un effectuaient alors leur tour de mita à Potosí.

¹¹ JSV, p. 237.

¹² Tous les éléments concernant les Vallées aux XVIe et XVIIe siècles m'ont été fournis par Thierry Saignes, à partir de sources qu'il avait consultées à Séville, Sucre et La Paz.

¹³ ALP, 15.XII.1594, Asiento de Pocosco, doc. N°1.

¹⁴ AGI, Charcas 274, « [...] el tiempo ha puesto en olvido la subordinación a sus origenes y naturalezas. »

LA PARTICIPATION DES INDIENS

Figure 36 : Tributaires des Vallées de Sicasica à la fin du XVIIIe siècle

Paroisse	Originarios	Mitimaes	Origine	Forasteros	Yanaconas	Total de tributaires
Cavari	—	154	Pacajes, Chucuito	111	—	265
Inquisivi	—	114	Calamarca, Ayopaya	101	491	215
Capiñata	—	65	—	175	—	240
Mohoza	153	—	—	357	—	510
Colquiri	—	—	—	104	—	104
Ichoca	43	—	—	166	—	209
TOTAL	196	333		1014	491	1543

Sources : AGI, Charcas 274, résumé du Libro de retasas del virrey La Palata, 1684-1690

En 1773¹⁵, un siècle après l'enquête générale du vice-roi La Palata, Santiago de Mohosa comprenait les ayllus Ulla (ou Villi), Villahacha¹⁶, Guaricarchapi pour Anansaya, et Catta, Catarichoque et Collana pour Urinsaya. San Juan de Cavari était formé des ayllus Vilcallama et Callapa pour Anansaya, et Caquiaviri et Machaca pour Urinsaya ; le territoire de la paroisse comptait en outre de nombreuses haciendas appartenant aux caciques Guarachi¹⁷. À San Pedro et San Pablo de Capiñata, la parcialidad de anansaya était formée de yanaconas des haciendas de Caquiaviri et de Machaca et dépendait de la partie Urco de Pacajes, tandis que la parcialidad Urinsaya, qui restait subordonnée à Pacajes Uma, était formée d'ayllus de Viacha, de Pucarani et de Guaqui. La situation de la province de Sicasica à la veille de la guerre se ressentait toujours de l'origine complexe et allogène du peuplement des Vallées.

Voir ANNEXES, Les Vallées vers 1800, Tableaux, p. A à F.

¹⁵ La description suivante a été faite à partir de notes que m'avait remises Th. Saignes, qui résumait le contenu d'un microfilm de l'AGNA dont il ne m'a pas laissé la référence précise.

¹⁶ Auquel appartiendra Vargas.

¹⁷ ALP/EC C.46 E.26, Jesús de Machaca, 8.IX.1708. Expediente iniciado por Ignacio Fernández Guarachi, en el pleito con el Maestro de Campo Joseph Fernández Guarachi, Cacique de Jesús de Machaca, sobre la propiedad de dos chacras en la jurisdicción de Cavari. Roberto Choque, « Las haciendas de los caciques 'Guarachi' en el Alto Perú », *América Indígena* (México), vol. XXXIX, No. 4, 1979, p. 733-748.

La zone d'influence des Vallées s'étendait-elle plus loin encore, en direction de la selva ? Probablement pas ; l'intervention des Chunchos dans la guérilla, les Indiens des basses terres dont il est question à plusieurs reprises dans le journal, semble avoir relevé plutôt du souhait des guérilleros de conserver une réserve d'hommes et un abri encore plus inaccessible que celui des Vallées. Les Chiriguanos qui continuaient de présenter un danger en Charcas¹⁸, ont, en effet, apporté leur aide à la cause indépendantiste. Une alliance naturelle s'établit dans les provinces qu'ils menaçaient entre des troupes de guérilla, plus ou moins formées de bandoleros, et les chiriguanos¹⁹. Mais cette alliance ne concernait pas les Vallées. Avec les Mosevenes, plus proches de celles-ci, des relations étaient possibles. À la fin de l'année 1818, le commandant Chinchilla fait croire que son absence accidentelle de plusieurs semaines (il est tombé dans un ravin) était motivée par un séjour dans la selva. Mais aucun élément du journal ne permet de penser qu'il a jamais rencontré les Mosevenes ni qu'il leur a même adressé des émissaires. Il en va de même pour Lanza, qui caresse le projet de trouver refuge parmi eux, mais qui ne dépasse jamais la limite des Yungas.

Les circulations des guérilleros montrent la vigueur des relations entretenues par les villages proches les uns des autres, tels que Mohosa, Ichoca, Cavari et Inquisivi ; mais elles ne plaident pas en faveur de liens qui se seraient maintenus avec les communautés de la puna qui les ont fondés, et il n'est pas sûr du tout que les Vallées soient entrées dans la guerre en vertu de ces réseaux antiques. Toutefois, on ne peut exclure la possibilité de survivances qui justifieraient certains rapprochements comme des inimitiés.

À la fin du XVIIIe siècle, l'intendance de Cochabamba eut pour titulaire un administrateur bien connu des historiens, Francisco de Viedma, fonctionnaire éclairé qui pensait réformer sa juridiction afin d'en augmenter la prospérité et en tirer plus de profit pour la couronne. En 1793, il acheva une *Descripción* de la provincia de Santa Cruz, mal nommée puisqu'elle traitait aussi des provinces du bassin de Cochabamba, qui fut publiée dès 1836. Sur la province d'Ayopaya, il fournit de précieuses données. Il confirme notamment que le partido était indien, rural, et que la plupart des cultivateurs n'avaient accès à la terre qu'à travers un système de fermage abusif, dont la charge tendit à s'accroître au cours de la guerre [voir chap. Economie de la guerre].

« Los indios llevan todo el peso de la agricultura, los cuales sirven en calidad de arrenderos en las haciendas, con unas pensiones más duras que en los demás partidos, en cuya posesión tiránica se hallan a título de entable. »

Dans les zones où les haciendas s'étaient imposées aux dépens des communautés, les Indiens étaient saignés par les hacendados, ou par leurs fermiers. Dans les pueblos reales, comme Sipesipe, El Paso, Tirquipaya, Pocona et Tapacarí, la situation des comuneros n'était pas meilleure, car un petit nombre d'originarios avaient accaparé à leur profit

¹⁸ En 1804, ils ravagent les provinces de La Laguna, Tomina et Pomabamba.

¹⁹ In E. Just Lleó, *Op. cit.*, p. 88, note 23. Egalement F.-X. Mendizábal, p. 133-134, 18 de junio de 1817. « Se recibió parte del gobernador de Santa Cruz Aguilera en el que detalla la expedición que hizo por los pueblos de misiones de los indios chiriguanos contra los caudillo Mercado y Nogales que se habían refugiado en ellos, habiendo sido el resultado la dispersión de sus partidas y prisión de los caudillos. Pero en este intermedio sufrimos el contraste de ser atacada y tomada después de un día de fuego, por habersele acabado los cartuchos, una partida situada en el pueblo de Zamagata. »

les meilleures terres dont ils concédaient l'usufruit aux autres membres de la communauté moyennant le versement d'une sorte de fermage²⁰. Viedma, qui défendait l'urgence d'une réforme agraire²¹, dénonçait cette « especie de esclavitud y miseria a que se ven reducidos, como dependientes de los pocos originarios que las tienen [les tierras]. »

Dans la province de Sicasica, où les haciendas n'avaient pas acquis tant d'importance que dans le bassin de Cochabamba, de fortes inégalités existaient aussi au sein des communautés, mais elles n'ont pas fait l'objet d'études. Vargas mentionne la richesse de certains originarios, comme celle de cet Indien de Cavari auquel les royalistes avaient volé cinq mille moutons, « Andrés Coñacagua, originario de aquel lugar, un hombre rico » ; on sait toutefois que certains de ces vastes troupeaux appartenaient à des Indiens de Sicasica. Un document de 1806 signale que l'hacienda de Panragani, sur le territoire de la paroisse de Morochata, était grevée d'un censo de 2000 pesos en faveur des Indiens de communauté de la province de Cochabamba²². Rien n'est dit de la structure sociale de Mohosa, mais on sait que ses communautés étaient en conflit avec les majordomes du marquisat de Santiago qui s'était emparé d'un acueduc qu'elles avaient construit²³. Les comuneros durent apprécier la confiscation des biens du marquis par la guerrilla.

Ce rapide parcours des sources et des recherches entreprises sur le peuplement et l'économie rurale de Sicasica et d'Ayopaya laisse bien des questions en suspens. Il n'est qu'une seule certitude : les Vallées étaient majoritairement indiennes, malgré de grandes inégalités liées à la présence d'haciendas ou au de fortes hiérarchies au sein des communautés. Ainsi le pueblo de Leque était presque entièrement peuplé d'Indiens, et Machaca, berceau du majorat de Montemira, à majorité espagnol. Mais l'uniformité ethnique n'impliquait aucun nivellement, même s'il est vraisemblable que la majorité des habitants des Vallées vivaient des parcelles qu'ils parvenaient à cultiver et des bêtes qu'ils pouvaient nourrir. Les principales mines de la région étaient tarées ou inexploitées, et les trafics vers les Yungas n'alimentaient qu'un commerce modeste.

²⁰ « Como las haciendas son de los españoles y algunos mestizos, y no tienen otro pasar que el de la agricultura, para conseguir los reducidos terrenos que labran, se ven precisados a tolerar aquellas pensiones que ha introducido la codicia de los hacendados, autorizadas con la costumbre. Aun es mayor en los pueblos de indios reales con los agregados sin tierras, porque tienen que sobrellevar las que les imponen los caciques e indios principales, que les arriendan los sobrantes de las crecidas porciones que poseen en perjuicio de los demás originarios, porque muchos de estos no gozan los dos topes que previene la ley: ni unos ni otros sacan más utilidad que lo muy preciso a pasar la vida con miseria y satisfacer con angustias el real tributo. » Viedma, *Loc. Cit.*

²¹ La réforme que préconisait l'intendant consistait en un partage des terres, et la disparition des terres collectives. Sur ce sujet, consulter l'ouvrage *Les terres collectives face aux attaques libérales en Europe occidentale et en Amérique latine*, M.-D. Demélas et N. Vivier éd., Presses universitaires de Rennes, 2003.

²² ANB, EC, 1806, exp. 85. Il s'agissait probablement d'un prêt consenti par la caja de comunidad. Sur ces questions complexes de prêts, le cas particulier des confréries indiennes a été étudié par D. Dehouve (*Quand les banquiers étaient des saints*, Paris, CNRS, 1990).

²³ ANB, EC, ad., 1806, exp. 13.

Il faut donc oublier les déterminismes faciles ; l'histoire de la guérilla ne permet pas de différencier l'engagement des villages en fonction de la composition de leur peuplement. L'origine historique des ayllus des Vallées a vraisemblablement tenu peu de place dans leur engagement dans la résistance, et leurs structures agraires ne permettent pas davantage de déceler des nuances qui seraient induites par les différences existant entre le partido d'Ayopaya, dominé par des haciendas, et celui de Sicasica où les communautés étaient restées prépondérantes. Les Indiens ne sont pas devenus patriotes parce qu'ils étaient membres de communautés et royalistes parce que peones d'haciendas, ni l'inverse ; le sort de la plupart des comuneros n'était guère plus enviable ni plus sûr que celui des peones. Les causes d'insatisfaction étaient grandes quelqu'en soit l'origine, et les dirigeants de la guérilla savaient en tirer parti quand ils appliquaient aux villages les principes de leur forme de guerre qui exigeait l'adhésion des populations, alternant menaces de représailles, promesses de jours meilleurs et cathéchismes patriotiques. En outre, il est fort probable que la guerre a permis des règlements de comptes et des revanches motivés par les inégalités et les abus. Tous ces villages étaient unis dans un même désir de se libérer de charges trop lourdes et sans profit pour la collectivité, et de décider eux-mêmes de leur condition.

Participation militaire

En dehors des combats, les forces indiennes assuraient l'essentiel de l'approvisionnement et des informations au service de la guérilla, en même temps qu'elles gênaient ou empêchaient totalement les communications entre les différentes garnisons royalistes. Ces points ont déjà été abordés, je n'y reviendrai pas et je m'intéresserai plutôt aux soldats indiens.

Il était deux formes d'engagement, collectif et individuel. En premier lieu, le commandement de la guérilla exigeait des villages la participation de tous leurs hommes valides, aussi la indiada se joignait aux combats par communautés entières, jeunes et vieux étant mobilisés. L'intervention de ces paysans, tenue pour négligeable comme force militaire²⁴, n'était pourtant pas sans effet. Ils tenaient les sommets, fermaient les passages, fatiguaient l'ennemi qu'ils empêchaient de dormir par leurs cris et leurs sonneries de trompes²⁵. Mais il fallait quelques jours pour les rassembler. Ils n'intervenaient que lorsque l'action était prévue d'avance, et n'étaient d'aucune aide quand les soldats du roi agissaient par surprise²⁶. Ces combattants occasionnels, répartis par villages²⁷, s'équi-

²⁴ JSV, p. 98-99. « [...] Nos formamos únicamente 12 soldados de infantería y 15 soldados de caballería que tenía el comandante Álvarez, y 40 lanceros de a caballos con otros tanto de indiada (que éstos casi no se cuentan). » C'est moi qui souligne.

²⁵ JSV, p. 51. un combat livré le 10 juin 1815, illustre bien cette disposition des forces : « [...] Lira [...] dipuso pariendo a la gente en dos : a la caballería e infantería a lo llano, y a toda la indiada colocó en todo el alto y la falda del costado derecho ».

²⁶ JSV, p. 113 : « Indiada ninguna teníamos porque no hubo tiempo para que se reúnan por la rapidez de las marchas del enemigo y la entrada a sangre y fuego ».

²⁷ JSV, p. 302, combat au-dessus de Palca, répartition des troupes de Lanza.

paient de frondes, de bâtons et de lances, des armes au bout du compte presque aussi efficaces que les fusils au tir incertain²⁸.

« El enemigo avanzaba despacio. En un buen trecho y favorable para la indiada se bajaron éstos como 120 hombres de hondas, lanzas y garrotes, e impiezan a atacarlos. [...] En un breve rato cayeron del enemigo tres muertos y como 11 heridos [...] Después se supo que iban seis herodos de bala y cinco de pedradas²⁹. »

Et le danger que représentaient les galgas, les blocs de pierre lancées depuis les hauteurs sur les soldats en formation serrée, était connu des troupes royalistes. Francisco-Xavier Mendizábal rapporte :

« Por el lado de Cochabamba también asoman los caudillos en reuniones de indios, y en particular en Ayopaya se apostó uno de ellos en un cerro ventajoso y habiendo salido el subdelegado con 70 fusileros a desalojarlos, tuvo la imprudencia de pararse al pie de cerro haciendo fuego contra los indios, pero estos arrojaron tantas galgas que le mataron 16 hombres [...] y el subdelegado no paro hasta Oruro³⁰. »

Lors d'une rencontre, la résolution de ces hommes pouvait déconcerter l'armée royale qui n'escomptait pas avoir à se soucier d'eux et qui brûlait ses cartouches au début du combat, pensant bien terrifier ces campagnards qui n'avaient pas d'armes à feu. Mais si le commandement de la guérilla avait correctement instruit la indiada, celle-ci tenait bon et sa constance pouvait contrebalancer l'inégalité des armes³¹.

Les tactiques nocturnes auxquelles avait souvent recours la guérilla s'appuyaient sur ces troupes qui savaient voler des montures et troubler l'ennemi. Elles pénètrent nuitamment dans le camp royaliste, portant au pied des chaussures de peau de mouton, la laine à l'extérieur pour ne pas faire de bruit³². Ou bien, jouant de la surprise, elles lancent devant elles des bêtes épouvantées par le feu qu'elles ont mis à leurs crins et, profitant du désordre, elles s'emparent de chevaux et de mules³³. La veille d'un assaut, ou la nuit suivant un combat qui doit se poursuivre au matin, des dizaines de trompes — des pututus

²⁸ JSV, p. 138, combat du 8 mars 1817, un indien à pied tue ses adversaires à coup de lance dans la gorge.

²⁹ JSV, p. 173.

³⁰ F.-X. Mendizábal, Op. cit., p. 108-109.

³¹ JSV, p. 101, « [...] Nos rompen fuego a discreción : gastarían por lo menos unos 2000 cartuchos tirando al viento pensando que por ver el fuego tan feroz desamparasen el punto los indios que ocupaban la altura en número de 80 hombres, pero no hicieron aprecio los indios, solamente tiraron una sola galga de piedra que pescó a un enemigo que salía por delante, lo botó caballo y todo. »

³² JSV, p. 125, 134, 228, 314.

³³ JSV, p. 338, « [...] botar los indios yeguas chúcaras amarrando a las colas cueros secos de vaca a que espanten su caballada y hagan siquiera una disparada. »

de corne³⁴ plutôt que les conques marines — troublent le repos de l'adversaire et lui fait craindre d'affronter plusieurs centaines d'adversaires résolus et n'ayant rien à perdre. À Inquisivi, le 25 avril 1817, les Indiens firent un tel raffût « que de oír esa bulla se retiró el enemigo³⁵ ».

La peur qu'inspiraient les Indiens exerçait ses effets au combat ; ils étaient cette force campée sur les hauteurs, qu'on ne voit pas, dont on ne peut prévoir l'action ni la trajectoire des projectiles ; celle dont on sait qu'au signal « al degüello » joué par le tambour, elle descendra en courant, mal armée, mais nombreuse et sans pitié. L'anxiété que ressent le soldat novice au souvenir du récit de ce que les Indiens sont capables de faire subir à leurs captifs, gagne les combattants avant même la bataille. Au sein de la guérilla, l'effet est identique : au matin du dimanche des Rameaux sur la place du village de Mohosa, encerclé par les troupes de Chinchilla bien décidées à venger enfin la mort du commandant Lira, le discours du principal conjuré, Pedro Marquina, qui visait à persuader ses hommes de se battre jusqu'au bout en évoquant le sort qui les attendait s'ils tombaient aux mains de la *indiada*, les détermina à se ranger aux côtés des forces indiennes. Mais il suffit de revenir à la comptabilité de Vargas, pour savoir que les Indiens sont ceux qui meurent davantage que ceux qui tuent.

L'opération finie, chacun retournait à ses champs et à ses bêtes après avoir rendu de derniers services aux guérilleros, fournissant une monture à ceux qui avaient perdu la leur³⁶, transportant les blessés patriotes au village et achevant ceux de l'adversaire à coups de bâton.

Cependant, certains membres des communautés restaient dans les rangs car la guérilla recrutait aussi de jeunes indiens qui devenaient des soldats comme les autres. Ils recevaient une formation, apprenaient à se servir d'un fusil, et ils abandonnaient le port des cheveux longs, le signe le plus visible de leur appartenance ethnique. Ainsi un Indien accusé d'avoir servi en tant que soldat se défend devant ses juges royalistes d'avoir consenti à couper sa natte :

« En efecto la tomó [la camisa de soldado que le dió el caudillo Centeno] con el destino de vestirse de soldado pero repugnando y de puro miedo acepto, siendo la prueba de su negativa al servicio haberse excusado repetidas veces a cortarse el pelo como que consiguió no distinguirse³⁷. »

Arrivé à ce point, les informations données par Vargas ne sont plus très claires et on ne sait pas bien si ces soldats indiens formaient uniquement les troupes de lanciers, mu-

³⁴ JSV, p. 89, « eran de astas de toros ». P. 136 « como de los postillones del correo ».

³⁵ JSV, p. 151. Également, « La bulla de corneta que usan los indios » (p. 70.) « Solamente la *indiada* tiroteaba causándoles mala noche como siempre acostumbraban » (p. 90). « la *indiada* que no los [enemigos] dejaban descansar un rato ni les daban lugar para nada ». (p. 99).

³⁶ JSV, p. 345. En octobre 1823, après la débandade de l'armée de Santa Cruz et Gamarra, Lanza entre à marche forcée à Morochata, poursuivi par Olañeta. Les Indiens se chargent alors de récupérer ceux qui ne peuvent suivre et de leur fournir des montures.

³⁷ ANB, INP 1818, exp. 8. Distinguirse : l'homme enrôlé devenait *soldado distinguido*.

nis de lassos, commandés par les capitaines indiens tels que Andrés Simon, Miguel Mamani, Julián Gallegos³⁸, ou s'ils se mêlaient aussi à la troupe des guérilleros en s'intégrant dans les compagnies de chasseurs ou de grenadiers.

Il apparaît que certains combats se livraient uniquement entre troupes indiennes, les unes au service du roi, les autres à celui de la guérilla. On les voit s'affronter en des moments critiques lorsque la troupe régulière, réduite à quelques dizaines d'hommes, finit par se dissoudre. Certaines communautés continuaient malgré tout de se battre, afin de protéger leurs terres des expéditions punitives³⁹. De même, un épisode assez controversé du journal qui se place en novembre 1821 décrit la victoire des communautés sur le colonel Francisco Xavier Aguilera, vainqueur des guérillas de Santa Cruz et de Vallegrande. Celui-ci fut contraint de reconnaître sa défaite, au bout de quelques jours, face à des troupes uniquement indiennes qui ont poursuivi son armée depuis la passe de Lallave jusqu'au sortir de la vallée de Morochata. C'est l'occasion pour Vargas de décrire toutes les techniques de harcèlement employées par la *indiada* contre un officier qui vient des basses terres et n'est pas familier de ce mode de combat⁴⁰. Tout cet épisode, qui commence comme un défi lancé par un royaliste des Vallées à un royaliste des plaines, offre l'occasion au chroniqueur de faire apparaître au premier plan les forces des communautés. Que cette aventure ait eu lieu ou non, le récit de Vargas qui revêt des aspects fantastiques est destiné à signifier que les Vallées appartiennent aux Indiens, et que ceux-ci gardent leur territoire contre toute incursion étrangère.

Au moment où se situe cette équipée, José Miguel Lanza a pris la direction de la Division des Agueris, et les nouveaux plans de bataille qu'il organise montrent une meilleure intégration des forces indiennes dans la petite armée. Il n'est plus question de se contenter d'envoyer la *indiada* garder les cols, elle fait partie désormais de l'ensemble des forces, et sa formation militaire s'est accrue au point de lui permettre de se battre en terrain découvert⁴¹. Les Vallées étaient alors en guerre depuis plus de dix ans, et tous ses habitants savaient alors se battre. La mission de Lanza consistait à les discipliner et à les dissuader de toute initiative intempestive. Sa tâche fut facilitée parce que la plupart des grands capitaines indiens avaient disparu quand il revint à la tête de la guérilla.

³⁸ JSV, p. 45.

³⁹ JSV, p. 136, en février 1817, a lieu un combat entre les Indiens patriotes de Mateo Quispe et les *amedallados* de Navarro, combat à coup de lance et de fronde, très meurtrier.

⁴⁰ Le découvreur et éditeur du Journal, Don Gunnar Mendoza, met fortement en doute la réalité de cette expédition qu'il considère comme une galéjade que s'est autorisée Vargas. José Luis Roca, grand connaisseur de Santa Cruz, ne partage pas cette opinion, et les archives royalistes gardent la trace d'une expédition précédente d'Aguilera dans les Vallées, à la poursuite d'Eusebio Lira, en 1815. Dans tous les cas, la façon dont Vargas rapporte l'épisode est étrange : il s'agit d'un pari fait par deux officiers royalistes dont les vertus guerrières des Indiens des Vallées représentent l'enjeu.

⁴¹ JSV, p. 337. « Lanza formo la *indiada* a tres en fondo, la primera fila de a lanzas, la segunda de lo mismo y de palos los más, y la tercera fila de a hondas ; a la caballeria a la izquierda ; a la infantería a la derecha : 30 cazadores de guerrilla peleaban al mando del teniente don Felipe Monroy a la vanguardia. »

Les dirigeants indiens

Beaucoup d'aspects concernant ces officiers restent obscurs. Plusieurs dizaines d'entre eux sont cités nominativement et quelques-uns figurent parmi les héros du journal. À la mort de Lira, ils sont plus d'une trentaine qui participent à la réunion générale des officiers de la guérilla qui décide du nouveau commandement, le 26 décembre 1817⁴². L'index anthroponymique que don Gunnar Mendoza fait figurer dans l'édition du MsA en nomme neuf et celui de l'édition du MsB en compte trente-trois dont Vargas stipule qu'ils sont officiers et indiens. Ces hommes représentaient donc près du quart des effectifs du corps des officiers des Vallées, pourtant, le chroniqueur ne retient aucun d'eux dans son fichier récapitulatif de cent-neuf officiers. Qui étaient-ils donc ? Leur position était-elle vraiment si différente de celle des autres officiers ?

La question est embrouillée par l'existence de hiérarchies antagoniques au sein de la société indienne. Les dirigeants des troupes indigènes sont-ils recrutés parmi les chefs naturels — entendons : des caciques et des hilacatas issus de la communauté — ou bien s'agit-il d'hommes nouveaux qui ne tirent pas leur autorité de normes traditionnelles et dont on ne sait pas grand-chose ? La plupart des auteurs s'accordent à écrire que les caciques avaient perdu beaucoup de leur pouvoir et de leur prestige avant la grande Rébellion, et que la répression qui suivit celle-ci leur porta un coup de grâce. Mais avant même cet événement, la direction des communautés était en crise. Le travail le plus utile pour la zone qui nous intéresse est l'enquête menée par Sinclair Thomson qui analyse une série de troubles causés par des protestations contre les repartos qui eurent lieu entre 1740 et 1770, dans le triangle compris entre Sicasica, Chulumani et Mohoza. Réfutant les travaux qui établissent une distinction entre les caciques légitimes (caciques de sangre) et les usurpateurs qui se sont peu-à-peu établis dans les communautés, il soutient la thèse d'un discrédit touchant la plupart de ces hommes antérieurement à la répression de 1781, qui proviendrait autant de l'inconduite des caciques de sangre que de l'accaparement de leurs fonctions par des intrus⁴³.

Pendant la guerre, on voit agir ces hommes en vertu de règles communes aux sociétés traditionnelles. Toute autorité se doit de prendre la tête de ses subordonnés, quelle que soit la cause pour laquelle on se bat ; il est donc hasardeux d'attribuer à des convictions personnelles l'engagement des caciques dans les rangs de telle ou telle cause. Si leur communauté appartient à la zone d'action de la guérilla, ils agiront pour elle ; dans le cas inverse, ils seront au service du roi. Ainsi le cacique de Sacaca, Manuel Ayaviri, devenu comandante de indios pour le compte de la guérilla du caudillo Manuel Muñoz Terrazas, se défend d'avoir agi de son plein gré : « [...] contra su voluntad reclutó la indiada que ya se hallaba reclutada por otros en tres distintas ocasiones : la primera de un mil indios, la segunda de ochocientos, y la tercera de quinientos y que lo hizo temeroso de que lo pasasen los insurgentes por las armas, como que así lo hubo de executar en varias

⁴² Le calcul : reprendre le nombre des officiers sous Lira (48 selon le fichier de Vargas), et le total de l'assemblée du 26 décembre 1817, 80 officiers = 32.

⁴³ Sinclair Thomson, « Quiebre del cacicazgo y despliegue de los poderes en Sicasica, 1740-1761 », p. 261-284.

ocasiones⁴⁴. » On voit dans ce cas se superposer les fonctions anciennes de cacique et celles de commandante de indios. Mais ce type de « commandant » exerce-t-il des fonctions d'officier ? Je ne le crois pas et je tendrais à croire qu'il existait une différence entre ces caciques dont le rôle consistait à mobiliser les hommes et les officiers chargés de les conduire au feu. Dans le premier cas, l'exercice de l'autorité traditionnelle suffit, dans le second il est besoin de compétences militaires que la plupart des caciques ne possédaient pas. Le journal montre bien cette différence. Les principales, comme on les nomme, ou hilacatas, prennent les décisions qui engagent la communauté, ils organisent les levées, ordonnent et organisent les services requis par les troupes, négocient avec le commandement de la guérilla, mais ce ne sont pas des capitaines et ils ne connaissent rien à l'art de faire la guerre. En 1824, Vargas obtient l'aide des vingt-cinq « embastonados o alcaldes » de Mohosa pour neutraliser l'aventureux commandant Bustamante, cependant aucun de ces hommes ne participait aux combats et nul ne figurait parmi ses compagnons d'armes⁴⁵.

Pour achever ce tableau des dirigeants de troupes indiennes, il faut évoquer le rôle de certains créoles que leur office a parfois placés à la tête de ces forces, les protectores de indígenas et les escribanos de cabildo. Dans le premier chapitre, nous avons vu le rapprochement des deux fonctions se produire afin de mobiliser les comuneros des Vallées et nous avons parlé du protector de indígenas d'Oruro qui s'était associé au greffier de la ville, le père de José Santos Vargas, en 1786. Les archives du Haut-Pérou montrent que cette association était courante à la fin de la période coloniale mais que la plus grande diversité régnait parmi ces hommes, certains exerçant avec énergie la défense des Indiens dont ils assuraient la représentation, d'autres se gardant bien de prendre des initiatives qui leur auraient valu la rancoeur des possédants. Dans les premiers temps de la guerre, deux d'entre eux vont jouer un rôle décisif, José Manuel Cáceres, greffier du cabildo de La Paz, et Hermenegildo Escudero, protecteur des indigènes de Sicasica. Tous deux sont à l'origine des mobilisations massives des années 1810-1813, mais ils disparaissent précocement. Le sort du capitaine de guérilla Hermenegildo Escudero, auquel Vargas consacre un important développement, préfigure le sort d'Eusebio Lira. Il trouve la mort accidentellement, poignardé par l'un de ses soldats lors d'une crise de fureur ; ses troupes indiennes réclamant vengeance, le subdélégué d'Inquisivi est contraint d'exécuter un prisonnier qui n'est en rien mêlé au drame⁴⁶.

Indépendamment de ces quelques fonctionnaires et des hiérarchies traditionnelles, déconsidérées par leurs malversations et par l'accroissement du nombre des faux caciques, la guerre fit apparaître de nouveaux dirigeants qui étaient plus probablement déclassés que membres de grands lignages, mais qui disposaient des vertus nécessaires à

⁴⁴ ANB, INP 1812, Sumario seguido contra el cacique de Sacaca, Manuel Ayaviri, por delito de infidencia. Les forces qu'il recrute participent à trois actions distinctes : elles participent à l'attaque de l'armée dirigée par le colonel Astete à Chayanta, elles servent ensuite avec les troupes d'Estebán Arze à Lagualagua et à Achooco « donde fue la mortandad de los granaderos del capitán Vadillo », enfin elles furent de la rencontre à Caquiaviri avec les troupes du colonel Gerónimo Lombera.

⁴⁵ Lors d'une mission effectuée en octobre 2002, j'ai pu constater qu'il existait encore 24 communautés dans la vallée de Mohoza et autant d'hilacatas.

⁴⁶ JSV, p. 31-33.

ce type de guerre. Plusieurs d'entre eux avaient servi comme simples soldats dans les rangs des armées de Buenos Aires, et ils y avaient acquis les bases d'un savoir militaire. Le charisme de chacun fit le reste. Ainsi s'affirment ces capitaines auxquels la chronique rend hommage et auxquels Vargas consacre certaines de ses meilleures pages. Parmi eux, José Andrade y Moya, Miguel et Fermín Mamani, Mateo Quispe, Pascual Cartagena, Pedro Zerda, Andrés Simón, Julián Gallegos, Mariano Santa María, Silvestre Hernández, Julián Tangara... La plupart commandent la cavalerie, et l'on a déjà observé que la frontière était poreuse entre ces capitaines et les entrepreneurs de guerre qui se livraient au pillage pour leur compte. Cela n'empêchait pas Vargas d'admirer leur vaillance et de reconnaître le prix de leur combat acharné contre les soldats du roi.

La plupart d'entre eux furent livrés par d'autres indiens et moururent entre les mains de royalistes. Les plus fameux eurent alors droit à un hommage appuyé du chroniqueur. La fin d'Andrés Simón était digne des évangiles (voir p. 208) ; celle de Pedro Zerda fut identique à celle des autres grands capitaines de la guérilla : l'homme avait accompli le destin qu'il s'était fixé, et mourir pour la patrie était sa récompense.

« Acabó con su vida, al cabo deramó su sangre por la causa de la libertad de su Patria conforme siempre se pronosticaba, y un patriota antiguo⁴⁷. »

L'oraison funèbre du commandant Mateo Quispe était comparable :

« Así se desapareció un americano y muy amante a la libertad de su Patria, en la demanda. Como siempre se pronosticaba en que su cabeza se la cortarían los enemigos, que desde el momento que había abrazado el partido de la libertad ofrecía en su sacrificio, llegó al fin el momento de ser víctima⁴⁸. »

Pour tenter de délivrer leur chef, les hommes de Mateo Quispe avaient livré un rude combat, faisant sept morts et onze blessés ; vingt-deux d'entre eux étaient tombés. Trois mois plus tard, le 4 décembre 1822, jour de la fête de santa Bárbara, des indiens patriotes de Oputaña parvinrent à retrouver l'indien qui l'avait livré — une fois de plus, l'alcool avait parlé —, et ils le pendirent dans Supay Calle, la rue du Diable. Un anthropologue ferait sans doute des rapprochements significatifs entre la Sainte-Barbe, le diable et la vengeance⁴⁹.

Miguel Mamani qui finit de façon peu glorieuse, s'étant fait prendre « por causa de la chicha », avait été mis en scène lors d'une capture précédente, tel un héros face à ses juges.

« Lo llevan preso a Mamani a Palca, le siguen causa ligera, dan parte al general Pezuela. Mamani dice en la decalración primera que le preguntaban si sabe la causa de su prisión, cómo se llama, de dónde es natural : dijo que sabe la causa de su prisión que es porque había

⁴⁷ JSV, p. 353.

⁴⁸ JSV, p. 329-330.

⁴⁹ JSV, p. 334. « Lo llevan amarrado de la iglesia o cementerio de Oputaña para abajo y en un trecho que llaman Supaycalle (que quiere decir calle del diablo) en un angosto de una peña en un árbol lo cuelgan del pescuezo y ahorcado muere. »

querido romper las cadenas con que lo habían ligado y que por querer salir libre del gobierno español por ser un gobierno tiránico e intruso ; que se llama Miguel Mamani de pecho patriota fino ; que es de la doctrina de Sicasica en las Américas. Entoncés le dió un bofetón el mismo [subdelegado] Oblitas⁵⁰... »

Si l'adhésion des communautés à la cause de l'indépendance dépendait encore pour partie de structures de la société d'ancien régime qui privilégiait les appartenances collectives et commandait les allégeances de groupes et de corps, l'émergence de ces capitaines indiens montre bien que des logiques individuelles étaient aussi à l'œuvre. Face au subdélégué royaliste, Miguel Mamani ne s'abritait pas derrière son statut et n'arguait pas de pressions exercées sur lui, comme le cacique de Sacaca. Il affirmait son libre engagement au service de la patrie, et énonçait les justifications de la cause indépendantiste — en finir avec un *gobierno tiránico e intruso* — comme n'importe quel orateur gagné aux arguments des porteños.

LE SENS DE L'ADHÉSION DES INDIENS À UNE CAUSE POLITIQUE

La participation des Indiens à la guerre au service de la cause indépendantiste résulte de la rencontre de deux projets : d'une part, la nécessité ressentie par les dirigeants indépendantistes de s'appuyer sur les forces indiennes ; d'autre part, les stratégies propres aux communautés et à leurs chefs, qu'ils soient des caciques ou des individus émergents.

La stratégie employée par l'un des meilleurs capitaines de la guerre d'indépendance, Arenales, se fondait sur des appuis indigènes ; il fut suivi dans cette voie par la plupart des officiers partisans. Avant 1808, alors qu'il exerçait les fonctions de gouverneur-intendant, Juan Álvarez de Arenales s'était assuré d'une base auprès des Indiens yamparaez, puis, après la défaite d'Ayohuma et son éphémère présidence de Charcas, il se retira en Vallegrande, où il agit en accord avec le caudillo Ignacio Warnes en s'appuyant sur les forces des Chiriguano⁵¹. À partir de 1821, quand il seconde le général San Martín au Pérou, en menant les guérillas de la sierra centrale, il poursuit cette stratégie d'alliance avec les communautés, quelle que soit l'ethnie à laquelle elles appartiennent⁵². La même volonté se manifeste chez tous les dirigeants de forces irrégulières actifs dans le Haut-Pérou et dans la sierra péruvienne, et cette pratique retrouvera toute sa vigueur à la fin du siècle, lors des combats livrés par le général Cáceres contre les colonnes chiliennes

⁵⁰ JSV, p. 63.

⁵¹ F.-X. Mendizábal, après la bataille de Ayohuma, Potosi et Chuquisaca sont reprises par les royalistes. Arenales se replie vers Santa Cruz P. 68. « En este intermedio, el gobernador intruso de Cochabamba, Arenales que, despues de la derrota de Ayohuma, se ausentó de aquella provincia, juntó alguna gente en Vallegrande, en union del caudillo indio Cárdenas, por lo que hubo de enviarse alguna tropa desde Oruro y Cochabamba, a las ordenes del teniente coronel Blanco, y aunque derrotado y dispersa su gente, se retiro a Santa Cruz de la Sierra donde volvió a rehacerse en union del gobernador Warnes... »

⁵² Mémoires de Arenales et vol. CDIP sur les guérillas péruviennes.

pendant la guerre du Pacifique⁵³. Dans les Vallées, dès 1813, Eusebio Lira a veillé à donner une instruction patriotique aux Indiens. Alors que les liens qu'il entretenait avec les communautés relevaient en grande partie du registre traditionnel, il entreprit de former leur esprit au patriotisme moderne. Au sein d'une société dans laquelle l'opinion individuelle et la libre détermination de l'individu n'ont guère de sens, la guerre va faire émerger des individus dont le commandant forge l'opinion à l'aide de la presse politique du Río de la Plata⁵⁴.

Cette activité de propagande était facilitée par la situation critique des campagnes, et la volonté de mobiliser les forces indiennes rencontrait en elles de profondes causes de mécontentement. Certaines étaient anciennes. La grande Rébellion, malgré la férocité de la répression dont ses acteurs avaient été l'objet, avait obtenu la suppression des repartos, mais les exactions des autorités et les usurpations de terre qui privaient peu à peu les comuneros de leur autonomie devaient aussi être remis en cause. La guerre d'indépendance annonce ce qui sera le principal motif des soulèvements indiens du XIXe siècle, l'accès à la terre, au lieu que les insurrections du XVIIIe avaient des causes anti-fiscales.

En outre, les provinces indiennes avaient été les premières victimes de la répression inepte à laquelle s'étaient livrées les troupes royalistes dès le début des troubles. En avril 1812, eut lieu, à Belén, le premier affrontement entre des troupes indiennes qui comptaient 2 000 hommes et les forces de pacification, comme elles se nommaient, venues de La Paz, formées de deux escadrons de cavalerie et de 850 hommes d'infanterie. Les Indiens furent défaits, et beaucoup d'entre eux massacrés⁵⁵. Après avoir incendié Belén et Yaco, le colonel Lombera rentra à La Paz. En juin de la même année, le colonel Imaz entreprit de ratisser les Vallées ; il détruisit et pillait les biens du curé Andrés Vargas, captura José Miguel Lanza, fusilla des patriotes et deux notables indiens de Mohosa, fit fouetter des vecinos. Aucune classe n'avait été épargnée au cours de cette expédition. Avec ces premières victimes s'énonce la rupture définitive entre l'Amérique et l'Espagne.

« Estos hombres fusilados y azotados eran los primeros mártires de la libertad americana en estos valles. Este señor coronel Imaz fue el que empezó a fusilar, el primero que saqueó, el primer incendiario del pueblo de Mohosa, el que empezó las quemazonas en todos estos pueblos⁵⁶. »

⁵³ Nelson Manrique, *Campesinado y nación : las guerrillas indígenas en la guerra con Chile*, Lima 1981.

⁵⁴ JSV, p. 175. « [...] por solamente dejar para la posteridad el país libre y su Patria independiente, como que estuvieron muy bien imbuidos toditos los indios porque el comandante Lira siempre les hacía entender todo lo que quería decir Patria e independencia del gobierno español, lo que contenía y los bienes que reportaría a la posteridad. »

⁵⁵ JSV, p. 27.

⁵⁶ JSV, p. 29.

Pendant toute la durée de la guerre, les ravages exercés par l'armée royale eurent pour effet de conforter l'adhésion des communautés à la guérilla en même temps qu'elles obtenaient d'elles des reniements forcés de courte durée.

Les va-et-vient de l'adhésion indienne

En effet, le soutien apporté par les communautés à la cause patriotique, s'il s'est maintenu sur la longue durée, a connu des variations brutales et spectaculaires. Au cas par cas, il faut rappeler que la situation de dépendance dans laquelle se trouvaient les journaliers influait sur leur participation à la guerre. Un peon reste soumis à son patron. Les archives montrent que certains Indiens, au plus bas de l'échelle sociale, accédaient parfois au rang de dirigeants de partidas, mais ils ne pouvaient être à l'abri de l'autorité de l'hacendado qui contrôlait leur terre. C'est ainsi, sous la pression de son patron, que le capitaine des Indiens de Punacachi devint royaliste⁵⁷.

Au plan collectif, la terreur systématiquement employée par les armées de pacification entraînait des revirements justifiés par la nécessité de survivre. L'année 1817 fut particulièrement riche de volte-face. En janvier, Vargas annonce que la guérilla a totalement perdu l'appui de la *indiada*⁵⁸. Quelques semaines plus tard, les Indiens lui reviennent avec plus de vigueur que jamais, sans plus de justification. Essayons de comprendre ce qui s'est passé entre janvier et mars. Au début de l'année, les officiers royalistes, qui ont vaincu la plupart des guérillas du Haut-Pérou, veulent alors en finir avec cette dernière poche de résistance. En outre, certains des plus actifs d'entre eux sont soumis à des pressions qui exigent des actions d'éclat. Le général en chef est en conflit avec le vice-roi, l'intendant-gouverneur de La Paz doit défendre son poste contre un notable liménien qui intrigue pour le remplacer. Cela seul justifierait que les colonnes royalistes entrent dans les Vallées « a sangre y fuego », comme l'écrit Vargas. Au même moment, les habitants des Vallées prennent eux-mêmes des initiatives qui, du point de vue royaliste, appellent la répression la plus rigoureuse. De l'une d'entre elles, le chroniqueur ne dit rien, et c'est un courrier de Joaquín de la Pezuela qui évoque le châtement exemplaire qu'il fit infliger aux Indiens de Sihuas et de Cavari :

« El parte [...] que me ha acompañado VS en su oficio n° 101 me deja impuesto del riguroso y bien merecido castigo que dió a los sacrilegos asesinos del ayllu Sigwas en el pueblo de Cabari, a cuyo beneficio y de las antecedentes enérgicas operaciones de aquel benemérito jefe, quedaban los valles inquietos que ha recorrido militarmente en sumisión perfecta, y sus desengañados habitantes, decididos a entregar a los pocos insurgentes que se han asilados en la aspereza de las montañas, buyendo de su vigorosa persecución⁵⁹. »

La chronique de Vargas décrit le revirement brutal des Indiens de Cavari et de Sihuas, les premiers conduits par Andrés Rodríguez, un officier transfuge de la guérilla, qui devinrent pendant quelques semaines les poursuivants acharnés des patriotes. Mais

⁵⁷ JSV, p. 334.

⁵⁸ JSV, p. 49, « La *indiada* se nos ha rebelado enteramente en contra de nosotros. »

⁵⁹ AGI, Charcas, 436, carta del virrey al gobernador intendente de La Paz, Lima, 7/03/1817.

il n'explique pas le crime qu'ont commis ces communautés qui n'eurent d'autre recours contre le châtement collectif qui les attendait que de se retourner contre leurs alliés de façon spectaculaire⁶⁰.

Une autre action, qui se déroule en décembre 1816, est rapportée également dans les sources royalistes, et justifia une rigueur exceptionnelle. Il s'agit de l'exécution d'un cacique royaliste. Arrêtons-nous à cet épisode, car il touche encore plus directement à la chronique. En 1815-1817, Mohosa est dirigé par le cacique Francisco Borja Navarro, un Indien royaliste oncle par alliance du commandant Eusebio Lira. De même qu'à Machaca, le lieutenant-colonel Zárate avait pu diriger la guérilla tout en étant compère du subdélégué Mendizábal, les opinions royalistes du cacique Navarro n'empêchaient pas son neveu Lira de commander les forces révolutionnaires de Mohosa. Mais un capitaine de la guérilla venu du Cuzco, Eugenio Moreno, entreprend d'agir sans tenir compte des liens qui unissent entre eux la plupart des hommes des Vallées et il fait exécuter Navarro en dépit de l'intervention de José Santos Vargas ; il est vrai que le cacique qui s'était saoulé proférait des bordées d'insultes anti-patriotiques⁶¹. Peu de temps après cet assassinat, les Indiens de la zone se retournent contre la guérilla. Vargas se contente de rapporter leur défection, tandis que les sources royalistes établissent une relation de cause à effet⁶². Les Indiens se rebellent contre la cause patriotique parce qu'un de leurs caciques a été exécuté par les guérilleros. Ce fut « la cisma de los amedallados », dit drôlement Vargas⁶³. La terre patriotique se rétrécit. « No quedaba más que un corto recinto de terreno a favor de la Patria, que era desde el anejo de Tuysonga hasta Lirimani, como cinco leguas de largo ni tres de ancho⁶⁴. » La trahison l'emporte et cause la mort de caudillos majeurs, celle du commandant Carpio, celle d'Andrés Simon. Pour s'échapper, le commandant Lira se déguise en simple soldat. Il reconstitue un embryon de troupe qui se cache le jour et fait huit à quinze lieues la nuit, afin de brouiller les pistes, et ne parvient à se nourrir que tous les deux ou trois jours. « No encontrábamos un viviente, ni

⁶⁰ JSV, p. 129-130.

⁶¹ JSV, p. 109.

⁶² F.-X. Mendizábal, Op. cit, p. 128. 22 de enero de 1817. « Interin las expediciones de Tarija y Cinti tuvieron los caudillos Lira, Carpio, Avarez y otros de los lados de Cochabamba el atrevimiento de salir al camino real en Oruro y Sicasica, cometiendo algunos robos y asesinatos en los indefensos pasajeros ; y últimamente mataron en el mes de diciembre en Caracollo al cacique del pueblo de Mooza que era indio realista, de cuyas resultas salieron expediciones de La Paz, Oruro y Cochabamba contra dichos caudillos que se ahuyentaron con un corto choque que tuvieron con una de ellas ; pero después de pocos dias los mismos indios, hostilizados de los daños que les hacían, se han vuelto contra los mismos caudillos, y han presentado en La Paz las cabezas de Carpio y otros tres o cuatro, y en Oruro las de otros dos caudillos, habiendo ofrecido, por las gratificaciones que se les han dado perseguir al caudillo Lira, que anda con 15 fusileros, y los demas, de modo que pronto quedara en perfecta tranquilidad la comarca. »

⁶³ JSV, p. 133.

⁶⁴ JSV, p. 133.

qué comer, ni a quién preguntar alguna noticia siquiera⁶⁵ ». La traque des guérilleros est alors menée par les Indiens conduits par d'anciens patriotes qui connaissent toutes les ruses, toutes les caches de leurs anciens compagnons, et les femmes qui participent à cette chasse à l'homme représentent l'un des risques le plus grands pour les fugitifs qui leur font spontanément confiance. Selon les normes des Vallées, les femmes ne se mêlent pas des affaires des hommes et ne sont là que pour servir⁶⁶. Comment s'en défier ?

La guérilla ne put reprendre ses activités qu'en entreprenant la reconquête des communautés établies sur son terrain d'action, « como conquistado de nuevo en un país extraño⁶⁷ ». Les vieilles recettes y furent employées, qui mêlaient la peur à la séduction. La Division des Aguerris savait se faire craindre de ses alliés, et la menace de représailles est l'un des classiques de la littérature de guérilla⁶⁸. Le second de Lira, Pascual García, se chargea de remettre dans le droit chemin les tributaires de Mohosa qui s'apprétaient à effectuer leur versement semestriel aux autorités royalistes : il se fait passer pour l'une d'elles, capture et fait fouetter les Indiens tombés dans le piège et leur inflige un discours patriotique. Au même moment, Lira organise une manifestation de force en faisant défiler ses soldats et ceux d'un capitaine allié auquel il a prêté ses propres armes⁶⁹. Totale-ment rebelle en janvier 1817, la indiada rivalise de patriotisme en mars.

Tentations xénophobes

Il existait aussi une dimension xénophobe à l'œuvre dans les projets des capitaines indiens des Vallées. Elle avait été présente parmi les forces de Tupac Amaru et celles de Tupac Catari ; elle reparut dès les premières années de la guerre en Charcas. Dans le journal, l'année 1812 s'achève par des règlements de comptes ; Vargas évoque ainsi la mise à mort des frères Helguero par les Indiens de Umahala⁷⁰. Que sont ces hommes, pourquoi trouvent-ils place dans le journal, le chroniqueur n'en dit rien, sans doute parce que les lecteurs auxquels il destinait son œuvre savaient que la mort des Helgueros avait à voir avec la guérilla. Une nouvelle parue dans la Gaceta de Buenos Aires du 22 mai 1812 établissait un rapport entre ce meurtre et la disparition de l'un des premiers commandants de guérilla, le greffier José Manuel Cáceres :

⁶⁵ JSV, p. 133.

⁶⁶ JSV, p. 129.

⁶⁷ JSV, p. 88.

⁶⁸ Des Indiens sommés de livrer Chinchilla mort ou vif protestent que les guérilleros les tueront s'ils faisaient cela (JSV, p. 262).

⁶⁹ JSV, p. 88-89.

⁷⁰ Sur cette zone et ses conflits, ALP/EC, C 114 E 14, et C 116 E 3. Les tensions entre les comuneros et la famille Helguero se poursuivent durant la guerre (ANB, Expedientes coloniales, ad., 1819, 19).

« Cáceres fue muerto por los cochabambinos por haber decapitado a varios americanos, y entre ellos a los Elgueros azogueros de Sicásica. Dicen que su sistema era de dejar únicamente a los indios y de matar todo hombre de cara blanca ⁷¹ ».

Selon les porteños, Estebán Arze, le caudillo de Cochabamba aurait ordonné l'élimination d'un partenaire incontrôlable qui prônait la guerre des castes et le massacre des Blancs. On connaît peu d'exemple de projets racistes durant la guerre d'indépendance, mais il en est un dans le journal qui mérite d'être analysé. Il s'agit de l'exécution par les Indiens patriotes de l'un des officiers de la guérilla, Ramón Rivero, qui était originaire de Santa Cruz. Ne connaissant aucune des langues indiennes pratiquées dans les Vallées, Rivero fut considéré comme royaliste et massacré. Quelques jours plus tard, le commandant Chinchilla fit arrêter les coupables ; il parvint à démontrer que ces Indiens savaient que Rivero était patriote et, concluant qu'ils l'avaient tué parce qu'il était blanc, il ordonna leur exécution⁷². À première vue, on pourrait conclure que Chinchilla veillait à prévenir toute dérive xénophobe des communautés qui l'avaient élu. Mais l'affaire était bien plus complexe : trois mois auparavant, l'officier Ramón Rivero avait été le secrétaire de l'assemblée qui avait désigné Fajardo ; et le chef du détachement indien coupable du meurtre, Mariano de Santa María, capitaine des Yungas de Suri, s'était montré le porte-parole le plus violent des communautés lors de la crise de commandement qu'avait généré la mort de Lira quelques mois auparavant⁷³. Chinchilla, nommé commandant le 15 mars 1818, élimine Santa María le 1^{er} mai. Il sanctionnait une action qui pouvait détruire la cohésion de la guérilla en semant la haine entre guérilleros blancs et Indiens, mais il se débarrassait aussi d'un dirigeant qui risquait d'infléchir le cours de la guerre dans une direction qui pouvait remettre en question le pouvoir du caudillo. Quant aux Indiens, ils avaient peut-être tué Rivero, non parce qu'il était blanc, mais parce qu'il appartenait au parti des officiers qui ne voulaient pas de la participation politique des comuneros.

LES MOMENTS CLÉS

L'un des apports les plus importants de la chronique de Vargas est constitué par ce qu'elle révèle de la participation des communautés comme acteur politique de la guerre d'indépendance. Aucune autre source ne montre aussi clairement les objectifs des villages, leur organisation, leur forme de représentation, les moments auxquels ils intervinrent dans le cours de la résistance et leurs relations complexes avec la direction de la guérilla. Tout se passe comme si le sort de la guerre dans le camp patriote s'était joué à deux partenaires — les guérilleros représentés par leurs officiers et les communautés dotées de leurs porte-parole. L'enjeu était de savoir qui prendrait les décisions stratégiques engageant l'avenir des vallées. Les communautés intervenaient donc à un niveau encore

⁷¹ Cité par René D. Arze Aguirre, *Participación popular en la independencia de Bolivia*, La Paz, 1979, p. 201.

⁷² JSV, p. 234.

⁷³ JSV, p. 201.

plus important que celui de leurs fonctions coutumières d'auxiliaires, de chair à canon et d'exécuteurs des basses œuvres.

La question de la participation politique des communautés est posée une première fois lors de la crise qui court du 16 décembre 1817, jour de la mort du commandant Lira, au dimanche des Rameaux de 1818 où Chinchilla sort vainqueur de la lutte à mort qui s'est livrée pendant trois mois pour la direction de la guérilla des Vallées. Dès l'annonce de la mort de Lira, le capitaine Gandarillas fait sécession avec ses troupes indiennes tandis que trois mille Indiens, venus de toutes les communautés de la contrée, depuis les confins du bassin de Cochabamba jusqu'aux Yungas, encerclent le bourg de Palca où cantonnent les guérilleros⁷⁴.

Le destin de Lira a été vite connu : trois jours après sa mort, les Indiens réclament la tête de ses assassins dont ils savent le nom. Ont-ils appris cela parce que le complot était prévisible ou bien parce que certains membres de la guérilla — Vargas, par exemple — le leur ont dit ? Le journal est muet sur ce point. Les Indiens qui, en théorie, ne possèdent pas d'armes à feu puisqu'ils doivent remettre au commandant les armes saisies au combat, encerclent la guérilla avec quarante de ces fusils qu'ils ont dissimulés jusqu'alors. Les guérilleros en possèdent 217, mais ils sont dix fois moins nombreux et démoralisés, certains ont commencé de désertir. Les comuneros sont réellement en position de force. La nuit, la indiada applique aux guérilleros, ses alliés de la veille, le même traitement qu'elle infligeait naguère à l'ennemi.

« Por fin esta noche no nos dejó dormir con la bulla de cornetas y demás aparatos de guerra : pasamos bastante molestados e incómodos⁷⁵. »

Au matin, les guérilleros tentent de quitter Palca en ordre de bataille, les flancs couverts par la cavalerie ; l'opération est risquée, mais le nouveau commandant, Santiago Fajardo obtient le passage après avoir parlementé avec « seis indios principales » auxquels il fait quelque promesse. Cinq jours plus tard, à Tapacari, la guérilla est de nouveau encerclée ; les représentants des communautés exigent que ceux qu'ils considèrent comme les responsables de la mort de Lira leur soient livrés, morts ou vifs. Fajardo fait mettre à l'abri ces derniers, temporise, négocie, puis voyant que la indiada se montre de plus en plus agressive, il passe à l'intimidation. Les Indiens, invulnérables sur les hauteurs, ont commis l'erreur de descendre au village et de se mettre à portée de fusil. Fajardo donne l'ordre à ses troupes de faire feu, « por el ayre ». « En un minuto desapareció el orgullo y la soberbia de tanto indio que no entendían razón alguna y así sosegó el pueblo⁷⁶. »

⁷⁴ JSV, p. 199. « Así que divisamos al lado de Palca [...] habían estado los indios cubriendo todos los cerros del pueblo como del frente reunidos más de 3000 con sus lanzas, hondas, y garrotes [...] de todos los pueblos de ambos partidos, hasta de Tapacari, Arque y Paria, habían venido haciendo un tierno sentimiento por el finado comandante Lira y amenazaban a toda la División en que les han de entregar vico al comandante Lira. Por fin esa noche no nos dejó dormir con la bulla de cornetas y demás aparatos de guerra. »

⁷⁵ JSV, p. 199.

⁷⁶ JSV, p. 201.

La panique gagne les comuneros, mais avant qu'ils ne se dispersent en désordre, leur dirigeant le plus résolu, Mariano Santa María, s'adresse au commandant qui vient d'exiger des Indiens qu'ils rentrent chez eux et ne se mêlent que de ce qui les regarde :

« ¿ Por qué no nos conviene meternos y saber la causa de la muerte del finado comandante Lira ? Estas armas que tienen los soldados que usted va mandando por ahora ¿ no nos cuestan nuestro trabajo, nuestros desvelos, nuestra sangre et nuestras propias vidas ? ¿ Dónde estaban entonces al principio estos Morenos, estos Marquinas, estos Contreras ? ¿ No han sido enemigos acérrimos de la Patria y de usted mismo, mi comandante Fajardo ? [...] ¿ Cómo protege usted a estos pícaros ? En fin, mejor será que me calle porque qué hago con hablar⁷⁷. »

Ce discours, que j'ai écourté du développement par lequel Mariano Santa María s'attarde sur le passé douteux des responsables de la mort de Lira, s'il a été tenu, a été prononcé en aymara et a dû être entièrement réécrit par Vargas. Le chroniqueur aurait pu s'épargner cette peine et en résumer le sens en une phrase ; il pouvait aussi se contenter de dire qu'un capitaine indien avait protesté ; il pouvait enfin ne décrire que la dispersion des Indiens. Le choix littéraire qu'il a fait de bâtir cette tirade correspond à une option politique. À ce moment de l'histoire de la guérilla, Vargas, qui n'est pas encore tributario de Mohosa, est du côté de la indiada qui exige, comme lui, que la mort de Lira soit vengée et que le commandement soit retiré à ces officiers qui ont trahi leur chef pour être confié à celui qui aurait la confiance des pueblos.

Le lendemain, la indiada est revenue tout aussi nombreuse ; les représentants désignés par les communautés formulent plus clairement encore leurs exigences : puisque les officiers ont failli, c'est elles qui doivent désormais assurer la direction de la résistance des Vallées.

« A las 11 mandaron los indios a un tal don Pedro Zuñiga (muy patriota, emigrado de la ciudad de La Paz), al capitán comandante de indios del pueblo o doctrina de Mohosa don Mateo Quispe (de Catanchaque), al igual de la doctrina de Yaco Benito Argüello, al igual de Cavari Mariano Lezcano, y a otro Marcelo Calcina igual capitán comandante de Leque : dijeron estos cinco en que entre el comandante Fajardo con una escolta y que presida aquella junta : que los pueblos eran los que debían nombrar al jefe que debe gobernar ; que para el caso estaban reunidos 20 pueblos ; que si no admitiesen que vean lo que harían ; que ellos no hacen más que cumplir con sus deberes, y que los hacen a ellos responsables de las resultas que hubiese ante Dios, ante la Patria y ante los jefes principales de la superioridad de Buenos Aires⁷⁸. »

On découvre que les communautés se sont fédérées et sont parvenues à s'entendre sur un programme. Face à cette résolution, le commandant fléchit.

⁷⁷ JSV, p. 201-202.

⁷⁸ JSV, p. 202-203.

« Fajardo aceptó encaminarse al pueblo de Machaca y entregar la División a esta junta de los pueblos [...] »⁷⁹.

Les communautés avaient eu gain de cause ; le commandement passerait à la junta qu'elles ont désignée sans même que Fajardo associe les officiers à cette nouvelle direction. Le sort de la guérilla vacille. Mais les conjurés neutralisent Fajardo et font entendre à la junta des Indiens qu'ils sont prêts à en découdre plutôt que d'accepter de leur passer la main.

*Al poco rato se baja Marquina con algunos de la facción ésta, los llama a los enviados Zuñiga, Quispe, Argüello, Lezcano y Calcina, dícnles en que se retiren buenamente, que ellos necesitan pólvora y balas para dar fuego al enemigo y no para gastar en ellos, que entro de dos horas deberán desocupar el pueblo, y también díganle al alcalde pedaneo [...] en que haga acopiar 500 raciones para esta tarde y bagajes para 500 cabalgaduras. Los emisarios se bajaron con este recaído*⁸⁰.

Le clan des cuzqueños et ses complices ont remis chacun à sa place : les officiers commandent, les Indiens les servent et se soumettent ; si cette règle du jeu ne convient pas, ce sera l'affrontement. La suite montrera qu'il s'agissait d'un coup de poker, et il faudra l'expérience du combat que possède Fajardo pour faire sortir ses hommes de Palca encerclée par les communautés et parvenir à Machaca en évitant un bain de sang. Quelques échanges ne feront qu'un mort et deux blessés. Arrivé au quartier général de la guérilla, Fajardo organise, sous l'égide du lieutenant-colonel Zárate, une nouvelle réunion de tous les officiers — plus de quatre-vingt, dont une trentaine d'Indiens — et des représentants des pueblos. Fajardo commence par reprocher à ces derniers d'avoir favorisé une activité subversive au sein des vallées et d'avoir imbu les Indiens d'idées incompatibles avec leur condition.

*« Ustedes que ahora hacen cabeza de los pueblos debían reunirse como ahora sin incomodar la indiada haciendo tales reuniones como las de los otros días, alarmándolos con toda clase de armas, combinándose por papeles como para atacar al enemigo, echando mil proclamas contra la opinión general de la División y denigrando a los oficiales suscitando mil calumnias, deshonrándolos, insultándolos sin poder cómo indemnizar el decoro de patriotas firmes y soldados de la libertad. ¿ Y qué han avanzado ni remediado con esas cosas ? No hacen más que dar una crítica escandalosa a todos en amontonarse, como si no tuvieran conocimientos que la misma naturaleza no les hubiera dotado, sujetándose a una seducción bárbara de hombres inicuos o tal vez enemigos de nuestra causa*⁸¹.

Le portrait politique de Fajardo se précise : quelques jours auparavant, il a été capable d'éviter un affrontement sanglant ; s'opposant à ses proches, qui n'auraient pas hésité à tirer sur la indiada, il a veillé à ce qu'aucun des guérilleros ne blesse gravement un Indien et fait libérer tous les prisonniers comuneros, mais en matière de commandement la

⁷⁹ JSV, p. 203.

⁸⁰ JSV, p. 203.

⁸¹ JSV, p. 205.

cause est entendue : les Indiens ne peuvent avoir d'opinion, leur nature les destine à obéir sans discussion et leurs revendications ne peuvent résulter que des agissements de quelques meneurs hostiles à la cause de la patrie. À partir de ce moment, on voit à l'œuvre le savoir-faire des dirigeants de la guérilla en matière d'assemblée : puisque les communautés jouent la carte de la démocratie représentative, il leur faut parvenir à une élection consensuelle. L'art de la manipulation des assemblées électorales est aussi vieux que leur existence même. Il s'exerce toutefois avec moins de liberté quand on procède à une élection à bulletin secret, c'est ce que va démontrer la réunion. Sont en présence les représentants des pueblos résolus à défendre leur position mais novices en matière d'assemblées mixtes, les officiers indiens tiraillés entre leur appartenance ethnique et leur loyauté à la guérilla, les officiers de la guérilla dont beaucoup sont hostiles au clan des cuzqueños et certains sont des fidèles de Lira, enfin les hommes du Cuzco, unis par leur conjuration, et leurs alliés, ainsi que l'aristocrate José Buenaventura Zárate qui fait figure d'arbitre. La parole est à Fajardo ; en dépit de sa tirade qui déniait toute légitimité aux représentants des communautés, il déclare leur céder la place :

« Que los que represantan a los pueblos elijan al que quieran para jefe de estos territorios, que yo no me hallo capaz de servir ya : pongo en vuestras manos, entrego a ustedes el mando, deliberen de la suerte y modo que quieran ustedes y no me persigan ni me tengan en boca porque yo no aspiro al mando⁸². »

Il fait mine de sortir, on le retient. Le lieutenant-colonel propose que l'on s'assoie autour de la table, Fajardo se fait prier pour occuper le haut bout. Zárate fixe l'ordre du jour : nommer un bureau, élire le nouveau commandant. La désignation du bureau qui a lieu aussitôt s'effectue selon les modalités des élections d'ancien régime, à voix haute, dans le respect de l'ordre hiérarchique. Fajardo énonce son choix, qui sera ratifié par le reste de l'assemblée. Zárate devient président de l'assemblée, le capitaine Ramón Rivero en est le secrétaire. Avant de procéder à l'élection du dirigeant des Vallées, Zárate exige de tous le serment de se soumettre aux ordres du futur élu.

« Por repetidas veces haciéndoles entender en su propia idioma a los caciques, alcaldes y demás oficiales de la indiada que todos éstos estaban allí, todos dijeron que respetarán y obedecerán en todo todo lo que ordenare el tal jefe⁸³. »

La suite sera la résultante de forces opposées. Fajardo, qui ne souhaite guère occuper un rang difficile que ses proches lui imposent afin d'échapper à la justice, demande imprudemment de continuer l'élection à bulletin secret. Il se retrouve confirmé dans ses fonctions de commandant ; il tente alors d'obtenir la désignation d'un second à sa convenance en revenant au vote à voix haute et dans l'ordre hiérarchique, mais l'assemblée lui impose le maintien du scrutin secret, et c'est le nom de son principal adversaire, José Manuel Chinchilla, l'homme des communautés, qui sort des urnes.

En matière d'assemblée, lorsque les participants défendent des positions polarisées, le résultat dépend beaucoup des procédures de vote. Le 26 décembre 1817, le scrutin secret a permis, au second tour, l'expression d'une majorité formée des représentants des

⁸² JSV, p. 205.

⁸³ JSV, p. 206.

communautés, des officiers indiens et des proches de Lira. La guérilla a donc deux hommes à sa tête, l'un élu grâce aux manœuvres du parti des cuzqueños, l'autre représentant le parti indien.

À la fin de décembre, on peut cependant conclure que les communautés ont perdu la première manche. Fajardo reste commandant et les conjurés sont impunis. Mais le commandement ne cesse de flotter car Fajardo, dépourvu de charisme et d'énergie, a besoin des Indiens en même temps qu'il ne peut se résoudre à lâcher son gendre qui a participé au complot contre Lira. Bientôt, les conjurés se divisent, la discipline se relâche. Au bout de trois mois d'incertitudes, deux des principaux capitaines de troupes indiennes, Gandarillas et Bustamante quittent les rangs avec leurs hommes, et Chinchilla se joint à eux. À Mohosa, le 15 mars 1818, au matin du dimanche des Rameaux, la guérilla se réveille encerclée de nouveau par des milliers de comuneros. Cette fois Chinchilla en a pris la tête, et il saura les conduire en chef de guerre ; la peur est du côté des soldats, pas de celui des Indiens. En quelques heures, l'affaire est conclue, les conjurés sont capturés et passés par les armes, les guérilleros fraternisent avec les Indiens de Chinchilla. On procède aussitôt au choix du nouveau commandant :

« Entoncés Chinchilla apura a la indiada a que nombre a un jefe, y que nombren. De todos se levanta unánimemente el grito en la plaza :

« — Chinchilla es el jefe, a él lo eligimos, él es y ha de ser.

« Ya no querían oír más paalbras ni excusas. A la fuerza dice Chinchilla :

« — Nombren también al segundo jefe.

« Contestan todos que dejan el advitrio de él el nombramiento al segundo jefe, él que nombre al que le parezca mejor y más apto para servicio tan importante. Luego lo eligió al comandante don Pascual García que era siempre segundo jefe del finado comandante don Eusebio Lira⁸⁴. »

Cette fois, il n'a été question ni d'assemblée ni de scrutin secret. Les officiers n'ont même pas été consultés. Chinchilla, qui se présente comme le vengeur et l'héritier de Lira, un Lira qui n'aurait été que l'émanation des Vallées et non pas l'allié des porteños, se fait désigner par acclamation des comuneros et désigne son second de la même façon qu'un caudillo qui dirige sans partage.

L'exécution de Chinchilla

Trois ans plus tard, la guérilla connaît un nouveau changement de direction. À l'improviste, Lanza a surgi dans les Vallées et Chinchilla l'a reconnu pour son supérieur : Lanza est colonel, lui n'est que commandant. Curieux mélange : les guérilleros agissent de facto sans contrôle d'une armée régulière mais continuent de faire comme s'ils en dépendaient et devaient en respecter les règlements. Chinchilla, désigné par les Indiens, s'était lui-même attribué le grade de commandant, et Lanza devait celui de colonel à Martín Güemes, un caudillo qui n'avait pas plus de titre légitime que Lira : si Güemes

⁸⁴ JSV, p. 225-226.

avait été conforté dans ses fonctions par San Martín, Lira devait les siennes à Rondeau. Il n'empêche, Chinchilla accepte de se plier à la hiérarchie militaire et de n'être plus que le second de Lanza. Celui-ci, qui ne se contente pas de cette situation, entreprend de rester sans rival. Au bout d'un mois de coexistence, en s'appuyant sur les dénonciations de certains officiers hostiles à Chinchilla, il fait arrêter ce dernier et prétend le soumettre à un juicio de residencia. Leur chef en péril, les communautés se mobilisent comme elles l'avaient fait en 1817-1818. Mais on n'assiste pas à une mobilisation de même ampleur que pour Lira. Mateo Quispe, qui avait fait partie de la junte des pueblos en 1817 et qui intervient à nouveau en leur nom, n'est suivi que par les communautés de Mohosa et de Cavari. Escorté de quatre cents hommes, il s'en vient demander des comptes à Lanza.

« — ¿ Con que usted viene a tomar residencia a Chinchilla nomás ? ¿ Y por qué no a los demás jefes y oficiales ? ¿ Usted no averiguará de la muerte de su compañero el finado comandante don Eusebio Lira ? ¿ Esto se pasará así nomás sin castigo ? Pues en tal caso me parece a mí que unos seremos hijos y otros entenados pues que se desentienden de unos hechos como de la muerte de un defensor de la Patria⁸⁵. »

Cette fois, la cause des Indiens est représentée par un homme seul, qui n'a pas la légitimité que lui aurait donné une désignation par la junte des pueblos, et il s'affronte à ce beau-parleur de Lanza. Celui-ci n'aura guère de peine à endormir Mateo Quispe. Il lui annonce que les charges pesant sur Chinchilla sont très lourdes, mais qu'il accepterait de le libérer si Quispe se portait garant de lui. Présentée ainsi, l'affaire ne peut aboutir qu'au retrait prudent de Quispe. Viennent les flatteries, les cadeaux, les calomnies : Chinchilla aurait causé l'anéantissement de la famille d'un indien originario connu. En outre, aucune communication avec le prisonnier n'est permise. Quispe hésite, sa résolution faiblit.

« El 19 de marzo se retira con toda su gente Quispe que alcanzaba a 500 hombres. Lanza muy contento lo despide proclamando que la buena moral, la obediencia y el respeto a las autoridades deben propender poner delante como asimismo el amor a la humanidad y a nuestros semejantes, y por último el valor, la constancia y amor a nuestra libertad para que seamos felices nosotros y nuestra posteridad : como era lenguaraz le habló como tal y él que tenía un buen expediente.

« — Muy bien, dijo Quispe, y se dispidió.

« El 20 de marzo lo pasa [Lanza a Chinchilla] a capilla⁸⁶. »

Sans qu'on en puisse connaître la cause, les pueblos des Vallées n'ont pas exercé sur le commandement de la guérilla la même pression en 1821 qu'en 1817. Peut-être Chinchilla avait-il moins de rayonnement que Lira, et Lanza jouissait-il de prestige auprès des Indiens ; peut-être aussi les Vallées étaient-elles épuisées par dix ans de guerre dont elles avaient porté la charge, et n'étaient plus capables de résolution face aux officiers. Enfin, l'habitude semblait établie d'obéir au caudillo, et c'est peut-être le point essentiel qui explique la docilité de Mateo Quispe.

⁸⁵ JSV, p. 297.

⁸⁶ JSV, p. 298.

L'éviction de Bustamante

Au début du mois de décembre 1824, la question du commandement de la guérilla est posée une dernière fois et met de nouveau en scène certaines communautés. Le sujet s'est encore réduit, il ne s'agit plus que de celles de Mohosa, mais Vargas est cette fois au premier plan de l'action. Il cherche à neutraliser José Benito Bustamante, un capitaine de troupes indiennes qui a mis à profit l'emprisonnement de Lanza pour tenter de s'emparer du commandement général. Il n'y est pas parvenu, mais il s'est replié sur son principal terrain d'action, et il régit sur Mohosa comme un chef de guerre, tout en négociant son ralliement aux forces d'Olañeta. Alors que la lutte d'indépendance touche à sa fin, Bustamante revient à des formes de guerre micro-locales qui n'ont plus cours, et il compromet les villageois et les soldats qui risquent de payer le prix de sa dissidence. Vargas parvient à rencontrer la plupart des vingt-cinq alcaldes que compte la vallée de Mohosa afin de s'entendre sur la façon de couper court au risque de guerre civile. Ces derniers ne manquent pas de lui donner une leçon de politique.

« Vos tienes la culpa de consentir a este hombre ande así separado queriendo formar partido contra el comandante general nombrado en estos Valles don José Martínez Párraga quien es el jefe nombrado por todos los pueblos y la oficialidad ; y este hombre nos quiere anarquizar y enredar entre hermanos a una destrucción total entre nosotros mismos⁸⁷. »

Nous apprenons ainsi que la désignation du remplaçant de Lanza, le commandant Martínez Párraga, a été effectuée par les officiers mais aussi par les villages. En 1824, malgré les méthodes autoritaires de Lanza, les Vallées ont conservé leur capacité de se faire reconnaître comme un partenaire à part égale de la guérilla, et ont obtenu la désignation d'un commandant intérimaire par une assemblée mixte.

Afin de se défaire de Bustamante, les alcaldes de Mohosa parviennent s'entendre avec Vargas et convoquent tous les hommes. La manifestation de force est décisive : en quelques minutes, l'appel des pututus convoque trois cents hommes armés de lances, de bâtons et de frondes, ainsi que des cavaliers avec bolas et lasso⁸⁸. Tous se dirigent vers la place où Bustamante est en train de faire fouetter une demi-douzaine de soldats. Cette fois, Vargas sert de porte-parole aux Indiens qui se refusent à suivre le chemin tortueux que prend Bustamante et qui rappellent, une fois encore, les sacrifices auxquels ils ont consenti au service de la cause patriotique.

« Esta gente dice que no salen de este pueblo ni armados ni desarmados sino que han de esperar al comandante general nombrado don José Martínez Párraga. Si no, que vean lo que hacen ustedes, que todas las armas les cuesta a ellos sus vidas, su sangre y cuanto sacrificio han tenido en todos los Valles⁸⁹. »

Puis Vargas invite les soldats à fraterniser avec les comuneros :

⁸⁷ JSV, p. 367.

⁸⁸ Id., « Tocan sus cornetas (que casi todos habian tenido), se reunieron en un momento más de 300 hombres con sus lanzas, hondas y garrotes ; como tambien habia caballeria con sus bolas y lazos... »

⁸⁹ JSV, p. 368.

« Estos hombres que veis formados a vuestro frente son como vosotros hijos de la patria, vuestros mismos hermanos, vuestros mismos compañeros. »

Bustamante, désarmé, disparaît de la scène. Grâce à la constance des communautés et à l'intervention du chroniqueur, la guerre s'achève sans division au sein des Vallées.



Dans ces moments décisifs où les communautés sont intervenues directement et de façon décisive dans le cours de l'histoire des Vallées, tout se passe comme si Vargas avait utilisé les porte-parole indiens pour exprimer ses propres pensées. À travers Mariano Santa María et Mateo Quispe auxquels il prête son franc-parler, il revient sur des thèmes qui lui sont chers — le prix auquel les Vallées paient leur participation à la guerre, la condamnation des profiteurs et des ouvriers de la onzième heure, le crime commis contre Lira qui ne peut rester impuni, les différences de traitement selon que l'on est pauvre ou notable. « Unos seremos hijos y otros entenados ». Et quand le représentant indien faiblit dans sa résolution, comme ce fut le cas de Mateo Quispe, il vitupère : « Son de natural los indios cobardes, de poca palabra y de ningun influjo y constancia en lo que se empeñan hacer⁹⁰. » En dépit de ces imprécations, le lecteur de Vargas est bien persuadé, après avoir lu l'intégralité de sa chronique, que la guérilla des provinces de Sicasica et d'Ayopaya n'aurait pas tenu longtemps sans la participation matérielle, militaire et politique des Indiens.

ENGAGEMENT PARTISAN OU FIDÉLITÉ À UN HOMME ?

Il nous reste à traiter des relations entretenues par les communautés et les dirigeants de la guérilla, et de la façon dont les paysanneries indiennes ont participé à l'émergence du caudillisme. Lira, Gandarillas et Chinchilla sont les chefs de troupes mixtes, des hommes d'un terroir nécessairement liés aux communautés qui y vivent, mais cela n'implique pas qu'ils appartiennent à la société indienne. Le journal ne révèle rien des origines de Lira ni de Chinchilla, même si les sources royalistes les considèrent comme des Indiens : on pouvait être indien pour un métropolitain, et créole ou métis pour ses compatriotes⁹¹. Ainsi, le capitaine de troupes indigènes, José Domingo Gandarillas, était le fils d'un notable de Cochabamba, le docteur Gandarillas, qui fit partie de la première junta et fut exécuté en 1810. Le journal garde toutefois la trace de liens personnels noués entre le commandant et des Indiens. Chinchilla se donne pour compadre l'Indien qui l'a tiré du ravin où il a erré deux semaines⁹². Lira, dont l'oncle par alliance était cacique,

⁹⁰ JSV, p. 299.

⁹¹ Ce sont des variations des perceptions identitaires que j'analyse dans « Je suis oiseau ; voyez mes ailes... Je suis souris : vive les rats ! », Caravelle, Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, Toulouse, n°62, 1993, p. 179-191.

⁹² JSV, p. 269.

devait bénéficier de cette sorte de liens. Le *compadrazgo* entre dirigeants de parti et représentants de communautés a été fréquent ; l'histoire de la participation indienne à la guerre civile de 1899 montre que le général Pando qui dirigeait l'armée libérale, était compadre de Zárate Wilka⁹³, ces liens unissaient également le général Barrientos à des dirigeants paysans du bassin de Cochabamba dans les années 1960, et il serait intéressant d'en savoir davantage sur ce sujet à propos des dirigeants du MNR. Toutefois, même si un caudillo parvient à rassembler un grand nombre de clients personnels et de compères, cette toile dont il occupe le centre n'explique pas toute la force de l'adhésion des communautés à sa personne.

Pendant la guerre d'indépendance, comment la désignation du commandement de la guérilla s'est-elle effectuée dans les Vallées ? Entre 1810 et 1815, la nomination par les officiers de Buenos Aires était seule légitime ; ensuite, le leadership se détermina au sein des Vallées. En 1816, Lira a été désigné par l'assemblée des officiers à la suite d'une manipulation d'assemblée dont il fut l'artisan ; bien que Lira fût le commandant le plus populaire parmi les communautés et le seul dont la disparition parvint à susciter une mobilisation générale, le vote des Indiens ne fut pour rien dans son pouvoir, qu'il exerça sans rendre de compte à personne. En 1817, Fajardo fut désigné une première fois par les conjurés, dans la nuit d'agonie de Lira. Puis, après l'intervention des communautés vengeresses, une assemblée mixte dans laquelle figuraient tous les officiers et les représentants de la junta des villages le confirma dans ses fonctions ; cette élection, qui apparaît comme la plus représentative, ne lui donna pas plus de prestige et son pouvoir resta fragile jusqu'à ce qu'une action de force des communautés l'en dépossède. En 1818, Chinchilla s'est fait élire par acclamation des Indiens qu'il avait mobilisés après avoir fait fusiller ses adversaires, sans consulter le corps des officiers ; certains de ceux-ci prendront leur revanche lorsqu'ils intrigueront auprès de Lanza pour faire éliminer Chinchilla. En 1821, Lanza s'est imposé par son grade et son habileté manœuvrière, tandis que Chinchilla s'effaçait devant lui. Enfin, en 1824, Párraga est nommé par les officiers et par les villages pour assurer l'intérim de Lanza, prisonnier ; Párraga a exercé le commandement trop peu de temps pour que l'on puisse se prononcer sur l'effectivité de son pouvoir et, lorsqu'il est fusillé pour une raison futile peu de temps après avoir résilié ses fonctions, aucune force ne semble intervenir en sa faveur.

« La subordination au pouvoir exécutif »

Le soutien apporté par les villages au commandant n'a donc pas été lié aux modalités de sa désignation. Les dirigeants les plus incontestés — Lira surtout, mais Lanza également — se sont ralliés la force des communautés par des moyens qui ne se fondaient pas sur une forme de représentation, et certes pas sur une conception démocratique du commandement. L'un comme l'autre ont utilisé la force et la ruse, chacun d'eux fut « un lion très féroce et un renard très rusé » capable d'inspirer alternativement de la crainte et de l'affection aux pueblos et aux soldats. La dévotion que Vargas manifeste encore à l'égard de Lira plus de trente ans après sa mort illustre la force des liens que le caudillo savait inspirer à ses hommes. Le soutien apporté par les communautés à la guérilla pendant quinze ans montre l'efficacité de leur mobilisation qui passait par l'obéissance à un homme. Tous leurs projets étaient médiatisés par un caudillo. Le morcellement des so-

⁹³ Ramiro Condarco Morales, Zárate, el « temible » Wilka, 2^e éd., La Paz, 1982, p.

ciétés indiennes était tel qu'elles n'avaient d'autre parti possible que de se rallier à celui qui incarnerait la seule unité possible. Une conception sommaire de la révolte condamnait à une défaite rapide les rebelles isolés dans leur terroir ; une perception plus éclairée des enjeux politiques conduisaient les comuneros à s'associer sur la base territoriale la plus large afin de s'en remettre à un capitaine qui avait leur confiance. Leur modalité de représentation était ouverte : les villages procédaient à des élections générales — on ne sait cependant pas qui votait — et désignaient les membres d'une junte qui représenterait l'ensemble des communautés des Vallées. Mais leur fonction se résumait à désigner l'homme auquel la junte et les villages s'en remettraient ensuite du soin de décider. La clarté et la vigueur des projets politiques indiens restaient médiatisés par un caudillo. À ce point de notre étude, il est peut-être pertinent de revenir à un classique de l'histoire politique des paysanneries.

« Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu de les amener à des relations réciproques. Cet isolement est encore aggravé par le mauvais état des moyens de communication et par la pauvreté des paysans. L'exploitation de la parcelle ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, par conséquent, aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse de rapports sociaux. Chacune des familles paysannes se suffit presque complètement à elle-même, produit directement elle-même la plus grande partie de ce qu'elle consomme et se procure ainsi ses moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature que par un échange avec la société. La parcelle, le paysan et sa famille ; à côté, une autre parcelle, un autre paysan et une autre famille. Un certain nombre de ces familles forment un village et un certain nombre de villages un département. Ainsi, la grande masse de la nation est constituée par une simple addition de grandeurs de même nom, à peu près de la même façon qu'un sac rempli de pommes de terre forme un sac de pommes de terre. Dans la mesure où des millions de familles paysannes vivent dans des conditions économiques qui les séparent les unes des autres et opposent leur genre de vie, leurs intérêts et leur culture à ceux des autres classes de la société, elles constituent une classe. Mais elles ne constituent pas une classe dans la mesure où il n'existe entre les paysans parcellaires qu'un lien local et où la similitude de leurs intérêts ne crée entre eux aucune communauté, aucune liaison nationale ni aucune organisation politique. C'est pourquoi ils sont incapables de défendre leurs intérêts de classe en leur propre nom, soit par l'intermédiaire d'un Parlement, soit par l'intermédiaire d'une Assemblée. Ils ne peuvent se représenter eux-mêmes, ils doivent être représentés. Leurs représentants doivent en même temps leur apparaître comme leurs maîtres, comme une autorité supérieure, comme une puissance gouvernementale absolue, qui les protège contre les autres classes et leur envoie d'en haut la pluie et le beau temps. L'influence politique des paysans parcellaires trouve, par conséquent, son ultime expression dans la subordination de la société au pouvoir exécutif. » Karl Marx, Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte (1852).



CINQUIÈME PARTIE

LE SENS DE LA GUERRE

ENTRE LE ROI ET LA PATRIE

Pourquoi ces hommes acceptaient-ils de mourir et de donner la mort ? Ils se battaient au nom de deux causes, celle du Roi et celle de la Patrie, et, des deux côtés, ils affirmaient la justesse de leur combat. Aucun engagement n'était clair cependant, et pour entendre la force des valeurs qui firent agir les combattants, il faut revenir sur les incertitudes qui marquent le début de la guerre. Que signifie alors se battre pour le roi ou pour la patrie : quel est le roi légitime quand la couronne passe d'une main à l'autre, et qu'est-ce que la patrie dès lors que chaque cité connaît la tentation de se déclarer souveraine ? Qui dirige en Espagne, à qui faut-il obéir en Amérique ? L'Amérique savait les divisions de la métropole, et elles l'inquiétaient : ne s'y trouvait-il pas des esprits favorables à l'occupation française, et l'Amérique ne risquait-elle pas d'être livrée, sans son consentement, aux ennemis de la foi ? La notabilité des afrancesados, plus que leur nombre, faisait craindre que ces métropolitains progressistes, persuadés que le régime français permettrait de sortir l'Espagne de son marasme, ne tentent de livrer l'empire à Napoléon. En Charcas, l'écho de cette crainte se fit entendre précocement, avivé par la propagande de Buenos Aires qui présentait l'émissaire de la Junte de Séville, le brigadier Manuel Goyeneche, comme un agent de la France¹ En outre, au sein de la résistance anti-française en métropole, la plus grande confusion régnait : à quelle instance fallait-il prêter serment ? La Junte de Séville avait semé le doute en Amérique où plusieurs provinces et cités l'avaient reconnue pour Junte suprême de l'Espagne et des Indes². La Junte centrale, formée de représentants des juntas provinciales, fit rapidement la preuve de son impuissance. Quand elle fut balayée par le souffle de la guerre, l'institution d'une Régence se montra tout aussi fragile, créée et révoquée à leur gré par les cortès rassemblées à Cadix. À partir de septembre 1810, le pouvoir appartient à ces dernières, mais elles avaient été élues selon des modalités que les Américains ne pouvaient approuver, et la plupart de ses membres n'entendaient rien aux provinces américaines.

C'est au milieu de cette confusion que se décantent les deux partis au nom desquels se livrera la guerre. En Amérique du Sud, dès le mois de mai 1810, une polarité s'établit

¹ ANB, INP 1812, Causa contra el Dr. Don Hermenegildo Quiroga. À l'occasion d'une enquête sur la participation du curé d'un village du bassin de Cochabamba au soulèvement organisé par le caudillo Estebán Arze en 1812, un témoin raconte : « [...] Entonces ya fue el cura a ver Arze en casa de Felipe Camacho donde se havia apeado, quien a las primeras salutations le dijo 'Señor cura, yo vengo a rescatar las plazas de Tarata y Cochabamba que indevidamente las esta ocupando Goyeneche, para entregarnos despues al Frances'. »

² Ce fut le cas de Buenos Aires en 1808, où le vice-roi Jacques Liniers reconnut à la fois la légitimité de Ferdinand VII et l'autorité de la Junte de Séville. Le capitaine général de Caracas agit de même en août 1808.

entre deux centres : Lima où le vice-roi Abascal prend sur lui de récupérer le Haut-Pérou dans sa juridiction³ — il en avait été retiré en 1776, lors de la création du vice-royaume du Río de la Plata —, et Buenos Aires, admirée de tous pour sa résistance contre les expéditions anglaises en 1806 et 1807, qui se déclare patrie de la liberté américaine. Abascal défendait une Couronne dont il aurait été bien embarrassé de prédire l'avenir, et Buenos Aires portait sa révolution bien au-delà du port afin d'assurer sa survie. Sous cet éclairage, la cause du roi pouvait apparaître comme celle d'un vice-roi ambiteux, et celle de la patrie comme la défense des intérêts des marchands porteños.

Les partisans de l'indépendance dans le Haut-Pérou paraissent tout aussi ambivalents. À Chuquisaca, premier lieu de révolte, le soulèvement de 1809 fut lancé par les ministres de l'audience, métropolitains la plupart et de tempérament fort peu révolutionnaire. De l'autre bord, des autorités royalistes firent preuve de la plus grande versatilité. Domingo Tristán⁴, intendant-gouverneur de La Paz, est d'abord nommé par Cisneros, le nouveau vice-roi du Río de la Plata ; il est confirmé dans ses fonctions par l'armée de la junte de Buenos Aires qui entre dans la ville à la mi-novembre ; après la défaite de celle-ci à Guaqui, il demeure en son poste avec l'accord de Lima, cette fois⁵. Domingo Tristán commande encore La Paz lors du siège indien d'août à octobre 1811, quarante-cinq jours d'angoisse pendant lesquels il a le temps de réfléchir à l'utilité de se ménager des appuis dans tous les camps. Devant de pareils exemples, comment s'étonner des hésitations et des équivoques du menu peuple ? Chaque parti prendra d'autant plus de soin à défendre les arguments en faveur de sa cause que l'évidence de celle-ci aura mis du temps à s'imposer. Les partisans du roi puisèrent au fonds ancien des rapports de subordination et des liens de vasselage qui supposaient le dévouement et la fidélité des sujets. Les indépendantistes répondirent à ce rappel à l'ordre en réactivant les doctrines de la guerre juste dans des termes proches de leurs origines néo-scolastiques⁶.

JUSTE GUERRE ET TYRANNIE

À la différence du Chili, où le clergé apporta une aide efficace aux officiers royalistes qui continuèrent leur combat dans le sud après la victoire de l'armée des Andes, beaucoup de prêtres du Haut-Pérou ont secondé la cause indépendantiste et lui ont fourni ses meilleurs arguments. Actifs durant la grande Rébellion, ils n'ont pas cessé depuis d'inquiéter les autorités. En 1795, une traduction de textes de la Convention française est

³ Bando du 13 juillet 1810.

⁴ L'un des oncles de Flora Tristán.

⁵ AGI, Abascal, leg. 3.1, 1813, 36. Son frère, Pío Tristán, est intervenu en sa faveur auprès de leur compatriote, le brigadier Goyeneche qui est originaire d'Arequipa, comme les Tristán

⁶ Pour une vue d'ensemble sur ce sujets et sur ses prolongements contemporains, lire les actes du colloque *Las teorías de la guerra justa en el siglo XVI y sus prolongaciones en la actualidad*, G. Bataillon et G. Bienvenu éd., Mexico, 2004.

retrouvée à Potosí ; les clercs de la province sont aussitôt accusés⁷. On connaît l'action du curé de Sicasica, José Antonio de Medina, au sein de la junte de La Paz, en 1809⁸. Il fit rapidement des émules. Outre leurs connaissances et leur maîtrise de l'écrit, le prestige des curés auprès des Indiens facilitait la diffusion de leurs idées⁹. Vargas rappelle souvent combien leur parole était respectée¹⁰.

Comme en Espagne au même moment, il s'est aussi trouvé des prêtres chefs de guerre. Dans le Journal, le religieux fray Agustín Rocabaco, originaire de Tapacari, succède au capitaine Pedro Alvarez après la mort de celui-ci, et prend la tête de ses cinquante hommes qui étaient connus pour n'être pas des enfants de chœur. Capturé par les royalistes, il aurait fini fusillé à Cochabamba. La guerre s'était alors radicalisée à un point tel que les privilèges ecclésiastiques n'avaient plus cours¹¹.

Mais cet exemple apparaît avoir été plutôt exceptionnel en Charcas. La plupart des prêtres n'y prenaient pas les armes, et peut-être dans le Haut-Pérou se sont-ils montrés moins va-t'en-guerre qu'en Espagne, au Mexique ou en Nouvelle-Grenade¹². Leur rôle principal fut de conseiller le caudillo dont ils formaient la compagnie habituelle, en essayant de limiter ses débordements. Ils intercédèrent en faveur des condamnés et des villageois, et ils forgeaient les justifications de la guerre. L'œuvre de Vargas en ce domaine reflétait fidèlement les discours de son frère aîné¹³.

Caudillos alzados. Les guérilleros étaient des rebelles qui refusaient d'être nommés ainsi, car ils soutenaient que leur cause était juste. Ils avaient tiré cette conviction des fondements anciens, mais toujours familiers, de la culture politique et religieuse de l'Espagne, ce courant transmis depuis saint Augustin par saint Thomas d'Aquin et la néoscholastique des XVI^e et XVII^e siècles. La guerre que menaient les patriotes était toutefois

⁷ AGI, Estado, 80, N.II.

⁸ Son activité de théoricien et de propagandiste a été bien analysée par José Luis Roca, 1809. *La Revolución de la Audiencia de Charcas en Chuquisaca y en La Paz*, La Paz, Plural, 1998, passim.

⁹ Rapport de Nicolas Arredondo, de B.A. le 20 février 1795, sur la pacification difficile de La Paz : « [...] por el ascendente que tales eclesiasticos tienen sobre los naturales, de quienes por su debilidad y rudeza son temidos como oráculos y venerados como de tales sus decisiones y distámenes, siguiéndolos aun a costa de sus intereses, que sacrifican con perjuicio de sus familias en pomposos cultos y sufragios que les hacen creer convenientes siéndolo sólo para engrosar las rentas y derechos parroquiales. »

¹⁰ JSV, p. 244.

¹¹ JSV, p. 278.

¹² Pour de exemples de la participation des clercs aux combats en tant que soldats ou capitaines, lire M.-D. Demélas et Y. Saint-Geours, *Jerusalén y Babylonia. Religión y política en América del Sur, el caso del Ecuador*, Quito, Corporación editora, 1987.

¹³ Lanza, après la défaite de Falsuri, à la fin de l'année 1823, reconforte ses hommes en parlant de leur sainte cause qui doit forcément triompher (JSV, p. 349).

d'un genre sur lequel les casuistes et les théologiens n'avaient eu l'occasion de se pencher : tous leurs traités présupposaient un État dirigé par un prince (ce qui n'impliquait pas nécessairement un régime monarchique). Comment utiliser des doctrines anciennes pour penser des réalités nouvelles ? Comment appliquer à la cause de l'indépendance, qui ressemblait fort à une jacquerie indienne dans les Andes, ce qui ne revenait qu'à un pouvoir constitué ?

Dans un premier temps, les guérilleros devaient — ou plutôt le devait la camarilla de prêtres qui gravitaient autour d'eux — se disculper de l'accusation d'avoir pris les armes hors la loi et d'avoir troublé la paix. « Qui aura pris le glaive périra par le glaive. » L'adage évangélique ne visait pas l'ensemble des guerriers, mais ceux qui se battaient sans légitimité. « Celui-là prend le glaive qui s'arme contre la vie d'un autre sans en avoir reçu l'ordre ou la permission d'un prince légitime placé au-dessus de lui. » (Saint Augustin, *Contra Faustum*, XXII, 70.) Voilà qui pouvait embarrasser la guérilla, si l'on interprétait l'énoncé de façon littérale ; mais il lui était possible de se réclamer d'un maître plus haut placé que le roi d'Espagne... En outre, la doctrine classique distinguait la paix réelle de la « mauvaise paix, la paix d'injustice » (Thomas d'Aquin, *Summa*, 2.2. qu. XL, art. 1), contre laquelle on pouvait légitimement s'insurger.

José Santos Vargas, qui se fait l'écho de ces débats à diverses reprises, cherche donc démontrer que le roi d'Espagne n'était pas le prince légitime de l'Amérique, et que la paix espagnole, dont il reconnaît pourtant qu'elle avait existé, était fallacieuse. Voici ce que lui enseignait l'aumônier Andrés Vargas :

« Me platicaba mucho a que yo abrace siempre el partido de la Patria y de la libertad de América :

« — Esa es causa justa y justísima, la que van defendiendo los porteños (que conociendo bien todos sus derechos había él abrazado este sistema), que Dios los ha de proteger siempre porque el rey de España no era nuestro legítimo soberano : Así es que se puede defender a toda costa la libertad de la Patria del gobierno español, porque estamos impuestos por Dios y la misma naturaleza a defender nuestra libertad porque a la fuerza nomás estamos gobernados por un partido que no tiene la más mínima acción para ello¹⁴. »

D'autres indépendantistes défendirent que les seuls princes légitimes de l'Amérique du Sud étaient les Incas, seigneurs naturels des premiers habitants de l'Amérique ; ainsi le congrès de Tucumán (1816), où fut proclamée l'indépendance de l'Argentine, agita l'idée de nommer un de leurs descendants à la tête du nouvel État. Mais les guérilleros des Vallées ne parlaient pas de tels projets : la prépondérance numérique de leurs alliés indiens leur inspirait plus de prudence. Plutôt que de chercher à se donner un prince, ils s'en tenaient à la doctrine scolastique qui attribuait le pouvoir a deo per populum. Si le roi en titre n'était pas seigneur naturel, le pouvoir légitime revenait au peuple. Le caudillo était donc placé à la tête d'une troupe qui se battait au nom du pouvoir que Dieu a conféré aux communautés humaines pour qu'elles se gouvernent, et qui prenait les armes au nom de la justice contre une paix d'injustice. Cependant l'intervention de guerriers dans la vie politique n'allait pas de soi.

¹⁴ JSV, p. 9.

L'irruption du désordre pour que fût rétabli un ordre rompu par l'injustice, figure d'école et point de doctrine, il convenait de la mettre en scène de façon dramatique : Vargas transforma un argument de dispute théologique en un événement dont il avait été témoin. Sur le plan des principes, c'est tout le peuple américain qui était en droit de prendre les armes ; pour la chronique, ce sont sept cavaliers, menés par Lira, qui surgissent dans un village en paix.

« En esos días y ese tiempo no se decía nada ni se oía nada. Estaban los pueblos del Valle muy serenos de uno y otro partido de Sicasica y Hayopaya. [...] El 9 de noviembre de 1814 a las 2 de la tarde repentinamente llegaron siete hombres armados y a caballo (que mucho después los conocí a éstos), siendo don Eusebio Lira, don Pedro Zerda, don Pedro Graneros, don Andrés Simón, don Miguel Mamani, don Julián Tangara, y un moreno¹⁵. »

Ils commirent un meurtre, puis ils disparurent. Vargas s'engagea parmi eux quelques semaines plus tard, sans chercher à disculper ses nouveaux compagnons. « Lorsque, d'un côté, on tire l'épée pour le droit, on combat de l'autre côté pour l'iniquité » (Saint Augustin, *De Civitate Dei*, XIX, 15). Malgré le sang qu'ils versaient, les guérilleros étaient du côté du droit.

Pour implanter ces convictions, il avait fallu l'action d'une intense propagande, tant de la part de Buenos Aires que des révolutionnaires de la Nouvelle-Grenade. La consultation des archives boliviennes et celle de Séville confirment les propos d'Abascal qui se plaignait de ce que la guerre d'opinion fût plus féroce que celle que livraient les armées¹⁶. On observe alors une circulation des pasquins et des proclamations qui s'étend à tout l'espace américain. Depuis le Río de la Plata, les porteños préparent la venue de leurs différentes expéditions militaires par des campagnes préalables¹⁷. Au Nord de Charcas, la cité du Cuzco envoie dans les principales cités des émissaires chargés de diffuser ses écrits ; l'un d'eux se fait prendre et fusiller à Oruro ; Vargas parle de lui car il fut dénoncé par le même dominicain qui avait organisé la capture de Dionisio Lira. L'État de Cundinamarca¹⁸, qui vient de se donner une constitution en Nouvelle-Grenade, en adresse un exemplaire au cabildo de plusieurs cités du Haut-Pérou en les invitant à suivre son exemple en vertu des principes pactistes les plus classiques :

¹⁵ JSV, p. 20-21.

¹⁶ AGI, Diversos, Abascal, Legajo 3, año 1813, ramo 2, número 2. Carta de Abascal au conseil de régence, 26 février 1813. « [...] me havian declarado una guerra cruel, no menos temible por sus papeles seductores (producciones que parecía ser del mismo Napoleón) que por la fuerza de sus armas... »

¹⁷ AGI, Diversos, archivo Abascal, Legajo 3, año 1813, ramo 1, número 10. Lettre de Vicente Cañete à Abascal lui faisant connaître le contenu des pasquins qui circulent à Oruro (28 avril 1813). « Apenas hay unos pocos sarracenos que no piensan de este modo y se opongán a nuestras ideas viva la america, viva la independencia, muera el vil goyeneche y sus secuaces viva buenos aires patria del heroismo y madre de los hombres libres, viva Belgrano que ha despreciado el oro con que se compraron las acciones de Guaqui, SipeSipe y Suipacha pues de otro modo no hubiera adelantado un paso el botante (?) heroe de los tontos. »

¹⁸ Qui a pour capitale Santa Fe de Bogotá.

« Disuelto el lazo que ligaba a estos pueblos con el gobierno de España quedaron restituidos al uso de sus naturales e imprescriptibles derechos desde que los franceses ocuparon el trono de la monarquía y se apoderaron de la persona del rey. Los de este reyno sacudieron sucesivamente el yugo de las autoridades coloniales que pretendían retenerlos en la dependencia y proveyendo a su propia seguridad han dictado la constitución o leyes fundamentales de su asociación civil que se contienen en el código que adjunto paso a manos de Uds. El estado de Cundinamarca se lisonjea de que las naciones y los gobiernos dependientes de ellas reconoceran y respetaran la santidad de los principios en que funda su existencia política y de que en consecuencia se prestaran a estrechar y establecer directamente las relaciones de que con tanta dureza como injusticia nos habían privado el gobierno colonial despótico, cuyo sistema hemos abolido para siempre¹⁹. »

Le chroniqueur, qui a tenu à garder la trace de cette intense activité de justification et d'endoctrinement, insère certains de ces documents imprimés dans son journal et reprend à son compte leurs anathèmes. Les adversaires de la guérilla deviennent « los tiranos de América²⁰ » : le terme tirano renvoyait, là encore, à des doctrines classiques qui avaient pris forme trois siècles auparavant.

Dans le domaine de la maîtrise de l'opinion, le camp royaliste a toujours eu un temps de retard sur ses adversaires. Sa presse ne sut que répéter que les sujets devaient obéissance aux autorités constituées — ce qui était un peu court quand chaque ville et chaque province abritait une conjuration ou une troupe de guérilla —, et ses auteurs de pasquins ne s'élevaient guère au-dessus de l'insulte raciste et des réflexes chauvins.

« ¿ Seremos los Limeños colonos de una gavilla de Camiluchos ? [...] Peruanos, primeros otentotes que porteños. [...] Sus oficiales son unos canallas recogidos de lo más inmundo de los muladares, sin educación, sin ninguna religion, sin Dios, y sin Rey, excepto uno u otro cariblanco, frontino, quatrialbo, redomón²¹. »

Ce pasquin faisait allusion aux origines mulâtres de Bernardo Monteagudo et à l'importante composante noire du peuplement de Buenos Aires qui comptait alors un tiers de descendants d'esclaves africains. C'était là des arguments qui ne faisaient pas honneur à leur auteur. Seul Vicente Cañete fit preuve de hauteur de vue et proposa une défense convainquante de l'ancien régime, mais ses écrits ne dépassèrent jamais un petit cercle éclairé et sa plume acérée lui avait valu nombre d'ennemis dans son propre camp²². Le

¹⁹ AGI, AGI, Diversos, A. Abascal, legajo 2 año 1811, ramo 2, Diversos, 2, A.1812, R. 3, D. 7. Carta de Jorge T. Lozano, presidente del estado de Cundinamarca al cabildo de la ciudad de Cordoba de Tucumán, al cabildo de Puno, y al de Potosí (10 mai 1811), en accompagnement de l'envoi de la constitution du Cundinamarca de 1811.

²⁰ JSV, p. 176.

²¹ AGI, Diversos, archivo Abascal, Legajo 3, año 1813, ramo 2, número 2.

²² Pedro Vicente Cañete, El clamor de la lealtad americana, en defensa de la legitimidad del Superior Consejo de Regencia contra los atentados de la junta gubernativa de Buenos Aires, Lima, 1813. Pour une analyse de ses écrits politiques, lire La Invención política, Op. cit., p. 43.

parti du Roi a rapidement perdu la guerre des esprits.

IMAGES DE ROI ET DE PATRIE

Tous les mots servaient à se battre ; mais comment les acteurs définissaient-ils ce qui les séparait ? Comment les adversaires se désignaient-ils les uns les autres ? Pour les loyalistes, le cadre interprétatif restait d'ancien régime : il n'existait pas deux causes en présence, et les guérilleros n'étaient que des sujets infidèles, alzados, rebeldes, des termes qui les classaient dans la catégorie de ceux qu'il fallait réduire à l'obéissance ou bien anéantir.

Les guérilleros, eux, avaient sauté le pas de la modernité politique. Leur guerre était d'un genre nouveau, une guerre idéologique dans laquelle s'affrontaient deux images à l'arrière-plan des combattants — de ces figures dont Max Weber écrit qu'elles sont les déités de notre polythéisme moderne. Le Roi, la Patrie. Au cours de l'une des plus graves crises traversées par la guérilla, un cri retentit dans le camp, bientôt repris par les soldats : « ¡ Viva la Patria ! ¡ Muera el mal gobierno ! » Pendant des siècles, les insurgés avaient clamé « ¡ Viva el rey ! ¡ Muera el mal gobierno ! » De même, on demandait grâce désormais au nom de cette patrie qui venait de se substituer au roi²³. Le mot *nación*, qui s'employait de plus en plus en métropole dans un sens proche du nôtre, avait gardé dans les Vallées son sens ancien, qui marque l'origine : le sergent García et le lieutenant Eccle étaient de *nación inglesa*, et avant de mourir José Domingo Gandarillas « decía que por la libertad de su Patria, de su nación y del hemisferio americano derramaba su sangre » : il décrivait la pyramide des communautés auxquelles il appartenait, la hiérarchie des fidélités auxquelles il était tenu : la patrie, c'est la *patria chica*, le terroir dont il était originaire ; la nation, c'était celle des Espagnols américains ; l'hémisphère américain, la terre de la liberté. Il se devait d'abord à sa patrie, la *patria chica*, puis à sa nation, la nation hispano-américaine, enfin à l'ensemble du continent américain. Dans ce contexte, chaque terme supposait un antonyme : les autres provinces pour la *Patria chica*, l'Espagne pour la nation, l'Ancien Monde pour l'hémisphère américain. Dans les Vallées comme dans la plupart des provinces de l'Amérique espagnole, la guerre se livrait au nom de la patrie, contre le roi. Mais si les combattants de réclamaient d'une cause américaine et se désignaient eux-mêmes comme des Américains, la patrie se limitait à leur terroir.

Enquête sur les Indiens royalistes

La question de l'image que se faisaient les partisans de la cause à laquelle ils adhéraient est centrale pour cette guerre d'un genre nouveau, une guerre que l'on faisait pour les idées : quelle représentation du roi ou de la patrie s'étaient donnée ceux qui en avaient choisi le camp ? Un épisode du journal aborde ce sujet sous un angle qui mérite une longue analyse. Il décrit ce pourquoi les hommes sont prêts à mourir — une image et des lois —, et se demande quelle figure peut bien avoir cette entité nouvelle, la Patrie. Les acteurs de cette scène sont des indiens.

²³ JSV, p. 46. « [...] en vez de decir : Por la Patria denme cuartel, dice : Por el rey denme cuartel. »

« Recibido el parte ordena Lira que el capitán don Pascual García se encamine con una mitad de 50 hombres armados y 40 indios con su capitán don Mateo Quispe. A las 5 de la tarde se bajaron de Coriri y a las 2 o 3 de la mañana los había sorprendido a los indios realistas [sic] al tiempo de que habían estado enseñándose cómo debía pasar la voz, otros hablando mil incendios contra la Patria como haciendo una idea zumbática, otros pasando lista como en los cuarteles expresando los nombres de los generales de la Patria, respondiendo ellos mismos por enfermos ; por derrotados ; por desertores. Estando en esto sorprenden, los amarran a los 11, que no había habido más, no escapa uno, lo sacan al morro de Calasaya donde los mataron a todos ellos a palos, pedradas y lanzazos. Algunos con tanto heroísmo dice [sic] que morían que era por demás ; algunos decían que por su rey y señor morían y no por alzados ni por la Patria, que no saben qué es tal Patria, ni nadie conoce ni se sabe si es hombre o mujer, lo que el rey es conocido, su gobierno bien entablado, sus leyes respetadas y observadas puntualmente. Así perecieron los 11²⁴ [W] [W]

Au moment de mourir, des hommes pouvaient donc confesser qu'ils avaient choisi leur camp parce qu'ils étaient en mesure de mettre une image sur cette forme de pouvoir et, qu'à l'inverse, ils refusaient d'adhérer à la cause patriotique parce que personne ne l'incarrait et que nul de pouvait dire si la patrie était mâle ou femelle.

Ce récit mérite une grande attention : c'est l'unique fois où le chroniqueur laisse s'exprimer ses adversaires, interrogés à leurs derniers instants afin de dire ce pour quoi, au bout du compte, l'homme est prêt à mourir²⁵ Face aux guérilleros, qui ne sont plus que des bourreaux, les captifs ont de la verve, font de l'esprit. L'écrivain Vargas leur a fait la grâce d'un traitement privilégié. La mort bravache de ces indiens royalistes appelle une question : mourir pour la patrie serait-il plus facile, voire plus raisonnable, si la patrie se confondait avec une image ? À question pareillement posée, la réponse ne va pas de soi ; pour autant, tout se passe comme si, depuis la Révolution française, différents régimes nés de la déstructuration de l'ancien régime avaient approuvé ces absurdes prémisses.

L'idée de personnifier un régime nouveau s'étant présenté à la France avant l'Amérique espagnole, je citerai Maurice Agulhon, qui accorde de l'importance à l'embarras qu'a pu causer au parti révolutionnaire l'abstraction républicaine.

« En supprimant le roi, son titre et son image, au profit d'une collectivité au nom abstrait [la République], la Révolution modifiera bientôt les données du problème de la figuration nationale²⁶./ [...] L'État, et même la Nation ou la Patrie, sont des entités trop abstraites pour parler à l'imagination et échauffer un sentiment. Au près des innombrables habitants du royaume à qui leur niveau culturel interdisait un contact psychologique direct avec l'État, l'existence d'un État représenté par une personne, en d'autres termes, la Monarchie, permettait une certaine adhésion. / À cet égard, se mettre en République, c'était jouer la difficulté. L'État, devenant collectif et anonyme, se privait des ressources de l'affectivité, à

²⁴ JSV, p. 117-118.

²⁵ À l'occasion de cet épisode, il convient d'évoquer l'analyse de E. Kantorowicz (Mourir pour la patrie, Paris, PUF, 1984, p. 107-141). Celui-ci semble tenir pour résolus les problèmes posés par la représentation des idées politiques. Dans les Andes, au début du XIXe siècle, on n'en était pas encore là

²⁶ M. Agulhon, Marianne au combat, 1789-1880, Paris, Flammarion, 1979, p. 24.

*moins qu'on ne parvienne à faire ressurgir de l'affection en faveur de l'idéal qui l'inspirait : la Liberté ou la République*²⁷

Abstraction d'un côté, personnification de l'autre : la question n'apparaît pas si tranchée en Amérique espagnole où, ni l'État républicain, ni la nation indépendante, n'eurent besoin d'efforts pour feindre une incarnation. Dès les premières semaines de la guerre, le vocabulaire des indépendantistes atteste une figuration apparemment équivalente des deux causes en présence : la dichotomie qui fonde la guerre oppose le Roi à la Patrie, plutôt que l'Espagne à l'Amérique²⁸. Comme si le combat se résumait à l'affrontement de deux personnages. Une prosopopée plutôt qu'un partage du monde, des puissances personnifiées au lieu d'États souverains. Une image masculine, un personnage du genre féminin... Mais celui-ci était une entité sans visage, alors que reconnaître la figure du roi — un être de chair — était accessible à tous. Encore reste-t-il à savoir sous quelle forme le roi se donnait à voir, et en quelle occasion.

En effet, la différence de forme entre le Roi et la Patrie n'est peut-être pas si forte qu'elle vient d'être énoncée. La question se complique d'abord de ce qu'aucun de ses partisans ne pouvait invoquer la présence réelle du monarque²⁹ ; le premier roi d'Espagne qui se rendit en Amérique se nomme Juan Carlos Ier³⁰. En outre, le fait que le roi soit un être vivant n'implique pas forcément que son image soit montrée à ses sujets ou bien qu'il existât dans ses royaumes une volonté de la donner à voir ni le souhait de la recevoir. D'autre part, le fait que « la Patrie » renvoyait à une entité extra-empirique n'empêche pas sa figuration, quel que soit l'univers mental de sa référence — toute la tradition catholique et orthodoxe témoigne de ce que des milliers d'artistes et des millions de fidèles ont pu considérer comme recevable une représentation de Dieu, de la Trinité, des démons ou des anges, tandis que le refus du christianisme a pu être à l'origine d'une invention figurative telle que Marianne³¹. Existait-il donc, au début de l'indépendance américaine, des obstacles particuliers interdisant la production d'images de la patrie ? L'Amérique espagnole aurait-elle fait partie de ces républiques qui n'ont pu se forger d'allégories, comme les États-Unis ? Elle n'en remplirait guère les conditions :

²⁷ Id., p. 42.

²⁸ Dans le journal de Vargas comme dans les témoignages des anciens combattants conservés aux archives nationales chiliennes (ANC, Ministerio de Guerra, vol. 735 et 736), les deux camps en présence ne sont désignés que par « los de la Patria » y « los del Rey ». Ce balancement équilibré ne se retrouve pas chez les royalistes, pour lesquels il n'existe qu'une cause, celle du roi, menacée par une rébellion.

²⁹ JSV, p. 289, fait pendant de l'anecdote des 11 Indiens royalistes. Un indien de la patrie demande à des amedallados s'ils seraient capables de reconnaître le roi s'ils voyaient son portrait.

³⁰ Cet aspect du pouvoir royal a été traité par Victor Minguez Cornelles, *Los reyes distantes. Imágenes del poder en el México virreinal*, Castelló, Universitat de Jaume I-Diputació de Castelló, 1995.

³¹ Le concept d'une indépendance qui épuiserait tout le sens de la guerre est postérieur à la fin de la guerre. De même qu'en Espagne, au même moment, la lutte contre l'occupant français fut d'abord nommée *Santa Revolución*, avant que les termes *guerra de independencia* ne s'imposent vers 1850. Lire sur ce sujet José Álvarez Junco, « La invención de la Guerra de la Independencia », in *Studia Historica. Historia Contemporánea*, vol. XII (1994), pp. 75-99.

« Pourquoi Marianne n'a-t-elle pas de sœur jumelle outre-Atlantique ? Trois explications se présentent à l'esprit, peut-être d'ailleurs cumulables. La première, la plus générale et par conséquent la moins démontrable, pourrait être dite culturelle : les Etats-Unis ont eu dès le départ une population protestante assez éduquée, la France au contraire une population catholique avec de larges secteurs d'ignorance et de primitivisme « méditerranéens » [sic] ; ce serait en somme la thèse de la Mariannolâtrie comme retournement de la Mariolâtrie³². »

L'Amérique espagnole étant affligée, au moins autant que la France, d'un peuplement catholique, la création d'images à partir de celles de la Vierge aurait donc dû aller de soi. Or ce « retournement » n'a pas eu lieu. La Vierge n'a pas été supplantée par Marianne, et n'a pas davantage esquissé une représentation de la patrie, même si les fonctions civiques qui lui étaient dévolues acquièrent plus d'importance, et si des Vierges protectrices et guerrières furent brodées sur les bannières des insurgés — au Mexique, bien sûr, mais aussi dans les Andes³³. Une recherche dans les dossiers américains révèle cependant l'emploi d'allégories féminines chargées de vertus patriotiques, mais il s'agit de villes qui se manifestent dans le cadre des premiers mouvements indépendantistes qui éclatèrent d'abord dans les cités. Pas de Patrie, pas plus que de Révolution, de Liberté ni de République, mais la ville d'Oruro rendant hommage à l'héroïsme de Buenos Aires³⁴, ou bien les cités de Caracas et de Santa Fe de Bogotá déplorant avec Quito le meurtre de ses fils, en août 1810³⁵.

Les explications proposées par l'historien de la symbolique républicaine en France ne peuvent donc s'appliquer au cas hispano-américain. Un autre angle de vue s'impose alors : plutôt que de courir après les traces improbables de Patries, essayons de questionner l'image du Roi, que la Révolution française a aussitôt expulsée de son décor tandis que la révolution espagnole se déroulait en son nom. Peut-être l'absence de figuration patriotique en Amérique espagnole trouve-t-elle une justification partielle dans cette particularité.

Iconolâtrie royaliste

Entre l'avènement dramatique de Ferdinand VII et la fin de son règne outre-Atlantique, les images du roi furent innombrables. Cependant, il n'en existe plus en Amérique,

³² M. Agulhon, Op. cit., p. 233. Les deux autres explications seraient l'absence d'adversaire au système républicain aux États-Unis, et la méfiance française à l'égard des grands hommes [W]

³³ T. Gisbert et J. Mesa traitent indirectement de la représentation de la Vierge durant la guerre d'indépendance in « La Virgen María en Bolivia. La dialéctica barroca en la representación de María », El barroco andino, Unión Latina, 2003, (separata s.p.).

³⁴ Sujet d'une gravure allégorique offerte par le cabildo d'Oruro à celui de Buenos Aires à l'occasion de sa victoire sur la seconde expédition anglaise, en 1807, conservée à l'ANB.

³⁵ Scène figurant sur le cénotaphe placé dans le chœur de la cathédrale de Quito lors de l'hommage rendu par la cité aux martyrs du Dos de Agosto, en août 1811. ABCE, fondo Jijón y Caamaño, serie 21, Iglesia, caja 67.21.12, carp. 1150.

et l'étude de cette question se heurte à l'iconoclastie des premières années suivant l'indépendance, qui toucha toutes les provinces, jusque les plus isolées³⁶. Aux premières destructions d'emblèmes qui se produisirent durant la guerre (de part et d'autre, la prise des drapeaux représentait un enjeu d'honneur et de vaillance, souvent destiné à de solennels bûchers³⁷), succéda une éradication systématique de toutes les marques sensibles du passé récent. Le slogan « la esclavitud no tiene historia » servit de doctrine pendant les premières décennies des nouvelles républiques. Il ne devait subsister de la monarchie aucun souvenir, aucune relique ; tout fut détruit. Une histoire des effigies du roi, en Amérique, devra passer nécessairement par des sources écrites et l'étude des quelques images qui subsistent en Europe.

L'iconoclastie indépendantiste fut d'autant plus radicale qu'elle succédait à une idolâtrie aussi remarquable que brève, celle dont Ferdinand VII fut l'objet entre 1808 et 1814. L'amour que put susciter ce personnage a paru sans doute si déraisonnable qu'il s'agit là d'un point que l'historiographie hispanique n'aborde jamais. Voici pourtant à quels excès pouvait s'abandonner un témoin de la première et ultime rencontre du jeune roi avec ses sujets de Vitoria, dans les derniers jours d'avril 1808 :

« [El Pueblo] acongojado, y aun desesperado de afecto y dolor, como que veía cautivo al más amado de sus soberanos y a la Nación toda, y asimismo [sic] abimados en las desgracias que se le preparaban y ahora sufre, le dijo por último que a lo menos dilatase su viaje [à Bayonne où Ferdinand VII sera à la merci de Napoléon] hasta que se armasen las provincias bascongadas y le acompañasen, lo que tampoco fue atendido ; y entonces, no queriendo que pareciese inobediencia lo que era efecto de amor sumo, el Pueblo todo y el mismo rey se entregaron al llanto más lugubre y que jamás habra presenciado monarca alguno del orbe ; y en esta disposición le acompañó hasta la salida de la ciudad, asegurándole siempre que pues se iba ya no volvería³⁸ »

Qui ne serait surpris d'apprendre que l'apparence ingrate de Ferdinand VII pouvait éveiller une telle passion amoureuse ? Au temps de cette dévotion, il y eut cependant quelques mauvais esprits dont les réactions, proches des nôtres, permettent d'entendre ce mystère. Ainsi José Blanco-White dans ses Cartas de España :

« Nunca recibió monarca alguno tan sincera y cariñosa bienvenida de sus súbditos, y nunca pueblo alguno contempló cara más vacía e inexpresiva, aun entre las alargadas facciones de

³⁶ Ainsi, à Santa Cruz, les premiers préfets entreprennent de rassembler tous les portraits du roi qu'ils détruisent au cours d'un autodafé républicain, et réclament à la capitale, comme portrait de substitution, des bustes de Bolívar. M.-D. Demélas, « Les architectes de mondes. À propos des premiers préfets de Santa-Cruz-de-la-Sierra (1825-1827) », Centre de recherche inter-universitaire sur l'Amérique espagnole coloniale, Institutions coloniales et réalités sociales en Amérique espagnole, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1988, p. 123-147

³⁷ Ce fut le sort des drapeaux des révolutionnaires du Cuzco (CDIP, t. III, vol. 6, ainsi que BNL, D. n884), et de ceux des armées d'Hidalgo et de Morelos. Dans les deux cas, l'image détruite était celle de la Vierge, de Guadalupe au Mexique, de la Merced au Pérou.

³⁸ ACM, Documentación electoral, leg. 2, exp. 12, Représentation aux cortès du procureur de la junte d'Alava, Don Trifón Ortiz de Pinedo, 22 octobre 1810.

*los Borbones españoles. A una presencia nada cautivadora se le unía tal timidez o torpeza de expresión que, de no ser por el movimiento natural del cuerpo, hubiéramos podido pensar en que estábamos malgastando nuestro homenaje ante una figura de cera*³⁹. »

L'objet de cet amour collectif n'aurait été rien d'autre qu'une figure de cire. L'étonnement si contemporain de Blanco-White enseigne qu'en cette conjoncture très particulière où se jouait, et se rompra, le lien qui maintenait ensemble toutes les composantes de la couronne, l'image de Ferdinand fonctionnait comme une icône. L'on pense évidemment à ces innombrables récits de dévôts qui ne doutent jamais que l'objet de leur culte — une statue, pourtant, ou une toile —, ne soit doté d'expressivité et d'émotions humaines⁴⁰ Ferdinand VII, dont le visage n'exprimait rien quand il était présent et que la politique de Napoléon avait caché à la vue de ses sujets, devenait l'image la plus propre à capter les affects, le support d'une croyance d'autant plus forte que sa personne n'avait rien à dire. On peut donc induire de cette première remarque que les propos des Indiens morts sur les sommets de Calasaya ne se fondaient pas sur des évidences aussi incontestables qu'il pouvait sembler, et qu'à la différence de ce qu'ils croyaient, la figure du roi dont ils se réclamaient n'avait pas grand-chose à voir avec sa personne.

C'est cette figure, cependant, qui occupa la place du roi captif. En Espagne, dès le 28 mars 1808, la Real Academia de San Fernando commande à Goya un portrait de ce prince à l'avènement fragile, mais dont beaucoup espéraient une régénération du pays. Le peintre obtient de Ferdinand deux séances de pose peu de jours avant son départ pour Bayonne⁴¹. Dans les mois suivants, la plupart des juntas provinciales, désignées au cours de l'insurrection générale, décident d'associer une image du prince à leurs assemblées. Le 7 septembre, la junta de Talavera de la Reina possède son tableau ; le 12 décembre, l'ayuntamiento de Valence invite les habitants à venir contempler « su augusta imagen para dar algun dulce lenitivo a vuestro dolor, para encarecer más y más con su vista vuestro heroico entusiasmo, y para consagrar a Nuestro Fernando, entre las amenazas y el fuego del enemigo, este momento de libre lealtad⁴². »

L'exhibition du portrait ne répondait pas seulement à une pratique conjoncturelle. Le portrait du monarque était naguère d'usage courant, voire indispensable, pour présider, loin de la cour où il vivait, aux cérémonies marquant le règne — avènement⁴³, mariage,

³⁹ C'est moi qui souligne.

⁴⁰ On pourrait multiplier les exemples. Parmi ceux-ci, L. Millones et H. Tomoeda, « Los esclavos de la Virgen de la Puerta : Historia y Ficción del Pasado », in H. Tamoeda y L. Millones, *La tradición andina en tiempos modernos*, Osaka, National Museum of Ethnology, *Senri Ethnological Reports* 5, 1996, p. 196.

⁴¹ M. Cabañas Bravo, « Sobre un 'Fernando VII' encargado por la junta de Talavera de la Reina », *ACA*, n° 258, 1992.

⁴² *Ibid.*

⁴³ Ainsi, en 12789, lors de fêtes données pour célébrer le couronnement de Charles IV à Quito (AB-CE, fondo Jijón y Caamaño, serie manuscritos, vol. 7, f° 81). Voir également AHNM, diversos, documentos de Indias, exp. 513.

décès —, occasions auxquelles s'ajoutait chaque année, en Amérique, « el día del Pendón » ou « cumpleaños del Rey », la célébration de ses couleurs et le rappel de la conquête⁴⁴. Chaque cabildo siégeait en sa présence, comme si une part du monarque accompagnait les délibérations des magistrats de la cité. À partir de 1808, l'objet changea d'emploi en même temps que le pouvoir changeait de nature. Le roi tenu pour légitime par la majorité des Espagnols fut déchu et exilé alors qu'il représentait l'unité de reinos si divers : les usages et les pratiques induits par son image, ainsi que la signification même de sa représentation, en furent transformés. L'insurrection générale des mois de mai et juin 1808, fit du roi captif un objet de culte et de déploration, tandis que l'effigie de Fernando el deseado devenait pour six ans une image qui maintiendrait l'intégrité de la couronne, une bannière au nom de laquelle se livrerait la guerre.

Le profil, tracé d'une main plus ou moins experte, servit d'abord de témoin et de garant des serments de fidélité prêtés par les provinces à Ferdinand. En cette occasion, le portrait tenait à la fois lieu de la personne du suzerain auquel le vassal prête serment, et des évangiles sur lesquelles le serment est prononcé. En Amérique, sa présence devint obligatoire lors des vœux de fidélité qui commencèrent de se multiplier à partir de la deuxième moitié de l'année 1808, après que l'Amérique eut été informée des abdications de Bayonne et de l'insurrection métropolitaine contre l'armée française⁴⁵. Des prestations de serment solennelles et collectives furent organisées le 28 septembre 1808 à Chuquisaca, le 2 octobre à Cochabamba, le 13 octobre à La Paz⁴⁶. Dans son œuvre la plus connue, *Últimos días coloniales en el Alto Perú*, Gabriel René-Moreno a consacré des pages pleines de verve à la fièvre qui saisit chacun des notables de Charcas pour être le premier à acquérir un portrait de Ferdinand dont nul ne savait encore à quoi il ressemblait⁴⁷. L'audience, qui haïssait l'archevêque, lui infligea la plus cuisante des offenses en ne l'autorisant pas à produire un portrait royal et en se réservant l'exclusivité de sa monstration⁴⁸. La représentation du roi n'était plus seulement un enjeu de prestige au sein des oligarchies municipales d'Amérique, elle sanctionnait aussi des rapports de force.

Bientôt, elle servit à conjurer la violence et à simuler l'unité précaire des cités que la guerre commençait de partager. Le 26 mai 1809, au lendemain de la « révolution de Chuquisaca » qui avait fait des victimes, la populace exigea de porter l'image du roi en

⁴⁴ On nomme aussi « cumpleaños del rey » le jour de son saint patron. JSV, p. 280, le 30 mai, veille du Corpus, les troupes royalistes de Ramirez entrent dans Mohoza. Le curé demande l'indulgence pour les prisonniers qui doivent être exécutés « por ser cumpleaños del rey don Fernando 7º monarca de España ». Il s'agit de la fête de San Fernando.

⁴⁵ À l'exception du Venezuela. Caracas ne procéda à la cérémonie que le 24 décembre 1812. À cette occasion, le commandant général Monteverde, vainqueur de Miranda et de Bolívar, résume la révolution à une substitution d'image : « Habían hecho desaparecer los enfatuados y ambiciosos la imagen del Monarca », AGI, Estado, 63, N. 37.

⁴⁶ ACLP, tome 145, f° 110 & sqq., Juramento de fidelidad al Rey de las autoridades, pueblo y obispo.

⁴⁷ Dans l'édition française de 1956, *Derniers jours de la colonie dans le Haut-Pérou*, p. 221 & sqq.

⁴⁸ E. Just Lleó, *Op. cit.*, p...

procession sous un dais jusqu'au cabildo, en geste de réconciliation. Le même jour, la foule pendit au gibet un portrait du président de l'audience, qui venait d'être déposé, accompagné d'un cadavre de chien⁴⁹.

Un mois après son serment de fidélité au jeune roi, Chuquisaca entreprit de célébrer également « el cumpleaños del rey » — c'est sous ce terme que l'on commémorait, le 12 octobre, l'arrivée de Colomb dans les Antilles qui marque le début de la domination espagnole⁵⁰. Les Indiens yamparaez, revêtus de leurs costumes anciens, se prêtèrent au simulacre d'une nouvelle conquête qui s'achevait par leur soumission bénévole, sous l'étendarte rea⁵¹. Devant le portrait du roi, doublement absent, la cité mettait en scène une unité des composantes de la couronne telle qu'elle n'avait jamais existé.

À Quito, le clou de la cérémonie du vœu collectif fut de dévoiler le portrait royal après que la municipalité eut organisé des rogations à la Vierge. On sortit en procession la statue de Notre-Dame du Rosaire, patronne de la province, et on la porta jusqu'à la cathédrale « devant le portrait royal que l'on découvrit le temps du passage de la souveraine impératrice du ciel et de la terre ; elle s'arrêta un instant face au tableau, comme pour communiquer son aide à la personne du souverain, geste qui suscita la liesse de toute l'assemblée⁵². » Le roi prisonnier en terre étrangère sortait de son obscurité le temps de recevoir la grâce d'une Vierge tutélaire. Les images s'animaient pour donner un sens au rassemblement des vecinos, mais alors que les serments précédents conservaient au portrait sa fonction référentielle, en cette rencontre de statues rien ne permettait aux participants de distinguer l'image d'un vivant de celle d'un être céleste. Le temps de cette célébration, le roi et la Vierge appartenaient au même espace imaginaire.

Ce type d'association, mêlant ciel et terre, se retrouve aussi dans un usage privé qui consistait à regrouper autour du simulacre royal les figures de héros vivants et de saints protecteurs. Tel l'inventaire des tableaux qui se trouvaient dans les bagages du président de l'audience de Charcas, Vicente Nieto, exécuté en 1811 par les porteños à Potosí :

« Una pintura del señor Palafox con su marco y cristal ; un cuadrito dorado y cristal de Nuestro Soberano el Sr. D. Fernando 7º en ademán de poner la banda a Nuestra Señora de Atocha ; un cuadro con el retrato de la Magdalena ; un cuadro de Nuestra Señora del Rosario que se venera en la ciudad de Potosí ; una pintura del descendimiento de Nuestro Señor Jesús Cristo⁵³. »

⁴⁹ E. Just Lleó, Op. cit., . 125.

⁵⁰ Il se trouve que cette fête coïncidait presque avec l'anniversaire de Fernando VII, né le 14 octobre 1782. ALP/EC, C 156 E 22.

⁵¹ Même cérémonial au cours de la grande Rébellion : Diego Cristóbal Tupac Amaru venant faire sa soumission à Sicuani, le 27 janvier 1782, s'étend sur le sol, l'alférez agitant par trois fois le drapeau au-dessus de lui (col. De Angelis, Buneos Aires, 1836, vol. VIII, p. 585).

⁵² ABCE, fondo Jijón y Caamaño, manuscritos, vol . 10, fº 127.

⁵³ ANB, INP 1811, exp. 27.

Palafox, héros de la résistance aragonaise et modèle de tous les officiers ; la Vierge du Rosaire, patronne guerrière de l'Espagne, qui lui accorda la victoire de Lépante ; une Marie-Madeleine (en belle pénitente ?) ; le Christ sacrifié ; et le roi décernant l'écharpe du commandement à la protectrice de la famille royale⁵⁴. Telles étaient les images qui accompagnaient le métropolitain Nieto en campagne dans les Andes. D'autres indices, conservés à l'Archivo de Indias, montrent que cette association n'était pas propre au président de Charcas et qu'il était alors commun d'associer l'image du roi à celle de forces religieuses ainsi qu'à ce parangon des guerriers que représentait le général Palafox⁵⁵.

À l'exception de découvertes aussi hasardeuses que celle-ci, nous ne savons pas grand-chose des acquéreurs privés des images royales. En revanche, les commanditaires des œuvres destinées à un usage public sont bien connus : membres du cabildo de la cité, ils entretiennent, une fois encore, cette fois la dernière, le lien que les oligarchies municipales ont toujours rêvé qu'il fût direct, entre les cités d'Amérique et leur seigneur naturel.

Nous ne disposons pas, non plus, d'information sur la source à laquelle s'alimentèrent ces portraits. Nous ne savons pas qui en furent les auteurs en Amérique, et ne connaissons pas leurs modèles métropolitains. Quel artiste eut donc accès à la personne de Ferdinand VII entre le 19 mars et le 6 mai 1808 ? Les esquisses réalisées par Goya les 8 et 9 avril (aujourd'hui conservées au musée d'Agen) servirent aux multiples portraits que réalisa le peintre de la cour dès le retour du prince en Espagne. Toutefois, rien ne permet de dire que ces ébauches aient pu servir de types à d'autres artistes pendant la captivité de Ferdinand. Nous ne savons pas non plus quels dessins servirent aux gravures imprimées massivement et diffusées en Amérique ; la question n'a probablement pas beaucoup d'importance car, en l'absence de modèle, les Américains ne virent pas d'inconvénient à inventer les contours d'une tête que nul n'avait approchée⁵⁶. Au Guatemala, le cabildo de la capitale caresse le projet d'une statue équestre du monarque vêtu à l'antique que le dessinateur accompagne de ce commentaire : « Como este es un bosquejo solamente, no se ha puesto esmero en que es la estatua, reservando perfeccionarla por cuando logremos algun retrato del Rey Nuestro Señor⁵⁷. »

Sans doute beaucoup d'images sont venues d'Espagne par les mêmes navires qui apportaient les nouvelles des événements qui se déroulaient en métropole⁵⁸. Il s'en trouve encore des exemplaires dans les archives françaises, saisis par la police impériale, sur lesquelles ne figurent pas d'indication de provenance. Toutes présentent le profil royal et cette observation suggère une hypothèse : outre le peintre Goya, une autre catégorie

⁵⁴ La banda peut représenter aussi le cordon bleu et blanc de l'ordre de Carlos III.

⁵⁵ AGI, MP-estampas, 52.

⁵⁶ C'est le cas des gravures abondamment distribuées à la population de Comayagua (Guatemala), à l'initiative d'un regidor, le 19 mars 1809 (AGI, MP-estampas, 142, 1 et 2).

⁵⁷ AGI, Guatemala, 652.

⁵⁸ ANP,    , 1610, plaquettes       , p. 105-107.

d'artistes a eu l'occasion de faire poser Ferdinand avant son départ pour Bayonne — les médailleurs chargés de façonner les coins destinés aux hôtels de la monnaie pour les frappes du nouveau règne. Les gravures confisquées par la police de Fouché semblent issues d'un même modèle qui rappelle, en effet, des profils de médaille ou de monnaie.

Monnaies et médailles

La figuration royale sur les monnaies est une innovation tardive ; le portrait du roi régnant n'apparut sur les frappes américaines qu'au cours du règne de Charles III, entre 1770 et 1780⁵⁹. Comme l'illustre ce détail d'un tableau de l'église de Caquiaviri datant du premier tiers du XVIIIe siècle, jusqu'alors les pièces frappées à Potosí portaient au revers les armes du roi et une croix écartelée de châteaux et de lions à l'avvers. La personnification du pouvoir sur la monnaie était donc un phénomène de fraîche date, une innovation qui n'allait pas de soi et qui gardait à la représentation du roi sur une pièce toute sa signification d'image.

Pour illustrer cette fonction de la monnaie⁶⁰, je citerai quelques propos d'ivrognes qui n'ont d'autre intérêt que d'avoir été tenus, au Chili, dans une conjoncture politique d'affrontement entre le Roi et la Patrie. En juin 1817, à Concepción, un certain Ventura Astete est poursuivi « por haber espresado Astete a decir que la plata que usaba eran [sic] monedas del rey⁶¹. » Au cours d'une altercation entre un témoin et l'accusé — tous deux amis d'enfance, mais fort éméchés —, Astete se déclare partisan du roi et annonce son intention de fuir avant l'arrivée de l'armée des Andes⁶² :

« Diciendo [el tésigo] 'quedate hombre que viene la Patria nueva y son mentiras de que vienen degollando'. [...] Entoncés Astete sacó unas monedas de cordoncillo diciendo 'yo tengo plata pero es del rey y el mundo tiene mil vueltas y ha de venir el rey otra vez'⁶³. »

Étranges propos qui transforment les causes politiques en de la menue monnaie, et qui renvoient, au bout du compte, cet affrontement à un équivalent militaire. « Ha de

⁵⁹ H. F. Burzio, *La ceca de la villa imperial de Potosí y la moneda colonial*, Buenos Aires, 1945.

⁶⁰ Fonction figurative qui peut s'accompagner d'une grande fantaisie ; E. Dargent Chamot signale que les hôtels de la monnaie de Lima, Mexico et Santiago-du-Chili ont frappé des portraits imaginaires, faute d'avoir reçu de métropole les modèles nécessaires. Sur l'une des dernières frappes américaines, de l'hôtel de Papayán, figurait même le portrait de Charles IV, qui avait cessé de régner en 1808, et était mort en 1817 (« La moneda en la América española », *Gaceta numismática*, Barcelona, n° 107, décembre 1992, p. 12-13.

⁶¹ ANC, Ministerio de Guerra, vol. 6, sumarios y procesos, 1813-1817. Criminal contra Bentura Astete por haber hablado en contra de la Patria, Concepción, juin 1817.

⁶² Après une précoce indépendance [1811], le Chili a été repris en main par les forces royalistes [1814], mais en janvier 1817 l'armée de libération conduite par San Martín a franchi les Andes. La scène qui se déroule entre les deux compères intervient donc en un moment où les dés vont être lancés et où chacun peut s'interroger sur le bien-fondé de ses choix politiques.

⁶³ ANC, Loc. cit., c'est moi qui souligne.

venir el rey » : le roi, dont chacun porte l'image dans sa bourse, est désormais identifié à l'armée royale. De même la Patria est-elle devenue l'armée des Andes conduite par San Martín. Voilà qui éclaire le point de départ de notre enquête : ces Indiens qui acceptèrent de mourir pour le roi parce qu'ils connaissaient sa figure l'avaient souvent vue sur les pesos qu'il leur fallait verser, deux fois l'an, pour satisfaire au tribut. Quant aux guérilleros qui les mirent à mort sans savoir que répondre à leurs sarcasmes, ils n'avaient pas encore conscience qu'ils étaient eux-mêmes la Patrie, et que si celle-ci pouvait alors prendre corps, elle aurait ressemblé à un soldat dépenaillé.

Outre la monnaie, et avant même que celle du nouveau règne commençât de circuler, des médailles avaient répandu l'image de Ferdinand VII à travers l'empire espagnol. À l'occasion de leur serment au roi, les cités d'Espagne et d'Amérique émirent des frappes célébrant l'événement ou le commémorant⁶⁴. Cette pratique était courante depuis le règne de Philippe II. Elle s'intègre très vite aux composantes de la guerre et le nombre de ces médailles s'accrut à chaque serment solennel organisé par les cités américaines en faveur du roi.

Cette production ne se confondait pas avec les « medallas de premio », des médailles royales destinées à distinguer les sujets dont la fidélité s'était manifestée en temps de crise, et qui vont jouer un rôle important dans cette guerre des Vallées. Dans les Andes, leur fonction avait acquis de l'importance en 1780, lors du siège du Cuzco par Tupac Amaru. Afin de les distinguer, l'évêque Mgr Moscoso entreprit de distribuer aux combattants les plus éprouvés des médailles à l'image de Charles III dont il avait commandé la frappe⁶⁵. L'expérience connut du succès.

Cet usage, dont il reste à déterminer s'il s'agit d'une laïcisation des médailles d'indulgence ou d'une sacralisation du roi conforme aux visées absolutistes des Bourbons, fut repris sur une plus grande échelle par les autorités royalistes pendant la guerre d'indépendance. L'intendant jugeait utile de récompenser certains fidèles et proposait au vice-roi de les « médailler » ; celui-ci acquiesçait et délivrait le diplôme accompagnant la médaille. Les hôtels de la monnaie procédèrent alors à deux sortes de frappes : les unes récompensaient les acteurs d'une action particulière, et d'autres qui ne portaient la mention d'aucun événement, furent destinées à reconnaître des fidélités individuelles. Relève du premier cas, la frappe dont rend compte l'administrateur de la Casa de la Moneda de Potosí, Rafael Maroto, en avril 1819, et qui honorait les défenseurs de La Plata lors de l'assaut subi par la cité le 21 mai 1817, attaquée par le caudillo Araoz de la Madrid; et du second, ces médailles dont il est si souvent question dans le journal qu'elles sont à l'origine d'une création lexicale : amedallados, synonymes de collaborateurs des armées du

⁶⁴ Sur certaines frappes de monnaies mexicaines figure également le rappel du serment solennel : les pièces de 1 et 2 réaux de la ceca de Chiapa, en 1808 (« Proclamado en ciudad de Chiapa ano de 1808 ») ; les pièces de 1 et 2 réaux de Quesaltenango de 1808 (« Proclamac.n Augusta I. R. ») ; pièces de 4 et 8 réaux de Queretaro (« Queretaro por su alf.z.r [alferes real] D. Pedro Septi en año.1808 »).

⁶⁵ L'usage de récompenser d'une médaille les soldats morenos et pardos d'Amérique ne semble s'être établi qu'à l'extrême fin du XVIIIe siècle, la plus ancienne mention figurant aux archives de Simancas datant de 1789 (AGS, secretaria de guerra, 6939, exp. 2 ; 854, exp. 39 ; 6973, exp. 50 ; 6870, exp. 19 ; 7077, exp. 28 ; 7170, exp. 17 ; 6877, exp. 2).

roi, à la fois traîtres à la cause américaine et combattants d'élite. Soulignons au passage que la plupart des occurrences de ce terme désignent des Indiens⁶⁶.

Amedallados, ceux qui se battent pour une image du roi

Après des détours qui nous ont conduits dans d'autres provinces américaines, en Espagne, et jusque dans les bureaux de la police française, revenons aux Vallées et à leurs combattants. Une catégorie d'entre eux a directement à voir avec l'image du roi. Ce sont ces amedallados dont Vargas parle comme des adversaires les plus acharnés et les plus détestés de la guérilla⁶⁷. Toutes les occurrences du terme dans le Journal en font un synonyme de royalistes et d'Indiens. Il s'agissait de partisans du roi, qui n'étaient pas des soldats, et qui s'étaient distingués de telle sorte que les autorités royalistes leur avaient décerné une médaille qu'ils arboraient ensuite avec orgueil. La médaille s'accompagnait d'un diplôme qui confirmait les mérites de son possesseur. En réponse à un courrier du chef des guérillas chiliennes royalistes qui traçait un tableau dramatique de l'état de ses troupes, le vice-roi annonce un envoi d'armes, de munitions et de médailles destinées à soutenir le moral de ses alliés indiens.⁶⁸

Cette pratique semble avoir été récente. La première mention de « medallas de premio » apparaît, en date de 1742, dans les archives de la Casa de la Moneda de Madrid, comme une récompense destinée à des catégories socio-ethniques bien particulière, parados et morenos d'une part, Indiens d'autre part⁶⁹. Dans les Andes, les médailles se multiplient à la fin du XVIIIe siècle en relation avec le soulèvement des provinces indiennes. Au Cuzco, l'évêque Mgr Moscoso prend l'initiative d'en décerner lui-même, et les accompagne d'indulgences. Leur frappe se multiplie ; la médaille du roi et la cause divine se mêlent, l'amedallado se voit traité en bon chrétien en même temps que sujet fidèle. Pendant la guerre d'indépendance, les médailles royales vont puiser leur efficacité à trois sources, celle de la pratique qui s'en est établie au cours du règne de Charles III dans l'ensemble des provinces américaines ; celle de la lutte contre Tupac Amaru, pendant laquelle elles ont acquis un contenu religieux ; enfin, l'influence de ce temps de guerre pendant lequel, en Europe, Napoléon multipliait les médailles, tandis que les Cortès, puis Ferdinand VII s'empresaient de suivre son modèle.


⁶⁶ L'usage d'honorer les Indiens du port de la real efigie était alors bien établi. Pour exemple, en 1791, six médailles d'or et vingt-quatre d'argent sont destinées aux chefs de parcialidades des Indiens de la côte de Mosquitos (AGX, secretaria de guerra, 6949, exp. 18). En 1796, un cacique de la province d'Arequipa sollicite la grâce d'une médaille d'or en arguant de ses nombreux services rendus à la couronne et du fait qu'un autre cacique de la région a déjà reçu cette distinction (AGS, secretaria de guerra, 7124, exp. 47).

⁶⁷ Sur ceux de Sicasica, ALP/EC, C 164 E 3.

⁶⁸ ANC, Ministerio de Guerra, vol 52. Vicente Benavides. Correspondance avec le vice-roi Pezuela, Lima, 3 mai 1820 (f^o 130). « [...] Las medallas que le remito a Ud. con sus respectivos diplomas en blanco para que las aplique a las personas que juzgue más merecedoras de esta distinción. »

⁶⁹ AGI...

Dans le Journal, l'intervention des amedallados apporte toujours une coloration violente et tragique au récit de Vargas. Ce sont eux qui se livrent aux actions les plus barbares, qui sont mêlés aux exécutions les plus impitoyables. Ce sont aussi eux qui font l'objet des vengeances les plus atroces : l'homme pendu dans la rue du diable est un amedallado, l'enfant dont le cadavre a été pilé dans un mortier est le fils d'un amedallado. Le chroniqueur s'est appliqué à mettre en scène le rapport inattendu qu'entretenaient alors l'image du roi et le sang versé par les combattants des deux bords.

Il est probable que la distinction que j'établis entre monnaie et médaille n'était pas si tranchée pour les acteurs de cette histoire. Une anecdote, déjà citée (chap. 5), que Vargas a bâtie avec soin fait entrer l'image du roi dans un système où les deux formes s'équivalent. Il s'agit de l'histoire du fils qui choisit de ne pas venger sa mère et reçut pour prix de son ingratitude une effigie du roi⁷⁰. À la recherche d'argent — une image du roi —, les soldats ont trouvé un billet du commandant de la Patrie ; venu réclamer contre une exécution inique, le mauvais fils reçoit une médaille pour effacer la perte de sa mère. À partir d'un exemplum familial (celui de l'enfant mal élevé⁷¹ )⁷¹, Vargas a bâti une espèce de tableau d'équivalence où la monnaie du roi répond à une recommandation patriotique, où la figure du prince vaut pour la vie d'une mère.

Comment une médaille a-t-elle pu acquérir une telle valeur ? Un travail de l'anthropologue Olivia Harris, qui porte sur les Indiens Laymi de la région de Potosí, ouvre une piste qui mérite attention. Aujourd'hui encore, des images métalliques de Ferdinand VII, connues sous le nom de « moneda del inka Hernando » seraient conservées avec un respect religieux⁷². L'image du roi serait devenue l'une des sources possibles de la fortune, les familles qui en possèdent un exemplaire lui attribuant le pouvoir de générer la richesse et d'engendrer à leur tour d'autres monnaies.

« Chullpa money, Inca money : the first associated with fertility of metal beneath the earth's surface, while the second, engraved with the 'head of the prince' and the insignia of the state, constitutes the mysterious and sacred source of actual currency⁷³. »

O. Harris tente d'expliquer cette vertu particulière de l'effigie de Ferdinand (pourquoi pas celle de Charles III ou de Charles IV ?) par le fait que les frappes auraient été plus nombreuses et de meilleur aloi sous son règne. Les catalogues des numismates ne confirment pas cette hypothèse. Peut-être faudrait-il infléchir ces conclusions en rappe-

⁷⁰ JSV, p. 128.

⁷¹ Précision que je dois à Danièle Dehouve, et dont je la remercie.

⁷² « There still exist in this region many colonial coins from the reign of Ferdinand VII, much sought after by metal dealers. But Laymi treat their old coins with great respect and refuse to sell them even for good prices ; people know which household own one, and they are extremely reluctant to show them to anyone, particularly to an outsider. This emphasis on secrecy surrounding the old coins leads us closer to a full understanding of their significance. » O. Harris, « The Sources and Meaning of Money : Beyond the Market Paradigm in an Ayllu of Northern Potosí », in B. Larson, O. Harris, E. Tandeter éd., *Ethnicity, Markets and Migration in the Andes*, Durham-London, Duke University Press, 1995, p. 320.

⁷³         

lant l'existence de ces deux formes de portrait du roi, la monnaie et la médaille ; les pouvoirs dont l'image de Ferdinand serait créditée aujourd'hui encore s'expliqueraient par l'importance qu'elle acquit lors de la guerre d'indépendance. Les images métalliques de Ferdinand ne représentaient pas seulement une quantité d'argent modelé, mais une figure pour laquelle des milliers d'hommes se sont battus contre d'autres, une marque d'honneur, un gage de protection, la représentation d'un régime pour lequel ils avaient accepté de mourir. Et peut-être la pratique, si répandue en Amérique (au grand dam des collectionneurs) de percer les pièces afin de les porter en sautoir révèle-t-elle que la monnaie servit souvent de substitut d'une médaille désirée mais difficilement octroyée. Parions que ces monnaies magiques représentent aussi bien Ferdinand que son père ou son grand-père, mais qu'elles ne peuvent être attribuées qu'à celui que la guerre des partisans transforma en fétiche.



Figure 37 : Un peso percé à l'effigie de Ferdinand VII, frappe de la Casa de la Moneda de Potosí, 1808 ou 1818.

Le drapeau

Reste à évoquer une dernière figuration du roi, abstraite celle-ci, le drapeau⁷⁴. En Espagne, le drapeau ne devient national qu'en 1868. Jusque alors ce ne sont que les armes du roi⁷⁵ que des textes désignent aussi bien par « el estandarte real » que par « el rey », comme si le drapeau valait pour la personne du prince⁷⁶.

Une nouvelle anecdote, tirée des archives boliviennes, révèle comment cette bannière pouvait agir comme une personne offrant grâce et sauvegarde : en 1811, un Indien nommé Alfonso Navarro demande à être libéré de prison parce qu'il s'est placé sous la protection de l'estandarte real. Il a déjà connu des démêlés avec la justice ; condamné à vingt ans de détention « *por tres muertes que hizo al salir borracho de una chichería* », il est emprisonné de 1789 à 1794, puis sa peine est commuée à condition de faire office de bourreau,

⁷⁴ Faute de matériaux, je ne traiterai pas des effigies représentées sur des mouchoirs, des tabatières, des faïences, des bijoux, etc., supports dont les libéraux et les carlistes firent grand usage dans les décennies suivantes.

⁷⁵ F. Menéndez Pidal de Navascues, « Los emblemas heráldicos de España », *Revista de Historia Militar*, 1986, n°60, p. 210-226.

⁷⁶ En 1780, au Cuzco, Mgr Moscoso avait donné à ses troupes formées de clercs et d'étudiants une « bandera morada y en ella pintada el Señor de los temblores y al otro lado en Rey », CRTA, Lima, 1980, T. 1, p. 226. Il ne s'agissait pas d'un portrait du roi mais de ses armes : « la bandera eclesiástica que se compone de las armas reales y varios jeroglíficos santos », *id.*, p. 185.

grâce à quoi il finit par obtenir sa liberté. En 1808, il est de nouveau condamné — une erreur judiciaire, semble-t-il. À court d'expédient, il se cache jusqu'à la prestation de serment de fidélité de Ferdinand VII par la cité de Potosí. Il reparait ce jour-là et vient se prosterner sous le drapeau⁷⁷. Le protector de naturales de la ville arguera en sa faveur de ce que « *debe quedar indultado por haberse acogido al Real Estandarte, fundando todo esto en las leyes del Reyno* »

« *Las leyes del Reyno* » ne correspondent à aucune *recopilación* connue, mais à l'idée que ce pauvre diable se faisait de la justice, lui qui croyait en la toute-puissance de la grâce royale et supposait que celle-ci pouvait être indifféremment exercée par le monarque en personne ou par le drapeau qui en tenait lieu. Voilà qui en dit long sur les rapports que pouvaient entretenir les sujets américains avec les symboles de la monarchie. De même, dans le journal de Vargas, un village indien explique-t-il son adhésion à la cause royaliste par le fait que tous ses habitants « [han] nacido y abierto los ojos a las banderas españolas⁷⁸ ». Sans doute faut-il entendre que ces hommes ne disaient pas seulement leur attachement à des couleurs, mais qu'ils se réclamaient aussi d'une protection particulière.

Figure 38 : Anónimo. Virgen de Guadalupe c. 1825. Óleo sobre lienzo. La Paz, col. Museo Nacional de Arte.

Au même moment, le drapeau adoptait la forme d'une cocarde, qui permettait à chacun de l'arborer ; dès les premiers jours suivant l'annonce de l'insurrection espagnole contre la France, des cocardes aux couleurs de l'Espagne — « la escarapela fernandina » — furent distribuées aux vecinos. Sur l'enthousiasme que provoqua cette initiative, commune à l'Espagne et à l'Amérique, il existe de nombreux témoignages. Pour ceux concernant le Haut-Pérou, je renvoie à l'ouvrage de Gabriel René-Moreno. En ce qui regarde à l'Espagne et aux présides africains, les lettres interceptées par la police française en parlent abondamment :

« *Le 25 mai [à Valence], tout le monde prit la cocarde, même les prêtres et les novices⁷⁹ »*
 « *Tout le monde [en Aragon] jusqu'aux femmes porte la cocarde⁸⁰. »* « *Guillermi [général*

⁷⁷ ANB, INP, 1811, exp. 37.

⁷⁸ JSV, p. 88.

⁷⁹ ANP, [M][M][M][M] 1610, plaquette 22, lettre particulière saisie à Tudela, adressée à un curé d'Irun. La traduction est de la police française, l'original ne figure pas dans le dossier.

⁸⁰ Id., lettre provenant d'Aragon.

français] en arrivant à Calatayud, et voyant tout le monde porter la cocarde, demande ce que cela signifiait. On lui répondit que toute la nation s'était soulevée en masse contre la France⁸¹. » « Logroño est soulevé, l'évêque lui-même porte la cocarde⁸². » « Tout le monde est ivre de joie ici [à Ceuta], et jusqu'à l'évêque, les moines et les femmes, tous portent la cocarde⁸³ »

Au bout du compte, on peut considérer que s'il était possible de considérer un drapeau, voire un raccourci de drapeau telle que la cocarde, comme un substitut de la figure du monarque, le Roi et la Patrie, celle-ci qui se donnait aussi des drapeaux, pouvaient se retrouver à égalité sur ce terrain. C'est ainsi que, par couleurs interposées, les belligérants parvinrent à créer une équivalence entre les deux figures. Mais si le drapeau de la patrie pouvait être doté d'autant de puissance que celui du roi, il ne lui fut jamais attribué de fonction de justice.

Une dernière anecdote chilienne illustrera ce face-à-face des symboles : en septembre 1814, don Romualdo Antonio Esponda, vecino de Santiago, est condamné pour avoir arboré le drapeau espagnol (bandera real). Il s'agit d'un crime de lèse-Patrie qui sera durement châtié :

« Dando a esta causa la substancia breve que exige su naturaleza, la crisis del día y la verdad convencida y confesada de la odiosidad de Antonio Esponda contra el sistema de la Patria, cuyo Pabellón se preparaba a infamar con profanación de la misma Bandera que meditaba hacer servir a su crimen ; se le condena a presenciar la consumación de este en medio de la Plaza por mano del verdugo en una hoguera al pie del estandarte tricolor que estará enarbolado. Allí proclamará por tres veces ; Viva la Patria ! a toda voz ; recibirá después doscientos azotes por las calles, y saldrá desterrado por diez años a trabajar en las obras públicas de Mendoza. Dr. Vera. »

Il n'était pas évident de survivre à deux cents coups de fouet et dix ans de travaux forcés. La valeur attribuée au drapeau était telle que le juge Vera n'hésitait pas, au nom de la patrie, à condamner comme un criminel celui qui possédait un drapeau du roi. Au même moment, la guérilla des vallées n'accordait pas autant d'importance à sa bannière. Elle se servait de celle, bleu et blanc, que lui avaient donnée les armées de Buenos Aires⁸⁴, et ne se préoccupa jamais de s'en donner une qui lui fût propre.

⁸¹ Id., lettre anonyme portant le n° 9.

⁸² Id., lettre d'Alcanadre timbre de Rioxa, datée du 3 juin, signée Juan Felix de la Peña, adressée au R. P. Domingo de la Peña, sous-prieur du couvent de Santiago à Pamplona

⁸³ Id., lettre de Ceuta, 4 juin, Juan Ursay à sa mère Gerónima Napal.

⁸⁴ JSV, p. 205.



Un couple d'Indiens de Potosí témoignent de leur dévotion à la Vierge de Guadalupe en même temps que de leur fidélité à la cause royale, représentée ici sous la forme des drapeaux de l'armée royale et d'attributs guerriers (piques, baïonnettes et canons).

Mourir pour une image ?

Pour quelle image les Indiens des Vallées sont-ils donc morts ? Celle des pesos du tribut et des médailles données aux meilleurs d'entre eux ? Celle du portrait qui présidait aux serments d'Oruro, de Cochabamba, de Chuquisaca ou de La Paz ? Pour l'une de ces petites gravures qui circulèrent en grand nombre en Amérique, souvent à l'intention des Indiens ? Pour ce drapeau qui s'étendait, chaque année, au-dessus d'eux comme un ciel ? Voilà des questions sûrement bien naïves. Ils sont morts pour un régime dont ils savaient qu'il se prêtait à maintes figurations, et (le texte soulignant leur goût pour le sarcasme) leur dernière moquerie s'exercera donc aux dépens de cette Patrie qui, dans le Haut-Pérou, ne pouvait montrer que l'apparence de guérilleros mal équipés, arborant le drapeau de Buenos Aires⁸⁵.

⁸⁵ Sur le drapeau de la guérilla des Vallées, lire la mise au point de D. Gunnar Mendoza, TMV, p. 188-189.

Comment expliquer cette carence de la part des révolutionnaires, par ailleurs aussi retors et amateurs de symboles que leurs adversaires ? Considérons ce que les discours patriotiques désignaient sous le mot de Patrie : dans le Haut-Pérou, comme au Chili au même moment, la Patrie se confondait avec les soldats qui en défendaient la cause. En 1815, à Punata, dans le bassin de Cochabamba, un prêtre favorable à la cause de l'indépendance prépare ses paroissiens à la révolution.

« Dijo en voz alta que hasta el domingo tendremos fiesta en este Valle, pues ha de entrar la Patria a reynar, y Velasco era con cuatro garrapatas, y Arenales [deux mots illisibles] prevalecer, y llamandole al declarante le dixo que apostase un peso, y el dos, si hasta el domingo no entra la Patria pues de ambas partes hacian de dar guerra los indios, que el declarante le replico diciendo : ¿ luego los indios nos gobernarán ? Y respondió el presbitero que Buenos Ayres reynara, y dejando entusiasmada a toda aquella gente se mando mudar⁸⁶. »

« Ha de entrar la Patria a reynar » : l'expression était presque la même que celle qu'employaient les patriotes chiliens, et elle désignait pareillement les troupes indépendantistes. Mais dans le Haut-Pérou, il était déjà bien établi, au moment où se tint ce discours, en 1815, que la cause de l'indépendance et celle des Indiens avançaient de concert. « ¿ Luego los indios nos gobernarán ? », s'inquiètent les vecinos de Punata.

Pour un guerrier tel que José Santos Vargas, la Patria c'est d'abord la troupe à laquelle il a appartenu⁸⁷ [x]. C'est aussi l'abstraction d'une cause : quand les royalistes le nomment « el tambor de Chinchilla » puisqu'il était aux côtés du commandant, il proteste : « Yo no era de Chinchilla sino de la Patria⁸⁸ ». Et lorsque le discours s'inscrit dans le cadre de l'opinion, non plus dans celui du récit, c'est à la fois la région (patria chica) et une patrie américaine qui se confond avec un continent dont la plupart des habitants ignoraient les contours :

« La Patria como es el lugar donde existimos es el más invicto⁸⁹. » « La Patria es el lugar donde existimos, la Patria es la verdadera causa que debemos defender a toda costa, por la Patria debemos sacrificar nuestros intereses y aun la vida⁹⁰. » « La Patria es el lugar donde existimos y nuestro propio suelo⁹¹. »

⁸⁶ AMC, Expedientes coloniales, vol 288 (1815). Proceso contra el presbítero Antonio Torricos por declararse partidario de los patriotas, Punata, 27/III/1815.

⁸⁷ Parmi des centaines d'occurrences, celle-ci : « [...] los vecinos se quejaban de que éste observaba lo mínimo de todos los movimientos de la Patria... », JSV, p. 152.

⁸⁸ JSV, p. 271.

⁸⁹ JSV, p. 87.

⁹⁰ JSV, p. 88.

⁹¹ JSV, p. 266.

El lugar donde existimos : nulle apparence de vouloir prêter une image corporelle à la patrie, pas plus qu'une sorte de féminité ; pas davantage trace de pathos dans cette affirmation où il n'est question ni de la terre des ancêtres, ni même de la terre natale, et l'on peut s'étonner de ce que les indépendantistes, par ailleurs si friands de déclamations emphatiques, n'aient pas repris à leur compte le topique de la terre-mère, ressassé depuis l'antiquité.

« Ainsi la société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble : on la regarde comme une mère et une nourrice commune ; on s'y attache et cela unit [...]. Les hommes en effet se sentent liés par quelque chose de fort lorsqu'ils songent qu'une même terre les a portés et nourris étant vivants, les recevra en son sein quand ils seront morts⁹². »

Pourquoi les commandants de guérilla et leurs troupes n'ont-ils pas voulu confondre el lugar donde existimos avec cette terre accueillante et nourricière ☒ qui, dans les Andes, aurait si facilement pu se fondre dans la Pachamama⁹³ ? Voilà qui aurait pourtant facilité leur tâche de propagande auprès des auxiliaires indiens sans lesquels la guérilla ne pouvait exister.

En métropole, il aurait aussi été besoin d'une figure pour donner un semblant d'unité à ce qu'on nommait alors « les Espagnes », dont la nécessité de lutter contre la France avait fait « l'Espagne » mais dont le soulèvement général avait révélé l'éclatement en provinces autonomes, certains allant jusqu'à revendiquer leur statut d'États souverains⁹⁴. Quelle image accorder à ces deux mots qui scandent le discours de la résistance : la Nación y España ? Un portrait de Ferdinand VII réalisé par Goya en 1814, sur un programme imposé par la municipalité de Santander, offre l'exemple d'un tel effort ; je n'en connais pas d'autre.

« El retrato deberá ser de frente y de cuerpo entero ; el vestido, de coronel de Guardias con las insignias reales. Deberá tener la mano apoyada sobre el pedestal de una estatua de España coronada de laurel y estarán en este pedestal el cetro, corona y manto ; al pie un león con cadenas rotas entre las garras⁹⁵. »

Le cabildo de Santander séparait ainsi l'Espagne et le Lion, la patrie et la nation. Mais — ironie ou faiblesse d'une idée sans substrat ? —, le résultat n'était guère convainquant : une Cérès vaporeuse en guise d'Espagne, et un monstre canin au lieu d'un noble lion. L'image de la patrie et de la nation a moins inspiré l'artiste que les souffrances de l'Espagne en guerre.

⁹² J. B. Bossuet, La politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte, Paris, 1709, p. 91.

⁹³ Sur ce sujet, N. Loraux, Mythes et politique à Athènes, Paris, Seuil, 1996, notamment le chap. « Pourquoi les mères grecques imitent, à ce qu'on dit, la terre », p. 128-144.

⁹⁴ C'est le cas, entre autres, du señorío de Molina de Aragón qui compte moins de 30 000 habitants en 1810. ACM, Documentación electoral, leg. 1, exp. 2.

⁹⁵ Cité dans le catalogue de l'exposition Goya, Saragosse, Electa, 1992, p. 122.



Les indépendantistes n'ont cherché à figurer la Patrie, ni les métropolitains à façonner une Nation. Les libéraux ont bien donné à la Constitution un surnom féminin, la Pepa, mais en ne lui attribuant pas d'autre représentation que celle des tables de la loi ou du soleil des ostensoirs⁹⁶. En somme, les partisans de quelque camp que ce soit n'ont pas ressenti le besoin de créer des images qui, étant donné leur genre, auraient été féminines. À une exception près — celle de la Vierge —, la place était solidement tenue par des figures masculines. Outre celle d'un roi qui inspira six ans d'amour, les images pour lesquelles on s'est battu étaient celles de guerriers vainqueurs et de Vierges redoutables. A bout de cette enquête, on ne connaît toujours pas la figure de la Patrie, mais il est sûr que ce n'est pas une femme.

⁹⁶ JSV, p. 382, « El rey y sus tropas, las tropas de la constitución española ».



Source : Archives des Cortès à Madrid.



UNE GUERRE PROVIDENTIELLE

À l'occasion de ce dernier chapitre, la personnalité de l'auteur du journal se fera sentir, car les valeurs de cette guérilla que José Santos Vargas a vécue et décrite pendant tant d'années sont d'abord les siennes. Tout ce dont a traité cet ouvrage est passé à travers le filtre de sa vision du monde, et la question se pose à nous de savoir dans quelle mesure les convictions du chroniqueur furent aussi celle de la plupart des gens des Vallées, et même celles de l'ensemble des habitants du Haut-Pérou et des Andes. Toutes les études dont nous disposons laissent croire que l'interprétation chrétienne que Vargas donnait de son univers était commune aux hispano-Américains. Cependant, tous n'avaient pas eu pour frère un prêtre, n'avaient pas subi l'endoctrinement de Buenos Aires et ne pratiquaient pas les langues véhiculaires indiennes de leur province. Dans la représentation que Vargas donne de son histoire, il est une part qui n'appartient qu'à lui, ce mélange d'esprit clérical et de croyances politiques modernes développé sur un terreau indigène. Mais, pris séparément, chacun de ces éléments qui seront ici analysés donnent les clés des croyances de milliers d'autres hommes qui pratiquaient, sans le savoir, l'indispensable « bricolage¹ » idéologique qui permet à chacun de supporter sa vie et d'adhérer à la société à laquelle il appartient.

TOUT PREND UN SENS

Le journal abonde en détails, mais bien peu sont gratuits. Dans l'univers enchanté du tambour Vargas, tout prend un sens, et l'histoire exemplaire qu'il raconte est semée de signes qui renvoient à une réalité plus haute. Revenons, en guise d'exemples, sur deux morceaux de bravoure — l'épisode du cerro de Chicote où toute la guérilla risque de disparaître, et la fin brutale du commandant Lira —, dans le récit desquels on relève des notations à première vue négligeables, principalement calendaires, qui leur donnent cependant toute leur signification dans un registre qui n'est pas seulement celui des forces humaines²

Le 21 juin 1816, lorsque Lira choisit d'embraser les chaumes du cerro Chicote plutôt que de se suicider avec ses hommes, il obéit à une inspiration providentielle. L'efficacité de son acte se manifeste avec la brutalité d'un miracle.

¹ Je reprends l'expression de F. Bourricaud et de R. Boudon.

² Pour traiter ce sujet, j'ai puisé aux recherches de Tom Zuidema, de Gary Urton et de Gérald Taylor, qui m'ont été de bons guides. Comme il n'existe pas de synthèse des calendriers andins par région et sur la longue durée, on est souvent réduit à des extrapolations.

« En un minuto se abrasó casi todo el cerro, como ayudaba el viento de abajo para arriba y las pajas tan bien crecidas que casi lo perdía a un hombre. [...] Las olas que se levantaban del fuego eran las que más metían miedo [...]. Las cartucheras quemadas parecían chibarrones que estaban volando por los aires³. »

Entre les mains de la Providence se sont mêlés les feux de la Saint-Jean et le Vilca cuti⁴, le moment où le cycle solaire s'inverse. « Pour les Incas, le solstice d'été marquait le retour des morts⁵... » Tentée par l'auto-destruction, la guérilla a cependant choisi de poursuivre un combat voulu par la Providence. Selon un procédé dont il est coutumier, le chroniqueur a décrit de la façon la plus concrète et naturelle — à l'exception de cette image fantastique de cartouchières prenant leur envol — un événement qui inscrit les péripéties de la guérilla dans un registre surnaturel.

De toute l'aventure de la guérilla d'Ayopaya, seule l'image de la montagne embrasée semble s'être transmise jusqu'à nos jours dans les Vallées ; pour la Saint-Jean de 1816, tout le cerro s'était allumé et l'on s'en souvient encore. Lors de la mission que j'ai réalisée en octobre 2002 à Mohosa, deux vieillards auxquels je ne posais pas de question firent spontanément allusion au feu de Chicote, sans plus savoir de quoi il s'agissait. « Hubo fuego Y el monte Chicote ardió, ardió.. » « Hubo fuego, Chicote ardió, no sé porqué⁶. »

La mort du héros témoigne pareillement de l'élection divine. Au soir du 14 décembre 1817, le commandant Lira est blessé d'une balle dans le dos tirée par l'un de ses soldats ; la guérilla est alors désorientée par les intrigues des chefs, troublée par la lassitude des hommes et, tandis que Lira agonise seul dans le noir, la troupe entreprend de se saouler, ses officiers désignent un nouveau commandant auquel est déjà passé le sabre de Lira. Triste fin.

Mais quand il expire au matin, entouré de ses plus fidèles compagnons et de deux prêtres qui lui ont administré les derniers sacrements, Lira n'est plus un capitaine malchanceux, c'est un héros qui satisfait à la promesse faite aux forces qui protègent sa cause. Mort en chrétien, le jour de son saint patron, son destin était accompli, victime sacrifiée au sort scellé de longue date, dont la mort sordide devenait exemplaire. L'année précédente, le commandant Lira s'était voué à la patrie pour conjurer la discorde au cours d'une cérémonie qui rappelle la devotio romaine. En m'attardant à ces détails, en soulignant ces coïncidences, j'entends établir que le journal raconte, à travers l'histoire des guerriers, celle des forces surnaturelles qui les conduisent. Revenons maintenant à notre propos : comment ces combattants interprétaient-ils leur monde, et quel sens donnaient-ils dès lors à la guerre ?

³ JSV, p. 86-87.

⁴ En 1811, le général Goyeneche, qui était originaire d'Arequipa et connaissait les croyances indiennes (il était, en outre, secondé par le cacique Mateo Pumacahua), brisa la trêve passée avec l'armée de Juan José Castelli et de Balcarce, le 20 juin, à Guaqui ; ce fut une victoire totale. Ses adversaires n'avaient même pas tenté de résister au sort qui basculait en leur défaveur.

⁵ Id., p. 202.

⁶ Témoignages du 27 octobre 2002, de don Constancio à Caluyo et de doña N. à Bellavista.

UNE VISION DU MONDE CHRÉTIENNE

Le vice-roi Joaquín de la Pezuela souligna combien les prêtres du Haut-Pérou étaient hostiles à la cause royaliste qu'ils critiquaient en chaire⁷, et Miguel Vidaurre, qui les appréciait peu, disait qu'ils « cherchaient à gagner les batailles avec l'arme du goupillon et la flamme des cierges⁸. » Au même moment, l'évêque royaliste de La Paz, Mgr La Santa, tentait aussi de lever des troupes et, sans grand succès, posait en capitaine de la croisade. Un curé de Sicasica, Manuel Florès, s'attribuait le grade de colonel des armées royales⁹, tandis que fray Agustín Rocabado, un augustin, commandait en 1820 des troupes patriotes¹⁰.

Si l'importance du rôle du clergé dans la guerre d'indépendance hispano-américaine a été amplement démontrée, elle ne doit pas faire oublier des différences régionales importantes. Dans certaines zones, telles que la cité de Quito, ou le Cuzco, il n'apparaît pas de différences sensibles entre l'attitude religieuse des milieux populaires et celle du clergé. Celui-ci, habile à jouer des registres prophétiques et syncrétiques, même si certaines de ses lectures étaient laïques et modernes, savait rester proche d'une sensibilité pré-tridentine et pré-moderne¹¹.

Il en allait peut-être autrement dans le Haut-Pérou, où le clergé décrit par Vargas paraît avoir aussi joué du registre moderne qui l'attirait beaucoup, entraînant un certain décalage entre les discours du clergé indépendantiste et la religiosité populaire. Catéchisé par son frère, José Santos avait appris que la cause de l'indépendance était juste selon Dieu mais aussi selon la nature. La nature — au sens où l'entendaient les Philosophes — ne semble pas avoir beaucoup séduit les guérilleros, et la causalité naturelle de l'indépendance n'est invoquée dans le journal que lorsque son auteur dédicace son œuvre au président de la République. Il s'efforçait, à cette occasion, de paraître émancipé. Hors de ce contexte, la nature ne devait rien aux Philosophes ; elle se confondait avec la condition humaine, pécheresse, mais que la grâce pouvait racheter. Desnaturalizado désignait, selon Vargas, le damné, l'homme exclu de la grâce.

Dans les Vallées, où les guérilleros craignaient le Diable, des prêtres connaissaient bien certains écrits de Jean-Jacques Rousseau qu'ils cherchaient à faire connaître en leurs sermons. Vargas rapporte ainsi le prêche du « Tata Riverola » qu'il présente

⁷ J. de la Pezuela, Memoria de gobierno, Op. cit., p. 25. Au Cuzco, Informe de la Real Audiencia del Cuzco al Virrey, 20.IV.1815, in Jornadas peruano-bolivianas, Op. cit., p. 204.

⁸ CDIP, t. 1, vol. 6, « Cartas americanas », p. 250.

⁹ JSV, p. 276.

¹⁰ Id., p. 278. Sur la participation du clergé du diocèse de La Paz à la guerre civile, voir ACLP, tome 145, f° 116 et sqq. ; tome 148, f° 234 et sqq.

¹¹ Dans son ouvrage (Del paganismo a la santidad : la incorporación de los indios del Perú al catolicismo, 1532-1750, Lima, IFEA-PUCE, 2003), Juan Carlos Estessoro Fuchs analyse avec finesse l'originalité du catholicisme dans les Andes.

comme un aumônier indépendantiste qu'il trouvait éloquent¹². Le chroniqueur qui défendait une vision du monde plus ancienne que celle de ses mentors ignorait probablement que tout le sermon qu'il cite n'était qu'une glose du Contrat social : « Toute puissance vient de Dieu, je l'avoue ; mais toute maladie en vient aussi. Est-ce à dire qu'il soit défendu d'appeler un médecin ? » (Liv. I, chap. III.).

Le curé Oquendo Rivarola, qui était originaire du bassin de Cochabamba et devint le chapelain de Rondeau après avoir été celui du cabildo révolutionnaire de Cochabamba¹³, adapta de la sorte la boutade de Rousseau au contexte de l'Amérique andine¹⁴ :

« Nos han dicho, hijos, que todos los magistrados y superiores como son el papa en primer lugar, los emperadores y reyes, los arzobispos y obispos, los gobernadores intendentes y todos los superiores y los que nos gobiernan son personas inviolables a quienes se les debe ciega obediencia porque todos éstos son puestos por Dios criador nuestro. Es mucha verdad lo que dicen. Desde la eternidad, son puestos para venerar, respetar y obedecer sus mandatos. Tambien es mucha verdad que Dios nuestro criador en esta vida ha puesto toditas las enfermedades como son los gálicos de distintas clases y achaques, como el lúe confirmado, las hidropesías ídem, anasarca, los tabardillos, los costados, las bibas, el incordio, los parálises, las apoplejías, y tantas enfermedades que hay son también puestos por el ser supremo. Y por ser puestos por nuestro criador ¿dejamos de curarnos ?¹⁵. »

La critique religieuse que diffusait le sermon d'Oquendo ne fut pas perçue par Vargas. La vision du monde des guérilleros était bien éloignée de cette forme d'humour. Ils concevaient tragiquement leur univers. L'homme vit seul, naît pour souffrir puis mourir, trahi par ses proches, ses compagnons d'armes et ses femmes. « El hombre nació para morir.¹⁶ » Les chefs assouvissent leurs vengeances, l'ennemi est impitoyable. Et le héros meurt désespéré, ou survit sans récompense. Si la société du Haut-Pérou était formée de liens qui unissent les vivants et les morts, le présent au passé, et les vivants entre eux, cela n'impliquait pas de représentation holiste de la société, et n'empêchait pas que l'expérience humaine fût celle de la solitude.

Tous les liens d'une société d'ancien régime apparaissent dans le journal : la famille élargie, la parenté symbolique (le *compadrazgo*), les dépendances multiples, les clientèles, les liens de voisinage, etc. Mais cela ne tient guère.

¹² C'est la seule fois où Vargas transcrit l'essentiel d'un sermon. En outre, c'est le seul témoignage écrit que l'on possède des talents de prédicateur d'Oquendo, avec son discours prononcé à l'occasion du serment d'obédience à la junte de Buenos Aires (Discurso pronunciado en el acta de jurar obediencia a la Junta de Buenos Aires (C, 23-IX-1810) (mss., AGN/BA, Gobierno de Buenos Aires, 1810, v. 37, n° 41); publ. in *Gaceta de Buenos Aires* (XI-1810) et in Viscarra (1910), 46-52).

¹³ ANB, INP 1820, exp. s. f., dénonciation de José Esquibel de Ayala.

¹⁴ JSV, p. 55.

¹⁵ Id.

¹⁶ JSV, p. 232.

Les proches se trahissent¹⁷ ; la femme se remarie, sans attendre, avec l'assassin de l'époux¹⁸ ; le patron livre le domestique¹⁹ ; la maîtresse trompe et trahit l'amant²⁰ ; le fils approuve l'exécution du père²¹ [W] ; le gendre tue le beau-père²² [W] ; le beau-frère trahit le beau-frère²³ ; le protégé livre le bienfaiteur²⁴ [W] ; le filleul exécute le parrain²⁵ ; l'ami conspire contre la vie de l'ami²⁶ ; le brave capitaine est livré par sa femme²⁷ ; les mères poussent leurs fils au meurtre²⁸ Et la trahison est à la mesure de la naïveté de la victime ou de l'affection qu'elle portait au judas. « El compadre Hilario Cusi, el que lo entregó, le abrió el pecho, le sacó el corazón y se lo comió, y era de su mayor confianza dicho Cusi, que lo apreciaba sobremanera [...]»²⁹ »

Il faut cependant noter que le journal décrit deux groupes de combattants, les guérilleros et leurs auxiliaires indiens, qui ne sont pas traités de même façon, les premiers étant mieux individualisés que les seconds : faut-il conclure que la solitude serait le propre du guérillero, et qu'elle épargnerait les Indiens ? Les auxiliaires sont désignés sous le terme collectif *indiada* qui, dans les combats et l'organisation de la guérilla, se manifeste comme un seul groupe, une même volonté. Toutefois, jamais Vargas ne manque à souligner les actions individuelles et les discours des Indiens, les faisant revivre dans des rôles

¹⁷ JSV, p. 65 (un parent de Lira dénonce ses tractations avec le vice-roi).

¹⁸ JSV, p. 165.

¹⁹ JSV, p. 236 (un religieux contribue à faire exécuter de son domestique).

²⁰ réf.

²¹ JSV, p. 128 (contre une médaille de Ferdinand VII, un homme accepte la mort de sa mère) ; p. 245 (un autre passe aux royalistes qui ont fusillé son père).

²² JSV, p. 287.

²³ JSV, p. 341 (le commandant Lanza est trahi par son beau-frère qui a tenté de l'empoisonner pour le compte des royalistes).

²⁴ JSV, p. 132, p. 76 (l'Indien Cartagena tue la femme qui le nourrit).

²⁵ JSV, p. 67 (le cacique Andrade est tué par son filleul Montalvo).

²⁶ JSV, p. 295 (Chinchilla meurt victime des intrigues de son meilleur ami, Zárate, sur ordre de son compagnon de prison, Lanza).

²⁷ JSV, p. 68-69 (la femme du capitaine Terán livre son mari).

²⁸ JSV, p. 91-92 (la mère de Lira fait exécuter deux innocents) ; p. 292 (Chinchilla donne l'ordre de tuer un homme pour complaire à sa mère).

²⁹ JSV, p. 31.

multiples : le brave, l'innocent, la brute³⁰... Un des héros du journal est Miguel Mamani, capitaine indien d'une vaillance et d'une astuce légendaires qui, après avoir tant de fois échappé au danger qu'on le croyait sorcier, finit par se faire prendre, saoul comme une grive, et mourut en insultant l'ennemi et en proférant « mil ajos³¹ » à l'encontre du roi.

Si elle apparaît comme un acteur collectif de la guerre, la indiada connaît pourtant la trahison comme les individualistes troupes des montoneros³². Et comme celui des guérilleros, le destin des Indiens relève d'une interprétation chrétienne. C'est à l'occasion de la capture du commandant général des troupes indiennes, Andrés Simón, que Vargas décrit sa superbe paraphrase du drame de Judas³³ (voir chap. 8, p. 208). Tous les habitants des Vallées, quelle que soit la catégorie socio-ethnique à laquelle ils appartiennent, vivaient un destin de chrétien.

« Ils nous livraient une guerre religieuse »

Dès son commencement, la guerre d'indépendance avait acquis une dimension religieuse. Les loyalistes, qui ne faisaient que rappeler les fondements de la monarchie espagnole, liaient la cause du roi à celle de Dieu. Chaque sujet devait fidélité aux deux magestés (« être mauvais vassal, c'est être mauvais chrétien³⁴ », avait énoncé l'évêque Moscoso), tandis que les indépendantistes défendaient que leur cause était sainte. Chaque bord cherchait à démontrer l'impiété de l'adversaire, et les récits d'escarmouches étaient entrecoupés de sermons.

« En vano el señor doctor don Marcos Guzmán, cura y vicario de la doctrina de Sacaca, predicó un sermón en Oruro el día 7 de diciembre de 1811 en la iglesia de la Merced cuando la habían jurado por patrona a Nuestra Señora de las Mercedes, donde los trata malamente a los porteños calumniándolos de mil cosas (por sólo haberse formado la junta provisoria en Buenos Aires en nombre del cautivo rey de España don Fernando VII), y a todo hombre que es adicto a la libertad americana, de herejes, alzados contra el monarca, contra la corona, contra la religión³⁵ »

³⁰ JSV, p. 119, 125 (l'innocent), p. 141 (le héros), p. 31 (le sauvage).

³¹ Ajo est mis pour carajo.

³² JSV, p. 63 (Miguel Mamani livré par ses compagnons) ; p. 67.

³³ JSV, p. 132-133.

³⁴ CDRTA, t. 2, p. 25, Pastorale de l'évêque Moscoso à l'occasion de la conspiration de Farfán de los Godos, Cuzco, 6.V.1784.

³⁵ JSV, p. 29. Mêmes épithètes (licencios, herejes, alzados contra la religión) p. 30.

Notre-Dame de la Merci³⁶ avant et après l'indépendance, fut considérée comme chef des armées. En Amérique comme en Espagne, la religiosité guerrière avait changé, saint Jacques ayant été progressivement évincé par les figures de la Vierge et de sainte Thérèse, ou de sainte Rose de Lima³⁷. La journal de Vargas confirme que la protection de Notre-Dame de la Merci représentait un enjeu entre les troupes adverses. En 1814, la révolution du Cuzco s'était placée sous sa protection et avait inscrit son nom sur ses bannières. Dans ses proclamations, le chef de l'expédition vers le Haut-Pérou, Ildelfonso de las Muñecas, confondait Nuestra Señora de las Mercedes avec la Madre Patria³⁸ tandis que le porteño Manuel Belgrano recommandait à ses lieutenants : « N'oubliez pas de demander la victoire au Tout-Puissant par l'intercession de notre Générale, Notre très sainte Dame de la Merci. J'ai placé entre ses mains l'étendard de l'armée³⁹. » La dévotion des soldats à des Vierges andines se maintiendra bien après l'indépendance, comme en témoigne de nombreux petits tableaux de dévotion privée, de facture archaïque.

³⁶ R. Vargas Ugarte S. J., *El culto de la Virgen en América*, Lima, 1955.

³⁷ Réf. Le rôle de la prophétie de sainte Rose.

³⁸ A. Costa de la Torre, *Ildelfonso de las Muñecas y los martires de la republiqueta de Larecaja*, La Paz, 1976, t. IV, passim.

³⁹ M. Belgrano, *A los Pueblos del Perú*, Buenos Aires, imp. de los niños expósitos, 1814 (texte d'une proclamation lancée à Tucumán, le 25.II.1814).

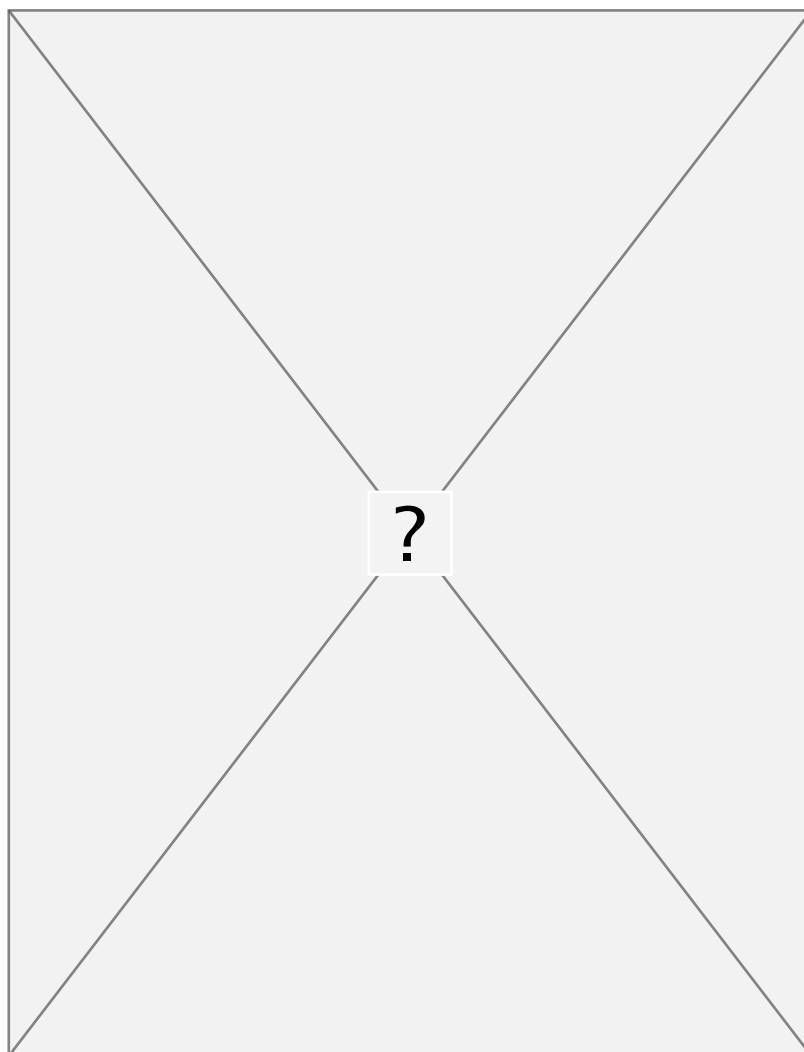


Figure 39 : Anónimo, Virgen de Copacaban. A Devoción del comandante A. Dávalos, 1842. Óleo sobre latón. La Paz, Col. Museos Municipales

Au moment où José Santos commence son Journal, en Espagne s'achève la guerre d'indépendance qui, par bien des aspects, avait ressemblé à une guerre religieuse⁴⁰. En métropole, les Français avaient été traités d'impies et d'hérétiques, et Napoléon se confondait avec Satan, « el enemigo común ». Le même vocabulaire se retrouvait dans le Haut-Pérou, mais c'est la cause espagnole qui représentait, cette fois, « el enemigo común »⁴¹. L'Argentin Juan Martín de Puyrredón employait également ce terme, dans la même intention⁴².

⁴⁰ C'est notamment la thèse de Martínez d'Albiach, *Religiosidad hispana y sociedad borbónica*, Burgos, 1969, passim.

⁴¹ JSV, p. 94.

⁴² CDIP, t. II, vol. 5, p. 42, Proclama a los pueblos de los Valles, 17.X.1811.

UNE GUERRE PROVIDENTIELLE

Les indépendantistes n'inventaient rien : l'impiété européenne était un thème éculé, répandu par les premiers évangélistes qui avaient voulu préserver les Indiens du mauvais exemple des Espagnols. Cette idée était encore vivace dans les Andes, au XVIII^e siècle. Dans l'église de Caquiaviri, dont la région entretenait des relations avec les communautés des Vallées, deux tableaux exécutés en 1739 représentent le jugement final et l'enfer : un cacique indien va au ciel, un roi, un évêque et un cardinal espagnols trempent dans le chaudron d'enfer⁴³

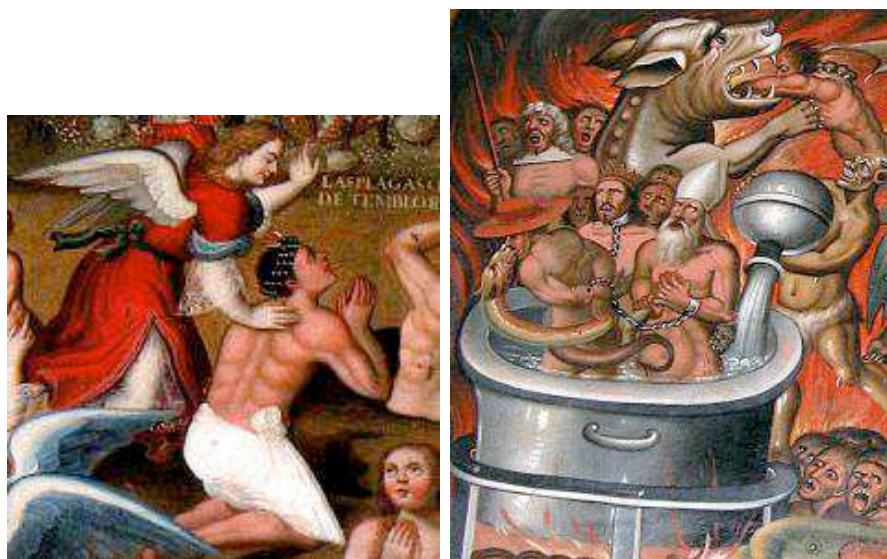


Figure 40 : église de Caquiaviri, le Jugement dernier et l'Enfer

Cette accusation d'impiété répondait en écho aux inquiétudes des Quiténiens dont la révolution ressemblait fort à un dernier sursaut de la foi. Dans un ouvrage déjà ancien, j'ai montré combien, dans leurs déclarations comme à travers leur correspondance privée, les insurgés de Quito mettaient en doute la religiosité et l'orthodoxie des Espagnols, et quel sens ils donnaient à la date de leur soulèvement, au jour de la Saint-Laurent⁴⁴.

À l'occasion d'une émeute de la plèbe, à Oruro, le 6 février 1810, on retrouve en Charcas un symbolisme comparable, mais pour des buts plus prosaïques. Dans la ville natale de Vargas, la cholada prit d'assaut le fisc et s'empara des caisses qu'on s'apprêtait à transporter à Lima⁴⁵ la veille de la fête de Notre-Dame du Rosaire, protectrice des chrétiens contre les Tucs, à Lépante. Dans le journal de Vargas, sarracenos désigne les roya-

⁴³ Teresa Gisbert, *Iconografía*, Op. cit., p. 79. La présence de Blancs dans le chaudron d'enfer n'est pas courante ; les règles iconographiques occidentales imposent d'y jeter seulement les insignes de la pauvreté, de la mitre et du pouvoir royal (je reprends l'interprétation de T. Gisbert).

⁴⁴ M.-D. Demélas, Y. Saint-Geours, *Jerusalén y Babilonia. Religión y política en América del Sur ; el caso del Ecuador, 1780-1880*, Quito, editora nacional, 1987, p.

⁴⁵ JSV, p. 24.

listes⁴⁶. Le même épithète était employé dans l'entourage de José Angulo, au Cuzco⁴⁷, aussi bien que par les Indiens de Coata et de Pusi, dans la province de Puno^{Mark}

Les épisodes où José Santos Vargas met en scène l'irrégion des Espagnols sont nombreux : impiété que d'exécuter des condamnés un Jeudi Saint⁴⁸, impiété que de se réclamer de la religion pour se mal conduire⁴⁹ Dérision sacrilège que de refuser un confesseur aux condamnés à mort pour leur proposer les services d'un laïc, un hacendado qui se trouvait là⁵⁰.

Sacrilège que de s'en prendre aux biens d'Église : les soldats ont menacé le curé de Cavari, déjà la corde au cou, de le pendre à la tour s'il n'avouait pas où était son pécule. Celui-ci trouvé, ils s'emparent des vases sacrés. « En seguida rompen la ventana del sagrario de la iglesia, por ay se entran a robar toda la plata labrada, vasos sagrados, hasta las crismeras de los santos óleos robaron y se perdieron porque eran de plata⁵¹. » Ils s'en allèrent en emportant en outre la couronne d'or de la Vierge de Guadalupe⁵²

Satanisme, enfin, que de détourner la nature de ses fins. Les royalistes se félicitent d'un débordement soudain du fleuve qui emporte et qui noie des guérilleros. « Veá el prudente lector que los soldados del rey católico se valían hasta de los elementos de Dios para proceder con rigor con los americanos⁵³. » Le chroniqueur qui qualifiait certains partisans du roi de « fantasmas desnaturalizados⁵⁴ », ou de « natural de no sé qué infierno⁵⁵ », les prétendait plus sauvage que les gentils. Les royalistes ont violé les femmes des prisonniers, « un suceso tan horrendo y criminal que no se ha contado ni aun entre los paganos siquiera⁵⁶. »

⁴⁶ Le terme *godo* ne se retrouve nulle part dans le journal de Vargas.

⁴⁷ A. Costa de la Torre, *Op. cit.*, p. 215, rapport du régent Manuel Pardo. CDIP, t. III, vol. 6, p. 618 et 621.

⁴⁸ JSV, p. 353.

⁴⁹ JSV, p. [X][X][X][X]

⁵⁰ JSV, p. 117.

⁵¹ JSV, p. [X][X][X]

⁵² JSV, p. [X][X][X]

⁵³ JSV, p. [X][X][X]

⁵⁴ JSV, p. [X][X][X]

⁵⁵ JSV, p. [X][X][X]

⁵⁶ JSV, p. [X][X][X]

Persuadés d'être de bons catholiques et ulcérés par les accusations des royalistes, les gens des Vallées se vengèrent souvent en mettant au service de leur honneur chrétien le souvenir de sacrifices indigènes. C'est ce que montre la triste fin du subdélégué d'Ayopaya. Un jour de 1812, il monta en chaire, dans l'église de Machaca, « y empezó a hablar en contra de los porteños trantándolos de impíos, licencios, herejes, alzados contra la religión, contra el rey y otras cosas muy mal habladas a todos los patriotas adictos a la libertad de las Américas⁵⁷. » Dans la nuit, toute la population (« así de cholada e indiada y toda clase de gentes ») se saisit de lui. Au sortir du village, la foule l'obligea à franchir le río d'Ayopaya, puis elle lui fit gravir la rive opposée, l'entraîna sur le cerro d'Amutara, et le lyncha « a palos, lanzazos y garrotes », formule consacrée de la mise à mort rituelle. Cela fut dans la nuit du 29 au 30 novembre, fête de la Saint-André. Les puissances qui veillent sur les cultures avaient eu leur part de sang, au lieu et à la date convenables, et les royalistes y regarderaient à deux fois avant de traiter les patriotes de mauvais chrétiens⁵⁸...

Après trois siècles d'alliance, la cause du roi et celle de la foi avaient évolué jusqu'à se dissocier. L'absolutisme des Bourbons avait pris la forme d'un réganisme pointilleux qui luttait contre les formes populaires de dévotion ; s'ajoutaient à cela le discrédit dont furent l'objet Charles IV et les mandataires de Godoy en Amérique, les conflits entre l'Église américaine et des administrateurs éclairés, tels que Viedma ou Cañete dans le Haut-Pérou, enfin l'expulsion des jésuites qui ne fut jamais comprise ni acceptée de la population^{Mark}. Tout cela aboutit à distinguer le roi des intérêts de l'Église. Dans la correspondance de certains clercs, la crise de la monarchie espagnole apparut comme l'occasion, pour l'Église, de gagner en autonomie⁵⁹.

Il est vrai que dans ces provinces lointaines de l'Empire, où l'on se référait encore à la théorie des deux glaives et on concevait toujours le pouvoir temporel comme soumis au spirituel, toute entreprise de séparer les deux domaines au profit du temporel devenait suspecte. Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, le cacique Agustín Siñani avait fait réaliser, dans l'église de Carabuco, une fresque qui représentait l'empereur Henri IV humilié devant le Pape, à Canossa⁶⁰ Le donataire et sa femme se rangeaient aux côtés de Rome.

L'univers religieux de la guérilla

Quant aux soldats, mener la guerre d'indépendance ne les dispensait pas d'accomplir leurs devoirs religieux, au contraire ; les guérilleros devaient assister à la messe, ordre

⁵⁷ JSV, p. 111

⁵⁸ Dans la topographie des Vallées, les deux montagnes qui servent de théâtre l'une aux combats et au refuge — le cerro Chicote —, l'autre aux mises à mort rituelles — le cerro de Amutara — sont situées à l'opposé l'une de l'autre. Quand on se trouve, comme Vargas, à Pocusco, regardant le Río Grande de Ayopaya, Chicote est à droite, Amutara à gauche.

⁵⁹ Réf. BNL, archives de l'évêque d'Arequipa.

⁶⁰ T. Gisbert, Op. cit., p. 95-96.

des chefs. Quand l'occasion s'en présentait, ils assistaient aussi à l'office du soir. Pourtant, descendre au village entraînait parfois le risque de se faire prendre, ou de voir les hommes prendre prétexte de la fête pour se disperser et se saouler⁶¹ Les aumôniers de la guérilla dispensaient les sacrements à tous les habitants, et c'est en allant prêcher le carême dans un village que fut capturé Andrés Vargas.

Les fêtes célébrées dans la région des Vallées que Vargas mentionne correspondaient aux dévotions les plus populaires dans les Andes : outre Noël et Pâques, la fête de sainte Rose de Lima, la Saint-Michel, le Corpus Christi, la Nativité de la Vierge, la Saint-Barthélémy, saint Pierre, saint Rafael, sainte Barbe, l'invention de la Sainte-Croix, et saint Jacques .

Rien n'est pire que de mourir de mort subite, sans sacrements. C'est le plus redouté des risques de la guerre. Un chef reprend les soldats qui ont exécuté un homme un peu vite : « Mal hecho que lo haygan muerto sin confesión o ebrio⁶². » Un ennemi, mortellement blessé après une chute dans le ravin, demande à être achevé. Le commandant Lira choisit de le faire transporter au village pour qu'il y soit administré. Exaspéré par la souffrance, le mourant proteste, ce qui entraîne un curieux dialogue entre le commandant très chrétien et son ennemi qui ne veut rien entendre. « Lira [...] le dijo al soldado que tuviese paciencia hasta llegar al pueblo de Morochata siquiera, que allí había sacerdote, que se confesará. Se enojaba el soldado y le dijo al comandante Lira que si quería que muera confesado que por qué no andaba con capellán⁶³... »

Lira, mis aux arrêts et qui n'espère pas s'en sortir vivant, implore : « Lo que les pido favor es que no me maten sin confesión⁶⁴. » Et quelques mois plus tard, ses assassins citent pour leurs mérites le fait de lui avoir laissé le temps de recevoir les derniers sacrements⁶⁵. Infliger à un homme la mort sans apprêts était l'action la plus horrible qu'on pût commettre en ces temps sans pitié. « ¿ Es posible sin confesión asesinar⁶⁶ ? »

La bonne mort, selon les guérilleros, c'était de mourir « por la Patria con honor en una plaza pública, bien confesado, bien auxiliado con todas las formalidades acostumbradas⁶⁷. »

⁶¹ JSV, p. [][]

⁶² JSV, p. [][]

⁶³ JSV, p. [][]

⁶⁴ JSV, p. [][]

⁶⁵ JSV, p. [][]

⁶⁶ JSV, p. [][][]

⁶⁷ JSV, p. [][]

Le bourg de Mohosa qui fut le premier noyau de la guérilla et qui servit de base et de refuge à Lira et ses proches compagnons, puis qui continua de faire parler de lui sous la république⁶⁸, se prévalait de protections particulières, celle de Santiago auquel il devait son nom (Santiago de Mohosa), et la Vierge d'Icoya à laquelle Lira manifestait une dévotion particulière. L'enquête que j'ai menée sur celle-ci n'a donné aucun résultat. Aucun document ne fait allusion à cette image⁶⁹ ; aujourd'hui, personne n'a entendu parler de la Vierge d'Icoya dans les Vallées, et l'image récente qui trône sur l'autel encadrée de deux anges aux mains démesurées est celle de la Guadalupe que les villages des Vallées vénèrent désormais. Il n'existe pas de réponse à la question de savoir à quoi ressemblait l'image à laquelle Lira fit célébrer une fête solennelle le 18 août 1816, ni de connaître les circonstances de son adoption comme patronne par le village au début du XIXe siècle. On peut seulement affirmer que son culte y fut de courte durée.

Le culte de Santiago était plus affirmé et il pouvait atiser la violence des affrontements entre les villages et l'armée royale. Dans les premières pages du journal, Vargas rapporte un épisode qui se passe à proximité de la célébration de Santiago. Le colonel Imaz a entrepris de purger les Vallées des rebelles et décide de s'en prendre à deux Indiens de Mohosa, chargés de célébrer la fête patronale. À travers cet épisode, commence aussi de s'affronter les puissances qui vont présider à la guerre des Vallées.

« También los habían pillado a dos indios Juan Páredes y Justo Marca. A los dos los fusilaron y los cuerpos los hizo colgar a una de las torres que hay tres⁷⁰. / Juan Páredes era alférez de la fiesta de Santiago, patrono de la doctrina. El párroco doctor don Tomás Zabalaga le había suplicado arrodillándose para Imaz a que no los fusilase, principalmente a Páredes, alegando que éste era alférez de la fiesta de Santiago patrón de las españas, siquiera por el santo lo indultase la vida en nombre del rey, que eran unos inocentes que ne se mezclaban con los insurgentes (que así decían a los patriotas). Le contestó Imaz al señor cura que por lo mismo debían de morir, que Páredes había declarado por su boca que era alférez y que esto era un milagro del santo. Si de estos milagros cuantan los españoles ¿ qué nos quedaban a los americanos⁷¹ ? »

Ce dialogue énigmatique signifiait que l'officier royaliste refusait aux Indiens le droit de célébrer Santiago, qui n'appartenait qu'aux Espagnols. Ce fut, selon Vargas, le seul motif pour lequel ces deux alfereces furent tués et leur corps pendus au centre du village. La répression royaliste, à travers sa cruauté, parlait le même langage religieux que les

⁶⁸ Sur les interventions récurrentes de Mohosa dans la vie politique, lire M.-D. Demélas, « Civil Wars in the 19th Century. The case of Bolivia », R. Earle ed., *Rumors of Wars*, ILAS, University of London, 2000, p. 150-161.

⁶⁹ Elle ne figure pas dans l'ouvrage de référence, R. Vargas Ugarte, *Historia del culto de María en Iberoamérica y de sus imágenes y santuarios*, Lima, 1932.

⁷⁰ En octobre 2002, il ne restait aucune trace d'un troisième campanile ; les deux qui sont encore dressés, encadrant la façade, menacent de s'effondrer.

⁷¹ Id., c'est moi qui souligne.

« Los días que caminaba, se había aproximado el de san Matías, propio nombre de Matías Valdivia⁷⁶. » Matias Valdivia mourut quelques jours plus tard⁷⁷.

Pourquoi José Santos Vargas jugeait-il nécessaire de mentionner cette proximité de la fête et du destin ? Peut-être voulait-il exprimer que la vie d'un chrétien s'achevait bien quand elle rencontrait à son terme le saint protecteur qu'on lui avait donné à sa naissance. Mais il faut aussi rapprocher ce souci d'autres anecdotes qui inscrivait, elles aussi, les malheurs de la guerre dans un calendrier sacré. Ainsi le chroniqueur rapporte la mort de l'enfant d'un religieux, massacré atrocement pour les Saints-Innocents, et, l'année suivante, la mort accidentelle d'une très jeune fille dans la même nuit. Ces êtres n'avaient rien à voir avec le combat des guérilleros, mais la mention de leur mort inscrivait la chronique dans une autre dimension temporelle. Le journal — la forme même du temps linéaire — faisait coexister un temps de l'histoire dans lequel se déroule la guerre, et un temps sacré, cyclique, celui du calendrier chrétien dans lequel s'inscrivait le destin de chaque homme. Alors qu'il se battait pour donner un sens à l'histoire, Vargas faisait vivre ses personnages dans le temps liturgique.

Synchrétisme andin

L'évangélisation des Andes avait intégré des éléments indigènes, dont on retrouve une trace légère mais nette dans le journal. Il en va ainsi de la borrachera rituelle⁷⁸. Pas de fête sans beuverie, la saoulerie étant proportionnelle à l'importance de la célébration. À l'occasion du 8 septembre, nativité de la Vierge⁷⁹, le chroniqueur mentionne que beaucoup étaient étaient ivres « porque como digo era una feria solemne⁸⁰. »

En d'autres occasions, Vargas indique que les têtes coupées des adversaires étaient déposées sur les apachetas, ces bornes sur la route où le passant s'attarde à quelque offrande menue aux puissances qui assistent le voyageur. Je ne sais quel sens attribuer à cette pratique macabre, mais elle n'a certainement pas grand-chose à voir avec des croyances chrétiennes.

Enfin, plusieurs mises à mort, généralement exécutées par les Indiens auxquels la guérilla confiait le soin d'achever les prisonniers, ressemblent fort à des sacrifices humains.

Somme toute, dans la zone la plus indienne de l'Amérique andine, ces traces indigènes paraissent sinon discrètes du moins bien intégrées dans un cadre qui n'était pas indien. Le chroniqueur cherchait-il à dissimuler tout un pan de sa culture bilingue, diffici-

⁷⁶ JSV, p. [][]

⁷⁷ JSV, p. [][][] (un habitant des Vallées est assassiné le lendemain de son anniversaire).

⁷⁸ Art. de Th. Saignes.

⁷⁹ Dans les Vallées, aujourd'hui, c'est la date de la célébration de la Vierge de Guadalupe, la dévotion principale de la zone.

⁸⁰ JSV, p. [][][][]

lement exprimable en espagnol, et qui ne trouvait pas sa place dans une œuvre patriotique ? Peut-être. Il est aussi vraisemblable que certains gestes, certaines habitudes, allaient tellement de soi qu'elles n'avaient pas à être décrites et que le journal passe sous silence des pratiques qui donneraient une coloration encore plus indigène à cette guerre des Vallées. Mais le sujet de Vargas était plus ambitieux qu'un tableau de mœurs. Comme les clercs savants du Cuzco, il devait démontrer que la guerre d'indépendance s'inscrivait dans les plans de la Providence. Si les manifestations de celle-ci charriaient des caractéristiques païennes, il ne s'en préoccupait pas tant elles lui étaient familières.

LA PROVIDENCE RÉGIT LE MONDE

Pour cela, il rappelait que le destin de chaque homme dépend de Dieu. « Lo que hay es resignación y conformidad con nuestra suerte, que así dispondrá el ser supremo⁸¹ » L'intervention divine se manifestait dans les périls⁸², à travers la protection qu'il dispensait à certains⁸³ Mais à tout moment, sa justice pouvait surprendre le jugement des hommes ; Dieu montrait du doigt l'innocent et le coupable, et il châtiât parfois le traître comme Jupiter tonnant.

Les Indiens de la Patrie ont tué un Indien royaliste à la tombée de la nuit. Au matin, plus de cadavre : « Ya nosotros lo hemos muerto. Si ha resucitado habrá sido porque Dios no querrá recogerlo todavía, tal vez será inocente⁸⁴. » Mais, contre le verdict de l'ordalie, la guerre impose sa loi ; retrouvé, le rescapé fut sans pitié exécuté une seconde fois.

Un homme accusé de trahir nie et cherche dans ses poches de quoi prouver sa bonne foi : il tend au commandant un certificat de bonne conduite... signé d'un officier royaliste. Alors, Lira s'exclame : « El Dios de los ejércitos vela la buena intención de los hombres, protege y libra de los peligros en que se hallan, mas a este hombre ha permitido que con sus manos se acuse. ¿ De dónde sabíamos ni nadie de tal certificado ? Y así es de Dios que este hombre lo pague⁸⁵... » Il condamne à mort l'homme qui a lui-même fourni la preuve de sa duplicité.

Des officiers de la guérilla, Blas Games et Juan Bautista Ayllón, ont fait exécuter deux hommes injustement. Ils restent impunis mais, peu de temps après, dans une crise de jalousie, Ayllón blesse sa maîtresse d'un coup de poignard à la jambe. « La herida no

⁸¹ JSV, p. [][][][]

⁸² JSV, p. [][][][][][][][][]

⁸³ JSV, p. [][][]

⁸⁴ JSV, p. [][][]

⁸⁵ JSV, p. [][][]

au vice-roi ; si le récit de cette trahison manquée repose sur une base réelle, les détails en sont invraisemblables. Vargas sort du cadre de la chronique pour conter un artificium Dei — comment la Providence intervint pour sauver la cause patriotique que menaçait la perte de son chef. La séquence narrative commence de la sorte :

« Hallándose ya en sus últimos períodos o agonías el sistema patriótico del interior de los Valles de Sicacica y Hayopaya, la divina providencia que vela sobre sus oprimidos permite se trasluzga por medio de un caso impensado el total trastorno que se iba a hacer a favor de la causa opresor a⁹². »

Trois officiers de la guérilla, dispersés après une défaite, se retrouvent alors par hasard à Pocusco, et apprennent la volte-face de leur commandant. Coup de bluff, ils décident d'annoncer la venue d'une nouvelle armée de libération dans le Haut-Pérou et rédigent, au nom du colonel French, commandant des troupes argentines, une déclaration appelant à rassembler les hommes et à châtier les traîtres. Reste à diffuser la nouvelle.

« El poderoso Dios que destina aparece improvisamente un soldado del comandante Lanza (que se había segregado de su piquete en las cercanías de Potosí, llamado José María Aguilar, indio natural del curato de Coroico en los Yungas de La Paz) a proporción del deseo. »

L'envoyé providentiel accepte sa mission et, mieux encore, il s'offre en sacrifice — on ne lui en demandait pas tant. « Revestido de un ardiente deseo de sacrificar su sangre por la Patria aceptó Aguilar cumplir exactamente, por medio de un juramento solemne... » Il part « tomándose por la perfecta guía a Dios omnipotente y a María Santísima de las Mercedes en cuyo nombre y amparo se habían dictado [...] ». »

Au retour d'une mission sans histoire, il rencontre, « ¡ Oh disposiciones divinas ! », la mère du commandant Lira, qu'il n'a jamais vue, et il lui révèle le complot tramé contre son fils. Aussitôt prévenu, Lira fait capturer le messenger et le fait assassiner. « Lo agarra al infeliz de los cabellos, lo arrastran por el suelo, y luego a los filos agudos de unos topos (que usan las mujeres en este país a manera de prendedores) le someten hasta sacarle los ojos, y así muere mártir. » La victime sacrifiée, le dénouement ne tarde pas.

« Lira acto continuo mandó cortar la cabeza de Aguilar para demostrar que ya había empezado a operar al servicio de su magestad. » Il envoie ce trophée au subdélégué d'Ayopaya, don Julián Oblitas, qui s'en vient négocier les conditions du passage de Lira à la cause du roi. Mais Lira s'absente, et Oblitas, qui fait connaissance de la madama du commandant, la séduit et l'emmène avec lui. La cause du roi perd dès lors tout attrait pour Lira. « He aquí por dónde se disuelven los vínculos de la alianza de estos dos amigos [Lira y Oblitas] permitiendo Dios de este modo la conversión de un desleal a su Patria. » L'épisode s'achève par la poursuite du séducteur par Lira au matin du 21 mars. Oblitas, cavalier dans la brume, s'évanouit « por medio de unas nubes densas que hizo aquella mañana⁹³. »

⁹² JSV, p. 64. La causa opresora : c'est bien dans le cadre d'une juste guerre que l'épisode prend son sens.

⁹³ La protection du ciel s'étend sur Oblitas qui n'a été qu'un instrument de sa volonté.

Dernier détail : l'action se déroule aux environs de Carnaval pour s'achever au jour de l'équinoxe, quand les diables reviennent sur terre et que s'achève une période pour qu'une autre commence. Pendant tout l'épisode, les hommes semblent agir sous l'effet de forces irrépessibles⁹⁴.

La complexité de cet épisode, dont les détails sont présentés comme autant de signes providentiels, révèle la volonté du chroniqueur d'attribuer à la guérilla, à travers la personne de son commandant, un statut d'élection. Mais la protection n'allait pas sans compensation. Il avait fallu immoler deux hommes pour que la guérilla retrouve son chef. La cause patriotique ne pouvait exister sans caudillo ni sacrifice.

La Providence qui, selon Vargas, avait mené toute l'affaire, devait aimer le sang. Elle avait rassemblé trois patriotes sincères, leur avait inspiré d'écrire une proclamation contre les traîtres et, pour la diffuser, leur avait envoyé l'Indien Aguilar qui brûlait de se sacrifier pour la Patrie. Elle avait mis celui-ci en présence de la mère de Lira, lui avait laissé trouver une mort atroce qui sanctifiait sa promesse de sacrifice ; puis elle avait empêché une rencontre entre Oblitas et Lira qu'elle avait éloigné, pour favoriser une nuit d'amour entre la madama et le subdélégué ; elle avait ensuite protégé ce dernier, son instrument, de la fureur de Lira en jetant sur lui une chape de brume. Le mécanisme sacrificiel que décrit Vargas lui était si familier qu'il ne trouvait pas absurde que la Providence, œuvrant en faveur de la cause patriotique, exigeât la mort des patriotes Aguilar et Valdivia en épargnant la vie du subdélégué royaliste. En somme, les patriotes, dont la cause était juste, devaient cependant mourir, alors que survivraient les royalistes coupables de mener un injuste combat.

L'épreuve de Chinchilla

À la fin de l'année 1818, Chinchilla qui avait disparu au cours d'une opération qui s'était soldée par une grave défaite, fut donné pour mort. La relación du vice-roi Pezuela confirme :

« La muerte del principal caudillo Chinchilla, la de los dos hermanos Contreras, Andrés Loaisa, Antesana, Romero, Rodríguez, Gómez y otros, todos jefes y oficiales de las partidas de los insurgentes, mas, según se cree, la de Bustamante, antiguo perseguidor y salteador de los caminos de partidas sueltas y correos. Se les tomaron 85 prisioneros, dos cañones de bronce de a 4 con sus caruages y sus municiones, 77 fusiles, toda su cartuchería y efectos de vestuario que tenían almacenado, mil cabezas de ganado bacuno y 3000 de lanar perteneciente a dichos caudillos⁹⁵. »

Chinchilla et trois compagnons avaient survécu au combat, mais ils avaient glissé dans un ravin et ne parvenaient plus à en sortir. Chinchilla, blessé, ne peut marcher. Il désespère :

⁹⁴ Pour exprimer cela, Vargas emploie les expressions « soltar las riendas del silencio » (JSV, p. 64 et 68), « rompiendo el volcán de su pecho » (p. 65).

⁹⁵ J. de la Pezuela, Op. cit., p. 636.

☒☒ *Entonces clamando al Dios de los ejércitos, sollozando, entre los cuatro quieren matarse unos a otros mas no pueden. Entonces dice el comandante Chinchilla :*

« — *Vaya hermanos, compañeros y amigos, aquí no hay remedio : los cuatro salvamos o perecemos ; Dios está con nosotros, Dios nos protegerá, el cielo es piadoso*⁹⁶. ☒ »

Durant quatorze jours, « sin más auxilio humano nada más que la del cielo », les quatre guérilleros vivent sans abri et se nourrissent d'herbes. À la moitié de l'épreuve, Chinchilla est à bout et — Comme Lira et bien d'autres personnages du journal — il s'offre en sacrifice. Non à la Patrie, mais à sa propre mère ; il est vrai que cela se passait un 8 décembre, fête de la Vierge.

« *Ahora les pido un favor por última vez : aquí tenéis este puñal y cualquiera de vosotros que me amáis más cortarme el hilo de esta penosa vida, encargándoos en particular que puerto yo así cortéis mi cabeza sepultado mi cuerpo en aquel trecho [...] vayáis volando a lo de mi señora madre, le entreguéis mi abeza para que en vista de ella se acaben sus pesares, se detengan sus lágrimas, sus cuidados, sus angustias, sus cavilaciones y últimamente todos sus trabajos y que descanse diciendo : 'Ya murió mi hijo, ya no lo veré más, se acabaron al fin sus trabajos', y no tendrá más consuelo que decir 'Mi querido hijo murió por la Patria, murió por amor a la causa de la libertad'*⁹⁷. »

Suit alors un sermon prononcé par l'un des compagnons de Chinchilla, le cavalier Bustamante :

« [...] *el hombre es hecho por Dios para puros trabajos y penalidades. Entiendo yo estos trabajos, las desdichas, las desgracias, el abatimiento, la infelicidad, la cavilación, el deshonor y el desdén : todos los trabajos y calamidades que hay en el mundo pesan sobre el corazón del hombre. Así también Dios alivia de todas las adversidades y trabajos y salva de los más rigurosos peligros. [...] ¿ Porqué desconfía usted en el cielo y en el autor del universo ? No señor, no niegue la divina providencia [...]*⁹⁸. »

Notons au passage que l'homme qui tient de si pieux discours est le chef connu d'une troupe de bandoleros peu recommandables, et que Vargas ne tenait pas Bustamante en haute estime, bien qu'il admirât sa vaillance. Une fois encore, on peut observer comment le chroniqueur distingue l'individu de l'agent de la Providence. Grâce à l'intervention d'un Indien patriote, Chinchilla fut sauvé à temps pour reprendre la tête de la guérilla qui commençait de se dissoudre. Vargas précise qu'il tenait ce récit de Chinchilla lui-même.

⁹⁶ L'épisode est relaté in JSV, p. 261-269.

⁹⁷ JSV, p. ☒☒☒ Les relations entretenues par Chinchilla avec sa mère mériteraient sans doute bien des commentaires. À moins que Vargas n'ait cherché à introduire le modèle de la matrone romaine, capable de sacrifier ses enfants à la Patrie.

⁹⁸ JSV, p. ☒☒☒☒

La victoire de Lanza

Le dernier épisode providentiel que je décrirai se passe en 1822 : l'indépendance est proche, mais les royalistes sombrent dans un délire meurtrier et l'armée du Pérou indépendant n'est pas encore parvenue jusque dans le Haut-Pérou. « Pero la divina providencia operó y defendió a los hijos de la Patria de los peligros en que estaban y demás trabajos y casos que pudieran suceder. Llamando al Dios de los ejércitos y clamando al cielo piadoso ordena Lanza la marcha [...] »⁹⁹. » Lanza se proposait de partir à l'assaut d'Irupana, bastion royaliste depuis 1810.

Arrivée dans les Yungas, la guérilla doit livrer bataille avec des forces inférieures à celles de son adversaire, les fusils en mauvais état et la poudre mouillée par une averse torrentielle. Se battre dans ces conditions, c'est se vouer à la mort. « El 25 de abril divisan el pueblo de Irupana, casi el sacrificio¹⁰⁰. »

Lanza harangue alors la troupe dans des termes qui rappelle certain texte biblique¹⁰¹ :

« — *Muchachos : Este es día feliz por todos modos para nosotros : si Dios nos da valor par alcanzar la victoria somos felices ; si al contrario por castigarnos salen los enemigos triunfantes somos felices cumpliendo con el deber a que nos hemos comprometido con el sagrado juramento de derramar nuestra sangre por nuestra Patria y Libertad. [...] Victoriosos venciendo, vitoriosos muriendo por tan sagrada causa*¹⁰². »

⁹⁹ JSV, p. [][].

¹⁰⁰ Ibid.

¹⁰¹ Macchabées I, 4, 6-18. Les livres des Macchabées ont été très employés pendant la guerre aussi bien en Amérique qu'en Espagne, où un décret des Cortès demandait au clergé d'y avoir recours. Décret du 1er décembre 1810. Pour combattre la propagande napoléonienne diffusée par certains membres du clergé, ordre est donné à tous les prêtres et évêques de la monarchie "que anuncien a los pueblos que el amor a la Patria, de su libertad e independencia es una obligación de rigorosa justicia ; manifiesten que la defensa de las leyes, del decoro y honor del estado es la acción más gloriosa, que recomiendan las sagradas letras ; enseñen penetrados del espíritu de los Macabeos que se debe promover y sostener la santa causa que se ha emprendido, usando como aquellos heroes de palabras y discursos convenientes a vigorizar el ánimo de los jóvenes y acrecentar el valor característico de la Nación para la lucha y pelea ; y por último, hagan presente que es indispensable sacrificarlo todo y guerrear hasta morir, porque peligran la Religion y la Patria, que esta es la voluntad de Dios, autor y Protector de las sociedades, y un precepto natural que repiten e inculcan nuestro códigos". ACM, manuscritos, Decretos expedidos por las cortes generales extraordinarias desde el día de su instalación el 24 de septiembre de 1810.

¹⁰² JSV, p. [][]. La harangue de Lanza rappelle les convictions des croisés que rapporte Joinville : « Lors dist un miens celeriers, qui étoit nés de Doulevens : 'Sire, je m'acort ques à cest conseil.' Je li demandai auquel il s'acordoit, et il me dist : 'Je m'acort que nous nous lessons touz tuer ; si nous irons tuit en paradis'. Mais nous ne le creumes pas. » (Historiens et chroniqueurs du Moyen Age, Bibl. de la Pléiade, 1986, « Histoire de saint Louis », p. 262.)

Après un bref combat, « fue el triunfo completo en esta vez¹⁰³. »

Le chroniqueur avait de bonnes raisons de ne pas apprécier la personnalité ni le commandement de Lanza, qu'il ne manque jamais de critiquer. Mais, dans ce récit où Lanza n'existe qu'en tant que chef de la guérilla en péril, il est protégé de Dieu autant que put l'être Lira.

Dans ces trois récits, la Providence a besoin, pour manifester sa protection, que les acteurs acceptent leur sacrifice : celui de l'Indien Aguilar redonne un chef à la guérilla ; les souffrances de Chinchilla et son sacrifice symbolique, à sa mère plutôt qu'à la Patrie, reprennent un sens après le sermon de son compagnon et l'acceptation du sort ; enfin, la victoire n'est accordée aux troupes de Lanza qu'après que leur général eut accepté en leur nom de mourir pour la guerre sainte.

Rappelons que ce dernier récit est probablement faux, car au moment où Vargas lui attribue la victoire d'Irupana, Lanza signait à Yaco une trêve avec un émissaire du vice-roi (voir p. 69). L'insistance du chroniqueur sur l'intervention de la Providence n'en est que plus manifeste.

LA GRÂCE ET LE SACRIFICE

Lira est un traître, Lanza est un lâche, Chinchilla n'est pas un bon stratège et, comme Lira, il tue souvent par plaisir. Ainsi se manifeste leur nature humaine. Comme l'écrit Mateo Alemán, « le premier qui fut père fut traître, la première mère menteuse, le premier fils larron et fratricide¹⁰⁴ »

Qu'importe l'indignité des hommes, si la cause est sainte. Le frère du chroniqueur, le curé Andrés Vargas, lui avait enseigné que le parti qu'il défendait était juste, le roi d'Espagne illégitime, et la guerre patriotique défendue par Dieu¹⁰⁵. L'indépendance était providentielle et le rôle des soldats de l'indépendance consistait à rétablir l'ordre voulu par Dieu.

Mais si la cause était juste, elle avait besoin du sacrifice des hommes pour se réaliser. « Il faut beaucoup de sang pour arroser l'arbre de la liberté », rabâche José Santos Vargas. Il se trouve dans le journal deux formes de sacrifice, l'un sanglant, l'autre non. Le premier c'est la mort pressentie, voire souhaitée, la seconde c'est la survie du combattant, mais sans récompense, dans une retraite sans honneur ni fortune. Ce fut le sort de Vargas, de la fin de la guerre jusqu'à sa mort.

Dans la plupart des cas, le sacrifice est tacite, mais il est sûr que la mort prendra les meilleurs, Indiens, métis ou créoles. Certains proclamaient leur sacrifice ; la mort de

¹⁰³ JSV, p. [X][X][X]

¹⁰⁴ Mateo Alemán, Guzmán d'Alafarache, Ière partie, liv. III, chap. I, p. 271 de la Bibl. de la Pléiade, Romans picaresques.

¹⁰⁵ JSV, p. [X]

don Pedro Zerda était annoncée aussi bien que celle de Mateo Quispe¹⁰⁶. Il s'agissait, parfois, d'un destin hérité, le fils mourant comme le père et léguant à ses fils, s'il en avait, un destin identique. Ce fut le cas de Lira qui créa sa propre troupe afin de venger son père, et celui de José Domingo Gandarillas dont le père fut l'un des premiers martyrs de la Patrie, et qui confia à ses fils le soin de continuer un combat familial qui menait à la mort.

« La misma suerte que su padre tuvo y muy conforme dicen que salió al patíbulo con mucha energía dando gracias a Dios por haber permitido la misma suerte que de su padre [...]. Que él dejaba hijos varones para que siguan con la demanda y que muy gustosos darán su vida por su Patria, de forma que dejó un ejemplo par los americanos y defensores suyos. Así acabó su existencia. Como siempre pronosticaba que él había de morir por la Patria si no en una guerrilla en un patíbulo fusilado por sus enemigos, así nomás ocurrió ¹⁰⁷ » »

Dans le cas du commandant Lira, le héros du journal, l'offrande fut solennelle. Le 9 juillet 1816, pour apaiser ses officiers qui se défiaient de lui, il organisa la cérémonie de sa devotio. Plus spectaculaire que le sacrifice consenti de nombre de ses hommes, ce rituel s'inscrivait pourtant dans le même cadre. Les guérilleros, qui menaient une interminable guerre au nom d'une idée sainte, croyaient que le sang qu'ils versaient librement ferait triompher leur cause.



¹⁰⁶ JSV, p. 329 et p. 330.

¹⁰⁷ JSV, p. 329

CONCLUSION

A

u bout de ce parcours, bien des obscurités du Journal se sont dissipées. José Santos Vargas est apparu comme un être complexe et secret, que ses héritages familiaux inscrivent dans l'histoire troublée du Haut-Pérou et dont l'itinéraire social révèle la fluidité des statuts dans une société encore traditionnelle. Vargas n'était pas seulement un gamin perdu qui devint tambour-major, c'était aussi un officier, un hacendado, un Indien originaire, un fils de notable, un homme de parti, un écrivain. Son œuvre est bien davantage qu'une chronique improvisée par un autodidacte, comme il le prétendait. Elle rassemble les savoirs sur la guerre de deux provinces, elle transpose le quotidien dans un registre épique, elle donne au caudillo ses lettres de noblesse, elle énonce une unité factice des troupes de guérilla, elle ancre la modernité politique dans un substrat héroïque et religieux. Elle lie inextricablement l'histoire et la littérature et annonce le meilleur de la production intellectuelle de l'Amérique latine, qui en a dit bien davantage et plus justement sur son histoire à travers ses fictions qu'à travers ses manuels.

José Santos Vargas s'était engagé pour être le chroniqueur d'actions exceptionnelles, et la transfiguration qu'il tentait d'introduire en son récit n'a pas dénaturé les événements dont il a été l'acteur et le narrateur. La troupe à laquelle il a appartenu a vraiment écrit des pages essentielles de la libération et de la naissance de la République bolivienne. Limitée aux frontières de son territoire pendant la plus grande partie de la guerre, la guérilla de Sicasica et d'Ayopaya apparaît au début de l'année 1825 comme la seule force autochtone capable de revendiquer sa part de la victoire, et l'action de son dernier commandant, le général José Miguel Lanza, apparaît particulièrement judicieuse. Dès que la nouvelle d'Ayacucho est assurée, il mène ses hommes à marches forcées vers La Paz, alors qu'il est poursuivi par les forces d'Olañeta qu'il ne veut pas combattre. Son objectif est d'arriver premier dans la ville, avant les Colombiens. Il parvient à temps, après avoir esquivé les dernières troupes royalistes, pour recevoir Sucre. Profitant des incertitudes de ce dernier qui ne sait que faire de cette audience de Charcas, Lanza se nomme lui-même président du département, commandant de La Paz, et se fait élire comme représentant à l'Assemblée constituante. Par son intermédiaire, les guérilleros dont on a suivi la formation disparate, dont on connaît l'origine indienne ou métisse, la maigre fortune et l'absence de culture, se trouvent représentés dans le congrès qui fonde le nouvel État. C'est un point qu'on n'a pas assez souligné et qui explique l'insistance de bien des parlementaires (parmi lesquels Casimiro Olañeta) à rappeler la composante indigène du pays. On ne trouvera dans aucun des pays voisins, pourtant tout aussi indigènes, des expressions telles que celle du député..., qui met en garde les membres de la Chambre contre des décisions qui n'associeraient pas à la nouvelle république toutes les compo-

CONCLUSION

santes de la nation¹. <Citation>

Même si Vargas nourrit, à juste titre, une certaine amertume envers le peu de reconnaissance dont il a bénéficié, il faut insister sur le fait que la république bolivienne a bien mieux traité ses troupes de guérilla que les autres États d'Amérique du Sud. Ni l'Argentine, dont les gauchos avaient gardé la frontière pendant que les porteños se disputaient le pouvoir à Buenos Aires, ni le Pérou dont les guérilleros de la sierra centrale et des abords de Lima avaient utilement secondé l'armée de San Martín, ni le Chili dont les officiers partisans avaient mené une sale guerre contre les guérilleros royalistes du Sud et leurs alliés indiens, n'ont accordé à ces soldats le droit à des marques de reconnaissance patriotiques. En 1825, le noyau de 17 hommes qui entouraient Eusebio Lira à la fin de l'année 1814 est devenu le bataillon des Aguerris comptant 459 soldats et 36 officiers², qui jouit de prestige et dont les officiers se voient reconnaître le droit à une pension, et une intégration dans l'armée régulière avec promotion et solde entière³. Il s'agit là d'un traitement exceptionnel à l'échelle du sous-continent.

¹ Diario de la Asamblea...

² ALP, CTP, 1825, libro 1, exp. N° 2, N° 12 et N° 15.

³ Archivo del Congreso, La Paz, fondo senado, Montepíos de excombatientes.

CONCLUSION

N^o 15. Resolución de Apellidos del Perú
 Para suponer los Medios de los Corregimientos de los
 Señores Gefe y Oficiales y Tropas en el presente Mes de Agosto
Plana Mayor Perú. Ciudad de Lima

Por un Sargento Mayor	65.	}	195. 6
Por un Capitán Mayor	25.		
Por un Alférez Mayor	17. 4.		
Por un Coronel	20.		
Por un Teniente Mayor	10. 4.		
Por un Id. de Ordenes	10. 4.		
Por un Musico Mayor	10. 4.		
Por un Sargento 2. ^o Chirivete	10. 4.		
Por un Chirivete	2. 6.		
Por un Octavio	2. 6.		
Por un Triangulo	2. 6.		
<u>Oficiales</u>			
Por cinco Capitanes a Veinte y ocho pesos	170.	}	605.
Por cinco Tenientes primeros a Veinte y tres pesos	117. 4.		
Por cinco Id. segundos a Veinte y dos pesos	105.		
Por once Subtenientes a Diez y Seis pesos Cuatro reales	192. 4.		
<u>Tropas</u>			
Por once Regimientos 1. ^o a diez pesos Cuatro reales	115. 4.	}	3.402. 6
Por Veinte y tres Id. 2. ^o a Id.	231.		
Por tres Cornetas a ocho pesos Seis reales	26. 2.		
Por diez Alférez a Id.	105.		
Por diez Tambores a Id.	112. 6.		
Por Veinte y cuatro Cabos 1. ^o a ocho pesos Seis reales	210.		
Por Veinte y tres Id. 2. ^o a Id.	123. 6.		
Por nueve Cadetes a Seis pesos Cuatro reales	57. 4.		
Por los cincos Cuarenta y Cuatro Soldados a cinco pesos	2.402.		
<u>Total</u> 4.261. 4			
Nota. Se incluyen a los once pesos Cuatro reales para el soldado de medio sueldo y un capitán y dos Tenientes 2. ^o que se nombraron el Sueldo integro para sueldo a este Mes de Agosto del Señor General de la División		} 26. 4	
<u>Resoluto</u> 4.287.			

Source : ALP, CTP, 1825, libro 1.

La guerre finie, le chroniqueur rentra chez lui et ne reprit du service qu'à l'occasion de l'invasion des Vallées par des partisans du général péruvien Gamarra, dont certains avaient fait partie de la guérilla. Je n'ai pas traité dans ce livre de cette extension du journal, à laquelle Vargas consacre pourtant un récit de 12 folios. Il s'inscrit dans une nouvelle conjoncture internationale, celle des hésitations géostratégiques des Andes, au cours desquelles Gamarra comme Santa Cruz tentent de remettre en question l'équili-

CONCLUSION

bre des frontières établi par l'Uti possidetis de 1810⁴. Vargas y apparaît comme le défenseur de l'ordre et du statu quo dans un contexte incertain, et semble parfois le seul à ne pas se poser de question sur ce qu'est la République bolivienne. Dans un récit qu'il a construit avec un happy end, la guerre s'est conclue brusquement en janvier 1825 — « ¡Ah rato de gloria, ah pasmo, ah noticia tan impensada⁵ ! » Les guerriers sont rentrés chez eux, et la ville d'Oruro a assisté au défilé de la victoire. Le reste n'intéressait plus le chroniqueur. Mais les tensions n'avaient pas disparu d'un coup, et la bataille d'Ayacucho n'avait en rien apaisé les haines accumulées durant la guerre. Le journal de Vargas ne dit rien d'un processus qui intéresse beaucoup le monde contemporain, qui garde en mémoire les expériences récentes de l'Amérique centrale, de l'Afrique du Sud et du Rwanda : comment vivre ensemble après des massacres et une guerre civile ? Alcide d'Orbigny, qui visita les Vallées cinq ans après la fin de la guerre, signale que ce passé proche était resté vivace, et que, bien conscient des tensions encore à l'œuvre, il s'était gardé de parler politique à ses hôtes. Une analyse des troubles de l'année 1828 contés par Vargas devrait donc reprendre la question dans ces deux registres, géostratégique et local, évoquer aussi bien la fabrication des nouveaux États que les règlements de compte entre les habitants des Vallées. Ceci est une autre histoire que celle de la guérilla à laquelle il nous faut revenir.

La guerre de guérilla, qui s'est inventée à la suite de l'abandon des auxiliaires de Buenos Aires à leur sort, a mis en place durablement des structures et des fonctions appelées à un bel avenir. Son influence sera tout aussi grande dans le domaine politique que dans le registre militaire, car cette nouvelle forme de guerre a réussi à imposer l'idée qu'elle était le peuple en armes, alors que le peuple des nouveaux États reste à inventer, et elle a donné un sens nouveau à une forme de guerre civile. Elle aboutit ainsi à la transmutation de troupes décriées en armée new model, à l'affirmation de la domination charismatique du caudillo, à la transformation du guérillero, un homme du terroir ou un déclassé, en modèle de l'homme nouveau, paré des vertus les plus hautes — désintéressement, dévouement, sacrifice au service d'une cause, héroïsme et vaillance. Elle affirme la supériorité de l'idéal politique sur la science militaire et stratégique. Si la guerre est perdue sur le terrain face à une armée régulière puissante, entraînée et bien commandée (ce qui n'était guère le cas des armées royalistes), elle peut être gagnée dans l'opinion, nouvelle instance de légitimité, et ce d'autant plus facilement que la guerre, pour paraître juste, n'a plus besoin de répondre aux critères rigoureux établis par les théologiens des XVI^e et XVII^e siècles⁶ ; il suffit qu'elle simule la cause d'un peuple insurgé au service de sa liberté, dont les représentants les plus reconnus, les guérilleros et leurs chefs, s'affirment prêts au sacrifice de leur vie.

Cette dérive pèsera moins lourd dans la suite de l'histoire de la Bolivie que dans le

⁴ Rappelons que cette règle de droit international créée par l'univers hispanique à l'occasion de la fin de l'empire espagnol, et qui consiste à ne pas remettre en question les frontières administratives héritées de la période coloniale, est toujours en vigueur, et a été appliquée dans les processus de décolonisation en Asie et en Afrique, ainsi que dans les États issus de l'ex-Yougoslavie.

⁵ JSV, p. 382.

⁶ Les trois conditions fondamentales de la guerre juste, depuis saint Thomas d'Aquin : la légitimité du prince qui la déclare, la justice de la cause, la droiture des intentions.

CONCLUSION

reste du monde où la guérilla s'est imposée comme un simulacre, coûteux mais efficace, de réponse à une exigence de participation politique des paysanneries et des laissés-pour-compte de la modernité. Du vivant de José Santos Vargas, l'aventure de la guérilla d'Ayopaya et de Sicasica a manifesté le repli durable de la vie politique et sociale sur les forces locales et la patria chica. Elle a énoncé l'indispensable participation des communautés indiennes à la prise de décision, en même temps qu'elle offrait à certains de leurs membres la possibilité de connaître un autre destin que celui de la communauté. Mais elle s'avérait incapable d'apporter d'autre réponse que le recours à la force d'un caudillo. Son ancrage dans une culture chrétienne fortement teintée de fatalisme et d'exigence sacrificielle menait à ne pas dresser de barrière efficace contre le recours à la violence, et donnait à ces chefs militaires d'un genre nouveau un prestige et une autorité qui déri-vaient de leur acceptation du sacrifice.

De pareilles bases ont permis la résistance exceptionnelle des Vallées, mais elles ne pouvaient fonder l'avenir du pays. Toutefois, il ne s'est pas trouvé de gouvernement assez fort ni assez perspicace pour rendre à ces guerriers le tribut de reconnaissance et d'honneur qui leur revenait, tout en refusant les pratiques qu'ils avaient mis en place et qui entravaient le développement démocratique du pays. Dans la seconde moitié du XXe siècle, les prémisses des guérillas des années 1810 étaient intactes, prêtes à servir à de nouveaux desseins.



BIBLIOGRAPHIE

SOURCES ET MANUSCRITS

ARCHIVO MUNICIPAL DE COCHABAMBA

Vol. 8, 1828

n° 1 — 8 fév. 1828. Liberación de las capellanías [...] fondos de beneficencia de los oficiales que participaron a la guerra de independencia, f° 1-188.

Vol. 15, 1836

n° 11, 24 sept. 1831. Exp. seguido por Ciudadano Dr. Edaurdo Balenzuela sobre el retracto que solicita este de los terrenos sobrantes de comunidad vendidas en pública subasta a la Sra Doña Nicolasa Marón y Lombera. F° 258-357.

Vol. 26, 1834

n° 15, 6 de ag. 1834. Informe de la venta de trigo de comisionados del año pasado por el corregidor del cantón de Tapacarí. F° 386-411.

Vol. 28 1834

n° 13, 27 de ag. 1834. Contra el gobernador de la prov. de Arque, Jose Miguel Antezana, deudor del ramo de contribución indígenal. F° 647-670.

Vol. 33, 1835

n° 10, 16 sept. 1835. Exp. civil a nombre de D. Joaquin Albares de Toledo vecino de Chuquisaca solicitando se le declare a su parte la capellanía legal de 4 000 pesos fundada por el Sr. Salduendo en la hacienda de Colchani comprehensión del cantón de Yavi en la prov. de Ayopaya, f° 270-300.

Vol. 36, 1835

n° 21, 28 déc. 1835. Exp. seguido por D. Mariano de la Fuente y socios contra los hacendados de Punata sobre despojo de las aguas de Tiraque, f° 403-424.

Vol. 39, 1837

n° 30, 20 juin 1837. Exp. seguido por los herederos del finado Sr. provisor D. Miguel Vargas de la cantidad de 86 pesos restantes del ramo de primicias. F° 510-543.

Vol. 53, 1841

BIBLIOGRAPHIE

n° 19, 16 jan. 1841. Exp. de la escritura de remate de la hacienda de Collpa y tiendas en Tapacarí de propiedad del tesoro municipal en favor de José Manuel Chinchilla. F° 421-424.

Vol. 72, 1848

n° 28, 26 de ag. 1848. Interrogatorio de téstigos de la fuga del teniente coronel retirado Mariano Melgarejo, f° 667-668.

Consultés : vol. 307, exp. 1825

1801, n° 253 à 1825 n° 307.

OUVRAGES

Acosta (Nicolas), Manuel Victoriano Lanza, Yungas, 1960.

Amunátegui, don Miguel Luis, *La Dictadura de O'Higgins*, Santiago, 1854. *La reconquista Española*, Santiago, 1851.

Angelis, don Pedro, *Documentos de la Historia antigua y moderna de las provincias del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1836.

Antonio J. Carrasco Alvarez ("Colaboración y conflicto en la España antinapoleónica" [1808-1814], *Spagna contemporanea*, 9 [1996], pp. 7-43).

Archivo Boliviano, colección de documentos importantes, París, 1872. Publicados por don V. Ballivian.

Arenales, don José, *Memoria histórica de las operaciones militares del general Arenales en el Perú el año de 1821*, Buenos Ayres, 1832.

ARRIAGA (José de), Extirpación de la idolatría en el Perú, BAE, Madrid, 1968.

AVILA (Francisco de), Ritos y tradiciones de Huarochiri, éd. Gerald Taylor, Lima, 1987.

BEAUFRE (General André), *La guerre revolutionnaire. Les formes nouvelles de la guerre*, Paris, Fayard. 1972.

BERTONIO (Ludovico), Vocabulario de la lengua aymara, La Paz, 1985 [1612].

Bouysse-Cassagne (T.), Bouysse (Philippe), Lluvias y Cenizas. Dos pachacutis en la historia, La Paz, Hisbol, 1988.

Bouysse-Cassagne (T.), La identidad aymara. Aproximación histórica (siglo xv, siglo xvi), La Paz, Hisbol-IFEA, 1987.

BOUYSSÉ-CASSAGNE (Thérèse), BOUYSSÉ (Philippe), Lluvias y Cenizas. Dos pachacutis en la historia, La Paz, 1988.

BOUYSSÉ-CASSAGNE (Thérèse), La identidad aymara, La Paz, 1987.

Brenan (G.), El labirinto español, Paris, Ruedo Ibérico, 1961.

Bueno, don Cosme, *Descripción de todas las provincias del Perú bajo y alto, de las de Chile*

BIBLIOGRAPHIE

Paraguay y república Argentina; con noticias estadísticas de mucha importancia, impresa en Lima en 1773.

Bushnell (D.), Macaulay (N.), *El nacimiento de los países latinoamericanos*, Madrid, Nerea, 1989.

CALANCHA (Antonio de la), *Crónica moralizada*, Lima, 1974-1981, 6 vol.

Calvo, don Carlos, *Anales históricos de la revolución de América desde 1808*, París, 1864 y 67. *Colección de tratados convenciones etc. correspondientes a la América Latina*, desde 1493, París, 1862.

Campbell (L. G.), *The Military and Society in Colonial Peru, 1750-1810*, Philadelphia, 1978.

Caro Baroja (J.), *Ensayos sobre la cultura popular española*, Madrid, 1979.

Casa de la cultura de La Paz : expo de pers. ilustres, La Paz, 1976.

Céspedes (A.), *El dictador suicida. Cuarenta años de historia de Bolivia*, La Paz, Don Bosco, 1956.

Charles Esdaile ("Heroes or villains? The Spanish Guerrillas in the Peninsular War", *History Today*, vol. XXXVIII [april 1988], pp. 29-35; "'Heroes or villains' revisited: fresh thoughts on la guerrilla", *II Seminario Internacional sobre la Guerra de la Independencia* [Madrid 1994], Madrid, Ministerio de Defensa, 1996, pp. 191-210),

Charles Esdaile, *The Spanish Army in the Peninsular War* (Manchester, M.U.P., 1988). El artículo del mismo autor, "War and politics in Spain, 1808-1814" (*Historical Journal*, 31, 1988, pp. 295-317).

CIEZA DE LEON (Pedro), *Segunda parte de la Crónica del Perú [1553]*, Lima, 1985.

COBO (Bernabé), *Historia del Nuevo Mundo*, BAE, Madrid, 1956, 2 t.

Colección de Odriozola, 1872. *Tentativa de los indios en Jauja para un alzamiento general en 1565. Conspiración de Aguilar y Ubalde en el Cuzco en 1805. Historia documentada de la revolución del Cuzco en 1814. Diario de la campaña del general Ramírez*, con muchos documentos que comprenden los sucesos de Puno y Alto Perú. *Guerras con Chile, Gainza, Osorio, Rancagua, Chacabuco, Cancharada, Maipú general San Martín, Fragata Isabel, Lord Cochrane, Bloqueo del Callao*, etc.

Colección documental de la independencia del Perú, Lima, Comisión Nacional del Sesquicentenario de la Independencia del Perú, 1971-1977, 17 vol.

Colección documental del bicentenario de la revolución emancipadora de Tupac Amaru, Lima, Ministerio de Educación y Cultura, 1980, 2 vol.

Cristina Borreguero, *El reclutamiento militar por quintas en la España del siglo XVIII: orígenes del servicio militar obligatorio* (Valladolid, Universidad, 1989).

Deler (J. P.), Saint-Geours (Y.), *Estados y naciones en los Andes*, Lima, IEP-IFEA, 1986, 2 vol.

DEMAREST (Arthur A.), *Viracocha. The Nature and Antiquity of Andean High God*, Cambridge, 1981.

Demélas (M.-D.), « Les croyances du tambour-major. Le journal de José Santos Vargas », *Andes et méso-Amérique, cultures et sociétés, Études en hommage à Pierre Duviols*, Publications de l'Université d'Aix-en-Provence, 1991, vol. 1, p. 193-216.

BIBLIOGRAPHIE

Demélas (M.-D.), *L'invention politique. Bolivie, Équateur, Pérou au xixe siècle*, Paris, ERC, 1992.

Descripción de las misiones de Apolobamba, Lima, 1771.

Diario erudito, Periódico de Lima, 1790, con datos estadísticos. Documentos de la separación del virreinato de Buenos Aires y del arreglo de sus límites.

Díaz Arguedas, *Los generales de Bolivia, 1929*. El mariscal Santa Cruz y sus generales, 1965.

Dumezil (G.), *Idées romaines*, Paris, Gallimard, 1969.

Dunkerley (J.), « Reevaluación del caudillismo en Bolivia », *Historia Boliviana*, Cochabamba, 1984, I/2.

DUVIOLS (Pierre), *La destrucción de las religiones andinas...*

Enrique Tandeter, *Coercion and market:silver mining in colonial Potosí, 1692-1826* (Albuquerque:University of New Mexico Press,1993).

Eyzaguirre (J.), *La Logia Lautarina y otros estudios sobre la independencia*, Buenos Aires, 1957.

Felstiner (M.), « Family Metaphors : the Language of an Independance Revolution », *Comparative Studies in Society and History*, 25 (1983), p. 154-179.

Fernández, Diego, (el Palentino), *Historia del Perú en dos partes, con las guerras civiles*, Sevilla, 1571.

Fernando Roig (J.), *Iconografía de los santos*, Barcelone, 1950.

Figuerola, don Justo, *Refutación a un libro anónimo impreso en Buenos Aires en 1818*, Lima, 1820.

Francisco Andújar, *Los militares en la España del siglo XVIII. Un estudio social* (Granada, Universidad, 1991),

Funes, don Gregorio, *Ensayo de la historia civil de la república Argentina*, comprende el Alto Perú y las revoluciones del Cuzco, Buenos Aires, 1816.

García Camba, don Andrés, *Memorias para la historia de las armas españolas en el Perú*, Madrid, 1846.

GAY (Hilaire), *Nouvelles valaisannes. Le conscrit de l'an 1812, la guerre civile, le violonare de Mazembroz*, Genève, Gauchat & Eggimann, 1892.

Girardet (R.), *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

Girault (L.), *Rituales en las regiones andinas de Bolivia y Perú*, La Paz, MUSEF-CERES-Quipus, 1988.

GIRAULT (Louis), *Rituales en las regiones andinas de Bolivia y Perú*, La Paz, CERES/MUSEF/Quipus, 1988.

Gisbert (T.), « Pachacamac y los dioses del Collao », in *Reunión anual de etnología*, 1990, La Paz, p. 13-30.

Gisbert (T.), *Iconografía y mitos indígenas en el arte*, La Paz, Gisbert, 1980.

BIBLIOGRAPHIE

- Gisbert (T.), Mesa (J.), Bolivia, monumentos históricos y arqueológicos, Mexico, 1970.
- GISBERT (Teresa), « Pachacamac y los dioses del Collao », in Reunión anual de etnología, 1990, La Paz, p. 13-30.
- Gómez de Arce (Guerra de la Independencia, Madrid, 1866-1913, 14 vols.)
- Gordon S. Wood, The Creation of the American Republic, 1776-1787, New York, 1972. (Créer ou encourager les factions afin de garantir la liberté. La souveraineté peut se diviser.)
- Guerra (F.-X.), Le Mexique de l'ancien régime à la révolution, Paris, 1985, L'Harmattan-Presses de la Sorbonne, 2 vol.
- Guevara (E.), Diario de Bolivia, San Sebastián, 1968.
- Guevara (E.), El hombre nuevo, Mexico, 1978.
- Hamnett (B. R.), Revolución y contrarrevolución en México y el Perú. Liberalismo, realismo y separatismo (1800-1824), Mexico, FCE, 1984.
- Guevara (E.), La guerra de guerrilla, La Havane, Casa de las Américas, s. d.
- Gunnar Mendoza, Causa criminal contra Francisco Ríos el Quitacapas, 1809-1811, Sucre, 1963.
- Gutierrez de la Santa Clara, Historia de las guerras civiles del Perú, Madrid, 1904-1929. 6 vol.
- GUTIÉRREZ DE SANTA CLARA (Pedro), Historia de las guerras civiles del Perú, BAE, Crónicas del Perú, tome 3, Madrid, 1963.
- Guzman Arze, Estebán Arze, 1949.
- Haenke, don Tadeo, *Historia de Cochabamba*, 1799.
- Harris (O.), « El tiempo y la religiosidad aymara : Dios y el Inka », in Reunión anual de etnología, 1990, La Paz, p. 31-48.
- HARRIS (Olivia), « El tiempo y la religiosidad aymara : Dios y el Inka », in Reunión anual de etnología, 1990, La Paz, p. 31-48.
- HARRIS (Olivia), PLATT (Tristan), State Control and Social Response in the Andean World, report presented to the Economic Research Council of Great Britain, Londres, 1988.
- Harris, Olivia 1989. "The Earth and the State: The Sources and Meanings of Money in Northern Potosí, Bolivia," In *Money and the Morality of Exchange*. J. Parry and M. Bloch eds.. Cambridge UK: Cambridge University Press: 232-268.
- Basadre Jorge, La iniciación de la república [1929-30], Lima.
- Bedoya Ballivian (M.), Garcia Lanza, 1975.
- Bidondo Emilio A., Alto Perú : campañas militares (1809-1825), La Paz, 1989.
- Bidondo Emilio A., La guerra de la independencia en el Alto Perú, B.A., Circulo militar, 1979.

BIBLIOGRAPHIE

Cornejo Atilio, Trascendencia de la revolución de Chuquisaca y La Paz de 1809 en la historia del norte argentino, Buenos Aires, Bib. de la Acad. Nac. de Hist, vol. XXX, 1959.

Costa de la Torre (Arturo), Juana Azurduy, La Paz, 1981.

Díaz V. (Fernando), Campañas militares de Abascal, Sevilla, 1948.

Herreros de Tejada, El teniente coronel Goyeneche, Barcelona, 1923.

Bertonio (L.), Vocabulario de la lengua aymara, La Paz, CERES- IFEA-MUSEF, 1985 [1612].

Boureau (A.), L'aigle. Chronique politique d'un emblème, Paris, Cerf, 1985.

Bouysse (T.), Harris (O.), Platt (T.), Cereceda (V.), Tres reflexiones sobre el pensamiento aymara, La Paz, Hisbol, 1987.

Helms, Antonio Zacarías, *Viaje a la América meridional*, principia por Buenos Aires y Potosí hasta Lima, traducido del inglés, París, 1812.

HERREROS DE TEJADA, L., EL TENIENTE GENERAL D. JOSE MANUEL DE GOYENECHE, PRIMER CONDE DE GUAQUI, Imp. Oliva y Vilanova. Barcelona, 1923.

Historia social de las fuerzas armadas dirigida por M Hernández Sánchez Barba y M. Alonso Baquer (vols. II y III, Madrid, Alhambra, 1986).

J.-R. Aymes ("La guérilla dans la lutte espagnole pour l'indépendance [1808-1814]: amorce d'une théorie et avatars d'une pratique", *Bulletin Hispanique*, vol. LXXVIII [1976], pp. 325-349),

Jean-Louis Reynaud (*Contre-guérilla en Espagne [1810-1814]*, París, Economica, 1992).

John L. Tone, autor de una sugestiva monografía sobre la guerrilla en Navarra (*La guerrilla española y la derrota de Napoleón*, Madrid, Alianza Editorial, 1999).

José Luis Roca, El brigadier Francisco Xavier de Aguilera, del gobierno en Santa Cruz, Chiquitos y Mojos (1817-1825), Santa Cruz, 2002.

José María Iribarren dedicada a su más famoso guerrillero, *Espos y Mina* (Madrid, Aguilar, 1965-1967, 2 vols.).

Kantorowicz (E.), Mourir pour la patrie, Paris, PUF, 1984.

La acuñación de monedas en Potosí / director y editor, Wilson Mendieta Pacheco ; escriben Rubén Ruiz Ortiz ... [et al.] ; fotografías, Rolando Flores. Potosí [Bolivia] : Patrimonio Natural y Cultural de la Humanidad, 1995.

Albó (X.) éd., Raíces de América : el mundo aymara, Paris-Madrid, Alianza Editorial, 1988.

America latina : dallo stato coloniale allo stato nazione, Milan, 1988, 2 vol.

Bailey (F. G.), « Gifts and Poisons. The Politics of Reputation », Oxford, 1971.

Ballivian y Roxas, Archivo boliviano, Paris, 1872.

La alianza de dos monarquías: Wellington en España (Madrid, Museo municipal, 1988) y *Modern Studies of the War in Spain and Portugal, 1808-1814* (Londres, Greenhill Books, 1999), editada por Paddy Griffith como continuación de la obra clásica de Oman.

La España de Fernando VII de Miguel Artola (tomo XXVI de la *Historia de España* dirigida por Menéndez Pidal, Madrid, Espasa-Calpe, 1968; reeditado de manera independiente en 1999)

BIBLIOGRAPHIE

Lavaud (J.-P.), *L'instabilité politique de l'Amérique latine. Le cas de la Bolivie*, Paris, L'Harmattan, 1991.

Lluís Roura, « 'Guerra pequeña' y formas de movilización armada en la guerra de la Independencia: ¿Tradición o innovación? », *Trienio*, 36 [2000] pp. 65-93).

Lynch (J.), *Caudillos in Spanish America, 1800-1850*, Oxford, Clarendon Press, 1992.

Lynch (J.), *The Spanish American Revolutions, 1808-1826*, New York, 1973.

Manifestación histórica y política de la revolución de América y especialmente del Perú, escrita en Lima, Buenos Aires, 1818.

MARCHENA (Juan), *La institución militar en Cartagena de Indias, 1700-1810*, Escuela de Estudios Hispanoamericanos, Sevilla, 1982.

Marqués de la Concordia, *Memoria de su gobierno*, 1816, compilación de Odriozola, Lima, 1864.

Martínez (G.), « Los dioses de los cerros », *Journal de la Société des Américanistes*, lxxix, 1983, p. 85-115.

Medina, fray Juan, *Relación de las guerras civiles de Potosí dirigida a Felipe IV*, M. S.

Memoria sobre la revolución de la Paz en 1809, impresa en Bolivia.

Memorial sobre el estado de la real hacienda del Perú, Lima, 1726.

Mendiburu (M. de), *Diccionario histórico-biográfico del Perú*, Lima, 1931-1934.

Mendoza (G.), « Una crónica desconocida en la guerra de la independencia alto-peruana. El Diario del tambor mayor Vargas », *Revista de la Universidad San Francisco Xavier*, t. xvi, nos 37-38, Sucre, 1951, p. 199-301.

Mendoza (José Quintín), *Los recursos de la prov. de Ayopaya*, Cbba, 1888.

Miguel Artola ("La guerra de guerrillas", *Revista de Occidente*, 10 [enero 1964], pp. 12-43).

Miller, John, *Memorias de su hermano don Guillermo, general del Perú*, Londres, 1829.

Mitre (Bartolomé), *La montonera y la guerra popular*, « La Nueva Era », Montevideo, 11 fév. 1846, ed. fac-similé, acad. nac. de Hist., B.A., 1943.

Rosendo Gutiérrez (José), 16 de julio

Rosendo Gutiérrez (José), *Biografía de Murillo*.

Mitre, don Bartolomé, *Historia del general Belgrano*, Buenos Aires, 1859.

Molina (Plácido), *Guerra de independencia en Santa Cruz*, 1928.

Muñiz, don Pedro, deán de Lima, *Discurso sobre el servicio de los indios en las minas de azogue de Guancavelica, y de plata de Potosí*.

Muñoz Cabrera, *La guerra de los 15 años*, 1867.

O'Phelan (S.), *Rebellion and Revolts in Eighteenth Peru and Upper Peru*, Cologne-Vienne, 1985.

Pablo Casado Burbano, *Las fuerzas armadas en el inicio del constitucionalismo español*, Madrid, Edersa, 1982).

BIBLIOGRAPHIE

- Paz Soldán, don Mariano Felipe, *Hist`ria del Perú Independiente*, Lima, 1862.
- Pedro Pascual, *Curas y frailes guerrilleros en la Guerra de la Independencia* (Zaragoza, Diputación, 2000).
- Pezuela (J. de la), *Memoria de gobierno*, Séville, Instituto de Estudios Americanos, 1947.
- Phelan (J. L.), *The People and the King. The Comuneros Revolkution in Columbia, 1781*, Madison, 1978.
- Pinto (Manuel Maria), *La revolucion de la intendencia de La Paz*, 1942.
- Platt (T.), « Pensamiento Político aymara », in Albó (X.) éd., *Raices de América : el mundo aymara*, Paris-Madrid, Alianza Editorial, 1988.
- PLATT (Tristan), « The Andean Experience of Bolivian Liberalism, 1825-1902 », S. Stern (comp.), *Resistance, Rebellion ans Consciousness in the Andean World*, Madison, Univ. of Wisconsin, 1987, p. 280-323.
- Ponce Sanjines, documentos...
- Pruvonen, P., *Memorias y documentos para la historia de la independencia del Perú*, París, 1858.
- Ralph W. Nicholas, « Factions: a Comparative Analysis », *ASA Monographs num. 2, Political Systems and the Distribution of Power*, Londres, 1969.
- Ramallo (Miguel), *Batallas de la guerra de independencia*, 1913.
- RAMOS GAVILÁN (Alonso), *Historia de Nuestra Señora de Copacabana*, La Paz, 1976 [1621].
- René-Moreno (G.), *Ultimos días coloniales en el Alto Perú*, Santiago de Chile, 1902.
- Reyes Ortiz, *Los lanza*
- Romero del Prado, *Antonio de Castro*, 1941.
- ROSTOROWSY (María), *Estructuras andinas del poder*, Lima, IEP, 1983.
- San Juan (Felipe de), *Instruccion de guerrilla*, Lima, 1823.
- Sanabria (G.), *Murillo y la revolucion de 16 de julio*, La Paz, 1990.
- Sanabria Fernández (H.), *Prólogo de René-Moreno (G.)*, *La Audiencia de Charcas*, La Paz, Ministerio de Educación y Cultura, Biblioteca Popular Boliviana, 1970.
- Sanchez de Velasco (Miguel), *Memorias desde 1808*, Sucre, 1938.
- Sanchez Rossel, *Moto Mendes*, 1950.
- Santamaría, Daniel J. *Memorias del Jujuy colonial y del marquesado de Tojo: desarrollo integrado de una secuencia territorial multiétnica, siglos XVI-XVIII*. Universidad Internacional de Andalucía. Sede Iberoamericana Santa María de la Rábida.
- Sarmiento (D. F.), *Facundo*, Buenos Aires, 1845.
- Serna, el virrey don José de la, *Manifiesto contra el general español Olañeta*, Cuzco, 1824.
- Servicio Histórico Militar dirigida por Priego López (*Guerra de la Independencia, 1808-1814*, Madrid, San Martín, 1972-, 7 vols.).

BIBLIOGRAPHIE

Stern (S.) éd., *Resistance, Rebellion and Consciousness in the Andean Peasant World, 18th to 20th Centuries*, Madison, 1987.

Stevenson, W., *Historia de veinte años de residencia en el Perú y Chile*, Londres, 1825.

Torrente, don Mariano, *Historia de la revolución Hispanoamericana*, Madrid, 1829.

Urbano (E.), « Pachamama o la madre devoradora. El sacrificio de Kilku Warak'a alias Alencastre », *Andes et meso-Amérique. Culture et société, Études en hommage à Pierre Duviols*, Aix-en-Provence, 1991, vol. ii, p. 781-790.

Urbano (E.), *Wiracocha y Ayar. Heroes y funciones en las sociedades andinas*, Cuzco, 1981.

Urquidi (J. M.), *Figuras históricas: diputados altooperano en el congreso constituyente de Tucumán*, Cbba, 1916.

Urquidi, *Última revolución de Cbba 14/01/1825*, 1943.

URTON (Gary), *On the Crossroads of the Sky*, Austin, University Press, 1988.

Valle de Siles (M. E. del), *Historia de la rebelión de Tupac Catari, 1781-1782*, La Paz, Don Bosco, 1990.

Vargas (J. S.), *Diario de un comandante de la guerra de la independencia americana, 1814-1825*, transcripción, introducción e índices de G. Mendoza, Mexico, siglo XXI, 1982, 513 p.

Vazquez Machicado, *Obras completas*, La Paz, 1988 (7 vol.).

Verdevoye (P.) éd., *Caudillos, caciques et dictateurs dans le roman hispano-américain*, Paris, 1978.

Vicuña Mackenna, don Benjamín, *La revolución del Perú de 1809 y 1819*, Lima, 1860.

Abercrombie (Th. A.), *The Politics of Sacrifice: an Aymara Cosmology in Action*, Chicago, 1986.

Viedma, D. L., *Descripción geográfica y estadística de la provincia de Santa Cruz de la Sierra*.

Vittorio Scotti Douglas ("Spagna 1808: la genesi de la guerriglia moderna", *Spagna contemporanea*, ns. 18 [2000], pp. 9-31 y 20 [2001], pp. 73-167.

Weber (M.), *Économie et société*, Paris, 1971, Plon, 2 vol.

Zorilla (Ruben H.), *Extracción social de los caudillos, 1810-1870*, Buenos Aires, 1972.

Zuidema (T.), *Reyes y guerreros. Ensayos de cultura andina*, Lima, IEP, 1989.

ANNEXE

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1781

10 février Insurrection d'Oruro dirigée par Jacinto et Juan de Dios Rodríguez. La rébellion de la cité dure jusqu'en avril.

14 mars-15 octobre Les troupes de Tupac Catari assiègent La Paz qui compte alors 25 000 habitants. Plus de 10 000 meurent au cours du siège. Le siège est rompu, du 30 juin au 5 août, par la venue des troupes d'Ignacio Flores.

5 août Prise de Sorata par Andrés Tupac Amaru.

1785

22-23 juillet Émotion populaire à Chuquisaca. Arrestation du président Ignacio Flores envoyé à Buenos Aires pour y être jugé.

1796

28 octobre — Naissance à Oruro de José Santos Vargas.

1806

Occupation du Río de la Plata par une escadre anglaise.

1807

Deuxième invasion des troupes britanniques à Buenos Aires. Seconde victoire des milices porteñas conduites par Jacques Liniers, promu vice-roi.

1808

19 juillet Victoire du général Castaños sur l'armée française du général Dupont à Bailen.

26 août *Jura* à Fernando VII à Chuquisaca.

21 septembre Création d'une Junta gubernativa à Montevideo.

25 septembre Création de la Junte centrale à Aranjuez.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

16 décembre Installation de la Junte centrale à Séville.

1809

11 février Baltazar Hidalgo de Cisneros remplace Jacques Liniers à la tête de la vice-royauté du Río de la Plata.

25 mai L'audience de Charcas dépose le président García de León y Pizarro. L'audience désigne pour chef militaire le subdélégué de Yamparaez, Juan Antonio Álvarez de Arenales.

12 juillet La Paz déclare la guerre à Puno.

16 juillet Création d'une Junta tuitiva à La Paz.

10 août Création d'une Junte de gouvernement à Quito.

25 octobre À Irupana, bataille entre les troupes venues de La Paz sous le commandement de Victoriano Lanza et celle de la ville dirigées par l'évêque La Santa. Les révolutionnaires sont défaits. Goyenche rentre dans La Paz en vainqueur.

1810

13 juillet *Bando* du vice-roi du Pérou, José Fernando Abascal, séparant le Haut-Pérou de Buenos Aires pour le rattacher à Lima. Au même moment, la junte de Buenos Aires envoie un corps expéditionnaire de 1200 hommes dans le Haut-Pérou.

7 août Trois cents hommes sous le commandement de Francisco Rivero quittent Cochabamba pour Oruro.

31 janvier La première Régence s'installe à Cadix. La Junte centrale est dissoute, l'armée française envahit l'Andalousie. La ville de Cadix mène la résistance. Au point de vue américain, la métropole est soumise à la France.

2 août Massacre dans leur prison des responsables de la junte de Quito qui avaient été arrêtés. L'événement connait

14 septembre Cochabamba se prononce en faveur de la junte de Buenos Aires.

3 octobre Domingo Tristán devient *gobernador intendente* de La Paz, en remplacement de Juan Ramírez.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 6 octobre Oruro se joint au mouvement insurrectionnel.
- 13 octobre Le *capitán de fragata*, D. José de Córdoba, chargé par le président Nieto de l'avant-garde de la défense royaliste du Haut-Pérou à Tupiza se replie sur Cotagaita. Quelques jours plus tard, il remporte une éphémère victoire sur les troupes de Balcarce.
- 7 novembre Défaite des troupes royalistes de Córdoba contre celles de Balcarce à Suipacha. Les portes du Haut-Pérou sont ouvertes aux troupes de Buenos Aires. Dans la débandade des forces royalistes, le président Nieto et José de Córdoba sont fait prisonniers.
- 13 novembre La cité de La Plata, réunie en *cabildo abierto*, proclame son union avec les provinces du Río de la Plata.
- 16 novembre La Paz ouvre ses portes aux troupes de Buenos Aires après délibération du *cabildo* et convocation du peuple.
- 14 décembre Vicente Nieto, Francisco de Paula Sanz et José de Córdoba sont fusillés à Potosí.
- 12-13 décembre À La Paz, on procède à l'élection de représentants auprès de la junte de Buenos Aires.
- 17 décembre À Cadix, les Cortès exilent les membres de la première Régence.

1811

- 20 juin Bataille de Guaqui. Défaite des troupes de Buenos Aires et de leurs alliés qui se replient sur le nord argentin, dans les provinces de Salta et de Tucumán.
- 12 août Ignacio de la Pezuela devient secretario du *despacho de Gracia y Justicia* à Lima.
- 13 août Combat de Sipesipe, victoire du brigadier José Manuel Goyeneche qui marche sur Cochabamba. Goyeneche entre dans la cité, Estebán Arze prend la fuite et prépare sa revanche, Francisco Rivero se soumet et meurt peu de temps après.
- 15 août-28 septembre Siège de La Paz par les Indiens d'Ayo-Ayo, de Calamarca et de Sicasica, sous le commandement de Juan Manuel Cáceres, ancien *escribano de cabildo* de La Paz.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 26 août Les troupes de Puyerrédon quittent Potosi nuitamment avec le contenu des caisses du fisc. L'argent de la Casa de la moneda servira à réorganiser l'armée à Salta.
- 27 octobre Formation d'une junte de gouvernement à Cochabamba. Mariano Antezana en devient gouverneur; le commandement militaire est confié à Estebán Arze.
- 20 septembre José Manuel Goyeneche entre dans Potosi.
- 28 octobre Estebán Arze entre dans Cochabamba.
- 11 novembre Entrée dans La Paz des troupes indiennes de Mateo Pumacahua et de Manuel Choquehuanca, au service de l'armée royale, qui se livrent à divers pillages.
- 16 novembre Les Cochabambinos attaquent Oruro avec trois mille miliciens et plus de cinq mille Indiens de la province d'Arque. La résistance des habitants d'Oruro repousse l'assaut. José Santos Vargas suit les vaincus dans le bassin de Cochabamba.

1812

- 11 janvier Destitution de la deuxième Régence en Espagne. Constitution d'une troisième Régence le 21 janvier.
- 12 Janvier Bataille de Suipacha. Les royalistes de Picoaga sont victorieux des troupes argentines de Eustaquio Díaz Vélez.
- Mars Les troupes du caudillo patriote Francisco Monroy pénètrent dans Caracollo.
- Avril Le colonel Jerónimo Lombera, qui a participé à la répression des troupes de Tupac Catari en 1781-82, livre la bataille de Belén, près de Sicasica, contre deux mille Indiens. Incendie de Belén.
- Mai Le colonel Lombera fait incendier Yaco.
- 6 mai Entrée des troupes argentines de Díaz Vélez dans Potosi. Belgrano fait de Potosi son quartier général, confie le gouvernement de Cochabamba à Arenales et celui de Santa Cruz à Ignacio Warnes, qui fut son secrétaire lors de l'expédition au Paraguay (1811).
- 24 mai Rencontre des troupes d'Arze et de Goyeneche à Pocona. Victoire des royalistes.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 27 mai Après la dernière résistance de la Coronilla, Goyeneche entre dans Cochabamba.
- 2 juin Victoire des troupes royalistes du coronel Joaquin Rebuelta contre les insurgés.
- 27 juin Le colonel Juan Imaz entre dans Mohoza.
- 28 juin — Mise à sac des biens d'Andrés Vargas à Chacari par les troupes du colonel Juan Imaz.
- 3 juillet Juan Imaz capture José Miguel Lanza près de Palca.
- 13 juillet Juan Imaz rentre dans Mohoza, fait fouetter des *vecinos* et fusiller deux Indiens, dont l'*alferez* de Santiago.
- 24 septembre Victoire de Manuel Belgrano et de Martín Güemes à Tucumán. Arze, Padilla et Lanza participent à la bataille.
- 29 novembre Rafael Losada, subdélégué de Hayapaya, est massacré par les Indiens de sa circonscription sur le mont Amutara.
- 1813
- 5 janvier *Jura* de la constitution à Chuquisaca sur ordre du brigadier Juan Ramírez, intendant de La Paz et président intérimaire de l'audience.
- 17 février Querelle au sein de la guérilla à cause d'une femme. Mort du *protector de naturales* Escudero, l'un des premiers capitaines de guérilla.
- 20 février Victoire de Belgrano à Salta qui obtient la capitulation du brigadier Pío Tristan. Goyeneche qui proposait un accord avec Buenos Aires est destitué par Lima et remplacé par Joaquin de La Pezuela.
- 22 février Décret des Cortès abolissant l'inquisition.
- 8 mars Destitution de la troisième Régence en métropole. Désignation d'une quatrième.
- 8 juin Dionisio Lira est capturé à Ichoca par les Indiens de l'estancia Llocotansa. Il est fusillé à Oruro.
- 1^{er} octobre Bataille de Vilcapujio, défaite des troupes de Buenos Aires.
- 14 novembre Bataille de Ayohuma, seconde victoire royaliste.
- 1814**
- 29 janvier San Martín reconnaît Güemes pour général en chef de l'armée du Nord.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 4 mai Décret de Valencia. Ferdinand VII de retour en Espagne abolit l'œuvre des cortès et fait poursuivre les libéraux.
- 25 mai Victoire d'Arenales sur les forces royalistes à La Florida, près de Cochabamba. Il s'allie aux forces de Warnes. La province de Santa Cruz est désormais libéré des troupes royalistes. Pendant 18 mois, jusqu'à la défaite de Sipesipe, Arenales domine le territoire de Santa Cruz, Vallegrande, Cinti, Cochabamba et Chuquisaca, pendant que les forces royalistes restent dans l'expectative entre Tupiza et Cotagaita.
- 2 août Insurrection du Cuzco. José Angulo prend la tête de la cité qui envoie trois expéditions militaires en direction de Huamanga, de Moquegua-Arequipa, et de La Paz.
- 4 août Le brigadier Joaquin de la Pezuela évacue Salta, poursuivi par Güemes jusqu'à La Quiaca.
- 28 septembre Explosion des arsenaux de La Paz, occupée par les troupes du Cuzco sous le commandement de José Pinelo.
- 30 septembre José Rondeau, commandant des forces militaires argentines, nomme Güemes colonel.
- 26 novembre Mendizabal, subdélégué d'Ayopaya, attaque avec 16 fusiliers le noyau de la guérilla réfugié dans l'hacienda de Huallipaya près de Machaca, appartenant à José Buenaventura Zárate. Les guérilleros qui sont au nombre de dix-huit, dont un *moreno* et cinq Indiens, forment le premier noyau de la guérilla des Vallées.

1815

- 12 février À la suite d'un ordre de soulèvement général donné par le lieutenant colonel José Buenaventura Zárate, la guérilla attaque le subdélégué Mendizabal et occupe Palca jusqu'au 17 février.
- 17 février Le capitaine Pedro Alvarez réunit deux cents hommes à Lallave, sur les hauteurs de Morochata.
- 22 février Exécution du guérillero Millares.
- 25 février Deux cents hommes aux ordres du commandant Terrazas, venus de Cochabamba, rencontrent les forces de la guérilla à Lallave.
- 27 avril Arenales s'empare de Chuquisaca.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 6 mai Güemes est désigné gouverneur intendant de Salta par le cabildo de Salta.
- Mai Expédition du brigadier Javier Aguilera contre Lira.
- 21 mai Lira est défait à La Ramada, cinq de ses hommes faits prisonniers sont fusillés.
- 18 juin La troupe de Lira vient se joindre à celle d'Arenales après avoir mené ses propres combats dans les Vallées. Le 21, Arenales désarme Lira, et récupère ses hommes. Lira fait intervenir Rondeau en sa faveur.
- 28 octobre La nouvelle de Waterloo parvient à l'armée royaliste du Haut-Pérou.
- 17 novembre Lanza et Lira s'emparent d'Irupana.
- 29 novembre Défaite des troupes de Rondeau à Viloma ou Sipesipe. Arenales se replie sur Tucuman.
- Fin décembre Évasion du caudillo Miguel Mamani, condamné à mort par le subdélégué Oblitas à Palca.

1816

- 16 mars Conflit entre Rondeau et Güemes. Ce dernier mène désormais son propre combat sans tenir compte de l'autorité de Buenos Aires, qui traverse une période d'instabilité politique profonde.
- 20 mars Lira poursuit Oblitas qui lui a ravi sa maîtresse.
- 30 mars Oblitas fusille le capitaine de guérilla Pedro Terán à Palca.
- 3 avril Le subdélégué Francisco España entre dans les Vallées par Ichoca et Sihuas.
- 3 avril Fin du caudillo José Vicente Camargo. Le bataillon royaliste de Castro parvient à surprendre et anéantir la troupe de Camargo près de Culpina (partido de Cinti).
- 7 avril Le curé Andrés Vargas est capturé par les troupes du subdélégué España à Cavari.
- 13 avril Défaite d'un bataillon royaliste de cent-cinquante-huit hommes à Tacopaya, face au caudillo Serna qui passe les prisonniers par les armes.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 4 juin Le subdélégué España quitte Sicasica et rejoint Francisco Anglada venu d'Irupana pour une expédition de nettoyage dans les Vallées.
- 14 juin La troupe de Lira est surprise à Piñani par Anglada alors qu'elle se baignait dans le río.
- 16 juin Agustin Antezana, subdélégué de Quillacollo, se joint aux troupes d'Anglada à Pocusco. Lira et ses hommes trouvent refuge sur le mont Chicote.
- 21 juin Les guérilleros sauvés miraculeusement par le feu sur le mont Chicote.
- 9 juillet Première conspiration contre Lira. Serment solennel de Lira qui fait vœu de mourir pour la patrie.
- 18 août *Funcion grande* a Nuestra Señora de Icoya, protectrice de Lira, dans l'église de Mohosa.
- 21 août Agustin Antezana, subdélégué de Quillacollo, entre dans Tapacarí avec cent-vingt hommes.
- Août José Santos Vargas devient sous-lieutenant de Grenadiers
- Septembre Le général Pedro Antonio Olañeta et le colonel Juan Guillermo Marquiegui sont chassés de Tarija par les guérilleros.
- 1^{er} novembre Révolte des officiers de Lira qui parvient à s'imposer comme chef de l'Intérieur après des élections. La guérilla est aussitôt traquée par le subdélégué Antezana.
- 8 novembre Arrivée d'un officier du Cuzco, Eugenio Moreno, dans la troupe de Lira.
- 21 novembre Mort d'Ignacio Warnes au combat à Santa Cruz, contre Aguilera.
- 22 décembre Le gouverneur de La Paz, Sanchez Lima, entre dans les Vallées, par Yaco, avec six cents hommes. Il se réunit aux forces de Francisco España, venu de Sicasica. Leurs troupes parcourent la zone comprise entre Quime et Inquisivi, puis se dirigent vers Cavari et Mohoza qu'elles ravagent.

1817

- 4 janvier Lira s'empare de la troupe de Carpio.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 8 janvier Toutes les forces royalistes de La Paz, Sicasica, Hayopaya et Quillacollo (mille trois cents hommes) se coalisent contre les quatre-vingt-quatre hommes de Lira, sur le chemin de Mohoza à Morochata. Lira se replie sur les hauteurs de Mohoza, vers la pampa d'Oruro. Ne parvenant pas à passer, il redescend sur le río. Les royalistes s'emparent de son camp.
- 9 janvier Dispersion générale des forces de Lira, encerclées et privées du soutien de la *indiada*, terrifiée par Sanchez Lima.
- 12 février Bataille de Chacabuco. L'armée des Andes, sous le commandement de San Martín, s'avance sur Santiago-du-Chili.
- 15 avril Capitulation des forces royalistes de Tarija. La ville est prise par le caudillo Araoz de La Madrid, avec six cents hommes et deux canons. Au même moment, les forces royalistes comptent peu de forces à Cinti, encore moins à Cotagaita, à San Lucas, et à Potosi même où la garnison est formée pour la plupart de nouvelles recrues. L'armée royale cantonnée à Jujuy et Salta est coupée depuis deux mois de toute communication avec Ricafort qui se trouve à Tupiza.
- 16 avril Les troupes de La Serna arrivées à Salta, sont contraintes de l'évacuer le 4 mai.
- 15 avril Victoire d'Araoz La Madrid, de Francisco de Uriondo et d'Eustaquio Mendes contre Mateo Ramirez et Andrés Santa Cruz à La Tablada de Tolomosa. Les patriotes s'emparent de Tarija.
- 21 avril Ricafort essaie de percer le blocus imposé par les guérillas en marchant sur Cinti avec deux cents grenadiers.
- 25 avril Grand combat des forces de Lira devant Inquisivi.
- 18 mai Rencontre près de Tapacari, la troupe de Lira tue cinq Espagnols du bataillon de Extremadura.
- 23 mai Les forces de Chinchilla, vingt-cinq cavaliers, se joignent à celles de Lira à Chuñavi, entre Machaca et Palca.
- 21 mai La Madrid se présente devant Chuquisaca avec six cents hommes et deux canons. Le royaliste Vivero ne dispose que de cent-trente hommes et quelques civils armés.
- 18 juin Lira envoie Pascual Garcia et un détachement de soixante hommes faire la récolte de coca à Cañamina.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 9 août Lira avec cent hommes armés et mille quatre cents Indiens encercle l'ennemi établi à Cavari.
- 17 septembre Offensives royaliste dans les Vallées ; les garnison de Mizque et d'Arque se réunissent à celles de Cochabamba.
- 15 décembre Mort du commandant Lira, assassiné par certains de ses officiers dirigés par le groupe des *cuzqueños*. Santiago Fajardo le remplace à la tête de la guérilla.
- 24 décembre Pedro Antonio Olañeta informe La Pezuela que Belgrano, cantonné à Tucumán depuis la défaite de Viluma, a dû envoyer des forces contre Santiago del Estero et Córdoba qui se sont soulevées contre lui.

1818

- Début de l'année L'armée royaliste est cantonnée à Suipacha.
- Début février Le colonel Aguilera écrase les caudillos Vaca et Rocha dans les monts de Toco à cinq lieues de Santa Cruz. Mort de Vaca.
- 8 février La Pezuela reçoit de l'intendant de Cochabamba l'information « *da parte de haber muerto en Ayopaya el famoso caudillo Lira de un pistoletazo que por tomar el mando le dió su segundo* ».
- 12 février Proclamation de l'indépendance du Chili.
- Mars Expédition de Pedro Antonio Olañeta contre le chef de gauchos Pedro Arias à Jujuy. Au même moment, Belgrano est à Tucumán avec deux mille hommes et Güemes à Salta avec deux cents hommes et de l'artillerie.
- 15 mars Exécution de Pedro Marquina à Mohoza. Chinchilla devient commandant de la guérilla, la mort de Lira est vengée, Santiago Fajardo se retire momentanément de la guérilla.
- 18-28 mars Les forces royalistes investissent les Vallées par Oruro, Cochabamba et Sicasica.
- 5 avril Bataille de Maipu au Chili.
- 18 avril-10 mai Nouvelle expedition royaliste à Mohoza.
- Mai Défaite des caudillos Serna et Curito.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 20 juin Le gouverneur de Cochabamba part à l'attaque de Chinchilla et de Gandarillas qui occupent Cocapata et Tapacari. Gandarillas vaincu, sa troupe dispersée se réfugie dans la zone montagneuse d'Icavi.
- 10 juillet Nouvelle entrée des forces royalistes, dirigées par Lopez et Carlier, à Icoya.
- Octobre Le quartier général de l'armée royale est à Tupiza d'où elle entreprend des expéditions en direction de Mojo et de Tarija. La Province de Charcas a été purgée des guérillas grâce à l'action de La Hera. Seule la province de Cochabamba continue de résister.

1819

- 28-30 avril Mille huit cents hommes sont cantonnés à Oruro sous le commandement du colonel Jerónimo Valdes.
- Mai Expédition du colonel Ponferrada contre les caudillos de la province d'Arque, Centeno, Mamani et autres.
- 25 mai Pezuela donne l'ordre à La Serna de concentrer ses forces à Oruro et Sicasica afin d'en finir avec Chinchilla et les autres caudillos des Vallées.
- 6 juin le colonel Poau Santa Cruz quitte Cochabamba avec six cents hommes et entreprend une expédition dans les Vallées.
- 7 juin Le colonel Germán a attaqué Chinchilla près de Palca et l'a vaincu sans avoir subi la moindre perte, selon les mémoires de La Pezuela. Version différente de Vargas : l'action se passe le 8, les royalistes perdent 12 morts et 8 blessés, ils sont commandés par le colonel Poau Santa Cruz.
- 12 juin Expédition de Baldomero Espartero à Inquisivi avec 800 h. Vers la même date, défaite de Centeno.
- 28 juin Agustin Antezana capture soixante-dix guérilleros sur les hauteurs de Leque.
- 12 juillet — Nouvelle expédition dans les vallées du colonel Joaquin Germán ; nouvelle victoire, dispersion des rebelles.
- 31 juillet le commandant du bataillon de la Reina, Manuel Ramirez, attaque à Ayquile les caudillos Cueto et Centeno qui y avaient établi leur QG. Les guérilleros sont vaincus.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- Juillet Baldomero Espartero attaque Chinchilla à Tupuyo.
- 5 juillet Le subdélégué de Tapacari, Agustin Antezana, attaque l'estancia de Tallija, près de Tapacari, Miguel Mamani est fait prisonnier.
- 29 juillet Espartero attaque Chinchilla à Machacamarca. Chinchilla est battu.
- 6 août José Santos Vargas est promu lieutenant de cavalerie.
- 20 septembre Un Indien de Capiñata apporte des nouvelles et des ordres de Martin Guêmes à Chinchilla qui se trouve à Cavari. C'est ainsi que se diffuse la nouvelle de l'indépendance argentine et du congrès de Tucumán.
- 26 septembre Expédition du bataillon de la Reina, contre les caudillos de la province de Mizque.
- 8 octobre Depuis Sicasica, huit cents hommes se dirigent vers Cavari par Ichoca sous le commandement de Gerónimo Valdés.
- Septembre-octobre Plus de deux mille royalistes ratissent les Vallées. La guérilla doit se disperser et cacher ses armes, confiées à José Santos Vargas.
- Octobre-novembre Le total des troupes royalistes en expédition dans les Vallées s'élève à quatre mille hommes. La guérilla se disperse à nouveau.
- 30 novembre-15 décembre Chinchilla, que l'on croit mort au court d'un combat, parvient à survivre dans un ravin de la zone d'Arcopongo.

1820

- 27 mars Entrée de Benavente avec huit cents soldats du roi à Ichoca.
- 8 mai Le général Juan Ramirez part de Tupiza pour envahir Salta.
- 7 juin Pezuela informe le general du Haut-Pérou du pronunciamiento libéral qui a eu lieu à Cadix le 1^{er} janvier.
- 10 juin Fermin Mamani est exécuté sur ordre de Carlos Bolaños qui passe au roi.
- 20 Juin Miguel Mamani est capturé à Morochata par les forces de Lezama et d'Asua, et exécuté.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

12 juillet Pezuela est avisé par l'ambassadeur de Grande-Bretagne que Ferdinand VII a prêté serment à la constitution de Cadix. Le 14, le vice-roi en informe Cuzco et le Haut-Pérou.

Août Capture et exécution de José Domingo Gandarillas.

7 septembre Débarquement de l'armée de San Martín à Paracas, sur la côte péruvienne.

20 octobre – 27 novembre Conspiration manquée de la garnison d'Oruro, Mariano Mendizabal, commandant du bataillon de la Reina passe à la guérilla le 1^{er} décembre

30 octobre L'armée de San Martín débarque à Ancón et avance sur Lima.

1821

13 février Lanza arrive dans les Vallées depuis Salta, envoyé par Güemes avec une escorte de quatre hommes

13 mars Lanza fait arrêter Chinchilla à Machaca. Il le fait fusiller le 21 mars.

23 mars Lanza commence à réformer la division.

Mars José Santos Vargas devient capitaine.

3 mai Depuis Cochabamba, Lezama et Asua entrent dans les Vallées avec quatre cents hommes.

24 mai Le *cabildo* de Salta se prononce contre Güemes et certains de ses membres prennent contact avec Pedro Antonio Olañeta.

7 juin Les troupes royalistes de Gerónimo Valdes occupent Salta.

17 juin Mort de Güemes.

23 juin Expédition à Irupana de la guérilla, depuis Palca. Prise d'Irupana le 28.

3 juillet Echech d'un complot de la garnison royaliste d'Oruro et de Sicasica. Mais la nouvelle de la présence de San Martín à Lima s'est répandue. Le 4 juillet, cinq officiers, vingt-huit soldats et un tambour rejoignent la guérilla à Machaca.

8 juillet Asua quitte Cochabamba avec trois cents hommes pour entrer dans les Vallées.

12 juillet Entrée de San Martín à Lima.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 17 juillet Combat sur les hauteurs de Palca, à Chuñavi, entre les forces de Lanza et celles d'Asua. Défaite de la guérilla que Vargas attribue à une erreur tactique de Lanza.
- 28 juillet Proclamation de l'indépendance du Pérou par San Martín. À ses côtés, le marquis de Montemira.
- 3 octobre Le colonel royaliste Mariano Ramirez entre à Cavari depuis Inquisivi avec mille deux cents soldats.
- 3 novembre Début de l'expédition d'Aguilera à la suite du défi du Lion de Santa Cruz contre l'Aigle d'Ayopaya. Aguilera quitte Cochabamba avec huit cents hommes, et se dirige vers Lallave. Le 4, il est à Morochata, le 5 à Chinchiri, le 6 à Palca où il reste jusqu'au 8. Il se dirige ensuite vers Chullpani où il reste trois jours. Le 12, vaincu par les Indiens des Vallées, il s'en retourne vers Cochabamba.

1822

- 2 janvier Soulèvement patriote à Potosi, dirigé par les *tenientes coroneles* Salgado et Casimiro Hoyos. La mutinerie est écrasée le 12 janvier.
- 17 avril Lanza lance une nouvelle expédition à Irupana. La ville est prise le 25. La garnison se rend.
- Avril Vargas est capturé par le subdélégué Antezana à Quillacollo. Il s'évade au bout de 19 jours.
- 12 mai Lanza reçoit à Yaco un émissaire de La Serna, Dr. José Maria Lara, qui lui propose une trêve de 40 jours, en lui assurant que l'adoption de la constitution de Cadix amorce une indépendance progressive et pacifique de l'Amérique.
- 25 mai Les Vallées célèbrent l'anniversaire de l'indépendance de l'Argentine.
- 25 juin Lanza rompt la trêve passée avec l'armée constitutionnaliste. Alors que la guérilla ne compte que 400 hommes, il doit faire face à une attaque combinée plus de 2000 soldats venus de La Paz, de Sicasi-ca et de Cochabamba.
- 26 juillet Entrevue de Guayaquil entre San Martín et Bolívar. Ce dernier conduira seul la fin du processus d'indépendance en Amérique du Sud.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Juillet-août Lanza est poursuivi. Les Vallées sont désorganisées par son imprudence et l'absence de commandement. La guérilla ne récupère pas avant le 16 janvier 1823 de l'erreur commise par Lanza.

2 septembre L'ennemi arrive à Pocusco. Vargas trouve refuge sur le mont Chicote avec sa famille.

20 septembre : San Martin se démet de ses fonctions à Lima.

1823

2 février Lanza passe ses troupes en revue : 300 hommes et 50 fusils de rechange.

21 février Mort de Juan Bautista Ayllon, fusillé sur ordre de Lanza.

5 avril Entrée des troupes de Lezama et Asua à Palca, venant de Morochata.

8 mai Vargas est nommé commandant de Mohosa.

8 août Les forces de Santa Cruz et de Gamarra, appuyées par celles de Lanza, s'emparent de La Paz.

10 août Lanza s'empare de Luribay, partant de Machaca. Vargas se joint à lui. La guérilla se compose alors de 400 à 500 hommes armés. Au même moment, l'armée de Gamarra se trouve à Viacha avec 2500 soldats. Lanza est fait général par le président du Pérou, Riva Agüero.

23 août Vargas entre dans Oruro à la tête de sept cents hommes, et se présente au général Gamarra.

25 août Bataille de Zepita, victoire de Santa Cruz sur le général Valdés.

25 août Les officiers de la guérilla s'installent à Cochabamba dont Lanza a fait son QG. À son départ de la ville, le 3 septembre, il désigne José Miguel de Velasco comme président de la province de Cochabamba.

1^{er} septembre Bolívar arrive à Lima.

8 septembre Lanza et ses forces s'en vont rejoindre Gamarra et Santa Cruz à Oruro. La patrie compte trois généraux et 4 800 hommes, face aux 3 500 hommes des armées de La Serna.

15 septembre Retraite sans combat de l'armée de Santa Cruz.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 16 septembre La Serna entre dans Oruro avec 5 800 hommes sans avoir essuyé un coup de fusil.
- 21 septembre Lanza se replie sur Calamarca puis Luribay avec 600 hommes. Il parvient à Inquisivi le 29. Pendant ce temps, les royalistes s'emparent de La Paz, et l'armée d'Olañeta, passant par Río Abajo, rentre dans les Yungas et prend la route des Vallées.
- 9 octobre Olañeta est à Inquisivi.
- 10 octobre Olañeta passe à Capiñata. Lanza quitte Palca.
- 12 octobre Lanza rentre à marche forcée à Morochata. Les Indiens récupèrent les trainards et les blessés.
- 16 octobre Défaite de Lanza devant Olañeta à Falsuri, près de Quillacollo.
- 24 octobre Lanza se replie sur Palca. Les forces d'Olañeta poursuivent les fuyards et ratissent les Vallées jusqu'à la fin novembre.

1824

- 29 février Les royalistes occupent à nouveau Lima.
- 18 mars Vargas reçoit un émissaire royaliste venu négocier avec Lanza, José Hilarion Rodriguez Camacho, curé d'Oruro ; il l'héberge chez lui puis il l'escorte à Machaca. Gerónimo Valdes propose à Lanza de prêter serment à la constitution de Cadix et de faire front commun contre Olañeta.
- 25 mars Valdés entre dans les Vallées avec 800 hommes. Il séjourne à Pucusco, puis à Machaca où il retrouve Lanza. Mais Valdés tombe malade. Il reste à Mohoza jusqu'au 25 mai, puis retourne à Cochabamba.
- 28 mars La Hera quitte Cochabamba avec 800 hommes dans le but de capturer Lanza. Lanza parvient à s'échapper malgré des pertes lourdes.
- 30 mars La Hera se dirige vers Palca où se trouvent España avec 300 hommes, Manuel Ramirez avec 800 hommes, Asua avec 300 hommes, et la troupe de Valdes, soit 2 200 hommes contre 500. Lanza se réfugie à Arani déguisé en commerçant.
- Fin avril Lanza est traqué, les villages ravagés par l'armée constitutionnelle.
- 26 juin Capture de Lanza par un officier de l'armée constitutionnelle.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 30 juin Lanza, prisonnier à la forteresse d'Oruro, est contraint de donner l'ordre aux Vallées de ne pas réagir. L'anarchie s'installe dans les Vallées que se disputent trois chefs : Párraga, Bustamante et Rodriguez.
- 6 août Bataille de Junín. Défaite du général Canterac devant l'armée de Sucre.
- 9 septembre Vargas parvient à débarrasser Mohosa de Bustamante.
- 14 septembre Vargas vient aux ordres de Párraga, tandis que Bustamante et Rodriguez sont aux arrêts.
- 30 septembre Le subdélégué de Sicasica, Francisco España, fait libérer Lanza sur ordre de Valdes dont les troupes partent pour le Pérou, en renfort de celles du vice-roi La Serna.
- 6 octobre Entrevue de Lanza et de Valdes à Oruro. Lanza accepte de rassembler la division des Aguerris et de se battre contre Olañeta.
- 12-17 octobre Lanza se rend à La Paz.
- 18 octobre Lanza revient dans les vallées en passant par Quime et Tres Cruces.
- 25 octobre *Proclama* de Lanza aux Vallées (voir p. 147).
- 8 novembre Lanza envoie son second Calorio auprès d'Olañeta, à Cochabamba, pour négocier un accord. Il y reste jusqu'au 20.
- 23 novembre Lanza part pour Irupana.
- 29-30 novembre Le second de Lanza, Calorio, a des entretiens avec Asua à Palca et se rend ainsi suspect.
- 2 décembre Calorio, placé aux arrêts par Lanza, se suicide.
- 9 décembre Bataille d'Ayacucho. L'armée royale capitule.
- 11 décembre Casimiro Olañeta vient proposer un pacte à Lanza de la part de son oncle Pedro Antonio Olañeta. Signature du *tratado de Cavari* par lequel Lanza s'engage à se battre aux côtés d'Olañeta contre l'armée constitutionnelle, au cas où les forces de Bolívar seraient vaincues au Pérou.
- 23 décembre De premiers bruits de la victoire d'Ayacucho parviennent jusqu'aux Vallées.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 28 décembre Confirmation de la victoire d'Ayacucho, mais des doutes subsistent.
- 31 décembre Un émissaire parvient à Cavari : la nouvelle d'Ayacucho est sûre.
- Fin décembre Le colonel et subdélégué Francisco España s'empare de la caserne de La Paz et proclame la constitution de Cadix. Rapidement chassé par le colonel Macías, partisan d'Olañeta, España se réfugie à Puno, auprès du brigadier Maroto. Apprenant la nouvelle d'Ayacucho, España se dirige vers Tipuani en direction du Brésil, abandonnant ses troupes à Maroto.
- Fin décembre Agitation dans les îles de Puno, qui servaient de camp de détention pour les prisonniers militaires de l'armée royale. Le commandant Francisco Anglada, subdélégué des Yungas, est gagné au projet de soulèvement des détenus, mais la conspiration est découverte par Maroto qui condamne à mort Anglada et ordonne de le faire fusiller dans l'île, devant les détenus. Mais les Indiens libèrent les prisonniers. Anglada est sauvé. L'un des détenus, le général Alvarado, prend le commandement, Maroto est désarmé et part aussitôt pour Arequipa, Anglada se joint aux troupes patriotiques. Six jours plus tard, le colonel Castro, l'un des détenus, et le commandant Anglada se dirigent vers La Paz à la tête de 800 patriotes.

1825

- ? janvier Lanza quitte son QG de Machaca pour La Paz, en passant par les Yungas.
- ? janvier La division des Aguerris entre dans La Paz. Lanza se proclame aussitôt président du département de La Paz et prend les premières mesures de gouvernement. Il s'assure, notamment, du contrôle de la trésorerie.
- 1^{er} février Sucre et *el ejército libertador* sont à Puno.
- 5 février Les troupes d'Olañeta sont toujours en vue de La Paz.
- 7 février Lanza entre dans La Paz où il accueille Sucre.
- 8 février Castro et Anglada entre dans La Paz avec leur troupe.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 9 février Les troupes de la patrie se rendent à Oruro sous le commandement de Castro. Décret de Sucre convoquant un congrès national.
- 12 mars Sucre rentre dans Oruro.
- 2 avril Mort d'Olañeta sur le champ de bataille de Tumusla.
- 10 juillet Réunion de l'assemblée constituante à Chuquisaca.
- 6 août Proclamation de l'indépendance de la República Bolívar.
- 18 août Entrée de Simón Bolívar à La Paz.

1826

- 10 janvier Bolivar quitte Chuquisaca. Le 2 février, il s'embarque à Arica, le 10 février, il est de retour à Lima.
- 26 mai Sucre désigné président par délégation de Bolivar.
- 19 novembre Proclamation de la *Constitución bolivariana*.

1827

- 24 décembre — Soulèvement de la garnison colombienne de La Paz.

1828

- Début janvier Le commandant de Yaco, Narciso Portilla, fait des offres de service à Gamarra. Il est nommé *coronel del ejército volante del Perú*.
- 20 février Arrivée à Mohoza de Juan Lira, frère d'Eusebio Lira, qui cherche à rassembler la *indiada* en faveur du parti de Gamarra. Il n'y parvient pas.
- 26 février Juan Lira passe à Parutani sans plus de succès.
- 1^{er}-5 mars Juan Lira est à Inquisivi.
- 5 mars Rencontre de Gamarra et de Sucre sur le Desaguadero.
- 8 mars Vargas est chargé par le gouverneur de la province de Sicasica de poursuivre Juan Lira et de rétablir l'ordre dans les Vallées. Il se met en route le 9.
- 10 mars Vargas parvient à Cavari. Il rassemble quinze cavaliers pour se rendre à Sihuas.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 14 mars Vargas rentre chez lui bredouille. Dans la nuit, il échappe à deux soldats envoyés par Juan Lira, et s'enfuit à Palca.
- 20 mars Vargas s'est installé à Oputaña où il est arrêté le 24 par les partisans de Gamarra.
- 22 mars Des partisans de Gamarra, dirigés par Copitas, un ancien officier de la guérilla, entrent dans Mohosa. Ils sont arrêtés le lendemain et conduits à Oruro.
- 18 avril Mutinerie du régiment des Granaderos de Colombia à Chuquisaca. Sucre est blessé au bras, José Miguel Lanza meurt de ses blessures au bout de quelques jours.
- Début mai La troupe des gamarristes dirigée par Portilla parcourt les Vallées et recrute des partisans.
- 26 mai Gamarra est à Caracollo. Il y rencontre ses partisans des Vallées.
- 27 mai La troupe de Juan Lira est à Palca.
- 28-30 mai Portilla et Pacheco sont à Tapacari. Une partie de leur troupe part en expédition punitive contre José Manuel Antezana, à Calliri, et met sa maison à sac.
- 3 juin Les troupes péruviennes parviennent à Paria.
- 3 juin À Palca, les partisans de Gamarra se donnent Portilla pour chef. Vargas est aux arrêts dans la caserne. Portilla parle de le faire fusiller et l'envoie *en capilla*. Après un simulacre de procès, Vargas parvient à sauver sa peau.
- 6 juillet Le traité de Piquiza met fin à l'aventure de Gamarra. Il prévoit la sortie des troupes étrangères de Bolivie, Colombiens comme Péruviens. Mais l'armée péruvienne reste à Potosi en attente de la réunion d'une nouvelle constituante, cantonnée aux frais de la Bolivie.
- 2 août Sucre renonce à la présidence. Gamarra entre dans Chuquisaca.
- Fin août Vargas revient chez lui.
- 17 octobre Gamarra rentre à Arequipa.

GLOSSAIRE

Alcalde : président du cabildo désigné chaque année, exerce les fonctions d'un juge de paix.

Anansaya : moitié supérieure d'une communauté indienne, composée de plusieurs ayllus.

Arrendero (arrendamiento) : la plupart des propriétés de vastes dimensions étaient louées à des entrepreneurs (arrenderos) qui les sous-louaient à de petits exploitants indiens et métis moyennant un fermage et des services.

Audience : instance administrative et judiciaire, formée de magistrats (oidores), ayant à sa tête un président. Son rayon d'action pouvait être très vaste en Amérique (la Bolivie est issue de l'audience de Charcas). Les conflits fréquents entre présidents et auditeurs pouvaient entraîner des crises politiques graves.

Ayllu : lignage d'une communauté indienne, partageant de mêmes ancêtres et de mêmes cultes.

Bandolero : bandit de grands chemins.

Cabildo : municipalité d'ancien régime, formée de regidores, présidée par un alcalde. Exerce des fonctions administratives, économiques et de justice.

Cabildo abierto : en période de crise, réunion des vecinos appelés à se prononcer sur les mesures à prendre dans l'intérêt de la cité.

Cacique : chef d'un lignage indien, dirigeant d'une communauté ou d'une chefferie. Dans le Haut-Pérou, certains lignages de caciques se sont maintenus à jusqu'à l'époque républicaine (Siñani, Cusicanqui, Guarachi...). À la fin du XVIIIe siècle, de faux caciques s'introduisent dans les communautés.

Cerro : sommet.

Cholo/cholada : au sens contemporain, désigne un Indien qui a quitté la glèbe pour entamer un processus d'ascension sociale. Le terme désigne aussi une catégorie fiscale qui apparaît au XVIIIe siècle, dans le bassin de Cochabamba, à la suite des réformes qui visaient à empêcher l'évasion fiscale d'Indiens cherchant à se faire passer pour métis afin d'échapper au tribut.

Compadre/compadrazgo : parenté symbolique, parrainage, qui établit un double lien entre le parrain et son filleul, entre le parrain et les parents de l'enfant. Alors que le parrainage perd de son importance en Europe occidentale, où il est apparu, le compadrazgo accroît son importance en Amérique et s'étend à d'autres domaines que le baptême (mariage, études, etc.).

Encomienda : institution apparue avec la conquête, qui rappelle la *comendatio carolingienne*. En échange de sa protection et du soin qu'il prendra à leur évangélisation, un conquistador se voit confier la charge d'un village, d'une communauté ou d'un groupe ethnique dont il pourra mobiliser la force de travail à son service. La plupart des encomiendas, qui étaient destinées à être héréditaires, furent limitées à la durée d'une vie. Cer-

GLOSSAIRE

taines survécurent cependant jusqu'au début du XIXe siècle. Celle du marquis de Tojo était l'une des plus vastes d'Amérique.

Fundidor : employé de la Casa de la Moneda (hôtel de la monnaie) chargé de fondre le métal précieux.

Galga : bloc de pierre lancé depuis les hauteurs sur l'ennemi placé en contrebas. Il s'agit d'une technique guerrière propre aux troupes indiennes.

Hacendado : propriétaire ou exploitant d'hacienda.

Hilacata : autorité d'une communauté indienne.

Holisme : anglicisme, désigne une conception sociale qui ne sépare pas les domaines privé et publics, le religieux et le profane, fondée sur la reconnaissance de hiérarchies héritées. S'oppose à l'individualisme moderne.

Indiada : la collectivité indienne, employé souvent dans un sens péjoratif.

Intendant : institution mise en place dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, sur le modèle français. Les fonctions multiples de l'intendant devaient permettre une administration plus efficace des provinces.

Juicio de residencia : sous l'ancien régime, enquête menée à la fin des fonctions d'un administrateur pour déterminer s'il n'avait commis d'abus ou s'il s'était livré à des actes de corruption.

Junta : assemblée désignée en temps de crise selon des modalités représentatives ou non. Au XIXe siècle, les juntas étaient composées de notables, chefs naturels de leur société. Au XXe siècle, les juntas militaires s'imposent.

Majorat (mayorazgo) : propriété foncière inaliénable attribuée au premier-né d'un lignage dont le majorat garantit la pérennité.

Monte : végétation dense et épineuse que l'on trouve vers 2000 m d'alt. dans les Andes.

Montoneras (montoneros) : troupes irrégulières qui apparaissent dans le Río de la Plata et forment les premiers noyaux des troupes de guérillas. Après l'indépendance, elles se forment au service d'un caudillo et participent aux guerres civiles.

Originario : membre d'une communauté indienne qui dispose de la propriété ou de l'usufruit de terres importantes, et paie à ce titre un tribut supérieur à celui des agregados ou des forasteros.

Parcialidad : moitié d'une communauté indienne.

Partida : bande de guérilleros.

Pasar a capilla (o en capilla) : un condamné passait sa dernière nuit en chapelle. Pasar a capilla devient ainsi synonyme de condamnation à mort.

Peón : journalier ou serf d'hacienda.

Porteños : habitants du Río de la Plata. Désigne les habitants de Buenos Aires.

Puna : steppe d'altitude dans les Andes, située entre 4000 m et 5000 m.

GLOSSAIRE

Subdélégué : fonction créée en même temps que les intendances. Le subdélégué administre un partido. Ses attributions sont multiples (administratives, économiques, et militaires).

Tambo : à la fois entrepôt et auberge, hérité de l'empire inca. Le tambo marque une étape obligée sur les routes commerciales.

Tata : dénomination indienne du prêtre

Urinsaya : moitié inférieure de la communauté indienne.

Vecino : membre de la commune, doté de droits notamment sur les biens collectifs) et de devoirs (celui de participer à la défense commune en cas de danger).

TABLEAU DES VALLÉES VERS 1800

La province d'Ayopaya (outré la paroisse de Leque)

Villages	ESPAGNOLS	MÉTIS	MULÂ-TRES	IN-DIENS	NOIRS	TOTAL	REVENUS DE LA CURE (PESOS)	TRIBUT (EN PESOS)
Morochata	421	936	200	188 7	2	3446	2500	1693
Palca	349	342	31	870	0	1592	2500	925
Machaca-marca	198	80	8	91	0	1197	1500	750
Charapaya	246	104	8	917	0	1275	500	831
Leque	61	31	0	103 5	0	1127		
Choquecamata	100	197	42	422	0	761	300	506
TOTAL	1375	1690	289	522 2	2	9398	7300	4705

Source : Francisco de Viedma, Descripción geográfica y estadística de la provincia de Santa Cruz, Col. De Angelis, Buenos Aires, 1836.

Selon Vargas, la guérilla contrôle, à la fin de 1817, les paroisses de :

Sicasica	Yungas	Ayopaya
Mohosa	Suri	Palca
Cavari	Circuata	Machaca
Ichoca		Morochata
Inquisivi		Charapaya
Yaco		Choquecamata
Quime		Leque
Capiñata		Calchani
Colquiri		Yani
Haraca		

Peuplement des partidos d'Ayopaya, Sacaba, Tapacari, Arque, Tarata et Mizque

Curatos	E s- pañoles	Mesti- zos	Cho- los	Mula- tos	I n- dios	N e- gros	T O- TAL	Curé	Tri- but
Morochata	421	936		200	188 7	2	344 6	250 0	169 3
Palca	349	342		31	870		159 2	250 0	925

GLOSSAIRE

Machaca	198	80		8	91		7	119	150	750
Charapaya	246	104		8	917		5	127	500	831
Leque	61	31			103		7	112		
TOTAL Ayopaya	1275	1493		247	480	2	7	863	700	419
					5					
SACABA	1149	2093		227	338	1	3	685	500	411
CHOQUE-CAMATA	100	197		42	422			761	300	506
TOTAL Sacaba	1249	2290		269	380	1	4	761	530	462
					5					
TAPACARI	339	259	206	44	684	3	4	769	700	116
CALLIRI	507	1148	153	73	153	5	4	342	250	198
SIPESIPE	419	791	218	166	201	9	0	362	500	275
QUILLACOLLO	1343	2902	230	344	140	0	3	632	500	177
EL PASO	154	295	78	148	123	0	5	109	300	157
TIQUIPAYA	510	888	922	287	173	0	2	434	584	281
TOTAL Tapacari	3272	6283	180	1062	147	17	98	264	230	225
Viedma			7		70			84	35	
								273		
								08		
ARQUE	398	732	704	42	404	9	9	592	400	396
COLCHA	398	732	74	42	401	9	9	592	500	558
CAPINOTA	217	649	331	135	243	5	7	512	350	316
CARAZA	346	1529	0	278	297	3	7	512	350	309
TOTAL Arque	1359	3642	110	497	134	26	12	221	160	158
			9		61			00	06	
TARATA	3971	4156		775	692	0	26	158	700	981
PARREDON	567	1628		491	311	0	2	580	300	
PUNATA	1332	4350		612	341	27	2	973	600	359
ARANI	803	2058		488	290	3	6	625	400	320
					4			0	9	

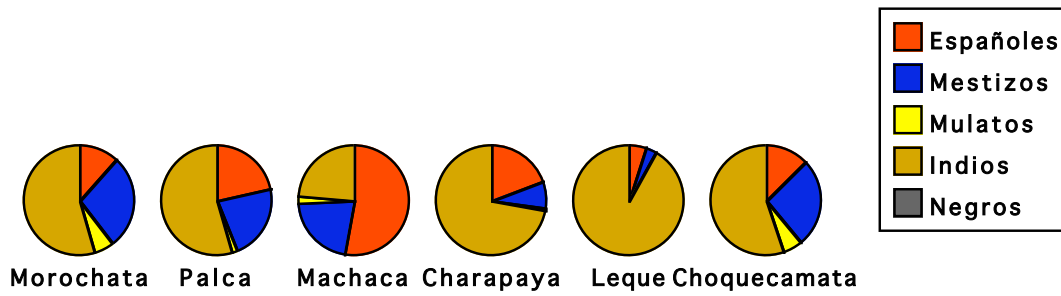
GLOSSAIRE

TOTAL Ta- rata	6673	1 2 1 9 2		2366	163 55	30	376 16	200 00	166 12
MIZQUE	643	825		672	891	0	306 3	200 0	138 1
POCONA	423	578		116	209 2	0	320 9	300 0	284 0
TOTORA	600	1454		483	111 0	0	365 2	300 0	254 6
TINTIN	807	930		400	226 1	0	439 8	350 0	421 1
AYQUILE	347	930		341	141 4	0	303 2	400 0	205 8
PASORAPA	142	885		232	263	0	152 2	200 0	447
T O T A L Mizque	2962	5602		2244	803 1		188 76	175 00	134 83

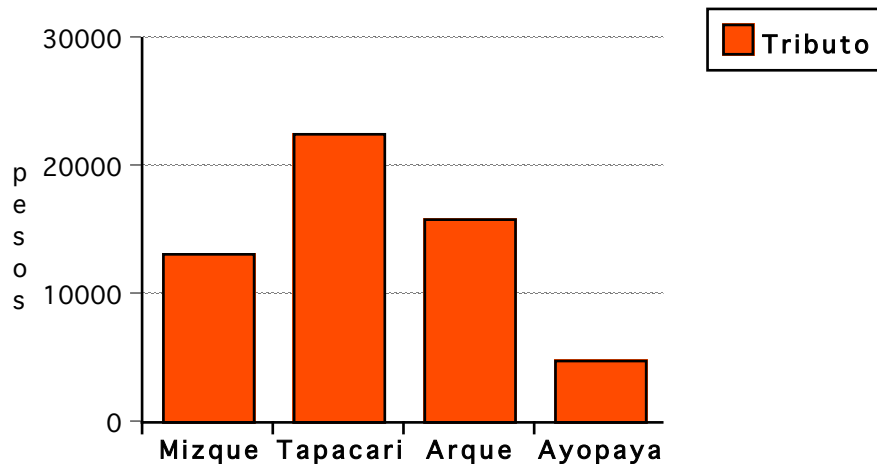
Source : Francisco de Viedma, Descripción geográfica y estadística de la provincia de Santa Cruz, Col. De Angelis, Buenos Aires, 1836.

GLOSSAIRE

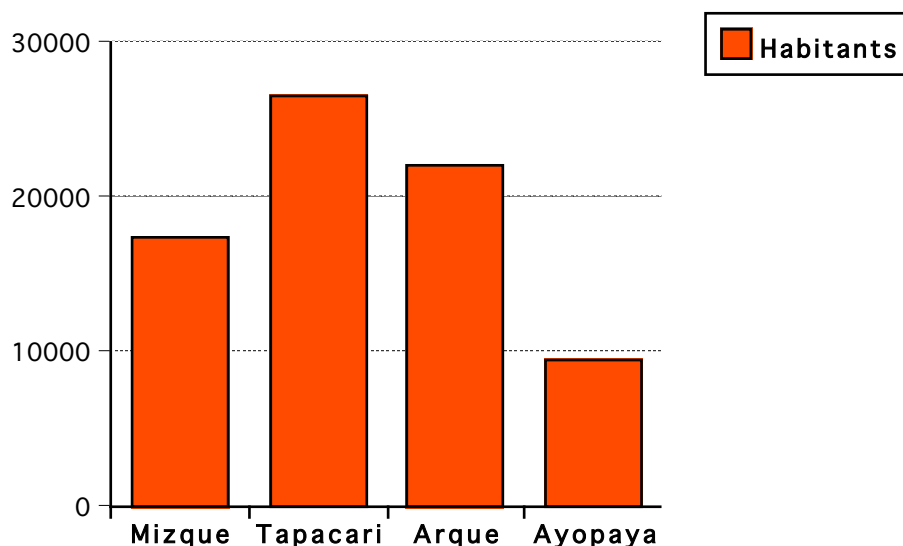
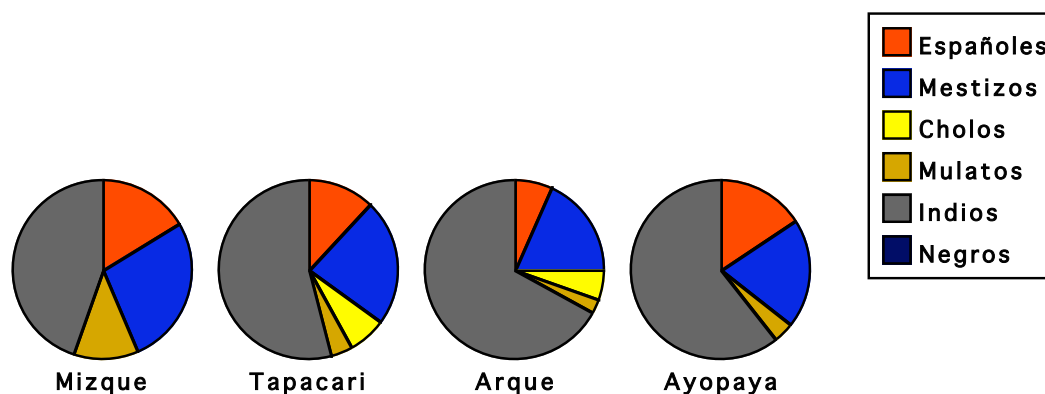
Composition socio-ethnique



Monto anual del tributo

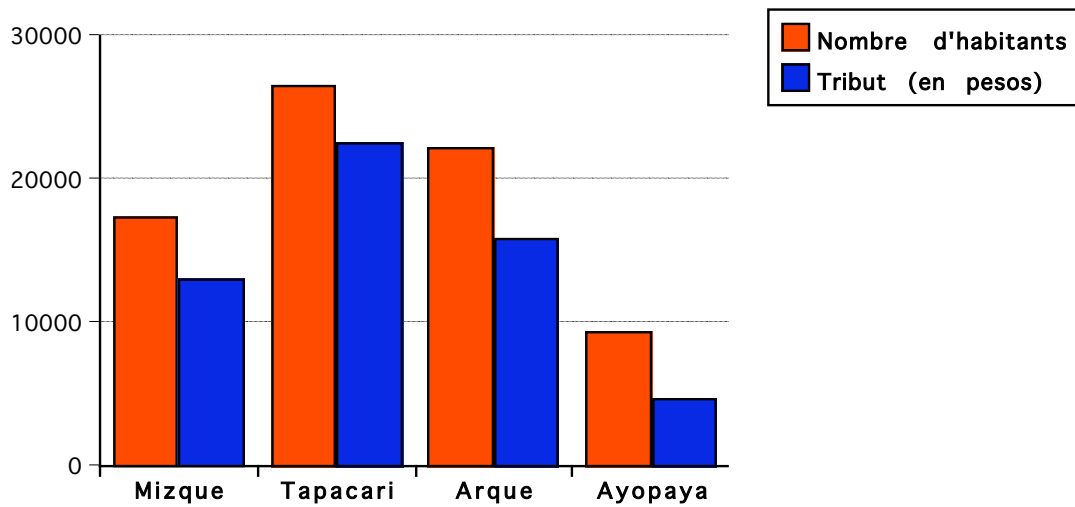
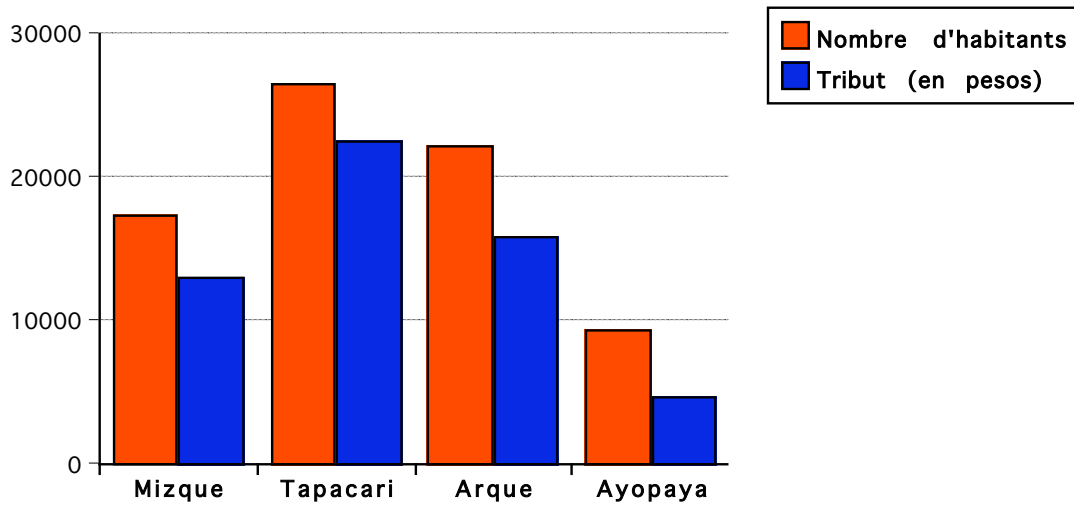
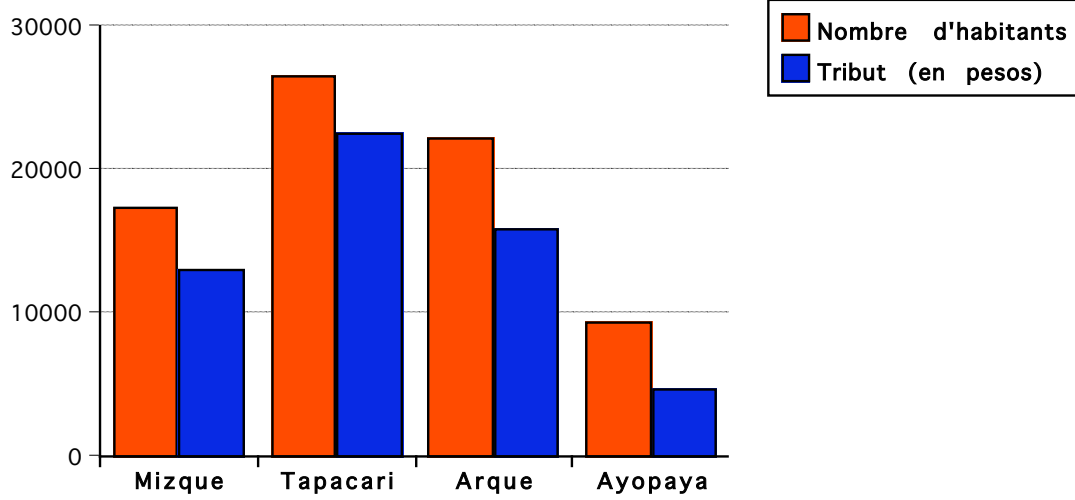


GLOSSAIRE

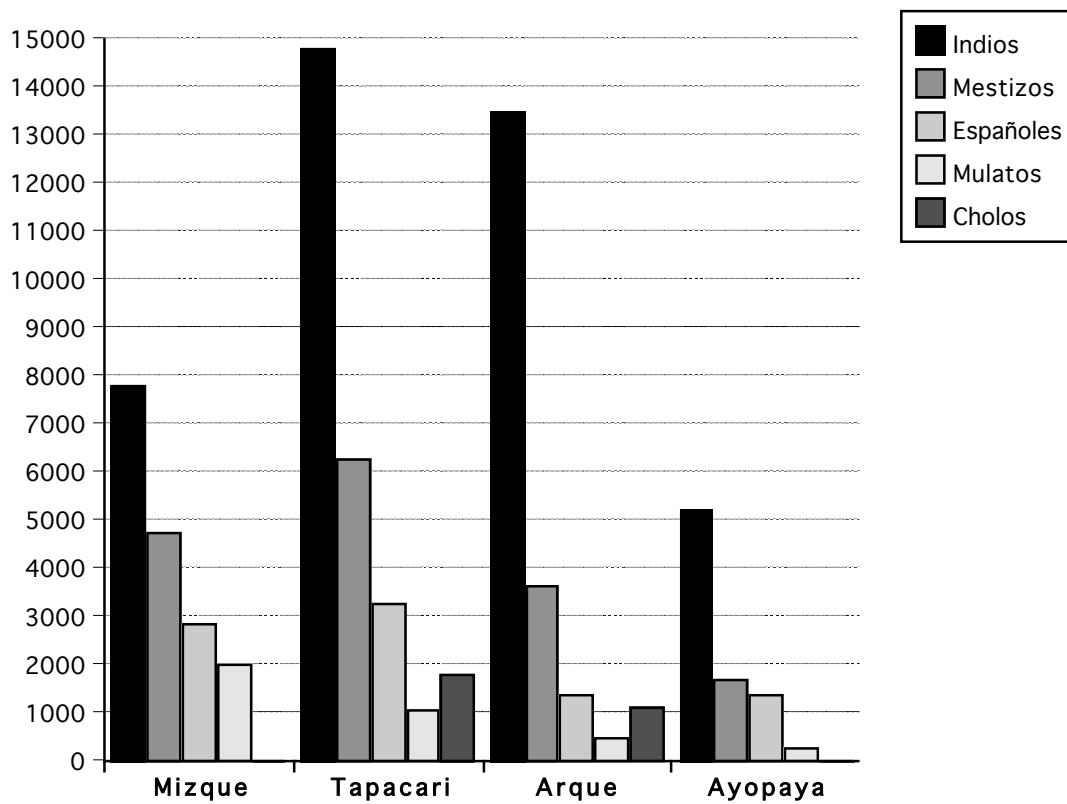
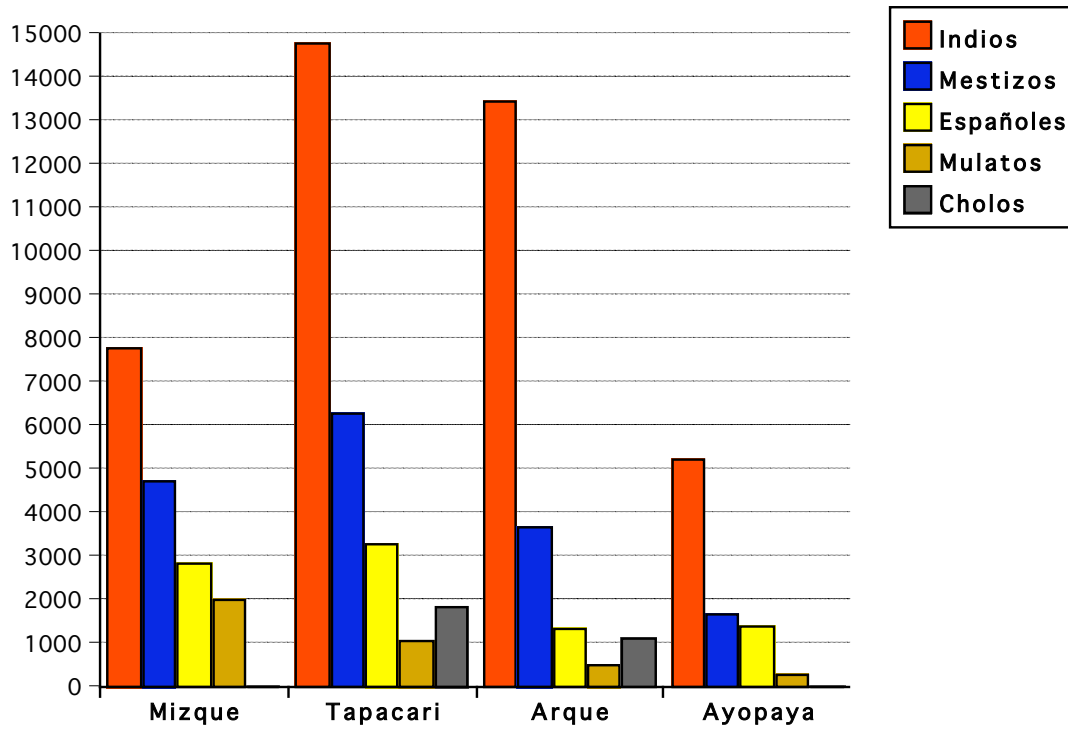


CHOLOS : « Y otros finalmente (escapan al tributo) porque revestidos fraudulenta y disimuladamente del origen de mestizos, los cuales son por el ministerio de la ley exemptos de toda contribución, se introduzen otros hijos de mestizos y de indias, que llaman aqui cholos por descendientes de españoles, y estos no son exemptos del tributo, porque a serlo estos quedaria el reyno sin tributarios. » AGI, Charcas 343 exp. Sobre la sublevación que hubo en Cochabamba años de 1731 a 1734, Carta del marques de Castelfuerte, virrey del Perú. La révolte de Cbba en 1731 est lié à la revisita entreprise afin d'enregistrer les cholos comme tributaires. Particulièremment nombreux dans la province d'Arque et à Berenguela .

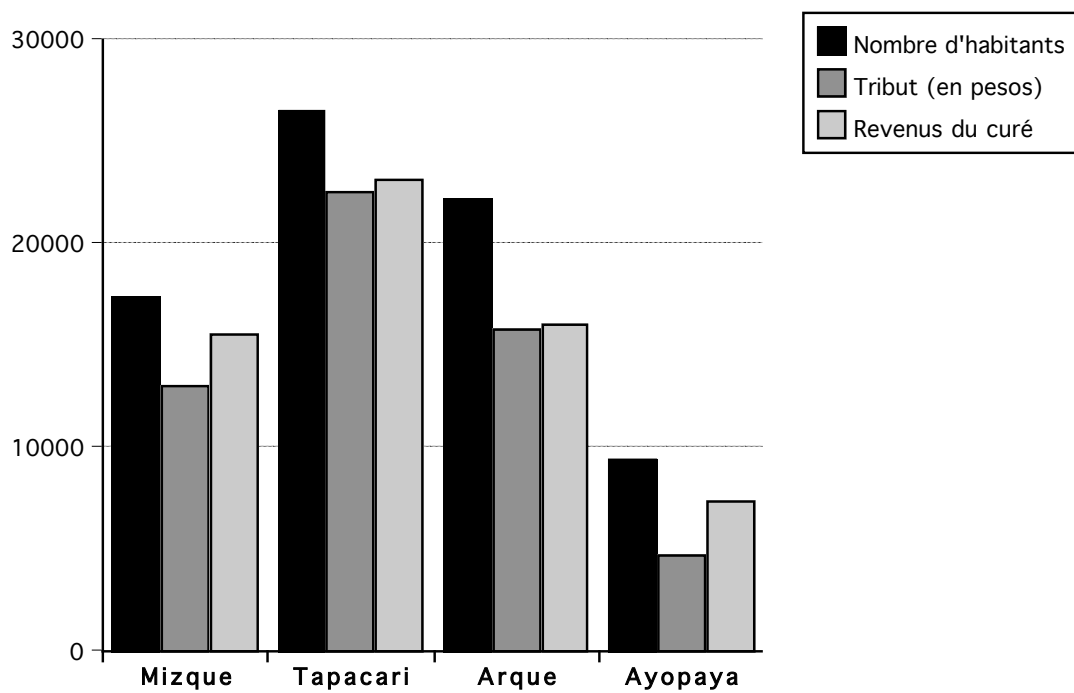
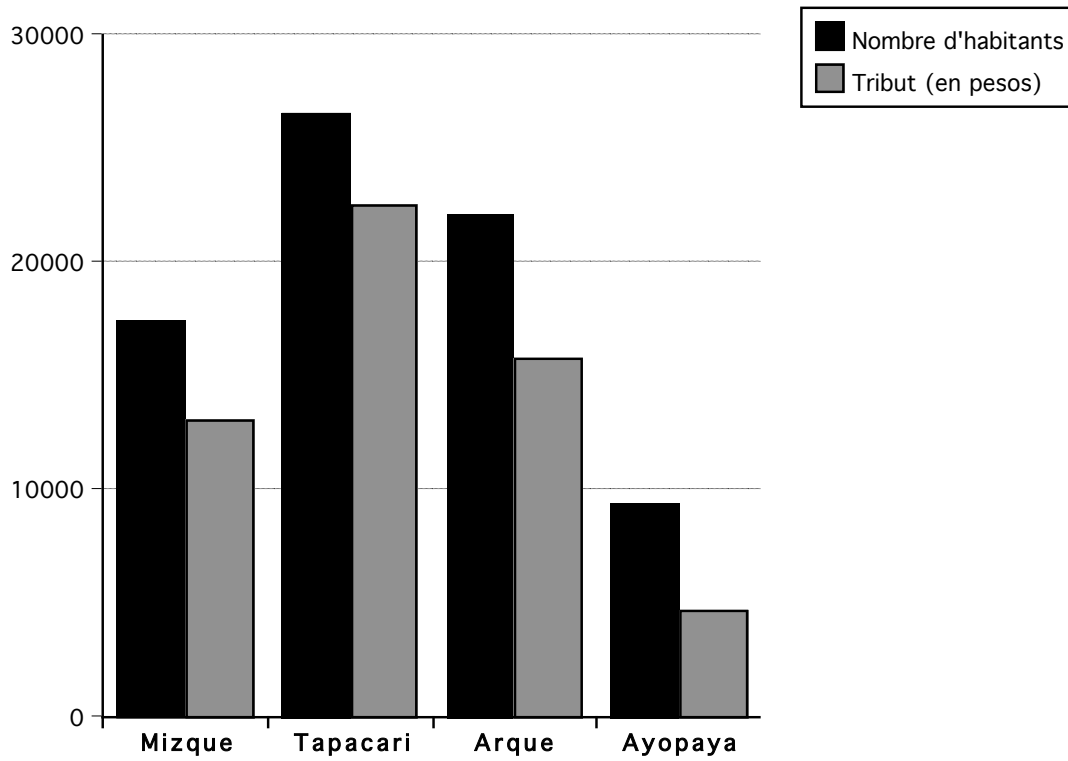
GLOSSAIRE



GLOSSAIRE



GLOSSAIRE



Note sur la population bolivienne. Selon Pentland (1826), à son indépendance la Bolivie compte 1 100 000 hab. auxquels il convient d'ajouter un nombre inconnu d'Indiens de tribus de l'Orient. 800 000 sont Indiens, 100 000 métis, 7 000 Noirs, le reste Blancs. Les langues les plus couramment employées sont les langues véhiculaires indiennes. (Pentland, 41-42).

La Paz compte 40 000 hab. dont la principale richesse est celle de la coca (confirmé par l'Aldeano). Oruro, 4600 hab, en pleine décadence, les mines abandonnées (56) ; Potosi, 9000 hab. en 1827 (p. 58) contre 75 000 à la fin du XVIIIe. Chuquisaca, 12000 hab. (p. 60). Cbba : 30 000 hab. (p. 61).

	Département	Capitale
La Paz	375000	40000
Oruro	115000	4600
Potosi	245000	9000
Chuquisaca	142000	12000
Cochabamba	148000	30000
Santa Cruz	75000	9000
Total	1100000	104600

Pentland attribue une partie de la décadence des mines d'Oruro à des raisons physiques et économiques (les mines, très profondes, sont ennoyées et l'on n'a pas trouvé le moyen de pomper l'eau), mais aussi politique : la ruine des propriétaires miniers les plus considérables, les frères Rodriguez, après la répression de l'insurrection de 1781 (p. 72)

SOMMAIRE

NAISSANCE DE LA GUERRE DE GUÉRILLA.....	1
1810-1825.....	1
LE JOURNAL DE JOSÉ SANTOS VARGAS.....	1
REMERCIEMENTS.....	2
<i>ABRÉVIATIONS.....</i>	<i>4</i>
INTRODUCTION.....	6
PREMIÈRE PARTIE.....	13
UN AUTEUR ENIGMATIQUE.....	13
CHAPITRE 1 : LA FILIATION DE VARGAS.....	16
<i>C`mment parler de s`i ?.....</i>	<i>17</i>
<i>Natural de Orur`.....</i>	<i>19</i>
<i>Les enseignements d`une carte.....</i>	<i>21</i>
<i>La fratrie.....</i>	<i>31</i>
<i>Les parents él`ignés.....</i>	<i>33</i>
CHAPITRE 2.....	27
UN DÉCLASSÉ OU UN TRANSFUGE.....	27
<i>Statuts et percepti`ns s`ciales.....</i>	<i>27</i>
<i>L`aventure de J`sé Sant`s Vargas.....</i>	<i>29</i>
<i>Quel enracinement ?.....</i>	<i>36</i>
DEUXIÈME PARTIE.....	39
ÉCRIRE L`HISTOIRE.....	39
CHAPITRE 3.....	40
DEUX MANUSCRITS, DEUX LIVRES.....	40
<i>Le temps de l`écriture.....</i>	<i>47</i>
<i>Quelle véracité ?.....</i>	<i>58</i>
CHAPITRE 4.....	69
L`INVENTION D`UNE LANGUE.....	69
<i>L`emprise de l`ral.....</i>	<i>71</i>
<i>Les m`dèles rév`luti`nnaires.....</i>	<i>76</i>
<i>C`ncisi`n, silences et destin.....</i>	<i>79</i>
CHAPITRE 5.....	82
LE PACTE DU CHRONIQUEUR.....	82
<i>Le « fard » de la chr`nique.....</i>	<i>84</i>
<i>La chr`nique agissante.....</i>	<i>85</i>
<i>Tém`in et acteur impartial.....</i>	<i>88</i>
<i>les ch`ix de Vargas.....</i>	<i>96</i>
TROISIÈME PARTIE.....	99
L`INVENTION D`UNE NOUVELLE SORTIE DE GUERRE.....	99

GLOSSAIRE

CHAPITRE 6	101
GENÈSE DE LA GUERRE POPULAIRE	101
<i>La vie p`litique devient celle de la Patria chica</i>	101
<i>La guérilla des Vallées</i>	110
CHAPITRE 7	136
LE TERRAIN ET LES ARMES	136
<i>Faç`ns de faire la guerre</i>	136
<i>M`rt et dés`lati`n</i>	152
<i>Une guerre d'escarm`uches</i>	160
CHAPITRE 8	165
ECONOMIE DE GUERRE	165
<i>Dépenses et gains des guérill`rs</i>	166
<i>Rémunérati`n des s`ldats et des `fficiers</i>	172
<i>Banditisme et rév`luti`n</i>	174
<i>N`uelle distributi`n des richesses</i>	183
<i>Une ruine tardive</i>	189
QUATRIÈME PARTIE	194
LES HOMMES	194
CHAPITRE 9	196
LES VALLÉES DANS LA GUERRE	196
<i>Le temps, l'espace</i>	196
<i>Liens et tensi`ns</i>	201
<i>L'`rganisati`n des « zones libérées »</i>	204
CHAPITRE 10	206
LES COMBATTANTS	206
<i>Les s`ldats du R`i</i>	207
<i>Les `fficiers de la Patrie</i>	211
<i>La tr`upe</i>	214
<i>Déserteurs et transfuges</i>	224
<i>Anciens c`mbattants</i>	227
CHAPITRE 11	217
GENÈSE DU CAUDILLO	217
<i>Le m`t caudill`</i>	218
<i>C`mment `n devient chef</i>	219
<i>La créati`n d'un type idéal</i>	229
<i>Charisme et sacrifice</i>	235
CHAPITRE 12	242
LA PARTICIPATION DES INDIENS	242
<i>Archétypes</i>	244
<i>La base indienne de Sicasica et d'Ay`paya</i>	246
<i>Le sens de l'adhési`n des Indiens à une cause p`litique</i>	257
<i>Les m`ments clés</i>	263
<i>Engagement partisan `u fidélité à un h`mme ?</i>	271
CINQUIÈME PARTIE	275
LE SENS DE LA GUERRE	275
CHAPITRE 13	276
ENTRE LE ROI ET LA PATRIE	276

GLOSSAIRE

<i>Juste guerre et tyrannie</i>	277
<i>Images de r`i et de patrie</i>	282
CHAPITRE 14	304
UNE GUERRE PROVIDENTIELLE.....	304
<i>T ut preAd uA seAs</i>	304
<i>UAe visi` A du m` Ade chrétieAAe</i>	306
<i>La Pr` videAce régit le m` Ade</i>	319
<i>La grâce et le sacrifice</i>	325
CONCLUSION	304
BIBLIOGRAPHIE	332
<i>S` urces et maAuscrits</i>	332
<i>Ouvrages</i>	333
ANNEXE	332
REPÈRES CHRONOLOGIQUES.....	349
GLOSSAIRE.....	368
TABLEAU DES VALLÉES VERS 1800	372
ESPAGNOLS.....	372
MÉTIS.....	372
MULÂTRES.....	372
INDIENS.....	372
NOIRS.....	372
TOTAL.....	372
REVENUS DE LA CURE (PESOS).....	372
TRIBUT (EN PESOS).....	372
SOMMAIRE	380
INDEX.....	383

INDEX

A

Abancay,210,216,224
Abascal,104,140,179,277,280,350 Voir Joaquín
Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou Voir Joaquín Abascal, vice-roi du Pérou
Afrique du Sud,330
Aguilar Voir José María Aguilar Voir José María Aguilar Voir José María Aguilar Voir José María Aguilar
Agustín Antezana,17,19,64,118
Agustín Contreras,50
Agustín Gamarra,37
Agustín Rocabaco,278
Agustín Rocabado,306
Agustín Siñani,314
Ajamarca,23,24
Alcide d'Orbigny,69,70,330
Alfonso Navarro,296
Alto Voir El Alto Voir El Alto Voir El Alto Voir El Alto Voir El Alto Voir El Alto
Alvarez Voir Pedro Álvarez Voir Pedro Álvarez *Voir Pedro Álvarez*
Álvarez Voir Pedro Álvarez Voir Pedro Álvarez Voir Pedro Álvarez Voir Pedro Álvarez Voir Pedro Álvarez Voir Pedro Álvarez Voir Pedro Álvarez
Ameller,162
Amérique,21,28,27,35,36,53,99,101,102,103,104,105,106,107,108,109,110,124,125,161,190,210,218,27,218,220,231,233,239,240,241,246,249,259,276,277,279,282,283,284,285,286,288,290,292,293,295,298,299,307,309,314,318,324,327,328,330,361,368,369
Amérique du Sud,109,277,279,328,361
Amutara,314,352
Andes,2,13,20,22,31,32,33,27,28,30,36,48,70,101,103,105,108,122,123,124,128,131,145,161,173,178,191,219,234,235,240,278,279,283,285,290,292,293,294,295,300,304,312,315,318,329,356,369,370
Andrés,16
Andrés Castillo,46
Andrés C`ñacagua,249

Andrés Rodríguez Voir Angel Andrés Rodríguez
Andrés Santa Cruz,127,212
Andrés Simon Voir Simón Voir Simón Voir Simón Voir Simón
Andrés Vargas,16,31,32,33,74,77,116,167,169,279
Angel Andrés Rodríguez,64,70,226,229
Anglada,132,150,151,355,364,365
Anjueluni,119,320
Antilles,289
Añuchiri,137
Aragon,298
Arani,363
Araoz de la Madrid,293
Arconpongo,152,168
Arcopongo,182,359
Arenales,258
Arequipa,162,175,226,277,293,305,314,353,364,366
Argentine,114,122,124,133,220,279,328,361
Arque,168,263,352,357,358
Atacama,174,175
Ayacucho,22,45,46,57,131,133,143,228,327,330,364
Ayo-Ayo,351
Ayopaya,18,21,23,24,27,32,33,40,42,59,63,67,82,105,112,113,114,119,137,139,150,158,159,160,169,175,190,214,216,229,244,246,247,248,250,251,271,305,313,314,321,327,331,354,357,361

B

Balcarce,25,94,111,305,350
Baltazar Cárdenas,116,175
Baltazar Cárdenas,110,115,174
Bárbara Vazquez,29
Barcelone,163
Bartolina Sisa,221
Bartolomé Mitre,166
bataillon de Extremadura,208,357
bataillon de la Reina,124,226,358,359,360
bataillon de Talavera,124
bataillon des Aguerres,121,132,160,214,328
bataillon Talavera,208
Bayonne,286,287,288,291
Beaufre Voir Général André Beaufre Voir Général André Beaufre Voir Général André Beaufre Voir Général André Beaufre
Belén,26,182,259,352
Belgrano,94,104,105,111,115,166,174,175,210,221,280,310,352,353,357
Bellavista,305
Belzu,16,17,34,36,46,83
Benito Argüello,265
Bernardo Vargas,34
Blas Games,88,319,320
Blas Mariano,19,21,27,29,30,31,32,33
Blas Mariano Vargas,33

GLOSSAIRE

BlasMariano Vargas,28
 Bogotá,179,280,285
 Bolaños,178,359
 Bolívar,13 Voir Simón Bolívar Voir Simón Bolívar
 Voir Simón Bolívar Voir Simón Bolívar Voir
 Simón Bolívar Voir Simón Bolívar Voir Simón
 Bolívar Voir Simón Bolívar Voir Simón Bolívar
 Voir Simón Bolívar Voir Simón Bolívar Voir
 Simón Bolívar Voir Simón Bolívar Voir Simón
 Bolívar Voir Simón Bolívar Voir Simón Bolívar
 Voir Simón Bolívar Voir Simón Bolívar Voir
 Simón Bolívar Voir Simón Bolívar Voir Simón
 Bolívar Voir Simón Bolívar Voir Simón Bolívar
 Bolivie,2,13,25,40,42,69,94,109,122,133,169,228,240,
 331,366,368
 Bonaparte,210,273
 Bossuet,300
 Bourbons,293,314
 Buenos
 Aires,4,14,21,23,24,27,30,36,49,69,70,71,73,77,78,
 83,94,95,99,104,105,106,109,110,111,112,113,11
 4,116,117,121,122,125,145,146,153,165,166,174,
 184,186,217,219,222,220,222,224,228,233,256,2
 62,265,272,276,277,280,281,282,285,291,299,30
 4,307,309,310,328,330,349,350,351,353,355,369
 Bustamante,142,150,176,177,178,189,223,219,223,2
 29,244,255,267,269,270,322,323,363

C

Cáceres Voir José Manuel Cáceres Voir José Manuel
 Cáceres Voir José Manuel Cáceres Voir José Ma-
 nuel Cáceres Voir José Manuel Cáceres
 Cadix,71,78,102,107,125,140,179,180,210,276,350,3
 51,359,361,363,364
 Cajuata,131
 Calamarca,247,351,362
 Calatayud,298
Calchani,24,118,119,128
 Callao,209
 Calorio Voir José Velasco Calorio Voir José Velasco
 Calorio Voir José Velasco Calorio Voir José Ve-
 lasco Calorio Voir José Velasco Calorio Voir José
 Velasco Calorio
 Caluyo,305
 Calvimonte,186
 Camargo,120,123,218,355
 Cañamina,24,170,357
 Canossa,314
 Canterac,162,363
 Capiñata,24,151,181,246,247,359,362
 Capinota,30,169
 capitaine Chorolque,221
 capitaine García Voir Pascual García, second du
 commandant Eusebio Lira
 Caquena,169
 Caquiaviri,185,247,255,291,312
 Carabuco,314
 Caracollo,34,36,78,115,140,168,178,246,261,352,36
 6

Cárdenas Voir Baltazar Cárdenas Voir Baltazar Cár-
 denas Voir Baltazar Cárdenas Voir Baltazar Cár-
 denas Voir Baltazar Cárdenas Voir Baltazar Cár-
 denas Voir Baltazar Cárdenas
 Carlos García,217
 Carpio,222,223,261,356
 Cartagena Voir Indien Cartagena
 Casimiro Olañeta,130,133,327,364
 Castelli,25,111,113,114,115,136,305
 Castille,172,187
 Casto Navajas,181,189
 Catari,20
Cavari,16,24,31,52,86,112,115,119,130,137,143,167,
 169,177,181,182,185,189,216,218,222,226,229,2
 46,247,248,249,260,265,268,313,355,356,357,35
 9,360,364,366
 Ceuta,298
 Chacari,31,32,55,169,221,352
 Chacarí,17,31,32,34,55,169
Charapaya,24,114,229,245
 Charcas,20,22,29,31,32,27,30,71,99,103,104,105,108
 ,109,110,111,113,115,118,124,125,126,128,129,1
 32,136,139,145,153,162,167,179,180,182,184,18
 9,208,209,220,222,224,228,246,247,248,258,260,
 262,276,278,280,289,290,312,327,350,358,368
 Charles III,291,293,294,295
 Charles IV,288,292,314
 Chayanta,112,167,169,255
 Chicote,17,32,55,147,183,235,304,305,314,355,361
 Chili,109,124,126,133,153,155,208,227,224,277,291,
 292,299,328,356,357,358
 Chiloe,208
 Chincheros,243
 Chinchilla,19,53,64,73,76,88,89,116,121,127,141,14
 2,143,144,148,149,152,161,173,176,178,182,212,
 213,222,226,228,217,219,221,223,225,226,227,2
 28,244,248,252,261,262,263,267,268,269,271,27
 2,300,308,322,323,325,357,358,359,360
 Chinchiri,119,137,361
 Chiriguano,70,112,248,258
 Choellara,31
Ch` quecamata,24,119
 Choquetanca,24
 Christ,79,190,219,237,290
 Christi Voir Christ Voir Christ
 Chucuito,247
 Chulumani,24,112,131,137,168,169,170,171,246,254
 Chunchos,248
 Chuquisaca,26,30,32,34,77,88,109,123,133,136,171,
 178,211,222,258,277,278,289,299,349,353,354,35
 7,365,366
 Cincinnatus,16
 Cisneros,277,350
 Claderas,222,234
 Clausevitz Voir Carl von Clausevitz Voir Carl von
 Clausevitz Voir Carl von Clausevitz
 Coata,313
 Cochabamba,4,16,17,19,20,26,28,30,33,34,30,46,66,6
 9,75,77,109,112,114,115,116,128,131,133,136,13
 7,140,141,142,143,149,150,155,158,162,167,170,
 171,172,173,176,177,179,181,182,185,189,191,2

GLOSSAIRE

Medrano,20
 Melchor Durán,154,211
 Melchor Quitón,221
 Melchora Vargas,154
 Mendizábal *V ir* Mariano Mendizábal
 Mendoza *V ir* Mendoza (Argentine) Voir Gunnar
 Mendoza Voir Gunnar Mendoza Voir Gunnar
 Mendoza Voir Gunnar Mendoza Voir Gunnar
 Mendoza Voir Gunnar Mendoza Voir Gunnar
 Mendoza Voir Gunnar Mendoza Voir Gunnar
 Mendoza
 Mexique,20,32,172,218,240,278,285,286
 Mgr La Santa,306
 Mgr Moscoso,293,294,296
 Miguel Mamani,218,221,244,257,309
 Miguel Vargas,34,78
 Miguel Vidaurre,306
 Mizque,128,185,186,357,359
 Mohosa,16,19,23,24,25,26,28,29,30,31,30,31,32,33,3
 4,36,42,55,59,89,115,119,139,140,154,169,175,21
 1,218,223,221,226,229,232,234,235,242,244,246,
 247,248,249,252,255,259,260,261,264,265,267,2
 68,269,270,305,315,316,355,362,363,366
 Mohoza,31,112,115,137,140,154,156,177,181,215,22
 1,226,247,254,255,288,352,356,357,358,363,365
 Montalvo Voir Pedro Montalvo Voir Pedro Montalvo
 Voir Pedro Montalvo
M`nterrey Voir caudillo Monterrey Voir caudillo
 Monterrey Voir caudillo Monterrey *V ir caudill`*
 M`nterrey
 Morelos,32,172,218,286
 Moreno,71,76,77,109,133,146,223,231,260,356
 Morillo Voir Général Morillo
M`r`chata,24,62,63,65,112,113,114,118,119,137,138
 ,149,150,167,176,181,229,249,252,253,315,354,3
 56,359,361,362
 Moscoso Voir Mgr Moscoso Voir Mgr Moscoso
 Mosenes,24,70,228,248
 Mosquitos,293
 Moxó y Francoli,33,110
 Murmuntani,29
Mutucuchill`,20

N

Napoléon,103,106,210,273,276,286,287,294,311
 Narciso Portilla,19,87,365
 Navarro Borja Voir Francisco Borja Navarro
 Nicolás Palma,185
 Notre-Dame du Rosaire,289,312
 Nouvelle-Grenade,111,124,208,278,280
 Nuestra Señora de Atocha,290
 Nuestra Señora de las Mercedes,309,310

O

Oblitas Voir Julián Oblitas Voir Julián Oblitas Voir
 Julián Oblitas Voir Julián Oblitas Voir Julián Oblit
 tas Voir Julián Oblitas Voir Julián Oblitas Voir
 Julián Oblitas Voir Julián Oblitas Voir Julián Oblit

tas Voir Julián Oblitas Voir Julián Oblitas Voir
 Julián Oblitas *V ir Julián Oblitas*
 Omasuyos,243
 Oputaña,152,154,257,366
 Oputañe,31
 Oquendo Rivarola,307
 Oruro,13,16,18,19,20,24,28,29,30,31,32,27,30,36,37,
 46,75,76,89,109,110,111,112,115,117,124,125,12
 6,127,136,139,140,141,142,143,146,155,162,167,
 173,174,175,176,177,181,185,186,187,188,189,2
 08,220,222,224,226,229,232,234,243,251,255,25
 8,261,280,285,299,309,312,330,349,350,352,353,
 356,357,358,360,362,363,365,366
 Orurovilque,226

P

Pacajes,112,185,247,248
 Pachamama,300
 Padilla,120,123,171,218,352
 Palafox,290
Palca,24,29,58,63,88,114,117,119,128,131,137,140,1
 41,150,160,180,191,218,223,224,227,232,251,25
 7,263,264,265,352,354,355,357,358,360,361,362,
 363,364,366
 Paraguay,221,352
 Parangani,65
 Paria,140,263,366
 Párraga,229,270,272,363
 Pascual Cartagena Voir Indien Cartagena Voir Indien
 Cartagena
 Pascual Garcia,151,170,357
 Pascual García,261,268,283
 Pasorapa,186
Patria chica,101,282
 Pedro Allende,46,57
Pedr` Alvarez Voir Pedro Àlvarez Voir Pedro Àlvarez
 Voir Pedro Àlvarez *V ir Pedr` Àlvarez*
 Pedro Antonio Asúa,65
 Pedro Antonio de Olañeta,218
 Pedro Antonio Olañeta,124,125,355,357,360,364
 Pedro Arias,55,61,222,357
 Pedro Bascopé,228,229
 Pedro Graneros,280
 Pedro Ponde,221
 Pedro Terán,58,61,355
 Pedro Zerda Voir Indien Zerda Voir Indien Zerda Voir
 Indien Zerda Voir Indien Zerda Voir Indien Zerda
 Voir Indien Zerda
 Peñas,22,221
 Pérou,17,21,36,70,104,105,108,111,114,124,126,127,
 128,129,133,155,162,163,182,189,208,209,212,2
 26,228,220,258,286,323,328,350,360,362,363,36
 4
 Petrona Medrano,187
 Pezuela Voir Joaquín de la Pezuela, vice-roi du Pérou
 Voir Joaquín de la Pezuela, vice-roi du Pérou Voir
 Joaquín de la Pezuela, vice-roi du Pérou Voir
 Joaquín de la Pezuela, vice-roi du Pérou Voir
 Joaquín de la Pezuela, vice-roi du Pérou Voir
 Joaquín de la Pezuela, vice-roi du Pérou Voir

GLOSSAIRE

8,250,253,254,255,258,259,260,262,263,265,267,
268,269,270,271,272,273,279,282,293,299,304,3
05,307,309,312,313,314,315,316,317,318,329,33
1,354,355,356,357,358,359,360,361,362,363,364,
366
Vallegrande,109,119,128,216,222,253,258,353
Vargas,1,2,4,13,16,17,18,19,20,24,25,26,28,29,30,31,
32,33,34,27,28,29,30,31,32,33,34,35,36,37,39,40,
42,44,45,46,47,48,49,50,51,52,53,54,55,56,57,58,
59,60,62,63,64,65,67,69,70,71,72,73,74,75,76,77,
78,79,80,82,83,84,85,86,87,88,89,90,91,93,94,95,
96,103,104,106,112,113,115,117,118,119,120,122
,123,125,126,127,129,130,131,132,133,136,137,1
39,140,142,143,144,145,146,147,148,150,151,15
2,153,154,155,157,158,159,160,161,162,165,166,
167,168,169,170,171,172,173,176,177,180,181,1
82,183,184,185,186,187,188,189,190,206,207,21
0,211,213,214,215,216,217,218,219,220,221,222,
223,224,226,228,229,217,218,219,221,224,225,2
27,228,229,230,231,235,237,239,241,242,243,24
4,245,246,247,249,252,253,254,255,256,259,260,
262,263,264,269,270,271,272,278,279,280,283,2
84,293,294,297,300,304,306,307,308,309,310,31
2,313,314,315,316,317,318,320,322,323,325,327,
328,329,331,349,352,355,358,359,360,361,362,3
63,366
Venezuela,133,140,159,288
Ventura Astete,292
Viacha,248,362
Vicente Benavides,126,153,294
Vicente Cañete,110,167,280,281,282
Vicente Nieto,290,351

Vicente Rocafuerte,233
Vierge d'Icoya *Voir* Virgen de Icoya
Vierge de Guadalupe *Voir* Virgen de Guadalupe *Voir*
Virgen de Guadalupe *Voir* Virgen de Guadalupe
Viluma *Voir* Viloma *Voir* Viloma
Vitoria,286

W

Warnes *Voir* Ignacio Warnes *Voir* Ignacio Warnes
Voir Ignacio Warnes *Voir* Ignacio Warnes *Voir*
Ignacio Warnes *Voir* Ignacio Warnes *Voir* Ignacio
Warnes *Voir* Ignacio Warnes *Voir* Ignacio Warnes
Voir Ignacio Warnes *Voir* Ignacio Warnes *Voir*
Ignacio Warnes
Waterloo,83,140,354

Y

Yaco,24,30,54,55,57,129,170,178,180,259,265,325,3
52,356,361,365
Yani,24,63,113,181,223
Yungas,17,24,54,108,118,123,131,132,136,137,138,1
58,165,169,170,181,182,185,211,213,225,246,248
,250,262,263,321,324,362,364,365

Z

Zamagata,248
Zárate Wilka,271